

La Reine du printemps

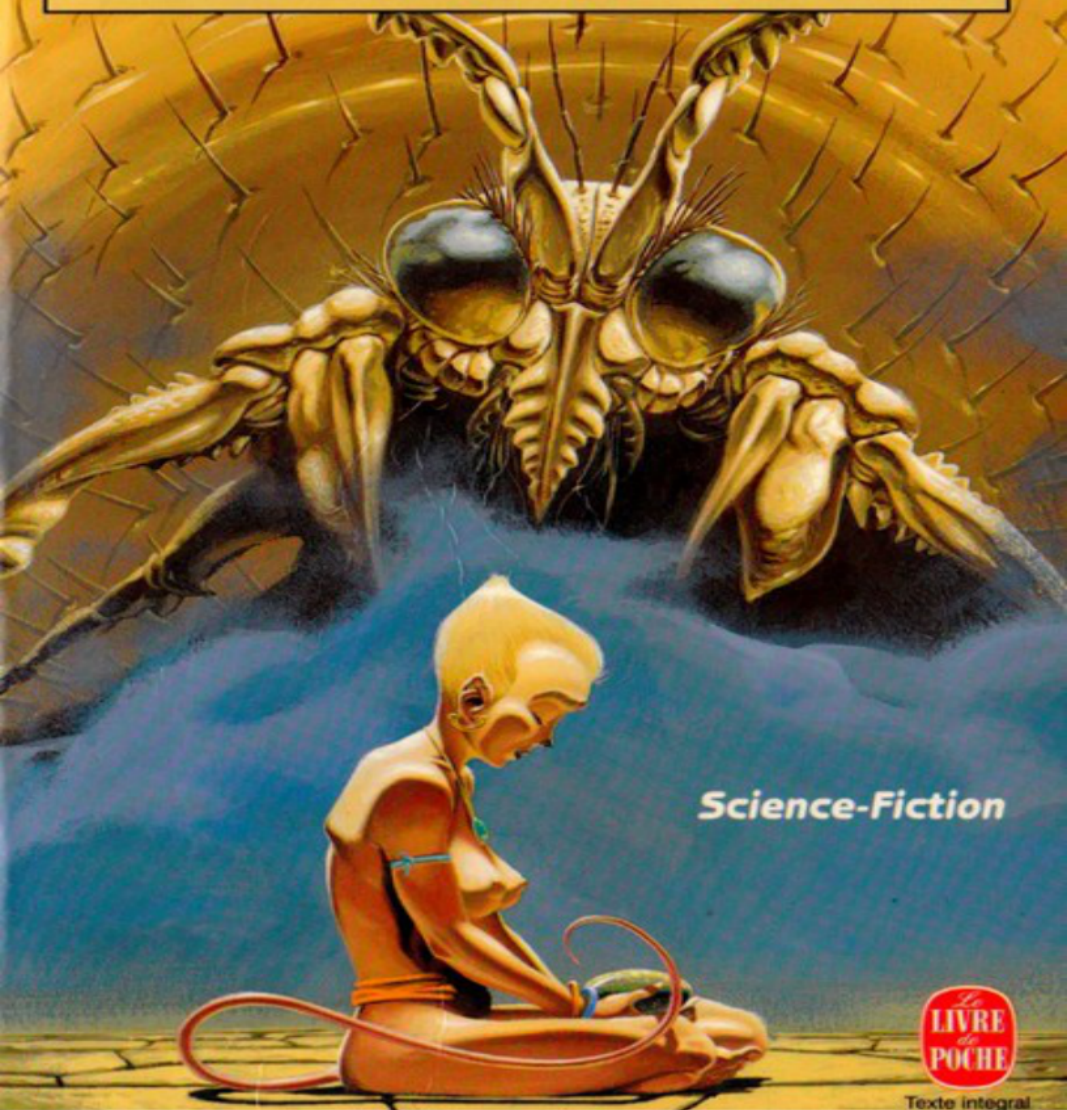
Robert Silverberg

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ROBERT SILVERBERG

La Reine du printemps



Science-Fiction

**Le
LIVRE
de
POCHE**

Texte intégral

Robert Silverberg

La Reine du printemps

Cycle du Nouveau Printemps-2

*Traduit de l'américain
par Patrick Berthon*



Le livre de poche

Résumé des chapitres précédents (À la fin de l'hiver) : Pendant soixante-dix mille ans, le Peuple a vécu au creux d'un abri souterrain. En effet, la Terre a été bombardée par une pluie de comètes et d'astéroïdes, comme cela arrive tous les vingt-six millions d'années. Ces cataclysmes déclenchent des extinctions massives d'espèces comme jadis celle des dinosaures. Mais cette fois-ci, des espèces intelligentes ont réussi à traverser le Long Hiver. Lorsque le Peuple regagne la surface, il se croit humain. Mais il revient à Hresh, l'enfant curieux devenu homme-mémoire et chef de sa tribu, de découvrir la vérité. Le Peuple n'est pas humain, tout au plus une espèce de singes améliorés. Mais il est l'héritier de l'humanité et porte son espoir, l'espoir de l'intelligence. Il lui reste à recueillir cet héritage.

Hresh et les siens découvrent vite qu'une autre espèce intelligente au moins a franchi elle aussi le Long Hiver. C'est celle des hjjk, organisée sur le modèle de la fourmilière, qui propose à tous les peuples l'adoration de sa reine, la Reine du Printemps...

Préface

Le modèle de la fourmilière fascine depuis longtemps les esprits spéculatifs, en particulier depuis qu'il a été décrit au siècle dernier par le grand entomologiste et écrivain Jean-Henri Fabre et célébré par le poète belge Maurice Maeterlinck.

La fourmilière, la termitière et la ruche semblait en effet proposer à l'humanité un modèle à la fois parachevé et effrayant de l'organisation sociale, qui serait comme une préfiguration de la civilisation rationnelle à venir. L'efficacité biologique et écologique des insectes sociaux est remarquable : elle leur permet d'assurer nourriture, reproduction et défense grâce à une division du travail et à des rôles spécialisés, comme dans les sociétés humaines. L'individu, pour autant qu'il existe séparément, s'y consacre entièrement au bien-être et à la survie de la collectivité. On peut même dire qu'il s'y sacrifie. Et c'est bien ce qui est terrifiant pour le sujet humain que ni les exhortations de la morale ni les démonstrations des idéologies ne convainquent jamais d'abdiquer tout à fait dans l'exercice de son désir personnel.

Bien entendu, la science-fiction a tiré un grand profit de ce modèle. Elle a souvent vu dans l'organisation des insectes sociaux la manifestation d'une intelligence radicalement étrangère mais pouvant préfigurer l'avenir des sociétés humaines. On rencontre des extraterrestres de ce type dans *Les Premiers Hommes dans la Lune* (1901) de H.G. Wells qui n'est sans doute pas le premier ouvrage à proposer cette figure, et on retrouve dans *Le Voyageur imprudent* (1943) de René Barjavel une humanité future transformée en fourmilière. Elle était du reste en bon chemin dès *Le Meilleur des mondes* (1932) d'Aldous Huxley. Frank Herbert, dans *La Ruche d'Hellstrom* (1973), décrit la mise en œuvre programmée, par une secte aux fins de sa survie, de la transformation d'humains en quasi-insectes sociaux.

D'autres romans, comme *Les Formiciens* (1932) de Raymond de Rienzi, spéculent sur l'origine de l'organisation sociale des fourmis et avancent que l'espèce a pu connaître à l'ère secondaire une phase d'intelligence individuelle comparable à la nôtre, et un langage articulé, auxquels elle aurait renoncé par souci d'efficacité et non sans

conflits au profit du surêtre social et de l'immortalité de l'espèce.

Dans *Les Demi-Dieux* (1939), Gordon Bennett propose que des fourmis géantes et intelligentes deviennent des rivales redoutables pour l'humanité. Tout en conservant aux fourmis leur taille habituelle, Bernard Werber fait de même dans *Les Fourmis* (1991) et *Le Jour des fourmis* (1992).

Ce bref panorama du thème ne fait qu'effleurer une riche fantasmatique aux manifestations innombrables mais qui revient presque toujours à la critique idéologique des totalitarismes, en particulier du communisme, et plus généralement des utopies sacrifiant l'individu à la gloire de l'espèce. Un seul ouvrage, à ma connaissance, met en scène une fourmi individuelle, en quelque sorte mutante : c'est *Spiridon le muet* (1908) d'André Laurie, fourmi de taille humaine, chirurgien de génie que n'encombre aucune préoccupation éthique et qui représente en quelque sorte la quintessence du rationalisme scientifique. Mais ce pathétique *Führer* formicien a lui aussi pour objectif de supplanter l'espèce humaine.

Une des raisons de la fascination qu'exerce l'efficacité collective des insectes sociaux tient à la perfection de leur organisation et de leurs constructions. Aucun ingénieur, aucun architecte humain, dit-on non sans raison, ne serait capable de concevoir, et encore moins de construire, l'équivalent d'une termitière, en résolvant les énormes problèmes globaux d'équilibre thermique et de ventilation que cela suppose entre autres. L'invocation de l'instinct inscrit dans un programme génétique est d'un médiocre secours : d'une part, le capital génétique d'un termite est relativement limité et ne saurait contenir le plan détaillé d'une termitière ; d'autre part, il n'existe pas deux termitières rigoureusement identiques, ce qui semble exiger une extraordinaire intelligence dans l'adaptation aux situations locales ; leur édification selon les normes humaines demanderait également des capacités de planification et de communication prodigieuses.

Enfin, c'est la stabilité des formes sociales des fourmis, des termites et des abeilles qui a frappé les imaginations : elles existaient longtemps avant les dinosaures et elles subsisteront selon toute probabilité longtemps après que les humains auront disparu. En un sens limité, les insectes sociaux sont les véritables maîtres de la Terre. Et les insecticides n'y peuvent pas grand-chose.

Les métaphysiciens et autres spéculateurs de l'imaginaire ont donc été souvent réduits à invoquer des pouvoirs proprement surhumains, notamment extrasensoriels, qui seraient dévolus aux insectes sociaux. Les premiers ont défini la ruche comme un être collectif, pas si différent, dans ses spécialisations et sa structure, des pluricellulaires que nous sommes. Ce n'est sans doute pas faux mais cela n'explique

pas grand-chose. Les seconds ont volontiers doté les reines, ou un mystérieux conseil des insectes, d'une intelligence prodigieuse et d'un pouvoir télépathique. C'est ce que fait Robert Silverberg en attribuant à la reine des Hjjks une capacité d'hypnose à distance qui menace de subvertir, au-delà de sa race, toutes les formes d'intelligence.

Cependant, il n'est pas certain qu'il faille aller chercher si loin. Dans ce domaine comme dans bien d'autres les connaissances humaines ont beaucoup progressé durant le dernier demi-siècle. D'une part, les modes de communication des insectes sociaux, par danses, par phéromones, par gestuelle orientée et par palpations, ont commencé d'être décryptés. D'autre part, il est apparu que de rares espèces de mammifères, certaines espèces de taupes[1] par exemple, soumises à des conditions extrêmes, adoptent des solutions analogues à celles des insectes sociaux, notamment dans leur reproduction qui spécifie des « reines » reproductrices et des « ouvrières » sexuellement neutres. Enfin, et peut-être surtout, le miracle apparent de comportements collectifs assez subtilement organisés pour permettre l'édification de cités qui défieraient l'habileté de constructeurs humains semble trouver des solutions assez simples à travers les phénomènes d'auto-organisation.

La référence à l'auto-organisation et aux effets dits émergents qui en résultent inquiète encore beaucoup d'esprits rationnels qui y voient des relents de métaphysique, voire une résurgence du surnaturel, ou de sa version philosophiquement convenable mais tout aussi douteuse qu'est l'intentionnalité, dans les sciences naturelles. Bien à tort, comme je vais tenter de l'illustrer, sinon de le démontrer à travers un exemple simple et bien documenté.

Lorsque les fourmis quittent la fourmilière le matin, en quête de nourriture, elles se dispersent au hasard dans toutes les directions. S'il existe à une distance raisonnable une source abondante de nourriture, chacune y parvient selon son propre chemin et retourne à la fourmilière munie de son butin en suivant pour ne pas se perdre le chemin qu'elle a marqué de ses odeurs[2]. En fait, ces balises parfumées sont chargées des mêmes phéromones pour toutes les fourmis de la même espèce, et cela est important. On pourrait s'attendre que ces fourmis reviennent chacune à la fourmilière par leur chemin de l'aller et que leurs trajectoires sur le terrain, entre leurs deux objectifs définis, demeurent distribuées au hasard.

Or ce n'est pas ce que l'on constate. Au bout d'un certain temps, après un certain nombre d'allers et retours, la plupart des fourmis, puis pratiquement toutes les fourmis, adoptent le chemin le plus commode, généralement le plus court, entre le stock de nourriture et la fourmilière. Elles optimisent ainsi collectivement leur effort.

Comment font-elles ?

La première énigme tient au fait que les fourmis n'ont pas de cartes et encore moins de cartographes et qu'elles ne voient les choses qu'au ras du terrain. L'observateur humain qui les observe de haut et qui peut embrasser du même coup d'œil les deux extrémités du voyage peut s'illusionner sur la facilité de la découverte du chemin optimal. Pas les fourmis. D'autre part, à supposer qu'une fourmi « pense » avoir trouvé le chemin le moins fatigant, elle n'a aucun moyen de le faire savoir à ses collègues et encore moins de les en convaincre. Alors, faut-il supposer un ordinateur central qui compare la durée des trajets et intime à toutes les fourmis l'ordre de suivre le chemin emprunté par la fourmi la plus efficace ? Ce n'est nullement nécessaire.

Chaque fourmi, on l'a dit, dépose tout au long de son chemin une substance odorante qui lui sert à le retrouver. N'importe quelle autre fourmi peut se servir de ces repères. Au reste chaque fourmi individuelle ne revient pas nécessairement par le chemin qu'elle a emprunté à l'aller mais par n'importe quel chemin signalisé à l'odeur. Un chemin est d'autant mieux balisé, et donc plus attractif, qu'il est plus fréquenté. Un chemin court aura plus de chances d'être fréquenté qu'un chemin long, parce que dans un temps donné plus d'allers et de retours pourront y avoir été effectués. Il sera donc plus puissamment balisé à l'odeur et donc plus attractif.

En d'autres termes, si l'on considère deux chemins, l'un court et l'autre long, et qui sont tous les deux fréquentés chacun au départ par le même nombre de fourmis, la même quantité de phéromones sera répartie sur une moindre longueur sur le chemin court et l'attraction sera plus forte. La densité de phéromones sera évidemment moindre sur le chemin long et l'attraction moins grande. À l'embranchement des deux chemins, les fourmis, qui n'ont pas besoin de voir plus loin que le bout de leur nez, seront plus attirées par le chemin court, plus puissamment odorant dès ses premiers centimètres, que par le chemin long. Au bout d'un certain temps, pas très long, le chemin le plus court deviendra de la sorte irrésistiblement attirant pour toutes les fourmis. Et chaque passage renforcera encore cette attraction.

La définition du chemin le plus économique est un phénomène émergent résultant d'un processus d'auto-organisation qui n'implique aucune carte, aucune intelligence supérieure et aucune télépathie, mais seulement la production de phéromones et que les fourmis soient attirées par elles en proportion de leur concentration. D'une certaine manière, les fourmis ne manifestent pas plus d'intelligence qu'une goutte d'eau lorsqu'elles choisissent la ligne de plus grande pente. Mais, la définition de la meilleure trajectoire est ici progressivement affinée par une collectivité et se trouve hors de portée de tout individu isolé.

On peut supposer – mais je n'en risquerai pas ici la démonstration – que l'ingéniosité apparente déployée dans la construction de termitières géantes est le produit de tels phénomènes d'auto-organisation, au même titre que la croissance de tout être vivant dont le « plan » n'est pas inscrit en totalité dans les gènes. Il suffit qu'un certain nombre de règles, relativement simples, soient inscrites dans chaque élément constitutif pour que la combinaison de ces éléments produise dans un environnement donné un résultat apparemment inédit et rigoureusement imprévisible à partir des prémisses. On comprend que ces phénomènes retiennent l'attention de certains chercheurs de l'intelligence artificielle.

Cela dit, le bon déroulement du « plan » suppose une grande sensibilité à ces règles, ou programmes, d'origine. En d'autres termes, si simples qu'elles paraissent, il suffirait qu'elles soient assez peu différentes pour que rien ne marche. Tout se passe comme si, au travers de l'évolution, ces règles avaient été affinées pour obtenir des effets de plus en plus complexes et surtout de plus en plus efficaces. Les très nombreuses espèces d'insectes sociaux sont très stables dans le temps parce qu'elles ont « trouvé » en ce qui les concerne les « bonnes » règles, ou plutôt, en termes moins anthropomorphiques et intentionnels, parce qu'elles ont à peu près atteint leur programme optimal et qu'elles ne peuvent plus s'en écarter. Mais ces règles demeurent néanmoins assez souples, ou plutôt assez riches, pour permettre à ces espèces de survivre dans des environnements assez variés, sans quoi elles auraient disparu.

Du point de vue de la termitière, les êtres humains dépendent de beaucoup trop de règles, au demeurant souvent contradictoires, pour être réellement efficaces. Ils passent une grande partie de leur temps à explorer les chemins les plus bizarres et les plus longs, et ils semblent même avoir une certaine prédilection pour eux. Mais s'ils sont plutôt inefficaces dans chaque environnement donné, ils sont assez efficaces lorsqu'il s'agit de survivre dans une très large gamme d'environnements. C'est leur façon collective de s'adapter. Ils parviennent même à pénétrer dans des environnements qui leur semblaient au départ radicalement hostiles, voire interdits, comme le fond des mers et l'espace interplanétaire. Les produits émergents de la socialité humaine sont par exemple l'art et les mathématiques. Sans oublier le jeu d'échecs.

C'est toute la philosophie du Peuple de Hresh, fondée sur une incoercible curiosité. On peut donc douter que la ruche soit l'avenir de l'homme. Les programmes de l'humanité vont à l'encontre de ce destin, à moins qu'elle ne décide de les manipuler dans ce sens, ce qui serait vraiment très difficile.

Quant à savoir, sur le très long terme, quelle conduite est la plus sûre, eh bien, rira bien qui rira le dernier.

Gérard KLEIN

Pour Malcom Edwards

Le temps n'est pas succession et transition, mais l'écho sans
fin d'un présent déterminé, dans lequel sont contenues toutes les
époques, passées et à venir.

Octavio PAZ

Le temps des étoiles de mort était venu et, pendant des centaines de milliers d'années, elles n'avaient cessé de s'écraser sur la Terre, projetées vers elle par une comète errant depuis les confins du système solaire. Elles apportaient avec elles d'interminables périodes de froid et de ténèbres. Cela se produisait tous les vingt-six millions d'années et il était impossible d'y échapper. Mais c'était terminé, le déferlement des étoiles de mort avait enfin cessé, la poussière et les cendres s'étaient dissipées et les rayons bienfaisants du soleil perçaient la couche des nuages. Les glaciers déversaient la neige fondue sur la surface de la Terre. Le Long Hiver s'achevait ; c'était l'avènement du Printemps Nouveau, la résurrection de la planète.

D'année en année, l'atmosphère se réchauffait et les belles saisons presque oubliées du printemps et de l'été revenaient avec une force accrue. Le Peuple, ayant survécu aux ténèbres glacées à l'abri de ses cocons hermétiquement clos, se répandait rapidement sur les terres les plus fertiles.

Mais la place était déjà prise. Les hjjk, le sinistre et insensible peuple des insectes, n'avaient jamais battu en retraite devant les assauts du froid, même dans les pires moments. La planète abandonnée était tombée en leur possession et ils y avaient régné sans partage pendant sept cent mille ans. Ils n'étaient assurément pas disposés à renoncer de gaieté de cœur à leur mainmise.

L'émissaire

En atteignant la crête de la colline dénudée et parsemée de rochers, et avant d'entreprendre la descente vers la vallée verdoyante qui était sa destination, Kundalimon sentit le vent tourner. Depuis plusieurs semaines, depuis son départ de l'intérieur du continent en direction de la côte sud-ouest, il avait senti dans son dos un vent sec et âpre. Mais maintenant, c'était un vent très doux, presque une caresse, qui apportait du sud une foule d'étranges senteurs montant de la cité du peuple de chair qui s'étendait en contrebas.

Il ne pouvait qu'imaginer ce qu'étaient ces odeurs mystérieuses.

L'une pouvait être celle de serpents en période d'activité sexuelle, une autre évoquait des plumes en train de brûler et une troisième des animaux marins pris au filet et ramenés sur la terre ferme en se débattant furieusement. Et d'autres effluves encore qui n'étaient guère différents de ceux du Nid, les effluves de la terre noire que l'on trouvait dans les plus profondes galeries.

Mais il savait qu'il s'abusait. Il n'aurait pu être plus loin du Nid qu'à l'endroit où il se trouvait maintenant... Du Nid, de ses senteurs et de sa texture familières.

D'un sifflement et d'un coup de talon dans les flancs, Kundalimon arrêta son vermillon. Il respira profondément, à pleins poumons, les étranges odeurs mêlées qui s'élevaient de la ville, dans l'espoir qu'elles feraient de nouveau entièrement de lui un être de chair. Sans en avoir l'enveloppe corporelle, il était hijk dans l'âme et il avait besoin ce jour-là d'être une créature de chair. Il lui fallait mettre de côté tout ce qu'il y avait de hijk en lui et aller trouver ces êtres de chair comme s'il était l'un d'entre eux. Ce qu'il avait été autrefois, il y avait très longtemps.

Il serait obligé de parler leur langue, ou plutôt d'en rassembler les quelques bribes qui lui restaient de son enfance. D'absorber leur nourriture, même si elle lui soulevait le cœur. Et de trouver un moyen de toucher leur âme. Tant de choses dépendaient de lui.

Kundalimon était venu apporter au peuple de chair l'amour de la Reine, le plus beau présent qu'il connût. Les exhorter à Lui ouvrir leur cœur. Leur demander de se jeter dans Ses bras. Les implorer de laisser

Son amour envahir leur âme. S'ils acceptaient tout cela, la paix de la Reine pourrait continuer de régner sur la Terre. Si sa mission échouait, ce serait la fin de la paix et la guerre ferait rage entre le peuple de chair et les hjjk... Les conflits, le gâchis, les pertes inutiles, l'arrêt de l'abondance du Nid.

C'est une guerre que la Reine ne souhaitait pas. La guerre ne faisait pas partie intégrante du plan du Nid et n'était décidée qu'en dernier recours. Mais les impératifs du plan du Nid étaient très clairs. Si le peuple de chair refusait de s'abandonner à l'amour de la Reine et de laisser Sa gloire répandre la joie en son cœur, la guerre serait inéluctable.

— En avant, dit-il au vermillon.

L'énorme animal écarlate commença à descendre pesamment le versant escarpé, vers la vallée à la végétation luxuriante.

Dans quelques heures, il atteindrait la Cité de Dawinno, la grande capitale méridionale, le nid principal du peuple de chair, la patrie de la plus importante colonie de cette race qui était autrefois La sienne.

Kundalimon contemplait avec un mélange d'émerveillement et de mépris la scène qui s'offrait à ses yeux. Tout était d'une extraordinaire richesse, mais quelque chose en lui n'éprouvait que dédain pour tant de douceur, un mépris profond pour cette surabondance. Partout où il portait son regard, la tête lui tournait devant une telle luxuriance. Toute cette végétation luisante de rosée dans la lumière du matin ! Une profusion de plantes grimpantes d'un vert doré s'élançant à l'assaut d'arbres gigantesques avec une folle vitalité ! Des branches d'arbrisseaux trapus, à la ramure étalée, pendaient de lourds fruits rouges qui donnaient l'impression de pouvoir étancher la soif d'un individu pendant au moins un mois. Sur des buissons touffus aux feuilles pelucheuses et bleutées poussaient des grappes colossales de baies bleu lavande luisantes. L'herbe dense aux feuilles écarlates, brillantes et charnues semblait prête à faire les délices du voyageur affamé.

Et les bandes criardes d'oiseaux dodus et caquetants, à la livrée d'un blanc immaculé et à l'énorme bec strié de bandes cramoisies... Les petits animaux aux yeux immenses se frayant un chemin avec force couinements dans l'enchevêtrement du sous-bois... Les minuscules insectes ailés, aux élytres parés des couleurs de l'arc-en-ciel...

C'est trop, se dit Kundalimon, c'est beaucoup trop, beaucoup, beaucoup trop. L'austérité de sa patrie septentrionale lui manquait et les immenses et mornes plaines où la découverte d'un arpent d'herbe flétrie donnait lieu à des chants et où l'on accueillait sa nourriture avec le respect dû par celui qui sait qu'il a eu beaucoup de chance de trouver une poignée de graines desséchées ou une bande d'herbe

brûlée par le soleil.

Un pays comme celui-ci, où l'on n'avait même pas à se baisser pour trouver sa subsistance, semblait par trop luxuriant et prodigue. Cette contrée incitant au laisser-aller et à la facilité avait toutes les apparences d'un éden, mais en vérité, au lieu de leur apporter le bien-être, elle devait faire du tort à ses habitants sans méfiance. Quand l'alimentation est trop facile, ce ne peut être qu'au préjudice de l'âme. Dans un endroit comme celui-ci, on peut mourir plus facilement l'estomac plein que le ventre vide.

Et c'est pourtant dans cette vallée qu'il avait vu le jour. Mais il n'avait pas eu le temps de recevoir son empreinte, car il l'avait quittée trop tôt. Kundalimon était dans son dix-septième été et il avait passé les treize dernières années de sa vie tout au nord, chez les serviteurs de la Reine. Il faisait partie du Nid maintenant et il n'y avait plus rien de charnel en lui que son enveloppe de chair. Ces pensées étaient celles du Nid et son âme aussi. Quand il parlait, les sons qui lui venaient le plus facilement à la bouche étaient les cliquètements et les murmures rauques de la langue hjjk. Mais Kundalimon savait, même si rien ne le lui aurait fait avouer, que derrière tout cela se cachait l'implacable réalité de la chair. Son âme était celle du Nid, mais son bras était un bras de chair, et son cœur et ses reins étaient ceux du peuple de chair. Et maintenant, il retournait enfin dans la patrie des êtres de chair où il était venu au monde.

La cité du peuple de chair était un dédale de murs blancs et de tours nichés entre des collines très arrondies que baignait une immense étendue d'eau. Exactement comme l'avait dit le penseur du Nid. La ville s'élançait comme un gigantesque organisme tentaculaire l'assaut des hautes pentes verdoyantes qui bordaient le vaste golfe.

Comme il était étrange de vivre sur les hauteurs, en s'exposant de la sorte, dans une incroyable multiplicité de constructions enchevêtrées. Des constructions séparées si dures, si rigides, tellement différentes des galeries sinueuses du Nid. Et, entre les constructions, ces grands espaces béants...

Quel endroit bizarre et repoussant ! Et pourtant magnifique, dans son genre ! Comment quelque chose pouvait-il être en même temps repoussant et magnifique ? Kundalimon sentit son courage vaciller. Il savait n'être entièrement ni chair, ni Nid, et il se sentait brusquement perdu, une créature d'une race intermédiaire et incertaine, n'appartenant pas plus à un univers qu'à l'autre.

Mais cela ne dura que quelques instants. Ses craintes s'estompèrent et il sentit la force du Nid revenir en lui. Il était un serviteur dévoué de la Reine ; comment pourrait-il échouer ?

Il rejeta la tête en arrière et remplit ses poumons de l'air chaud du sud, chargé de senteurs aromatiques, mais aussi d'odeurs de la ville,

d'odeurs du peuple de chair. Et il sentit son corps réagir et l'excitation monter en lui : l'appel de la chair à la chair. C'est naturel, songea Kundalimon, je suis un être de chair. Mais j'appartiens au Nid.

Je suis l'émissaire de la Reine des Reines. Je suis le porte-parole du Nid des Nids. Je suis la passerelle entre deux univers.

Il émit un cliquetement joyeux et continua d'avancer calmement. Au bout d'un certain temps, il distingua de petites silhouettes au loin, des êtres de chair qui regardaient dans sa direction et le montraient du doigt en poussant de grands cris. Kundalimon courba la tête et les salua de la main au passage, puis il éperonna son vermillon et poursuivit sa route vers la Cité de Dawinno.

À une journée de marche de la Cité de Dawinno, dans la région de lacs et de marécages qui, du pied des collines, s'étendait vers l'intérieur des terres, les chasseurs Sipirod, Kaldo Tikret et Vyrom traversaient prudemment les champs de fleurs-mousses d'un jaune éclatant. Une lourde brume dorée flottait dans l'air. C'était le pollen des fleurs-mousses mâles qui s'élevait en panaches pour aller féconder les champs de femelles un peu plus au sud. Un chapelet d'étroits lacs phosphorescents gorgés de longues algues bleues s'étirait devant les chasseurs. La journée venait à peine de commencer, mais la chaleur était déjà étouffante.

C'est le vieux Hresh, le chroniqueur, qui les avait envoyés là-bas. Il leur avait demandé de rapporter un couple de caviandis, ces petits animaux vifs et souples qui vivaient dans les contrées marécageuses.

Les caviandis étaient parfaitement inoffensifs, contrairement au reste de la faune de cette région, et les chasseurs avançaient avec la plus grande prudence. On pouvait mourir en très peu de temps dans les marécages et Hresh avait dû leur promettre un gros paquet d'unités d'échange pour qu'ils acceptent cette mission.

— Vous croyez qu'il veut les manger ? demanda Kaldo Tikret, un hybride à la fourrure chocolat clairsemée et teintée de l'or de la tribu Beng, aux yeux ternes et ambrés. Il paraît que la chair du caviandi est savoureuse.

— Bien sûr qu'il va les manger, répondit Vyrom. Je vois le tableau d'ici... Assis avec sa compagne, le chef, et leur fille cinglée, vêtus de leurs plus beaux atours, en train de se goinfrer de caviandi rôti accompagné de grandes lampées de bon vin.

Il fit en riant un ample geste tranquillement obscène en balançant vivement son organe sensoriel de droite et de gauche. Vyrom avait la bouche édentée et il louchait, mais il était grand et vigoureux. C'était le fils d'Orbin, le robuste guerrier, mort l'année précédente, en mémoire de qui il portait encore un ruban de deuil rouge au bras.

— Voilà la vie des riches ! poursuivit-il. Manger et boire, boire et

manger, c'est tout ce qu'ils font ! Et ils envoient de pauvres bougres comme nous risquer leur vie dans les marais pour attraper leurs caviandis. Nous devrions en prendre un autre pour nous-mêmes et le faire rôtir sur le chemin du retour, puisque nous avons fait tout ce trajet pour Hresh !

— Vous faites une belle paire d'idiots ! lança Sipirod en crachant par terre.

Avec son corps souple et son regard vif et perçant, la compagne de Vyrom était bien meilleur chasseur que les deux autres. Elle appartenait à la tribu des Mortiril, une petite peuplade absorbée depuis longtemps par les autres.

— Oui, reprit-elle, tous les deux ! Vous n'avez donc pas entendu le chroniqueur dire qu'il avait besoin des caviandis pour ses expériences ? Il veut les étudier, il veut leur parler, il veut apprendre leur histoire.

— Je me demande bien quelle histoire peuvent avoir les caviandis, ricana Vyrom. Ce sont des animaux et rien d'autre.

— Tais-toi ! ordonna sèchement Sipirod. Il y a d'autres animaux par ici qui se régameraient de ta chair. Reste attentif à ce que tu as à faire. Si nous sommes astucieux, nous sortirons d'ici sains et saufs.

— Et si nous avons de la chance, ajouta Vyrom.

— Oui, je suppose. Mais la chance sourit à ceux qui sont astucieux. Allez, en route.

Elle tendit le doigt devant elle, vers la végétation tropicale saturée d'humidité. Des khuts aux grands yeux à facettes, ces mouches énormes, grosses comme la moitié de la tête d'un homme, tournoyaient en vrombissant dans l'air jaunâtre, et d'un mouvement vif comme l'éclair de leurs tentacules gluants capturaient de petits oiseaux dont elles aspiraient les tissus. Des steptors suspendus par la queue et lovés autour des branches d'arbres à l'écorce huileuse cherchaient des poissons dans les eaux sombres des lacs marécageux. Un autre animal au corps arrondi, au bec allongé, à la fourrure couleur de boue et aux yeux comme des soucoupes vertes, perché sur ses longues pattes nues comme sur des échasses, parcourait les bas-fonds d'une démarche gauche et saisissait dans la vase les petites proies dont il se nourrissait d'un mouvement du bec d'une étonnante efficacité. Au loin, une créature qui devait être d'une taille gigantesque mugissait sans discontinuer, un cri sourd et prolongé à donner des frissons.

— Où sont donc les caviandis ? demanda Vyrom.

— Au bord des cours d'eau rapides, répondit Sipirod, ceux qui alimentent tous ces lacs stagnants. Nous en verrons sur l'autre rive.

— J'aimerais bien en avoir fini en une heure, dit Kaldo Tikret, pour pouvoir rentrer en ville en un seul morceau. Quelle bêtise de

risquer notre vie pour une poignée de ces saletés d'unités d'échange...

— Une grosse poignée, dit Vyrom.

— Qu'importe ! Cela n'en vaut pas la peine.

Ils avaient discuté pendant le trajet du danger qu'ils couraient de tomber sur quelque chose de vraiment affreux. Cela a-t-il un sens de mourir pour quelques unités d'échange ? Bien sûr que non, mais comment faire autrement ? Si l'on veut manger régulièrement, on va chasser où on nous dit de chasser et on attrape ce qu'on nous dit d'attraper. C'est comme ça. On fait ce qu'on nous dit de faire.

— Finissons-en, dit Kaldo Tikret.

— D'accord, dit Sipirod, mais il faut d'abord traverser le marécage.

Ouvrant la marche, elle avança sur la pointe des pieds, comme si elle redoutait que le sol spongieux l'aspire si elle appuyait de tout son poids. Le pollen s'épaississait à mesure qu'ils approchaient du plus proche des lacs. Il s'accrochait à leur fourrure et obstruait leurs narines. L'air semblait devenir palpable et la chaleur était oppressante. Même pendant les rigueurs du Long Hiver, le climat de cette contrée avait dû garder une certaine douceur et maintenant, tandis que d'année en année le Printemps Nouveau apportait une chaleur accrue, une moiteur étouffante, à peine supportable, régnait sur la région des lacs.

— Toujours pas de caviandis en vue ? demanda Vyrom.

— Pas encore, répondit Sipirod en secouant la tête. Au bord des cours d'eau. Les cours d'eau.

Ils poursuivirent leur lente progression tandis que le grondement lointain s'amplifiait.

— On dirait un gorynth, dit Kaldo Tikret, l'air sombre. Il vaudrait peut-être mieux changer de direction.

— Les caviandis sont là-bas, dit Sipirod.

— Et nous allons risquer notre vie pour que le chroniqueur puisse s'amuser à étudier ses caviandis, poursuivit Kaldo Tikret en se renfrognant. Par les Cinq, ce doit être leur accouplement qu'il veut étudier ! Qu'en pensez-vous ?

— Pas lui ! répliqua Vyrom en riant. Je parie qu'il se soucie de l'accouplement comme d'une crotte de hjjk !

— Il a quand même dû le faire une fois, poursuivit Kaldo Tikret, puisqu'il a eu Nialli Apuilana.

— Cette petite peste...

— Je me demande si c'est bien lui qui l'a faite... Si tu veux mon avis, elle a poussé toute seule dans le ventre de Taniane, sans que Hresh y soit pour quelque chose. Elle n'a absolument rien de lui et, en les regardant, on dirait deux sœurs plutôt qu'une mère et sa fille...

— Taisez-vous, dit Sipirod en lançant un regard noir aux deux

hommes.

— Mais il paraît que Hresh est trop absorbé par ses travaux et ses sortilèges pour avoir un peu de temps à consacrer à l'accouplement. Quel gâchis ! Croyez-moi, si je pouvais avoir l'une d'elles dans mon lit pendant une heure, que ce soit la mère ou la fille...

— Ça suffit ! lança Sipirod d'un ton très sec. Si vous n'avez aucun respect pour le chef ni pour sa fille, essayez au moins d'en avoir un peu pour votre propre vie ! Vos paroles sont une véritable trahison ! Et nous avons notre mission à accomplir. Regardez là-bas !

— C'est un caviandi ? murmura Vyrom.

Sipirod hocha la tête en silence. À une centaine de pas devant eux, là où un cours d'eau étroit et rapide se jetait dans le lac stagnant envahi par les algues, un animal de la taille d'un petit enfant, penché sur la rive, laissait tremper dans l'eau ses grosses pattes qu'il agitait pour attirer le poisson. Une crinière raide et dorée couvrait le cou et le dos de son mince corps pourpre. Sipirod fit signe aux deux hommes de ne pas faire de bruit et commença de ramper silencieusement derrière l'animal. Le caviandi se retourna au dernier moment, émit une sorte de petit soupir de surprise et demeura pétrifié.

Puis, se redressant lentement, l'animal leva les deux pattes avant en ce qui ressemblait à un geste de soumission. Le caviandi avait des membres courts et dodus, et ses doigts tendus n'avaient pas l'air très différents de ceux des chasseurs. Dans ses yeux violets brillait une lueur d'intelligence que nul ne s'attendait à y trouver.

Tout le monde demeura immobile.

Au bout d'un long moment, le caviandi bondit pour se mettre à couvert, mais il commit l'erreur d'essayer de gagner l'abri de la forêt au lieu de se jeter dans l'eau. Sipirod fut plus rapide que lui. Elle se rua en avant, plongeant et glissant sur le sol boueux dans lequel elle imprima une longue trace. Tenant l'animal par le cou et par la taille, elle le leva à bout de bras. Le caviandi affolé se mit à couiner et à se débattre jusqu'à ce que Vyrom le saisisse et le fourre dans un sac que Kaldo Tikret se chargea de ficeler.

— Et d'un, dit Sipirod avec satisfaction. Une femelle.

— Reste là pour la garder, dit Vyrom à Kaldo Tikret. Nous allons en attraper un autre et nous pourrions partir d'ici.

— Faites vite, dit Kaldo Tikret en enlevant une boule de pollen jaune qui s'était formée dans les poils entourant sa bouche. Je n'ai pas envie de rester ici tout seul.

— Bien sûr, répliqua Vyrom d'un ton railleur. Des hjjk pourraient sauter sur toi et t'enlever.

— Des hjjk ! s'écria Kaldo Tikret en riant. Tu crois que j'ai peur des hjjk ?

En quelques mouvements prestes des deux mains, il dessina dans

l'air la longue silhouette sèche d'un homme-insecte, les étranglements entre la tête et le thorax, et entre le thorax et l'abdomen, la tête étroite et anguleuse, le bec pointu et les membres articulés.

— Si un hijk venait m'embêter, je lui arracherais les jambes sans hésiter, ajouta Kaldo Tikret en mimant énergiquement l'action, et je les lui foudroierais dans le derrière. Et que viendraient faire des hijk dans un pays aussi chaud ? Mais ce ne sont pas les dangers qui manquent. Soyez gentils, dépêchez-vous.

— Nous ferons aussi vite que possible, dit Sipirod.

Mais la chance avait tourné. Pendant une heure et demie, les deux chasseurs, la fourrure trempée et constellée de taches dorées, pataugèrent en vain dans les marécages. Le ciel était obscurci par le pollen que les fleurs-mousses projetaient sans discontinuer et tout ce qu'il y avait de phosphorescent et de luminescent dans la jungle luisait et palpitait. Des arbres-lanternes brillaient comme des fanaux, la mousse émettait des reflets dorés et les lacs avaient des miroitements bleutés. Mais ils ne trouvèrent pas trace d'autres caviandis.

Ils finirent par faire demi-tour. En approchant de l'endroit où ils avaient laissé Kaldo Tikret, ils entendirent soudain un cri rauque, un appel au secours étranglé.

— Vite ! s'écria Vyrom. Il a des ennuis !

— Attends, dit Sipirod en saisissant son compagnon par le poignet.

— Pourquoi ?

— S'il lui est arrivé quelque chose, il ne sert à rien de prendre des risques tous les deux. Laisse-moi passer devant pour voir ce qu'il lui est arrivé.

Elle se glissa dans les broussailles et déboucha près de la rive. L'immense cou noir et luisant d'un gorynth, peut-être le monstre dont ils avaient entendu les mugissements, se dressait au-dessus du lac. Le corps gigantesque était presque entièrement immergé ; seul le dessus incurvé du dos, semblable à une rangée de barrils flottants, était visible. Mais le cou, cinq fois long comme un homme et agrémenté de triples rangées d'excroissances coniques, s'agitait hors de l'eau ; à l'extrémité se trouvait le corps de Kaldo Tikret, emprisonné entre deux puissantes mâchoires. Il appelait encore à l'aide, mais sa voix se faisait de plus en plus faible. Il allait bientôt être entraîné sous l'eau.

— Vyrom ! s'écria Sipirod.

Il arriva en courant, la lance brandie. Mais où viser ? La petite partie visible du corps du gorynth était cuirassée d'énormes écailles chevauchantes sur lesquelles la lance rebondirait. Le long cou, plus vulnérable, était une cible difficile à atteindre et il le vit s'enfoncer lentement, entraînant inexorablement Kaldo Tikret dans les flots turbides et seules des bulles sombres remontèrent à la surface.

L'eau bouillonna pendant quelques instants et les deux chasseurs observèrent la scène en silence, tiraillant nerveusement leur fourrure.

— Regarde ! dit soudain Sipirod. Un autre caviandi ! Là-bas, près du sac. Il doit essayer de libérer sa femelle.

— On ne peut rien essayer de faire pour Kaldo Tikret ?

— Que veux-tu faire ? demanda-t-elle. Sauter dans l'eau pour le repêcher ? Tu ne comprends donc pas que c'est fini pour lui ? Oublie-le maintenant ! Nous avons encore nos caviandis à rapporter ; c'est pour cela que nous sommes payés. Plus vite nous trouverons le second, plus vite nous pourrons décamper de cet endroit maudit et regagner Dawinno. Oui, ajouta-t-elle en contemplant la surface de l'eau redevenue parfaitement lisse, c'est fini pour lui. Te souviens-tu de ce que nous avons dit tout à l'heure : la chance sourit à ceux qui sont astucieux.

— Kaldo Tikret n'a pas eu de chance, dit Vyrom en frissonnant.

— Il n'a pas été très astucieux non plus... Je vais essayer d'avancer discrètement jusqu'à la rive et toi, tu me suivras avec l'autre sac...

Dans le centre de Dawinno, le secteur officiel, une salle de travail au deuxième sous-sol de la Maison du Savoir : lumières vives, bancs de laboratoire en désordre, fragments d'antiques civilisations éparpillés dans toute la pièce. Plor Killivash appuie délicatement sur le bouton du petit instrument tranchant qu'il tient à la main. Un rayon de lumière pâle en sort et baigne l'objet ovoïdal et puant, de la taille d'un boisseau, qu'il étudie depuis une semaine. Il règle le faisceau pour faire une petite entaille, puis une autre et encore une autre, traçant une ligne très fine sur le pourtour du mystérieux objet.

C'est un pêcheur qui l'avait apporté la semaine précédente en affirmant que c'était une relique de la Grande Planète, un coffre renfermant un trésor de l'antique race des seigneurs des mers. Tout ce qui avait trait aux seigneurs des mers était du ressort de Plor Killivash. La surface de l'objet était couverte d'un agglomérat d'éponges, de corail et d'algues roses, et de l'eau de mer sale suintait sans interruption de l'intérieur. Quand on frappait ses flancs avec une clé, il produisait un son caverneux. Plor Killivash n'en attendait absolument rien.

Si Hresh avait été là, il se serait peut-être senti moins découragé, mais, ce jour-là, le chroniqueur était absent de la Maison du Savoir —, il rendait visite à Thu-kimnibol, son demi-frère, dont la compagne, la dame Naarinta, était gravement malade. Comme à l'accoutumée Plor Killivash, l'un des trois assistants chroniqueurs, avait énormément de peine à prendre son travail au sérieux en l'absence de Hresh. Quand il se trouvait dans la Maison du Savoir, le chroniqueur réussissait à

insuffler à chacun le sentiment de l'importance de ses travaux. Mais dès qu'il quittait le bâtiment, l'exaltation retombait et tous les vestiges et fragments de l'histoire devenaient subitement des objets inutiles, exhumés des décombres d'une antiquité justement jetée aux oubliettes de l'histoire. L'étude du passé semblait aussitôt n'être qu'un vain passe-temps, une quête futile et dérisoire dans des tombeaux à l'atmosphère confinée, ne renfermant rien d'autre que l'odeur nauséabonde de la mort.

Plor Killivash était un robuste descendant de la tribu Koshmar. Il était allé à l'Université, ce dont il tirait une grande fierté, et avait bon espoir de devenir un jour chroniqueur en chef. Il était sûr de tenir la corde, car il était le seul Koshmar parmi les assistants. Io Sangrais était Beng et Chupitain Stuld appartenait à la petite tribu Stadrain.

Eux aussi, bien entendu, étaient allés à l'Université, mais il y avait d'excellentes raisons politiques pour interdire un Beng d'accéder à la fonction de chroniqueur et il était inimaginable d'y élever un jour un représentant d'un groupe aussi négligeable que les Stadrain. Mais Plor Killivash songeait depuis quelque temps qu'il lui serait bien égal d'être supplanté par l'un ou l'autre. Quelqu'un d'autre que lui pourrait succéder à Hresh comme chroniqueur en chef, quelqu'un d'autre que lui pourrait superviser la tâche fastidieuse de fouiller dans l'accumulation de décombres millénaires.

Tout comme Hresh avant lui, il avait voué une passion presque exclusive à l'étude et à la compréhension des mystères des fondements de l'histoire de la Terre en haut de laquelle se trouvait maintenant la toute nouvelle civilisation créée par le Peuple, comme un petit pois au sommet d'une pyramide. Il avait aspiré de toutes ses forces à creuser très profondément, au-delà de la période d'aridité glacée du Long Hiver, pour pénétrer les merveilles de la Grande Planète... Ou même – pourquoi fixer des limites ? – atteindre les couches les plus profondes, celles qui recouvraient les empires totalement inconnus et perdus dans la nuit des temps de l'ère des humains, les anciens maîtres de la Terre, bien avant l'avènement de la Grande Planète. Il ne faisait aucun doute pour Plor Killivash que, quelque part sous les décombres des civilisations qui avaient succédé à la leur, il existait des vestiges du temps des humains.

Tout cela lui avait semblé merveilleusement exaltant. Vivre des myriades d'existences étalées sur des millions d'années. Fouler le sol de la vieille Terre en ayant le sentiment d'avoir été présent à l'époque où elle se trouvait au carrefour de toutes les planètes. Emplir son esprit de visions étonnantes, de langages inconnus, des pensées d'autres cerveaux à l'intelligence indicible. Assimiler et comprendre tout ce qui avait été de toute éternité sur cette grande planète qui en avait tant vu depuis que la vie y était apparue, tous les royaumes qui

s'y étaient succédé depuis l'aube des temps.

Il était encore jeune à l'époque et c'étaient les songes d'un garçon pour qui les considérations pratiques n'entraient pas en ligne de compte. Plor Killivash était maintenant âgé de vingt ans et il avait appris à quel point il était difficile de ressusciter le passé. Sous la pression implacable de la réalité, sa passion dévorante de découverte des secrets du passé était en train de s'effriter, tout comme celle de Hresh lui-même, qui déclinait manifestement d'année en année. Mais Hresh avait bénéficié de l'aide miraculeuse d'appareils miraculeux de l'époque de la Grande Planète, devenus inutilisables, qui lui avaient permis d'avoir des visions des civilisations antérieures. Pour lui qui n'avait jamais eu ces merveilleuses inventions à sa disposition, le travail du chroniqueur semblait se résumer à de pénibles et fastidieuses recherches apportant beaucoup plus de frustrations que de satisfactions.

Pensées maussades pour une journée maussade. Plor Killivash se prépara maussadement à découper l'objet venu de la mer.

La silhouette élancée de Chupitain Stuld s'encadra soudain dans l'embrasure de la porte. Elle souriait et la gaieté brillait dans ses yeux d'un violet soutenu.

— Tu n'as pas encore fini de le découper ? Je croyais te trouver à l'intérieur de ce machin.

— Je n'en ai plus pour longtemps. Si tu veux, tu peux rester pour la grande révélation.

Il essayait de prendre un ton enjoué, car il ne voulait surtout pas laisser transparaître son désenchantement.

Il savait qu'elle avait ses propres frustrations, qu'elle se sentait elle aussi de plus en plus désorientée devant l'amoncellement de vestiges effrités et érodés que renfermait la Maison du Savoir.

— Que sont devenus tes machins à toi, avec lesquels tu t'amusais tant ? demanda-t-il en lui lançant un regard en coin. Ceux que les fermiers ont découverts à la gorge de Senufit.

— Ce coffret rempli de saloperies ? demanda Chupitain Stuld avec un petit rire sans joie. Rien que du sable et de la rouille.

— Je croyais que tu m'avais dit qu'il datait d'avant la Grande Planète, qu'il avait sept ou huit millions d'années.

— Eh bien, ce n'est que du sable et de la rouille vieux de sept ou huit millions d'années ! J'espérais que tu aurais plus de chance que moi.

— Tu parles !

— On ne peut jamais savoir, dit Chupitain Stuld en s'avancant vers la table. Je peux t'aider ?

— Volontiers. Peux-tu positionner le collier de serrage ? J'ai presque fini de découper et nous allons bientôt pouvoir soulever la

partie supérieure.

Chupitain Stuld mit le collier en position et le serra tandis que Plor Killivash effectuait les derniers réglages d'intensité sur son coupoir. Il avait l'impression d'avoir les doigts trop gros, calleux et malhabiles, et il regrettait que Chupitain Stuld ne soit pas restée dans son propre laboratoire. Elle était ravissante... menue, fragile et si belle, avec la douce fourrure d'un vert-jaune si courant dans sa tribu. Elle portait ce jour-là une écharpe jaune et une cape bleu roi, fort élégante. Ils étaient partenaires d'accouplement depuis déjà plusieurs mois et s'étaient unis deux ou trois fois pour un couplage, mais il regrettait quand même qu'elle fût là. Il avait le pressentiment qu'il allait tout gâcher en faisant la dernière incision et il détestait savoir qu'elle assisterait à son ratage.

Bon, se dit-il, assez tergiversé. Il vérifie une dernière fois ses réglages et respire un grand coup. Il se force enfin à presser le mécanisme de déclenchement. Le rayon jaillit et attaque la carapace du mystérieux objet marin. Une morsure rapide, puis il coupe le faisceau. Une ligne sombre se dessine sur le pourtour de l'objet La moitié supérieure glisse insensiblement sur l'autre.

— Tu veux que je tire sur le harnais du collier de serrage ? demanda Chupitain Stuld.

— Oui. Juste un peu.

— Ça vient, Plor Killivash ! Le couvercle va se soulever !

— Doucement... Là... doucement...

— Ce serait merveilleux s'il était rempli d'amulettes et de bijoux des seigneurs des mers ! Il y aurait peut-être aussi un récit de l'histoire de la Grande Planète. Écrit sur des feuilles indestructibles de métal doré...

— Et pourquoi pas un seigneur des mers plongé dans un profond sommeil et attendant d'être réveillé pour nous raconter tout ce que nous voulons savoir sur sa race ? poursuivit Plor Killivash en riant.

Les deux moitiés se séparaient lentement La partie supérieure se souleva de l'épaisseur d'un doigt, de deux, puis de trois. Un flot d'eau de mer se déversa quand la dernière membrane se brisa.

Plor Killivash retrouva fugitivement une partie de l'excitation qu'il éprouvait à son arrivée à la Maison du Savoir, cinq ou six ans plus tôt, lorsqu'il avait chaque jour le sentiment grisant de faire de merveilleuses incursions dans les mystères du passé. Mais il y avait gros à parier que ce nouvel objet n'aurait aucune valeur ; sept mille siècles après sa ruine, il restait très peu de vestiges de la Grande Planète à découvrir. L'inexorable travail des glaciers sur toute la surface du globe en avait effacé presque toutes les traces.

— Tu vois quelque chose ? demanda Chupitain Stuld en essayant de regarder par-dessus le bord.

— Tu avais raison, c'est plein d'amulettes et de bijoux. Et il y a tout un tas de machines en parfait état de marche.

— Oh ! Je t'en prie !

— Très bien, soupira Plor Killivash. Viens voir.

Il la souleva pour la jucher sur son bras et ils se penchèrent tous les deux pour regarder à l'intérieur.

Ils découvrirent neuf globes violacés et translucides, gros comme la tête d'un homme et ayant l'aspect du parchemin, fixés à la paroi de l'étrange récipient par des bandes serrées de tégument caoutchouteux. On percevait à l'intérieur des formes aux contours imprécis, des sortes d'organes rabougris et putréfiés, et il se dégageait une violente odeur de pourriture. C'était tout. Il n'y avait rien d'autre qu'une couche de sable blanc et humide accrochée aux parois et un peu d'eau opaque au fond du contenant.

— Je crains qu'il n'y ait pas de bijoux des seigneurs des mers, dit Plor Killivash.

— Le pêcheur cru voir au fond de la baie, à l'endroit où il a remonté ce machin, les colonnes de pierre brisées d'une cité en ruine qui dépassaient du sable. Il avait dû boire un peu trop de vin au déjeuner.

Chupitain Stuld leva les yeux qu'elle avait gardés fixés à l'intérieur du contenant.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle en réprimant un frisson. On dirait des œufs ?

— L'ensemble formait probablement un œuf gigantesque, répondit Plor Killivash avec un haussement d'épaules, et je n'aimerais pas me trouver face à face avec l'animal qui l'a pondu. Je suppose que ce sont des embryons de monstres marins que nous distinguons. Des embryons morts. Je ferais mieux de consigner notre découverte et de sortir tout cela d'ici. Cela va bientôt empester.

Il entendit un bruit derrière lui et vit la tête de Io Sangrais apparaître dans le chambranle de la porte. Ses yeux rouges de Beng étaient pétillants de malice. Io Sangrais était un jeune homme espiègle et facile à vivre. Il y avait de l'espièglerie jusque dans son casque tribal, une calotte ajustée de métal bleu sombre, surmontée de trois tiges de roseau laqué rouge tire-bouchonnant d'une manière grotesque.

— Eh bien, je vois que tu as enfin réussi à l'ouvrir.

— Oui, dit Plor Killivash d'une voix morne, et, comme on pouvait s'y attendre, j'ai mis la main sur un véritable trésor. Une demi-douzaine d'embryons de monstres marins en putréfaction. Encore une grande victoire à mettre au crédit des hardis investigateurs du passé. Tu es venu pour me mettre en boîte ?

— Tu sais bien que ce n'est pas mon genre, dit Io Sangrais d'une

voix vibrante de feinte innocence. Non, je suis venu t'informer de la grande victoire que je viens de remporter.

— Je vois. Tu as enfin achevé la traduction de ta vieille chronique Beng et elle regorge de formules magiques et d'enchantements qui permettent de transformer l'eau en vin ou le vin en eau, selon ton envie du moment.

— Épargne-moi tes sarcasmes. Il s'agit en l'occurrence d'une chronique non pas Beng, mais d'une minuscule tribu phagocytée depuis bien longtemps par les Beng. Et la seule chose dont elle regorge, c'est de descriptions, un véritable catalogue des pierres sacrées constituant la collection de la tribu. Les pierres elles-mêmes ayant disparu il y a dix mille ans...

— Il faut fêter cela ! dit Chupitain Stuld en riant. Les chercheurs émérites de la Maison du Savoir continuent de débrouiller les mystères du passé à une vitesse prodigieuse !

Ce jour-là, c'était au tour de Husathirn Mueri de siéger sur le trône de justice, sous la grande coupole centrale de la Basilique, une tâche qu'il accomplissait par roulement quotidien avec les princes Thu-kimnibol et Puit Kjai. Il était en train de subir les doléances de deux marchands de grains qui demandaient réparation contre un de leurs concurrents qu'ils accusaient de les avoir escroqués quand on lui apprit qu'un étrange visiteur venait d'arriver dans la cité.

C'est Curabayn Bangkea, le capitaine de la garde municipale en personne, qui vint lui annoncer la nouvelle. C'était un homme d'une robuste constitution qui aimait à plastronner et à se pavaner, coiffé d'un gigantesque et rutilant casque doré, une fois et demie gros comme sa tête et hérissé de cornes et de lames ridicules. Il portait ce jour-là ce casque que Husathirn Mueri trouvait à la fois amusant et agaçant.

Il n'y avait pas de mal à porter un casque, bien entendu, et la plupart des gens s'en coiffaient maintenant, qu'ils fassent ou non remonter leur ascendance à la tribu des Beng. Et Curabayn Bangkea était un Beng de pure souche. Mais Husathirn Mueri, Beng lui-même du côté de son père et Koshmar par sa mère, avait le sentiment que le capitaine de la garde en faisait un peu trop.

Husathirn Mueri n'était pas homme à faire des cérémonies, un trait de caractère qu'il tenait peut-être de sa mère, une femme douce et modeste, et il n'était guère impressionné par des hommes comme le capitaine qui se frayaient un chemin dans la vie en usant de leur force et de leur air bravache. Il était lui-même assez frêle, avec une taille fine et des épaules tombantes. Sa fourrure noire et dense portant de-ci, de-là des rayures d'un blanc éclatant était presque aussi douce que celle d'une femme. Mais sa fragilité était trompeuse ; il était vif et

agile, et son corps, à l'instar de son esprit, possédait une grande vigueur dont il convenait de se méfier.

— Que la grâce de Nakhaba soit sur vous, déclara Curabayn Bangkea avec grandiloquence en s'avançant vers le trône, la tête inclinée en signe de respect.

Pour faire bonne mesure, il fit le signe de Yissou le Protecteur et celui de Dawinno le Destructeur, deux des déités Koshmar. Cela pouvait toujours servir quand on avait affaire à un sang-mêlé.

Husathirn Mueri, qui estimait en son for intérieur que tout le monde perdait trop de temps en bénédictions et gesticulations, se contenta de lui adresser négligemment le signe de Yissou.

— Que se passe-t-il, Curabayn Bangkea ? Il faut que je m'occupe de ces marchands de haricots en colère et je n'ai pas besoin de nouvelles complications pour aujourd'hui.

— Pardonnez-moi, Votre Grâce. Un étranger a été arrêté aux portes de la cité.

— Un étranger ? Quel genre d'étranger ?

— Je n'en sais pas plus que vous, répondit Curabayn Bangkea en haussant si violemment les épaules qu'il faillit projeter par terre son casque colossal. Un étrange étranger, c'est tout ce que je puis dire. Un jeune homme de seize à dix-sept ans, maigre comme un coucou. Il donne l'impression de n'avoir jamais mangé à sa faim. Il est arrivé du nord en chevauchant le plus gros vermillon que j'aie jamais vu. Des fermiers l'ont trouvé en train de piétiner leurs champs, près de la vallée d'Emmakis.

— Et vous me dites qu'il vient d'arriver ?

— Il y a à peu près deux jours. Deux et demi, pour être précis.

— Et il chevauchait un vermillon ?

— Un vermillon grand comme une maison et demie, dit le capitaine des gardes en écartant les bras. Mais attendez, il y a mieux... Le vermillon porte une bannière hjjk autour du cou et des emblèmes hjjk cousus aux oreilles. Et, du haut de sa monture, le garçon s'adresse aux gens en faisant de petits bruits secs comme ceux des hjjk.

Curabayn Bangkea posa les deux mains sur sa gorge et commença à émettre une série de cliquètements et de sons rauques.

— Enfin, poursuivit-il, vous connaissez les sons affreux qu'ils émettent. Nous l'interrogeons depuis que les fermiers nous l'ont amené et il n'y a rien d'autre à tirer de lui. Il prononce de loin en loin un mot que nous parvenons plus ou moins à comprendre. Il dit : *paix*, il dit : *amour*, il dit : *la Reine*.

— Et son écharpe ? demanda Husathirn Mueri, l'air soucieux. Est-ce une tribu que nous connaissons ?

— Il n'a pas d'écharpe, ni de casque. Ni rien qui puisse indiquer qu'il vient de la Cité de Yissou. Il peut naturellement venir de l'une

des cités orientales, mais cela m'étonnerait fort. Je pense que ce qu'il est ne fait aucun doute.

— Et alors, qu'est-il ?

— Un fugitif.

— Un fugitif, répéta pensivement Husathirn Mueri. Un prisonnier des hjjk en fuite... C'est bien ce que vous êtes en train de suggérer ?

— Cela tombe sous le sens. Votre Grâce. Il y a l'empreinte des hjjk sur lui. Il n'y a pas que les sons qu'il émet. Il porte aussi un bracelet qui semble sculpté dans une carapace de hjjk polie, un bracelet d'un jaune vif, avec une bande noire, et un pectoral de la même matière. C'est tout ce qu'il porte, juste ces morceaux de carapace de hjjk. Que pourrait-il être d'autre qu'un fugitif, Votre Grâce ?

Husathirn Mueri plissa les yeux. L'iris en était couleur d'ambre, la marque du mélange dont il était issu, et le regard pénétrant.

Il arrivait de temps en temps qu'un groupe errant de hjjk tombe sur un enfant égaré et disparaisse en l'emmenant. Nul ne savait pourquoi. Voir leur rejeton enlevé par les hjjk était la hantise de tous les parents. On ne retrouvait jamais la plupart de ces enfants, mais, de loin en loin, l'un d'eux réussissait à s'échapper et à revenir auprès des siens, après une absence de quelques jours, de plusieurs semaines, ou même d'un certain nombre de mois. Ceux qui revenaient semblaient profondément bouleversés et changés d'une manière indéfinissable, comme si cette période de captivité avait été une horreur sans nom. Aucun d'eux n'avait jamais accepté de dire un seul mot sur son expérience au sein du peuple des insectes et les interroger là-dessus était considéré comme un acte de cruauté.

À la seule pensée des hjjk, Husathirn Mueri avait un mouvement de répulsion et il ne pouvait imaginer torture plus atroce que d'être contraint de vivre en leur compagnie.

Il n'en avait vu qu'une seule fois dans sa vie, quand il était encore un jeune garçon, à Vengiboneeza, l'ancienne capitale des yeux de saphir où quelques tribus du Peuple s'étaient établies à la fin du Long Hiver. Mais cette seule et unique fois lui avait suffi. Jamais il ne pourrait oublier les insectes à l'air sinistre, plus grands que n'importe quel homme, étranges, effrayants, répugnants. Une telle multitude était venue infester Vengiboneeza que toute la tribu des Beng qui, après plusieurs années d'errance, s'était installée dans les bâtiments en ruine de la Grande Planète, avait été obligée de fuir la cité. Sous une pluie diluvienne et dans des conditions climatiques rigoureuses, ils avaient péniblement traversé les interminables plaines côtières avant d'atteindre enfin Dawinno, la nouvelle cité septentrionale que la tribu Koshmar avait édifiée sous la conduite de Hresh après son propre exode, où ils avaient trouvé refuge.

Il avait encore en mémoire un souvenir très vif de ce pénible

voyage. Il n'était âgé que de cinq ans à l'époque et sa sœur Catiriil avait un an de moins que lui.

— Pourquoi devons-nous quitter Vengiboneeza ? demandait-il avec insistance.

Et, chaque fois, sa mère, la douce et patiente Torlyri, lui faisait la même réponse.

— Parce que les hijk ont décidé qu'ils voulaient la garder pour eux seuls.

— Pourquoi ne les tuez-vous pas tous, toi et tes amis ? demandait-il alors à son père, la voix vibrante de colère.

— Nous le ferions si c'était possible, mon garçon, lui répondait Trei Husathirn. Mais, pour chacun de tes cheveux, il y a dix hijk à Vengiboneeza. Et ils sont encore beaucoup plus nombreux dans le nord, d'où ceux-là sont venus.

Tout au long de l'interminable trajet qui devait les mener à Dawinno, Husathirn Mueri avait été réveillé toutes les nuits par des rêves affreux dans lesquels les hijk étaient toujours présents. Il les voyait dans son sommeil, penchés sur lui dans l'obscurité, agitant leurs griffes poilues, faisant claquer leur bec effrayant, leurs grands yeux brillants de malveillance.

Ces souvenirs remontaient à vingt-cinq ans, mais il lui arrivait encore de rêver des hijk.

C'était une ancienne race, le seul des Six Peuples habitant la planète pendant la période bienheureuse ayant précédé le Long Hiver qui avait réussi à survivre cet âge de glace et de ténèbres. Husathirn Mueri s'offensait de cette ancienneté, lui qui était issu d'une race si jeune, d'un peuple dont les ancêtres n'étaient encore que des animaux à l'époque de la Grande Planète. Cela lui rappelait à quel point la suprématie que le Peuple s'attachait à revendiquer était précaire ; cela lui rappelait que le Peuple n'occupait le territoire qui était le sien que faute d'opposition, simplement parce que les hijk ne semblaient aucunement intéressés par ces régions et que les autres races de la Grande Planète – yeux de saphir, seigneurs des mers, végétaux, mécaniques et humains – avaient disparu depuis longtemps de la surface du globe.

Les hijk qui ne s'étaient pas laissé déposséder par le Long Hiver provoqué par les étoiles de mort possédaient encore la majeure partie de la planète. Tout le nord leur appartenait et sans doute une grande partie de l'orient, même si plusieurs tribus du Peuple y avaient bâti des cités, au moins au nombre de cinq, des agglomérations connues uniquement de nom et par ouï-dire des habitants de Dawinno. Ces cités – Gharb, Ghajnsielem, Cignoi, Bornigrayal et Thisthissima – étaient si éloignées que tout contact avec elles était presque impossible. Les hijk occupaient tout le reste de la surface terrestre. Ils

constituaient l'obstacle principal à l'expansion progressive du Peuple qui accompagnait le réchauffement de l'atmosphère dû au Printemps Nouveau. Pour Husathirn Mueri, les hjjk étaient les ennemis et le resteraient à jamais. Si c'était en son pouvoir, il les anéantirait jusqu'au dernier.

Mais il savait, comme son père, Trei Husathirn, l'avait su avant lui, que c'était impossible. Tout ce que le Peuple pouvait espérer, c'était de tenir bon face aux hjjk, de préserver la sécurité et l'intégrité des territoires qu'il occupait, d'empêcher tout empiètement des hjjk. Le Peuple parviendrait peut-être même à les repousser petit à petit et à grignoter quelques portions de territoire contrôlées par les insectes. Mais Husathirn avait pleinement conscience qu'il était parfaitement utopique de rêver, comme le faisaient certains autres princes de la cité, à une défaite totale des hjjk. C'était un ennemi invincible et qui le resterait à jamais.

— Il y a une autre possibilité, reprit Curabayn Bangkea.

— Quelle possibilité ?

— Que ce garçon ne soit pas un simple fugitif, mais une sorte d'émissaire des hjjk.

— Un quoi ?

— Ce n'est qu'une hypothèse, Votre Grâce... Nous n'en avons pas la moindre preuve. Mais il y a quelque chose en lui... Dans son attitude si polie, si tranquille, disons même solennelle, dans cette envie qu'il montre de s'exprimer, dans ces quelques mots comme « paix, amour, la Reine » qu'il réussit à articuler de temps en temps... Ce que je veux dire, c'est qu'il n'a vraiment pas l'air d'un fugitif ordinaire. Il m'est brusquement venu à l'esprit qu'il s'agissait peut-être d'une sorte d'ambassadeur envoyé par la grande reine du peuple des insectes pour nous remettre un message particulier. C'est ainsi que je vois les choses, Votre Grâce, si vous voulez bien pardonner mon audace.

— Un ambassadeur ? dit Husathirn Mueri en secouant la tête. Mais pourquoi, au nom de tous les dieux, nous enverraient-ils un ambassadeur ?

Le capitaine des gardes fixa sur lui un regard sans expression en se gardant de répondre.

Le regard noir, Husathirn Mueri se leva et, les mains derrière le dos, commença d'aller et venir d'une démarche ondulante devant le trône de justice.

Curabayn Bangkea n'était pas un imbécile et son jugement, malgré les précautions oratoires, méritait le respect. Et si les hjjk avaient réellement envoyé un émissaire, un membre du Peuple de naissance, ayant vécu si longtemps chez les insectes qu'il avait oublié sa propre langue et n'était plus capable que d'émettre les sons rauques

et grinçants des hjjk...

Tandis qu'il faisait les cent pas devant le trône, un des marchands tira sur son écharpe officielle pour attirer son attention. Husathirn Mueri darda sur lui un regard furibond et leva la main en faisant mine de frapper le commerçant stupéfait.

— Votre affaire est renvoyée à plus ample informé, déclara-t-il en parvenant difficilement à se contenir.

Vous reviendrez lorsque je siégerai de nouveau sur ce trône.

— Ce sera quand, Votre Honneur ?

— Comment voulez-vous que je le sache, crétin ? Regardez les tableaux ! Regardez les tableaux !

Husathirn Mueri avait les doigts tremblants ; il était en train de perdre son sang-froid et cela le troublait profondément.

— Je pense que ce sera la semaine prochaine, poursuivit-il. Friit ou Dawinno, je ne sais pas quel jour. Et maintenant, allez-vous-en ! Allez-vous-en !

Les marchands disparurent et Husathirn Mueri se retourna vers le capitaine des gardes.

— Où se trouve cet ambassadeur des hjjk ? demanda-t-il.

— Ce n'est qu'une supposition. Votre Grâce. Je ne puis affirmer qu'il est véritablement un ambassadeur.

— Quoi qu'il en soit, où est-il ?

— Dehors, dans la salle des actes.

— Amenez-le-moi.

Husathirn Mueri alla reprendre place sur le trône. Il se sentait à la fois irrité, perplexe et impatient. Quelques minutes s'écoulèrent, pendant lesquelles il s'efforça de se dominer, de créer une zone de calme au centre de son esprit, comme sa mère Torlyri le lui avait enseigné. L'impétuosité n'engendrait que mauvais calculs et erreurs. Elle-même – les dieux veillent sur l'âme de cette femme si douce et si tendre – n'avait jamais été aussi tendue, mais son fils était doté de la vigueur et de la fougue propres aux sang-mêlé, ce qui n'allait pas sans inconvénients. Sa naissance avait été la préfiguration de la fusion des deux tribus. Torlyri était la femme-offrande de la tribu Koshmar et Trei Husathirn, l'indomptable guerrier Beng, avait suscité chez la prêtresse Koshmar un amour aussi violent qu'inattendu débouchant sur une union improbable, à l'époque déjà lointaine où Beng et Koshmar cohabitaient plus ou moins harmonieusement à Vengiboneeza.

Un peu calmé, il attendit jusqu'à ce qu'apparaisse sous la coupole l'ombre du casque gigantesque de Curabayn Bangkea, suivie du capitaine des gardes entraînant l'étranger au bout d'un lien de brins de larret tressés. À la vue du prisonnier, Husathirn Mueri se redressa sur le trône, les mains crispées sur les accoudoirs en forme de serres

refermées sur une boule.

C'était en vérité un très étrange étranger. Il était jeune, au sortir de l'enfance ou au commencement de l'âge adulte, et d'une maigreur extrême, avec des épaules tombantes et des bras si fluets qu'on eût dit des brindilles séchées. Les ornements qu'il portait, le bracelet et le pectoral brillant, semblaient réellement être des fragments polis de carapace de hjjk, ce qui ajoutait une note macabre à son apparence. Sa fourrure était noire, mais pas d'un noir profond et lustré comme celle de Husathirn Mueri ; terne et grisâtre, clairsemée et presque pelée par endroits, en bien piteux état. Ce jeune homme a été mal nourri toute sa vie, songea Husathirn Mueri. Et il a souffert.

Et ses yeux ! Des yeux pâles, au regard fixe et glacial ! Ils semblaient diriger vers le trône de justice un regard venu d'une très lointaine planète. C'étaient des yeux effrayants et implacables, les yeux d'un ennemi. Mais, en les étudiant plus attentivement, Husathirn Mueri commença à y déceler la tristesse et la compassion que l'on trouve dans ceux d'un prophète ou d'un guérisseur.

Comment était-ce possible ? La contradiction le laissait totalement désorienté.

En tout état de cause, quelles que fussent l'identité et la mission de cet étrange jeune homme, il n'y avait aucune raison de le laisser attaché de la sorte.

— Détachez-le, ordonna Husathirn Mueri.

— Mais, Votre Grâce, s'il s'enfuit...

— Il est venu dans un but bien précis et il n'a pas l'intention de s'enfuir. Détachez-le.

Curabayn Bangkea défit le nœud. L'étranger sembla se redresser, mais il ne fit pas un geste.

— C'est moi qui siège aujourd'hui sur le trône de justice de ce tribunal. Je m'appelle Husathirn Mueri. Qui êtes-vous et qu'êtes-vous venu faire dans la Cité de Dawinno ?

Le jeune homme commença à agiter rapidement et nerveusement les doigts, et à émettre des sons rauques qui semblaient venir du fond de la poitrine, comme s'il avait voulu cracher aux pieds du juge.

Husathirn Mueri s'enfonça dans son siège en réprimant un frisson. Il avait presque le sentiment d'avoir un vrai hjjk dans la salle du trône et il sentit le dégoût monter en lui.

— Je ne parle pas le langage des hjjk, déclara-t-il d'un ton glacial.

— *Shhhhtkkk*, dit le garçon, ou quelque chose d'approchant. *Gggk thhhhhsp shtgggk*.

Puis il articula un autre mot qu'il sembla arracher du plus profond de sa gorge comme quelque chose de douloureux et de gênant dont il lui aurait fallu se débarrasser.

— Paix.

— Paix ?

— Paix, répéta le jeune homme en inclinant la tête. Amour.

— Amour, dit Husathirn Mueri en hochant lentement la tête.

— Cela s'est passé de la même manière quand je l'ai interrogé, murmura Curabayn Bangkea.

— Taisez-vous, dit Husathirn Mueri avant de se retourner vers le jeune étranger.

— Je vous le demande encore une fois : comment vous appelez-vous ? interrogea-t-il d'une voix claire et forte, comme si cela pouvait changer quelque chose.

— Paix. Amour. *Ddddkdd ftshhh.*

— Quel est votre nom ? répéta Husathirn Mueri.

Il tapota sa poitrine à l'endroit où les deux spirales de poils blancs qu'il avait héritées de sa mère se croisaient au milieu de l'épaisse fourrure noire.

— Je m'appelle Husathirn Mueri. Husathirn Mueri est mon nom. Mon nom. Son nom, poursuivit-il en tendant le doigt vers le capitaine des gardes, est Curabayn Bangkea. Curabayn Bangkea. Et votre nom...

— *Shthhhjjk Vtstsssth. Njnnnk !*

Le garçon semblait faire de violents efforts pour articuler. Les muscles frémissaient sur ses joues creusées ; il roulait les yeux, il serrait les poings et enfonçait les coudes dans ses côtes saillantes. Et brusquement une phrase complète et compréhensible sortit de ses lèvres.

— Je viens avec la paix et l'amour de la Reine.

— Vous voyez bien que c'est un émissaire ! s'écria le capitaine des gardes avec un sourire de triomphe.

Husathirn Mueri acquiesça de la tête. Curabayn Bangkea s'apprêtait à dire autre chose, mais Husathirn Mueri lui imposa le silence d'un geste impatient de la main.

Ce doit être un enfant que les hjjk ont enlevé en bas âge, se dit-il. Depuis lors, il a vécu parmi eux, dans leur inaccessible empire nordique. Et il a été renvoyé dans la cité où il a vu le jour pour transmettre Yissou sait quelles exigences de la reine des insectes.

Les desseins des hjjk étaient insondables, tout le monde le savait. Mais le message dont ce garçon était porteur et qu'il s'efforçait si douloureusement de transmettre pouvait annoncer l'ouverture d'une nouvelle phase dans les rapports tendus entre le Peuple et les insectes. Husathirn Mueri, qui n'était qu'un des princes de la cité et qui arrivait à l'âge où il devient essentiel d'aspirer à de plus hautes fonctions, trouvait de bon augure que l'étranger soit arrivé le jour où la magistrature était sienne. Tout cela devait pouvoir être mis à profit. Mais il lui fallait d'abord comprendre ce que l'émissaire essayait de dire.

Le nom d'un interprète lui vint aussitôt à l'esprit. Le plus fameux de tous les captifs revenus dans la cité, le seul enfant de haute naissance jamais enlevé : Nialli Apuilana, la fille de Taniane et de Hresh. Si quelqu'un entendait un peu le hjjk, c'était elle. Quelques années plus tôt, elle avait passé trois mois en captivité chez les insectes. Son enlèvement aux portes de la ville avait mis toute la population en émoi. Quoi de plus naturel : la fille unique du chef et du chroniqueur kidnappée par les insectes ! Lamentations, effervescence populaire, recherches frénétiques dans tout le territoire avoisinant. Tout cela en pure perte. Mais, quelques mois plus tard, la jeune fille était subitement réapparue, comme tombée du ciel, hébétée, mais sans dommage apparent. Comme tous ceux qui étaient revenus de chez les hjjk, elle avait refusé de parler de sa captivité, mais, comme les autres, elle avait subi une altération de sa personnalité. La jeune fille était devenue bien plus distante et versatile qu'auparavant, elle qui l'était déjà beaucoup.

Était-il prudent d'entraîner Nialli Apuilana dans cette histoire ? Une alliée aussi entêtée, aux réactions aussi imprévisibles, serait dangereuse. De sa puissante mère et de son visionnaire de père, elle avait hérité une grande versatilité et nul n'avait d'autorité sur elle. À l'âge de seize ans et quelques mois, elle vagabondait dans la cité, libre comme le vent. Jamais, à la connaissance de Husathirn Mueri, elle n'avait permis à un homme de s'accoupler avec elle, pas plus qu'elle n'avait fait l'expérience du couplage, sauf, cela allait sans dire, à l'occasion de son jour de couplage et avec Boldirinthe, la femme-offrande. Mais il ne s'agissait que du rituel accompli le jour de ses treize ans, destiné à marquer son entrée dans l'âge adulte et auquel

nul ne pouvait se soustraire. Les hjjk l'avaient enlevée dès le lendemain. D'aucuns affirmaient qu'elle n'avait jamais été enlevée et qu'elle s'était simplement enfuie après ce premier couplage qui l'avait bouleversée. Mais Husathirn Mueri soupçonnait qu'il n'en était rien. À son retour, la jeune fille était trop bizarre pour ne pas avoir réellement passé ces quelques mois chez les hjjk.

Mais un autre facteur entraînait en ligne de compte : Husathirn Mueri brûlait pour Nialli Apuilana d'un désir fervent et caché qui dévorait son âme comme la matière en fusion dans les entrailles de la planète. Il voyait en elle la clé de son accession au pouvoir, à la condition qu'elle accepte de devenir sa compagne. Mais il n'avait jamais osé s'en ouvrir à elle, pas plus qu'à quiconque. S'il réussissait à l'entraîner dans cette affaire, cela contribuerait peut-être à forger entre eux le lien auquel il aspirait de tout son être.

— Allez demander à l'un des huissiers vautés dans le couloir d'aller chercher Nialli Apuilana, dit-il à Curabayn Bangkea d'une voix impérieuse.

Nialli Apuilana demeurait dans la Maison de Nakhaba. Elle occupait l'une des petites pièces au dernier étage de l'aile nord de l'énorme bâtiment aux tours en forme de flèches et à l'immense réseau de couloirs. Que ce fût un dortoir pour les prêtres et les prêtresses lui importait peu et encore moins que ces ministres du culte se fussent voués à un dieu Beng alors que son sang était celui de la tribu Koshmar. Ces vieilles distinctions tribales étaient en voie de disparition.

Quand elle avait décidé d'élire domicile dans la Maison de Nakhaba, le prince Thu-kimnibol lui avait demandé si elle avait fait ce choix dans le seul but de choquer tout le monde. Avec un bon sourire pour ôter toute causticité à sa question, mais elle n'en avait pas moins été piquée au vif.

— Pourquoi ? avait répliqué Nialli Apuilana. Cela te choque ?

Thu-kimnibol était le demi-frère de son père, mais aussi différent de son père que le soleil l'est de la lune. Thu-kimnibol, le grand costaud belliqueux et Hresh, le frêle érudit renfermé, étaient nés de la même mère, répondant au nom de Minbain. Hresh était venu au monde dans le cocon, engendré par Samnibolon, son compagnon de l'époque, mort et oublié depuis longtemps. Thu-kimnibol était l'enfant qu'elle avait eu du compagnon de sa maturité, le sinistre Harruel, le guerrier violent et querelleur. Il avait hérité de la haute stature et de la force de son père, et aussi, dans une certaine mesure, de son ambition, mais, d'après ce que savait Nialli Apuilana, pas de son âme sombre et tourmentée.

— Rien de ce que tu fais ne nous choque, répondit Thu-kimnibol. Pas depuis que tu es revenue de chez les hjjk. Mais pourquoi vivre

avec les prêtres Beng ?

— Mon cher oncle, répliqua la jeune fille, les yeux pétillants de malice, mais avec une lueur d'agacement dans la prunelle, je vis seule !

— Au dernier étage d'un bâtiment pullulant d'acolytes qui révèrent Nakhaba.

— Il faut bien habiter quelque part, mon oncle, et je suis adulte maintenant. Je trouve l'intimité dans la Maison de Nakhaba. Les acolytes prient et chantent toute la journée et la moitié de la nuit, mais ils me laissent tranquille.

— Cela doit perturber ton sommeil.

— Je dors très bien, rétorqua-t-elle. Leurs chants me bercent. Pour ce qui est du culte qu'ils rendent à Nakhaba, en quoi cela me concerne-t-il ? Ou le fait qu'ils soient Beng ? Ne sommes-nous pas tous plus ou moins Beng aujourd'hui ? Toi-même, mon oncle, tu portes un casque... Et la langue que nous parlons, n'est-ce pas le Beng ?

— C'est la langue du Peuple.

— Est-ce vraiment la langue que nous parlions du temps où nous vivions dans le cocon, pendant le Long Hiver ?

Thu-kimnibol tira nerveusement sur l'épaisse fourrure rousse, presque une barbe, qui recouvrait ses mâchoires carrées.

— Je n'ai jamais vécu dans le cocon, répondit-il. Je suis venu au monde après le Départ.

— Tu sais très bien ce que je veux dire. La langue que nous parlons est au moins autant Beng que Koshmar. Nous adorons Nakhaba au même titre que Yissou et nous ne faisons plus aucune différence entre le dieu Beng et le dieu Koshmar. Un dieu est un dieu. Il ne reste plus qu'une poignée de vieilles gens qui se souviennent qu'à l'origine nous formions deux tribus distinctes. Et qui s'en soucient. Encore trente ans et seul le chroniqueur le saura. J'aime bien habiter dans la Maison de Nakhaba, mon oncle. Je n'ai pas l'intention de choquer qui que ce soit et tu le sais bien. Je demande simplement qu'on me laisse vivre en paix.

C'était il y avait plus d'un an, presque deux. Après cette discussion, plus aucun de ses proches n'avait élevé d'objection sur le choix de sa résidence. Elle était majeure, après tout ; seize ans passés, en âge de s'accoupler et de s'adonner au couplage, même si elle refusait l'un comme l'autre et surtout l'accouplement. Elle pouvait faire ce que bon lui semblait. Tout le monde respectait ses choix.

En réalité, Thu-kimnibol ne s'était pas trompé de beaucoup. Son installation dans la Maison de Nakhaba était une forme de protestation, même si elle ne savait pas très bien contre quoi. Depuis son retour de captivité chez les hjjk, elle éprouvait une impatience permanente, un profond agacement devant toutes les coutumes

établies de la cité. Nialli Apuilana avait le sentiment que le Peuple s'était écarté du droit chemin. Ce qu'il aimait maintenant, c'étaient les machines et le confort, et cette nouvelle invention baptisée unités d'échange qui permettait aux riches d'acheter les pauvres. Elle avait commencé à se dire que tout allait de travers et, comme elle n'avait pas le pouvoir de changer quoi que ce fût aux habitudes de la cité, elle entraînait souvent et silencieusement en rébellion contre elles. Elle savait que certains disaient qu'elle était têtue et indocile, mais peu lui importait ce qu'on racontait. Son séjour chez les hijk avait amené dans son âme des transformations que nul ne pouvait comprendre et auxquelles elle-même commençait seulement à pouvoir faire face.

On frappa à la porte. Nialli Apuilana alla ouvrir et découvrit un officier replet de la Cour de Justice pour qui, à l'évidence, l'ascension jusqu'au dernier étage de la Maison de Nakhaba par ce chaud après-midi avait été une rude épreuve. Il était hors d'haleine et ruisselant de sueur. Les poils de sa fourrure étaient collés par grosses touffes et, les narines dilatées, il semblait avoir beaucoup de mal à reprendre son souffle. Ses écharpes et les insignes de son rang étaient eux aussi trempés et tout de guingois.

— Nialli Apuilana ?

— Vous savez qui je suis. Que me voulez-vous ?

— Vous êtes convoquée à la Basilique, dit l'homme en ahanant.

Il continua d'haleter tout en essayant de lisser sa fourrure trempée.

— Sur la demande de Husathirn Mueri, poursuit-il sans parvenir à reprendre haleine, qui occupe aujourd'hui le trône de justice.

— À la Basilique ? Ai-je donc fait quelque chose de mal ? C'est ce que croit le juge Husathirn Mueri ? Vais-je passer en jugement ?

L'huissier laissa ces questions sans réponse. Bouche bée, il regardait à l'intérieur de la pièce, par-dessus l'épaule de la jeune fille. La chambre était aussi nue que la cellule d'un prisonnier. Presque entièrement vide, elle contenait en tout et pour tout un petit lit, quelques livres empilés par terre et pour unique ornement une amulette d'herbe tressée en forme d'étoile que Nialli Apuilana avait rapportée de chez les hijk et qui était accrochée au mur chaulé faisant face à la porte, comme un symbole de conquête placé là par les insectes eux-mêmes.

— Je vous ai demandé si j'avais fait quelque chose de mal.

— Non, mademoiselle. Rien du tout.

— Alors, pourquoi suis-je convoquée ?

— Parce que... Parce que...

— Qu'est-ce que vous regardez si fixement ? Vous n'avez donc jamais vu une étoile hijk ?

L'huissier détourna piteusement les yeux et commença de

remettre de l'ordre dans sa fourrure avec de petits gestes gênés.

— Sa Seigneurie a seulement besoin de votre aide, marmonna-t-il. En tant qu'interprète. Un étranger a été amené à la Basilique... Un jeune homme qui semble ne parler que la langue des hjjk...

Nialli Apuilana sentit son âme se gonfler et son cœur se mit à battre furieusement, au point de lui faire peur.

L'idiot. Avoir attendu si longtemps pour lui expliquer de quoi il s'agissait.

— Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit tout de suite ? demanda-t-elle en saisissant l'huissier par une de ses écharpes.

— Je n'en ai pas eu l'occasion, mademoiselle. Vous...

— Ce doit être un captif évadé. Vous auriez dû me le dire.

Des images surgissent des profondeurs de l'esprit de Nialli Apuilana. Des souvenirs puissants, des visions de cette journée qui avait bouleversé sa vie.

Elle se revoit le lendemain de son jour de couplage, déjà longue et bichonnée comme une vraie femme, mais avec de petits seins à peine formés, cueillant innocemment les fleurs de glace bleues qui poussent dans les collines bordant la cité. Soudain, ces étranges et terrifiantes silhouettes noir et jaune, avec leurs six membres, plus hautes que n'importe quel habitant de la cité, plus hautes que Thu-kimnibol lui-même, qui surgissent d'une profonde crevasse dans la roche fauve. Terreur et incrédulité. L'impression que le monde tel qu'elle le connaît depuis treize ans est en train de voler en éclats. Têtes monstrueuses au bec pointu, énormes yeux à facettes, bras articulés terminés par d'horribles griffes. Et ces sons affreux, ces sons rauques et râpeux. Ce n'est pas à moi que cela arrive. Non, pas à moi. Savez-vous de qui je suis la fille ? Mais les mots refusent de franchir ses lèvres. De toute façon, ils le savent probablement. Quelle aubaine de s'emparer de quelqu'un comme elle. Tout le groupe qui l'entoure s'approche, la touche. Puis la terreur qui s'envole brusquement. Un calme étrange, irréel, prend possession de son âme. Et les hjjk l'emmènent ; une longue marche, une interminable marche à travers un territoire inconnu. Et puis la chaleur humide et l'obscurité du Nid, l'étrangeté de cette autre vie, comme d'une autre planète et pourtant sur la Terre, le pouvoir irrésistible de la Reine, la soumission, l'engloutissement, la transformation...

Et, depuis lors, la solitude, le sentiment amer qu'il n'existait personne comme elle sur la surface de toute la planète. Et maintenant, après tout ce temps, la venue d'un autre qui avait vécu la même chose qu'elle. Enfin quelqu'un qui *savait*.

— Où est-il ? demanda Nialli Apuilana. Il faut que je le voie ! Vite. Vite !

— Il est dans la Basilique, mademoiselle. Dans la salle du trône,

avec Sa Seigneurie Husathirn Mueri.

— Alors, ne perdons pas de temps ! Allons-y !

Elle sortit en courant de sa chambre, sans même se donner la peine de prendre son écharpe. Peu lui importait d'être nue. Qu'ils me regardent s'ils en ont envie, se dit-elle. L'huissier se lança désespérément à sa poursuite dans l'escalier de la Maison de Nakhaba en soufflant et en ahanant. Des acolytes coiffés du casque sacerdotal s'écartèrent devant cette charge furieuse et lui lancèrent des regards interdits et courroucés, mais elle n'en avait cure.

L'après-midi de cette chaude journée du printemps finissant était bien entamée, mais le soleil était encore haut à l'occident. La chaleur des tropiques enveloppait la cité comme un doux manteau. La voiture de l'huissier, à laquelle étaient attelés deux dociles xlendis gris, attendait devant le bâtiment. Suivant l'officier pantelant, Nialli Apuilana bondit sur le véhicule et les deux bêtes de trait se mirent placidement en marche et prirent la direction de la Basilique en suivant les rues sinueuses au petit trot.

— Vous ne pouvez pas les faire aller plus vite ? demanda-t-elle.

L'huissier haussa les épaules et fit claquer son fouet. Le seul résultat fut qu'un des xlendis tordit son long cou et regarda par-dessus son épaule avec de grands yeux graves et dorés, comme s'il s'étonnait que l'on pût lui demander d'aller plus vite. Nialli Apuilana s'efforça donc de contenir son impatience. Le fugitif, l'évadé, enfin celui qui était revenu du Nid, n'allait pas disparaître. Il l'attendrait.

— Nous sommes arrivés, mademoiselle, annonça l'huissier.

La voiture s'arrêta. La Basilique se dressait devant eux, imposant édifice à cinq dômes bâti sur le côté est de la place centrale de la cité. La lumière du soleil couchant jouait sur les carreaux de mosaïque vert et or de la façade qui lançaient de rutilantes flammes.

À l'intérieur de la Cour de Justice, éclairée par la lumière tremblotante des globes lumineux portés par des appliques de métal sombre. Ils suivirent plusieurs couloirs le long desquels se tenaient des fonctionnaires raides comme des piquets, dont l'unique fonction semblait être de les saluer en inclinant la tête à leur passage.

La première personne que vit Nialli Apuilana en pénétrant dans la salle du trône fut l'étranger. Sa silhouette se profilait dans un cône de lumière entrant par une fenêtre triangulaire percée tout près du sommet de la haute coupole centrale. Il semblait prostré, les épaules tombantes et le regard baissé.

Il portait un bracelet du Nid au poignet et un talisman du Nid retenu par un cordon autour du cou. Nialli Apuilana projeta son cœur vers lui. Si elle avait été seule, elle se serait précipitée vers l'étranger pour le serrer dans ses bras et des larmes de joie auraient ruisselé sur

ses joues. Mais elle se contint et se tourna vers le trône ornémenté placé sous le réseau de poutrelles de bronze formant la charpente de la coupole. Puis elle affronta le regard méditatif et pénétrant de Husathirn Mueri.

Il semblait raide et crispé sur le trône de justice et il émanait de lui une odeur nettement perceptible évoquant celle du bois en combustion. Le langage de son corps était explicite et facile à déchiffrer.

Dans ses yeux couleur d'ambre, elle vit qu'il avait faim d'elle.

C'est le seul mot qui lui vint à l'esprit. Il ne s'agissait pas de désir, même s'il était assurément présent, ni de l'envie de gagner son amitié, même si c'était sans doute le cas, ni encore d'un tendre sentiment qui aurait aisément pu passer pour de l'amour. Non, il avait faim d'elle ! À défaut d'être pur, c'était simple... Mais était-ce si simple ? Il donnait l'impression de vouloir se jeter sur elle pour la dévorer et convertir sa chair en sa propre substance. Chaque fois qu'il la voyait, c'est-à-dire chaque fois qu'elle ne pouvait éviter de le voir, c'était la même chose. Elle avait presque l'impression devant ce regard posé sur elle à travers le vaste espace de la salle du trône que Husathirn Mueri avait le visage entre ses cuisses et qu'il la grignotait, qu'il la dévorait. Quel être bizarre ! Et pourtant assez séduisant : mince, élégant et gracieux, oui, beau, si l'on pouvait parler de beauté pour un homme. Il était intelligent aussi et gentil, à sa manière. Mais tellement bizarre. Nialli Apuilana ne se sentait pas le moins du monde attirée par lui.

À droite du trône se tenait Curabayn Bangkea, le robuste capitaine des gardes, à moitié enfoui sous son gigantesque casque. Il la considérait lui aussi d'un œil lubrique, mais elle savait que ce qu'il avait en tête n'était pas très compliqué. Nialli Apuilana avait l'habitude de sentir le regard des hommes se poser sur elle. Elle avait conscience d'être séduisante ; tout le monde disait qu'elle était tout le portrait de sa mère Taniane, quand elle était jeune. Avec sa fourrure soyeuse d'un brun roux et ses longues jambes fuselées, Taniane avait été la plus belle femme de son temps. Et elle était encore splendide. C'est donc parce que je suis belle qu'ils me regardent avec tant d'insistance. C'est une réaction machinale. Mais elle soupçonnait aussi que l'air totalement inaccessible qu'elle prenait si souvent était pour quelque chose dans l'attrait qu'elle exerçait sur les hommes.

— Que Dawinno te guide, Nialli Apuilana, dit Husathirn Mueri d'un ton mielleux. Que Nakhaba te protège et te chérisse.

— Fais-moi grâce de ces hypocrisies, dit-elle sèchement. D'après l'huissier, tu as besoin que je te serve d'interprète. Que faut-il traduire ?

— Les gardes viennent de l'amener, répondit-il en montrant l'étranger d'un signe de la tête. Il ne parle que le hjjk et deux ou trois

mots de notre langue. J'espérais que tu aurais gardé assez de souvenirs de la langue des insectes pour me traduire ce qu'il essaie de dire.

— La langue des insectes ? dit-elle, en lançant à Husathirn Mueri un long regard empreint d'hostilité.

— Ah ! Pardon ! J'aurais dû dire des hjjk.

— Je trouve l'autre terme injurieux.

— Je te prie d'accepter mes excuses les plus sincères. J'ai employé ce terme inconsidérément. Cela ne se reproduira plus.

Husathirn Mueri semblait ne plus savoir où se mettre et il avait l'air sincèrement désolé.

— Veux-tu lui parler ? poursuivit-il après quelques instants. Et voir si tu peux découvrir pourquoi il est venu ici ?

— Je vais voir ce que je peux faire, dit Nialli Apuilana d'un ton glacial.

Elle s'avança vers l'étranger et s'arrêta juste devant lui, si près qu'elle pénétra elle aussi dans le cône de lumière et que la pointe de ses seins effleurait presque le talisman du Nid qui pendait sur la poitrine du jeune homme. Il leva les yeux et les plongea dans les siens.

Il était un peu plus âgé qu'elle ne l'avait pensé de prime abord. De loin, il lui avait semblé n'être encore qu'un garçon, mais c'était à cause de son aspect famélique. En réalité, il devait avoir au moins son âge, voire un ou deux ans de plus. Mais il n'avait pas une once de graisse, et très peu de muscles.

Pour en avoir fait l'expérience, Nialli Apuilana savait que c'était le résultat d'une alimentation limitée aux graines et à la viande séchée.

L'étranger avait probablement vécu pendant plusieurs années chez les hjjk, assez longtemps en tout cas pour que son corps soit transformé par leurs rations frugales. Il avait même la posture raide et guindée d'un hjjk, comme si la fourrure et la chair qu'il portait n'étaient qu'une enveloppe abritant l'insecte fluët qui se trouvait à l'intérieur.

— Vas-y ! Parle-lui !

— Une seconde ! Laisse-moi un peu de temps !

Elle s'efforça de rassembler ses idées. La vue des talismans que l'étranger portait au bras et sur la poitrine avait remué en elle des sentiments très vifs. Elle était trop excitée pour réussir à retrouver une seule syllabe de la langue hjjk, du peu qu'elle avait appris quelques années auparavant.

Les hjjk communiquaient entre eux de différentes manières. Ils avaient un langage articulé, les bourdonnements, claquements et sifflements qui leur avaient valu le nom que le Peuple leur donnait, mais ils étaient également en mesure de se parler, et de parler aux membres du Peuple qui croisaient leur chemin, grâce à un langage silencieux de l'esprit, une forme de seconde vue appliquée à la parole.

Ils disposaient enfin d'un système de communication complexe reposant sur un ensemble de sécrétions chimiques, tout un code de signaux olfactifs.

Pendant le temps passé dans le Nid, Nialli Apuilana avait surtout communiqué avec les hjjk par le biais du langage mental qui leur permettait de se faire parfaitement comprendre d'elle et de comprendre tout ce qu'elle disait. Elle avait également réussi à apprendre quelques centaines de mots de leur langage articulé, mais elle en avait oublié la plupart. Le langage des sécrétions chimiques lui était toujours demeuré étranger.

Pour rompre l'interminable silence, elle leva la main et effleura le talisman de l'étranger tout en se penchant vers lui et en lui adressant un sourire chaleureux.

Il eut un mouvement de recul, mais parvint à se dominer et il prononça quelques mots rauques en hjjk. Son visage demeurait grave et il semblait incapable de changer d'expression. On l'eût dit taillé dans un bois dur.

Elle posa de nouveau la main sur le talisman du Nid et la ramena sur sa propre poitrine.

Quelques mots de hjjk lui revinrent alors en mémoire et elle les prononça malgré les difficultés qu'elle avait à former les âpres sonorités dans sa gorge. C'étaient les mots signifiant le Nid, la Reine et l'abondance du Nid.

Le jeune homme retroussa les lèvres en une grimace qui était presque un sourire. Mais peut-être s'agissait-il d'un sourire qui ne pouvait prendre une autre forme que celle d'une grimace.

— Amour, dit-il dans la langue du Peuple. Paix.

C'était un début.

Venus des profondeurs de son esprit, d'autres mots hjjk lui montèrent aux lèvres. Les mots signifiant la force du Nid, la nature de la Reine, les pensées du Penseur. Le visage de l'étranger s'illumina.

— Amour, répéta-t-il. La Reine... Amour.

Il leva ses poings serrés, comme s'il essayait de toutes ses forces de découvrir d'autres mots de la langue du Peuple enfouis depuis longtemps au plus profond de sa mémoire. L'anxiété se peignit sur sa face anguleuse.

Il parvint enfin à articuler un nouveau mot hjjk que Nialli Apuilana reconnut comme celui qui pouvait être traduit par « le peuple de chair », le terme employé par les hjjk pour parler du Peuple.

— Qu'est-ce que vous racontez, tous les deux ? demanda Husathirn Mueri.

— Rien de très important. Nous en sommes encore aux contacts préliminaires.

— T'a-t-il dit son nom ?

— Il n'y a pas de mot exprimant l'idée de nom dans leur langue. Les hjjk ne portent pas de nom.

— Peux-tu au moins lui demander ce qu'il est venu faire ici ?

— C'est ce que j'essaie de faire, répondit-elle. Tu ne le vois donc pas ?

Mais c'était sans espoir. Pendant dix longues minutes, elle s'acharna à briser la barrière de la langue, mais en pure perte.

Elle avait tellement attendu de cette rencontre. Elle avait désespérément envie de faire revivre avec l'étranger le temps du Nid, de lui parler de l'amour de la Reine, du plan de l'Œuf, de la force du Nid et de toutes ces choses qu'elle avait à peine eu le temps de découvrir pendant sa trop brève captivité. Tout ce qui avait façonné son âme aussi sûrement que l'austère alimentation des hjjk avait façonné le corps de ce jeune homme. Mais les barrières demeuraient infranchissables.

Comment surmonter l'obstacle de la langue ? Ils ne pouvaient que balbutier mutuellement quelques mots au hasard et échanger quelques fragments d'idées. Leurs esprits semblaient parfois sur le point de se rencontrer ; les yeux de l'étranger se mettaient alors à étinceler et l'ombre d'un sourire apparaissait sur son visage, mais ils atteignaient aussitôt les limites de leur communication et le mur de l'incompréhension se remettait en place entre eux.

— Arrives-tu à quelque chose ? demanda Husathirn Mueri au bout d'un long moment.

— Non, à rien. Absolument rien.

— Tu ne peux même pas essayer de deviner ce qu'il dit ? Ou ce qu'il est venu faire ici ?

— La seule chose dont je suis à peu près certaine, c'est qu'il est venu en ambassade.

— Est-ce que tu t'appuies sur quelque chose pour dire cela, ou bien n'est-ce qu'une supposition ?

— Tu vois les morceaux de carapace qu'il porte ? Eh bien, ce sont les emblèmes d'une haute autorité. Son pectoral est ce que les hjjk appellent un talisman du Nid et il est fait de la carapace d'un guerrier mort. Jamais ils ne l'auraient laissé quitter le Nid avec cet attribut, s'il n'avait été envoyé en mission spéciale. Ce pectoral est un peu l'équivalent d'un masque de chef pour nous. L'autre emblème, le bracelet, est sans doute un cadeau de son penseur du Nid, destiné à l'aider à mettre de l'ordre dans ses pensées. Le pauvre, cela ne lui a pas servi à grand-chose !

— Qui est ce penseur du Nid ?

— Son mentor. Son instructeur. Ne me demande pas de tout expliquer maintenant. Je sais que, pour toi, ce ne sont de toute façon que des insectes.

— Je t'ai dit que je regrettais...

— Bien sûr, dit la jeune fille, tu m'as dit que tu regrettais... Quoi qu'il en soit, il est sûrement porteur d'un message particulier ; ce n'est pas un de ces fugitifs qui se contentent de raconter quelques vagues souvenirs, quand ils ouvrent la bouche. Le problème, c'est qu'il ne peut s'exprimer. Il a dû vivre dans le Nid depuis l'âge de trois ou quatre ans et il a presque entièrement oublié notre langue.

— As-tu une suggestion ? demanda pensivement Husathirn Mueri en caressant la fourrure de sa joue.

— Il convient à l'évidence de faire appel à mon père.

— Mais oui ! s'écria Husathirn Mueri. Bien sûr !

— Le chroniqueur parle le hjjk ? demanda Curabayn Bangkea.

— Le chroniqueur possède la Pierre des Miracles, imbécile ! lança le juge. Le Barak Dayir, le Barak Dayir ! C'est évident ! La pierre qui permet de résoudre tous les mystères !

Il frappa dans ses mains et l'huissier grassouillet apparut.

— Allez chercher Hresh et amenez-le ici ! La séance est suspendue jusqu'à l'arrivée du chroniqueur, ajouta-t-il après un regard circulaire.

Le chroniqueur se trouvait dans son jardin d'histoire naturelle, dans la zone occidentale de la cité, où il supervisait l'arrivée de ses caviandis.

Bien des années plus tôt, dans une vision de la Vengiboneeza de l'époque de la Grande Planète, Hresh était entré dans un lieu appelé l'Arbre de Vie, où les yeux de saphir avaient rassemblé toutes sortes d'animaux sauvages dans des salles reproduisant leur cadre naturel. À sa profonde honte et à son grand chagrin, Hresh avait même découvert ses ancêtres parmi les animaux présentés. C'est ainsi qu'il avait eu ce jour-là, comme en songe, la preuve irréfutable que le Peuple, qui jusqu'alors s'était toujours cru humain, n'était pas de si haute ascendance et qu'il n'était considéré à l'époque de la Grande Planète que comme une race d'animaux exposés dans une cage.

La plupart des espèces animales que Hresh avait eu l'occasion de contempler dans sa vision du passé lointain de la planète n'avaient pas survécu aux rigueurs du Long Hiver et elles avaient disparu de la surface de la Terre. L'Arbre de Vie lui-même était depuis longtemps tombé en poussière, mais Hresh en avait construit un autre, pour son propre usage, dans le quartier de la Cité de Dawinno qui dominait la baie. C'était un jardin labyrinthique où des espèces originaires de tout le continent avaient été rassemblées pour être étudiées. Il y avait des marcheurs sur l'onde, des ventre-tambours, des dansecornes et toutes sortes d'autres animaux que les différentes tribus du Peuple avaient rencontrés pendant leurs migrations, au sortir du cocon ancestral. Il y avait des stinchitoles aux longues pattes et à la fourrure bleutée, dont

les cerveaux étaient liés d'une manière que Hresh n'avait toujours pas réussi à comprendre : il y avait des colonies de scantrins rouges aux pattes potelées ; il y avait des vers roses et visqueux, pourvus de forts crochets et plus longs qu'un homme, qui vivaient dans la vase des marécages ; il y avait des thekmurs, des crispalls et des stanimandres, des gabools et des steptors ; il y avait une bande de ces singes verts et moqueurs qui, en hurlant du haut des arbres, avaient bombardé le Peuple lorsqu'il était entré dans Vengiboneeza.

Et il y avait maintenant ce couple de caviandis qu'on lui avait ramené de la région des lacs.

Il allait leur préparer un habitat confortable le long du cours d'eau qui traversait le jardin. Le ruisseau serait peuplé de leurs poissons préférés et ils auraient tout l'espace nécessaire pour creuser les terriers dans lesquels ils aimaient vivre. Quand ils se seraient habitués à leur nouvelle vie en captivité, il essaierait d'atteindre leur esprit en faisant usage de sa seconde vue et, si nécessaire, de la Pierre des Miracles. Il entrerait en contact avec leur âme, s'ils en avaient une, et il en sonderait les profondeurs.

Les caviandis tremblants étaient assis côte à côte dans leur sac et, dans leurs yeux comme des soucoupes, se lisaient la crainte et la détresse.

Hresh répondait à ces grands yeux malheureux par un regard empreint de curiosité et de fascination. C'étaient des animaux gracieux et élégants, doués d'une intelligence indiscutable. Et il se promettait de découvrir la profondeur de cette intelligence, car il n'avait pas oublié l'enseignement de l'Arbre de Vie, et même de toute la Grande Planète, à savoir que l'intelligence existait chez des animaux de toutes sortes. Hresh n'ignorait pas que certains chassaient le caviandi pour sa viande qui était, semblait-il, fort estimée. Mais, si l'éclat du regard des caviandis était l'expression de la richesse de leur cerveau, cette pratique devrait cesser. Il conviendrait peut-être, pour protéger l'espèce, de promulguer une loi. Assurément impopulaire, mais indispensable... Il était très tenté de sonder leur esprit, un petit coup d'œil, là, tout de suite. Juste une inspection préliminaire. Juste de quoi se faire une petite idée.

Il sourit aux deux animaux tremblants et leva son organe sensoriel, prêt à faire appel à sa seconde vue, juste pour un instant, juste pour un petit coup d'œil...

— Votre Seigneurie ? Seigneur chroniqueur ?

Cette interruption prit tellement Hresh par surprise qu'il eut l'impression de recevoir un violent coup de poing dans le creux des reins. Il pivota sur lui-même et découvrit derrière lui l'un de ses assistants accompagné d'un lourdaud revêtu de l'écharpe des huissiers de justice.

— Qu'y a-t-il ?

— Mille pardons, seigneur chroniqueur, dit l'huissier en s'avançant gauchement. Je vous apporte un message de la cour, du prince Husathirn Mueri qui siège aujourd'hui sur le trône de justice, dans la Basilique. Un étranger a été conduit devant lui, un jeune homme qui semble être revenu d'une longue captivité chez les hijk et qui ne connaît d'autre langue que les sons du peuple des insectes. Le prince Husathirn Mueri vous demande respectueusement, s'il vous serait possible de lui prêter votre assistance... si vous pouviez venir à la Basilique pour l'aider pendant l'interrogatoire...

Pendant la suspension d'audience, on avait fait attendre Nialli Apuilana dans une salle de délibération, une petite pièce sentant le renfermé qui ne différait guère des Cellules où les criminels étaient enfermés en attendant de comparaître devant le prince de justice et on avait mis l'émissaire des hijk dans une autre salle du même genre, de l'autre côté de la coupole. La jeune fille avait pensé qu'il serait préférable de les mettre dans la même pièce en attendant l'arrivée de Hresh, ce qui leur aurait permis de continuer à essayer de communiquer. Mais lorsque le juge avait ordonné qu'on l'emmène dans une salle et l'étranger dans une autre, elle avait compris que Husathirn Mueri ne voulait pas les laisser ensemble sans surveillance. C'était un nouvel exemple de sa petitesse d'esprit et de son caractère affreusement suspicieux, de son âme mesquine et vile.

A-t-il pu percevoir que le lien du Nid nous unit ? se demanda-t-elle. Redoute-t-il de nous voir ourdir une sorte de conspiration si nous avons l'occasion de passer une heure ensemble ? Ou bien craint-il tout simplement que nous puissions nous accoupler frénétiquement pour passer le temps ? Quelle idée bizarre d'imaginer l'étranger, ce sac d'os, profitant de quelques minutes de temps libre pour sauter sur elle ! Elle ne se sentait pas le moins du monde attirée par lui, mais Husathirn Mueri était bien capable de le soupçonner. Pour qui me prend-il ? se demanda Nialli Apuilana.

Elle commença rageusement de marcher de long en large dans la petite pièce triangulaire jusqu'à ce qu'elle en connaisse les dimensions par cœur. Puis elle s'assit sur un banc de pierre noire placé sous une niche contenant une icône de Dawinno le Transformateur et s'adossa au mur, les bras croisés sur la poitrine. Un peu calmée, elle s'arma de patience. Il pouvait s'écouler un certain temps avant que l'huissier parvienne à mettre la main sur son père.

À mesure que le calme revenait en elle, Nialli Apuilana se laissait aller à une sorte de rêverie. Elle avait le sentiment qu'il se passait quelque chose d'étrange en elle.

Des visions affluent à son esprit. Est-ce le Nid ? Oui ! Oui ! Des

visions de plus en plus nettes d'instant en instant, comme des voiles tenus superposés qui s'envolent l'un après l'autre. De vieux souvenirs qui remontent à la surface après être restés si longtemps en sommeil. Qu'est-ce qui les a éveillés ? Est-ce la vue des talismans sur la poitrine et au bras de l'étranger ? L'aura du Nid qui l'enveloppait, perceptible pour elle seule ?

Elle perçoit maintenant un mouvement précipité, suivi d'un grondement. Tout cela se passe dans sa tête. Et elle est arrivée. Cet autre monde où elle a passé les trois mois les plus étranges de sa vie s'anime pour elle.

Ils sont tous rassemblés autour d'elle dans l'étroite galerie pour l'accueillir après une si longue absence, frottant doucement leurs griffes sur sa fourrure pour lui souhaiter la bienvenue. Une demi-douzaine de membres de la suite de la Reine, un couple de faiseurs d'Œuf, un penseur du Nid et deux Soldats. Leur odeur sèche lui picote les narines. L'air est chaud dans l'espace exigu et la lumière diffuse, la lumière familière du Nid est douce et rosée, faible mais suffisante. Elle les étreint l'un après l'autre, savourant le contact lisse de leur carapace bicolore et celui de leurs bras hérissés de poils noirs.

C'est bon d'être de retour, leur dit-elle. J'attends cet instant depuis que j'ai quitté le Nid.

Il se fait à ce moment-là un grand remue-ménage à l'extrémité de la longue galerie ; c'est un cortège de jeunes mâles qui avancent confusément en se bousculant. Ils se dirigent vers la chambre royale pour obtenir la fécondité par le contact de la Reine. C'est la dernière étape, celle de la maturité. Ils auront enfin la possibilité de s'accoupler, quand la Reine aura fini de faire ce qu'il y a à faire pour que les jeunes mâles deviennent féconds. Nialli Apuilana ne peut réprimer un mouvement d'envie.

Mais elle est nubile, elle aussi. Prête à l'accouplement, prête à recevoir la vie dans son ventre, prête à contribuer pleinement au plan de l'Œuf.

La Reine doit le savoir. La Reine sait tout. Bientôt, très bientôt, un jour prochain, ce sera mon tour de me présenter devant la Reine. Et Son amour descendra sur moi et son contact engendrera la vie dans mon ventre et, enfin, je serai moi aussi... Je serai moi aussi...

— L'audience est reprise, mademoiselle, annonça une voix qui la transperça comme une lame rouillée et émoussée.

Elle ouvrit les yeux. Un huissier, mais pas le même, se tenait devant elle. Elle le foudroya d'un regard si terrible que ce fut miracle si sa fourrure ne s'enflamma pas. Mais le balourd se contenta de la regarder, bouche bée.

— Votre présence est requise...

— Oui ! Oui ! Vous croyez que je n'ai pas entendu ?

Hresh ne semblait pas encore être arrivé et tout était peu ou prou comme avant. L'étranger se tenait au centre de la salle d'audience, rigoureusement immobile, telle une statue de lui-même. Il semblait même à peine respirer. C'était un truc des hjjk qui n'aimaient pas gaspiller leur énergie. Quand ils n'avaient aucune raison d'être en mouvement, ils ne bougeaient absolument pas.

Husathirn Mueri, lui, se remuait pour deux. Il croisait et décroisait les jambes ; il se tortillait nerveusement comme si le trône devenait glacé ou bien brûlant sous son auguste postérieur il agitait son organe sensoriel, tantôt l'enroulant autour de ses tibias, tantôt le dressant derrière son dos jusqu'à ce que la pointe dépasse de son épaule. Ses yeux couleur d'ambre au regard intense parcouraient toute la vaste salle en évitant soigneusement de se tourner vers Nialli Apuilana. Mais soudain elle surprit son regard posé sur elle, ce regard qui semblait vouloir la dévorer. Dès que leurs yeux se croisèrent, il détourna la tête.

D'une certaine manière, il lui faisait pitié. Il était si tendu, incapable de résister à cette violente impulsion. On disait de sa mère Torlyn qu'elle était une sainte et de son père Trei Husathirn qu'il était un guerrier d'une bravoure exceptionnelle. Mais Husathirn Mueri ne semblait rien avoir d'un saint et Nialli Apuilana doutait qu'il fût à son affaire sur un champ de bataille. Il ne faisait pas vraiment honneur à ses géniteurs. Peut-être les anciens ont-ils raison, se dit-elle, quand ils affirment qu'en ces temps modernes de vie citadine, nous sommes devenus une race troublée, indécise, qui ne sait plus quel sens donner à son destin. Une race timorée, déjà décadente.

Mais en va-t-il vraiment ainsi ? Sommes-nous passés en une seule génération du primitivisme au déclin et à la décadence ? Nous sommes restés si longtemps confinés dans le cocon, sans presque rien changer à nos habitudes, puis nous en sommes sortis et avons bâti cette merveilleuse cité. Est-ce à dire que nous aurions perdu toutes nos vertus ancestrales, notre foi, notre honneur ? Husathirn Mueri est peut-être décadent, et probablement le suis-je aussi. Mais est-il pour autant un être faible ? Et moi, suis-je faible ?

— Le chroniqueur ! annonça la voix claironnante de l'huissier qui était allé le chercher. Hresh-qui-a-les-réponses ! Levez-vous pour saluer Hresh le chroniqueur !

Nialli Apuilana se tourna et vit son père entrer dans la salle du trône.

Elle ne savait plus à quand remontait leur dernière rencontre ; plusieurs semaines assurément, plusieurs mois peut-être. Il n'y avait jamais eu de véritable brouille entre eux, mais leurs chemins se croisaient assez rarement depuis quelque temps. Il était absorbé par la

tâche sans fin que constituaient ses recherches sur le passé de la planète, tandis qu'elle, menant une existence solitaire et en quelque sorte transitoire au dernier étage de la Maison de Nakhaba, n'avait guère de raisons de se rendre dans les quartiers du centre de la cité.

À peine entré dans la salle, Hresh se tourna vers elle et lui tendit les bras, comme si elle avait été la seule personne présente. Et Nialli Apuilana s'élança vers lui avec fougue.

— Père...

— Nialli... Ma petite Nialli...

Il avait énormément vieilli depuis leur dernière rencontre, comme si les semaines écoulées avaient compté pour lui comme autant d'années. Il est vrai qu'il en était au stade de sa vie où le temps s'enfuit au grand galop. Il avait dépassé de quelques années le cap de la cinquantaine ce qui, selon les critères du Peuple, faisait de lui un vieillard et sa fourrure était depuis longtemps d'un gris uniforme. Nialli Apuilana, la fille unique qu'il avait eue sur le tard, ne lui avait jamais connu une autre couleur. Ses frêles épaules étaient voûtées et sa poitrine de plus en plus creuse. Seuls ses grands yeux mouchetés d'écarlate et brillant comme des fanaux sous son large front témoignaient de l'extraordinaire vitalité qui avait dû être sienne à cette époque déjà lointaine où, à peine sorti de l'enfance, il avait guidé le Peuple du cocon ancestral à l'antique cité de Vengiboneeza à travers les plaines de tout le continent.

Ils s'étreignirent calmement, avec une sorte de gravité, puis elle recula et plongea son regard dans celui de son père.

L'huissier l'avait appelé Hresh-qui-a-les-réponses. C'était son nom complet et officiel. Il lui avait raconté un jour qu'il l'avait choisi lui-même, quand son jour de baptême était venu. Avant cela, quand il n'était encore qu'un petit garçon, on l'appelait Hresh-le-questionneur. Et ces deux noms lui convenaient parfaitement. Son esprit à nul autre pareil se consacrait entièrement aux études et aux recherches. Il devait être l'homme le plus instruit de la planète ; c'est du moins ce que tout le monde disait.

Elle se sentit attirée, aspirée par ses yeux stupéfiants, des yeux qui avaient contemplé tant de merveilles et de prodiges dépassant l'entendement. Hresh avait contemplé la Grande Planète du temps de sa splendeur à l'aide d'un appareil qui la faisait revivre dans des visions montrant le peuple puissant des yeux de saphir, les seigneurs des mers, les mécaniques et les autres races qui s'étaient éteintes depuis... y compris les humains, ceux à qui le Peuple donnait le nom de Faiseurs de Rêves à l'époque du cocon, ces humains énigmatiques et mystérieux qui étaient les maîtres de la Terre bien avant que les autres races fassent leur apparition, à une époque si reculée que l'esprit était étourdi rien qu'en y songeant.

Hresh était un être d'apparence anodine, parfaitement banale, jusqu'à ce que l'on croise son regard. Il devenait alors effrayant. Il avait tant vu, tant accompli. Tout ce que le Peuple était devenu depuis la fin du Long Hiver, c'est à Hresh qu'il le devait.

— Je ne m'attendais pas à te trouver ici, Nialli, dit-il en souriant.

— C'est Husathirn Mueri qui m'a envoyé chercher. Il croyait que je me souvenais encore de la langue hjjk, mais cela fait longtemps que j'ai tout oublié. Il ne m'en reste que quelques mots.

— Il est tout à fait normal que tu aies tout oublié, dit Hresh en hochant la tête. Cela fait deux ans, non ?

— Trois, père. Presque quatre.

— Presque quatre. Mais oui, bien sûr !

Il eut un petit rire indulgent pour sa distraction.

— Et qui pourrait te reprocher d'avoir chassé cela de ton esprit ? Ce fut un tel cauchemar.

Elle détourna les yeux. Pas plus lui que quiconque n'avait jamais compris ce qu'avait réellement été son séjour chez les hjjk. Et il était probable que personne ne pourrait jamais comprendre. Sauf l'étranger silencieux, mais elle était incapable de communiquer utilement avec lui.

Husathirn Mueri descendit du trône et conduisit l'étranger auprès de Hresh.

— On l'a découvert dans la vallée d'Emmakis qu'il traversait sur un vermillon. Il s'exprime comme un hjjk et parle quelques mots de notre langue. D'après Nialli Apuilana, ce sont des talismans hjjk qu'il porte sur la poitrine et au poignet.

— Il a l'air à moitié mort de faim, dit Hresh. On dirait un squelette ambulante.

— Te souviens-tu de l'allure que j'avais à mon retour de chez les hjjk ? demanda Nialli Apuilana. Le peuple des insectes est très frugal. L'austérité est une de leurs caractéristiques premières, aussi bien pour la nourriture que pour le reste. C'est leur manière de vivre. Quand j'étais avec eux, j'étais affamée du matin au soir.

— Cela se voyait quand tu es revenue, dit Hresh. Je m'en souviens. Eh bien, j'espère que nous allons trouver un moyen de communiquer avec ce garçon et ensuite il faudra lui donner à manger. D'accord, Husathirn Mueri ? Il faut bien qu'il se remplume un peu. Mais voyons d'abord ce que nous pouvons faire.

— Vas-tu utiliser la Pierre des Miracles ? demanda le juge.

— Oui, je vais me servir du Barak Dayir.

Il prit une bourse de velours défraîchi et tira sur le cordon. Un fragment effilé de pierre polie ressemblant à un petit fer de lance roula dans le creux de sa main. La pierre brune était mouchetée de rouge et un réseau de minuscules lignes entrelacées formait un motif

sur ses deux côtés.

— Que personne ne s'approche de moi, ordonna Hresh.

Nialli Apuilana se mit à trembler. Elle n'avait vu la Pierre des Miracles que cinq ou six fois dans sa vie, et pas depuis plusieurs années. C'était le bien le plus précieux du Peuple, mais personne, pas même Hresh, ne savait exactement de quoi il s'agissait. On disait que c'était un fragment d'étoile, mais que cela signifiait-il au juste ? On disait aussi que le Barak Dayir était plus ancien que la Grande Planète elle-même, que c'était un objet humain, un vestige de cette lointaine et mystérieuse civilisation qui s'était développée avant que les yeux de saphir établissent leur domination sur la Terre. Peut-être était-ce vrai, la seule certitude étant que Hresh avait appris accomplir des prodiges grâce à lui.

Il enroula son organe sensoriel autour de la pierre et la serra fermement. L'expression de son visage se fit étrangement distante. Il faisait appel à sa seconde vue, donnant libre cours à l'extraordinaire pouvoir de son esprit et le canalisant grâce au mystérieux objet qui portait le nom de Barak Dayir.

L'étranger demeurait immobile et impassible, les yeux fixés sur Hresh. C'étaient des yeux bizarres, d'un vert très pâle évoquant la couleur de l'eau des hauts fonds de la baie de Dawinno, mais en beaucoup plus froid. Le jeune homme semblait lui aussi extrêmement concentré et un étrange demi-sourire jouait de nouveau sur ses lèvres.

Hresh avait les yeux fermés et il donnait l'impression de ne pas respirer. Il était perdu, totalement envoûté par le pouvoir du Barak Dayir et il sembla s'écouler une éternité avant que son esprit revienne dans la salle plongée dans un profond silence.

— Il s'appelle Kundalimon, dit Hresh.

— Kundalimon, répéta Husathirn Mueri, comme si ce nom avait une signification profonde.

— C'est du moins ce qu'il pense, poursuivit Hresh. Il n'en est pas tout à fait certain. Il n'est même pas tout à fait sûr de savoir ce qu'est un nom. Il n'en a pas chez les hjjk, mais les traces du nom *Kundalimon* subsistent encore dans son cerveau, comme les traces des fondations d'une cité en ruine. Il sait qu'il est né ici, il y a dix-sept ans.

— Allez à la Maison du Savoir, dit doucement Husathirn Mueri en se tournant vers l'huissier, et voyez s'il est fait mention d'un enfant disparu du nom de Kundalimon.

— Non, dit Hresh en secouant la tête, ce n'est pas la peine. Je m'en occuperai moi-même, plus tard. Nous allons vous apprendre votre nom, poursuivit-il en se tournant vers l'étranger. Tout le monde a un nom ici, un nom qui lui appartient en propre. *Kundalimon*, prononça-t-il d'une voix forte et claire en tendant le doigt vers le jeune homme.

— Kundalimon, répéta l'étranger en hochant la tête et en frappant sa poitrine, avec ce qui pouvait passer pour un véritable sourire.

— *Hresh*, articula soigneusement le chroniqueur en portant la main à sa propre poitrine.

— *Hresh*, répéta l'étranger. *Hresh*. Et il se tourna vers Nialli Apuilana.

— Il veut connaître ton nom aussi, dit *Hresh*. Vas-y, dis-le-lui.

La jeune fille inclina la tête en signe d'acquiescement, mais elle se rendit compte avec horreur que la voix lui manquait. Sa gorge contractée ne laissa passer qu'une sorte de toussotement et un son rauque qui s'apparentait à un mot de la langue des insectes. Affreusement gênée, elle porta vivement la main à sa bouche.

— Dis-lui ton nom, répéta *Hresh*.

Incapable d'articuler, Nialli Apuilana se tapota la gorge en secouant la tête.

Hresh parut comprendre. Il fit un signe de la tête à Kundalimon et désigna sa fille du doigt.

— Nialli Apuilana, dit-il en détachant les syllabes.

— Nialli... Apuilana, répéta lentement Kundalimon sans la quitter du regard.

La mélodie des voyelles et la douceur des consonnes semblaient lui poser des problèmes.

— Nialli... Apuilana.

Elle détourna son visage, comme si le regard du jeune homme la brûlait.

Hresh reprit le Barak Dayir et referma les yeux, entrant derechef en transe. Kundalimon conservait quant à lui une immobilité de statue et la salle retomba dans un silence absolu.

Cette fois, *Hresh* sembla revenir beaucoup plus vite.

— Que son esprit est étrange, dit-il au bout de quelques instants. Il vit chez les *hijk* depuis l'âge de quatre ans. Dans le Nid principal, le Nid des Nids, très loin au nord du continent.

Le Nid des Nids ! Auprès de la Reine des Reines en personne ! Nialli Apuilana sentit une bouffée d'envie monter en elle.

— Sais-tu ce qu'il est venu faire ici, père ? demanda-t-elle d'une voix très douce.

— La Reine désire conclure un traité avec nous, répondit *Hresh* d'une voix étrangement voilée.

— Un traité ? s'écria Husathirn Mueri.

— Oui, un traité. Un traité de paix perpétuelle.

— Quels en seraient les termes ? demanda Husathirn Mueri, l'air abasourdi. Le sais-tu ?

— Ils veulent tracer une frontière à travers le continent, un peu plus haut que la Cité de Yissou. Tout ce qui serait au nord de cette

limite serait considéré comme appartenant aux hjjk et tout ce qui serait au sud resterait le territoire du Peuple. Il serait interdit aux membres des deux races de pénétrer sur le territoire de l'autre.

— Un traité, répéta Husathirn Mueri d'une voix teintée d'incrédulité. La Reine veut signer un traité avec nous ! Je n'arrive pas à y croire !

— Moi non plus, dit Hresh. C'est presque trop beau pour être vrai. Une frontière fixe et intangible. Un accord de non-ingérence. Le tout très clair, sans équivoque. La fin, d'un seul trait de plume, de cette guerre larvée qui dure depuis toujours.

— À condition de pouvoir leur faire confiance.

— Bien sûr.

— Sais-tu s'ils ont également envoyé un émissaire dans la Cité de Yissou ? demanda Husathirn Mueri.

— Oui. Il semble qu'ils en aient envoyé un dans chacune des Sept Cités.

— J'aimerais voir la tête du roi Salaman ! s'écria Husathirn Mueri en riant. La paix qui s'installe du jour au lendemain ! La paix perpétuelle avec l'ennemi irréductible. Qu'advient-il donc de la guerre sacrée d'extermination qu'il brûle de lancer contre les insectes depuis une ou deux décennies ?

— Crois-tu que Salaman ait jamais envisagé sérieusement de déclarer la guerre aux hjjk ? demanda Nialli Apuilana.

— Comment ? demanda Husathirn Mueri en se tournant vivement vers elle.

— Tout cela n'est que de la politique, non ? Pour lui permettre de continuer à édifier son grand mur, de plus en plus haut. Il n'arrête pas de répéter que les hjjk s'apprêtent à envahir sa cité, mais nous n'étions pas nés pour la plupart quand les hjjk l'ont attaquée pour la dernière fois. C'était juste après la fondation de la ville, quand Harruel était encore roi.

— Elle n'a pas tort, dit le juge en se retournant vers Hresh. Malgré l'anxiété de Salaman, il n'y a pas eu de véritable conflit entre le Peuple et les hjjk depuis de longues années. Ils ont leur territoire, nous avons le nôtre et nous n'avons eu à déplorer que quelques accrochages frontaliers. Si ce traité ne fait qu'entériner le statu quo, quelle est son utilité ? À moins qu'il ne s'agisse d'un piège.

— Il y a d'autres conditions dont je n'ai pas encore parlé, dit Hresh.

— Comment cela ?

— Je pense qu'il vaut mieux attendre pour en débattre au Praesidium, déclara le chroniqueur. En attendant, nous avons ici un étranger au bord de l'épuisement. Trouve-lui un gîte, Husathirn Mueri, et essaye de découvrir ce qu'il accepterait de manger. Assure-toi

également que son vermillon soit bien traité. Il se fait beaucoup de souci pour sa monture.

Husathirn Mueri fit un signe à l'un des huissiers qui s'avança d'un pas pesant.

— Non, pas vous, dit Nialli Apuilana, d'une voix étranglée et à peine audible. Je me charge de lui trouver de la nourriture, poursuivit-elle en tendant la main l'étranger. Je sais mieux que n'importe qui ici, ce qu'il a l'habitude de manger. N'oubliez pas que j'ai passé plusieurs mois dans le Nid. Alors ? ajouta la jeune fille en promenant dans la salle un regard de défi. Des objections ?

Mais tout le monde garda le silence.

— Viens, dit-elle à Kundalimon. Je vais m'occuper de toi.

C'est ce qu'il fallait faire, ajouta-t-elle *in petto*. Comment pourrais-je laisser quelqu'un d'autre prendre soin de lui ? Il ne saurait pas quoi faire. Mais, toi et moi, nous sommes tous deux du Nid. Nous sommes tous deux du Nid.

Des masques de toutes les sortes

Plus tard, quand il est de nouveau seul, Hresh ferme les yeux et laisse son âme vagabonder. Il l'imagine dans une vision onirique en train de prendre son envol, de franchir l'enceinte de la cité et de survoler les plaines venteuses du nord jusqu'au lointain royaume inconnu où les armées du peuple des insectes arpentent leurs immenses galeries souterraines. Les hjjk sont une énigme pour Hresh, le plus grand de tous les mystères. Il voit la Reine, ou ce qu'il imagine être la Reine, énorme et insondable monarque, somnolant dans sa chambre souterraine surveillée par une nuée de gardes, remuant imperceptiblement tandis que des acolytes chantent ses louanges dans leur langue râpeuse et gutturale. La Reine des hjjk, la grande Reine. Quel rêve de domination totale de son peuple est-elle en train de faire à cet instant précis ? Comment pourrions-nous jamais savoir ce que ces étranges créatures veulent de nous ?

— Votre abdication ? s'écria Minguil Komeilt, l'air stupéfait. Votre abdication, madame ? Mais qui oserait faire cela ? Permettez-moi de montrer ce papier au capitaine des gardes ! Nous découvrirons qui en est l'auteur et nous ferons en sorte que...

— Tais-toi, femme ! ordonna Taniane. L'agitation de sa secrétaire particulière lui était encore plus pénible que le libellé lui-même. T'imagines-tu que c'est la première fois que je reçois un message de ce genre ? Crois-tu que c'est la dernière ? Cela n'a aucune importance. Aucune !

— Mais enfin, vous jeter dans la rue une pierre à laquelle est attaché un message comme celui-ci...

Taniane se mit à rire. Elle baissa de nouveau les yeux vers le bout de papier sur lequel était écrit en grosses lettres tracées d'une écriture grossière :

VOUS ÊTES RESTÉE BEAUCOUP TROP LONGTEMPS.

IL EST TEMPS DE PASSER LA MAIN.

LAISSEZ GOUVERNER CEUX À QUI LE POUVOIR REVIENT DE DROIT.

Le texte était Beng, l'écriture aussi. La pierre, venue elle ne savait d'où, était tombée à ses pieds tandis qu'elle remontait l'avenue Koshmar, venant de la chapelle de l'intercesseur pour regagner ses appartements dans la Maison du Gouvernement, comme elle le faisait chaque matin ou presque, après la prière. C'était le troisième message anonyme, non, le quatrième, qu'elle recevait depuis six mois. Après près de quarante années de pouvoir.

— Vous ne voulez pas que je prenne des mesures ? demanda Minguil Komeilt.

— Tout ce que je vous demande, c'est de classer ce papier avec les documents de ce genre que vous gardez et de ne plus y penser. C'est bien compris ? Oubliez cette histoire ! Cela n'a aucune importance.

— Mais... Madame...

— Aucune espèce d'importance, insista Taniane.

Elle pénétra dans son appartement. Sur les murs, les masques de tous les chefs qui l'avaient précédée semblaient la regarder.

Ils étaient étrangement expressifs et farouchement primitifs, tels des emblèmes d'un autre âge. Ils rappelaient à Taniane tout ce qui avait été accompli en l'espace d'une seule génération, depuis que le Peuple avait quitté le cocon.

— On me fait savoir qu'il est temps pour moi de passer la main, dit-elle à mi-voix en s'adressant aux masques.

On me jette des pierres dans la rue, poursuivit-elle intérieurement. Des Beng qui n'ont que faire de la loi de l'Union. Après tout ce temps. Les idiots impatientes ! Ils souhaitent encore que ce soit l'un des leurs qui exerce le pouvoir. Comme s'ils connaissaient un meilleur système ! Je devrais leur donner satisfaction, pour voir comment ils se débrouillent.

Derrière son bureau était accroché le masque de Lirridon, celui que Koshmar portait le Jour du Départ, quand la tribu s'était lancée à la découverte de la planète qui se réchauffait lentement. C'était un objet effrayant, aux arêtes vives et à l'aspect rebutant. Il matérialisait probablement les hijk, ce cauchemar ancestral de la mémoire tribale, car il était noir et jaune, et pourvu d'un long bec acéré.

Il était flanqué du masque de Sismoil, lisse et énigmatique, à la face plate et indéchiffrable, aux yeux minuscules réduits à des fentes, et du masque de Thekmur, beaucoup plus simple. Un peu plus loin sur le mur, se trouvait le masque de Nialli, véritablement horripilant, un masque noir et vert, hérissé sur les côtés de pointes rouge sang. C'est celui que Koshmar portait le jour où les Hommes aux Casques, les Beng, avaient fait leur entrée dans Vengiboneeza et s'étaient trouvés face au Peuple.

Et puis il y avait les propres masques de Koshmar. Celui qu'elle portait de son vivant, d'un gris luisant, était pourvu de fentes rouges

pour les yeux ; l'autre, aux mâchoires puissantes et aux pommettes saillantes, était un masque de bois bruni sculpté en son honneur, après sa mort, par Striinin, l'artisan de la tribu. Taniane l'avait porté le jour du départ de Vengiboneeza, quand le Peuple avait entrepris sa seconde migration, celle qui allait le conduire au lieu où serait édifiée la Cité de Dawinno.

Ces masques étaient comme des reflets d'un passé enfui. Des traces à demi effacées remontant dans les limbes du temps jusqu'à l'époque déjà oubliée de ce qui semblait aujourd'hui une réclusion claustrophobique.

— Dois-je me retirer ? demanda Taniane en regardant les masques de Koshmar. Sont-ils dans le vrai ? Ai-je gouverné assez longtemps ? Le temps est-il venu de passer la main ?

Koshmar avait été le dernier des anciens chefs, la dernière à diriger une tribu si restreinte que le chef connaissait tout le monde de nom et réglait les conflits comme s'il s'agissait de simples chamailleries entre amis.

Comme tout était plus simple en ce temps-là. Plus franc, plus direct !

— Peut-être devrais-je me retirer, poursuivit Taniane. Qu'en dites-vous ? Les dieux exigent-ils que je consacre le reste de ma vie, jusqu'à mon dernier souffle, aux affaires du Peuple ? Ou bien est-ce par orgueil que je me cramponne encore à ma charge après tant d'années ? Ou encore parce que je ne saurais pas quoi faire d'autre ?

Mais elle n'obtint pas de réponse des masques de Koshmar.

Du temps de Koshmar, le Peuple n'était qu'une petite tribu de quelques dizaines d'individus. Mais maintenant, le Peuple était civilisé, il avait bâti des cités, il n'était plus composé d'une poignée d'individus, mais de plusieurs milliers et il s'était vu contraint d'inventer sans cesse de nouveaux concepts, une vertigineuse profusion de choses, afin de pouvoir aller de l'avant dans cet ordre nouveau en développement permanent. Au lieu de se contenter de partager équitablement, ils avaient ainsi créé ce qu'ils appelaient les unités d'échange et ils se préoccupaient de profit et de possession, de la surface de leur logement, du nombre d'ouvriers qu'ils employaient, de stratégie commerciale et autres bizarreries. Ils avaient commencé à former des classes : dirigeants, propriétaires, ouvriers et pauvres. Les anciennes divisions tribales n'étaient pas non plus entièrement abolies. Certes, elles s'estompaient, mais Koshmar et Beng n'avaient pas encore tout à fait oublié leurs origines. Et il y avait aussi les Hombelion et les Debethin, les Stadrain, les Mortirils et les autres, toutes les petites tribus qui se faisaient peu à peu absorber par les grosses, mais s'efforçaient encore fièrement de préserver quelques lambeaux de leur identité ancestrale.

Chacune de ces nouveautés créait de nouveaux problèmes qu'il incombait en dernier ressort au chef de résoudre. Et tout s'était passé si rapidement. Stimulée par l'extraordinaire inventivité de Hresh et ses recherches obstinées dans les archives de l'antiquité, la cité avait poussé comme un champignon en l'espace d'une seule génération, s'attachant ouvertement à imiter les cités de la Grande Planète.

Taniane leva la tête vers les masques.

— Vous n'avez jamais eu à vous préoccuper des listes de recensement, ni des rôles d'impôt, n'est-ce pas ? Pas plus que des procès-verbaux de séance du Praesidium, ni des statistiques sur le nombre d'unités d'échange en circulation.

Elle feuilleta quelques pages de la montagne de paperasses entassées sur son bureau : pétitions de commerçants demandant une licence d'importation de produits venant de la Cité de Yissou, études sur les installations sanitaires dans les quartiers périphériques, un rapport sur l'état inquiétant du pont Thaggoran, au sud de la ville, etc. Et, tout en haut de la pile, la note que Hresh lui avait adressée : *Rapport sur le projet de traité avec les hjjk*.

— Si seulement vous pouviez être à ma place, dit Taniane aux masques avec ferveur, et si, moi, je pouvais être accrochée à ce mur !

Jamais elle n'avait eu de masque à elle. Au début, elle s'était contentée, dans les occasions où il convenait de porter un masque, de prendre celui de Koshmar. Puis, après l'arrivée des Beng à Dawinno pour fusionner avec le Peuple selon la loi de l'Union – un compromis politique stipulant que le chef serait d'ascendance Koshmar, mais la majorité du Praesidium Beng – et l'entrée de la cité dans la phase la plus spectaculaire de sa croissance, le port du masque avait commencé à lui sembler suranné, la survivance ridicule d'une époque révolue. Cela faisait déjà plusieurs années qu'elle n'en portait plus.

Mais elle tenait à les garder dans son bureau. En partie comme objets de décoration, en partie pour rappeler cette période primitive où la planète était prise par les glaces et où le Peuple n'était rien de plus qu'un petit groupe de créatures nues et velues terrées dans une grotte taillée dans le flanc d'une montagne. Ces masques aux formes anguleuses et aux couleurs agressives étaient aujourd'hui son unique lien avec le passé de sa race.

Assise derrière son bureau, un bloc arrondi d'onyx noir posé sur un socle de granit rose poli, Taniane prit une poignée de papiers parmi ceux que Minguil Komeilt lui avait laissés et les feuilleta maussadement. Les mots dansaient devant ses yeux. *Recensement... impôts... pont de Thaggoran... Traité avec les hjjk... traité avec les hjjk...*

Elle leva les yeux vers le masque de Lirridon, celui qui évoquait un hjjk au grand bec hideux.

— Aurais-tu envie de signer un traité avec eux ? demanda-t-elle.

Aurais-tu envie de faire quoi que ce soit avec eux ?

Les hjjk ! Comme elle les méprisait et les redoutait à la fois ! Depuis leur plus jeune âge, on enseignait aux enfants à haïr les énormes insectes cauchemardesques, ces créatures impassibles et malfaisantes, capables des pires horreurs.

Des rumeurs couraient sans cesse sur leur compte. On disait que des bandes errantes rôdaient dans la campagne, à l'est et au nord de la ville, mais la plupart de ces bruits se révélaient sans fondement. Les insectes avaient pourtant enlevé sa fille unique aux portes de la cité et, même si Nialli Apuilana était revenue après quelques mois de captivité, la haine que Taniane éprouvait à leur endroit n'était pas retombée pour autant, car la jeune fille avait subi de mystérieuses transformations. Les hjjk constituaient une menace permanente, ils étaient l'ennemi que le Peuple serait obligé d'affronter un jour pour régler la question de la suprématie sur la planète.

Et ce traité, ces prétendus messages d'amour de leur abominable Reine...

Taniane repoussa le rapport de Hresh.

Je suis chef depuis si longtemps, songea-t-elle. Depuis l'enfance, ou presque. J'ai l'impression de n'avoir fait que cela toute ma vie. Près de quarante ans...

Elle avait été élevée à la dignité de chef à l'époque où la tribu n'était encore constituée que de quelques dizaines d'individus, quand elle n'était encore qu'une jeune fille. Koshmar arrivait au terme de ses jours et Taniane était la plus robuste et la plus clairvoyante d'entre les jeunes femmes. Tout le monde l'avait acclamée et elle n'avait pas hésité, sachant qu'elle était faite pour être chef et que la fonction lui irait comme un gant. Mais comment aurait-elle pu savoir ce qui l'attendait, tant d'années plus tard ? Ces monceaux de rapports, d'études, de demandes de licences d'importation. Et maintenant des ambassadeurs envoyés par les hjjk. Nul n'aurait pu prévoir cela. Pas même Hresh.

Elle prit un autre document, le rapport sur les lézardes apparues dans le tablier du pont de Thaggoran. Cela lui semblait plus urgent. Tu éludes le véritable problème, se dit-elle. Mais d'autres mots se mirent à danser devant ses yeux.

VOUS ÊTES RESTÉE BEAUCOUP TROP LONGTEMPS.

IL EST TEMPS DE PASSER LA MAIN.

LAISSEZ GOUVERNER CEUX À QUI LE POUVOIR REVIENT DE DROIT.

— Votre abdication, madame ? Votre *abdication* ?

— Cela n'a aucune importance... Aucune espèce d'importance...

VOUS ÊTES RESTÉE BEAUCOUP TROP LONGTEMPS.

Rapport sur le projet de traité avec les hjjk.

— Votre abdication, madame ?

— Aurais-tu envie de signer un traité avec eux ?

— Mère ? Tout va bien, mère ?

— Votre abdication ?

— Mère, tu m'entends ?

IL EST TEMPS DE PASSER LA MAIN.

— Mère ? Mère ?

Taniane leva la tête et distingua une silhouette à la porte de son bureau. Cette porte était ouverte à tous les citoyens de Dawinno, même si rares étaient ceux qui osaient s'y présenter. Il fallut quelques instants à Taniane pour accommoder et elle se rendit compte que sa vue était brouillée. Était-ce Minguil Komeilt ? Non, sa secrétaire était une petite femme rondelette aux manières timides, alors que cette femme était grande et athlétique, robuste et agitée.

— Nialli ? demanda-t-elle au bout de quelques instants.

— Tu m'as envoyé chercher ?

— Oui. Oui, bien sûr. Entre, ma fille !

Mais elle demeura près de la porte. Elle portait une cape verte jetée sur une épaule et l'écharpe orange de sa caste nouée autour de la taille.

— Tu as l'air bizarre, dit-elle sans quitter Taniane des yeux. Je ne t'ai jamais vue avec cet air-là. Que se passe-t-il, mère ? Tu n'es pas malade ?

— Non, je ne suis pas malade. Et tout va bien.

— J'ai appris qu'on t'avait lancé une pierre dans la rue, ce matin.

— Tu es au courant ?

— Tout le monde est au courant. Il y a cent témoins et on ne parle que de cela. Je suis absolument hors de moi, mère ! Qui a pu faire cela, qui a eu l'audace ?...

— Dans une ville de cette importance, dit Taniane, il est normal de trouver un certain nombre d'imbéciles.

— Mais de là à te lancer une pierre, mère, à chercher à te blesser...

— Tu n'as pas bien compris, dit Taniane. La pierre est tombée loin devant moi. On n'a pas essayé de m'atteindre. Il s'agissait simplement de me transmettre le message d'un agitateur Beng qui pense que je devrais abdiquer. Il dit que je suis restée trop longtemps au pouvoir et que le moment est venu pour moi d'y renoncer. En faveur d'un

nouveau chef Beng, je suppose.

— Comment peut-on avoir l'audace de suggérer cela ?

— Les gens suggèrent n'importe quoi, Nialli. Mais ce qui s'est passé ce matin est sans importance. C'est le fait d'un exalté, rien d'autre. D'un agitateur. Je suis encore capable de faire la différence entre le message d'un exalté solitaire et les prémices d'une révolution. Assez parlé de cette affaire, ajouta-t-elle en secouant la tête, nous avons d'autres sujets à aborder.

— Tu ne sembles vraiment pas en faire grand cas, mère.

— Faudrait-il que je prenne cet incident au sérieux ? Ce serait idiot de ma part.

— Non, rétorqua Nialli Apuilana d'un ton véhément. Je ne suis absolument pas d'accord. Qui sait jusqu'où cela peut aller si l'on n'y met pas tout de suite bon ordre. Je crois que tu devrais arrêter celui qui a lancé la pierre et le faire clouer au mur de la cité.

Elles échangèrent un regard chargé de tension. Taniane perçut une palpitation derrière ses yeux et son estomac, où elle sentait des aigreurs, se contracta. Avec n'importe qui d'autre, songea-t-elle, ce serait une discussion normale ; avec Nialli, c'était un affrontement. Elles étaient toujours en guerre et Taniane se demandait pourquoi. Hresh lui avait dit un jour qu'elles étaient très semblables et que deux êtres trop semblables se repoussent. Il était en train de manipuler deux petites barres de métal et étudiait la manière dont l'une d'elles attirait la seconde à une extrémité sans qu'il se passe rien à l'autre. Vous vous ressemblez trop, Nialli et toi, avait dit Hresh. C'est pour cette raison que tu ne réussiras jamais à exercer une influence sur elle. Avec elle, ton magnétisme est sans effet.

Peut-être en allait-il ainsi, mais Taniane soupçonnait qu'il y avait autre chose, que les transformations que sa fille avait subies chez les hijk faisaient d'elle un être difficile. Mais elle ne pouvait nier que Nialli lui ressemblait ; elles étaient coulées dans le même moule. C'était un sentiment étrange et parfois très troublant. Elle avait l'impression en regardant Nialli de se voir dans un miroir réfléchissant son image à travers le temps. Elles auraient presque pu être des jumelles, mystérieusement venues au monde à trois décennies et demie d'intervalle. Nialli était sa fille unique, l'enfant de sa maturité, conçue presque miraculeusement, après que Hresh et elle eurent depuis longtemps abandonné tout espoir de descendance. La jeune fille semblait ne tenir aucunement de son père, sauf peut-être pour son caractère entêté et indépendant. Pour le reste, Nialli était tout le portrait de sa mère, avec ses jambes gracieuses, ses belles épaules et sa poitrine haute, sa magnifique fourrure d'un rouge brun soyeux. Elle avait un port de reine, un port de chef. Elle était véritablement éblouissante, ce qui n'était pas toujours rassurant pour Taniane qui, en

regardant sa fille, prenait parfois douloureusement conscience des outrages du temps. Elle se sentait déjà entraînée vers la terre, attirée par les forces de la putréfaction, par la masse des chairs affaissées et des os ramollis. Elle percevait des bruissements d'ailes de papillons de nuit, elle voyait des traînées de poussière grise sur les sols de pierre. Certains jours, la mort rôdait.

— Sommes-nous obligées de nous disputer, Nialli ? demanda-t-elle après un long silence. Si j'estimais qu'il y a lieu de s'inquiéter, je prendrais les mesures nécessaires. Mais si l'on voulait vraiment me renverser, on ne le ferait pas en lançant quelques pierres dans la rue. Comprends-tu ?

— Oui, répondit Nialli Apuilana d'une voix à peine audible. Je comprends.

— Bien, dit Taniane.

Elle ferma les yeux et s'efforça de chasser la fatigue et la tension.

— Et maintenant, reprit-elle au bout de quelques instants, j'aimerais en arriver au sujet pour lequel je t'ai demandé de venir, à savoir ce prétendu ambassadeur des hjjk et le prétendu traité qu'il nous propose prétendument de signer.

— Pourquoi tous ces « prétendus », mère ?

— Parce que tout ce que nous savons de cette affaire nous a été appris par Hresh et le Barak Dayir. Le jeune homme lui-même n'a encore rien dit de cohérent, n'est-ce pas ?

— Non, pas encore.

— Crois-tu que cela viendra ?

— C'est possible. Au fur et à mesure que notre langue lui reviendra. Il a passé treize ans dans le Nid, mère.

— Et si tu lui parlais dans sa langue ?

— Je n'en suis pas capable, répondit Nialli, l'air gêné.

— Tu ne parles pas le hjjk ?

— Juste quelques mots, mère. Cela remonte à plusieurs années et je n'ai passé que quelques mois avec eux...

— Mais c'est toi qui lui apportes à manger, n'est-ce pas ?

Nialli Apuilana acquiesça silencieusement de la tête.

— Ne pourrais-tu pas profiter de ces occasions pour te remettre en mémoire la langue des hjjk ? Ou pour lui enseigner un peu la nôtre ?

— Je suppose que oui, reconnut Nialli de mauvaise grâce.

Sa réticence manifeste était exaspérante. Taniane la sentait réfractaire à cette idée. Comme elle peut avoir l'esprit contrariant ! songea-t-elle.

— Tu es la seule personne dans toute la cité qui puisse nous servir d'interprète, poursuivit-elle ; peut-être un peu trop sèchement. Nous ne pouvons nous passer de ton aide, Nialli. Le Praesidium se réunira bientôt pour étudier ce projet de traité. Je ne peux pas me fonder

uniquement sur les visions dues au Barak Dayir. La Pierre des Miracles est bien utile, mais nous ne pouvons nous passer du message que ce garçon a apporté. Il va falloir que tu trouves un moyen de communiquer verbalement avec lui, pour qu'il t'explique ce dont il s'agit exactement. Puis tu me feras un rapport détaillé. Je veux savoir absolument tout ce qu'il t'aura dit.

Quelque chose clochait. Nialli Apuilana avait les mâchoires serrées et dans ses yeux brillait une étincelle froide et dure. Elle regardait fixement devant elle sans desserrer les dents et le silence s'éternisait.

— Cela te pose un problème ? demanda enfin Taniane.

— Je n'aime pas l'idée de moucharder, mère.

Moucharder ? Taniane ne s'attendait assurément pas à cela. Il ne lui était pas venu à l'esprit que le fait de servir d'interprète pour le compte de sa race pût être compris comme du mouchardage.

Est-ce à cause des hjjk ? se demanda-t-elle. Mais, oui. Bien sûr. C'est parce que les hjjk sont en cause !

Elle en demeura abasourdie, consternée. Et elle comprit pour la première fois qu'il se pouvait que sa propre fille fût écartelée entre deux fidélités contraires.

Depuis son retour de captivité, Nialli Apuilana n'avait jamais dit un mot à quiconque de son expérience chez les hjjk, jamais rien confié de ce qu'ils lui avaient fait ni de ce qu'ils avaient dit, jamais révélé le moindre détail sur ce qu'était la vie dans le Nid. Elle avait obstinément éludé toutes les questions en employant un curieux mélange de détresse et de férocité glaciale, jusqu'à ce que l'on cesse définitivement de l'interroger. Taniane avait toujours supposé que la jeune fille tenait simplement à préserver son intimité et à se protéger contre l'évocation de souvenirs douloureux. Mais si Nialli considérait comme du mouchardage le fait de rapporter à sa mère ses conversations avec Kundalimon, il se pouvait que ce fût l'intimité des hjjk, et non la sienne, qu'elle tenait à préserver. Cela méritait d'être étudié de plus près.

Une attitude aussi ambiguë était un luxe que la cité ne pouvait se permettre dans les circonstances présentes. Un ambassadeur hjjk, aussi renfermé et aussi muet fût-il, était arrivé dans ses murs. Il ne suffisait pas de deviner le contenu du message dont il était porteur ni de faire confiance à la capacité qu'avait Hresh de lire dans son esprit avec l'aide de la Pierre des Miracles. Il fallait amener l'émissaire à révéler quelle était sa mission et Nialli serait obligée de céder. Son assistance était indispensable.

— Qu'est-ce que c'est que ces bêtises ? demanda-t-elle brusquement. Il n'est pas question de moucharder, mais de servir ta cité. Un étranger arrive pour nous informer que la Reine est désireuse

de négocier avec nous. Mais il ne parle pas notre langue et aucun de nous ne parle la sienne, sauf une jeune femme qui se trouve être la fille du chef, mais qui semble également penser qu'il y a quelque chose d'immoral dans le fait de nous aider à découvrir ce que l'ambassadeur d'une autre race essaie de nous dire.

— Tu déformes tout, mère. Tout ce que je veux, c'est ne pas me sentir obligée, si je parviens à communiquer avec Kundalimon, de te rapporter tout ce qu'il me dit.

Taniane sentit le découragement la gagner. Elle avait caressé l'espoir que Nialli Apuilana lui succéderait un jour à la tête du Peuple, mais il fallait se rendre à l'évidence : sa fille était impossible. Déconcertante, versatile, entêtée, instable. Il était maintenant manifeste que la longue lignée de chefs qui remontait aux premiers temps de l'époque du cocon était condamnée à se briser. Et tout cela à cause des hjjk, se dit Taniane. Raison de plus pour les mépriser. Mais il n'est pas question de céder à Nialli.

— Tu *dois* le faire, dit-elle en faisant appel à tout son pouvoir de persuasion. Il est vital pour notre sécurité de savoir exactement de quoi il s'agit.

— Je dois ?

— Je veux que tu le fasses. Oui, tu dois le faire.

Un long silence se fit. Nialli Apuilana avait le front plissé par le mouvement de révolte qu'elle contenait. Taniane la considérait d'un regard froid, implacable, répondant la dureté du regard de sa fille par un regard intraitable, cherchant à lui imposer sa volonté. Puis elle fit appel à sa seconde vue et la projeta vers Nialli Apuilana qui la regarda d'un air stupéfait. Mais Taniane ne relâcha pas son étreinte. Nialli Apuilana continua de résister. Puis enfin elle céda, ou sembla céder.

— Bon, dit-elle d'un ton détaché, presque méprisant, comme tu voudras. Je ferai ce que je pourrai.

Le visage de la jeune fille, ce reflet miraculeux de celui de Taniane par-delà les décennies, demeurait parfaitement lisse et impénétrable, tel un masque dépourvu de tout sentiment. Taniane fut tentée d'utiliser toute la puissance interdite de sa seconde vue pour scruter Nialli au plus profond de son être, pour découvrir ce qui était caché derrière ce masque d'impassibilité. Était-ce de la colère que Nialli Apuilana dissimulait, une simple rancune ou bien autre chose, quelque violente flambée de révolte ?

— Tu as terminé ? demanda la jeune fille. Ai-je la permission de me retirer maintenant ?

Taniane la considéra avec froideur. Cela s'était vraiment très mal passé et, même si elle avait gagné cette petite bataille, elle avait le sentiment d'avoir perdu une guerre.

Elle aurait aimé avoir avec sa fille des rapports d'amour et

d'affection. Au lieu de cela, elle lui avait parlé d'une voix hargneuse et rageuse, elle avait fait brutalement usage de l'autorité dont elle était investie et lui avait froidement donné des ordres, comme si Nialli n'était qu'une vulgaire fonctionnaire de son cabinet. Elle aurait voulu se lever, faire le tour de son bureau et serrer sa fille dans ses bras. Mais elle en était incapable. Elle avait si souvent l'impression qu'un mur plus haut que celui du roi Salaman se dressait entre sa fille et elle.

— Oui, dit-elle. Tu peux partir.

Nialli Apuilana se dirigea d'un pas vif vers la porte, mais, avant de s'engager dans le couloir, elle se retourna.

— Ne t'inquiète pas, dit-elle.

À son grand étonnement, Taniane perçut dans la voix de sa fille une note conciliante, presque douce.

— Je ferai ce qu'il faut, poursuivit Nialli. Je découvrirai ce que tu veux savoir et je te dirai tout. Je le dirai aussi devant le Praesidium.

Puis elle disparut.

Taniane pivota sur son siège et se retourna vers les masques alignés derrière elle, sur le mur. Ils semblaient se moquer d'elle et leur expression était implacable.

— Vous ne pouvez pas comprendre, dit-elle. Aucune d'entre vous n'a jamais eu ni compagnon ni enfant, n'est-ce pas ? N'est-ce pas ?

— Madame ?

C'était la voix de Minguil Komeilt, qui venait du couloir.

— Puis-je entrer, madame ?

— Qu'y a-t-il ?

— Une délégation, madame. De la Guilde des tanneurs et teinturiers du quartier nord. Ils exigent la réparation de leur égout collecteur qui, d'après eux, est engorgé par les déchets évacués illégalement par les membres de la Guilde des tisserands et cardeurs, ce qui provoque...

Taniane ne put retenir un soupir de lassitude.

— Envoie-les donc voir Boldirinthe, murmura-t-elle. La femme-offrande est aussi qualifiée que moi pour régler ce genre de problème.

— Madame ?

— Boldirinthe pourra prier pour eux. Elle pourra demander aux dieux de déboucher la canalisation. Ou de se venger sur la Guilde des tisserands et...

— Madame ? répéta Minguil Komeilt d'une voix où perçait l'inquiétude. Ai-je bien entendu, madame ? C'est une plaisanterie, n'est-ce pas ? C'est une simple plaisanterie ?

— Mais oui, soupira Taniane, ce n'est qu'une plaisanterie. Je n'ai pas dit cela sérieusement.

Elle pressa les doigts sur ses yeux et prit trois profondes inspirations.

— Très bien, dit-elle. Fais entrer les représentants de la Guilde des tanneurs et teinturiers.

Une brume de chaleur voilait le ciel quand Nialli Apuilana se retrouva dans la rue, devant la Maison du Gouvernement. Elle héla une voiture à xlendi en maraude.

— À la Maison de Nakhaba, dit-elle au cocher. Je m’y arrêterai cinq minutes, puis je vous demanderai de me conduire ailleurs.

Ce serait à la Maison de Mueri, un établissement essentiellement fréquenté par des étrangers à la cité, où l’émissaire des hijk était logé et où il pouvait être surveillé de près. C’était l’heure de lui apporter son déjeuner. Deux fois par jour, à midi et au crépuscule, Nialli Apuilana allait voir Kundalimon dans sa petite chambre au troisième étage, presque une cellule avec son unique fenêtre donnant sur une place en cul-de-sac.

L’affrontement avec sa mère l’avait laissée épuisée et comme engourdie. Elle était partagée entre l’amour et la crainte chaque fois qu’elle avait affaire à Taniane. Avec elle, on ne pouvait jamais savoir quand l’intérêt de la cité allait balayer toutes les autres considérations, tous les petits intérêts particuliers et les petits problèmes personnels, qu’il s’agisse de ceux de sa fille ou d’un parfait étranger. Pour elle, la cité venait d’abord. Nialli supposait que cela n’avait rien d’étonnant quand on avait occupé la plus haute charge pendant quarante ans ; avec le temps, on devenait dur, tenace et borné. Peut-être le Beng qui avait lancé la pierre sur Taniane était-il dans le vrai ; peut-être le moment était-il venu pour elle de passer la main.

Nialli Apuilana se demandait si elle allait réellement espionner pour le compte de Taniane, comme elle avait brusquement accepté de le faire.

Elle avait probablement commis une erreur en fondant son argumentation sur le refus de moucharder, car elle était non seulement une citoyenne de Dawinno, mais la fille du chef et du chroniqueur. Et elle avait quelques notions de hijk, ce que personne d’autre ne pouvait prétendre. Pourquoi ne pas faire office d’interprète, et le faire de bon gré, et même concevoir de la fierté de ce service qu’elle rendait ? Cela ne voulait pas dire qu’elle aurait à répéter à Taniane et au Praesidium ses conversations avec Kundalimon sans omettre un seul mot, ni qu’elle leur dévoile son expérience chez les hijk. Elle avait le choix : il lui serait facile de limiter les rapports qu’elle leur ferait aux points essentiels de la négociation. Mais elle avait tellement peur à l’idée qu’ils pourraient la cuisiner pour découvrir tout ce qu’elle savait sur le Nid et sur la Reine. Elle était horrifiée à l’idée qu’ils percent l’écran de protection qu’elle avait élevé autour d’elle depuis près de quatre ans. Elle comptait bien se

débarrasser elle-même de cet écran, mais seulement quand elle estimerait le moment venu. L'idée qu'ils puissent l'en dépouiller avant qu'elle soit prête la terrifiait. Peut-être réagissait-elle d'une manière excessive. Peut-être.

Elle ne s'arrêta à la Maison de Nakhaba que le temps de prendre la nourriture constituant le déjeuner de Kundalimon. Il avait ce jour-là de l'aloïau de vimbor en ragoût. C'est surtout de la nourriture hjjk qu'elle lui apportait – graines, fruits à écale, viande séchée, aucun aliment en sauce, rien de trop riche – mais, de temps en temps, elle le tentait en lui présentant quelques bouchées de la nourriture plus substantielle du Peuple. La nourriture aussi pouvait être un langage. Les repas qu'ils prenaient ensemble étaient un des moyens dont ils disposaient pour apprendre à communiquer.

Un jour – c'était le troisième ou quatrième repas qu'elle lui apportait – il avait longuement et pensivement mastiqué une bouchée de fruits et de noix sans l'avaler, puis il avait fini par en recracher la plus grande partie dans sa main avant de la lui tendre. La première réaction de Nialli Apuilana avait été d'étonnement et de dégoût. Mais il avait continué de lui présenter les aliments en bouillie en avançant la main en hochant la tête.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle, totalement déconcertée. Ce n'est pas bon ?

— Oui... Nourriture... Toi... Nialli Apuilana...

Elle fixa sur lui un regard perplexe.

— Prends... Prends...

Il était brusquement revenu à l'esprit de Nialli Apuilana que, dans le Nid, les hjjk avaient coutume de partager la nourriture partiellement digérée. Une marque de solidarité, une manifestation du lien du Nid et peut-être davantage encore, quelque chose ayant un rapport avec le processus d'assimilation particulier aux hjjk. Elle avait revu ses compagnons du Nid s'offrant mutuellement des aliments déjà mastiqués. Oui, le partage de la nourriture était une pratique courante.

Elle avait pris en hésitant ce qu'il lui tendait et il avait hoché la tête en souriant. Puis, malgré sa répulsion, elle s'était forcée à en prendre de petites bouchées.

— Oui... Oh ! oui !...

Elle avait réussi à avaler le tout en réprimant des haut-le-cœur et Kundalimon avait semblé ravi.

Il lui avait signifié par des signes qu'elle devait prendre un peu de la nourriture du Peuple qu'elle avait apportée et faire la même chose pour lui. Elle avait pris un cuissot de gilandrïn rôti et, après avoir mastiqué une grosse bouchée de viande, elle avait sorti la boule pâteuse de sa bouche et la lui avait donnée en prenant soin de

dissimuler son dégoût.

Il avait goûté en hésitant. La viande ne semblait pas beaucoup lui plaire, mais, à l'évidence, il était enchanté de savoir qu'elle l'avait eue dans sa bouche avant lui. Nialli Apuilana avait senti un élan d'affection et de reconnaissance, quelque chose qui lui rappelait un peu le lien du Nid.

— Encore, avait dit Kundalimon.

Voyant qu'elle acceptait d'adopter la coutume hjjk, il avait petit à petit élargi son régime alimentaire. Quand il lui était devenu apparent que ce que Nialli Apuilana lui apportait ne lui faisait pas de mal, il s'était mis à manger avec appétit. Il avait commencé à se remplumer et sa fourrure sombre prenait du volume et de l'éclat. Ses mystérieux yeux verts ne semblaient plus aussi durs et froids qu'à son arrivée. N'était-ce pas aussi une forme de communication ? Kundalimon demeurait timide et distant, mais les visites de Nialli paraissaient lui faire plaisir. Avait-il deviné qu'elle avait vécu quelque temps dans le Nid ? Elle en avait parfois l'impression, mais n'en était pas encore tout à fait sûre. Les échanges verbaux restaient très limités : il avait appris une douzaine de mots de la langue de la cité et elle commençait à retrouver ce qu'elle avait appris du hjjk. Mais le vocabulaire était une chose et la compréhension en était une autre.

Apprends sa langue ou enseigne-lui la nôtre. Tels étaient les ordres de Taniane et ils ne souffraient pas de discussion. *Ne perds pas de temps. Et dis-nous ce que tu auras découvert.*

Nialli Apuilana ne trouvait rien à redire au premier point, puisque c'est exactement ce qu'elle avait l'intention de faire. Et quand ils parviendraient à communiquer aisément, quand ils auraient appris à se connaître, quand Kundalimon commencerait à lui faire confiance, peut-être accepterait-il de parler du Nid avec elle. De l'amour de la Reine, des pensées du Penseur, du plan de l'Œuf et de toutes les choses de cette nature qui étaient présentes au plus profond de son âme. Il n'était pas besoin de parler de tout cela à Taniane. Quant au reste, le projet de traité et les négociations diplomatiques, elle était d'accord pour révéler à sa mère tout ce qu'elle pourrait apprendre. Mais elle garderait le silence sur les choses plus intimes. Pas un mot sur ce qui importait vraiment.

Elle monta dans la voiture à xlendi qui l'avait attendue devant la porte.

— À la Maison de Mueri, maintenant, dit-elle au cocher.

Dans la luxueuse villa du prince Thu-kimnibol, bâtie dans la zone sud-ouest de la cité, les guérisseuses étaient de nouveau rassemblées au chevet de la dame Naarinta. C'était la cinquième nuit d'affilée qu'elles venaient. Naarinta était malade depuis plusieurs mois et son

état avait empiré lentement. Mais la maladie atteignait maintenant la phase critique.

Ce soir-là, Thu-kimnibol attendait dans l'étroite antichambre, devant la chambre de la malade, car les guérisseuses avaient refusé de le laisser entrer. Ce soir-là, seules les femmes avaient le droit de se trouver auprès de Naarinta. Des odeurs de médicaments et d'herbes aromatiques flottaient dans l'air. Mais l'odeur de la mort imminente était présente, elle aussi.

Son organe sensoriel tremblait quand il pensait à la grande perte qui allait le frapper.

Dans la chambre, Boldirinthe, la femme-offrande, était assise au chevet de la moribonde. Chaque fois que des incantations et des potions étaient nécessaires, chaque fois qu'il fallait implorer l'aide des Cinq Dêités, la vieille Boldirinthe hissait obligeamment son corps pesant dans une voiture et venait prêter son assistance. Il y avait aussi la vieille Fashinatanda, la marraine du chef, qui, bien qu'aveugle et en mauvaise santé, manquait rarement une occasion de prodiguer ses soins aux plus gravement malades. Il y avait encore une herboriste Beng, une petite femme ratatinée, coiffée d'un casque noir orné de plumes et taché de rouille, ainsi que deux ou trois autres femmes que Thu-kimnibol ne connaissait pas. Elles chuchotaient entre elles et psalmodiaient d'une voix grave et mélodieuse.

Thu-kimnibol se détourna. Il ne pouvait pas supporter ce qui ressemblait tant à un chant funèbre.

Dans le couloir, des brassées de fleurs pourpres à la tige d'un rouge sombre étaient entassées comme des offrandes dans un temple. Thu-kimnibol passa rapidement devant les fleurs dont le parfum capiteux le faisait tousser et cracher, et il pénétra dans la haute et vaste pièce voûtée qui était sa salle d'audience. Un petit groupe d'hommes attendaient dans la pénombre : Maliton Diveri, Staip, Si-Belimnion, Kartafirain et Chomrik Hamadel, partenaires de jeu, compagnons de chasse, amis de longue date. Ils s'assemblèrent autour de lui en souriant, en plaisantant et en faisant circuler une énorme cruche de vin. L'heure n'était pas à la tristesse.

— Aux jours heureux, dit Si-Belimnion en faisant tourner le vin dans son gobelet. Aux jours heureux d'hier et à ceux de demain !

— Aux jours heureux, répéta Chomrik Hamadel.

C'était un Beng de sang royal, un petit homme aux traits délicats et au regard écarlate et perçant. Il but une grande lampée en rejetant si violemment la tête en arrière qu'il faillit faire tomber son casque.

Maliton Diveri et Kartafirain, l'un court de stature, l'autre bien plus grand, mais costauds tous les deux, se joignirent à eux en riant et en entrechoquant bruyamment leurs gobelets. Seul Staip demeurait silencieux. Il était sensiblement plus âgé que les autres, ce qui

expliquait en partie sa réserve, mais il était également le compagnon de Boldirinthe, et il ne faisait aucun doute que la femme-offrande lui avait confié qu'il ne restait plus guère d'espoir de sauver Naarinta. La dissimulation n'avait jamais été le fort de Staip qui ne s'était jamais départi de la simplicité du guerrier.

Thu-kimnibol prit un gobelet et le tendit à Maliton Diveri pour qu'il le remplisse.

— Oui, dit-il, aux jours heureux. Joie et prospérité pour nous tous et prompt rétablissement pour ma dame.

— Joie et prospérité. Prompt rétablissement !

Cela faisait quinze ans que Thu-kimnibol partageait sa vie avec Naarinta. Il avait fait sa connaissance peu après son retour du nord, quand il était venu s'installer dans la cité bâtie par son demi-frère Hresh et, depuis leur première rencontre, ils étaient restés inséparables. Naarinta était la fille du chef de la tribu Debethin, ce qui ne lui conférait peut-être pas une haute distinction car les rescapés de la tribu Debethin n'étaient qu'au nombre de quatorze quand ils étaient arrivés de l'occident au terme d'une interminable errance pour solliciter leur admission dans la cité de Dawinno. Mais un chef est toujours un chef. Naarinta était gracieuse et élancée, et il émanait d'elle une force tranquille. L'imposant Thu-kimnibol et sa noble dame formaient un couple magnifique, un couple majestueux. Les dieux ne leur avaient pas donné d'enfants et c'était le plus grand regret du prince, mais il s'était accommodé de la seule présence de Naarinta, le meilleur soutien de ses entreprises, la compagne de ses jours. Puis la maladie l'avait frappée et avait commencé de la ronger, obscur et implacable décret des Déités contre lequel il semblait n'y avoir aucun recours.

— Quelles sont les nouvelles, Thu-kimnibol ? demanda Chomrik Hamadel.

— Elle est très faible. Que puis-je dire d'autre ?

— Je parlais des nouvelles de l'envoyé des hjjk, rectifia précipitamment Chomrik Hamadel. Il paraît qu'il est enfermé dans la Maison de Mueri et que la fille de Taniane va le voir tous les jours. Mais de quoi s'agit-il exactement ? Que signifie cette députation des insectes ?

— J'ai cru comprendre qu'ils voulaient conclure un traité de paix, dit Kartafirain en riant.

C'était un homme de haute taille, à la fourrure argentée, d'ascendance Koshmar, qui arrivait presque à l'épaule de Thu-kimnibol. Fils de Thhrouk, le guerrier, il était à la fois jovial et belliqueux.

— La paix ! s'écria-t-il. Comment peuvent-ils parler de paix ? Ils ne savent même pas ce que ce mot signifie !

— Hresh a peut-être mal compris, déclara Si-Belimmion, un homme fortuné et trop bien nourri, en tripotant les bourrelets de graisse qui roulaient sous son épaisse fourrure d'un bleu gris. C'est peut-être une déclaration de guerre que ce jeune homme est venu nous apporter, et non un message de paix. Je crois que Hresh commence à se faire vieux.

— L'âge n'épargne personne, dit Chomrik Hamadel. Mais crois-tu que Hresh ne soit plus capable de faire la différence entre la guerre et la paix ? Curabayn Bangkea m'a confié qu'il avait utilisé la Pierre des Miracles pour lire dans l'âme de ce jeune homme. On peut faire confiance à la Pierre des Miracles.

— Un traité de paix, dit Maliton Diveri en secouant la tête d'un air incrédule. Avec les hjjk ! Et qu'allons-nous faire ? Nous prosterner à plat ventre et remercier les dieux de leur miséricorde, je suppose ?

— Bien sûr, dit Thu-kimnibol d'un ton bourru. Puis nous nous empresserons d'apposer notre signature au bas du traité. Je serai le premier à le faire, si on m'en laisse le loisir. Nous devons montrer toute la profondeur de notre gratitude aux bienveillants insectes ! Il paraît qu'ils condescendent à nous laisser notre cité. Et même une petite portion des terres cultivées qui l'entourent !

— Ce sont les conditions du traité ? demanda Si-Belimmion. Ce que j'avais entendu jusqu'à présent nous était beaucoup plus favorable. On m'avait dit que les hjjk s'engageaient à demeurer au-delà de Vengiboneeza, à la condition que nous n'essayions pas d'étendre notre territoire plus loin que...

— Quoi qu'il en soit, le coupa Kartaafirain, nous serons perdants. Tu peux parier tes deux oreilles là-dessus, et même ton organe sensoriel. Quand le Praesidium se réunira, il nous faudra faire en sorte que ce projet soit rejeté.

— Quand la prochaine réunion est-elle prévue ? demanda Chomrik Hamadel.

— Dans huit à dix jours, peut-être un peu moins. Tout en s'occupant de ce Kundalimon, la fille de Taniane est censée l'interroger dans sa propre langue sur les détails du traité. Vous savez qu'elle parle le hjjk. Elle a appris la langue des insectes pendant sa captivité. Elle fera un rapport à Taniane sur tout ce qu'elle a appris, puis il y aura une discussion générale au Praesidium et enfin...

Staip, qui n'avait pas ouvert la bouche depuis le début, se leva brusquement et quitta la pièce, l'organe sensoriel dressé. C'était comme si le vieux guerrier s'était rendu à une injonction que personne d'autre n'avait entendue. Un silence gêné s'abattit dans la salle.

C'est Kartaafirain qui ranima la conversation au bout d'un long moment.

— Je ne vois pas l'intérêt de mêler Nialli Apuilana à cette affaire,

dit-il d'une voix grave en se tournant vers Thu-kimnibol. En quoi peut-elle bien être utile ?

— Pourquoi dis-tu cela ?

— Cette fille est si bizarre. Tu sais mieux que n'importe lequel d'entre nous quel genre d'individu elle est. Crois-tu vraiment qu'elle soit susceptible de découvrir quoi que ce soit qui en vaille la peine ? Et qu'elle nous en fera part ? Cette fille a-t-elle jamais accepté de coopérer avec quelqu'un ? A-t-elle révélé le moindre détail sur ses relations avec les hjjk quand elle était leur prisonnière ?

— Sois un peu plus charitable envers elle, dit Thu-kimnibol. Elle est intelligente et sérieuse, et elle n'est plus une petite fille. Elle est capable de changer. La venue de cet émissaire contribuera à développer en elle un sentiment de responsabilité à l'égard de sa cité, ou tout au moins de sa famille. Si quelqu'un est en mesure d'obtenir des renseignements de l'étranger, c'est elle et...

Il s'interrompt brusquement. Staip venait d'entrer dans la salle et il se tenait raide, la mine lugubre.

— Boldirinthe voudrait te parler, dit-il doucement à Thu-kimnibol.

La femme-offrande avait quitté la chambre de la malade et était assise dans l'antichambre. Son corps énorme débordait d'une chaise d'osier qui semblait soutenir difficilement son poids. Elle fit mine de se lever, mais elle se contenta d'ébaucher son mouvement et se laissa retomber dès que Thu-kimnibol lui fit signe de rester assise. La femme-offrande semblait abattue, ce qui ne lui ressemblait guère ; même aux heures les plus sombres, elle débordait d'entrain et de vitalité.

— Alors, demanda Thu-kimnibol, c'est la fin ?

— Elle n'en a plus pour longtemps. Les dieux la rappellent à eux.

— Il n'y a plus rien à faire ?

— Nous avons fait tout ce qui était en notre pouvoir, et tu le sais bien. Nous sommes impuissants contre la volonté des Cinq.

— Oui, dit Thu-kimnibol en prenant la main de la femme-offrande, nous sommes impuissants.

Maintenant qu'il savait à quoi s'en tenir, il se sentait calme. Alors même que la femme-offrande essayait de lui apporter la consolation, il éprouvait un obscur désir de consoler Boldirinthe de son échec. Ils demeurèrent silencieux pendant un long moment.

— Combien de temps lui reste-t-il ? demanda Thu-kimnibol.

— Tu devrais aller lui faire tes adieux maintenant. Sinon, il sera trop tard.

Il inclina la tête, passa devant la femme-offrande et pénétra dans la chambre de Naarinta. Elle paraissait sereine et elle était étrangement belle, comme si le long combat mené contre la maladie

l'avait débarrassée de toutes les imperfections corporelles. Les yeux clos, elle respirait très faiblement, mais elle avait toute sa reconnaissance. Fashinatanda, la vieille aveugle, était assise à son chevet. En voyant entrer Thu-kimnibol, elle cessa de chanter et se leva, puis, sans un mot, elle quitta la pièce.

Pendant quelques minutes, il s'entretint à voix basse avec Naarinta, mais elle parlait d'une voix tellement étouffée et entrecoupée qu'il n'était pas sûr de comprendre ce qu'elle disait. Puis ils se turent. Elle semblait déjà être arrivée au moins à mi-chemin de son voyage vers l'autre monde. Au bout d'un certain temps, Thu-kimnibol vit que sa beauté surnaturelle commençait à s'estomper à l'approche des derniers instants. Il recommença à lui parler, d'une voix très douce, pour lui dire tout ce qu'elle avait représenté pour lui. Puis il prit sa main et la garda dans la sienne jusqu'à la fin. Il se pencha pour poser un baiser sur sa joue. La fourrure qui la couvrait semblait déjà avoir changé de texture et perdu de sa douceur. Il lui échappa un sanglot, un unique sanglot, et il s'étonna de ne pas réagir avec plus de véhémence. Mais le chagrin était là, bien réel, très profond.

Il sortit de la chambre et regagna la salle d'audience où ses amis étaient rassemblés dans un silence total. Il les dominait de toute sa taille, mais se sentait étrangement isolé, comme coupé des autres par la perte qu'il venait de subir et la solitude qu'il allait devoir affronter, cette solitude qui s'abattait brusquement sur lui alors que son existence, placée sous la protection des dieux, n'avait été jusqu'alors que bonheur et réussite. Il se sentait vide et il comprit que le calme singulier qui le possédait était dû à l'épuisement. Il eut au plus profond de lui-même la conviction que la vie qu'il avait menée jusqu'à ce jour s'était achevée avec le dernier soupir de Naarinta et qu'il lui fallait maintenant se métamorphoser pour renaître. Mais sous quelle forme ?

Il songea qu'il valait mieux remettre la décision à plus tard, laisser s'écouler suffisamment de temps pour que cette nouvelle vie commence à remplir l'enveloppe vide qu'était devenue son âme.

— C'est fini, dit-il simplement. Veux-tu me verser encore un peu de vin, Kartafirain. Et puis installons-nous confortablement pour parler de politique, ou de chasse, ou encore de la bienveillance des hjjk. Mais d'abord le vin, Kartafirain. S'il te plaît !

Lors du service funèbre, c'est Hresh qui prit la parole le premier. Il prononça des mots qu'il avait si souvent prononcés, les mots de la Consolation de Dawinno : la mort et la vie sont les deux moitiés d'une seule et unique chose, car tout ce qui vit provient de ce qui a vécu mais ne vit plus et devra, le moment venu, renoncer à la vie afin qu'une nouvelle vie puisse faire son apparition. Puis ce fut à

Boldirinthé de dire la prière des morts. Taniane se contenta de prononcer quelques phrases et Thu-kimnibol, portant dans ses bras le corps de Naarinta comme une poupée, déposa sur le bord du bûcher la dépouille roulée dans un linceul. Les flammes l'enveloppèrent et elle disparut dans le brasier ardent.

Puis le cortège funèbre quitta le Lieu des Morts pour regagner la cité. Hresh et Taniane montèrent dans la voiture richement décorée du chef.

— J'ai décrété un deuil public de sept jours, dit-elle. Cela nous laissera un peu de temps pour réfléchir au projet des *hijk* avant d'aborder le problème devant le Praesidium.

— Oui, dit doucement Hresh, les *hijk*. Le Praesidium.

Il était encore en pensée avec Thu-kimnibol et Naarinta, et il perçut tout d'abord les paroles de Taniane comme des sons creux, futiles et vides de sens, qui semblaient lui parvenir de très loin. Le Praesidium ? Les *hijk* ? Oui... *Le projet des hijk*, c'est ce qu'elle avait dit. Quel projet ? Les *hijk*, les *hijk*, les *hijk*. D'étranges bruissements s'imposèrent à son esprit, comme cela lui arrivait si souvent quand il pensait aux insectes. Froissements de griffes couvertes de poils. Claquements d'énormes becs.

— Où es-tu encore parti, Hresh ? demanda Taniane en interrompant sa rêverie sans ménagement.

— Comment ?

— Tu es encore complètement dans la lune.

— Que disais-tu ? fit-il en la regardant d'un air vague.

— Je parlais des *hijk*. De leur proposition de traité. J'ai besoin de savoir ce que tu en penses, Hresh. Crois-tu que nous puissions accepter de laisser les insectes nous isoler dans notre petite province ? Nous couper de tout le reste de la planète ?

— En effet, dit-il, c'est impensable.

— Assurément. Mais tu sembles prendre très calmement la chose. On dirait même que cela ne te préoccupe guère.

— Crois-tu que le moment soit bien choisi pour parler de tout cela ? C'est un jour très triste pour moi, Taniane. Je viens de voir la compagne bien-aimée de mon frère brûler sur le bûcher.

— Par les Cinq Dêités, Hresh ! répliqua Taniane en se raidissant, le bûcher sera le lot de tous ceux que nous connaissons ! Un jour, notre tour viendra et ce ne sera pas aussi agréable que dans ce petit sermon que tu prêches si joliment ! Mais les morts sont morts, nous sommes bien vivants et les soucis ne manquent pas. Cette demande de traité de paix, Hresh, elle n'a rien d'innocent, ni d'amical. Il ne peut s'agir que d'une manœuvre s'inscrivant dans une stratégie qui nous échappe pour l'instant. Comme tu l'as dit, Hresh, il est...

— Je t'en prie, Taniane.

— ... Il est en effet impensable de le signer, poursuivit-elle sans tenir compte de l'interruption. Ils veulent nous déposséder des trois quarts de la planète sous le couvert d'un traité d'alliance et tu n'élèves même pas la voix pour protester !

— Tu sais très bien, dit-il après un silence, que je ne cautionnerai jamais une capitulation, mais, avant de prendre position publiquement, je dois en savoir un peu plus long. Pour moi comme pour tout le monde, les hjjk sont un mystère complet et notre ignorance se répercute sur nos rapports avec eux. Que sont-ils en réalité ? De simples fourmis géantes ? Une multitude grouillante d'insectes sans âme ? S'ils ne sont rien d'autre que cela, comment ont-ils pu jouer un rôle dans la civilisation de la Grande Planète ? Ils sont peut-être beaucoup plus évolués que nous le pensons et je veux savoir à quoi m'en tenir.

— Tu veux toujours savoir à quoi t'en tenir ! Mais comment le découvriras-tu ? Tu as passé ta vie entière à étudier tout ce qui a jamais existé sur cette planète au fil des civilisations et tout ce que tu trouves à dire après tout ce temps, c'est que les hjjk sont un mystère complet pour toi !

— Peut-être que Nialli...

— Oui, Nialli. Je lui ai ordonné de discuter avec l'émissaire et de me rapporter tout ce qu'elle aura appris. Mais le fera-t-elle ? Crois-tu qu'elle le fera ? Personne ne le sait. Notre fille porte un masque, elle est encore plus mystérieuse que les hjjk eux-mêmes !

— Il est vrai que Nialli a un caractère difficile, mais je pense qu'elle nous sera très utile dans cette affaire.

— Peut-être, dit Taniane d'un ton manquant singulièrement de conviction.

Au cœur de la cité s'élevait la silhouette familière de la Maison du Savoir. Le meilleur des refuges pour une journée difficile. Hresh y retrouva Chupitain Stuld et Plor Killivash, penchés sur des fragments de décombres dans l'une des salles du rez-de-chaussée. Ses assistants parurent surpris en le voyant arriver.

— Nous pensions que...

— Je ne suis pas venu pour travailler, dit Hresh. J'avais simplement envie d'être ici. Je monte sur la terrasse et je ne veux pas être dérangé.

La Maison du Savoir était une tour blanche et lancéolée dont la largeur n'excédait pas un jet de pierre, mais qui comptait de nombreux étages. C'était la plus haute construction de la cité. Ses étroites galeries circulaires, dans lesquelles Hresh avait entreposé le fruit d'une vie de recherches, serpentaient en s'étrécissant à mesure qu'elles s'élevaient, comme un gigantesque serpent lové à l'intérieur

des murs de la tour. Le toit de l'édifice, sur le pourtour duquel s'élevait un parapet, formait une terrasse d'où Hresh aimait à contempler la vaste cité qu'il s'était représentée, dont il avait tracé le plan et qu'il avait fait sortir de terre.

Un vent très chaud soufflait. Hresh tenait à la main droite la petite sphère d'argent qu'il avait découverte de longues années auparavant dans les ruines de Vengiboneeza et qu'il avait utilisée pour faire apparaître des visions de la Grande Planète à l'époque de sa splendeur. Il avait dans la main gauche un globe de métal similaire, mais en bronze doré. C'était la commande principale qui actionnait les machines grâce auxquelles il avait pu bâtir la cité de Dawinno au beau milieu des marécages et de la forêt tropicale.

Les deux sphères étaient depuis longtemps hors d'usage et elles n'avaient plus aucune valeur, ni pour lui ni pour quiconque. À l'intérieur de l'enveloppe translucide du globe doré, Hresh distinguait le mercure noirci et taché par la corrosion de l'organe de commande.

Il souleva les deux instruments inutilisables et des images de la Grande Planète affluèrent à son esprit. Il se sentit profondément envieux de ce qu'avaient connu les habitants de cet âge révolu. Le monde qui était le leur avait été si stable, si paisible, si serein. Tous les éléments de cette civilisation grandiose étaient engrenés comme les rouages de quelque machine conçue par les dieux. Yeux de saphir et humains, hijk et seigneurs des mers, végétaux et mécaniques, ils avaient tous vécu dans l'unité et l'harmonie, sans la moindre discordance. C'était sans conteste l'époque la plus heureuse que la planète eût jamais connue.

Il y avait pourtant quelque chose de paradoxal dans cette félicité. La Grande Planète était condamnée et ses habitants avaient vécu pendant un million d'années en connaissant le sort qui leur était réservé.

Comment, dans ces conditions, avaient-ils pu être heureux ?

Mais un million d'années représentent un espace de temps extrêmement long et les habitants de la Grande Planète avaient eu le loisir de connaître des joies innombrables avant la fin inéluctable. Notre monde à nous, songea Hresh, a la fragilité d'un nouveau-né. Rien n'est acquis, rien n'est encore vraiment solide et rien ne nous garantit que notre civilisation tâtonnante durera un million d'heures, ni même un million de minutes.

Sombres réflexions qu'il s'efforça de chasser de son esprit. Il s'avança jusqu'au bord du parapet d'où il pouvait embrasser du regard toute la cité de Dawinno. La nuit commençait à tomber et les dernières lueurs pourpres et vertes s'estompaient au couchant. Les lumières de la ville commençaient de s'allumer. À l'échelle des cités du Printemps Nouveau, c'était un spectacle magnifique, mais, ce soir-

là, cela semblait chimérique et inconsistant à Hresh. Les bâtiments qu'il avait longtemps trouvés si majestueux lui semblaient soudain n'être que des façades creuses en carton-pâte, soutenues par des étais de bois. Tout cela n'est qu'un simulacre de ville, songea-t-il tristement. Ils avaient tout improvisé pour donner à la cité l'aspect qu'ils pensaient qu'elle devait avoir. Mais avaient-ils fait les choses comme il convenait ? Avaient-ils fait quoi que ce soit comme il convenait ?

Ça suffit ! se dit-il.

Il ferma les yeux et Vengiboneeza lui apparut presque aussitôt, Vengiboneeza telle qu'elle avait été lorsqu'elle était la capitale de la Grande Planète. Les hautes tours étincelantes et multicolores, les quais grouillants de monde, les marchés animés, les membres de six races profondément différentes coexistant pacifiquement, les vaisseaux chatoyants en provenance des étoiles lointaines, avec leur cargaison d'êtres singuliers et de produits étranges... Quelle magnificence, quelle richesse, quelle complexité ; tous ces rêves et ces projets, ce foisonnement d'idées, de poésie, de philosophie, ce dynamisme extraordinaire.

Pendant quelques instants, il fut captivé par tant de beauté, comme il l'avait toujours été. Mais cela ne dura que quelques instants et il retomba dans ses sombres méditations.

Nous sommes vraiment insignifiants, songea-t-il amèrement.

Ce que nous avons créé ici n'est qu'une imitation pathétique de cette grandeur perdue. Et nous sommes si fiers de ce que nous avons accompli ! Mais, en réalité, nous avons accompli si peu de chose... Nous n'avons fait qu'imiter, comme les singes que nous sommes ! Ce que nous avons copié n'est que l'apparence, et non la substance. Et dire que nous pouvons tout perdre en un clin d'œil !

Comme cette nuit est sombre, Hresh ! La plus sombre d'entre toutes les nuits. La lune et les étoiles brillent au firmament, comme toujours, mais c'est en toi qu'elle est sombre, Hresh ! Tu as jeté sur ton âme un manteau de ténèbres et tu erres dans le noir, Hresh !

L'idée lui vint, l'espace d'un instant, de jeter par-dessus le parapet les sphères inutiles. Mais non, il ne fallait pas. Les deux globes morts avaient encore le pouvoir de donner vie dans son esprit à des mondes disparus. C'étaient pour lui des talismans. Des talismans capables de l'arracher à son abattement.

Il fait courir sa main sur leur surface à la douceur soyeuse et les éternités du passé s'ouvrent à lui. Et il commence enfin à se libérer quelque peu du poids étouffant de la tristesse qui l'accable et à prendre un peu de recul. Aujourd'hui, hier, avant-hier, quelle importance tout cela peut-il avoir en regard des éternités ? Hresh a conscience des millions d'années d'histoire qui sont derrière lui ; pas seulement l'histoire de la Grande Planète, mais celle d'avant. Empires

engloutis, monarques oubliés, animaux disparus, un monde qui ne connaissait encore ni le Peuple, ni même les hijk et les yeux de saphir, mais seulement les humains. Et peut-être y avait-il eu encore une autre civilisation avant celle-là, même si la tête lui tourne à cette pensée. Des civilisations successives, de l'éclosion à la plénitude, du déclin à la disparition ; les dieux ont décrété que rien ne peut être parfait et que rien ne durera éternellement. C'est le seul enseignement qu'il a retenu de toutes ses études sur le passé. Et il y puise une grande consolation.

Toute sa vie durant, il a étudié goulûment la planète, se gorgeant avidement de ses plus mystérieuses merveilles. Hresh-le-questionneur : tel était le surnom qu'on lui donnait dans son enfance et que lui-même, non sans une certaine suffisance, avait transformé en Hresh-qui-a-les-réponses. C'était vrai en partie, mais son premier surnom demeurait le plus approprié. Chaque réponse contient en elle la question suivante qui brûle d'impatience de sortir.

Ses pensées vagabondes remontent jusqu'à son enfance, avant le Temps du Départ, jusqu'au jour où, à l'âge de huit ans, il avait réussi à franchir le sas du cocon pour découvrir ce qu'était le monde extérieur.

Qu'était devenu ce petit garçon ? Il était encore là, Hresh-le-questionneur, un peu fatigué, un peu usé. C'est Torlyri, sa chère Torlyri, la douce femme-offrande, disparue depuis bien longtemps, qui l'avait rattrapé. Cela remontait à près de cinquante ans et, sans elle, il serait, lui aussi, mort et oublié depuis longtemps. Torlyri aurait refermé le sas après son offrande matinale et il aurait été dévoré par des rats-loups avant la tombée de la nuit, ou enlevé par des hijk, ou il aurait simplement succombé au froid rigoureux qui régnait à l'époque sur la planète.

Mais Torlyri l'avait saisi par la cheville et tiré en arrière au moment où il franchissait le bord de la corniche pour partir à la découverte du monde de l'extérieur. Et quand le chef Koshmar avait prononcé la sentence de mort pour le punir de son impiété, c'est Torlyri qui l'avait sauvé en intercédant en sa faveur.

C'était loin, si loin. Tellement loin que cela lui semblait une autre vie. Ou un autre monde.

Mais il y avait pourtant une continuité. Le désir insatiable de découvrir, d'agir, d'apprendre ne l'avait jamais quitté. *Toi, tu veux toujours savoir*, lui disait Taniane.

Avec un haussement d'épaules, il regagna l'intérieur du bâtiment et posa les deux sphères sur son bureau. La tristesse menaçait de nouveau de l'envahir.

Dans cette pièce, nul n'était admis. C'est là qu'il conservait le Barak Dayir et les autres instruments divinatoires transmis par ses prédécesseurs. Mais aussi ses manuscrits, des essais sur le passé et des réflexions sur le sens de la vie et le destin du Peuple. Il avait ainsi rédigé de son mieux le récit de la grandeur et de la chute du peuple des yeux de saphir ; il avait écrit sur les humains qui étaient pour lui un mystère encore plus profond ; il avait consigné ses réflexions sur la nature des dieux.

Jamais il n'avait montré le moindre de ses écrits à quiconque. Il se disait parfois que ce n'était qu'un tissu d'inepties prétentieuses et songeait souvent à les brûler. Pourquoi ne pas offrir ces pages inutiles aux flammes, comme Thu-kimnibol leur avait offert le corps de Naarinta quelques heures auparavant ?

— Tu ne brûleras rien, articula une voix dans l'ombre. Tu n'as pas le droit de détruire le savoir.

Il lui venait souvent des visions dans les moments les plus sombres. C'était parfois Thaggoran, l'ancien chroniqueur de la tribu, mort peu après la sortie du cocon, ou bien Noum om Beng, le vieux sage du Peuple aux Casques, ou encore l'un des dieux. Jamais Hresh ne mettait en doute ces visions. Ceux qui lui apparaissaient n'étaient peut-être que la création de son imagination, mais il savait qu'ils disaient toujours la vérité.

— Peut-on vraiment appeler cela le savoir ? demande-t-il à Thaggoran. Et si ce n'était qu'une compilation de mensonges ?

— Tu ne sais pas ce qu'est un mensonge, mon garçon. Une erreur, peut-être, mais un mensonge, certainement pas. Garde tes livres. Écris-en d'autres. Préserve le passé pour ceux qui viendront après toi.

— Le passé ! À quoi bon préserver le passé ? Le passé n'est qu'un fardeau !

— Que dis-tu, mon garçon ?

— Qu'il ne sert à rien de regarder en arrière. Le passé est perdu, il est impossible de le préserver. Le passé nous échappe à chaque heure de notre vie. Bon débarras ! C'est à l'avenir qu'il faut songer.

— Non, dit Thaggoran. Le passé est le miroir dans lequel nous voyons ce qui va arriver et tu le sais. Tu l'as toujours su. Quelle mouche te pique aujourd'hui, mon garçon ?

— Je reviens du Lieu des Morts. J'ai vu la compagne de mon frère réduite en cendres.

— Des planètes entières ont été réduites en cendres, réplique Thaggoran en riant, donnant ainsi naissance à des mondes nouveaux. Pourquoi ai-je à te rappeler tout cela ? C'est ce que tu as dit aux autres

aujourd'hui même, au Lieu des Morts.

— C'est vrai, reconnaît piteusement Hresh, c'est ce que j'ai dit.

— N'est-ce pas la volonté des dieux que la mort procède de la vie et la vie de la mort ?

— Si, mais...

— Il n'y a pas de mais. Les dieux disposent et nous obéissons.

— Les dieux se moquent de nous, dit Hresh.

— Le crois-tu vraiment ? demande calmement Thaggoran.

— Les dieux ont offert à la Grande Planète un bonheur dépassant l'entendement, puis ils ont provoqué la chute des étoiles de mort. Tu n'appelles pas cela de la moquerie ? Puis les dieux nous ont permis de sortir du Long Hiver et nous ont remis la planète en héritage, à nous qui ne sommes rien du tout. N'est-ce pas encore de la moquerie ?

— Les dieux ne se moquent jamais, réplique Thaggoran. Ils échappent à notre compréhension, mais écoute bien ceci : leurs décrets obéissent à de fortes et profondes raisons. Leurs voies sont mystérieuses, mais elles n'ont rien de fantaisiste.

— Comment le croire ?

— Que croire d'autre ? demande Thaggoran.

La foi. Le dernier refuge des désespérés. Hresh est disposé à accepter cela et il se sent presque apaisé. Mais même en matière de foi, il ne renonce pas à la logique. Or, il n'est pas encore tout à fait rassuré sur ce que le vieillard essaie de l'amener à comprendre.

— Si nous devons devenir les nouveaux maîtres de la Terre, comme nous le promettent les livres anciens, poursuit-il, explique-moi pourquoi les dieux ont laissé les hjjk survivre pour s'opposer à nous. Imaginons que les hjjk nous isolent tant que notre civilisation n'en est encore qu'à ses débuts. Que devient le dessein des dieux dans ces conditions, Thaggoran ? Explique-moi, Thaggoran !

Mais il n'y eut pas de réponse. Thaggoran était parti, si tant est qu'il fût jamais venu.

Hresh se glissa dans le vieux fauteuil familial et posa les deux mains sur le bois lisse de son bureau. La vision ne l'avait pas entraîné aussi loin qu'il l'aurait voulu, mais elle avait fait son œuvre. Il sentait que son humeur avait changé. Le passé aussi bien que l'avenir demeuraient obscurs, totalement obscurs et le désespoir aime à se tapir dans l'obscurité. Mais tout cela est-il vraiment si grave ? se demanda Hresh. L'avenir peut-il être autre chose qu'obscur et inconnaissable ? Quant au passé, nous retournons vers lui nos petites lumières pour l'éclairer tant bien que mal et ce qu'il nous apprend nous guide sur notre route vers l'autre grand inconnu. Le savoir est notre réconfort et notre bouclier.

Et pourtant, j'en sais si peu. J'ai besoin d'en savoir tellement plus. *Toi, tu veux toujours savoir*, lui disait Taniane. Oui. Oui. Bien sûr.

C'est encore vrai maintenant. Bien que je me sente si fatigué. Oui, c'est encore vrai maintenant.

— Nous avons cherché dans nos archives, à la Maison du Savoir, dit Nialli Apuilana à Kundalimon. Tu es bien né ici, en l'an 30. Tu as donc dix-sept ans. Moi, je suis née en l'an 31. Comprends-tu ce que je dis ?

— Je comprends, répondit-il en souriant.

Peut-être était-ce vrai, peut-être comprenait-il un peu.

— Ta mère s'appelait Marsalforn et ton père Ramla.

— Marsalforn. Ramla.

— Tu as été enlevé par les hjjk en 35, poursuivit Nialli. Cela figure dans les archives de la cité. Capturé par une bande de hjjk aux portes de la cité, tout comme moi. Marsalforn a disparu en te cherchant dans les collines et son corps n'a jamais été retrouvé. Ton père a quitté la cité peu après et nul ne sait ce qu'il est devenu.

— Marsalforn, répéta-t-il lentement. Ramla. Mais le reste de ce qu'elle avait dit semblait lui avoir échappé.

— Tu arrives à suivre ce que je dis ? C'est le nom de ton père et de ta mère.

— Mère... Père.

Il parlait sur un ton détaché et les paroles de Nialli semblaient n'avoir aucune signification pour lui.

— Sais-tu ce que j'ai envie de faire ? souffla Nialli d'un ton pressant en rapprochant son visage du sien. J'ai envie de parler avec toi de la vie du Nid. Envie de t'entendre me la raconter. Les odeurs, les couleurs, les bruits. Les paroles du penseur du Nid. Envie de savoir si tu défilais avec les Militaires ou bien si tu devais rester avec les faiseurs d'Œuf. Si on te laissait approcher la Reine. Je veux tout savoir. Tout.

— Marsalforn, répéta-t-il. Mère. Père. Ramla. Marsalforn est Ramla. Mère est père.

— Tu ne comprends vraiment pas grand-chose à ce que je dis, n'est-ce pas ? N'est-ce pas, Kundalimon ?

Il lui adressa un sourire, le sourire le plus chaleureux qu'elle eût encore jamais vu sur ses lèvres. Comme un rayon de soleil sortant de derrière un nuage. Mais il secoua la tête.

Nialli se dit qu'il lui fallait trouver autre chose, qu'elle progressait trop lentement. Les battements de son cœur commencèrent à s'accélérer.

— Nous devrions essayer le couplage, lança-t-elle avec une brusque audace.

Avait-il compris de quoi elle parlait ? Non. Il n'eut aucune réaction et le sourire resta figé sur ses lèvres.

— Un couplage. Voilà ce que je veux faire avec toi, Kundalimon. Mais tu ne sais pas non plus ce que c'est, n'est-ce pas ? Le couplage, c'est quelque chose que le Peuple fait à l'aide de l'organe sensoriel. Sais-tu seulement ce qu'est un organe sensoriel ? C'est cet appendice qui pend derrière notre dos comme une sorte de queue. Je suppose qu'en réalité, c'est bien une queue... Mais c'est beaucoup plus que cela. Il contient des tas de récepteurs qui remontent le long de la colonne vertébrale et sont directement reliés au cerveau.

Il souriait toujours du même sourire et ne comprenait manifestement rien.

— Notre organe sensoriel, insista Nialli, nous sert, entre autres utilisations, à établir un contact avec autrui. Un contact profond, intense et intime, d'esprit à esprit. Il nous est interdit d'essayer avant d'avoir atteint l'âge de treize ans et c'est la femme-offrande qui nous initie à ce contact. Après, nous pouvons chercher des partenaires de couplage.

Il braqua sur elle un regard inexpressif et secoua la tête.

— Deux personnes, quelles qu'elles soient, peuvent être partenaires de couplage, poursuivit-elle en lui prenant la main. Un homme et une femme, ou deux hommes, ou bien deux femmes, n'importe qui. Ce n'est pas comme l'accouplement, tu vois, ni le fait de prendre une compagne ou un compagnon. C'est une union des âmes. Le couplage a lieu avec quelqu'un dont on désire partager l'âme.

— Couplage, dit Kundalimon en souriant de plus belle.

— Oui, le couplage. Je ne l'ai fait qu'une seule fois, à l'âge de treize ans, à l'occasion de mon jour de couplage. Avec Boldirinthe, la femme-offrande. Jamais je n'ai recommencé. Il n'y a personne ici qui m'intéresse assez pour que je désire le connaître de cette manière. Mais un couplage avec toi, Kundalimon...

— Couplage ?

— Nous établirions un contact tel que nous n'en avons jamais connu. Nous pourrions partager les vérités du Nid et nous n'aurions même pas besoin d'essayer de parler la langue de l'autre, car il y a un langage du couplage qui va bien au-delà de la simple parole.

Elle se retourna pour s'assurer que la porte était bien fermée. Une impatience fébrile commençait à la gagner. Sa fourrure était moite et sa poitrine se soulevait et s'abaissait de plus en plus rapidement. Son corps exhalait une odeur forte, une odeur animale, qui lui piquait les narines.

Peut-être commençait-il à comprendre.

Elle leva son organe sensoriel et l'avança précautionneusement pour effleurer celui de Kundalimon.

Un contact fugitif s'établit. Ce fut comme une décharge électrique. L'âme du jeune homme lui apparut avec une stupéfiante netteté : un

pâle et lisse parchemin sur lequel d'étranges inscriptions avaient été tracées d'une écriture sombre, vigoureuse et singulière. Elle renfermait une grande douceur et de la tendresse, mais donnait une impression d'étrangeté. Elle était imprégnée du ténébreux mystère du Nid. Nialli pouvait lire dans son âme comme dans un livre. Il était totalement vulnérable et elle n'aurait aucune difficulté à achever le couplage et à réaliser l'union intime de leurs esprits. Elle sentit le soulagement, la joie et même quelque chose qui s'apparentait à l'amour envahir son âme.

Mais, passé le premier moment de surprise, Kundalimon retira vivement son organe sensoriel, interrompant le contact avec une douloureuse brusquerie. Il poussa un cri étranglé, mi-grondement, mi-cliquètement hjjk, et commença à agiter frénétiquement les deux bras, à la manière des insectes, pour la repousser. Une terreur folle brillait dans ses yeux. Puis il bondit en arrière et s'accroupit dans l'angle de la pièce dans une posture défensive, le dos plaqué contre le mur, haletant de frayeur. La peur et l'horreur se lisaient sur son visage convulsé aux narines dilatées et aux lèvres retroussées découvrant les deux rangées de dents.

Nialli Apuilana le fixait en écarquillant les yeux, horrifiée par ce qu'elle avait fait.

— Kundalimon ?

— Non ! Va-t'en ! Non !

— Je ne voulais pas te faire peur. Je voulais seulement...

— Non ! Non !

Il se mit à trembler comme une feuille et marmonna en hjjk des mots inintelligibles. Nialli Apuilana tendit les bras vers lui, mais il détourna la tête et se rencogna contre le mur. Elle recula, en proie à la honte et au désespoir.

— Est-ce que tu fais des progrès ? demanda Taniane.

— Un peu, répondit Nialli Apuilana en lui lançant un regard gêné. Pas autant que je voudrais.

— Il ne parle pas encore notre langue ?

— Il apprend.

— Et le hjjk ? Est-ce que le vocabulaire te revient ?

— Nous ne parlons pas le hjjk, répondit Nialli Apuilana d'une voix rauque. Il essaie de chasser le Nid de son esprit. Il veut redevenir chair.

— Chair, répéta Taniane en réprimant un frisson devant l'étrange tournure de la phrase de sa fille. Tu veux dire qu'il veut reprendre sa place dans le Peuple.

— Oui, c'est bien ça.

Taniane la dévisagea longuement. Comme cela lui arrivait si

souvent, elle aurait aimé regarder ce qu'il y avait derrière le masque qui lui cachait l'âme de sa fille et, pour la énième fois, elle se demanda ce qui était arrivé à la jeune fille pendant les quelques mois qu'elle avait passés dans le mystérieux et inquiétant labyrinthe souterrain qu'elle appelait le Nid.

— Et le traité ? poursuivit-elle.

— Pas un mot. Pas encore. Nous ne nous comprenons pas encore assez bien pour aborder autre chose que les sujets les plus simples.

— Le Praesidium se réunira la semaine prochaine.

— Je vais aussi vite que possible, mère. Aussi vite qu'il me le permet. J'ai essayé d'aller plus vite, mais il y a des... problèmes.

— Quel genre de problèmes ?

— Des problèmes, répéta Nialli Apuilana en détournant les yeux. Oh ! mère, ne me bouscule pas ! Si tu crois que c'est facile !

Pendant trois jours, elle ne put se résoudre à aller le voir et c'est un garde qui lui apportait à manger à sa place. Puis elle se décida et partit avec un plateau sur lequel elle avait placé des graines comestibles et les petits insectes rougeâtres connus sous le nom de rubis qu'elle avait trouvés le matin même sur l'aride versant nord-est des collines. Elle les lui présenta timidement, sans dire un mot. Il prit le plateau en silence et se jeta sur les rubis comme s'il n'avait rien mangé depuis une semaine, prenant à pleines poignées les petites carapaces rouges pour les fourrer avidement dans sa bouche.

Quand il eut terminé, il releva la tête et sourit. Mais, tout au long de la visite de Nialli, il demeura sur sa réserve.

Les dégâts n'étaient donc pas irréparables, mais la blessure mettrait quelque temps à se cicatriser. Nialli Apuilana avait compris que sa tentative de couplage était trop audacieuse et prématurée. Peut-être ne comprenait-il même pas l'utilisation qu'il pouvait faire de son organe sensoriel. Peut-être l'instant fugace d'intimité qu'ils avaient partagé avait-il été une sensation trop violente pour lui qui avait passé la majeure partie de sa vie dans le giron d'une race ayant des émotions d'une tout autre nature. Peut-être cette expérience avait-elle contribué à accroître l'incertitude dans laquelle il était sur son appartenance à l'une ou l'autre race.

Il devait se considérer comme un hijk sous la forme d'un être de chair et, en conséquence, l'intimité partagée avec un autre être de chair avait dû lui sembler profondément répugnante. Et pourtant une partie de lui s'était offerte avec ferveur et avec amour, une partie de lui avait désiré ardemment que leurs âmes fusionnent pour n'en former qu'une. Elle en avait la conviction. Mais il n'avait pas cédé à cette impulsion et, en proie à une terreur subite, il s'était détourné, en plein désarroi.

Ce jour-là, elle ne resta pas longtemps et consacra tout ce temps à essayer de vaincre la barrière linguistique. Elle passa en revue la courte liste des mots hjjk qu'elle connaissait et lui en donna l'équivalent dans la langue du Peuple en s'aidant du geste et de quelques coups de crayon. Kundalimon semblait faire des progrès. Elle sentait qu'il était profondément frustré par son impuissance à se faire comprendre. Il avait des choses à dire, il voulait développer le message que Hresh lui avait arraché avec l'aide du Barak Dayir, mais il était dans l'incapacité de s'exprimer.

Elle envisagea furtivement de faire appel à sa seconde vue. Après le couplage, c'est ce qui lui semblait le mieux. Elle pouvait projeter sa vision intérieure et essayer d'atteindre l'âme de Kundalimon.

Mais il se rendrait très probablement compte de ce qu'elle faisait et prendrait cela comme une autre intrusion, une violation de l'intimité de son âme, aussi choquante ou aussi effrayante que l'avait été la tentative de couplage. C'est un risque qu'elle ne pouvait courir, car cela ne ferait que ralentir le rétablissement de la confiance dans leur relation.

— Que peux-tu nous dire ? lui demanda Taniane le soir même.

Comme à l'accoutumée, elle entra dans le vif du sujet, sans tourner autour du pot. C'était le chef qui parlait, et non la mère. Ce n'était presque jamais la mère.

— As-tu commencé à parler du traité avec lui ?

— Il ne possède toujours pas un vocabulaire suffisant. Tu ne crois pas que j'essaie depuis le début ? poursuivit-elle d'un air malheureux en voyant la suspicion apparaître dans le regard de Taniane.

— Si, Nialli, je le crois.

— Je ne fais pas de miracles. Je ne suis pas comme père.

— Non, dit Taniane. Bien sûr que non.

Le soir de la réunion du Praesidium, fixée à la sixième heure après midi, les principaux dirigeants de Dawinno commencèrent de se rassembler dans la majestueuse salle aux sombres poutres cintrées et aux murs de granit brut.

Taniane prit place à la table d'honneur de bois de ksut rouge, à la surface miroitante, sous la grande spirale qui représentait le dieu Nakhaba des Beng et les Cinq Détés de la tribu Koshmar entrelacés en une harmonie divine. Hresh s'assit à sa gauche et les différents notables de la cité s'installèrent face à eux, sur les bancs incurvés disposés sur trois rangs.

Au premier rang, les trois princes de justice : le pimpant Husathirn Mueri, dominé par la silhouette massive de Thu-kimnibol encore vêtu de la cape et de l'écharpe de deuil rouge feu, et Puit Kjai, le Beng, raide comme la justice. À leurs côtés était assis Chomrik

Hamadel, le fils du dernier chef Beng indépendant, avant la constitution de l'Union. Au deuxième rang avaient pris place Staip, le vieux guerrier et sa compagne, Boldirinthe, la femme-offrande, ainsi que Simthala Honginda, leur fils aîné, et sa compagne Catiril qui était la sœur de Husathirn Mueri. Autour d'eux se trouvaient une demi-douzaine de riches marchands et fabricants disposant d'un siège au Praesidium et différents membres de la noblesse, les chefs de certaines des familles fondatrices de la cité : Si-Belimmion, Maliton Diveri, Kartafirain et Lespar Thone. Des personnages de moindre importance, les représentants des petites tribus et des guildes d'artisans, occupaient le troisième et dernier rang.

Tout le monde avait revêtu son costume d'apparat. Et tout le monde était coiffé de son casque de cérémonie pour marquer la solennité de l'événement, de sorte qu'une forêt de hautes coiffures ornementées se dressait dans la vaste salle. Le casque de Chomrik Hamadel, une masse de métal ornée de gemmes étincelantes surmontant sa tête jusqu'à une hauteur invraisemblable était assurément le plus voyant, mais l'armure de tête de Puit Kjai, un masque de bronze rouge agrémenté sur le devant et sur le derrière de deux énormes éperons d'argent attirait presque autant la vue.

Rien d'étonnant à ce que les princes Beng fussent aussi magnifiquement coiffés : ils étaient les descendants des premiers Hommes aux Casques. Rien d'étonnant non plus à ce que Husathirn Mueri qui était à moitié Beng arbore un superbe dôme doré semé de pointes cramoisies.

Mais même ceux qui étaient de pure souche Koshmar – Thu-kimnibol, Kartafirain, Staip, Boldirinthe – portaient leur plus belle coiffure. Et le plus extraordinaire était que Hresh, qui portait un casque au mieux une fois tous les cinq ans, en avait un ce jour-là. Il était de petit format et constitué de fibres noires entrelacées et retenues par un unique lien doré, mais il s'agissait quand même d'un casque.

Taniane était la seule à être venue la tête nue, mais l'un des étranges masques des anciens chefs accrochés au mur de son bureau était posé à côté d'elle sur la table d'honneur.

— Qu'attendons-nous ? demanda Husathirn Mueri quand fut dépassée l'heure fixée pour le début de la séance.

— Es-tu donc si pressé, cousin ? dit Thu-kimnibol, l'air amusé.

— Cela fait plusieurs heures que nous restons assis sans rien faire.

— Ce n'est qu'une impression, répliqua Thu-kimnibol. Nous avons attendu beaucoup plus longtemps dans le cocon avant que vienne le Temps du Départ. Sept cent mille ans, s'il m'en souvient bien. Une heure d'attente n'est qu'une goutte d'eau dans l'océan.

Husathirn Mueri lui adressa un sourire aigre-doux et détournait la tête quand, à l'étonnement général, Nialli Apuilana fit irruption dans la salle, hors d'haleine, la cape et l'écharpe de travers.

Elle avait l'air stupéfaite de se trouver là. Clignant des yeux et s'efforçant de reprendre son souffle, elle considéra pendant quelques instants l'assemblée des notables sans dissimuler le respect que lui inspirait ce spectacle. Puis elle se précipita vers une place libre, au premier rang, à côté de Puit Kjai.

— Elle ? demanda Husathirn Mueri. C'est pour elle que nous avons attendu tout ce temps ? Je ne comprends pas.

— Tais-toi, cousin.

— Mais...

— Tais-toi ! répéta Thu-kimnibol beaucoup plus sèchement.

Taniane se leva et fit courir ses mains sur le masque du chef posé devant elle.

— Nous allons pouvoir commencer, déclara-t-elle. La dernière séance des délibérations relatives au projet de traité de respect territorial mutuel qui nous a été soumis par les hjjk est ouverte. Je donne la parole au chroniqueur.

Hresh se leva lentement.

Il s'éclaircit la voix et fit des yeux le tour de la salle, posant sur tel ou tel notable un regard vif et pénétrant.

— Je commencerai, dit-il enfin, en récapitulant les termes de la proposition des hjjk telle que j'en ai pris connaissance avec l'aide du Barak Dayir dans l'esprit de Kundalimon, l'émissaire des hjjk.

Il leva une large feuille de parchemin jaune et lisse sur laquelle une carte avait été dessinée à gros traits bruns.

— Vous voyez en bas la cité de Dawinno, là où le bord du continent s'infléchit pour faire face à la mer. Et voici, au nord, la cité de Yissou. Encore plus haut se trouve Vengiboneeza. Tout ce qui s'étend au nord de Vengiboneeza est reconnu comme territoire hjjk.

Hresh s'interrompt. Il fit derechef du regard le tour de l'assemblée, comme s'il faisait l'appel.

— La Reine propose, poursuivit-il, de tracer une frontière passant entre Vengiboneeza et la cité de Yissou. Cette ligne partirait de la côte nord du continent pour traverser le grand fleuve central autrefois connu sous le nom de Hallimalla et continuer jusqu'à l'autre mer qui, d'après ce que nous savons, baigne la côte à l'extrémité orientale du continent. Tout le monde voit bien cette ligne ?

— Nous savons où elle va, Hresh, dit Thu-kimnibol.

Une lueur de contrariété apparut dans les yeux pailletés de rouge du chroniqueur.

— Bien sûr. Oui, bien sûr. Pardonne-moi, frère. Il grimaça un sourire et reprit son exposé.

— Cette frontière est donc tracée de manière à respecter la division présente du territoire. La partie actuellement détenue par les hijk leur restera acquise à jamais et sans contestation possible. Ce qui nous appartient restera à nous. La Reine s'engage à interdire à tous les hijk sous son autorité – sauf erreur de ma part, son autorité s'étend à la totalité de la population de la planète – de pénétrer dans le territoire du Peuple sans notre consentement formel. En retour, aucun membre du Peuple ne devra s'aventurer au nord de la cité de Yissou pour pénétrer en territoire hijk sans l'autorisation de la Reine. Telle est la première condition.

— Il y en a d'autres.

— Tout d'abord, la Reine nous offre de nous guider spirituellement, c'est-à-dire de nous initier aux concepts traduits de façon approximative par la vérité du Nid et l'amour de la Reine, qui, chez les hijk, semblent recouvrir des idées philosophiques ou religieuses. Je ne vois pas pourquoi la Reine s'imagine que cela pourrait nous intéresser, mais elle a proposé que des instructeurs viennent s'installer dans notre ville – dans chacune des Sept Cités – afin de nous enseigner la signification de ces concepts.

— C'est une plaisanterie ? rugit Kartaafirain. Des missionnaires hijk vivant ici, au milieu de nous, et débitant leurs inepties ! Je devrais dire des espions hijk ! Installés au cœur de notre cité ! La Reine nous prend-elle pour des demeurés ?

— Je n'ai pas terminé, dit Hresh en levant la main pour réclamer le silence. Il y a une troisième condition. La Reine exige encore que nous acceptions de nous cantonner dans le territoire actuellement sous notre contrôle, c'est-à-dire de renoncer irrévocablement à nous aventurer sur tout autre continent, que ce soit à seule fin de l'explorer ou pour y établir une colonie.

— *Quoi ?*

Le hurlement d'incrédulité provenait cette fois de Si-Belimnion.

— Grotesque ! s'écria Maliton Diveri en se dressant d'un bond et en agitant furieusement les bras tandis que retentissait le rire bruyant de Lespar Thone.

Hresh parut troublé et Taniane tapa sur la table pour rétablir le silence. Quand le brouhaha s'acheva, elle tourna la tête vers le chroniqueur.

— Hresh, dit-elle, tu as encore la parole. Ton rapport sur les termes du traité est-il complet ?

— Oui.

— Alors, quelle est ton opinion ?

— Je suis partagé, répondit-il. D'une part, ce traité nous conférerait la possession incontestée de la moitié la plus chaude et la plus fertile du continent. Et il nous assurerait d'être libérés à jamais

des dangers de la guerre et de son cortège de destructions.

— À la condition que les hjjk respectent le traité ! lança Thukimnibol.

— Bien sûr, à la condition qu'ils le respectent. Mais je pense qu'ils le feront. Ils ont beaucoup plus à y gagner que nous. En particulier en nous tenant à l'écart des autres continents. Il va de soi que nous n'avons pas la moindre idée de ce qui se trouve sur ces autres continents. Pas plus que nous ne sommes en mesure à l'heure actuelle de franchir les gigantesques océans qui nous en séparent. Mais il y a une chose que je sais : il pourrait y avoir là-bas d'autres cités en ruine de la Grande Planète et certaines pourraient regorger de trésors, tout comme Vengiboneeza. À l'époque où nous vivions encore dans la cité des yeux de saphir, poursuivit-il après avoir fait une nouvelle fois le tour de la salle du regard, je suis tombé sur un instrument qui m'a permis d'avoir une vision des quatre continents de la planète et de toutes les cités qui s'y élevaient jadis, des cités nommées Mikkimord, Tham ou encore Steenizale. Il est très probable que les ruines de ces cités nous attendent, comme ce fut le cas de Vengiboneeza. Peut-être sont-elles ensevelies sous les décombres depuis des centaines de milliers d'années, mais peut-être, comme à Vengiboneeza, des machines chargées des réparations les ont-elles conservées presque intactes. Vous savez tous à quel point les instruments et les outils que nous avons découverts à Vengiboneeza nous furent utiles. Les autres cités antiques, et il ne fait pour moi aucun doute qu'elles existent, renferment peut-être des choses encore plus précieuses. Si nous signons ce traité, nous renonçons purement et simplement à essayer de les découvrir.

— Et si nous avions autant de chances de trouver ces cités que de nager jusqu'à la lune ? dit Puit Kjai. Ou bien si nous parvenions à les découvrir – les dieux seuls savent au prix de combien de vies – et qu'il se révèle qu'elles ne contiennent absolument rien d'intéressant ? Je suis d'avis de les laisser aux hjjk, avec toutes les merveilles qu'elles peuvent renfermer. Ce traité nous permettra de conserver les terres qui nous appartiennent déjà, sans qu'il y ait matière à contestation. Cela me semble primordial.

— Je vous rappelle que la parole est encore au chroniqueur, fit vivement Taniane. Le chroniqueur est-il d'avis, poursuivit-elle en se tournant vers Hresh, de rejeter catégoriquement l'offre de traité des hjjk ?

Hresh la regarda bizarrement, comme s'il lui était extrêmement pénible de répondre à une question aussi directe.

— La première clause du traité, dit-il au bout de quelques instants, celle qui a trait au tracé d'une frontière, me paraît acceptable. J'avoue que je ne comprends pas ce que peut cacher la

deuxième, celle qui est relative à l'envoi d'instructeurs chargés d'enseigner la vérité du Nid. Pour ce qui est de la troisième, acheva-t-il en secouant la tête, la perspective de renoncer au profit des hijk à tous les trésors cachés de la planète ne me plaît pas du tout.

— Devons-nous, oui ou non, ratifier ce traité, Hresh ? insista Taniane.

— C'est au Praesidium qu'il appartient d'en décider, répondit-il en se rasseyant. J'ai exposé mon point de vue.

Le brouhaha reprit de plus belle. Tout le monde se mit à parler en même temps, avec de grands mouvements de casques et force gesticulations.

— Laissez-moi parler ! s'écria Taniane en frappant violemment sur la table. Si le chroniqueur refuse de prendre clairement position, poursuivit-elle tandis que le calme revenait lentement dans l'assemblée tumultueuse, le chef le fera !

Elle se pencha en avant pour balayer les premiers rangs d'un regard féroce. Délicatement, comme si elle ne se rendait pas vraiment compte de ce qu'elle faisait, elle prit le masque posé sur la table et le souleva pour le plaquer contre sa poitrine, la face tournée vers l'assemblée. C'était un objet monstrueux, d'un jaune luisant bordé de noir, pourvu d'un grand bec acéré et hérissé de pointes sur son pourtour ; on eût presque dit une tête de hijk, comme si un insecte, après l'avoir rongée de l'intérieur, venait brusquement de sortir à la hauteur de sa poitrine.

Taniane demeura immobile et silencieuse, juste quelques instants de trop. De nouveaux murmures s'élevèrent, puis les discussions reprirent à voix haute.

— Voulez-vous me laisser parler ? demanda d'abord Taniane sans hausser le ton. Laissez-moi parler ! poursuivit-elle en couvrant le tumulte d'une voix vibrante de colère. Laissez-moi parler !

— Par les déités, voulez-vous la laisser parler ! rugit Thu-kimnibol d'une voix féroce en se dressant de la moitié de sa haute taille.

Et, en quelques instants, le silence se fit dans la salle.

— Merci, dit Taniane, l'air furieux, en laissant nerveusement courir ses doigts le long du bord du masque qu'elle gardait plaqué contre sa poitrine. Il ne nous reste plus qu'une seule question à débattre, poursuivit-elle. Qu'avons-nous véritablement à gagner en signant ce traité par lequel nous nous engagerons à renoncer aux trois quarts de la planète ?

— La paix, répondit Puit Kjai.

— La paix ? Mais nous l'avons, la paix. Les hijk ne sont pas une menace pour nous. La seule fois où ils nous ont attaqués, nous les avons massacrés. As-tu déjà oublié l'assaut qu'ils ont lancé contre la Cité de Yissou que Harruel venait juste de fonder et que nous l'avons

aidé à défendre ? Tu y étais, Staip, toi aussi, Boldirinthe. Et toi, Thukimnibol... Tu n'étais encore qu'un petit garçon, mais, ce jour-là, je t'ai vu tuer des dizaines de hjjk en combattant aux côtés de ton père, Harruel. À la fin du jour, le champ de bataille était jonché de cadavres de hjjk et la cité n'avait pas été prise.

— C'est Hresh qui les a tués, déclara Staip. Avec l'aide d'un appareil magique qu'il avait découvert dans la capitale de la Grande Planète. Un appareil qui les a tous aspirés. J'y étais, je l'ai vu.

— C'est en partie vrai, dit Taniane. Mais en partie seulement. Ils étaient incapables de résister à nos guerriers. Nous n'avions rien à redouter d'eux ce jour-là et nous n'avons rien à redouter d'eux aujourd'hui ! Ils voltigent dans le nord comme un essaim d'abeilles au bourdonnement furieux, mais nous savons qu'ils ne peuvent rien contre nous. Certes, ils sont haïssables ; certes, ce sont des créatures infâmes et répugnantes, mais ils ne lancent plus de coups de main d'envergure contre nous. De loin en loin, quelques éclaireurs s'aventurent jusqu'aux portes de nos cités et...

Elle s'interrompt pour lancer un regard éloquent dans la direction de Nialli Apuilana.

— ... Et ils nous font parfois beaucoup de mal, acheva-t-elle aussitôt. Mais, Yissou soit loué, les opérations de ce genre sont devenues très rares. Il est tout à fait exceptionnel de rencontrer plus de trois hjjk par an dans notre province. Il n'y a donc pas lieu de vivre dans la terreur des insectes. Ce sont nos ennemis, mais nous sommes tout à fait capables de leur tenir tête, si jamais ils osaient nous défier. S'ils nous attaquent, nous les repousserons ! Pourquoi, dans ce cas, les laisser dicter leurs conditions ? Ils nous offrent généreusement de conserver notre propre territoire si nous remettons le reste de la planète entre leurs mains. Est-ce là une proposition sérieuse ? Qui d'entre vous y trouve un intérêt ? Qui d'entre vous y voit un avantage ?

— Moi, dit Puit Kjai.

Taniane lui fit signe de s'approcher et il se leva pour monter à la tribune. C'était un homme d'âge mûr, sec et aux traits anguleux, à la fourrure dorée et aux yeux du rouge ardent d'un Beng de pure souche. Puit Kjai avait succédé à son père, Noum om Beng, le vieillard desséché qui avait tenu les chroniques de sa tribu. Mais, après l'union entre les deux tribus, il s'était dessaisi de cette responsabilité au profit de Hresh, obtenant en échange l'un des postes de prince de justice. C'était un homme fier et entêté, passionnément attaché à ses opinions.

— Je ne suis pas homme à préconiser une lâche capitulation ou un repli timoré, commença-t-il en se tournant légèrement afin que son majestueux casque de bronze et d'argent réfléchisse la lumière venant

d'en haut. Comme la plupart d'entre vous, j'ai la conviction que notre destin est d'établir un jour notre domination sur la totalité de la planète et, pas plus que Hresh, je ne suis disposé à renoncer de gaieté de cœur à explorer les cités de l'époque de la Grande Planète ni les autres continents. Mais je crois aussi à la raison. Je crois à la prudence. Tu affirmes que les hjjk ne sont pas un danger pour nous, poursuivit-il en tournant la tête vers Taniane. Tu prétends que les guerriers de la tribu Koshmar les ont taillés en pièces pendant la bataille de la Cité de Yissou. Je n'étais pas présent, mais j'ai étudié cette bataille et j'en connais bien le déroulement. Je sais que de nombreux hjjk y ont perdu la vie, mais aussi que le Peuple a éprouvé des pertes et que le roi Harruel de Yissou en personne est mort, les armes à la main. Je sais également que Staip dit la vérité lorsqu'il affirme que c'est grâce à l'appareil magique de la Grande Planète employé par Hresh que la victoire est revenue au Peuple et que, sans cet appareil, ils vous auraient exterminés. Que, sans lui, la Cité de Dawinno n'existerait pas aujourd'hui.

— Mensonges ! lança Thu-kimnibol d'une voix étranglée. Par les Cinq Déités, j'y étais ! Notre victoire ne doit rien à la magie. Nous avons combattu comme des héros. J'ai tué ce jour-là plus de hjjk qu'il n'en a jamais vu de toute sa vie et je n'étais encore qu'un enfant ! Je m'appelais Samnibolon à l'époque. C'était mon nom de naissance. Qui oserait nier que Samnibolon, fils d'Harruel, a pris part à cette bataille ?

D'un ample mouvement du bras, Puit Kjai repoussa l'objection véhémence de Thu-kimnibol.

— Les hjjk se comptent par millions, reprit-il, alors que nous ne sommes encore que quelques milliers. D'autre part, j'ai plus souffert du contact avec les hjjk que la plupart d'entre vous. Vous savez que je suis Beng et que j'ai fait partie de ceux qui sont restés à Vengiboneeza après le départ de la tribu Koshmar. Je vous demande de ne pas oublier que, dix années durant, nous fûmes les seuls occupants de la cité. Mais les hjjk ont commencé à venir ; d'abord une cinquantaine, puis cent cinquante, puis plusieurs centaines. À la fin, ils étaient si nombreux que nous ne pouvions plus les compter. Il y avait des hjjk partout. Ils n'ont jamais levé la main sur nous, mais ils ont réussi à nous chasser de la cité par la seule force du nombre. Voilà ce qui arrive quand les hjjk sont pacifiques ; et quand ils ont des intentions belliqueuses... Vous qui les avez affrontés à Yissou, vous avez vu leur esprit combatif. Vous les avez repoussés, c'est vrai, mais, la prochaine fois qu'ils décideront de nous faire la guerre, nous n'aurons peut-être pas les armes de Hresh pour nous aider.

— Que proposes-tu donc ? demanda Taniane. De les implorer de nous permettre de garder nos propres terres ?

— Je propose de ratifier ce traité et d'attendre notre heure, répondit Puit Kjai. En le signant, nous nous protégerons contre toute intrusion des hjjk à l'intérieur des territoires que nous détenons en attendant de devenir plus forts, assez pour résister à une armée hjjk, quelle que soit son importance. Nous pourrions toujours envisager ultérieurement d'agrandir notre territoire. Nous pourrions toujours penser plus tard à explorer les autres continents et les merveilles qui peuvent s'y trouver, ce que, dans l'immédiat, nous serions bien incapables de faire. Un traité peut toujours être dénoncé. Rien n'est jamais définitif. Ce traité nous permet de gagner du temps et de protéger nos frontières contre les hjjk...

— Assez ! rugit Thu-kimnibol. Que l'on me donne la parole ! J'ai deux ou trois choses à dire !

— As-tu terminé, Puit Kjai ? demanda Taniane. Veux-tu lui laisser la parole ?

— Pourquoi pas ? répondit Puit Kjai avec un haussement d'épaules et un regard de mépris pour Thu-kimnibol. Je cède la place au dieu de la Guerre.

— Laissez-moi passer, dit Thu-kimnibol en se dirigeant vivement vers l'allée et en manquant de trébucher sur les jambes de Husathirn Mueri.

Il s'avança à grandes enjambées furieuses jusqu'au fond de la salle et se pencha sur le pupitre qu'il saisit à deux mains. Sa stature était si imposante que la table donnait l'impression de n'être qu'un jouet d'enfant.

Sa cape de deuil flottait sur ses larges épaules comme une couronne de feu. C'était sa première apparition en public depuis la mort de Naarinta. Il paraissait avoir profondément changé et le guerrier joyeux et plein d'entrain était devenu plus sombre, plus distant. Beaucoup en avaient fait la remarque ce jour-là. Il sentait à l'évidence le poids de ses responsabilités en tant que prince de la cité. Ses yeux semblaient plus sombres et plus enfoncés, et le regard qu'il porta sur l'assemblée était dur et pénétrant.

Quand il commença de parler, ce fut d'une voix grave et sarcastique.

— Puit Kjai prétend ne pas être un lâche. Puit Kjai affirme qu'il ne préconise que la prudence. Mais qui peut croire cela ? Nous savons tous ce que cache son discours : il tremble de peur à la seule pensée des hjjk. Ces hjjk qu'il imagine rôdant autour des murs de notre cité en bandes innombrables, prêts à la prendre d'assaut et à le déchiqueter, lui, l'unique, l'irremplaçable Puit Kjai ! Il s'éveille en sursaut, couvert d'une sueur d'effroi, en voyant des guerriers hjjk penchés sur son lit et qui s'apprêtent à arracher des lambeaux de chair de son corps et à les dévorer. Tout ce qui importe à Puit Kjai, c'est de

signer un papier, de signer n'importe quoi pour tenir à distance les terribles hjjk tant qu'il sera vivant. N'est-ce pas ce dont il s'agit ? Je vous le demande ? N'est-ce pas ce dont il s'agit ?

La voix de Thu-kimnibol résonnait dans toute la salle. Il se pencha un peu plus sur le pupitre et promena sur l'assemblée des notables un regard rempli d'assurance et de défi.

— Ce traité n'est qu'un piège, reprit-il après quelques instants. Ce traité est la marque du mépris dans lequel nous tiennent les hjjk. Et Puit Kjai nous exhorte à le ratifier ! Puit Kjai aspire à la paix. L'honorable Puit Kjai nous dit qu'il sera toujours temps de dénoncer le traité plus tard, quand la situation nous sera plus favorable ! Mais, pour l'instant, il convient de ramper devant les hjjk, car ils sont une multitude et que nous sommes peu nombreux, et parce que la paix est plus importante que tout. C'est bien cela, Fuit Kjai ? N'ai-je pas présenté fidèlement ton point de vue ?

Des murmures d'étonnement parcoururent la salle. Tout le monde avait le sentiment de découvrir un homme nouveau, car Thu-kimnibol n'avait jamais montré tant d'éloquence ni tant de véhémence au cours d'une séance du Praesidium. Tout le monde reconnaissait que c'était un grand guerrier, d'une stature et d'une force quasi divines, un géant plein de panache, au tempérament fougueux et belliqueux. Le nom qu'il s'était choisi le proclamait. Comme il venait de le dire, son nom de naissance était Samnibolon, mais, quand, à l'âge de neuf ans, était arrivé son jour de baptême où, selon la coutume Koshmar, il devait prendre son nom d'adulte, il avait choisi de s'appeler Thu-kimnibol, ce qui signifiait « Épée des dieux ». On se pressait autour de lui pour obtenir ses conseils et son appui. Mais d'aucuns, tel Husathirn Mueri qui voyait en lui son plus grand rival pour la conquête du pouvoir dans la cité, inclinaient à penser qu'il ne devait son autorité qu'à sa stupéfiante force physique et qu'il était dépourvu d'esprit et de subtilité. Ceux-là se voyaient brusquement contraints de réviser leur jugement.

— Permettez-moi maintenant de vous dire ce que je pense profondément, poursuivit Thu-kimnibol. Je pense que la planète, *toute* la planète nous appartient de plein droit, en vertu de notre filiation avec les humains qui y exerçaient jadis leur domination. Je crois fermement que notre destin est d'aller de l'avant, toujours plus loin, jusqu'à ce que tous les horizons n'aient plus de secrets pour nous. Et je crois tout aussi fermement que les hjjk, ces survivants hideux et répugnants d'une civilisation disparue, doivent être exterminés comme la vermine qu'ils sont !

— Quel projet hardi ! lança Puit Kjai d'une voix lourde de mépris. Avec leurs cadavres, nous fabriquerons des radeaux qui nous permettront de traverser les mers et d'atteindre les autres continents !

— C'est moi qui ai la parole maintenant, Puit Kjai, répliqua Thu-kimnibol en le foudroyant du regard.

Le Beng leva les mains en un geste comique de soumission.

— Je te la laisse. Je te la laisse.

— Voici ce que je propose, poursuivit Thu-kimnibol : nous renvoyons aux hjjk leur émissaire avec le traité déchiré et cousu sur sa carapace. En même temps, nous informons notre cousin Salaman de Yissou que nous acceptons ce qu'il nous implore de faire depuis longtemps, à savoir unir nos forces et lancer une guerre d'extermination contre les bandes errantes de hjjk qui menacent ses frontières. Puis nous envoyons vers le nord une armée constituée de tous les hommes et de toutes les femmes valides – ne te donne surtout pas la peine de les accompagner, Puit Kjai – et, avec l'appui du roi Salaman, nous prenons d'assaut le grand Nid des Nids avant que les hjjk aient eu le temps de comprendre ce qu'il leur arrive, nous détruisons leur infâme Reine des Reines et nous éparpillons leurs armées à tous les vents.

Sur ces mots, Thu-kimnibol se redressa et regagna sa place.

Un silence stupéfait s'abattit sur l'assemblée.

Puis, comme dans un rêve, Husathirn Mueri se leva et se dirigea vers la tribune. Il n'était pas du tout sûr de ce qu'il allait dire. Il n'avait pas encore une opinion tranchée, mais il savait que, s'il ne prenait pas la parole tout de suite, devant l'assemblée encore sous le coup des stupéfiantes déclarations de Thu-kimnibol, il passerait le reste de ses jours dans l'ombre de son rival et c'est Thu-kimnibol et non lui qui prendrait en main le destin de la cité après le départ de Taniane.

Tout en s'apprêtant à s'adresser au Praesidium, il implora les dieux en qui il ne croyait point de lui donner l'éloquence. Et les dieux furent généreux et lui donnèrent l'éloquence.

— Le prince Thu-kimnibol, commença-t-il posément en parcourant du regard les rangées de visages encore ébahis, s'est exprimé avec force et clairvoyance. Permettez-moi de vous dire que je partage son opinion sur le destin de notre race et que je suis également d'accord avec lui lorsqu'il affirme que, tôt ou tard, nous ne pourrions éviter un affrontement sans merci avec les hjjk. C'est le guerrier en moi qui vibre aux paroles exaltantes de Thu-kimnibol, car je suis le fils de Trei Husathirn, que certains d'entre vous n'ont pas oublié. Mais ma mère, Torlyri, que vous avez tous aimée et dont vous vous souvenez sans doute aussi, m'a inculqué la haine de la violence lorsque la violence n'est pas inévitable. Dans le cas présent, je pense que la violence est non seulement inutile, mais qu'elle pourrait être profondément néfaste.

Husathirn Mueri prit une longue inspiration. Les idées commençaient de se bousculer dans sa tête.

— Ma position est à mi-chemin entre celles du prince Thu-kimnibol et de Puit Kjai. Acceptons ce traité avec les hjjk pour gagner du temps, comme le suggère Puit Kjai. Mais envoyons également un messenger au roi Salaman de Yissou pour conclure une alliance avec lui afin d'être en position de force quand viendra enfin le moment de déclarer la guerre aux hjjk.

— Et quand ce moment viendra-t-il ? demanda Thu-kimnibol.

— Les hjjk se battent avec leur bec et leurs griffes, et avec des épées et des lances, répondit Husathirn Mueri en souriant. Même s'ils appartiennent à une race très ancienne et s'ils sont des survivants de la Grande Planète, ils n'ont pas d'autres moyens à leur disposition. Ils ont déchu de la grandeur qui fut la leur en ces temps reculés, car les yeux de saphir et les humains ne sont plus là pour leur montrer ce qu'il faut faire. Aujourd'hui, ils n'ont plus ni science ni machines, et leurs armes sont des plus primitives. Pourquoi en va-t-il ainsi ? Parce qu'ils ne sont rien d'autre que des insectes ! Des insectes dépourvus d'âme et d'intelligence !

Il perçut une sorte de hoquet furieux venant de l'assistance, juste devant lui. Ce ne pouvait être que Nialli Apuilana.

— Nous sommes différents, poursuivit-il. Nous découvrons – ou plutôt nous redécouvrons, rectifia-t-il diplomatiquement à l'intention de Hresh – chaque jour de nouveaux objets, de nouveaux secrets de l'ancien monde. Ceux d'entre vous qui se souviennent de la bataille de la cité de Yissou ont déjà constaté que les hjjk sont extrêmement vulnérables aux armes scientifiques. Et il y en aura d'autres. Oui, nous allons attendre notre heure et nous utiliserons ce temps pour mettre au point une arme qui nous permettra de massacrer mille hjjk d'un seul coup... Dix mille hjjk, cent mille ! À ce moment-là seulement, nous irons leur faire la guerre et, quand ce jour viendra, c'est la foudre que nous aurons dans les mains. Comment, malgré leur large supériorité numérique, pourront-ils nous résister ? Je propose de ratifier le traité aujourd'hui... et de faire la guerre plus tard !

Ce fut le tumulte dans l'assemblée. Tout le monde se leva en hurlant et en gesticulant.

— Un vote ! s'écria Husathirn Mueri. Je demande un vote !

— Oui, un vote ! rugit Thu-kimnibol tandis que Puit Kjai réclamait lui aussi que chacun exprime son opinion par son suffrage.

— Il y a encore quelqu'un à qui je veux donner la parole ! déclara Taniane d'une voix puissante pour couvrir le brouhaha.

Husathirn Mueri la regarda, médusé. Profitant du tumulte, Taniane venait de placer le masque de Lirridon sur son visage et le chef se tenait maintenant à côté de lui, à la table d'honneur, comme

une vision de cauchemar, droit, solennel et hiératique sous le terrifiant masque de hjjk qui attirait tous les regards. Elle était à la fois grotesque et effrayante, mais plus effrayante que grotesque. Ce n'était plus la femme lasse et vieillissante qu'il connaissait, mais un être d'une force stupéfiante, doté d'une autorité surnaturelle.

Pendant quelques instants encore et bien qu'il n'eût plus rien à dire, Husathirn Mueri demeura cloué sur place. Puis Taniane lui fit signe de s'écarter d'un geste impérieux, un geste n'admettant ni résistance ni réplique. Avec son masque, il émanait d'elle une puissance irrésistible. Husathirn Mueri quitta la tribune d'une démarche engourdie et regagna son siège, à côté de Thu-kimnibol.

Nialli Apuilana se leva et vint prendre sa place.

Elle resta plantée comme un piquet devant les rangées de visages indistincts. Puis les traits de quelques visages devinrent plus précis. Elle regarda Taniane, toujours cachée derrière son masque horifique, puis Hresh. Son regard se posa ensuite sur Thu-kimnibol, massif et impassible, assis au centre du premier rang, à côté de l'odieux petit Husathirn Mueri. Une foule de pensées contradictoires tourbillonnaient dans sa tête.

Le matin même, elle était allée trouver Taniane pour lui avouer son échec : elle n'avait pas réussi à en apprendre plus long sur le projet de traité des hjjk que ce que Hresh avait déjà découvert avec le Barak Dayir. Elle ne cachait rien à sa mère, mais la communication avec Kundalimon s'était révélée beaucoup plus difficile qu'elle, ou Taniane ne l'auraient cru. Elle avait donc été une piètre espionne et n'avait rien d'intéressant à lui apprendre au sujet du traité. C'était la vérité. Et Taniane avait semblé l'accepter.

Sa mission vitale s'en était donc allée en eau de boudin, mais, au lieu de la congédier, Taniane était demeurée silencieuse, comme si elle attendait autre chose. Et il y avait eu autre chose. Nialli Apuilana avait entendu avec stupéfaction les mots venus du plus profond d'elle-même franchir ses lèvres.

Laisse-moi quand même m'adresser au Praesidium, mère. Laisse-moi leur parler des hjjk. Leur parler de la Reine et du Nid. Leur dire ce que je n'ai jamais pu dire à personne et que je ne peux plus garder pour moi.

Stupéfaction de Taniane.

Tu veux t'adresser au Praesidium ?

Oui, au Praesidium. Pendant le débat sur le traité.

Elle avait vu le trouble qui saisissait sa mère. Ce qu'elle proposait était de la folie. Envoyer à la tribune une jeune fille comme elle ? La laisser contaminer le corps législatif de la cité avec ses élans capricieux et impulsifs ? Mais c'était tentant. Nialli Apuilana la taciturne rompt enfin le silence. Elle se décide enfin à parler et à

révéler les mystères du Nid. Elle ne fait grâce d'aucun détail. La tentation brille dans les yeux de Taniane. Connaître enfin une partie de ce qui se trouve dans l'esprit de sa fille... Même si cela doit être divulgué devant le Praesidium.

Laisse-moi le faire, mère. Laisse-moi le faire, je t'en prie. Je t'en prie.

Et le chef incline la tête en signe d'acquiescement.

Aussi irréel que cela lui parût, elle se trouvait maintenant à la table d'honneur, le point de mire de toute l'assemblée. La vérité enfin, la grande révélation après quatre années de silence. Oserait-elle le faire ? Comment allaient-ils réagir ? Mais la voix lui manquait. Ils attendaient et elle percevait leur impatience, leur hostilité. Pour la plupart d'entre eux, elle n'était qu'une jeune excentrique. Allaient-ils se moquer d'elle ? Allaient-ils la conspuer ? Comme elle était la fille du chef, elle espérait qu'ils se maîtriseraient. Mais c'était tellement difficile de commencer. Allait-elle se défilier et prendre ses jambes à son cou ? Non. Non. Parle-leur, Nialli. Que le spectacle commence.

Et elle commença enfin à parler, d'une voix douce, si douce qu'elle se demanda si on l'entendait au premier rang.

— Je vous remercie tous pour le privilège que vous m'accordez. Si je suis aujourd'hui à cette tribune, c'est parce qu'avant de décider de la réponse que vous allez faire au message de la Reine, il y a certaines choses que vous devez savoir et que je suis seule à pouvoir vous révéler.

Son cœur battait la chamade et elle avait la gorge nouée. Elle se força à se calmer.

— Comme vous le savez tous, poursuivit-elle, j'ai fait ce qu'aucun de vous n'a fait, j'ai vécu chez les hjjk. Vous n'avez pas oublié que je fus leur prisonnière. Moi, je ne pourrai jamais l'oublier. Je les ai donc bien connus... cette vermine dont vous parlez, ces insectes répugnants qu'il convient d'exterminer. Permettez-moi de vous dire ceci : ils n'ont absolument rien à voir avec les monstres stupides et haïssables que vous faites d'eux.

— Ils sont pourtant venus pour nous massacrer quand nous avons fondé la Cité de Yissou ! lança Thu-kimnibol. Nous n'étions que onze, sans compter quelques enfants, et nous vivions dans un misérable petit village, à plusieurs centaines de lieues de leur territoire. Quelle menace pouvions-nous représenter pour eux ? Mais ils sont arrivés par milliers pour nous détruire. Et pas un seul d'entre nous n'aurait survécu, si nous n'avions...

— Non, rétorqua Nialli Apuilana d'une voix calme qui parvint à couvrir les paroles véhémentes de Thu-kimnibol, ils n'étaient pas venus pour vous tuer.

— C'est pourtant l'impression que nous avons eue en voyant toute cette armée fondre sur nous en hurlant et en brandissant des lances.

Mais tout le monde peut se tromper. Je suppose qu'ils nous faisaient une simple visite de politesse !

Un éclat de rire général s'éleva dans la salle.

— En effet, répliqua vivement Nialli en refermant les mains sur le bord de la table, tout le monde peut se tromper. Mais comment auriez-vous pu savoir ce qu'ils faisaient là ? Avez-vous la moindre idée des raisons pour lesquelles ils font ce qu'ils font ? Avez-vous la plus petite notion de ce qui se passe dans leur esprit ?

— Leur esprit ? demanda Puit Kjai d'une voix chargée d'un mépris écrasant.

— Oui, leur esprit. Leurs pensées. Leur sagesse. Non, laissez-moi finir ! Laissez-moi finir !

Nialli Apuilana devenait provocante. Toute sa peur s'était envolée et elle sentait la colère monter en elle.

— Vous me connaissez, reprit-elle. Vous me considérez comme une révoltée, un être impie, une jeune insoumise. Peut-être avez-vous raison. Je reconnais que je n'ai jamais eu des idées très conventionnelles. Je ne nie pas que je ne révère pas aveuglément les Cinq Dêités, ni Nakhaba, ni les Cinq plus Un, ni toute autre combinaison de dieux qu'il vous plairait de faire. Pour moi, ils ne représentent rien, ce ne sont que...

— Blasphèmes ! Blasphèmes !

Le visage fermé, elle frappa la tribune en lançant de-ci de-là des regards flamboyants de colère. C'était son heure et elle ne les laisserait pas l'en priver. Ce doit être ce que Taniane éprouve quand elle se sent investie des pouvoirs du chef, songea-t-elle.

— Épargnez-moi vos protestations, je vous prie, reprit-elle avec fougue et dignité. J'ai la parole et je la garde. Les Cinq Noms ne sont justement pour moi que des noms. Une de nos propres inventions, destinée à nous reconforter dans les moments difficiles. Que mon père et ma mère me pardonnent, pardonnez-moi, vous tous, mais c'est ce que je crois. Je croyais autrefois à autre chose, à la même chose que vous. Mais quand je suis partie chez les hjjk, quand ils m'y ont emmenée de force, j'ai partagé leur vie, j'ai partagé leurs pensées. Et j'ai fini par comprendre, comme je n'aurais jamais pu le faire si j'étais restée ici, la véritable signification du divin.

— Combien de temps nous faudra-t-il encore supporter les inepties de ta fille, Taniane ? cria une voix au fond de la salle. Vas-tu la laisser tourner impunément les dieux en dérision ?

Mais le chef masqué garda le silence.

— Cette Reine, poursuivit implacablement Nialli Apuilana, que Thu-kimnibol brûle de découper en morceaux, que savez-vous, tous tant que vous êtes, de sa puissance et de sa sagesse ? Vous n'en avez pas la plus vague idée. Et les penseurs du Nid... Avez-vous seulement

déjà entendu ce terme ?

Elle sentait qu'elle avait trouvé le ton juste et elle en était transportée.

— Que savez-vous de la philosophie du Nid ? Que pouvez-vous me dire de l'amour de la Reine, ou du lien du Nid ? Vous ne savez rien ! Rien ! Et, moi, je vous affirme que cette vermine, ces insectes sont loin de mériter votre mépris. Ce n'est pas une vermine, ce ne sont pas des monstres, ils ne sont ni haïssables, ni répugnants. En réalité, ce que forment les hjjk, c'est une grande civilisation d'êtres humains !

— Quoi ? Quoi ? Les hjjk sont humains ? Mais elle a perdu la tête !

Nialli Apuilana fut obligée de crier, de hurler de toutes ses forces pour se faire entendre dans le tollé général qui s'élevait.

— Oui, humains ! Humains !

— Qu'est-ce qu'elle raconte ? marmonna le vieux Staip. Les hjjk sont des insectes, pas des humains ! Les humains de jadis étaient les Faiseurs de Rêves, ces êtres au corps tout rose, sans poils ni organe sensoriel.

— Les Faiseurs de Rêves étaient une espèce d'humains, c'est vrai ! Mais pas la seule ! Écoutez-moi ! Écoutez !

Elle serra le bord de la tribune et s'adressa à eux avec toute la force de la seconde vue. Un torrent de mots jaillissant avec la violence de ce qui a été trop longtemps réprimé.

— La vérité, commença-t-elle d'une voix forte et vibrante, est que les Six Peuples de la Grande Planète doivent tous être considérés comme humains, quel qu'ait été l'aspect de leur corps. Les Faiseurs de Rêves et les yeux de saphir, les végétaux, les mécaniques et les seigneurs des mers. Mais aussi les hjjk ! Oui, les hjjk ! Ils étaient tous humains, ces six peuples civilisés, capables de vivre ensemble en paix, d'apprendre, de bâtir et de se développer. C'est cela, être humain. Mon père me l'a enseigné quand j'étais petite et il aurait dû vous l'enseigner, à vous aussi. Et j'ai appris une seconde fois tout cela dans le Nid.

— Et nous ? demanda quelqu'un. Tu prétends que les hjjk sont humains, mais est-ce que nous le sommes, nous ? Est-ce que tout ce qui vit et pense est humain ?

— Non, à l'époque de la Grande Planète, nous n'étions pas humains. Mais nous commençons enfin à le devenir nous aussi, depuis que nous sommes sortis des cocons. Pour ce qui est des hjjk, ils ont franchi le seuil de l'humanité depuis un million d'années au moins. Comment pouvons-nous envisager de leur faire la guerre ? Ils ne sont pas notre ennemi ! Notre seul ennemi est nous-mêmes !

— Cette fille est folle, entendit-elle Thu-kimnibol murmurer.

Et elle le vit secouer tristement la tête.

— Si les termes de ce traité ne vous plaisent pas, poursuit Nialli Apuilana, refusez de le signer. Mais refusez aussi la guerre. La Reine est sincère quand elle vous offre l'amour et la paix. Sa protection est notre meilleur espoir. Elle attendra que nous soyons arrivés à l'âge adulte, que nous ayons pleinement atteint le stade de l'humanité, pour devenir dignes de son peuple. Puis nous serons libres de nous unir à eux comme s'étaient unis les Six Peuples de la Grande Planète, avant la chute des étoiles de mort ! Et alors, et alors...

La voix lui manqua et elle éclata en sanglots. Elle se sentit brusquement vidée de toute son énergie, à bout de forces. Elle roulait des yeux égarés et tout son corps était secoué de tremblements.

— Aidez-la à descendre, dit une voix – celle de Staip ? de Boldirinthé ? – venant de derrière Husathirn Mueri.

Tout le monde parlait et criait en même temps. Nialli Apuilana s'accrocha à la tribune en tremblant violemment. Elle crut qu'elle allait être prise de convulsions. Elle savait qu'elle était allée trop loin, beaucoup trop loin. Elle avait osé dire l'indicible, ce qu'elle leur avait caché pendant toutes ces années. Et maintenant, ils la prenaient tous pour une folle. Mais peut-être l'était-elle.

Tout commençait à osciller autour d'elle. Juste devant, la cape de deuil de Thu-kimnibol semblait palpiter et émettre des pulsations comme un soleil en folie. À la table d'honneur, Hresh paraissait hébété de stupeur. Elle tourna la tête vers Taniane, mais le chef demeurait impénétrable derrière son masque, immobile au milieu du chaos qui régnait dans la salle.

Nialli Apuilana eut l'impression que ses genoux commençaient de se dérober sous elle.

Une scène horrible, se dit Husathirn Mueri. Choquante, effrayante, pitoyable.

Il l'avait écoutée d'abord avec stupéfaction, puis avec consternation. L'apparition de Nialli Apuilana, si jeune, si mystérieuse et si douloureusement belle à la tribune lui avait fait une vive impression. Jamais il n'aurait imaginé que la jeune fille pût s'adresser au Praesidium et il ne s'attendait assurément pas qu'elle tienne un discours de ce genre et fasse preuve de tant d'audace. L'entendre parler avec tant de flamme et tant de fermeté l'avait rendue encore plus désirable, l'avait, en réalité, rendue tout à fait irrésistible.

Mais son discours avait dégénéré en galimatias. Nialli Apuilana était devenue quasi hystérique et menaçait de se trouver mal devant tout le monde.

Il vit qu'elle allait tomber.

Sans hésiter, presque sans réfléchir, Husathirn Mueri se précipita vers elle. Il la prit par les coudes pour la soutenir et l'aider à se

redresser.

— Lâche-moi..., dit-elle en secouant violemment la tête.

— Je t'en prie. Descends de là.

Elle lui lança un regard mauvais, mais il n'aurait su dire s'il exprimait de la haine ou simplement son désarroi. Il l'attira doucement vers lui et elle se laissa faire. Il l'aida à descendre de la tribune et, un bras protecteur passé autour de son cou, il la conduisit lentement vers un siège, sur le côté de la salle. Elle leva vers lui des yeux qui semblaient ne rien voir du tout.

La voix de Taniane résonna derrière lui comme une trompette.

— Voici notre décision : il n'y aura pas de vote aujourd'hui. Le traité n'est ni accepté ni rejeté, et nous ne répondrons pas à la proposition de la Reine. La question du traité est renvoyée à une date indéterminée. Mais, en attendant, nous enverrons un émissaire à la Cité de Yissou, dans le dessein de définir avec le roi Salaman les termes d'une alliance défensive.

— Contre les hjjk ? demanda quelqu'un.

— Oui, contre les hjjk. Contre nos ennemis.

Salaman reçoit un visiteur

Par un froid matin d'été noyé dans le brouillard, le roi Salaman de Yissou sortit à la première heure en compagnie de Biterulve, celui de ses nombreux fils qu'il préférait, pour faire sa tournée d'inspection du grand mur d'enceinte toujours inachevé.

Il ne se passait pas un seul jour sans que le roi sortît de son palais au cœur de la cité pour aller inspecter les travaux de construction du mur. Debout au pied de l'ouvrage, il levait la tête vers les merlons et les embrasures, évaluant leur hauteur, l'âme dévorée par l'anxiété. Puis il montait par l'un des nombreux escaliers et suivait le chemin de ronde. L'immense parapet noir, aussi imposant qu'il fût, ne lui semblait jamais suffisamment haut pour apaiser son anxiété. Dans les pires moments d'inquiétude fébrile, il imaginait des échelles chargées de grappes de hjjk apparaissant brusquement au sommet du rempart. Il imaginait des cohortes furieuses de hjjk franchissant la muraille et se répandant dans les rues de la cité.

Les tournées d'inspection de Salaman avaient ordinairement lieu à l'aube et toujours dans la solitude. Si un passant venait à le voir à cette heure matinale, il détournait les yeux afin de ne pas déranger le roi sur son rempart. Personne, pas même ses fils, ne lui adressait la parole dans ces circonstances. Personne ne s'y serait risqué.

Mais, ce matin-là, Biterulve avait demandé à son père s'il pouvait l'accompagner et Salaman avait accepté sans hésiter. Jamais il ne refusait rien à Biterulve. À l'âge de quatorze ans, le sixième des huit princes engendrés par Salaman, l'unique garçon de Sinithista, était un enfant si frêle, si doux et si différent des autres que son père en était venu à douter qu'il fût de son sang. Mais il avait gardé ses doutes pour lui et ne le regrettait pas. Biterulve était aussi mince et svelte que Salaman et ses autres fils étaient râblés, et il avait une fourrure étonnamment pâle, de la couleur d'un champ de neige à la clarté de la lune, alors que celle de Salaman et du reste de sa progéniture était très foncée. Mais les yeux d'un gris froid de Biterulve étaient sans conteste ceux du roi et, bien que moins ardent de nature que son père et ses frères, il avait un esprit souple dans lequel Salaman se retrouvait.

Ils quittèrent le palais avant l'aube. Salaman observait du coin de

l'œil son fils qui conduisait fermement son xlendi, tenant la bride haute à l'animal agile pour le diriger dans les rues étroites et sinueuses, et freinant habilement son allure quand un travailleur matineux tirant un fardier débouchait brusquement à l'angle d'une rue.

L'une des hantises de Salaman était que ce fils si doux ne le soit trop. Il redoutait que Biterulve soit dépourvu de tout esprit guerrier et qu'il soit incapable de tenir son rang quand les hjjk lanceraient enfin l'assaut qu'il appréhendait depuis si longtemps et qu'arriverait le temps des calamités. Salaman ne redoutait pas le déshonneur, car il savait que ses autres fils auraient une conduite héroïque, mais il ne voulait pas que le garçon souffre quand les hordes barbares d'insectes déferleraient sur la cité.

Peut-être me suis-je mépris sur son compte, se dit Salaman en regardant le jeune homme talonner fièrement sa monture dans les rues silencieuses.

Le roi éperonna son xlendi et rattrapa son fils au moment où il débouchait du dédale de petites rues dans les larges avenues menant au mur d'enceinte.

— Tu montes très bien, cria Salaman. Bien mieux que je n'en avais gardé le souvenir.

Biterulve tourna la tête pour le regarder par-dessus son épaule, un grand sourire aux lèvres.

— J'ai fait des promenades presque tous les jours avec Bruikkos et Tanthiav. Ils m'ont appris quelques trucs.

Le roi se sentit brusquement alarmé.

— À l'extérieur du mur, tu veux dire ?

— Il n'est pas très facile de se promener à dos de xlendi dans les rues de la cité, répliqua le garçon avec un petit rire.

— C'est juste, reconnut le roi à contrecœur. Et que pouvait-il donc lui arriver ? Bruikkos et Tanthiav n'auraient certainement pas commis l'imprudence de s'aventurer trop loin, là où ils risquaient de tomber sur une bande de hjjk. Si le petit veut aller se promener avec ses frères, songea Salaman, je ne dirai rien. Je ne dois pas le protéger à l'excès si je veux faire de lui un vrai prince, si je veux faire de lui un vrai guerrier.

Ils avaient atteint le mur. Ils descendirent de leur xlendi et attachèrent les montures à des piquets. Le brouillard se dissipait et les premières traînées grises du jour apparaissaient dans le ciel.

Salaman se sentait étonnamment détendu. Il était en général maussade et préoccupé, mais, ce matin-là, il avait l'esprit libre et serein, et le corps apaisé. Il avait passé la nuit avec Vladirilka, sa quatrième et plus récente compagne. Il avait encore son odeur sur sa fourrure et sa chaleur sur son corps.

Il était certain d'avoir engendré un fils pendant l'accouplement de la nuit. Salaman était persuadé que l'on peut savoir quand on produit un fils et il ne faisait aucun doute pour lui que tel était le cas.

Il avait tant de filles qu'il lui était difficile de se souvenir de tous leurs noms et il n'en voulait plus d'autres. Les femmes avaient détenu le pouvoir dans le cocon et il savait que c'était encore une femme qui dirigeait la cité de Dawinno. Mais, dès les premiers temps, Yissou avait été une cité faite pour les hommes. Salaman avait toujours respecté Koshmar de son vivant et il avait une bonne opinion de Taniane, mais jamais une femme ne serait à la tête de sa ville.

C'étaient des fils qu'il voulait, une quantité de fils. Un roi, pensait-il, n'avait jamais trop de fils. Fonder une dynastie est comme bâtir un mur : il faut regarder au-delà de l'avenir immédiat et se préparer au pire. C'est pourquoi Salaman avait déjà engendré huit garçons et il espérait bien en avoir ajouté un neuvième pendant la nuit. Si ce n'était pas Chham qui lui succédait sur le trône, ce serait Athimin et, sinon, ce serait Poukor, ou Ganthiav, ou bien Bruikkos, ou encore l'un des plus jeunes princes. Le prochain roi serait peut-être même celui qu'il avait engendré pendant la nuit, avec Vladirilka. Ou bien un garçon qui n'était pas encore conçu, né d'une compagne qu'il n'avait pas encore choisie. Une seule chose était certaine : la royauté ne reviendrait pas à Biterulve. C'était un garçon trop sensible et trop compliqué. Salaman le voyait plutôt occuper une charge de conseiller de la couronne. Chham ou Athimin étaient mieux armés que lui pour affronter les dures réalités du pouvoir royal.

Mais il avait encore largement le temps de préparer sa succession. Salaman venait à peine d'atteindre sa soixantième année. Il n'ignorait pas que certains le considéraient comme un vieillard, mais il était loin de partager cette opinion. Il pensait, pour sa part, être encore dans la force de l'âge et soupçonnait que la jeune et douce Vladirilka, encore endormie avec la chaleur du roi dans son ventre, ne le contredirait pas sur ce chapitre.

Biterulve montra du doigt le plus proche des escaliers qui permettaient de gagner le sommet du rempart.

— Nous allons monter, père ?

— Attends un peu. Reste près de moi d'abord. Il aimait à contempler le mur d'en bas pour commencer. À l'étudier. À s'imprégner de sa force et à laisser pénétrer son âme.

Il leva la tête et laissa son regard courir le long du mur, le plus loin possible. Il l'avait déjà fait dix mille fois, mais il ne s'en lassait pas.

L'immense mur qui entourait la Cité de Yissou était formé de gigantesques pierres noires et dures, hautes de la moitié de la taille d'un homme, deux fois plus larges et épaisses de la longueur d'un bras.

Depuis plusieurs décennies, une armée de tailleurs de pierre y travaillaient de l'aube au crépuscule, tous les jours de l'année, découpant lentement et patiemment les énormes blocs dans une carrière située dans le ravin qui s'étirait à l'ouest de la cité, les taillant et les équarissant avant de les polir. Des groupes dociles de vermillions halaient ensuite les charges massives à travers le plateau accidenté, jusqu'au bord du large cratère de faible profondeur qui abritait la cité. Chaque fois qu'un mégalithe arrivait devant l'emplacement qui lui était réservé le long du mur en continuél agrandissement, les ouvriers émérites de Salaman le mettaient en place en le hissant hardiment à l'aide d'engins de bois et de harnais faits de brins de larret tressés.

— C'est ici qu'un bloc de pierre est tombé, il y a cinq ans, dit-il en indiquant le mur de la tête.

À l'évocation de ce souvenir, il sentit l'amertume remplir son âme, comme chaque fois qu'il venait à cet endroit. Trois ouvriers avaient été écrasés par la pierre et deux autres avaient été condamnés à mort sur l'ordre de Salaman, pour l'avoir laissé tomber. Chham et Athimin, ses propres fils, s'étaient élevés contre la cruauté de la sentence, mais le roi était resté inflexible. Le jour même, les deux hommes avaient été emmenés pour être sacrifiés à Dawinno le Destructeur.

— Je m'en souviens, dit Biterulve. Et je me rappelle aussi que tu as fait exécuter les hommes qui ont fait tomber le bloc de pierre. Je pense souvent à ces pauvres ouvriers, père.

— Vraiment, mon garçon ? dit Salaman en lui lançant un regard étonné.

— Ils ont perdu la vie à cause d'un accident... Crois-tu que c'était vraiment un juste châtiment ?

— Comment tolérer une telle maladresse ? demanda Salaman en refoulant soigneusement sa colère. La construction du mur est notre objectif le plus sacré. Toute négligence doit être considérée comme un sacrilège.

— Le crois-tu vraiment, père ? demanda Biterulve en souriant. Il me semble que si nous étions parfaits en toutes choses, nous serions nous-mêmes des dieux.

— Épargne-moi tes subtilités, dit le roi en lui donnant une petite tape affectueuse sur l'arrière de la tête. Trois hommes ont perdu la vie à cause de la stupidité de ces deux maçons. Le contremaître Augenthryn a péri. Le mur était toute sa vie. Cela m'a fait mal de le perdre. Et qui sait combien d'autres victimes il aurait pu y avoir si j'avais laissé ces incapables continuer ? La pierre suivante m'aurait peut-être écrasé la tête. Ou bien la tienne.

Au vrai, il s'était interrogé sur la sagesse d'une sentence aussi rigoureuse au moment même où il la prononçait. Mais Biterulve

n'avait pas à le savoir. La condamnation lui avait simplement échappé dans l'accès de fureur qui l'avait saisi en découvrant le spectacle navrant du magnifique bloc de pierre tout lézardé et inutilisable, duquel dépassaient six jambes ensanglantées.

Mais, une fois prononcé, un décret ne peut être révoqué. Salaman savait qu'un roi doit être juste et clément, mais qu'il se montre parfois d'une cruauté inconsidérée, car c'est également dans la nature du pouvoir royal. Et lorsqu'il est cruel, il lui faut prendre garde de ne point se faire surprendre à mettre en doute le bien-fondé de sa cruauté, sinon le peuple le regardera comme le pire de tous les despotes, un souverain fantasque. L'injustice même de cette sentence hâtivement prononcée la rendait impossible à annuler. C'est ainsi que le sang avait été expié par le sang dans cet épisode de la construction du grand mur noir de Salaman. Si le peuple s'en était inquiété, il n'avait jamais exprimé son mécontentement.

— Viens, dit Salaman. Montons.

En dix-huit points équidistants du périmètre, s'élevaient d'élégants escaliers de pierre qui donnaient accès à l'étroit chemin de ronde pavé de briques qui courait au sommet du rempart. Au début de leur construction, certains des fils et des conseillers de Salaman avaient trouvé l'existence de ces escaliers paradoxale, voire dangereuse.

— Jamais nous n'aurions dû les construire, père, avait déclaré Chham avec toute la gravité qu'il affectait en sa qualité d'aîné. Ils ne feront que faciliter la tâche des hijk pour se répandre dans la cité s'ils réussissent à escalader le mur.

Et Athimin, son frère cadet, le seul autre fils que le roi avait eu de Weiawala, sa première compagne, avait fait chorus.

— Nous devrions les supprimer, père. Ils me font peur. Chham a raison, ils nous rendent trop vulnérables.

— Jamais les hijk n'escaladeront le mur, avait répliqué Salaman. Mais nous avons besoin de ces escaliers afin que nos guerriers puissent arriver rapidement au sommet du mur si des assaillants tentent un jour de le prendre d'assaut.

Les jeunes princes n'avaient pas insisté. Ils savaient qu'il valait mieux éviter de s'engager avec leur père dans une discussion de ce genre. Salaman gouvernait la cité d'une main ferme et avec compétence depuis leur plus tendre enfance, mais, sur ses vieux jours, il devenait de plus en plus irascible et rigide. Tout le monde, y compris Salaman lui-même, avait conscience que le mur n'était pas un sujet à aborder dans le courant d'une discussion raisonnable. Le roi n'avait que faire de la raison quand il s'agissait du Grand Mur. Son unique préoccupation était d'en faire un ouvrage si haut que la question de l'escalade ne puisse plus se poser.

Pendant ses tournées matinales d'inspection, il choisissait un escalier différent chaque jour et redescendait invariablement par le deuxième escalier sur la gauche de celui qu'il avait pris pour monter, de sorte qu'il lui fallait six jours pour faire le tour complet des remparts. C'était un rite dont il ne déviait jamais, été comme hiver, sous la pluie comme sous le soleil. Il avait le sentiment que la sécurité de la cité en dépendait.

Biterulve commença de grimper les marches quatre à quatre ; Salaman le suivit à une allure plus digne. Arrivé en haut, il tapa du pied sur le pavement de briques du chemin de ronde qui couvrait les énormes blocs de pierre noire comme une épaisse couche de peau sur une musculature puissante.

— Sens-tu comme il est solide sous tes jambes, mon fils ? demanda Salaman en riant. Voilà un mur pour toi ! Voilà un mur dont on peut être fier !

Il posa le bras sur l'épaule du garçon et parcourut du regard les terres encore noyées dans la brume qui s'étendaient aux portes de la cité.

La Cité de Yissou avait été bâtie dans une vallée riante et fertile. Des montagnes aux versants couverts de forêts denses la bordaient au nord et à l'est, des collines arrondies s'élevaient au sud et un terrain âpre et onduleux s'ouvrait à l'occident, vers l'océan lointain.

La gigantesque cuvette occupée par la cité elle-même se trouvait au cœur d'une vaste prairie tapissée des deux variétés d'herbes, la verte et la rouge. Le pourtour de la dépression parfaitement circulaire était clairement délimité. Bien qu'incapable de le prouver, Salaman avait toujours été persuadé que le cratère était le point d'impact d'une étoile de mort qui s'était fracassée sur la Terre au début de la période de funeste mémoire nommée le Long Hiver.

Le bord de la cuvette était bien marqué, mais il n'offrait guère de protection contre des envahisseurs. C'est pourquoi, depuis trente-cinq ans, la construction du Grand Mur de Yissou se poursuivait sans relâche.

Salaman avait commencé les travaux dans le courant de la sixième année de la cité, la troisième de son propre règne qui avait commencé à la mort du premier roi de Yissou, le violent et ombrageux Harruel. Pendant son long règne, il avait vu le mur s'élever de quinze assises en la plupart des points du périmètre pour former un rempart cyclopéen ceignant la cité sur tout le pourtour de la cuvette.

Dans les premiers temps de la fondation de Yissou, une simple palissade de bois protégeait ce périmètre, sans grande efficacité. Salaman qui, à l'époque, n'était encore qu'un jeune guerrier, mais rêvait déjà de succéder à Harruel, avait fait le serment de la remplacer un jour par un infranchissable mur de pierre. Et il avait tenu parole.

Si seulement il pouvait être assez haut ! Mais quelle hauteur pouvait être considérée comme suffisante ?

L'assaut tant redouté des hijk n'avait pas encore eu lieu depuis le début de son règne. Les insectes erraient dans la campagne avoisinante et il arrivait de loin en loin que de petites bandes d'une dizaine ou d'une vingtaine d'individus, s'étant écartées pour quelque insondable raison de leur avant-poste de Vengiboneeza, s'approchent de la cité. Mais ils demeuraient à la limite de la visibilité, petites taches noir et jaune, pas plus grosses à cette distance que des fourmis, leurs lointains ancêtres. Puis ils faisaient demi-tour et repartaient vers le nord, ayant satisfait la vive curiosité qui les avait poussés à venir jusque-là. Salaman pensait qu'il était vraiment impossible de comprendre les hijk.

Ainsi, année après année, régnait ce que les insectes nommaient la paix de la Reine. Mais la paix de la Reine pouvait n'être rien d'autre qu'un piège, un mensonge, une illusion, une simple situation transitoire. Les hijk pouvaient y mettre un terme à leur convenance. La guerre pouvait éclater à tout moment. Tôt ou tard, inmanquablement, cela se produirait.

Comment pouvait-il se persuader qu'un mur de quinze assises était assez haut ? Il se représentait les hijk construisant des échelles de plus en plus longues et franchissant son mur, quelle que fût la hauteur à laquelle il le haussait, même s'il devait s'élever jusqu'à la voûte du ciel.

— Je pense que nous allons le surélever, déclarait souvent Salaman avec un grand geste des deux bras. Encore trois assises, peut-être quatre.

Et les entrepreneurs et les maçons soupiraient. À mesure que le mur de Salaman s'élevait, tous les créneaux et les parapets, les échauguettes et les beffrois disposés le long de la muraille devaient être démantelés pour laisser la place aux nouvelles rangées de blocs de pierre, puis reconstruits, puis à nouveau détruits quand l'idée fixe de Salaman le poussait à exiger une ou deux assises de plus.

Mais ils s'y étaient habitués. Le mur était l'obsession du roi, son jouet le plus cher, son monument. Tout le monde savait qu'il continuerait de s'élever tant que Salaman serait roi. Ils n'auraient su que dire ni que faire s'il leur avait annoncé tout à trac un beau jour : « Le mur est terminé. Nous sommes à l'abri de toute attaque ennemie. Rentrez tous chez vous et cherchez une nouvelle occupation dès demain. »

Il n'y avait guère de chances pour que cela se produise. Le mur ne serait jamais achevé.

Le roi tapa derechef du pied, il se représentait les racines massives que le mur développait pour s'ancrer dans les profondeurs de la terre

et il se mit à rire.

— Sais-tu ce que j'ai accompli, mon fils ? demanda-t-il à Biterulve. J'ai construit un mur qui durera un million d'années. Et même un milliard d'années. Le monde se développera et connaîtra un jour une grandeur à côté de laquelle la civilisation de la Grande Planète semblera dérisoire et, en voyant le mur, les gens diront : « C'est le mur de Salaman qui fut roi de Yissou quand le monde était encore tout jeune. »

— Le monde est-il vraiment jeune maintenant, père ? demanda Biterulve en prenant un air rusé. Je croyais qu'il était très vieux, que nous vivions ses derniers moments.

— C'est vrai, mon fils, mais pour ceux qui viendront après nous, notre époque semblera encore celle de la jeunesse.

— Quel âge a le monde, à ton avis ?

Le roi sourit intérieurement. Le garçon lui rappelait parfois Hresh, Hresh enfant, Hresh-le-questionneur.

— Le monde a au moins deux millions d'années, répondit-il avec un haussement d'épaules. Peut-être trois.

— Vraiment ? insista Biterulve. Mais si sept cent mille ans se sont écoulés depuis la Grande Planète, s'il y a eu avant cette civilisation une époque où les humains étaient les maîtres de la Terre et si, en des temps encore plus reculés, les humains n'étaient qu'une race parmi d'autres – comment le monde pourrait-il n'avoir que trois millions d'années ?

— Alors, c'est peut-être quatre millions, dit Salaman.

Cela l'amusait de voir quelqu'un argumenter contre lui de la sorte, mais seul Biterulve pouvait se le permettre.

— Cinq, si tu veux. Le monde se renouvelle perpétuellement. Il est jeune au début, puis il vieillit et il trouve une seconde jeunesse. Et quand il recommence à vieillir, l'homme regarde en arrière et évoque l'âge déjà presque entièrement oublié qui a précédé son époque, et il dit que c'était la jeunesse du monde, sans savoir que le monde avait déjà été vieux auparavant. Est-ce que tu me suis, mon fils ?

— Je crois, répondit Biterulve d'un ton narquois.

Salaman lui tapota virilement l'épaule et, sous le ciel qui allait s'éclaircissant, ils longèrent le chemin de ronde vers le sud, dans la direction du pavillon. C'était une construction en dôme, de pierre grise, lisse et luisante, qui s'élevait au-dessus du mur, à la hauteur du plus méridional des dix-huit escaliers.

Le pavillon était réservé à l'usage exclusif de Salaman. Il aimait à s'y retirer dans la solitude, parfois pendant plusieurs heures d'affilée, pour sa méditation matinale ou à d'autres moments de la journée.

À cet endroit, et à cet endroit seulement, le mur s'éloignait du bord du vieux cratère. Il s'écartait vers le sud afin d'englober une

éminence du sommet de laquelle on distinguait la ligne de la mer occidentale, les forêts qui s'étendaient à l'orient et les collines bosselant le paysage au midi.

Au tout début, quand Harruel était roi, quand la palissade de bois était encore inachevée et quand la cité n'était encore composée que de sept huttes de guingois, abris précaires encadrés de plantes grimpantes, il arrivait fréquemment à Salaman de gravir cette éminence, seul le plus souvent, parfois accompagné de Weiawala, sa première compagne. Arrivé au sommet, il s'asseyait et rêvait à un avenir glorieux qui s'ouvrirait devant lui. La même vision lui venait sans cesse : la Cité de Yissou à l'apogée de sa grandeur et de sa splendeur, surpassant même l'antique Vengiboneeza des yeux de saphir ; une cité puissante, capitale d'un empire puissant s'étendant jusqu'à l'horizon et même au-delà, et gouverné non par les descendants du fruste Harruel, mais par les petits-enfants de Salaman.

Une partie de ce rêve s'était réalisée. Mais pas la totalité.

La cité s'était développée au-delà de ses limites premières, sans toutefois atteindre l'horizon. L'occupation de Vengiboneeza par les hijk brisant son rêve d'un empire rayonnant vers le nord et l'est, et la mer formant une barrière infranchissable à l'ouest, l'expansion se limitait au sud. De petits villages d'agriculteurs commençaient depuis peu à pousser à quelque distance de la cité, mais seuls les plus rapprochés reconnaissaient l'autorité de Salaman. Les autres conservaient une indépendance assez floue ou même, pour les plus éloignés, se considéraient comme tributaires de Dawinno.

Salaman soupçonnait que sa cité ne faisait pas la moitié de la Cité de Dawinno fondée loin au sud par Hresh et Taniane, mais il avait encore le temps de bâtir un empire. Il lui arrivait encore, lorsqu'il se rendait dans le pavillon qu'il avait fait construire à l'endroit de ses rêveries de jeunesse, d'embrasser toute la contrée du regard et de songer à la splendeur que connaîtrait un jour son royaume.

— Je sens quelque chose d'étrange, père, dit brusquement Biterulve tandis qu'ils s'approchaient du pavillon.

— Quelque chose d'étrange ? Que veux-tu dire ?

— Quelque chose qui vient du sud. Qui s'approche de nous en ce moment même. Une force puissante. Je l'ai sentie toute la nuit et depuis mon réveil. Mais cette sensation est de plus en plus forte.

— Sais-tu, dit Salaman en riant, que j'ai perçu moi-même, précisément à cet endroit, quelque chose d'étrange, il y a bien longtemps de cela. C'était un après-midi ensoleillé et j'étais ici avec Weiawala. J'avais juste quelques années de plus que toi. J'ai perçu le grondement d'une armée en marche qui se dirigeait vers nous. C'était bien une armée de hijk, une multitude d'insectes venant du nord et poussant devant eux un gigantesque troupeau d'énormes vermilions.

Est-ce cela que tu sens, mon garçon ? L'approche d'une armée de hijk ?

— Non, père, ce n'est rien de tel. Ce ne sont pas des hijk.

Mais Salaman était plongé dans l'évocation du passé.

— C'était une grande migration et ils se dirigeaient droit sur nous. Le bruit était pareil à celui du tonnerre, le bruit du claquement de dizaines de milliers de sabots sur le sol. Puis ils sont arrivés... Mais nous les avons vaincus, nous les avons repoussés. Tu connais cette histoire, n'est-ce pas ?

— Qui ne la connaît ? C'est le jour où Harruel fut tué et tu es devenu roi.

— Oui. Oui, c'est ce jour-là.

Salaman songea fugitivement à Harruel, d'une rare bravoure au combat, mais trop fruste, trop ténébreux et trop violent pour faire un bon roi. Harruel qui s'était battu avec une grande vaillance, mais avait fini par succomber aux innombrables blessures que les hijk lui avaient infligées. C'était si loin ! Le monde était encore si jeune !

— Viens avec moi, dit-il en passant de nouveau le bras sur l'épaule de Biterulve. Allons dans le pavillon.

— Mais je croyais que tu ne permettais jamais à personne de...

— Viens, répéta Salaman avec une pointe d'agacement. Je te demande de rester à mes côtés. Refuseras-tu mon invitation ? Viens avec moi et nous allons essayer de savoir ce qu'est cette impression étrange que tu affirmes ressentir.

Ils suivirent la courbe du mur en pressant le pas et entrèrent dans le petit pavillon. Ils s'avancèrent jusqu'à la fenêtre où ils restèrent côte à côte, les mains posées sur le rebord biseauté. Salaman était tout désorienté d'avoir quelqu'un avec lui dans le pavillon. Il n'avait pas souvenance d'une telle situation. Mais, en toutes circonstances, il était prêt à faire une exception pour Biterulve, seulement pour Biterulve.

Il tourna la tête vers le sud et laissa son âme prendre son essor et parcourir la campagne. Mais il ne perçut rien qui sortît de l'ordinaire.

Son esprit commença à vagabonder et à évoquer la nuit précédente. Il songea à Vladirilka, encore endormie dans le palais et – il en avait la conviction – à son prochain fils poussant déjà dans le ventre de la jeune femme. Elle n'avait encore que seize ans, la chair douce et l'esprit vif. Comme elle était belle, comme elle était tendre ! Et elle ne sera pas la dernière compagne que je prendrai, se dit Salaman. L'exercice de la royauté qui comporte de lourdes charges doit, en retour, avoir de belles compensations. Les dieux n'avaient jamais décrété qu'un roi devait se limiter à une seule compagne. En conséquence...

Tu t'es engagé dans une rêverie stupide, se dit-il, mécontent.

— Alors ? demanda-t-il en se tournant vers Biterulve. Perçois-tu

quelque chose ici ?

Le garçon était penché en avant, tout le corps tendu, les narines palpitantes, la tête haute, comme quelque animal racé et tremblant tenu en laisse.

— De plus en plus fort, père. Au sud. Tu ne sens rien ?

— Non, dit Salaman. Rien.

Il fit appel à toute sa concentration et projeta son âme, explorant les terres qui s'étendaient au-delà du mur.

— Toujours rien... Attends !

Qu'est-ce que cela pouvait bien être ?

Quelque chose venait d'effleurer son âme. Quelque chose d'insolite et de puissant. Les deux mains agrippées au rebord de la fenêtre, Salaman se pencha dans l'ouverture pour fouiller du regard la plaine méridionale encore noyée dans le brouillard.

Puis, dressant son organe sensoriel, il projeta sa seconde vue.

Un mouvement, au loin. Une tache indistincte et grisâtre, un petit nuage collé au sol, un point à l'horizon, près de l'endroit où le sol de la vallée commençait de s'élever vers les collines. La tache grossissait peu à peu, mais il était incapable d'en distinguer les détails.

— Tu le perçois, père ?

— Oui, maintenant, je le perçois.

Des hijk ? Peu probable. Même à cette distance, Salaman en avait la quasi-certitude, car il ne percevait pas la moindre trace de leur âme sèche et austère.

— Je vois des voitures, père ! s'écria Biterulve.

— Ah ! Les yeux d'un jeune homme ! dit Salaman avec une moue désabusée.

Puis il les vit à son tour. Les voitures étaient tirées par des xlendis patauds et hauts sur pattes, à l'allure saccadée, désarticulée. Les hijk n'utilisaient pas les xlendis comme bêtes de trait. Ils se déplaçaient à pied et, lorsqu'ils avaient de lourdes charges à transporter, ils utilisaient des vermillions. Non, ce devaient être des membres du Peuple qui venaient du sud. Peut-être des marchands de Dawinno.

Aucun convoi de Dawinno n'était attendu à cette époque de l'année. Celui du début de l'été était déjà arrivé et reparti ; celui de l'automne n'était pas attendu avant encore près de deux mois.

— Sais-tu qui ils sont ? demanda Biterulve d'une voix vibrante d'excitation.

— Ils viennent de Dawinno, répondit Salaman. Regarde les bannières rouge et or qui flottent au-dessus des toits. Une, deux, trois, quatre et cinq voitures qui arrivent par la Route du Sud. Voilà qui est véritablement étrange, mon garçon... Tu avais vu juste !

Mais était-ce vraiment des marchands ? Pourquoi des marchands viendraient-ils à cette saison, quand il n'y avait pas de marchandises à

acheter ?

Les habitants de Dawinno avaient-ils été saisis d'un brusque désir de conquête ? Certainement pas. La guerre n'était pas le style de Taniane, et encore moins de Hresh. De toute façon, ces ridicules voitures tirées par des xlendis n'avaient pas l'air de véhicules militaires.

— Il y a quelqu'un de très puissant dans ce convoi, dit Biterulve. C'est son esprit que j'ai senti se rapprocher toute la nuit.

— Ce doit être une ambassade, murmura Salaman.

Il y a un problème quelque part, se dit-il, et ils viennent me voir pour m'entraîner dans cette affaire. Et s'il n'y a pas encore de problème, cela ne saurait tarder.

Il fit un signe à Biterulve et ils redescendirent. Puis ils sautèrent sur leurs montures et regagnèrent le palais. Il était encore très tôt. Le roi alla réveiller ses fils.

La lutte pour obtenir l'ambassade auprès du roi Salaman n'avait pas été sans rappeler l'agitation frénétique qui éclate lorsqu'un morceau de viande bien tendre est jeté dans une cage renfermant des stanimandres ou des gabools affamés. L'ambassadeur serait absent plusieurs mois ; il aurait amplement le temps de nouer des liens étroits avec le puissant Salaman ; il serait une personnalité marquante dans la conclusion de l'alliance entre les deux cités, quelle que fût sa teneur. Les personnages les plus en vue de Dawinno – Puit Kjai, Chomrik Hamadel, Husathirn Mueri, Si-Belimnion et quelques autres – commencèrent à postuler inlassablement cet honneur tant convoité.

Mais, en fin de compte, c'est Thu-kimnibol que Taniane choisit pour entreprendre le voyage vers le nord.

Elle prit cette décision non sans hésitation ni réticence, car Thu-kimnibol et Salaman s'étaient violemment querellés dans le passé, à l'époque où Thu-kimnibol vivait encore dans la cité fondée par son père, Harruel, et gouvernée maintenant par Salaman. Tout le monde était au courant. Ils avaient échangé des insultes et même des menaces, puis Thu-kimnibol avait pris la route du sud pour aller se réfugier dans la nouvelle cité de Hresh. Nombreux étaient ceux, et parmi eux Husathirn Mueri et Puit Kjai, qui estimaient que la décision d'envoyer Thu-kimnibol en mission diplomatique auprès de son vieil ennemi était pour le moins curieuse, sinon inconsidérée.

Mais Thu-kimnibol défendit sa cause avec éloquence en affirmant qu'il connaissait mieux que quiconque la nature du roi de Yissou et qu'il était le seul choix possible pour cette mission. Pour ce qui était de sa querelle avec Salaman, c'était de l'histoire ancienne, un épisode de sa jeunesse impétueuse, une affaire d'orgueil oubliée depuis longtemps et à laquelle Salaman n'attachait certainement plus aucune

importance après tant d'années. Thu-kimnibol fit aussi savoir avec force qu'il aspirait à servir sa cité dans une entreprise nouvelle et exigeante afin de soulager le chagrin qu'il éprouvait encore de la perte de sa compagne. Rien ne pouvait mieux le distraire de sa douleur qu'une telle mission qui exigerait toute son énergie.

Mais c'est Hresh qui fit pencher la décision en faveur de son demi-frère.

— C'est l'homme qu'il nous faut, dit-il à Taniane, le seul qui soit capable de tenir tête à Salaman. Tous les autres sont des esprits étriqués, ce que l'on ne peut certainement pas dire de Thu-kimnibol. Et j'ai l'impression qu'il est devenu encore plus fort depuis la mort de Naarinta. Je trouve qu'il a maintenant quelque chose que je ne lui avais jamais connu... Oui, je sens une sorte de noblesse qui se développe en lui. C'est lui que nous devons envoyer, Taniane.

— Peut-être.

Le voyage de Thu-kimnibol fut précédé par des prières, un jeûne et une longue consultation avec Boldirinthe, car, à sa manière, c'était un homme pieux, fidèle aux Cinq Déités. D'aucuns laissaient entendre qu'il devait être quelque peu naïf pour conserver la foi à l'époque moderne, mais Thu-kimnibol n'avait que faire de ces racontars.

— J'invoquerai Yissou pour toi, bien entendu, dit Boldirinthe, le souffle court, en ouvrant le placard aux talismans.

C'était une grosse et robuste femme, d'un âge très avancé. Née dans le cocon, elle était l'une des dernières à avoir connu le Temps du Départ. Boldirinthe avait pris énormément de poids depuis quelques années et elle ressemblait maintenant à une bonbonne.

— Yissou, pour ta protection, poursuivit-elle. Et Dawinno pour t'aider à anéantir les ennemis qui pourraient croiser ta route.

— N'oublie pas Friit, dit Thu-kimnibol avec un sourire, pour le cas où ils seraient les premiers à frapper.

— Oui, bien sûr, Friit aussi, dit Boldirinthe en riant sans cesser de disposer les figurines sur la table. N'oublions pas la déesse Mueri, pour te consoler si jamais tu avais le mal du pays. Et Emakkis, pour pourvoir à tes besoins. Je leur demanderai à tous les Cinq de répandre leurs bienfaits sur toi, Thu-kimnibol. C'est plus sage. Dois-je aussi invoquer Nakhaba ? ajouta-t-elle, les yeux pétillants de malice.

— Suis-je un Beng, Boldirinthe ?

— Mais leur dieu est puissant. Et nous le vénérons maintenant au même titre que les autres. Nous ne formons plus qu'une seule tribu.

— Je me débrouillerai sans l'aide de Nakhaba, répliqua Thu-kimnibol, l'air imperturbable.

— Comme tu voudras. Comme tu voudras.

Boldirinthe alluma ses bougies et brûla son encens.

Le poids des ans lui était manifestement de plus en plus pénible à

supporter. Thu-kimnibol se demanda si elle n'était pas malade. Une vieille personne si douce, qui avait peut-être un peu de malice en elle, mais pas la moindre méchanceté. Tout le monde l'aimait. Il n'était pas assez âgé pour avoir des souvenirs très précis de Torlyri, celle qui l'avait précédée dans sa charge, mais ceux qui avaient bien connu Torlyri affirmaient que Boldirinthé était digne de sa devancière, aussi douce et bienveillante qu'elle. Un jugement élogieux, car, même après tant d'années, les anciens parlaient encore de Torlyri avec une profonde affection. Torlyri avait été la femme-offrande du Peuple, du temps de Koshmar, d'abord dans le cocon, puis à Vengiboneeza, après le Départ. Mais quand le Peuple avait quitté Vengiboneeza pour entreprendre sa seconde migration, elle était restée dans l'ancienne capitale des yeux de saphir, car elle s'était éprise de Trei Husathirn, un guerrier Beng, et ne voulait pas l'abandonner. C'est alors que Boldirinthé était devenue femme-offrande à la place de Torlyri.

Thu-kimnibol avait de la peine à comprendre comment une femme aussi unanimement aimée que Torlyri avait pu mettre au monde un serpent comme Husathirn Mueri. Peut-être était-ce le sang Beng coulant dans ses veines qui avait fait de Husathirn Mueri ce qu'il était.

— Combien de temps, à ton avis, te prendra le voyage ? demanda Boldirinthé.

— Jusqu'à ce que j'arrive. Ni plus ni moins.

— Je me souviens de la Cité de Yissou. Il y avait en tout et pour tout sept misérables huttes de bois, on ne peut plus rudimentaires, y compris celle qu'ils appelaient le palais royal.

— La cité s'est développée depuis cette époque, dit Thu-kimnibol.

— Oui. Oui, je suppose. Mais le souvenir que j'en ai gardé est celui d'une petite agglomération qui ne ressemblait à rien. J'y suis allée une fois, tu sais. Nous avons traversé Yissou, sur le trajet entre Vengiboneeza et ici. Je t'ai vu là-bas. Tu étais encore un petit garçon. Pas si petit que cela, en réalité. Tu as toujours été grand pour ton âge, et courageux. Tu as tué des hjjk pendant une grande bataille qui a eu lieu à Yissou à cette époque.

— Oui, dit Thu-kimnibol avec indulgence, je m'en souviens aussi. Dois-je m'agenouiller devant toi, mère Boldirinthé ?

— Pourquoi Taniane t'a-t-elle choisi comme ambassadeur ? demanda-t-elle avec un regard rusé.

— Pourquoi pas ?

— Cela semble curieux. On m'a dit que tu avais eu un différend avec le roi Salaman. N'est-il pas vrai que tu fus son rival pour le trône de Yissou ? Et maintenant on t'envoie comme émissaire auprès de lui... Mais je me demande s'il te fera confiance. Ne va-t-il pas s'imaginer que c'est une nouvelle tentative pour lui ravir son trône ?

— C'est vraiment de l'histoire ancienne, dit Thu-kimnibol. Je ne veux pas de son trône et il le sait. Et même si je cherchais à l'en chasser, je ne réussirais pas. Si Taniane m'a choisi, c'est parce que je connais mieux Salaman que n'importe qui d'autre, sauf peut-être Hresh et Taniane, et ils ne peuvent tout de même pas partir eux-mêmes. Prie pour que je fasse un bon voyage, mère Boldirinthe, et prie aussi avec moi pour ma compagne Naarinta dont l'âme a entrepris de son côté un autre voyage. Ensuite, je me mettrai en route.

— Oui. Oui.

Elle commença l'invocation à Yissou, mais, au bout d'un moment, elle s'interrompit et s'absorba dans un silence si long que Thu-kimnibol crut qu'elle s'était endormie. Puis elle émit un petit rire.

— Je me suis accouplée une fois avec Salaman. Nous étions encore dans le cocon. Il était plus jeune que moi de quatre ou cinq ans. Ce n'était qu'un garçon de dix ou onze ans. Mais il était déjà plein de sève. Il est venu à moi... C'était un garçon très silencieux, à l'époque, un petit brun, très large d'épaules et doté d'une force incroyable. Il est venu à moi et il a posé les mains sur mes seins...

— Je t'en prie, Boldirinthe. Veux-tu...

— Et nous l'avons fait dans la salle de culture, Salaman et moi, à même le sol, roulant sous les vignes-velours. Il n'a pas ouvert la bouche. Ni avant, ni pendant, ni après. Il ne parlait pas beaucoup à l'époque. Ce fut notre unique accouplement, la seule occasion où nous nous sommes connus intimement. Après cela, il n'y eut plus que Weiawala pour lui et, de toute façon, moi, j'étais avec Staip. Si j'avais su que Salaman deviendrait roi un jour... Mais comment aurais-je pu le savoir, nous ne connaissions même pas ce mot...

— Mère Boldirinthe, dit Thu-kimnibol d'un ton insistant.

Il redoutait que la vieille femme continue de lui raconter toute sa vie et de dresser la liste de ses accouplements et de ses couplages depuis cinquante ans. Mais l'évocation des souvenirs était terminée et elle se concentrait maintenant sur sa tâche. Elle l'effleura délicatement avec son organe sensoriel, elle fit les Cinq Signes, elle prononça les paroles sacrées, elle brandit les talismans, elle fit entrer les dieux dans la salle et leur ouvrit l'âme de Thu-kimnibol. Ils lui apparurent et ils étaient si vivants, si réels qu'il les reconnut tous, bien qu'ils n'eussent pas de forme et ne fussent que de simples auras, des couronnes brillantes qui l'entouraient dans l'obscurité. Il reconnut la douce Mueri ; le féroce et implacable Dawinno ; Emakkis, le Pourvoyeur ; et puis Friit ; et enfin Yissou, celui qui le protégerait. Dans le sanctuaire de la salle des offrandes de Boldirinthe, il s'offrit aux Cinq Dêités qui régnaient sur le monde et il plaça son âme sous la protection de leur présence divine. Il lui sembla sur le moment que cette communion était plus profonde que tout ce qu'il avait connu jusqu'alors. Il goûta à

la félicité et sentit une paix profonde et durable l'envahir.

Il se sentait enfin prêt à partir. Les dieux étaient avec lui, ses dieux, ceux qu'il comprenait et aimait. Ils sauraient le guider et le protéger pendant son long voyage vers le nord.

Thu-kimnibol n'avait que faire des doctrines nouvelles qui avaient surgi au sein du Peuple. Certains adoraient la race éteinte des humains... et professaient même que les humains étaient des dieux plus puissants que les Cinq. D'autres se prosternaient devant Nakhaba, le dieu Beng, et affirmaient eux aussi qu'il occupait aux cieux un rang plus élevé que les Cinq, qu'il était l'Intercesseur capable d'intervenir auprès des dieux en faveur des humains.

Il y en avait d'autres encore, surtout ceux de l'Université, la bande du vieux Hresh, qui parlaient d'un dieu supérieur à tous les autres, aux humains, à Nakhaba et aux Cinq. Ils l'appelaient le Sixième. Le Dieu-créateur. On ne savait rien de lui et ils disaient que l'on ne pourrait jamais rien savoir de lui, qu'il était essentiellement inconnaissable.

Thu-kimnibol ne savait vraiment que penser de toute cette profusion de dieux. Tous ceux qui n'étaient pas les Cinq lui semblaient superflus. Mais il lui était plus facile de comprendre le désir d'adorer d'autres dieux que la position des quelques individus qui, telle sa nièce Nialli Apuilana, semblaient ne croire à aucune divinité. Quelle morne existence ils devaient traîner sous le ciel hostile, sans le secours des dieux ! Comment pouvaient-ils le supporter ? Comment n'étaient-ils pas épouvantés à l'idée de n'avoir personne pour les protéger ? Aux yeux de Thu-kimnibol, c'était de la folie. Nialli Apuilana avait au moins une excuse : tout le monde savait que les hijk lui avaient trafiqué le cerveau.

Il sortit lentement de sa communion et se retrouva affaissé sur la table de bois rugueux de Boldirinthe tandis que la femme-offrande remettait de l'ordre dans la pièce et rangeait les talismans dans le placard. Elle semblait contente d'elle ; elle avait dû percevoir l'intensité de la communion qu'elle lui avait préparée.

Il la prit dans ses bras sans rien dire. Il sentait son cœur déborder d'amour pour elle. Mais le pouvoir de la communion s'estompait peu à peu et il s'apprêta à partir.

— Méfie-toi du roi Salaman, dit Boldirinthe au moment où Thu-kimnibol allait sortir. Il est très malin.

— Je sais, mère Boldirinthe.

— Plus malin que toi.

— Je ne suis pas aussi stupide qu'on le pense, répliqua Thu-kimnibol en souriant.

— Il est quand même plus malin que toi. Crois-moi, Salaman est aussi malin que Hresh. Méfie-toi de lui. Il essaiera de te jouer un sale tour.

— Je connais bien Salaman. Nous nous comprenons.

— Il paraît qu'il est devenu violent et dangereux sur ses vieux jours. Qu'il détient le pouvoir depuis si longtemps que cela l'a rendu fou.

— Non, dit Thu-kimnibol. Dangereux, assurément. Violent, peut-être. Mais il n'est pas fou. J'ai fréquenté Salaman pendant très longtemps, quand je vivais à Yissou. On peut savoir si quelqu'un a la folie en lui ou s'il ne l'a pas. Salaman est équilibré.

— Nous nous sommes accouplés une fois, dit Boldirinthe. Je sais de lui des choses que tu ne sauras jamais. Il y a cinquante ans de cela, mais je n'ai pas oublié. C'était un garçon paisible, mais il avait une âme de feu et, en cinquante ans, le feu a le temps de tout embraser. Sois prudent, Thu-kimnibol.

— Je te remercie, mère Boldirinthe, dit-il en s'agenouillant pour embrasser l'écharpe de la femme-offrande.

— Sois prudent, répéta-t-elle.

En revenant de l'oratoire de la femme-offrande, Thu-kimnibol croisa Nialli Apuilana qui remontait la rue Minbain, une rue pavée et pentue. C'était une journée ensoleillée et un vent chargé de douces fragrances soufflait de l'ouest, là où des bosquets de sthamis aux feuilles dorées fleurissaient sur les collines dominant la baie. Nialli Apuilana portait un panier de victuailles et une bouteille de vin clair et piquant destinés à Kundalimon.

Elle avait maintenant l'esprit plus serein, mais pas encore totalement libre. Après son effondrement spectaculaire devant le Praesidium, elle s'était plus ou moins terrée chez elle, ne se montrant plus pendant des journées entières, ne sortant que pour se rendre deux fois par jour à la Maison de Mueri et retournant dans sa chambre dès que Kundalimon avait pris ses repas. Il lui était même arrivé certains jours de ne pas y aller du tout, laissant aux gardes le soin de le nourrir. Yissou seul savait ce qu'ils lui apportaient. Elle passait la majeure partie de son temps dans la solitude, méditant, broyant du noir, ressassant tout ce qu'elle avait dit devant le Praesidium, regrettant de ne pouvoir en retirer la moitié, et même plus de la moitié. Mais, en fin de compte, il lui semblait important d'avoir exprimé tout ce qu'elle avait sur le cœur. Les hjjk vus comme des insectes, les hjjk perçus comme des tueurs insensibles, les hjjk ceci, les hjjk cela... Ils n'en savaient rien, absolument rien ! Elle avait donc osé parler. Mais, depuis lors, elle avait l'impression, en montrant son cœur à découvert, d'être devenue vulnérable. Ce n'est que depuis peu qu'elle commençait à se rendre compte que presque personne n'avait eu connaissance de son éclat et que tous ceux ou presque qui en avaient été témoins avaient décidé de ne le considérer que comme une

petite manifestation d'hystérie, le genre de crise qui n'avait rien d'étonnant de la part de Nialli Apuilana. Ce n'était certes pas très flatteur, mais cela lui éviterait au moins d'essayer des quolibets dans la rue.

Elle était heureuse de voir Thu-kimnibol. Elle savait qu'ils étaient en désaccord sur tout ou presque, en particulier sur les hjjk, mais il y avait chez son imposant parent une force et une dignité qu'elle trouvait rassurantes. Et une certaine chaleur aussi. Les gens de guerre de noble extraction n'avaient que trop tendance à se donner de grands airs. Thu-kimnibol était beaucoup plus simple dans ses attitudes.

— Tu reviens de chez Boldirinthe, mon oncle ? demanda-t-elle.

— Comment le sais-tu ?

D'un mouvement de la tête, Nialli Apuilana indiqua l'oratoire de la femme-offrande qui s'élevait au sommet de la colline.

— Elle habite juste là-haut ; et la lumière des dieux est encore dans tes yeux.

— Tu vois cela, toi ?

— Oh ! Oui. Bien sûr.

Elle se sentit brusquement envieuse. Une telle sérénité, une telle assurance se lisaient sur le visage carré de Thu-kimnibol.

— Je te croyais athée, dit-il en souriant. Que sais-tu donc de la lumière des dieux ?

— Je n'ai pas besoin de croire à Yissou et aux autres pour voir que tu viens de toucher un nouveau monde. Et je ne suis pas aussi athée que tu l'imagines. Oui, je vois la lumière des dieux dans tes yeux. Elle brille d'un éclat aussi vif que celle d'un arbre-lanterne par une nuit sans lune.

— Tu n'es pas athée ? dit Thu-kimnibol d'un air sceptique. Tout compte fait, tu ne serais pas athée ?

— J'ai un culte qui m'est propre, répondit-elle, de plus en plus gênée par la tournure que prenait la conversation. Oui, une sorte de culte que je rends à ma manière. Et si ce n'est pas un culte aux yeux de certains, pour moi c'en est un. Mais je n'aime pas parler de cela. La foi est quelque chose de très intime, tu ne crois pas ? Je suis heureuse pour toi, acheva-t-elle avec un sourire éclatant, heureuse de savoir que Boldirinthe a réussi à t'apporter le réconfort dont tu avais besoin.

— Boldirinthe ! s'écria-t-il avec un petit rire. Boldirinthe a maintenant un pied dans le passé et le second dans l'autre monde. Ce ne fut pas très facile de retenir son attention, mais, à la longue, elle est parvenue à se concentrer et j'ai senti la présence des dieux. Je l'ai vraiment sentie. Ils étaient là, les Cinq, juste devant moi. Ils m'ont également été d'un grand réconfort pendant ma période de deuil. Ils m'ont toujours été d'un grand réconfort et le seront à jamais. Je te souhaite, à toi aussi, Nialli Apuilana, de connaître un jour cette joie.

Tu vas rendre visite à ton hjjk ? ajouta-t-il en montrant le panier et la bouteille. Tu lui apportes quelques friandises ?

— Mon oncle ! s'écria-t-elle d'un ton offusqué. Ne le traite pas de hjjk !

— Eh bien, si ce n'est pas un hjjk, il paraît qu'il parle comme eux. Il ne s'exprime que par gargouillements et crachotements, m'a-t-on dit.

L'air enjoué, Thu-kimnibol commença d'émettre des sons âpres venus du fond de la gorge, une parodie grossière du langage hjjk.

— Pour moi, reprit-il, quelqu'un qui ne parle que le hjjk est un hjjk. Surtout s'il porte un talisman hjjk autour du cou, s'il pense comme un hjjk et se tient comme un hjjk... C'est-à-dire s'il marche comme s'il avait une longue perche dans le derrière.

— Si le fait d'avoir vécu en captivité chez les hjjk fait de vous un hjjk, alors je suis un hjjk moi aussi, répliqua Nialli Apuilana d'un ton empreint de gravité. Quoi qu'il en soit, Kundalimon a fait de gros progrès dans notre langue. Les mots lui reviennent et il commence à se souvenir qu'il fut autrefois l'un des nôtres. Ce n'est pas bien de te moquer de lui. Et indirectement de moi.

— Crois-tu ?

— Pourquoi as-tu tant de haine pour les hjjk, Thu-kimnibol ?

— Moi ? demanda Thu-kimnibol, comme si l'idée ne lui était jamais venue à l'esprit. Oui, peut-être. Mais pourquoi ? Laisse-moi réfléchir...

Une lueur de colère passa dans ses prunelles.

— Serait-ce parce qu'ils aimeraient restreindre notre territoire à une petite partie de la planète alors que nous devrions la contrôler dans sa totalité et parce que je suis indigné de cette exigence ? C'est peut-être bien cela. À moins que ce ne soit tout simplement une affaire personnelle ayant un rapport avec le fait qu'un jour, il y a bien longtemps, une bande de hjjk est arrivée à l'endroit où je vivais, quelque part dans le nord, à l'endroit même où je dois partir dans très peu de temps, et que ces hjjk ont attaqué la poignée d'innocents qui vivaient là-bas et en ont tué quelques-uns. Mon père fut une des victimes, tu sais. Peut-être est-ce la raison de ma haine.

Une petite rancune mesquine, un simple désir de vengeance.

— Non, Thu-kimnibol ! Je ne voulais pas dire que...

Thu-kimnibol secoua la tête. Il plia sa haute carcasse et posa tendrement les mains sur les épaules de la jeune fille.

— Je comprends, Nialli. Tout cela s'est passé bien avant ta naissance. Pourquoi en tiendrais-tu compte ? Mais restons en paix, tous les deux, veux-tu ? Évitions de nous chamailler de la sorte. Va voir ton ami et donne-lui son repas et son vin. Et prie pour moi, veux-tu ? Prie ton dieu, quel qu'il soit. Je pars demain pour les territoires du nord et j'aimerais que tes prières m'accompagnent.

— Elles t'accompagneront, dit-elle. Et toute mon affection aussi, mon oncle. Je te souhaite un bon voyage.

À son grand étonnement, elle se rendit compte que, si elle n'avait pas eu les mains prises, elle se serait jetée à son cou. Jamais elle n'avait éprouvé autant d'affection pour lui ; son oncle n'avait toujours été pour elle qu'une montagne de muscles, un colosse haut comme la moitié d'un vermillon et à peine plus intelligent. C'est du moins ce qu'il lui avait toujours semblé. Mais elle voyait brusquement Thukimnibol sous un jour différent, un être sensiblement plus complexe qu'elle ne l'avait cru, et plus vulnérable. Elle se mit soudain à trembler pour lui et lui souhaita intérieurement bonne chance.

Ce doit être la lumière divine émanant de lui qui produit cet effet sur moi, se dit-elle. Peut-être devrais-je aller voir Boldirinthé pour lui demander moi aussi une communion avec les dieux. Et je découvrirai peut-être enfin qu'ils me parlent, à moi aussi.

— Bon voyage ! répéta-t-elle. Que ta mission réussisse et que tu sois vite de retour parmi nous !

Thu-kimnibol la remercia et poursuivit son chemin tandis que Nialli Apuilana reprenait l'ascension de la colline vers la Maison de Mueri.

Le garde de faction devant la porte était Eluthayn, le frère cadet de Curabayn Bangkea. C'était un homme corpulent, au visage plat, coiffé d'un casque ridiculement voyant.

— L'envoyé des hjjk t'attend, dit-il à Nialli Apuilana quand elle ne fut plus qu'à quelques mètres de lui. Il a passé toute la matinée à demander pourquoi tu étais en retard aujourd'hui. Du moins, c'est ce qu'il me semble. Je ne comprends pas grand-chose à ce qu'il baragouine.

Eluthayn Bangkea s'avança vers elle, la dominant de toute sa taille. Il s'approcha si près qu'elle reconnut en sentant son haleine l'odeur âcre des khamigs qu'il avait mangés le matin. Et elle se rendit compte avec stupéfaction qu'il la reluquait d'un œil égrillard.

— Je ne lui donne pas tort, reprit-il. Moi, cela ne me dérangerait pas d'être enfermé tout un après-midi dans une pièce avec toi.

— Mais que pourrions-nous bien nous dire, si nous devons passer tout un après-midi ensemble ?

— Il ne s'agit pas de ce que nous pourrions dire, Nialli Apuilana.

Il lui lança un autre regard concupiscent, encore plus accentué que le précédent, et se mit à rouler les yeux et à agiter vivement son organe sensoriel tout en approchant son visage du sien à le toucher.

Il était tellement ridicule qu'elle ne pouvait le prendre au sérieux. Une cour aussi maladroite et insistante ne pouvait qu'être une plaisanterie. Mais si c'était le cas, elle était du plus mauvais goût. Comment osait-il se conduire ainsi ? Il allait bientôt poser la main sur

elle !

Elle sentit la colère monter brusquement en elle et lui cracha violemment au visage. Un filet de salive coula entre ses yeux écartés.

Eluthayn Bangkea la regarda, bouche bée, l'air consterné. Il s'essuya lentement la face, contenant à grand-peine sa colère.

— Pourquoi as-tu fait ça ? Tu n'avais pas besoin de faire ça !

— Les gens de ton espèce m'insupportent, dit-elle en se redressant fièrement.

— De mon *espèce* ? Qu'est-ce que cela veut dire, de mon espèce ? Je suis moi. Seul et unique. Et je ne te voulais pas de mal. Tu n'avais aucune raison de faire cela. Écoute, poursuivit-il en baissant la voix, serait-ce vraiment terrible si nous partions ensemble une heure, pour nous accoupler ? Même un garde peut donner du plaisir à la fille du chef, tu sais. À moins qu'il n'y ait pas de plaisir pour toi dans l'accouplement. Est-ce de cela qu'il s'agit ? Tu es trop fière pour t'accoupler, ou bien tu as trop peur ? Dis-moi où est la vérité.

— Je t'en prie !

Elle n'en croyait pas ses oreilles ; elle avait l'impression de vivre toute cette scène comme dans un rêve. Quelle humiliation ! Elle était tout à la fois sidérée, furieuse et au bord des larmes. Mais il était important de demeurer ferme dans une situation de ce genre.

— Suffit ! lança-t-elle en dardant sur le garde un regard noir. Quel bouffon vulgaire tu fais !

— Je sais que tu me feras châtier. N'est-ce pas ? Mais je leur dirai que tu m'as craché à la figure. Je n'ai pas porté la main sur toi, je t'ai simplement fait les yeux doux.

— Écarte-toi de mon chemin et laisse-moi entrer ! dit Nialli Apuilana d'un ton féroce. Et j'espère ne plus jamais te revoir !

L'air hébété, il lui ouvrit la porte. Les yeux baissés, elle le frôla en passant et pénétra dans le bâtiment. Dès qu'elle fut à une certaine distance de la porte, elle s'arrêta, toute tremblante. Elle était encore bouleversée et se sentait salie, souillée, comme si c'était lui qui lui avait craché au visage. Tout son corps vibrait de rage et d'indignation. Elle respira longuement à deux ou trois reprises et sentit que son pouls ralentissait quelque peu. Dès qu'elle eut retrouvé son calme, elle monta les trois étages et frappa à la porte de Kundalimon.

Elle s'ouvrit aussitôt et Kundalimon passa la tête dans l'embrasure. Il lui adressa un sourire timide. Ses yeux verts, si souvent froids et distants, semblaient briller ce jour-là d'une ardeur nouvelle. Nialli Apuilana sentit une telle innocence et une telle douceur émaner de lui qu'en quelques instants elle chassa de son esprit le souvenir de la scène lamentable qui venait d'avoir lieu à l'entrée.

— Tu es enfin venue me voir ! s'écria Kundalimon d'une voix vibrante de joie. Bien. Très bien. Te voilà enfin. Tu me manques, Nialli

Apuilana, tu me manques beaucoup. Je compte tout le temps les heures.

Il la prit par le poignet et l'attira doucement dans la pièce avant de refermer la porte. Il prit la nourriture et le vin, et s'accroupit pour les poser par terre. Quand il se releva, il demeura silencieux pendant quelques instants, les yeux rivés sur ceux de la jeune fille, puis il lui reprit le poignet.

Il y a quelque chose de différent chez lui aujourd'hui, se dit-elle. Quelque chose de nouveau et de bizarre.

— Je réfléchis, commença-t-il d'une voix hésitante. À ce que je ressens, tu comprends ? Je suis tellement seul. Le Nid est... si loin. Le penseur du Nid, la Reine... Si loin. Partout autour de moi il n'y a que le peuple de chair.

Elle sentit son cœur déborder de compassion.

— Ne t'inquiète pas, dit-elle impulsivement, tu vas bientôt rentrer chez toi.

— C'est vrai ? C'est vrai ?

Il eut l'air abasourdi en entendant ces mots et elle-même en fut toute surprise. Était-il prévu de le relâcher ? Elle n'en avait pas la moindre idée. Thu-kimnibol avait parlé de le renvoyer dans le Nid pour signifier à la Reine le refus de la signature du traité, mais Taniane n'avait pas fait savoir si elle se rangeait à son avis. Elle pensait plus probablement que Kundalimon, sa captivité terminée, recommencerait simplement à mener une existence normale dans sa cité natale, comme si son absence n'avait duré que quelques semaines ou quelques mois.

Puisque les paroles de réconfort dont il semble avoir tellement besoin aujourd'hui viennent de franchir mes lèvres, se dit-elle, autant aller jusqu'au bout. Dis-lui ce qu'il a envie d'entendre.

— Bien sûr que tu vas rentrer chez toi. Tu porteras à la Reine un message de notre chef. Ils te laisseront bientôt partir, j'en suis certaine.

La main de Kundalimon accentua son étreinte sur son poignet.

— Alors, tu viens avec moi ?

Elle ne s'attendait assurément pas à cela.

— Moi ?

— Nous partons ensemble. Cet endroit n'est pas fait pour toi. Tu as la vérité du Nid en toi ! Je le sais. Tu as connu l'amour de la Reine !

Il tremblait violemment. Son organe sensoriel se balançait lentement de part et d'autre de son corps, et il s'humectait sans cesse les lèvres du bout de la langue.

— Toi et moi... Toi et moi, Nialli Apuilana... Nous... nous appartenons au Nid. Oh ! Viens ! Viens près de moi...

Que Mueri me vienne en aide, songea-t-elle désespérément. A-t-il

envie d'un couplage ?

Peut-être. Les dernières semaines, à mesure que sa maîtrise de la langue s'affirmait, leurs rapports étaient entrés dans une nouvelle phase qui semblait devoir atteindre ce jour-là son point culminant. Il était indiscutablement beaucoup plus ouvert qu'il ne l'avait jamais été avec elle et il éprouvait assurément une envie impérieuse, urgente et tout à fait nouvelle. Tout son comportement l'attestait, aussi bien l'expression de son regard que les mouvements de son organe sensoriel et même l'odeur âcre qui se dégageait de son corps.

Mais était-ce un couplage qu'il désirait ?

Elle s'interrogeait. Elle n'avait pas oublié le jour où, au tout début de leur relation, elle avait effleuré son organe sensoriel et avait commencé de l'entraîner sur la voie de la communion du couplage. Il avait eu une réaction de terreur, voire d'horreur, comme s'il ne pouvait supporter l'idée même de la fusion qu'elle lui proposait, comme si la pensée de s'unir avec quelqu'un qui n'était pas du Nid lui répugnait au-delà de toute expression.

D'un autre côté, ils se connaissaient beaucoup mieux maintenant. Kundalimon semblait s'être persuadé qu'elle était véritablement du Nid. Pas au même degré que lui, certes, mais qu'elle avait reçu l'empreinte du Nid, que l'âme du Nid habitait son enveloppe de chair, tout comme la sienne. En conséquence, il ne voyait plus en elle un être d'une nature différente, un ennemi de sa race. Et, dans ce cas...

Il lui lança un regard implorant. Elle lui sourit et leva son organe sensoriel avec lequel elle effleura à peine celui de Kundalimon.

— Non, dit-il aussitôt en plaçant son appendice hors de portée. Pas... le couplage. Non. S'il te plaît... Non.

— Tu ne veux pas ?

— J'ai peur. Encore. C'est trop fort, le couplage.

Il secoua la tête et son corps fut parcouru d'un long frisson. Il semblait faire la tête. Mais il se dérida très vite.

— Toi et moi... Toi et moi... Oh ! Viens plus près ! Veux-tu venir près de moi ?

— Que veux-tu ? demanda-t-elle, perplexe.

Il émit un son inarticulé, un son hjjk. Ce n'était pas même un mot, rien qu'un son pareil à celui d'une porte rouillée résistant à la poussée d'une main. Une succession d'émotions, presque toutes indéchiffrables, passèrent fugitivement sur son visage. Nialli Apuilana crut y lire une terreur sans mélange, de la gêne, quelque chose qui pouvait être l'amour du Nid, une sorte d'envie désespérée, et encore autre chose, quelque chose de beaucoup plus familier, qu'elle avait déjà vu peu de temps auparavant dans les yeux rouge Beng et concupiscent de Eluthayn Bangkea.

Il laissait courir ses mains sur les épaules de Nialli, sur ses bras et sur ses seins. Il la caressait avec une ardeur frénétique et se collait contre elle. Elle vit que sa verge était raidie.

Mueri et Dawinno ! songea-t-elle, stupéfaite et horrifiée. C'est d'un accouplement qu'il a envie !

Pas question ! Elle sentait son haleine brûlante sur sa joue. Il murmurait des choses incompréhensibles, un mélange confus de sèches sonorités hjjk et de grognements du Peuple. Il semblait hébété, entraîné dans les tourbillons du désir.

C'en était presque comique. Mais c'était également très alarmant. Nialli Apuilana ne s'était jamais unie avec personne par l'accouplement. Cette perspective la terrifiait autant que le couplage semblait terroriser Kundalimon. Pour elle, l'accouplement avait toujours représenté l'ouverture de quelque mystérieuse barrière qu'elle tenait à garder fermée.

Elle savait qu'il suffisait à d'autres d'un claquement de doigts pour le faire et que certains commençaient dès l'âge de neuf ou dix ans. Ils se jetaient l'un sur l'autre avec simplicité pour un accouplement rapide auquel ils n'attachaient aucune importance. Nialli Apuilana s'était soigneusement tenue à l'écart de ces jeux enfantins, mais maintenant qu'elle était presque devenue une femme, elle commençait à se dire qu'elle avait attendu trop longtemps et que ce refus prolongé avait fait de l'accouplement un acte d'une telle signification qu'il lui faudrait une raison de la plus haute importance pour en faire un jour l'expérience. Jamais l'occasion ne s'était présentée et ce n'est certes pas dans les roulements d'yeux exagérés de Eluthayn Bangkea, ni dans les regards plus discrets, mais tellement avides de Husathirn Mueri qu'elle risquait de la trouver.

Mais là... tout de suite...

Kundalimon ne cessait de la caresser, de la tripoter en poussant

des grognements, comme elle avait toujours pensé que les hommes faisaient. Il se maîtrisait à grand-peine. Mais, au lieu de lui inspirer de la répulsion, il n'éveillait chez elle que de la compassion. Enfermé jour après jour dans sa cellule recevant la lumière par une seule fenêtre, il avait dû être écrasé par la solitude et par son éloignement du Nid, en proie à une détresse accablante dont le trop-plein s'épanchait enfin. Et elle ne voyait pas comment le tenir à distance.

— Attends, dit-elle. Je t'en prie.

— J'ai... envie...

— Mais, non, Kundalimon, je t'en prie...

Il la lâcha, juste un instant, comme s'il comprenait vraiment ce qu'elle essayait de lui dire. Mais peut-être avait-il seulement senti la résistance du corps craintif et nerveux de la jeune fille. Son désir n'était pourtant pas retombé. Comment l'arrêter ? Elle eut une inspiration.

— Il ne faut pas, dit-elle. Je n'ai pas le droit de m'accoupler. Je n'ai pas encore connu le contact de la Reine, ajouta-t-elle en hijk.

Il y avait une chance, une petite chance que le poids de cet argument le fasse céder. Dans le Nid, aucun accouplement n'était autorisé avant que la Reine confère la maturité et la fertilité, selon un rite dont Nialli Apuilana ignorait la nature, mais qui marquait l'entrée du jeune hijk dans l'âge adulte.

En proie à la violence d'un désir indéniable et qu'il ne cherchait plus à nier, Kundalimon ne comprendrait peut-être pas pourquoi une femme du peuple de chair refusait de s'abandonner à l'envie qu'il était incapable de contenir. Puisqu'elle était, elle aussi, un être de chair, ne devait-elle pas éprouver un désir semblable au sien ? Bien sûr, mais il était incapable de comprendre ses craintes. Elle ne les comprenait pas elle-même. Peut-être allait-il quand même être sensible à ce rappel de la virginité telle qu'elle était définie dans le Nid.

Mais la chair en lui conservait la prédominance et aucun argument ne pourrait le détourner de son but.

— Moi non plus, dit-il, je n'ai pas encore connu... le contact de la Reine. Mais nous ne sommes pas... dans le Nid...

Il inspira profondément et une expression de souffrance et de passion mêlées apparut dans ses yeux. Il était vierge, aussi vierge qu'elle. Il ne pouvait en aller autrement. Avec qui se serait-il accouplé dans le Nid ? Mais maintenant, il était emporté par le désir, le désir de la chair, le besoin inné qui existait chez tous ceux de sa véritable race.

Et Nialli Apuilana comprit brusquement qu'elle partageait ce besoin.

Sans presque se rendre compte de ce qui se passait, elle réagissait à ses caresses. À mesure que les mains de Kundalimon couraient sur son corps, elle éprouvait des sensations jusqu'alors inconnues. Elle

avait chaud, elle avait des démangeaisons, elle était prise d'une impatience fébrile. Les muscles de ses cuisses, de son ventre, de sa poitrine étaient agités de mouvements convulsifs. Elle avait le souffle court et saccadé.

Elle découvrait les sensations du plaisir et elle savait au plus profond d'elle-même qu'un plaisir encore plus grand était à portée de sa main. Il lui suffisait pour cela de s'abandonner, de se laisser submerger.

L'évidence s'imposa à son esprit avec force : c'était le moment, c'était le lieu, c'était l'homme. Les barrières tombèrent. Elle sourit et inclina la tête. Il la prit dans ses bras en murmurant des sons hjjk, elle lui répondit dans la même langue et dans la langue du Peuple, avec des mots inarticulés, incompréhensibles, et ils se laissèrent glisser par terre, renversant la bouteille de vin, éparpillant les victuailles qu'elle avait apportées. Aucune importance. Elle sentait les mains avides sur son corps. Il semblait ne pas vraiment savoir ce qu'il fallait faire, et ses gestes étaient maladroits et tâtonnants, et elle n'en savait guère plus. Quand ils réussirent enfin à trouver une position adéquate, elle l'attira vers lui en ouvrant les cuisses et il pénétra en elle.

C'est donc cela, se dit Nialli Apuilana.

C'est donc cela, la grande affaire qui occupe tant tous les gens. Deux corps qui s'ajustent et qui remuent ensemble. Ce n'est donc que cela... Mais comme c'est bon ! Si simple et si vrai !

Puis son esprit se vida et elle se demanda seulement, d'une manière très vague, si la porte était bien fermée. Mais ce ne fut qu'une pensée fugitive. Ils roulaient par terre en riant et en criant dans leurs langues respectives, s'agrippant l'un à l'autre, se griffant, se mordillant, haletants, possédés par cette ivresse nouvelle. Puis Nialli Apuilana l'entendit émettre un son rauque et prolongé qu'elle n'avait jamais encore entendu et le corps de Kundalimon fut secoué par une sorte de convulsion. À son grand étonnement, elle sentit une si grande chaleur l'envahir qu'elle eut presque l'impression d'éclater et un son semblable à celui de Kundalimon franchit brusquement ses lèvres. Elle comprit que c'était le son du bonheur, le son de l'extase, le son de la délivrance après la pénitence qu'elle s'était à elle-même imposée.

Ils demeuraient étendus en silence, échangeant de loin en loin un regard émerveillé. Puis il se tourna vers elle et la reprit dans ses bras.

Plus tard, longtemps après, quand ils furent apaisés, la passion laissa la place à une tendresse sereine.

— Il y a une autre chose que je veux, dit Kundalimon.

— Dis-moi. Dis-moi.

— C'est trop triste ici, toujours une seule pièce pour moi, dit-il en laissant tendrement courir le bout de ses doigts sur la fourrure du dos

de Nialli Apuilana. Tu leur demandes de me faire sortir ? Tu leur demandes de me laisser marcher dans la cité comme un homme libre ? Tu fais cela pour moi, Nialli Apuilana ? Tu fais cela pour moi ?

Thu-kimnibol avait à sa disposition cinq belles et solides voitures, tirée chacune par une paire de xlendis qu'il avait personnellement sélectionnés pour leur fougue et leur vigueur. Il emmenait en outre quatre autres animaux tout aussi fringants, pour le cas où certains xlendis tomberaient d'épuisement. Il n'avait aucunement l'intention de faire le voyage comme un marchand en remontant tranquillement, mois après mois, vers le nord. Non, son idée était de parcourir le trajet en brûlant les étapes, comme une étoile filante traversant la voûte du ciel, ne s'arrêtant que lorsque ce serait absolument nécessaire, poussant les attelages et ses compagnons à la limite de leur résistance. Il avait hâte de se lancer dans cette entreprise, de se présenter aussi rapidement que possible devant le roi Salaman et de conclure dans les meilleurs délais cette alliance qui aurait dû être signée depuis bien longtemps.

Mais, malgré toute sa détermination, l'allure était plus lente que prévue et il ne voyait pas comment accélérer le mouvement. Son maître d'équipage, Esperasagiot, un Beng de pure souche à la fourrure dorée, connaissait les xlendis aussi bien que le nom de son propre père. Esperasagiot poussait les animaux jusqu'à la limite de leurs forces, mais il connaissait cette limite.

— Nous devrions nous arrêter maintenant pour prendre un peu de repos, dit-il le premier soir alors que le soleil était encore haut à l'occident.

— Déjà ? s'écria Thu-kimnibol. Encore une demi-heure !

— Vous allez crever les xlendis.

— Juste une demi-heure.

— Voulez-vous voir mourir des bêtes dès le premier jour, prince ?

Quelque chose dans le ton de l'homme incita Thu-kimnibol à prendre cet avertissement au sérieux.

— Risquent-ils vraiment de mourir, si nous leur demandons de nous mener juste un peu plus loin ?

— Si ce n'est pas aujourd'hui, ce sera demain. Et sinon après-demain. C'est maintenant que nous devons nous arrêter. Je suis prêt à parier mon casque que, si nous allongeons l'étape du jour et si nous faisons la même chose demain, des xlendis seront morts dans les trois jours qui viennent. Leur robustesse cache une certaine fragilité. Ce ne sont pas des bêtes de somme. Vous avez choisi des animaux fougueux qui sont capables de nous transporter assez rapidement quand ils sont frais et dispos. Mais quand ils commencent à être fourbus...

Esperasagiot retira son casque, une armure de tête ornée de cinq

plumes de métal argenté qui se dressaient sur le derrière, et le posa dans les mains de Thu-kimnibol.

— Je suis disposé à parier mon casque, prince. Contre votre écharpe. À cette allure, nous aurons perdu deux bêtes en moins de trois jours.

— Très bien, dit Thu-kimnibol. Nous ferons halte quand vous le déciderez.

C'était encore l'été et l'air était lourd et humide. Ils traversaient une contrée fertile parsemée de nombreuses fermes. Thu-kimnibol voyait parfois des petits groupes de fermiers observant avec inquiétude le passage du convoi en bordure de leurs terres, se demandant peut-être s'ils allaient être victimes de pillards.

Puis le convoi s'engagea dans les collines. L'atmosphère était beaucoup plus sèche et il n'y avait plus de fermes. Le sol brun était pauvre et rocailleux, battu par un âpre vent du nord. Les animaux sauvages, rares à proximité des terres cultivées, redevenaient plus nombreux. Des vols sinistres de charognards aux larges ailes et au long bec passaient au-dessus du convoi. À la nuit tombée, le grand œil argenté de la lune portant les traces sombres des blessures que lui avaient infligées les étoiles de mort, répandait son éclat froid sur les terres désolées.

Sous la conduite experte de Esperasagiot, les xlendis donnaient toute satisfaction. Ils semblaient avancer de jour en jour avec plus d'ardeur. C'étaient des animaux gris et élancés, aux flancs minces et à l'allure altière, à la tête ronde et distinguée, aux naseaux frémissants, qui galopaient en s'ébrouant.

Thu-kimnibol commençait à comprendre pourquoi Esperasagiot avait tenu à ménager les forces des xlendis pendant les premiers jours du voyage. C'étaient des animaux de la ville, habitués à tirer les voitures des nobles, et qui n'avaient aucune expérience des longues courses en rase campagne. S'il les crevait dès les premiers jours, quand il était encore facile de se procurer du fourrage, quelle réserve d'énergie pourraient-ils avoir lorsque les conditions deviendraient plus difficiles ? Il fallait les laisser s'endurcir progressivement pour qu'ils soient aguerris quand arriverait la partie la plus pénible du voyage ; telle était la théorie de Esperasagiot.

— Je vous dois des excuses, dit Thu-kimnibol au maître d'équipage après dix jours de route. Vous savez parfaitement vous y prendre avec les xlendis.

Esperasagiot répondit par un grognement. Il n'avait que faire des excuses du prince, ni de ses compliments. Seuls les xlendis l'intéressaient.

Ils traversaient maintenant le grand plateau côtier qui s'étendait

entre Dawinno et Yissou. De petites plantes grises et noueuses s'accrochaient au sol caillouteux. Il y avait de loin en loin les vestiges d'anciennes cités de la Grande Planète. Mais il n'en subsistait que des lignes blanchâtres sur le sol, les traces à peine visibles de fondations et de pavements.

Hresh y avait envoyé des étudiants de l'Université pour faire des fouilles, mais ils étaient revenus bredouilles.

Thu-kimnibol décida de faire halte dans le premier de ces sites qu'il trouva sur la route. Il se représenta en marchant la multitude d'yeux de saphir qui l'avaient jadis peuplé. Il imagina les énormes crocodiliens aux fortes et longues mâchoires, à la tête massive et aux cuisses trapues déambulant dans les rues tels des philosophes, prenant appui sur leur énorme queue comme sur une sorte de béquille, l'étincelle du génie brillant dans leurs yeux bleus et globuleux.

En d'autres circonstances, il se serait fait un devoir d'explorer le site pour rapporter à Naarinta un ou deux bibelots de la Grande Planète. Un fragment d'os fossilisé, un débris de quelque mystérieux instrument lui faisaient toujours plaisir. Elle avait décoré les couloirs de leur villa d'une étrange et troublante accumulation de vestiges tordus et déformés de l'antiquité qu'elle contemplait pendant des heures.

Il gratta quand même de-ci de-là, en souvenir d'elle et peut-être aussi pour se distraire, en se disant qu'il pouvait tomber sur une de ces machines luisantes du passé qui faisaient des miracles, sur quelque chose que la poussière aurait à peine recouvert et que personne n'aurait encore remarqué. Une arme, peut-être, qui pourrait servir à anéantir les hjjk. Ou même des ossements d'yeux de saphir. Personne n'en avait jamais trouvé. Il gratta avec la pointe de sa botte. Mais en vain.

Il lui prit une lubie et il donna l'ordre de creuser une tranchée de faible profondeur. Après plus d'une heure de travail, on lui apporta une concrétion brunâtre qui se désagrégea aussitôt dans sa main et qu'il jeta avec un haussement d'épaules.

Il se sentait pénétré du sentiment de l'ancienneté du monde, des mondes disparus qui recouvraient celui qu'il connaissait comme une pellicule, une croûte.

Il percevait en ce lieu comme un écho de l'histoire, d'une magie perdue et aussi d'une magie encore vivante, mais qui lui était inaccessible. Une profonde mélancolie s'empara de lui. Son esprit demeurait fixé sur la Grande Planète, sur tout ce qu'elle avait représenté. Pourquoi, malgré sa grandeur, avait-elle péri ? Pourquoi les plus grandes civilisations périssaient-elles, à l'image du commun des mortels ?

Il fut frappé par les insuffisances de son savoir, les insuffisances

de son esprit lui-même. Hresh sait tout cela, se dit Thu-kimnibol. Nous sommes du même sang ou presque et lui, il sait tout alors que moi... moi, je ne sais rien. Je ne suis que le grand et fort Thu-kimnibol que certains croient stupide, même s'il n'en est rien. Ignorant, certes, mais pas stupide.

Il faut, dès mon retour, que j'aborde tous ces sujets avec Hresh.

— Je me demande, dit Thu-kimnibol à Simthala Honginda, l'ambassadeur en second, pourquoi Vengiboneeza, ou tout au moins une partie de la cité assez grande pour que nous puissions nous y installer, a survécu pendant si longtemps alors qu'il ne reste rien d'autre de ces villes que des traînées de poussière et un peu de rouille.

Simthala Honginda était de haute descendance Koshmar. Sec et prompt à s'emporter, il était le fils aîné de Boldirinthe et de Staip, également allié à la lignée de Torlyri par son union avec Catiriil, la sœur de Husathirn Mueri.

— Vengiboneeza était la capitale des yeux de saphir, répondit-il en frappant négligemment le sol du pied. Mon père m'a dit que les vieux crocodiliens possédaient des machines ingénieuses qui faisaient tout le travail à leur place. Et les machines y sont restées et ont continué à effectuer toutes les réparations plusieurs milliers d'années après que les yeux de saphir eurent été anéantis par le Long Hiver.

— Elles devaient être miraculeuses pour durer si longtemps.

— Les yeux de saphir avaient des machines pour réparer les machines. Et des machines pour réparer les machines qui réparaient les machines.

— Je vois, dit Thu-kimnibol en dessinant un visage comique dans la poussière avec le talon de sa botte. Et tu crois qu'ici il n'y avait pas de machines ?

— C'était peut-être une cité des végétaux, avança Simthala Honginda. Le peuple des plantes devait être très fragile ; le froid les a tués, ils se sont fanés et ont disparu comme des fleurs. Et je suppose que leurs cités ont connu le même sort quand le froid est arrivé. Ou bien c'était une cité humaine. Nous ne savons rien des humains. Peut-être n'avaient-ils pas envie de bâtir des cités aussi solides que celles des yeux de saphir. Peut-être leurs cités n'étaient-elles que brume et voiles arachnéens et, quand ils ont disparu, n'en est-il resté que quelques traces. Mais comment le savoir ? Tout cela est si loin, Thu-kimnibol.

— Oui, je suppose.

Thu-kimnibol se baissa et prit une poignée de poussière qu'il lança en l'air.

— Ce lieu est vraiment trop triste, reprit-il. Il n'y a rien pour nous ici et nous perdons notre temps.

Il donna l'ordre au convoi de reprendre la route. En parcourant

d'un regard morose le paysage aride, il se sentit gagné par une tristesse et une irritation inhabituelles.

Thu-kimnibol savait depuis l'enfance qu'une autre civilisation avait précédé la leur, une période où toute la Terre n'était qu'un riant paradis où cohabitaient six races profondément différentes dans la splendeur et l'opulence. D'après les chroniques, leur capitale était alors Vengiboneeza. Thu-kimnibol n'avait jamais vu la cité antique, mais il en avait beaucoup entendu parler par son frère. Ce que Hresh lui avait dit des immenses tours turquoise, roses ou d'un violet iridescent qui avaient réussi à résister aux outrages du temps et de toutes les machines extraordinaires qui s'y trouvaient encore était resté gravé dans son esprit.

Que de merveilles ! Que de sujets d'étonnement ! À cette époque reculée où la planète était sous la domination des lourds et lents yeux de saphir, les crocodiliens au crâne bossué, au regard vif et à l'intelligence supérieure, le Peuple, ou plutôt les créatures qui allaient devenir le Peuple, n'étaient encore rien d'autre que d'alertes animaux de la jungle. Et Vengiboneeza était le nombril de l'univers, le point de ralliement de voyageurs venus du monde entier et même, ce qui tenait de la magie, d'autres planètes.

À cette époque vivaient encore les fragiles végétaux, au visage en forme de pétales et au corps constitué d'une tige centrale noueuse. Et les seigneurs des mers au pelage brun et aux membres courts en forme de nageoires, qui vivaient dans les océans, mais se déplaçaient sur terre dans des chariots astucieusement conçus. Et encore les mécaniques, à la tête en forme de dôme, une race artificielle, certes, mais beaucoup plus évoluée que des machines.

Et les hjjk, bien entendu, dont les origines remontaient à l'époque de la Grande Planète. Pour finir, il y avait les humains, le grand mystère, une race clairsemée d'êtres hautains et majestueux qui n'étaient pas sans ressemblances avec le Peuple, mais dépourvus de fourrure et d'organe sensoriel. On disait d'eux qu'ils avaient été les maîtres de la planète avant l'avènement des yeux de saphir et qu'ils avaient choisi de leur abandonner le pouvoir.

Thu-kimnibol avait de la peine à comprendre que l'on pût renoncer au pouvoir de son plein gré. Mais ce qui lui paraissait le plus bizarre était la résignation dont avait fait montre l'ensemble des races de la Grande Planète quand le bruit avait commencé de se répandre que les funestes étoiles de mort allaient se fracasser du haut des cieux sur la planète, soulevant des nuages de poussière et de fumée si épais que la Terre ne pourrait plus jouir de la lumière du soleil et serait privée de toute chaleur pendant des siècles et des siècles.

Hresh affirmait que la Grande Planète avait eu connaissance pendant au moins un million d'années de la venue inéluctable des

étoiles de mort. Et pourtant ses habitants n'avaient rien fait pour se protéger.

L'idée de mourir sans combattre mettait Thu-kimnibol hors de lui. C'était totalement irrationnel, c'était incompréhensible. En y pensant, il sentait ses muscles se contracter et son âme commencer à souffrir.

S'ils étaient aussi puissants qu'on le disait, pourquoi n'avaient-ils pas détruit les étoiles de mort dans le ciel, sans attendre leur chute ? Ou bien tiré une sorte de filet à travers la voûte du firmament ? Au lieu d'attendre passivement l'arrivée des étoiles de mort.

Les yeux de saphir et les végétaux étaient morts de froid dans leurs cités. Les seigneurs des mers avaient probablement subi le même sort quand les océans étaient devenus glacés. Les mécaniques s'étaient laissé dévorer par la rouille avant de tomber en poussière. Les humains avaient disparu, nul ne savait où, mais ils s'étaient donné la peine d'aider à survivre les créatures si peu évoluées qui allaient devenir le Peuple en les conduisant dans les cocons où elles allaient attendre la fin du Long Hiver.

Seuls les hjjk, insensibles au froid et indifférents à toutes les incommodités, avaient survécu au cataclysme. Mais ils avaient singulièrement régressé après avoir atteint à cette époque reculée le faîte de leur grandeur.

Au bout d'un certain temps, Simthala Honginda qui voyageait avec Thu-kimnibol dans la voiture de tête remarqua l'humeur maussade de son compagnon.

— Qu'est-ce qui vous préoccupe, prince ?

— L'endroit que nous venons de quitter, répondit Thu-kimnibol en montrant la plaine aride qui s'étendait derrière eux.

— Ce n'étaient que des ruines. Il n'y a pas de quoi vous perturber de la sorte.

— C'est la Grande Planète qui me perturbe. Sa disparition. Pourquoi n'ont-ils rien fait pour se protéger ?

— Peut-être n'avaient-ils pas le choix, suggéra Simthala Honginda.

— Hresh m'affirme que si. Ils auraient pu, s'ils l'avaient voulu, empêcher les étoiles de mort de tomber. Hresh m'a dit qu'il y avait une explication à leur résignation, mais il a refusé de me la donner. Tu dois la découvrir toi-même, m'a-t-il dit. Si je me contente de te donner cette raison, tu ne comprendras pas.

— Oui, je l'ai entendu dire quelque chose d'approchant un jour où le sujet était venu sur le tapis.

— Et s'il mentait ? Et s'il ignorait simplement la réponse, lui aussi ?

— Je pense qu'il y a très peu de chose que Hresh ignore, répliqua Simthala Honginda en riant. Mais j'ai remarqué que lorsqu'il ignore

quelque chose, en général il le reconnaît, sans prétendre le contraire. Et je ne l'ai jamais vu mentir. Mais vous le connaissez beaucoup mieux que moi.

— Ce n'est pas un menteur, dit Thu-kimnibol. Et tu as raison : quand il ignore quelque chose, il le reconnaît sans détour. Il doit donc y avoir une réponse à cette question et Hresh doit la connaître. Elle devrait d'ailleurs être facile à trouver, si l'on y réfléchit un peu.

Il garda le silence pendant quelques instants, massant machinalement un muscle douloureux de son cou. Puis il se tourna vers Simthala Honginda.

— En fait, dit-il en souriant, je crois connaître la réponse.

— Vraiment ? Et quelle est la réponse ?

— Tout devient clair pour moi à présent. Et il n'est pas besoin de posséder le dixième de la sagesse de Hresh pour comprendre. Veux-tu que je te dise pour quelle raison les yeux de saphir ont accepté de mourir sans se défendre ? C'est parce qu'ils formaient une race d'imbéciles. Oui, ils étaient trop bêtes pour avoir la présence d'esprit d'essayer de se sauver. Comprends-tu maintenant ? Ce n'est pas plus compliqué que cela, mon ami.

Assis à son bureau, au quartier général de la garde, Curabayn Bangkea parcourait quelques documents quand Nialli Apuilana arriva à l'improviste. Elle franchit le seuil de la pièce sans s'être fait annoncer et il leva la tête, surpris et troublé de la voir. Une foule de fantômes l'assaillirent aussitôt tandis que son regard s'attardait sur son corps long, mince et souple et admirait son port de reine.

Il l'avait toujours désirée, mais n'ignorait pas qu'il n'était pas le seul à la convoiter.

Elle est aussi ombrageuse qu'un xlendi, songea-t-il en l'examinant de pied en cap. Elle se dérobe à tous ceux qui essaient de lui passer la bride autour du cou. Mais tout ce dont elle a besoin, c'est de quelqu'un qui la mette au pas. Et pourquoi ce quelqu'un ne serait-il pas moi ?

Curabayn Bangkea avait pleinement conscience de la vanité de ces fantômes. Les chances pour qu'elle soit venue s'offrir à l'amour du capitaine de la garde étaient vraiment très minimes. S'il avait nourri le moindre espoir, il lui suffisait de regarder le visage de la jeune femme. Son expression était grave et distante.

— Eh bien, mademoiselle, dit-il en se levant précipitamment, que me vaut l'honneur de cette visite inopinée ?

— Vous avez plus ou moins placé Kundalimon en résidence surveillée, Curabayn Bangkea. J'aimerais savoir pourquoi.

— Cela vous dérange ?

— Cela le dérange, répondit-elle. Il est venu au monde dans cette

cité. Pourquoi le traiter comme un prisonnier ?

— Ce sont les hjjk qui nous l'ont envoyé, mademoiselle.

— Comme ambassadeur. Il a droit, à ce titre, aux égards réservés aux diplomates. Il devrait pouvoir circuler librement dans la cité soit parce qu'il en est originaire, soit en sa qualité de représentant d'une nation souveraine avec qui nous ne sommes pas en guerre.

Elle avait les yeux étincelants de colère, les narines frémissantes et la poitrine haletante. En la regardant, Curabayn Bangkea sentit l'excitation le gagner. Elle ne portait qu'une écharpe et quelques rubans sur l'épaule. Une tenue qui n'avait rien d'extraordinaire avec la chaleur qui régnait, mais beaucoup plus légère qu'il n'était habituel pour une femme seule. Cette quasi-nudité, tolérable à l'époque du cocon, n'était plus de mise dans une société civilisée. Pourquoi faut-il qu'elle soit si provocante ? se demanda Curabayn Bangkea.

— La règle veut, dit-il avec circonspection, que tous les étrangers soient envoyés dans la Maison de Mueri pour une période d'observation, jusqu'à ce que nous ayons la certitude qu'ils ne sont pas des espions.

— Ce n'est pas un espion. C'est un émissaire de la Reine.

— D'aucuns estiment, et permettez-moi de vous dire que votre oncle, le prince Thu-kimnibol, est de ceux-là, que c'est jouer sur les mots.

— Peu importe, répliqua Nialli Apuilana. Il se plaint de vivre dans une sorte de captivité. Il pense que c'est à la fois cruel et injuste et je partage son avis. Je vous rappelle qu'il a été placé sous ma responsabilité. Vous n'ignorez pas que c'est le chroniqueur en personne qui m'a confié le soin de veiller sur lui.

À ces mots, Curabayn Bangkea battit des paupières.

— S'il ne tenait qu'à moi, mademoiselle, je l'élargirais sur-le-champ, mais sa mise en liberté est du ressort de Husathirn Mueri. C'est lui qui siégeait sur le trône de justice le jour où l'étranger a été arrêté.

C'est à lui, et non à moi, qu'il faut présenter votre requête.

— Je vois. Je pensais que ce problème était de la compétence du capitaine de la garde.

— Je n'ai aucune autorité en la matière. Mais, si vous le désirez, j'interviendrai en votre faveur auprès de Husathirn Mueri.

— En faveur de Kundalimon, vous voulez dire ?

— Comme vous voulez. J'essaierai de faire modifier les ordres. Vous en serez avertie dès que j'aurai réussi... Dans le courant de la journée, j'espère. Vous êtes encore dans la Maison de Nakhaba, n'est-ce pas ?

— Oui. Je vous remercie. Je vous suis reconnaissante de votre aide, Curabayn Bangkea.

Sa voix n'exprimait pourtant guère de gratitude. Son regard était dur, sans la plus petite trace de chaleur, et la colère y était encore visible. Il y avait décidément quelque chose qui n'allait pas et que toute la bonne volonté de Curabayn Bangkea n'avait pas suffi à arranger.

— Puis-je faire autre chose pour vous, mademoiselle ?

Nialli Apuilana ne répondit pas tout de suite. Elle ferma les yeux quelques instants.

— Oui, dit-elle, il s'est passé quelque chose. Mais c'est tellement offensant que je répugne à en parler. C'est à propos de votre frère, Eluthayn, qui était de faction devant la Maison de Mueri... C'est bien votre frère, n'est-ce pas ?

— Eluthayn, oui. C'est mon frère cadet.

— C'est cela. Il y a quelques jours, alors que je me rendais comme d'habitude à la Maison de Mueri, votre frère a eu des privautés avec moi. Un incident très regrettable.

— Des privautés, mademoiselle ? demanda Curabayn Bangkea, l'air perplexe.

— Vous voyez ce que je veux dire, fit Nialli, les narines palpitantes. Votre frère m'a fait des avances. Inopinément, sans la moindre provocation de ma part, il s'est approché de moi, il m'a soufflé au visage son haleine fétide et il... il...

Elle ne put achever sa phrase. Curabayn Bangkea sentit l'inquiétude monter en lui. Eluthayn avait-il vraiment été assez bête pour faire cela ? Je ne sais pas ce qu'elle entend par être provocante, se dit-il en fixant la poitrine dénudée de Nialli Apuilana et ses longues cuisses couvertes d'une épaisse et soyeuse fourrure brun-rouge, mais si Eluthayn avait osé porter la main sur la fille du chef sans y avoir été invité...

— Il vous a *touchée*, mademoiselle ? Il vous a fait des propositions ?

— Oui, des propositions. Et si je l'avais laissé faire, il allait poser la main sur moi...

— Yissou ! s'écria Curabayn Bangkea en se frappant les côtes. Quelle stupidité ! Quelle impudence !

Le capitaine de la garde traversa précipitamment la pièce pour s'avancer vers Nialli Apuilana. Avec tant de précipitation que son casque faillit heurter l'appareil d'éclairage suspendu au plafond.

— Soyez tranquille, mademoiselle, je vais lui parler ! Je vais faire une enquête. Il sera puni ! Et il ira vous présenter ses excuses ! Des avances, dites-vous ? Des avances !

Un frémissement courut sur les épaules de Nialli Apuilana, un léger frisson de dégoût qui fit trembler ses seins. Elle détourna les yeux. Quand elle parla, ce fut d'une voix adoucie, comme si le

désarroi et la honte prenaient le pas sur la colère.

— Punissez-le comme vous estimez devoir le faire, dit-elle, mais je ne veux pas de ses excuses. Je ne veux plus jamais l'avoir en face de moi.

— Je vous assure, mademoiselle, que...

— Assez ! Je préfère ne plus parler de cela, Curabayn Bangkea.

— Je comprends, mademoiselle. J'en fais mon affaire. Je ne tolère pas que l'on vous manque de respect, que ce soit mon propre frère ou n'importe qui d'autre !

Commença-t-elle à ce moment-là à se radoucir ? Pour la première fois depuis son arrivée, il vit un sourire flotter sur ses lèvres. Un sourire à peine esquissé, mais un sourire quand même. Peut-être sa colère retombait-elle lentement, maintenant qu'elle avait dit ce qu'elle avait sur le cœur. Curabayn Bangkea crut même lire de la gratitude dans ses yeux, et peut-être plus encore. Il eut l'impression que le fossé qui les séparait venait de se combler. C'est une expression qu'il avait souvent lue dans les yeux des femmes à qui il avait offert son aide, ou autre chose, et il était sûr de l'avoir reconnue. Curabayn Bangkea, qui était naturellement sûr de lui, sentit alors monter en lui une assurance frisant la présomption. Là où Eluthayn, trop jeune, trop inexpérimenté et trop maladroit avait échoué, lui pouvait fort bien réussir. Assouvir enfin ses fantasmes les plus effrénés. Sans hésiter, il tendit les bras vers Nialli Apuilana et prit tendrement ses deux mains dans les siennes.

— Si je puis tenter de réparer l'offense causée par la muflerie de mon frère... Si vous me faisiez l'honneur, mademoiselle d'accepter de dîner et de boire une bonne bouteille avec moi ce soir, ou un autre soir, je m'efforcerais de vous prouver que tous les hommes de la famille Bangkea n'ont pas cette grossièreté de rustres...

— Quoi ? s'écria-t-elle en retirant les mains comme si celles de Curabayn Bangkea fourmillaient de vermine. Vous aussi ? Êtes-vous tous complètement fous ? Vous dénoncez la grossièreté de votre frère et, à votre tour, vous posez les mains sur moi ? Vous m'invitez à dîner ? Vous vous proposez de me prouver que... Oh ! Non ! Non, monsieur le capitaine de la garde ! Non !

Et elle éclata de rire.

Curabayn Bangkea la regarda d'un air atterré.

— Faut-il donc que je me promène avec une armure ? Dois-je croire que tous les membres de la garde de cette cité bavent de désir et me déshabillent du regard dès que je passe à portée d'eux ?

Ses yeux flamboyaient de colère. Elle était l'image de sa mère. Curabayn Bangkea se faisait tout petit, comme s'il s'était trouvé en présence de Taniane.

— Vous pouvez, si vous le désirez, poursuivit Nialli Apuilana d'un

ton glacial, aborder avec Husathirn Mueri la question de la détention préventive. En ce qui concerne votre frère, je demande qu'il soit affecté à un autre poste, aussi loin de la Maison de Mueri que possible. Adieu, Curabayn Bangkea.

Sur ce, elle sortit du bureau en claquant la porte.

Il demeura un long moment immobile, abasourdi par ce qu'il avait eu l'impudence de faire.

Comment ai-je pu être aussi bête ? se demanda-t-il.

Certes, elle était venue avec une écharpe et des rubans pour toute toilette. Certes, elle lui avait adressé un sourire de gratitude à faire fondre l'homme le plus endurci. Certes, il s'était laissé griser par son odeur, par la proximité de leurs deux corps et par cette assurance stupide dont il ne parvenait à se défaire. Malgré tout cela, il s'était aventuré en territoire interdit, là où il n'aurait jamais dû se laisser entraîner. Il se demandait maintenant à quel point cela risquait de lui nuire et si cela n'allait pas causer sa perte. Il se mit à trembler, en proie à une peur tout à fait inhabituelle.

Puis la colère, une colère folle, sans objet particulier, dirigée contre le monde entier, s'empara de lui et chassa la peur. D'une voix forte, il appela son aide de camp qui attendait dans le couloir.

— Va chercher mon frère Eluthayn ! ordonna-t-il.

Le jeune garde entra, l'air enjoué, mais cette expression de gaieté s'effaça dès qu'il découvrit la mine sombre de son frère aîné.

— Est-il vrai, pauvre crétin, que tu as essayé d'abuser de la fille du chef ?

— D'abuser d'elle ? Mais qu'est-ce que tu racontes ?

— Elle vient de sortir d'ici et elle m'a dit que tu lui avais fait des avances ! Des propositions ! Elle était absolument hors d'elle, espèce de petit saligaud hypocrite ! J'ai essayé de la calmer et j'ai peut-être réussi. Mais ce n'est pas sûr. Si elle donne des suites à cette affaire, ce sera notre perte à tous les deux. Mais, pour l'amour de Nakhaba, dis-moi donc ce que tu as essayé de faire ! Tu lui as caressé les seins ? Tu lui as peloté les fesses ?

— Je n'ai fait qu'une suggestion innocente. Peut-être pas tout à fait innocente, mais sur le ton du badinage. Elle était devant moi, presque nue, tu sais, comme elle est tout le temps, et elle s'apprêtait à monter voir le jeune homme envoyé par les hjjk. Alors je lui ai dit que j'aimerais bien être enfermé un petit moment dans une pièce avec elle, ou quelque chose de ce genre. C'est tout.

— C'est vraiment tout ?

— Je le jure sur la tête de notre mère. Juste un peu de gringue, tu vois, rien de sérieux. Mais je dois dire que si elle avait mordu à l'hameçon, je serais très vite devenu sérieux. On ne peut jamais savoir,

avec ces filles de la haute. Mais, aussitôt, elle est devenue complètement folle. Elle s'est mise à hurler, à tempêter. Elle a craché sur moi, Curabayn !

— Craché ?

— Oui, elle m'a craché à la figure, là. Un bon gros crachat qui m'a donné l'impression de rester collé sur moi pendant plusieurs heures. À la voir fulminer de la sorte, on aurait dit que je venais de l'outrager gravement. Cracher sur moi comme si je n'étais qu'un animal, ou encore moins qu'un animal ! Pour qui se prend-elle donc ?

— N'oublie pas qu'elle est la fille du chef, dit Curabayn Bangkea d'une voix accablée. Et du chroniqueur.

— Je me fous de savoir de qui elle est la fille. Elle écarte les cuisses comme toutes les autres salopes !

— Attention ! Il est dangereux de calomnier ceux de sa caste.

— Pourquoi parles-tu de calomnies ? Crois-tu qu'elle soit un parangon de vertu ? L'envoyé des hjjk et elle, ils s'accouplent comme des xlendis en rut ! Pendant des heures d'affilée !

Curabayn Bangkea bondit de son siège en poussant un grognement de stupéfaction.

— Quoi ? Qu'est-ce que tu dis ?

— Je ne dis que la vérité. Le jour où elle m'a craché au visage, je suis monté et j'ai écouté à la porte, pour savoir si elle était en droit de se conduire avec tant d'arrogance. Et je les ai entendus se rouler par terre. Oui, par terre, comme des animaux ! J'en suis absolument certain. Et il n'y avait pas à se méprendre sur la nature des bruits qu'ils faisaient. Je les ai entendus d'autres fois, les jours suivants. Crois-tu que cela amuserait Hresh de savoir qu'elle s'accouple avec *lui* ? Ou que cela amuserait le chef, si elle venait à l'apprendre ?

Les paroles de son frère transpercèrent Curabayn Bangkea comme une épée. La situation était radicalement transformée. Elle s'accouplait avec Kundalimon ? C'était donc le but des petites visites intimes qu'elle lui rendait ? Dans ce cas, Eluthayn et lui-même ne risquaient rien. Pourquoi le capitaine de la garde, et même son idiot de frère, ne pourraient-ils se mettre sur les rangs pour proposer une aventure à la noble Nialli Apuilana, si celle-ci aimait se rouler par terre avec un étranger venu du Nid et qui ne s'exprimait qu'avec les sons âpres et rugueux propres à la langue des hjjk ?

— Es-tu absolument certain de tout cela ? demanda-t-il d'un ton sévère.

— Je le jure sur l'âme de notre mère.

— Très bien. Très bien. Ce que tu viens de me raconter nous sera très utile.

Curabayn Bangkea reprit place sur son siège et demeura parfaitement immobile pendant quelques instants, laissant retomber la

tension des dernières heures.

— Tu comprends, dit-il après un long silence, que je sois obligé de t'affecter à un autre poste. Pour la calmer. Je sais bien que tu t'en moques éperdument. Et si tu la rencontres par hasard dans la rue, pour l'amour de Yissou, montre-toi humble et respectueux ! Incline-toi devant elle, fais-lui les signes sacrés, jette-toi à genoux et embrasse-lui les orteils, si nécessaire. Non, pas cela... Ne l'embrasse pas. Mais témoigne-lui du respect. Tu l'as mortellement offensée et elle a sur nous un pouvoir qu'il ne faut pas négliger. Mais je crois, ajouta-t-il en souriant, avoir maintenant, moi aussi, un certain pouvoir sur elle. Grâce à toi, imbécile lubrique.

— Veux-tu t'expliquer ?

— Non. Maintenant, tu débarrasses le plancher. Et, à l'avenir, sois prudent quand tu tourneras autour d'une femme de haute naissance. N'oublie pas qui tu es et ce que tu fais.

— Elle n'avait pas le droit de me cracher à la figure, dit Eluthayn d'un air renfrogné.

— Je sais. Mais elle est de sang noble et elle ne voit pas les choses comme toi. Va-t'en maintenant, Eluthayn, ajouta-t-il en agitant la main devant le visage de son frère. Va-t'en.

À travers des paysages sans cesse changeants, Thu-kimnibol poursuivait sa route vers le nord, vers la Cité de Yissou. Tantôt le convoi traversait de vastes plaines balayées par le vent d'ouest et l'air était humide et salé, et tous les buissons étaient recouverts d'épaisses touffes bleu-vert de mousse-écaille. Tantôt l'itinéraire suivait de larges vallées arides et silencieuses séparées de la mer par de hautes collines aux versants dénudés, où des crânes d'animaux inconnus blanchissaient sur le sol sablonneux. Tantôt les voyageurs franchissaient des montagnes boisées où des arbres sans feuilles, aux formes torturées et au tronc pâle en spirale s'accrochaient à de maigres affleurements de terre noire et où d'inquiétants mugissements et sifflements venaient de la chaîne de montagnes encore plus élevées qui s'étirait à l'orient.

Thu-kimnibol était frappé par l'immensité de la planète, par la taille et la masse du gigantesque globe à la surface duquel il se déplaçait.

Il avait le sentiment que chaque parcelle pénétrait en lui, devenait une partie de lui, qu'il engloutissait la planète, qu'il l'absorbait et l'incorporait à jamais à son être. Et cela le rendait d'autant plus désireux d'aller de l'avant, de continuer à en parcourir la surface. Il savait, en cela, être différent de ces membres du Peuple assez vieux pour avoir vécu l'âge du cocon et qui, il le soupçonnait, éprouvaient encore le besoin ancestral de se terrer dans un lieu chaud, exigü et

sûr, et de refermer le sas derrière eux. Pas lui. Non, pas lui. Plus profondément que jamais sans doute, il comprenait la soif de connaissances, de découvertes et d'aventures de son frère Hresh.

Thu-kimnibol était déjà passé par là. À l'âge de dix-neuf ans, quand il avait fui la Cité de Yissou pour suivre la route du sud qui devait le conduire à Dawinno. Mais il n'avait gardé en mémoire que très peu de détails de ce premier voyage. Il avait parcouru tout le trajet la tête basse, aveuglé par la colère et un chagrin amer, poussant son xlendi à fond de train. Le souvenir qu'il lui restait de cette folle et lugubre chevauchée, deux décennies et quelques années plus tard, était une sorte de nœud enkysté dans son âme et encore douloureux au toucher, semblable au souvenir de quelque perte affreuse, ou bien d'une maladie mortelle dont la guérison se paie au prix fort. Il n'y touchait pas plus souvent qu'il n'était nécessaire.

Ils avaient dépassé la moitié du trajet et étaient entrés dans le territoire soumis à l'autorité de Salaman. Thu-kimnibol ne parvenait pas à se débarrasser de la maussaderie qui s'était emparée de lui le jour où les vestiges de la cité de la Grande Planète lui avaient évoqué Naarinta et avaient fait naître dans son esprit des réflexions moroses sur le passé lointain. Depuis ce jour, son propre passé ne cessait de le harceler douloureusement : les occasions manquées, les erreurs de parcours, la disparition brutale de sa bien-aimée.

Il faisait de son mieux pour dissimuler son état d'esprit. Mais, un jour où le convoi descendait des collines pour s'engager dans une plaine fertile sillonnée de ruisseaux rapides et de rivières, Simthala Honginda lui demanda à brûle-pourpoint :

— Est-ce la perspective de revoir Salaman qui vous préoccupe à ce point, prince ?

Surpris, Thu-kimnibol releva la tête. Était-il donc si transparent ?

— Pourquoi me demandes-tu cela ?

— Parce que vous étiez autrefois des ennemis acharnés. C'est de notoriété publique.

— C'est vrai, nous n'avons jamais été amis. Et, pendant un certain temps, nos rapports furent très mauvais. Mais tout cela est si loin.

— Je crois que vous le détestez encore.

— C'est à peine si j'ai pensé à lui ces quinze dernières années. C'est de l'histoire ancienne pour moi.

— Oui, dit Simthala Honginda, bien sûr. Mais, ajouta-t-il avec tact, plus nous approchons de Yissou, plus vous sombrez dans la mélancolie.

— La mélancolie ? dit Thu-kimnibol avec un petit rire forcé. Tu crois vraiment que je suis devenu mélancolique ?

— Cela crève les yeux.

— Eh bien, si c'est le cas, sache que cela n'a rien à voir avec

Salaman. As-tu oublié que je viens d'éprouver une perte cruelle ?

— Non, répondit Simthala Honginda, tout confus. Bien sûr que non. Pardonnez-moi, prince. Que les dieux accordent le repos à la dame Naarinta !

Il fit précipitamment le signe de Mueri la Consolatrice.

— Je suppose que cela me paraîtra bizarre de revoir Salaman après tout ce temps, reprit Thu-kimnibol après un silence. Mais il n'y aura pas de problème. Même si nous nous sommes détestés autrefois, quelle importance cela peut-il avoir maintenant ? Tout ce qui compte, ce sont les hjjk. Et nous avons, Salaman et moi, la même opinion sur ce sujet. Depuis le début, nous sommes destinés à lutter côte à côte contre eux et cela arrivera bientôt. L'alliance que nous allons conclure est la seule chose importante. Pourquoi chercherait-il à exhumer de si vieilles rancunes ? Pourquoi le ferais-je ?

Il détourna la tête et se replongea dans le silence. Au bout d'un long moment, il fit signe à Esperasagiot d'arrêter le convoi. Les xlendis allaient pouvoir s'abreuver et l'endroit semblait bien choisi pour faire halte et dîner.

Ils se trouvaient au cœur d'une contrée fertile et verdoyante. Un dédale de cours d'eau réfléchissant la lumière de la fin de la journée étincelait comme des coulées d'argent en fusion. Un pays fécond, songea Thu-kimnibol. Avec quelques travaux de drainage, il pourrait certainement offrir les ressources nécessaires à une cité de l'importance de Dawinno. Il se demanda pourquoi Salaman n'avait pas encore occupé la région pour la mettre en valeur. Elle n'était pas très éloignée de Yissou.

Cela ressemble bien à Salaman, se dit-il avec mépris, de laisser en friche des terres aussi fertiles. De se recroqueviller sur lui-même, de refuser toute expansion et de se terrer à l'abri de son mur ridicule.

Simthala Honginda a raison. Tu le détestes encore, n'est-ce pas ?

Non. Détester était trop fort. Mais, malgré tout ce qu'il avait dit à Simthala Honginda, il soupçonnait que les vieilles rancunes couvaient encore au fond de son cœur.

L'idée que l'on se faisait communément à Dawinno était qu'il avait défié Salaman pour s'emparer du trône de Yissou. Mais cette idée était fausse. Thu-kimnibol s'était très vite rendu compte qu'il ne succéderait jamais à son père à la tête de la cité qu'il avait fondée. Quand Harruel était tombé au champ d'honneur dans la bataille contre les hjjk, il était beaucoup trop jeune pour hériter de la couronne. Salaman était à l'époque le seul prétendant acceptable. Et, après avoir goûté au pouvoir souverain, il y avait peu de chances qu'il acceptât, par simple bonté d'âme, de s'en dessaisir au profit de Thu-kimnibol. Tout le monde l'avait compris et Thu-kimnibol avait toujours consenti à le reconnaître pour roi. Tout ce qu'il exigeait en

échange était d'être traité avec le respect dû au fils du premier roi de la cité ; la préséance qui lui revenait, un logement convenable, le privilège d'être assis aux côtés de Salaman dans les banquets officiels.

Salaman lui avait accordé tout cela, pendant un certain temps. Mais, la maturité venant, le roi avait commencé à changer ; il était devenu inquiet et tourmenté, et le nouveau Salaman était un homme taciturne, dur et suspicieux.

C'est alors, mais alors seulement, que Salaman avait décrété que Thu-kimnibol complotait contre lui. Le fils de Harruel ne lui avait donné aucune raison de nourrir de tels soupçons. Peut-être un de ses ennemis avait-il soufflé cette invention malveillante à l'oreille du roi. Quoi qu'il en soit, les choses s'étaient rapidement gâtées. Thu-kimnibol n'avait pas vu d'inconvénient à ce que Salaman favorise son fils Chham à ses dépens ; c'était dans l'ordre des choses. Mais ensuite le cadet avait eu la préséance sur lui à la table royale, puis le troisième fils de Salaman. Et quand Thu-kimnibol avait demandé à prendre l'une des filles du roi comme compagne, il avait été éconduit. Après cela, les affronts s'étaient succédé. Thu-kimnibol était de sang royal et il ne méritait pas un tel traitement. La goutte d'eau qui avait fait déborder le vase n'avait été qu'un point d'étiquette, tellement insignifiant que Thu-kimnibol ne se souvenait plus exactement de quoi il s'agissait. Ils avaient élevé la voix et avaient failli en venir aux mains. Thu-kimnibol avait compris ce jour-là qu'il n'avait aucun avenir dans la Cité de Yissou. Il était parti à la faveur de la nuit et n'y avait jamais remis les pieds.

— Regarde, dit-il à Simthala Honginda. Dumanka va nous rapporter du gibier pour le dîner.

L'intendant avait quitté la voiture pour descendre jusqu'au bord d'un cours d'eau. Il avait transpercé un animal d'un coup de lance et s'apprêtait à en tuer un second.

Thu-kimnibol était ravi de cette distraction. Sa conversation avec Simthala Honginda et l'évocation d'un passé douloureux l'avaient oppressé et avaient mis ses contradictions en lumière. Il se rendait compte que s'il était maintenant capable de chasser de son esprit la querelle avec Salaman, l'oubli et le pardon, quoi qu'il en dise, ne viendraient pas aussi facilement.

— Que chasses-tu donc, Dumanka ? cria-t-il en mettant ses mains en porte-voix.

— Des caviandis, prince !

L'intendant, un costaud irrévérencieux d'ascendance Koshmar, un casque tout cabossé et déformé négligemment passé sur l'épaule, venait de tuer le second animal. Il brandissait fièrement les deux corps pourpre et jaune qu'il tenait à bout de bras. Des filets de sang cramoiisi tachaient la fourrure lustrée des deux petites masses flasques dont les

bras potelés se balançaient doucement.

— Un peu de chair fraîche, pour changer !

— Croyez-vous, prince, que ce soit bien de les tuer ? demanda Pelithhrouk, un jeune officier de noble naissance et le protégé de Simthala Honginda, qui se trouvait à côté de Thu-kimnibol.

— Pourquoi ? Ce ne sont que des animaux. De la viande.

— Nous aussi, nous étions des animaux autrefois, dit Pelithhrouk.

— Que veux-tu dire ? demanda Thu-kimnibol avec stupéfaction en se tournant vivement vers lui. Que nous ne valons pas mieux que des caviandis ?

— Pas du tout. Je veux simplement dire que les caviandis sont peut-être plus évolués que nous ne le pensons.

— Ce sont des paroles bien audacieuses, intervint Simthala Honginda, l'air gêné. Je n'aime pas beaucoup cela.

— Avez-vous déjà regardé un caviandi de près ? insista Pelithhrouk avec une sorte de crânerie désespérée. Moi, cela m'est arrivé. La lumière de l'intelligence brille dans leurs yeux. Leurs mains sont aussi humaines que les nôtres. Je crois que si nous effleurions l'esprit de l'un d'eux avec notre seconde vue, nous serions surpris de l'intelligence que nous y trouverions.

— Je suis de l'avis de Thu-kimnibol, ricana Simthala Honginda. Ce ne sont que des animaux.

Mais Pelithhrouk s'était trop engagé pour faire machine arrière.

— Oui, mais des animaux *intelligents* ! Et qui, j'en suis persuadé, n'attendent qu'un coup de pouce de notre part pour passer au stade supérieur. Au lieu de les chasser et de les manger, nous devrions les traiter avec respect... leur apprendre à parler, peut-être même à lire et à écrire, s'ils en sont capables.

— Tu as perdu la tête ! lança Simthala Honginda. C'est Hresh qui a dû te transmettre sa folie !

Il se tourna vers Thu-kimnibol avec un regard consterné, comme si des propos aussi extravagants dans la bouche de l'un de ces jeunes gens dont il était le mentor l'embarrassaient profondément, et sans doute était-ce le cas.

— Jusqu'à ce jour, dit-il, je le considérais comme l'un de nos meilleurs officiers. Mais maintenant je me rends compte...

— Non, non, le coupa Thu-kimnibol en levant la main, ce qu'il dit est intéressant. Mais le temps n'est pas encore venu pour nous d'apprendre à lire et à écrire à d'autres créatures, poursuivit-il en riant. Il nous faut d'abord songer à préserver notre propre race avant d'enseigner des rudiments de la civilisation aux bêtes sauvages. Les caviandis devront se débrouiller tout seuls. Pour l'instant, ce ne sont que des animaux et c'est ce qu'ils resteront. Et si vous me rétorquez que nous sommes, nous aussi, des animaux, je m'inclinerai. Soit, nous

sommes des animaux. Mais pour le moment, nous sommes les prédateurs et ils sont les proies. Voilà toute la différence.

Dumanka, qui s'était approché pendant la discussion et écoutait, le visage impassible, jeta les deux caviandis aux pieds de Thu-kimnibol.

— Je vais allumer un feu, prince. Et, dans une demi-heure, nous allons nous régaler.

— Parfait, dit Thu-kimnibol. Et cela mettra un terme à ces bavardages, les Cinq en soient loués.

La chair de caviandi était véritablement exquise. Thu-kimnibol dévora sa part sans regret, même si l'idée troublante lui traversa l'esprit que Pelithhrouk avait peut-être raison, que les petits animaux agiles qui péchaient des poissons dans les cours d'eau rapides étaient peut-être doués d'intelligence, qu'ils avaient peut-être un langage et une vie sociale. Et pourquoi pas des noms, des dieux, voire une histoire de leur race ? Qu'en savait-on ? Qui pouvait dire quelles créatures étaient de simples animaux et lesquelles des êtres intelligents ? Pas lui, en tout cas. Puis il chassa ces pensées de son esprit, mais il remarqua que Pelithhrouk ne touchait pas à sa portion de viande. Ce garçon a le courage de ses convictions. C'est tout à son honneur.

Le lendemain, ils quittèrent la plaine sillonnée de cours d'eau et s'engagèrent dans une contrée plus sèche où la terre était riche et noire, et où s'étendaient des prairies herbues. À la tombée de la nuit, ils virent des arbres-lanternes brillant au nord comme des fanaux. C'était bon signe. Cela voulait dire que le convoi approchait de la cité de Yissou.

Les arbres-lanternes étaient habités par des milliers de petits oiseaux à la gorge et à la poitrine parsemées de taches de couleur qui avaient la propriété d'émettre une lumière froide mais vive. Inlassablement, toute la nuit durant, ils lançaient à un rythme régulier leurs signaux lumineux visibles à une grande distance. Pendant la journée, les oiseaux minuscules au plumage terne se tenaient tranquillement dans leur nid. Nul ne savait pourquoi ils avaient choisi de vivre dans cet arbre particulier, mais quand ils en avaient pris possession, ils semblaient incapables de l'abandonner. Voilà pourquoi les arbres-lanternes étaient de précieux jalons pour indiquer la route, des points de repère familiers pour le voyageur.

Derrière les bouquets d'arbres-lanternes s'étendaient les terres des fermes de Yissou. Comme leurs homologues des approches de Dawinno l'avaient fait plusieurs semaines auparavant, les fermiers de Yissou se massaient près des bornes délimitant leur propriété pour suivre d'un regard hostile le passage des étrangers.

La route s'élevait lentement vers les montagnes qui se dressaient au sud de Yissou et derrière lesquelles se trouvait la cité blottie au fond du cratère creusé par une étoile de mort.

Au sortir des montagnes, le convoi commença à gravir la pente douce formant l'extérieur de la cuvette et s'arrêta au pied de la muraille noire qui défendait l'accès à la Cité de Yissou, un mur qui semblait boucher l'horizon tout entier et s'élevait à une hauteur invraisemblable.

Thu-kimnibol en avait le souffle coupé. C'était l'un des spectacles les plus extraordinaires qu'il lui eût jamais été donné de voir.

Il se souvenait de l'enceinte aux débuts de sa construction, quatre ou cinq assises de blocs de pierre équarris, et de la fierté de Salaman le jour où le nouveau mur avait enfin ceinturé toute la cité et où il avait pu arracher la vieille palissade. Thu-kimnibol savait que Salaman avait continué pendant toutes ces années à exhausser le mur d'enceinte, mais il ne s'attendait pas à trouver quelque chose d'aussi imposant. C'était un ouvrage gigantesque, une masse écrasante, un empilement terrifiant de blocs de pierre noire qui masquait presque le ciel.

Quel genre d'ennemi pouvait donc redouter Salaman pour éprouver la nécessité d'édifier un mur si haut ? Quels démons avaient donc commencé à hanter l'âme du roi depuis leur dernière rencontre ?

Des guerriers en nombre considérable, armés d'une lance, étaient alignés au sommet du rempart. Leurs lances hérissant la muraille se détachaient sur le fond du ciel et les silhouettes raides, immobiles, rapetissées par la masse du mur, paraissaient à peine plus grosses que des fourmis.

Au pied de la muraille se trouvait une énorme porte garnie de métal. Elle s'ouvrit en craquant et en gémissant quand le convoi s'approcha et une demi-douzaine d'hommes sans armes franchirent la porte et s'avancèrent à découvert d'une centaine de pas. La porte se referma derrière eux. À leur tête se trouvait un homme trapu, à la forte carrure, que Thu-kimnibol prit tout d'abord pour Salaman en personne. Puis il se rendit compte qu'il était beaucoup trop jeune pour être le roi. L'un de ses fils, sans doute. Était-ce Chham ? Ou bien Athimin ? En le voyant, Thu-kimnibol sentit les vieilles rancœurs remonter en lui ; il n'avait pas oublié comment il avait été supplanté par les deux fils de Salaman.

Il descendit de voiture et s'avança vers eux, la main levée en signe de paix.

— Je m'appelle Thu-kimnibol, déclara-t-il. Fils de Harruel et prince de la Cité de Dawinno.

L'homme à la forte carrure inclina la tête. Sa ressemblance avec le Salaman dont Thu-kimnibol avait gardé le souvenir était vraiment

troublante : les bras musclés, les jambes courtes et fortes, les yeux gris, vifs et inquisiteurs, très écartés dans la face arrondie aux traits accusés. Il était très jeune, trop jeune pour être Chham ou Athimin.

— Je suis Ganthiav, dit-il, fils de Salaman. Le roi, mon père, m'a demandé de vous accueillir et de vous conduire dans la cité.

C'était bien un fils plus jeune, qui n'était peut-être même pas encore né à l'époque de la fuite de Thu-kimnibol. Mais le choix de ce Ganthiav pour le recevoir n'avait-il pas quelque chose d'insultant ?

Garde ton calme, se dit Thu-kimnibol. Quoi qu'il advienne, garde ton calme.

— Voulez-vous me suivre ? demanda Ganthiav tandis que la lourde porte s'ouvrait en grinçant.

Thu-kimnibol leva de nouveau la tête vers le sommet de la muraille occupé par la multitude immobile des hommes en armes. Il y découvrit une sorte de pavillon, une construction à dôme faite d'une pierre plus grise et plus lisse que le mur. Une longue ouverture aménagée dans la façade permettait d'embrasser toute la plaine du regard. Les yeux de Thu-kimnibol se posèrent sur cette ouverture et y demeurèrent fixés quelques instants. Il discerna une silhouette qui se tenait près de l'ouverture. Puis la silhouette s'avança dans la lumière et Thu-kimnibol reconnut les yeux gris de Salaman, roi de Yissou, qui braquait sur lui un regard froid, dur et implacable.

Le martyr

Kundalimon avait maintenant le droit de circuler librement dans la cité. L'assignation à résidence avait été levée par une décision de Husathirn Mueri, à la requête de Curabayn Bangkea. Il pouvait quitter quand il le désirait sa cellule de la Maison de Mueri pour se promener dans n'importe quel quartier de la cité et il avait même accès aux édifices du culte et aux bâtiments administratifs. Nialli Apuilana le lui avait clairement expliqué.

— Personne ne t'arrêtera. Personne ne te fera de mal.

— Même si je vais dans la chambre de la Reine ?

— Tu sais bien que nous n'avons pas de Reine, dit-elle en riant.

— Ta... mère ? La femme qui vous gouverne ?

— Oui, ma mère.

Kundalimon avait encore des difficultés avec des concepts tels que « mère » et « père ». Il n'assimilait que très lentement ces notions propres au peuple de chair. La mère était la faiseuse d'Œufs ; le père le donneur de Vie. L'accouplement, cette chose si agréable qu'il faisait avec Nialli Apuilana, était le moyen utilisé par le peuple de chair pour féconder les œufs. C'était un moyen similaire à ce qui se faisait dans le Nid, mais pourtant très différent, profondément différent.

— Que veux-tu dire à propos de ma mère ? demanda Nialli Apuilana.

— Elle n'est pas la reine de la cité ?

— Elle porte le titre de chef et non de reine, expliqua Nialli Apuilana. C'est un titre ancien, qui remonte à l'époque où nous n'étions qu'une toute petite tribu vivant dans un trou, au flanc d'une montagne. Elle gouverne la cité – avec l'aide de mon père, de la femme-offrande et du conseil des princes – mais elle n'est pas notre reine. Elle n'a pas la nature de la Reine, telle que nous la connaissons, toi et moi. C'est ma mère, en effet, mais ce n'est pas la mère de l'ensemble des habitants de la cité.

— Alors, si je vais dans sa chambre, personne ne m'arrêtera ?

— Cela dépendra de ce qu'elle est en train de faire. Mais, en règle générale, oui, tu pourras y entrer. Tu peux aller où bon te semble. Mais je suppose qu'on te surveillera.

— Qui ?

— Les gardes. Les hommes de Curabayn Bangkea n'ont pas confiance en toi. Ils te prennent pour un espion.

Kundalimon ne comprenait pas très bien. Une grande partie de ce que disait Nialli Apuilana restait un mystère pour lui. Même après plusieurs semaines de leçons quotidiennes, alors que son esprit était imprégné de la langue du peuple de chair et qu'il lui arrivait même de penser avec leurs mots et non avec les mots du Nid, une partie de la substance de ce qu'elle disait lui échappait. Mais il écoutait attentivement, il essayait de tout fixer dans sa mémoire et ne désespérait pas de comprendre à la longue.

En tout cas, il était en train de remplir sa mission et c'était ça l'important. Il était venu apporter l'amour de la Reine et il s'acquittait de sa tâche. Tout d'abord avec Nialli Apuilana, tout acquise à l'amour de la Reine depuis son séjour dans le Nid ; et maintenant, maintenant qu'il était libre d'aller et venir à sa guise dans la cité, il allait le répandre sur tous les autres, ceux qui étaient totalement dépourvus de la conscience du Nid.

Il s'attendait à être terrifié le premier jour où il sortirait seul. Nialli Apuilana l'avait accompagné plusieurs fois pour lui montrer les grandes artères et lui expliquer la disposition des rues, mais, un matin, il s'était aventuré dehors sans elle. C'était une simple expérience destinée à s'assurer qu'il serait capable de faire plus que quelques pas timides dans la rue sans éprouver le besoin de regagner précipitamment l'abri de la Maison de Mueri.

La cité était immense, avec ses rues innombrables et la multitude d'êtres de chair qui allaient et venaient en tous sens. Avec cette chaleur humide, cette touffeur du sud, si différente de ce dont il avait l'habitude dans le nord froid et sec. Avec ces odeurs suaves et inconnues. Avec l'absence totale du lien du Nid. Avec l'angoisse de découvrir dans le regard des habitants de la cité le mépris ou la haine.

Mais il n'avait pas éprouvé la moindre crainte. Il était passé devant les gardes revêches et goguenards pour descendre la rue Minbain revêtue de pavés ronds, puis il avait tourné à gauche pour déboucher sur un marché à ciel ouvert, dans une petite rue qu'il n'avait jamais prise avec Nialli Apuilana. Il était passé d'étal en étal, regardant les fruits et les légumes, et aussi les pièces de viande suspendues au-dessus des éventaires. Il avait observé tout cela avec sérénité, puis, estimant que la promenade avait assez duré, il avait retrouvé sans difficulté le chemin de la Maison de Mueri.

Après cette première expérience, il était sorti tous les jours ou presque. C'était follement excitant. S'arrêter tout simplement à un carrefour, écouter des chanteurs de rue, le discours d'un prédicateur ou les boniments d'un marchand de jouets... C'était tellement différent

de la vie du Nid ! Entrer dans un restaurant et regarder avec émerveillement la viande qui cuisait sur le gril, la montrer du doigt en souriant et se voir servir avec le sourire une tendre portion de la nourriture du peuple de chair. C'était merveilleux et il se sentait transfiguré ! Il avait le sentiment de vivre un rêve d'une étonnante netteté.

La nourriture du peuple de chair qu'il absorbait maintenant jour après jour avait des effets visibles sur son apparence. Sa fourrure était devenue beaucoup plus épaisse et plus sombre. Il avait grossi et lorsqu'il pinçait sa peau, il sentait rouler entre ses doigts un bourrelet de chair, ce qui ne lui était jamais arrivé. Cette nourriture plus riche pénétrait également à l'intérieur de son âme et il éprouvait une vigueur nouvelle. Il était agité, presque fébrile, et se sentait rempli d'une énergie singulière. Il lui arrivait parfois, dès que Nialli Apuilana entraînait dans sa chambre, de sauter sur elle sans presque lui laisser le temps de dire un mot et de l'entraîner sur le lit ou de rouler par terre avec elle. Quand il se promenait dans la rue, il marchait à longues enjambées et prenait plaisir à sentir le contact des pavés sous la plante de ses pieds. C'était encore une sensation inconnue de marcher sur un sol revêtu d'un pavement. Tout était nouveau, tout était tellement excitant.

Tout le monde semblait savoir qui il était. Les gens le montraient du doigt et chuchotaient entre eux à son passage. Quelques-uns lui adressaient la parole, courtoisement mais en hésitant, comme s'ils ne savaient pas très bien s'il était prudent de l'aborder. Avec les enfants, c'était différent. Il en avait toujours une armée pendue à ses basques. Il semblait y avoir des enfants partout et Kundalimon avait parfois l'impression que la cité n'était peuplée que de garçons et de filles. Ils le suivaient en gambadant et l'accompagnaient de leurs cris et de leurs rires.

— Hjjk ! Hjjk ! Voilà le hjjk !

— Dis-nous quelque chose dans ta langue, le hjjk !

— Hé ! Hé ! Le hjjk ! Où est passé ton bec ?

Ils ne cherchaient pas à se moquer de lui. Ce n'étaient que des enfants et ils gardaient un ton enjoué et taquin.

Il se retournait vers eux et leur faisait signe de s'approcher. Ils demeuraient méfiants au début, à l'image des adultes, puis ils s'avançaient et se pressaient autour de lui. Certains lui abandonnaient timidement leur main quand il la prenait délicatement dans la sienne.

— Tu es vraiment un hjjk ?

— Je suis comme toi. Un être de chair, comme toi.

— Alors, pourquoi dit-on que tu es un hjjk ?

— Les hjjk m'ont enlevé quand j'étais très jeune, dit doucement Kundalimon en souriant. Et ils m'ont élevé dans leur Nid. Mais je suis

né ici, dans cette cité.

— C'est vrai ? Qui est ton père ? Qui est ta mère ?

— Marsalforn, répondit-il. Ramla.

Il fouilla dans sa mémoire pour s'assurer que c'était bien cela. Nialli Apuilana lui avait dit que la mère, la faiseuse d'Œuf, s'appelait Marsalforn et que le père, celui qui avait fécondé, s'appelait Ramla. À moins que ce ne fût l'inverse. Dans le Nid, peu importait qui étaient la faiseuse d'Œuf et le donneur de Vie. Tout le monde était en réalité l'enfant de la Reine. Sans son contact, il ne pouvait y avoir de nouvelle vie et tout le monde accomplissait la volonté de la Reine.

— Où vivent-ils, ta mère et ton père ? demanda une petite fille. Est-ce que tu vas les voir ?

— Ils vivent ailleurs maintenant. Ou peut-être ne vivent-ils plus nulle part. Personne ne sait où ils sont.

— Oh ! Comme c'est triste ! Si tu n'as plus ton père et ta mère, veux-tu venir voir les miens ?

— J'aimerais beaucoup, dit Kundalimon.

— Comment es-tu venu ici ? demanda une autre fillette. Es-tu venu en volant comme un oiseau ?

— Je suis venu à dos de vermillon, dit-il en décrivant d'un grand geste des deux bras un animal d'une taille gigantesque. Je suis venu du nord, là où se trouve le Nid des Nids, et j'ai voyagé jour après jour, semaine après semaine. Sur mon vermillon, vers cette cité, la cité de Dawinno. C'est la Reine qui m'a envoyé. Elle m'a dit : va à Dawinno. Elle m'a envoyé pour que je vous parle. Pour que je fasse connaissance avec vous et vous avec moi. Pour que je vous apporte Son amour, et Sa paix.

— Est-ce que tu vas nous emmener dans le Nid avec toi ? demanda un garçon au dernier rang. Est-ce que tu vas nous enlever, comme toi, on t'a enlevé ?

Kundalimon en resta tout interdit.

— Oui ! Oui ! s'écrièrent les enfants. Es-tu venu pour nous emmener chez les hjjk ?

— Cela vous ferait plaisir ?

— Non ! se mirent-ils à hurler en chœur, si bruyamment que ses oreilles bourdonnèrent. Ne nous emmène pas ! S'il te plaît, ne fais pas ça !

— Moi, j'ai été enlevé. Vous voyez bien qu'on ne m'a pas fait de mal.

— Mais les hjjk sont des monstres ! Ils sont affreux et dangereux ! Ce sont d'horribles insectes géants !

— Ce n'est pas vrai, dit Kundalimon en secouant la tête. Vous ne pouvez pas comprendre, car vous ne les connaissez pas. Personne ici ne les connaît. Ils sont gentils, ils sont affectueux. Si seulement vous

saviez. Si seulement vous pouviez ressentir le lien du Nid. Si seulement vous pouviez connaître l'amour de la Reine.

— Il a l'air fou, lança un petit garçon. Qu'est-ce qu'il raconte ?

— Chut ! Chut !

— Venez, dit Kundalimon. Asseyez-vous avec moi, ici, dans le parc. Il y a tant de choses que je voudrais vous apprendre. Je vais d'abord vous raconter la vie dans le Nid...

Il ne restait plus rien de la Cité de Yissou que Thu-kimnibol avait connue dans sa jeunesse. Il avait assisté à la destruction des huttes grossières bâties au temps de Harruel et à leur remplacement par les premières constructions de pierre de la cité de Salaman, mais il ne subsistait même plus le moindre vestige de cette deuxième cité. Une autre, plus imposante, y avait été superposée, et il ne restait plus trace de tout ce qui l'avait précédé, maisons, palais, tribunal...

— Cela te paraît bien, non ? demanda Salaman. On dirait une vraie cité, n'est-ce pas ?

— Cela ne ressemble pas du tout à ce que je m'attendais à trouver.

— Plus fort ! ordonna Salaman. Parle plus fort ! Je ne comprends pas la moitié de ce que tu dis !

— Mille pardons, dit Thu-kimnibol en haussant fortement la voix. C'est mieux comme cela ?

— Tu n'as pas besoin de hurler, j'entends fort bien. Mais ce sont tous ces affreux mots Beng que tu emploies. On dirait que tu parles avec des casques plein la bouche. Comment suis-je censé y comprendre quelque chose ? Je suppose que si je vivais entouré de Beng comme vous le faites...

— Nous ne formons plus qu'un seul Peuple maintenant, dit Thu-kimnibol.

— Ha ! Ha ! Vraiment ? Eh bien, essaie de ne pas trop parler Beng, si tu veux que je comprenne ce que tu dis. Nous sommes attachés à la tradition ici. Nous parlons encore la langue pure d'antan, celle de Koshmar, de Torlyri et de Thaggoran. Tu te souviens de Torlyri ? Tu te souviens de Thaggoran ? Mais non, tu ne l'as pas connu. C'était notre chroniqueur, avant Hresh. Il a été tué par les rats-loups, juste après le Départ, pendant la traversée des grandes plaines. Mais tu n'étais pas encore né et tu ne peux donc pas te souvenir de tout cela. J'aurais dû y penser. Je commence à me faire vieux et à perdre la mémoire. Je deviens un vieil homme acariâtre, Thu-kimnibol. Vraiment très acariâtre.

Salaman lui adressa un sourire désarmant, comme pour démentir ses propres paroles. Mais il disait vrai, cela sautait aux yeux. Il était bien devenu acariâtre, irritable et cassant.

Le temps avait apporté autant de changements chez Salaman que dans sa cité. Thu-kimnibol avait gardé le souvenir d'un jeune roi à l'esprit souple, intelligent, clairvoyant, un organisateur habile et brillant, un meneur d'hommes, un être qui inspirait la sympathie. Mais le temps avait fait son œuvre et le nouveau Salaman était revêche et taciturne, exigeant et soupçonneux. Vingt ans plus tard, le processus était très avancé. Le roi semblait distant et morose, en proie à d'amères préoccupations, ou peut-être usé de l'intérieur par le pouvoir absolu qu'il exerçait. Cela se voyait sur son visage, comme ratatiné, les joues rentrées, les tempes creusées, et aussi dans son attitude raide et méfiante. L'âge avait entièrement blanchi sa fourrure et il se dégageait de lui une sorte de dureté glaciale.

La cité qu'il avait créée était à son image. Point de larges avenues ensoleillées, point de tours éblouissantes sur le fond bleu du ciel, point de jardins verdoyants tels que Thu-kimnibol en voyait chaque jour dans la souriante cité de Dawinno. La Cité de Yissou, enclose en son cratère et en sa muraille titanesque de pierre noire, était une ville resserrée et sinistre, aux rues étroites et enfoncées, aux constructions de pierre dont les ouvertures pratiquées dans les murs épais ressemblaient à des meurtrières. L'ensemble évoquait moins une ville qu'une forteresse.

Est-ce là ce que mon père voulait faire quand nous avons quitté Vengiboneeza pour fonder notre propre cité ? se demanda Thu-kimnibol. Cette ville sombre, triste, recroquevillée sur elle-même ?

Dans l'euphorie de la victoire sur les hjjk, en ce jour de funeste mémoire où le roi Harruel avait péri en combattant les hordes d'insectes, Salaman avait déclaré, enivré par le nouveau pouvoir qui était le sien : « Nous nommerons cette cité Harruel, en l'honneur de celui qui fut roi avant moi. » Mais un peu plus tard – à la requête du peuple, prétendit Salaman en affirmant qu'il préférerait honorer le dieu qui les protégeait plutôt que l'homme qui les avait guidés jusque-là –, il lui avait redonné son nom primitif. Thu-kimnibol estimait que c'était aussi bien ainsi. Il n'aurait pas aimé que le nom de son père fût attaché pour l'éternité à une ville aussi lugubre que la Cité de Yissou du roi Salaman.

Salaman avait pourtant fait l'effort de l'accueillir avec un esprit ouvert et même une certaine jovialité. Rien dans son comportement n'indiquait qu'il avait conservé le souvenir des mots qu'ils avaient eus ensemble. Tandis que les voitures de Thu-kimnibol franchissaient la porte massive donnant accès à la cité, il était descendu de son pavillon perché au sommet de la muraille et avait attendu calmement, les bras croisés, que Thu-kimnibol s'avance. Puis, son visage sévère et fermé s'épanouissant en un large sourire, il avait fait quelques pas à son tour, les bras grands ouverts, les mains tendues vers celles de Thu-

kinmibol.

— Mon cher cousin ! Après tant d'années ! Est-ce à dire que tu es de retour pour reprendre avec nous ton ancienne vie, si brusquement interrompue ?

— Non, sire, répondit posément Thu-kinmibol, je suis venu en qualité d'ambassadeur. J'apporte des messages de Taniane et nous avons un certain nombre de questions à discuter. Ma place est à Dawinno maintenant.

Mais il avait répondu à l'étreinte de Salaman et s'était baissé pour donner l'accolade au roi. Cela n'avait guère été facile, mais uniquement parce que Salaman était beaucoup plus petit que lui.

À son grand étonnement, Thu-kinmibol n'avait pas eu de mouvement de recul en serrant Salaman sur sa poitrine et il ne l'avait pas fait hypocritement. Ce devait donc être vrai : la rancune qu'il avait nourrie, ou cru nourrir, contre Salaman avait fini par s'effacer au fil du temps. Les affronts, ou ce qu'il avait pris pour des affronts, que lui avait fait subir Salaman n'avaient plus d'importance.

— Nous t'avons préparé notre plus belle chambre, poursuivit le roi. Que dirais-tu d'un grand festin dès que tu seras installé ? Et après, nous discuterons. Pas encore d'affaires officielles, nous avons le temps. Juste une conversation entre deux hommes qui furent autrefois de bons amis. Qu'en dis-tu, Thu-kinmibol ?

Cela lui paraissait raisonnable et tout à fait sympathique. Il se laissa conduire à sa chambre. Esperasagiot se mit en quête d'une écurie pour les xlendis et Dumanka d'un logement pour la suite de l'ambassadeur tandis que Simthala Honginda allait s'entretenir avec des représentants de la cité afin de se familiariser avec le protocole diplomatique en vigueur à Yissou.

Ce n'est que beaucoup plus tard, dans l'immense salle de réception du palais royal, après le banquet trop arrosé et après la remise à Salaman des cadeaux de Taniane, draps blancs de toile fine et porcelaines vertes ; de Hresh, un volume des chroniques richement relié ; et des présents qu'il faisait à titre personnel, tonnelets de vin de ses vignes, peaux d'animaux rares du Grand Sud, fruits en conserve et d'autres encore, ce n'est donc qu'après tout cela que des tensions commencèrent à se faire jour entre le roi et l'ambassadeur. Peut-être était-ce à cause du problème de la langue qui, dès l'abord, l'avait agacé que Salaman s'emporta. Le roi, qui parlait la pure langue Koshmar, semblait sincèrement irrité par le vocabulaire et les intonations Beng que Thu-kinmibol avait coutume d'employer. Thu-kinmibol n'avait jamais remarqué à quel point la langue du Peuple avait changé à Dawinno depuis l'union et combien l'apport du Beng était important. Salaman n'avait jamais aimé les Beng, surtout depuis que les porteurs de casque à la fourrure dorée avaient décliné son

invitation à s'établir à Yissou après avoir été chassés de Vengiboneeza par les hjjk, préférant rejoindre la cité de Dawinno nouvellement fondée par Hresh. Puisque le simple son de tournures Beng dans la bouche de Thu-kimnibol l'offensait, il devait toujours leur en tenir rigueur.

Thu-kimnibol fut quand même pris par surprise quand, après toute une soirée de joyeuses libations et alors qu'ils étaient confortablement installés côte à côte sur de riches divans, il entendit Salaman lui déclarer sans ambages :

— Par les Cinq, j'admire ton culot ! Oser remettre les pieds à Yissou après tout ce que tu m'as dit avant ton départ !

— Mes paroles te sont donc restées sur le cœur ? demanda Thu-kimnibol en se raidissant. Après toutes ces années ?

— Tu as dit que tu me jetterais du haut du mur ? Hein ? Tu ne l'as pas oublié, Thu-kimnibol ? Par les Cinq, je ne l'ai pas oublié, moi ! Comment crois-tu que j'aie pris tes paroles, hein ? Comme une plaisanterie ? Non, pas du tout ! Le mur était beaucoup plus bas à l'époque, mais j'ai pris cette déclaration comme une menace contre ma vie. Et je pense que c'est bien ce dont il s'agissait.

— Je ne l'aurais jamais fait.

— Tu n'aurais pas pu le faire ! Chham et Athimin te surveillaient constamment. Si tu avais levé la main sur moi, ils t'auraient découpé en morceaux !

Thu-kimnibol but une grande rasade de vin, le vin doux et fort de la région, qu'il n'avait pas eu l'occasion de goûter depuis de longues années. Il regarda le roi à la dérobée, par-dessus son gobelet. Il ne restait plus personne d'autre dans la salle que quelques danseuses épuisées et affalées contre le mur du fond. Les détestables fils de Salaman étaient-ils tapis derrière les tentures, prêts à bondir pour laver dans le sang l'affront lointain qu'il avait fait à leur père ? Ou bien les danseuses allaient-elles se relever brusquement, armées de poignards et de cordes pour l'étrangler ?

Non, décida-t-il, Salaman est simplement en train de s'amuser avec moi.

— Toi aussi, tu m'as menacé, reprit-il. Tu m'as annoncé que je serais déchu de mon rang et de mes privilèges et que tu m'enverrais balayer le marché.

— J'ai dit cela sous l'empire de la colère. Si j'avais eu toute ma présence d'esprit, j'aurais décidé d'envoyer un grand gaillard comme toi travailler sur le mur, et non au marché.

Les yeux du roi se mirent à pétiller. Il semblait enchanté de son propre humour.

Il vaut mieux ne pas relever l'insulte, se dit Thu-kimnibol.

— Pourquoi ressuscites-tu ces vieux souvenirs ? demanda-t-il.

Salaman se caressa le menton en souriant. De longues touffes de poils blancs y poussaient, qui lui donnaient une apparence étrangement débonnaire et presque comique, ce qui n'était certainement pas volontaire.

— Nous ne nous sommes pas parlé depuis... Combien, vingt ans ? Vingt-cinq ? Nous pourrions au moins essayer de clarifier les choses.

— C'est ce que tu veux faire ? Clarifier les choses ?

— Bien sûr. Crois-tu que nous pouvons faire comme s'il ne s'était rien passé ? Comme si de rien n'était ?

Salaman remplit son verre et celui de Thu-kimnibol. Puis il se pencha vers lui et le regarda au fond des yeux.

— Voulais-tu vraiment devenir roi à ma place ? demanda-t-il à voix basse.

— Jamais. Je revendiquais seulement les honneurs qui m'étaient dus en tant que fils de Harruel.

— On m'avait dit que tu avais l'intention de me renverser.

— Qui t'avait dit cela ?

— Peu importe. Ils sont tous morts maintenant... Si, c'était Bruikkos. Te souviens-tu de lui ? Konya aussi.

— Oui, dit Thu-kimnibol. Ils m'en ont voulu, quand je suis devenu adulte, parce que j'avais rang avant eux. Qu'espéraient-ils d'autre ? Ils n'étaient que des guerriers, quand j'étais le fils d'un roi.

— J'oubliais Minbain, dit Salaman.

— Ma mère ? dit Thu-kimnibol en clignant des yeux.

— Oui, ta mère. Elle est venue me voir et elle m'a dit : « Thu-kimnibol est très agité. Thu-kimnibol est avide de pouvoir. » Elle redoutait que tu ne commettes une bêtise et que je ne sois dans l'obligation de te faire mettre à mort, ce qui lui aurait naturellement causé un profond chagrin. Elle m'a dit aussi : « Parle-lui, Salaman, tranquillise-le, donne-lui au moins l'impression qu'il a ce qu'il désire, afin qu'il ne lui arrive rien. »

Et le roi sourit.

Thu-kimnibol se demanda quelle part de vérité il y avait dans tout cela et dans quelle mesure c'était une invention tortueuse et cruelle. Certes, il se pouvait fort bien que Minbain eût été inquiète au sujet de son fils et qu'elle eût pris les devants pour éviter une issue fatale. Mais cela ne lui ressemblait guère ; elle lui aurait d'abord parlé. En tout cas, il n'était plus question de lui demander ce qui s'était réellement passé.

— Je n'ai jamais rien fait pour te déposer, Salaman. Tu peux me croire. Je t'avais fait serment d'allégeance... Pourquoi l'aurais-je rompu ? Je savais que j'étais trop jeune et trop impétueux pour être roi et tu étais indélogeable.

— Je te crois.

— Si tu m'avais accordé les titres et les honneurs que je

revendiquais, il n'y aurait jamais eu le moindre nuage entre nous. Je te le dis en toute sincérité, Salaman.

— Oui, dit le roi d'une voix changée, d'où la dureté et l'irritation avaient disparu. J'ai commis une erreur en te traitant comme je l'ai fait.

Thu-kimnibol se mit aussitôt sur ses gardes.

— Parles-tu sérieusement ?

— Je suis toujours sérieux, Thu-kimnibol.

— C'est vrai. Mais depuis quand un roi reconnaît-il ses erreurs ?

— Cela m'arrive parfois. Pas souvent, mais de temps en temps. C'est le cas aujourd'hui.

Sur ce, Salaman se leva, s'étira et se mit à rire.

— Ce que je voulais, c'était te harceler, te pousser jusqu'à tes limites pour que tu décides de quitter Yissou. Je te trouvais trop encombrant, tu étais un rival trop dangereux et qui le serait devenu encore plus au fil du temps. Mais je me suis trompé. J'aurais dû te cultiver, t'honorer, t'adoucir. Et utiliser ta force à bon escient. Je l'ai compris après ton départ, mais il était trop tard. Enfin, je suis heureux de te revoir, mon cher cousin.

Puis une expression bizarre, mi-joviale, mi-soupçonneuse, passa dans le regard du roi.

— Tu n'es pas revenu pour me prendre mon trône, n'est-ce pas ?

Thu-kimnibol lui lança un regard glacial, mais il parvint à émettre un petit rire et à esquisser un pâle sourire.

— Mon cher vieil ami, dit Salaman en lui tendant la main. Jamais je n'aurais dû te chasser. Je me réjouis de ton retour, même s'il n'est que provisoire. Et si nous allions nous reposer, ajouta-t-il en étouffant un bâillement.

— Excellente idée.

Le roi tourna la tête vers les danseuses assoupies, toujours vautreées dans la même position.

— Aimerais-tu que l'une de ces jeunes filles réchauffe ta couche cette nuit ?

Une nouvelle surprise. L'image de Naarinta, disparue depuis quelques semaines seulement, lui vint aussitôt à l'esprit. Mais il eût été impolitique de refuser la proposition de Salaman. Et puis un accouplement de plus ou de moins, quand on était si loin de chez soi, quelle importance ? Il était fatigué, sur les nerfs après cette conversation bizarre. Un corps jeune et chaud dans son lit, pour la nuit, un peu de réconfort avant de passer aux choses sérieuses... Pourquoi pas ? Oui, pourquoi pas ? Il n'avait pas l'intention de passer le reste de ses jours dans la chasteté.

— Oui, dit-il. Oui, je crois que cela me ferait plaisir.

— Que penses-tu de celle-ci ? dit Salaman en poussant de son

chausson une jeune fille à la fourrure châtain. Debout, petite ! Allez, réveille-toi ! Tu seras au prince Thu-kimnibol cette nuit !

Et le roi s'éloigna à pas lents, d'une démarche légèrement vacillante.

Sans un mot, la jeune danseuse fit signe à Thu-kimnibol de le suivre et elle le précéda jusqu'à la chambre garnie de tentures et de coussins qu'on lui avait préparée à l'autre extrémité du palais. Elle était petite et robuste, avec des épaules très larges pour une jeune fille. Son menton était volontaire et ses yeux gris très écartés. La forme de son visage était familière à Thu-kimnibol qui sentit un affreux soupçon s'insinuer en lui.

— Comment t'appelles-tu ? demanda-t-il.

— Weiawala.

— Tu portes le nom de la compagne du roi, n'est-ce pas ?

— Le roi est mon père, seigneur. Il m'a en effet donné le nom de sa première compagne, mais je suis la fille de la troisième, la dame Sinithista.

Bien sûr ! C'était la fille de Salaman. C'est bien ce qu'il lui avait semblé. Dire que Salaman lui avait refusé un jour une de ses filles et qu'il lui en prêtait maintenant une autre pour s'amuser pendant la nuit ! Était-ce légèreté de la part de Salaman, ou bien le roi avait-il un mobile plus profond ? Les derniers marchands venus de Dawinno lui avaient sans doute rapporté que la fin de la dame Naarinta était proche, mais s'il espérait cimenter les relations entre Yissou et Dawinno par une sorte d'alliance dynastique, il s'y prenait d'une manière bien singulière. Mais Salaman était un être singulier. Il devait avoir de nombreuses filles à présent, trop peut-être.

Aucune importance. Il était tard et la jeune fille était là.

— Approche, Weiawala, dit-il d'une voix douce. Viens près de moi. Comme cela. Oui, comme cela.

— Il prêche les enfants, déclara Curabayn Bangkea. Mes hommes le suivent partout et ils ne perdent pas un de ses gestes. Il fait venir les petits à lui, il répond à toutes leurs questions et il leur parle de la vie dans le Nid. Il affirme qu'il ne faut pas considérer les hjjk comme des ennemis. Il leur raconte des histoires sur la Reine, sur l'amour qu'elle porte à tous les êtres vivants, pas seulement à ceux de sa race.

— Et ils avalent ces histoires ? demanda Husathirn Mueri. Ils le croient ?

— Il est très persuasif.

Les deux hommes se trouvaient dans la salle de réception de l'imposante demeure de Husathirn Mueri, située dans le secteur Koshmar qui dominait la baie.

— J'ai de la peine à imaginer, poursuivit Husathirn Mueri, qu'il

réussit à vaincre les préjugés des enfants contre les hjjk. Ils les ont toujours redoutés. Des insectes hideux et monstrueux aux pattes velues qui parcourent furtivement la campagne pour essayer de mettre la main sur des petits garçons ou des petites filles... Qui ne les mépriseraient ? Enfant, je les méprisais. Vous aussi, sans doute. Quand j'étais petit, les hjjk me faisaient faire des cauchemars. Je me réveillais en hurlant, couvert de sueur. Et cela m'arrive encore.

— Moi aussi, dit Curabayn Bangkea.

— Alors, quel est son secret ?

— Il est très doux avec eux, très affectueux. Les enfants sentent qu'il est plein de candeur et cela les touche. Ils aiment être avec lui. Il les entraîne dans la méditation et, petit à petit, ils se mettent à psalmodier avec lui. Je pense que c'est par le chant qu'il exerce une influence sur leur esprit. Ils ne se rendent pas compte qu'il leur fait chanter les louanges de monstres repoussants. Ils ne voient que des personnages de conte de fées, doux et bienfaisants. On peut donner aux pires monstres une apparence de douceur si l'on sait comment présenter les choses. Et quand il a extirpé de l'esprit des enfants la crainte et la haine des hjjk, les pauvres petits sont perdus. Ce jeune homme est très habile. Il pénètre dans leur âme et les éloigne de nous.

— Mais il parle à peine notre langue !

— Ce n'est pas vrai, répliqua Curabayn Bangkea en secouant la tête. Il n'est plus le jeune homme fruste que nous avons connu à son arrivée. Plus du tout. Les leçons de Nialli Apuilana lui ont été extrêmement profitables. Tout lui est revenu. Il devait parler notre langue avant sa capture et il s'exprime bien maintenant. La langue maternelle ne s'efface jamais. Il s'assied dans un parc où il aime bien aller et où les enfants le retrouvent, et il leur parle de l'amour de la Reine, du lien du Nid, des pensées du Penseur, de la paix de la Reine, tout l'immonde fatras des hjjk. Et ils gobent tout cela. Votre Grâce. Les premiers temps, ils étaient dégoûtés de savoir que l'on pouvait vivre dans le Nid et s'y plaire, que l'on pouvait toucher des hjjk, se laisser toucher par eux et que c'était une grande marque d'affection. Mais maintenant, ils le croient. Il faut les voir, assis autour de lui, les yeux brillants, à l'écouter débiter ses fadaïses.

— Il faut que cela cesse.

— C'est bien mon avis.

— Je vais parler à Hresh. Non, à Taniane. Hresh serait capable de trouver absolument fascinant que Kundalimon bourre le crâne de nos enfants de théories oiseuses sur l'amour de la Reine et le lien du Nid. Il pourrait même applaudir à cette idée. Il est probablement désireux d'en savoir plus lui-même là-dessus. Mais Taniane saura ce qu'il faut faire. Cela l'intéressera de connaître la vérité sur celui que nous avons accueilli parmi nous et avec qui sa fille passe tellement de temps.

— Encore une chose, Votre Grâce, dit Curabayn Bangkea. Il vaut sans doute mieux que vous soyez au courant avant de parler à Taniane.

— De quoi s'agit-il ?

Le capitaine de la garde eut un moment d'hésitation. Il semblait mal à l'aise.

— Nialli Apuilana et l'émissaire hjjk sont devenus amants, dit-il vivement, d'une voix nasillarde évoquant un luth désaccordé.

Husathirn Mueri eut l'impression d'avoir été happé par la foudre. Il s'enfonça dans son siège, atterré, sentant une douleur affreuse lui déchirer le ventre, une énorme boule se former dans sa gorge et un élan violent lui vriller le front.

— Quoi ? Ils s'accouplent ?

— Comme des singes en rut.

— Êtes-vous sûr de ce que vous avancez ?

— Vous savez que, jusqu'à ces derniers jours, mon frère Eluthayn montait la garde devant la Maison de Mueri. Un jour, il est passé devant la chambre de Kundalimon quand elle lui rendait visite. Ce qu'il a entendu du couloir... Les bruits sourds, les halètements, les cris passionnés...

— Peut-être lui enseignait-elle la lutte au pied.

— Je ne pense pas. Votre Grâce.

— Comment pouvez-vous en être certain ?

— Parce que, après avoir entendu le rapport de Eluthayn, je suis allé moi-même écouter à la porte et je vous assure que je sais établir la différence entre les bruits de l'accouplement et ceux de la lutte au pied. L'accouplement ne m'est pas totalement étranger, Votre Grâce, et j'ai également pratiqué la lutte au pied.

— Mais elle refuse de s'accoupler avec quiconque ! Tout le monde le sait !

— Elle a passé quelque temps dans le Nid, suggéra le capitaine des gardes. Peut-être attendait-elle seulement de trouver quelqu'un dont la fourrure soit imprégnée de l'odeur des hjjk.

Des images insensées assaillirent l'esprit de Husathirn Mueri. La main de Kundalimon entre les cuisses fuselées de Nialli Apuilana ; les lèvres de Kundalimon courant sur ses seins ; les yeux de la jeune femme étincelants de désir et d'excitation ; leurs corps s'unissant ; leurs organes sensoriels s'agitant frénétiquement ; Nialli Apuilana se retournant pour lui offrir son sexe gonflé...

Non. Non. Non. Non.

— Vous faites erreur, dit-il à Curabayn Bangkea après un long silence. Ce n'est pas cela qu'ils font dans cette chambre et les bruits que vous avez entendus...

— Il n'y a pas que les bruits. Votre Grâce.

— Je ne comprends pas.

— Comme vous le dites si justement, on ne peut s'en remettre à la seule ouïe. J'ai donc percé un petit trou dans le mur de la chambre contiguë.

— Vous l'avez espionnée ?

— Pas elle, Votre Grâce, le hjjk. Je vous rappelle qu'il était sous ma garde. Il m'incombait donc de m'assurer de la nature de ses activités. Je l'ai observé un jour où elle était là. Ils ne faisaient pas de la lutte au pied, Votre Grâce. Il avait les mains posées sur elle...

— Assez !

— Je peux vous assurer que...

Husathirn Mueri leva une main impérieuse.

— Assez, par Nakhaba ! Pas de détails sordides ! ajouta-t-il en s'efforçant de retrouver son calme. Je vous crois sur parole. Rebouchez votre trou et n'en percez pas d'autres. Je veux un rapport quotidien sur l'endoctrinement des enfants par l'émissaire hjjk.

— Et si je le vois avec Nialli Apuilana, Votre Grâce ? Dans la rue, je veux dire, ou bien dans un restaurant, ou ailleurs. Même si leur conduite est irréprochable. Dois-je également vous en informer ?

— Oui, répondit Husathirn Mueri. Je veux également en être informé.

— Je veux aller dans le Nid avec toi, dit Nialli Apuilana. Sentir de nouveau le lien du Nid. Dire les vérités du Nid.

— Tu viendras. Quand ce sera le moment. Quand ma tâche sera achevée.

— Non, tout de suite. Aujourd'hui même.

C'était un après-midi tranquille. L'été chaud et humide s'était enfui et le vent d'automne soufflait du sud, encore chaud, mais sec et vif. Ils étaient pelotonnés l'un contre l'autre sur le lit, les membres emmêlés, lissant mutuellement leur fourrure en désordre après l'accouplement.

— Tout de suite ? Ce n'est pas possible.

Elle lui lança un regard méfiant. Avait-elle mal choisi son moment ? Était-il encore aussi terrifié qu'au début par le couplage, ou par toute autre forme d'union intime des âmes ? Il avait tellement changé depuis qu'il avait commencé à se promener seul dans la cité. Il semblait profondément différent, plus fort, plus détendu, plus assuré dans son identité retrouvée d'être de chair. Mais elle hésitait à risquer de perdre sa confiance en franchissant les frontières tacites qui avaient été établies entre eux.

Il semblait pourtant très calme et le regard qu'il posait sur elle était doux et tranquille.

— Tu peux me guider à travers tes souvenirs du Nid, hasarda-t-

elle prudemment. En joignant nos esprits.

— Tu veux dire par le couplage ?

— Ce serait un moyen, répondit-elle après une hésitation. Ou en utilisant notre seconde vue.

— Tu parles souvent de la seconde vue, mais je ne sais pas ce que c'est.

— C'est une autre manière de voir... de percevoir ce qui se trouve en profondeur, sous la surface des choses...

Nialli Apuilana hocha vigoureusement la tête et poursuivit :

— Tu n'as jamais essayé cela ? Tout le monde peut le faire, y compris de très jeunes enfants. Mais peut-être que dans le Nid, en l'absence d'autres êtres de chair pour te montrer ce dont ton esprit est capable...

— Montre-le-moi maintenant, dit-il.

— Tu n'auras pas peur quand mon esprit entrera en contact avec le tien ?

— Montre-moi.

Décidément, il a changé, se dit-elle.

Mais elle redoutait encore de faire naître la peur en lui, de l'éloigner d'elle en le brusquant. Mais c'est lui qui l'avait demandé. C'est lui qui avait dit : *Montre-moi*. Elle fit appel à sa seconde vue et la projeta vers lui, le prenant dans son champ. Il le sentit. Aucun doute là-dessus. Elle perçut sa réaction instantanée, un mouvement de surprise et de recul. Et il se mit à trembler. Mais il demeura tout près d'elle, accessible, ouvert. Rien n'indiquait qu'il élevait une seule des défenses auxquelles on avait habituellement recours pour se protéger de l'intrusion de la seconde vue d'autrui. Était-ce simplement parce qu'il ne savait pas comment faire ? Non, non. Il semblait accepter de bon gré ses investigations.

Elle respira profondément et fit pénétrer ses perceptions amplifiées dans son esprit, aussi profondément qu'elle l'osa.

Et elle vit le Nid.

Tout était flou, indistinct, incertain. Soit les pouvoirs mentaux de Kundalimon étaient encore inexploités, soit les hijk lui avaient appris à masquer son esprit. Ce qu'elle voyait en lui, elle avait l'impression de le discerner à travers plusieurs épaisseurs d'eau opaque.

C'était bien le Nid. Elle reconnut les galeries obscures au toit voûté. Les silhouettes sombres qui les parcouraient avaient la forme et la raideur des hijk. Mais tout était très vague. Elle ne pouvait distinguer les castes ; elle ne pouvait même pas différencier les mâles et les femelles, les Militaires et les Ouvriers. Mais ce qui lui manquait par-dessus tout, c'était l'esprit du Nid, la dimension de la réalité de l'âme, la profondeur du lien du Nid qui aurait dû tout envelopper l'amour de la Reine, tout-puissant, irrésistible, baignant la pénombre

des galeries ; l'impératif absolu qu'était le plan du Nid. Il manquait la saveur. Il manquait la ferveur. Il manquait la substance. Elle voyait le Nid, mais elle était coupée de lui. Elle le voyait de l'extérieur, essemblée, perdue dans le royaume des ténèbres glacées qui s'étend entre les étoiles insensibles.

Frustrée, elle s'enfonça un peu plus avant. En vain. Puis elle perçut quelque chose de nouveau.

Kundalimon essayait de l'aider. Il avait réussi à découvrir la source de sa seconde vue, qu'il n'avait peut-être jamais utilisée, ou qu'il avait utilisée sans savoir ce que c'était, et il s'efforçait maintenant d'amplifier la vision de Nialli Apuilana. Mais cela ne suffisait pas à lever entièrement le voile. Certes, elle voyait plus distinctement, mais cette netteté accrue était accompagnée d'une distorsion.

C'était à rendre fou ! Arriver si près du but et ne pouvoir l'atteindre...

Un sanglot lui noua la gorge. Elle détacha son esprit de celui de Kundalimon et s'écarta de lui, la tête tournée vers le mur.

— Nialli ?

— Je suis désolée. Cela ira mieux dans un petit moment.

Elle se mit à pleurer en silence. Jamais elle ne s'était sentie aussi seule de sa vie.

— C'est à cause de moi si tu as de la peine ? demanda-t-il en lui caressant le dos et les épaules.

— Non, Kundalimon. Ce n'est pas ta faute.

— Alors, c'est que nous nous y sommes mal pris ?

— J'ai quand même vu quelque chose, dit-elle en secouant la tête. Juste un petit peu. Les contours du Nid... Mais tout était si vague. Indistinct. Lointain.

— C'est moi qui m'y suis mal pris. Tu m'apprendras à bien le faire.

— Ce n'est pas ta faute. C'est simplement que... ça n'a pas marché.

Ils gardèrent le silence pendant quelques instants. Il se rapprocha d'elle et la couvrit de son corps. Et soudain, au grand étonnement de Nialli Apuilana, il fit courir son organe sensoriel le long du sien, un effleurement très bref, très doux, qui propagea un frisson de plaisir intense dans l'âme de la jeune femme.

— Nous essayons le couplage, qu'en penses-tu ?

— Tu en as envie, Kundalimon ? demanda-t-elle en retenant son souffle.

— Tu as envie de voir le Nid ?

— Oui. Oui, j'en ai envie. Très envie.

— Alors, peut-être le couplage.

— Tu as eu si peur l'autre fois.

— C'était l'autre fois, dit-il avec un petit rire. Et je crois que toi aussi, avant, tu avais peur de l'accouplement.

— Les choses changent, dit-elle en souriant.

— Oui, les choses changent. Viens. Montre-moi le couplage et je te montrerai le Nid. Mais il faut d'abord que tu te tournes vers moi.

Nialli Apuilana acquiesça de la tête et elle se retourna pour lui faire face. Il souriait de son merveilleux sourire, franc et radieux, le sourire candide d'un enfant sur un visage d'homme. Ses yeux étincelants plongèrent dans les siens, brillants d'excitation et d'impatience. Il l'appelait de tout son être, comme jamais il ne l'avait fait auparavant.

— Je n'ai connu le couplage qu'une seule fois, dit-elle. Avec Boldirinthe, il y a près de quatre ans. Je ne saurai peut-être pas mieux m'y prendre que toi.

— Tout se passera bien, dit-il. Montre-moi ce qu'est le couplage.

— D'abord les organes sensoriels, le contact. Tu te concentres, tout ton être se concentre... Non, rectifia-t-elle en voyant que l'inquiétude semblait le gagner. N'essaie pas de te concentrer, n'essaie même pas de penser. Fais simplement ce que je fais et laisse les choses venir.

Elle approcha son organe sensoriel de celui de Kundalimon. Il se détendit. Il paraissait totalement confiant.

Le contact s'établit. Et il tint.

Nialli Apuilana n'avait jamais oublié l'heure d'intimité qu'elle avait partagée avec Boldirinthe. Elle avait encore présentes à l'esprit toutes les étapes de la descente de l'échelle des perceptions qui aboutissait aux régions les plus profondes de l'âme où la communion avait lieu. Kundalimon la suivait sans hésiter. Il semblait savoir intuitivement ce qu'il convenait de faire, ou bien il le découvrait au fur et à mesure. Au bout d'un moment, il cessa de la suivre et se porta à sa hauteur, la devançant même parfois dans la longue descente vers les profondeurs mystérieuses où le moi était inconnu et où rien d'autre n'existait que l'harmonie de toutes les âmes.

Ils s'unirent alors dans la communion parfaite du couplage.

Leurs âmes fusionnèrent et Nialli Apuilana se retrouva enfin dans le Nid.

C'est le Nid des Nids, le plus grand, très loin au nord, pas celui dans lequel elle a vécu pendant les quelques mois de sa trop brève captivité. Dans un sens, tous les Nids n'en font qu'un, car ils sont pareillement imprégnés de la présence de la Reine, mais elle a toujours su que celui où elle a vécu n'était qu'un petit Nid, situé dans un endroit écarté et placé sous l'autorité d'une Reine subalterne. Celui où ils se trouvent maintenant est le cœur de la nation, son âme et son

noyau, le grand pivot, l'axe principal. C'est là que réside la Reine des Reines.

Nialli Apuilana ne se sent pas dépaycée. C'est là que Kundalimon a passé la plus grande partie de sa vie, jeune être de chair chez les hijk, libre de se déplacer dans leur monde, mangeant leur nourriture, respirant le même air qu'eux, pensant comme eux, vivant à leur manière. C'était sa patrie. C'est donc la sienne aussi.

La main dans la main, ils flottent tels des fantômes, sans que nul les voie ni les dérange.

Le grand Nid est un immense réseau de galeries chaudes et sombres, à demi enfouies sous la surface du sol, s'étendant sur plusieurs lieues dans toutes les directions. Les parois des galeries dispensent la lumière du Nid, une douce lumière rosée, une lumière onirique. L'air circulant mollement dans les galeries porte les douces fragrances du souffle du Nid, soyeux comme une fourrure, chargé des messages chimiques complexes échangés entre les habitants du Nid. C'est dans ce labyrinthe cyclopéen que vivent des millions de hijk et là aussi, au plus profond du réseau de galeries, au centre de tout, que se trouve la colossale Reine des Reines, immuable, éternelle, immortelle, le guide suprême dispensant un amour infini.

Nialli Apuilana perçoit Sa grandeur et Sa présence qui se propage d'un bout à l'autre des galeries comme un gigantesque coup de gong. Il est impossible d'y échapper. Elle englobe dans le flot ininterrompu de Son amour la totalité du grand Nid et tous les Nids subalternes. Mais tout cela est soumis à une force encore plus grande, encore plus implacable, que la Reine Elle-même reconnaît comme le principe suprême, l'énergie torrentielle, incontestable et irrésistible qu'est le plan de l'Œuf, la cause fondamentale de la vie, l'universelle et inéluctable féminité qui permet à toute chose d'aller de l'avant.

Nialli Apuilana s'abandonne à ce cantique de la perfection avec une joie sans mélange. Voilà pourquoi elle tenait tant à venir ici : pour recevoir une fois encore la certitude rassurante que le monde a une signification et une structure, pour comprendre une fois encore qu'une forme, un ordre, un dessein fondamental gouvernent la mécanique ahurissante du cosmos.

— Voici la vérité du Nid, lui dit Kundalimon. Voici la lumière de la Reine. Et Nialli Apuilana prononce les mêmes mots. Ils continuent de flotter, sans entrave, sans se lasser de ce qu'ils contemplent.

Sans un bruit, la multitude des habitants du Nid vaque diligemment à ses tâches. Chacun a sa place, chacun sait ce qu'il a à faire. C'est le lien du Nid : harmonie, unité, organisation. Il n'existe rien de tel dans le monde désordonné, chaotique de l'extérieur, mais ici, rien n'est désordonné, ni chaotique. Un profond silence règne dans les galeries et pourtant une activité méthodique occupe tout le monde.

Là, des groupes de Militaires se rassemblent au retour de leur dernier coup de main tandis que des Ouvriers ramassent leurs armes pour aller les nettoyer et la nourriture qu'ils ont rapportée pour aller l'entreposer. Plus loin, en un lieu éclairé d'une lumière pourpre filtrée, diffuse, des groupes de pondeurs d'Œufs attendent dans leurs compartiments. De longues files de donneurs de Vie passent devant eux et chacun s'arrête devant tel ou tel compartiment pour accomplir l'acte de fécondation. Ailleurs, des donneurs d'Aliments sont penchés sur les œufs en train d'éclore et présentent de la nourriture aux nouveau-nés.

Et là, se tiennent les penseurs du Nid, enfermés dans de sombres et sinistres compartiments, haranguant les jeunes qui les écoutent avec recueillement. Et voici les serviteurs de la Reine dans leur réduit souterrain, qui s'affairent à préparer Son repas du matin. Et voilà les gardiens de la Reine, en ordre serré, se tenant par le bras, qui interdisent l'accès aux galeries les plus profondes où se niche la chambre royale. Et maintenant, des cortèges de jeunes, les mâles d'un côté, les femelles de l'autre, qui attendent d'être appelés dans la chambre royale où le contact de la Reine marquera leur passage à l'âge adulte et leur dispensera la fécondité, à moins qu'ils ne soient mis à part pour devenir Militaires ou Ouvriers, ou encore choisis pour devenir l'un des élus, un penseur du Nid.

La chambre royale est la seule partie du Nid à laquelle Kundalimon et elle-même n'ont pas accès dans leur vision. Elle leur est encore interdite, car Nialli Apuilana n'a pas été reçue en Première Audience lors de son séjour dans le Nid et Kundalimon ne peut donc pas la conduire devant la Reine cette fois-ci, pas même en vision, pas même en rêve. Cela se fera en son temps. Et il lui sera enfin donné de contempler la Reine, démesurée et impénétrable, immobile en son sanctuaire, au plus profond du Nid.

Mais tout le reste leur est ouvert. Nialli Apuilana parcourt les galeries avec émerveillement, transportée par l'amour du Nid.

— Les voilà, dit le penseur du Nid. L'enfant de chair et la compagne de l'enfant de chair. Venez vous asseoir avec nous. Pénétrez avec nous dans la vérité du Nid.

Ils ne sont donc pas invisibles pour les habitants du Nid. Bien sûr que non. Comment serait-ce possible ?

Elle tend la main et une griffe dure et poilue la prend et la garde. Des yeux à facettes bleu-noir brillent tout autour d'elle. Des ondes puissantes émanant du penseur du Nid envahissent son âme palpitante.

Puis le penseur du Nid pénètre dans son esprit et lui montre la grande vérité du Nid, le concept suprême, un et unificateur de l'univers, le pouvoir qui unit toutes choses, la paix de la Reine. Il lui

montre le grand Modèle : la grandeur de l'amour de la Reine qui donne forme au plan de l'Œuf afin d'apporter l'abondance du Nid à toutes choses. Il en imprègne son esprit, comme un autre penseur du Nid, dans un autre Nid, l'avait fait quelques années auparavant.

Et, comme cela s'était produit la première fois, la simplicité et la force de ce qu'il lui dit pénétrèrent au plus profond de l'âme de Nialli Apuilana et en prennent possession. Elle s'incline devant la réalité irréfutable. Elle s'agenouille, secouée de sanglots extatiques, laissant la musique mélodieuse cheminer dans son esprit et en gagner tous les recoins. Et elle s'y abandonne, dans une soumission totale.

Elle a retrouvé sa vraie patrie.

Maintenant, elle ne la quittera plus jamais.

— Nialli ?

Le son d'une voix. Totalement inattendu. Une intrusion qui la paralyse, qui la surprend comme un éboulement de rocher dévalant en grondant une pente interminable.

— Tu te sens bien, Nialli ?

— Non... Oui... Oui...

— C'est moi, Kundalimon. Ouvre les yeux. Ouvre les yeux, Nialli.

— Ils sont... ouverts...

— Reviens du Nid, je t'en prie ! C'est fini, Nialli. Regarde ! Regarde, c'est ma fenêtre. Là, c'est la porte et, en bas, il y a la cour.

Elle résista. Pourquoi accepterait-elle de quitter l'endroit où elle se sentait chez elle ?

— Penseur du Nid... Présence de la Reine...

— Oui. Je sais.

Il la serra dans ses bras, la caressa, l'attira contre lui. Elle se sentit apaisée par sa chaleur. Elle cligna des yeux à plusieurs reprises et sa vision devint plus nette. Elle distinguait les murs de la chambre, la fenêtre si étroite qu'elle ressemblait à une meurtrière, par laquelle entrait la vive lumière automnale. Elle entendait le souffle violent du vent. Elle se soumit à contrecœur à l'implacable réalité : le Nid avait disparu. La lumière du Nid n'était plus, l'odeur du Nid s'était évanouie. Elle ne sentait plus la présence de la Reine. Et pourtant, pourtant, les paroles du penseur du Nid résonnaient encore dans sa tête et le profond réconfort qu'elle en avait retiré imprégnait encore son âme apaisée.

Elle porta soudain sur lui un regard stupéfait.

Kundalimon, se dit-elle. Je viens d'accomplir un couplage avec Kundalimon !

— Tu étais avec moi là-bas ? demanda-t-elle. Tu as éprouvé la même chose que moi ?

— Oui, j'ai tout fait comme toi.

— Nous y retournerons, n'est-ce pas ? Aussi souvent que nous en

aurons envie ?

— Oui, en vision. Et, un jour, nous le verrons tel qu'il est réellement. Quand le moment sera venu, nous partirons ensemble dans le Nid. En attendant, nous avons les visions.

— Oui, dit-elle en tremblant légèrement. Je savais que pour le voir ensemble, il nous faudrait passer par le couplage. C'est ce que nous avons fait. Et nous l'avons bien fait.

— Nous sommes partenaires de couplage maintenant.

— Comment connais-tu ce terme ?

— C'est toi qui me l'as appris. Tout à l'heure, pendant que nous étions unis. J'étais dans ton âme et tu étais dans la mienne. Partenaires de couplage, répéta-t-il en souriant. Partenaires de couplage. Toi et moi.

— Oui, dit-elle en le regardant tendrement. Oui, c'est ce que nous sommes.

— C'est comme l'accouplement, mais beaucoup plus fort. Beaucoup plus profond.

— Oui, dit Nialli Apuilana en hochant la tête, l'accouplement est donné à tout le monde, mais il n'est possible de réussir un véritable couplage qu'avec un petit nombre de gens. Nous avons beaucoup de chance.

— Quand nous serons ensemble dans le Nid, nous aurons beaucoup de couplages ?

— Oh ! Oui ! Oui !

— Je serai bientôt prêt à regagner le Nid, dit-il.

— Oui.

— Et tu viendras avec moi quand je partirai ? Nous irons ensemble, toi et moi ?

— Oui, répondit-elle en hochant vigoureusement la tête. Je te le promets.

Elle tourna les yeux vers la fenêtre. Dehors, tout le monde vaquait à ses différentes occupations. Sa mère, son père, la grosse Boldirinthé, ce cochon de Curabayn Bangkea et son cochon de frère, des milliers d'individus entraînés dans le tourbillon de leur destinée individuelle. Et ils avaient tous des écailles sur les yeux, ils ne voyaient pas la vérité. Si seulement ils savaient, eux tous ! Mais ils n'avaient pas la moindre idée de ce qu'il venait de se passer dans la petite chambre, du lien qui venait de se créer. Ils ignoraient les promesses qui avaient été faites. Et qui seraient tenues.

Le début du séjour de Thu-kimnibol avait été consacré aux divertissements et aux plaisirs : danses, festins, accouplements et démonstrations de lutte au pied et d'attrape-feu avant le dernier échange de cadeaux. Mais le moment était venu de passer aux affaires

sérieuses. À ce qui l'avait amené à Yissou.

Salaman prit place sur le grand trône de la Salle des cérémonies. C'était un siège taillé dans un énorme bloc d'obsidienne en forme de larme, d'un noir luisant veiné de rouge feu, qu'il avait mis au jour de longues années auparavant en fouillant au cœur de l'emplacement de la cité d'origine. Tout le monde l'appelait le trône de Harruel et c'était l'un des rares hommages rendus par la cité à son premier monarque. Salaman ne voyait rien à redire à cela ; ce n'était guère qu'un témoignage symbolique de reconnaissance au fondateur bien-aimé. Mais Harruel n'avait jamais posé les yeux, ni aucune autre partie de sa personne sur ce trône auquel on avait donné son nom.

Quand il arrivait encore que quelqu'un pense à Harruel, c'était comme à un grand guerrier, un chef avisé et clairvoyant. Un grand guerrier, sans conteste. Mais un chef avisé ? Salaman était plus que sceptique. Mais rares étaient maintenant ceux qui avaient connu le véritable Harruel : un ivrogne taciturne qui aimait à battre et à forcer les femmes, perpétuellement dévoré par une angoisse atroce.

Et le fils de Harruel revenait dans la cité de Harruel en qualité d'ambassadeur de Dawinno et il se tenait devant le trône de Harruel occupé par le successeur de Harruel. La grande roue tournait et tout recommençait sans cesse. Qu'était-il venu faire ? Jusqu'à présent, il n'en avait pas donné le moindre indice. Tout s'était heureusement bien passé depuis qu'il était là. Au début, Salaman avait trouvé l'arrivée de Thu-kimnibol inquiétante, voire angoissante : un mystère, une menace. Mais c'était également un défi passionnant. Es-tu encore capable de contrôler la situation, Salaman ? Es-tu encore capable de le tenir en échec ?

— Veux-tu prendre un siège, Thu-kimnibol ? demanda aimablement le roi.

— Si Votre Majesté n'y voit pas d'inconvénient, je suis très bien debout.

— Comme tu préfères. Veux-tu un peu de vin ?

— Après, peut-être, quand nous aurons parlé. Il est trop tôt pour que je commence à boire.

Salaman se demanda, et ce n'était pas la première fois, si Thu-kimnibol était une âme simple ou bien s'il était particulièrement habile. Il ne parvenait pas à lire en lui. En décidant de rester debout, Thu-kimnibol avait choisi de dominer tout le monde de sa masse et de sa haute taille. Mais était-ce de propos délibéré ou bien, comme il le prétendait, parce qu'il se sentait mieux debout ? Et en refusant une coupe de vin, il avait imposé à la réunion une tension et une raideur qui pouvaient jouer en sa faveur si la négociation devenait très serrée. Mais peut-être n'aimait-il simplement pas boire. Les fils d'ivrognes préfèrent souvent suivre une voie différente de celle de leur père.

Le roi éprouvait la nécessité de ressaisir l'avantage que Thu-kimnibol venait de prendre si vite et si aisément, que ce fût par inadvertance ou par calcul. Il était déjà assez agaçant d'avoir en face de soi quelqu'un d'une aussi haute et forte stature. Salaman se sentait toujours mal à l'aise en présence d'un colosse, non parce que cela lui faisait regretter sa petite taille, mais parce que devant ce genre d'individu lent et massif, il avait l'impression d'être trop précipité, trop fébrile dans ses mouvements, comme un petit animal apeuré et nerveux. D'autre part, il n'était pas question de laisser Thu-kimnibol mener la discussion à sa guise.

— Tu connais mes fils ? demanda Salaman tandis que les princes pénétraient dans la salle et prenaient un siège.

— Je connais Chham et Athimin, bien sûr. Et Ganthiav, celui qui m'a accueilli à la porte de la cité.

— Eh bien, voici maintenant Poukor. Voici Biterulve. Et voici Bruikkos et Char Mateh. Mon fils Praheurt est trop jeune pour assister à cette réunion.

Le roi écarta les bras en un grand geste circulaire qui les englobait tous. Qu'ils entourent Thu-kimnibol, qu'ils le submergent ! Il a beau être grand, à nous tous, nous serons plus forts que lui.

Les sept princes se placèrent tout autour de la salle. Ils avaient tous avec leur père une ressemblance frappante – les mêmes yeux gris et froids, la même morphologie trapue – tous, sauf celui qui s'appelait Biterulve, un peu moins râblé que les autres, le teint un peu plus pâle, mais qui avait quand même les yeux du roi. Salaman constata avec satisfaction que le désarroi se peignit fugitivement sur le visage de Thu-kimnibol lorsqu'il se vit entouré de ces répliques vivantes du roi. Ils formaient une phalange impressionnante. Ils étaient la preuve vivante de sa vigueur : quand il s'accouplait avec une femme, c'est sa semence qui avait la prépondérance, ses traits et sa forme qui se perpétuaient. Cela sautait aux yeux quand on regardait ses fils et il en tirait une profonde fierté.

— Quelle belle phalange, dit Thu-kimnibol.

— En effet. J'en suis très fier. As-tu des fils, Thu-kimnibol ?

— Jamais Mueri ne m'a accordé ce bonheur. Et je ne le connaîtrai certainement plus maintenant. La dame Naarinta...

Il s'interrompt, le visage fermé, incapable d'achever sa phrase.

Salaman eut l'impression de recevoir un coup de poignard.

— Elle est morte ? Non, mon cousin ! Dis-moi que ce n'est pas vrai !

— Tu savais qu'elle était malade ?

— J'avais entendu de vagues rumeurs lors du passage du dernier convoi de marchands, mais ils affirmaient qu'il y avait un espoir de guérison.

— Elle a traîné pendant tout l'hiver, dit Thu-kimnibol en secouant la tête, et elle s'est affaiblie au printemps. Elle a rendu l'âme peu de temps avant mon départ de Dawinno.

Ces funèbres paroles tombèrent dans la salle comme de lourdes pierres. Salaman était totalement pris au dépourvu. Ils étaient parvenus jusqu'alors à conserver des rapports purement officiels, jouant cérémonieusement leur rôle de roi et d'ambassadeur, tels les personnages d'une frise, en prenant soin d'éviter que le poids de leurs relations passées perturbe les raffinements de leurs petits calculs diplomatiques. Mais la cruelle réalité venait brouiller les cartes.

— Quel malheur, soupira Salaman après un long silence. Quel grand malheur ! J'ai prié pour sa guérison, tu sais, quand les marchands m'ont appris qu'elle était malade. Et j'ai de la peine pour toi, mon cousin, ajouta-t-il avec un regard sincèrement navré.

Le ton de la réunion s'en trouva aussitôt modifié. L'homme qui se tenait devant lui, ce géant, cet ancien rival, ce dangereux fils du dangereux Harruel, cet homme était vulnérable. Il avait souffert. Il devenait brusquement possible de voir en lui autre chose qu'un intrus dont la présence était à la fois agaçante et embarrassante. Salaman se représenta Thu-kimnibol au chevet de la mourante, il l'imagina en train de serrer les poings et de donner libre cours à ses larmes, il l'imagina hurlant de rage impuissante comme lui-même avait hurlé à la mort de Weiawala, sa première compagne. Cela lui rendait Thu-kimnibol plus réel. Et il évoqua le combat qu'ils avaient mené côte à côte pendant la bataille contre les hjjk, il se remémora la bravoure de Thu-kimnibol, si jeune qu'il portait encore son nom de naissance, mais qui s'était comporté comme un héros. Un grand élan d'affection, et même d'amour, pour celui qu'il avait haï et chassé de son royaume submergea son âme. Il se pencha vers Thu-kimnibol.

— Un prince de ton rang ne devrait pas rester sans descendance, dit Salaman d'une voix grave et rauque. Tu devrais choisir une nouvelle compagne dès la fin de ton deuil, mon cousin. Ou bien deux, ou même trois, ajouta-t-il avec un clin d'œil. C'est ce que j'ai fait ici.

— À Dawinno, nous ne pouvons en prendre qu'une seule à la fois, mon cousin, répliqua Thu-kimnibol avec pondération. Dans ce domaine, nous sommes très traditionalistes.

Salaman prit cela comme un affront et une partie de la faveur que venait de gagner Thu-kimnibol s'évanouit aussi vite qu'elle était venue.

— Pour l'instant, poursuivit l'ambassadeur avec un haussement d'épaules, l'idée de prendre une nouvelle compagne me paraît vraiment trop étrange. Je suppose qu'avec le temps, tout s'arrangera.

— Tout s'arrange avec le temps, déclara sentencieusement Salaman, comme s'il s'agissait d'un oracle.

Il remarqua que l'impatience commençait à gagner Thu-kimnibol. Peut-être cette conversation sur les fils et les compagnes le mettait-elle mal à l'aise. Mais peut-être cette impatience n'était-elle qu'un nouveau stratagème. L'envoyé de Dawinno s'était mis à aller et venir dans la vaste salle, passant d'une démarche pesante de grand animal devant une rangée de princes, pivotant sur lui-même et revenant pour passer devant l'autre. Ils ne le quittaient pas des yeux.

Puis Thu-kimnibol se laissa brusquement tomber sur un divan placé à proximité du trône.

— Suffit, mon cher cousin, dit-il à Salaman.

Permets-moi maintenant d'en venir à la raison de ma présence. Il y a quelques mois, un étrange garçon, un jeune homme plutôt, est arrivé dans notre cité. Il venait du nord, monté sur un vermillon. Il parlait le hjjk et baragouinait à peine quelques mots de notre langue. Impossible d'apprendre d'où il venait, ce qu'il voulait, ni qui il était, jusqu'à ce que Hresh, grâce à un de ces tours dont il a le secret, réussisse à lire dans son esprit avec l'aide de la Pierre des Miracles. Et il a découvert que le jeune homme était originaire de notre cité et qu'il avait été enlevé dans sa tendre enfance, il y a à peu près treize ans de cela.

— Tu veux dire enlevé par les hjjk ?

— Oui. Et élevé par eux dans le Nid des Nids. Et les hjjk nous l'ont renvoyé en qualité d'émissaire pour nous offrir l'amour de la Reine et la paix de la Reine. Voilà ce que Hresh nous a dit.

— Je vois, dit Salaman. Nous aussi, nous avons reçu un émissaire, il y a quelque temps. C'était une jeune fille. Elle passait ses journées à nous critiquer et à nous injurier en hjjk. Nous ne comprenions pas un traître mot de ce qu'elle disait.

— Elle connaissait quelques mots de notre langue, père, glissa Chham.

— Oui, c'est vrai. Elle ressassait les mêmes mots sur la grandeur de la Reine des hjjk, sur la vérité quasi divine de ses voies et autres sornettes du même genre. Nous ne lui prêtions pas beaucoup d'attention. Cela remonte à combien de temps, Chham ?

— Je pense que c'était en Primemois.

— Oui, c'est ça. Et comment cela s'est-il terminé ? Ah ! Oui, je m'en souviens ! Elle a essayé de s'enfuir et de retourner chez les hjjk.

— Oui, dit Chham, mais Poukor l'a rattrapée de l'autre côté du mur et il l'a tuée.

— Il l'a tuée ? s'écria Thu-kimnibol d'un ton stupéfait en écarquillant les yeux.

Le roi trouva amusante, et même d'une sensiblerie touchante, la prétendue compassion de Thu-kimnibol. À moins que ce ne fût un nouveau reproche masqué ?

— Que pouvions-nous faire d'autre ? demanda-t-il en écartant les bras dans un grand geste impérieux. C'était à l'évidence une espionne. Nous n'allions pas la laisser regagner le Nid et raconter tout ce qu'elle avait vu ici.

— Pourquoi ne pas l'avoir simplement ramenée dans la cité ? Pour la nourrir et lui apprendre notre langue ? Tôt ou tard, elle aurait renoncé à ses habitudes hjjk.

— Vraiment ? demanda le roi. J'en doute fort. Elle avait l'apparence d'une jeune fille de chez nous, mais son âme était celle d'un hjjk. Jamais cela n'aurait changé. Quand les hjjk ont instillé leur

poison dans la tête des gens, surtout chez des êtres jeunes, ils ne sont plus jamais les mêmes. Non, mon cher cousin, elle aurait rapidement fait une nouvelle tentative pour s'enfuir et elle serait rentrée chez eux. Il valait mieux la tuer. C'est une abomination pour une jeune fille du Peuple d'être obligée de vivre dans le Nid. Au milieu de ces créatures immondes. Les dieux eux-mêmes trouvent cette seule pensée révoltante.

— C'est également mon avis. Mais de là à assassiner une jeune fille... presque une enfant... Après tout, ce n'est pas mon affaire, poursuivit Thu-kimnibol avec un haussement d'épaules. Mais je pense que ce n'était peut-être pas une espionne. Je pense qu'elle vous avait été envoyée comme émissaire, tout comme Kundalimon – c'est son nom – nous a été envoyé. D'après Hresh, ils ont envoyé des émissaires dans les Sept Cités.

— Peu importe, répliqua Salaman d'un air indifférent, nous n'avons que faire des messages des hjjk. Il va de soi que Hresh pense différemment, ajouta-t-il. A-t-il découvert pourquoi la Reine envoie tous ces émissaires ?

— La Reine nous propose un traité, répondit Thu-kimnibol.

— Un traité ? s'écria Salaman en se redressant d'un bond. Quel genre de traité ?

— Un traité de paix, mon cher cousin. Une ligne imaginaire serait tracée d'un bout à l'autre du continent, de Vengiboneeza à la côte orientale. Les hjjk s'engageraient à ne jamais franchir cette frontière et à ne jamais pénétrer sans autorisation dans notre territoire, à condition, bien entendu, que nous fassions de même. Notre territoire s'étendrait au sud de la région de la Cité de Yissou en passant par Dawinno et jusqu'à la Mer méridionale, ou ce qui marque la fin des terres. Le reste de la planète leur appartiendrait et nous serait interdit à jamais. Encore une chose : il nous faudrait accepter d'accueillir dans nos cités des instructeurs hjjk qui nous enseigneraient les vérités de leur religion et nous prouveraient la sagesse de leurs coutumes.

Tout cela paraissait complètement irréel. Salaman avait l'impression de rêver.

Les hjjk pouvaient-ils proposer sérieusement de telles absurdités ?

C'était tellement saugrenu que Salaman se prit à soupçonner quelque manœuvre perfide de la part de Taniane ou de Thu-kimnibol. Mais non, cette idée était tout aussi ridicule !

— Quelle proposition enthousiasmante ! dit-il avec un petit rire. Je suppose qu'après en avoir pris connaissance, vous avez écorché vif l'émissaire pour renvoyer à la Reine votre réponse écrite sur sa peau. En tout cas, c'est ce que j'aurais fait.

Thu-kimnibol plissa les yeux.

Encore cet air de reproche, songea Salaman. Décidément, il nous

prend pour des barbares.

— Le jeune homme est encore à Dawinno. Sous bonne garde, mais bien traité. C'est la fille du chef en personne qui lui apporte quotidiennement à manger et qui lui enseigne notre langue, car, après tant d'années passées en captivité, il l'avait évidemment oubliée.

— Mais ce projet de traité ? Il va sans dire que vous l'avez rejeté, n'est-ce pas ?

— Ni rejeté ni accepté, mon cher cousin. Rien n'est encore fait. Nous en avons discuté pendant une réunion de notre grand conseil, mais aucune décision n'a été prise. Certains d'entre nous sont impatients de signer, car cela nous garantirait la paix. Ceux-là pensent que tu ratifieras aussi le traité, compte tenu de la proximité de la colonie hjjk de Vengiboneeza et de tes craintes d'une invasion.

— C'est ce qu'ils pensent ? s'écria Salaman, l'air stupéfait et outragé. Ils croient que je serais assez lâche pour accepter de telles conditions ?

— Certains le pensent, mon cher cousin. Pour ma part, je ne l'ai jamais imaginé.

— Tu es hostile à ce traité ?

— Naturellement. Hresh aussi, il ne supporte pas l'idée d'abandonner aux hjjk les terres inexplorées de la planète.

— Et Taniane ?

— Elle ne s'est pas prononcée. Mais elle méprise les insectes. Tu as sans doute appris qu'ils ont enlevé sa fille il y a quelques années et qu'ils l'ont gardée pendant plusieurs mois. J'ai cru que Taniane allait devenir folle. Cela m'étonnerait donc qu'elle accepte de traiter avec la Reine, d'autant plus que Hresh a déjà manifesté son opposition.

Salaman garda le silence. Il était sidéré. Il s'enfonça dans le trône dont la pierre polie épousait les formes de son corps et laissa ses yeux courir sur les visages de ses fils. Ils lui rendirent gravement son regard et leur expression soucieuse reflétait sa propre inquiétude. Ils ne saisissaient sans doute pas la moitié de ce qui était en jeu, mais cela n'avait pas d'importance. Ils comprendraient assez tôt.

Salaman avait de la peine à croire que Dawinno n'avait pas immédiatement et sans plus de cérémonie rejeté la grotesque proposition de la Reine pour lui infliger un camouflet cinglant. Ce prétendu traité n'était rien d'autre qu'une reddition sans conditions. Et pourtant certains étaient d'accord pour le signer ! Sans doute le clan Beng, se dit Salaman, les marchands enrichis, les politiciens pusillanimes. Il fallait apaiser les hjjk pour pouvoir continuer de mener sa petite existence confortable dans l'agréable cité caressée par les brises légères et embaumées, et qui, de toute façon, se trouvait à distance respectable du territoire des hjjk. Bien sûr que c'est ce qu'ils voulaient. Sans se soucier des dangers à longue échéance. Sans se

soucier du prix qu'il faudrait bien payer.

— Quelles chances y a-t-il pour que les pleutres aient gain de cause et que le traité soit ratifié ? demanda-t-il après ce long silence.

— Cela ne se produira pas.

— Non. Moi non plus, je ne pense pas. Mais je vais te dire quelle position j'adopterais si jamais cela devait se faire. Si Dawinno décide de brader son patrimoine aux hjjk, c'est votre affaire, mais rien de ce que Dawinno signera ne nous engagera. Je déclare que jamais de mon vivant la Cité de Yissou ne reconnaîtra l'autorité des hjjk dans quelque domaine que ce soit. Et c'est également valable pour mes fils.

— Tu n'as pas à t'inquiéter, dit Thu-kimnibol. Il n'est plus question de signer le traité avec les hjjk. Ce n'est pas de cela que je suis venu parler avec toi.

— Alors, de quoi ?

— Je suis venu te proposer une alliance, mon cher cousin. Dawinno et Yissou unies dans un dessein commun.

— Et de quel dessein s'agit-il, mon cousin ? demanda Salaman en se penchant brusquement en avant, les mains crispées sur les accoudoirs du trône.

Une étrange lueur brilla dans les yeux sombres et froids de Thu-kimnibol.

— Faire la guerre aux hjjk, dit-il, et les anéantir comme la vermine qu'ils sont.

Le soir tombe sur le jardin zoologique. C'est la veille de la Fête de Dawinno et tout le monde se prépare pour les réjouissances. Tout le monde, sauf Hresh, l'irréductible non-conformiste. Il se promène seul au milieu des animaux en songeant qu'il est temps de découvrir ce qu'il y a vraiment dans l'esprit de ses caviandis.

Il lui arrivait parfois, quand il était plus jeune, d'imiter en catimini la démarche qu'il imaginait avoir été celle des yeux de saphir, une démarche lente et pesante, pour essayer de penser comme eux. Ce souvenir lui remonte à la mémoire. Si tu te tiens comme eux, si tu marches comme eux, peut-être parviendras-tu à faire fonctionner ton esprit comme le leur. Il essayait aussi de temps en temps, quand personne ne pouvait le voir, de marcher comme un Faiseur de Rêves, un humain, de faire comme s'il était grand et maigre, avec des jambes fluettes, mais pas d'organe sensoriel. Mais plus il essayait, plus il avait l'impression de n'être qu'un singe imitant l'homme. Oui, rien qu'un singe prétentieux. Et il se disait qu'il était trop dur avec lui-même et avec le Peuple. Nous sommes beaucoup plus que des singes, infiniment plus. Il a encore besoin de se le répéter de loin en loin. Toute sa vie durant, il se l'est répété. Et, la plupart du temps, il l'a même cru. Il le croit par exemple en regardant la cité. Dawinno n'a

rien de dérisoire. Il sait que ce qui y a été accompli est tout à fait remarquable. Hresh rêve parfois la nuit qu'il est dans le cocon, un gamin efflanqué qui pratique la lutte au pied, joue à saute-caverne et espère, sans trop y croire, pouvoir jeter un jour un coup d'œil au coffret du vieux Thaggoran renfermant les livres des chroniques. Une existence oisive, vide, stagnante. Nous vivions comme des animaux, malgré les noms que nous nous donnions, les rites et les cérémonies que nous avions inventés et même les chroniques dans lesquelles nous rapportions tous les événements. Comment avons-nous pu ne pas mourir d'ennui ? Terrés pendant sept cent mille ans dans nos petits abris souterrains, sans rien faire ou presque. Rien d'étonnant à ce que, à peine sortis, nous nous soyons mis à bâtir des villes immenses que nous avons peuplées de nos descendants ! Tout ce temps perdu à rattraper ! Toutes ces années passées dans une pénombre étouffante ! Bâtir, se développer, découvrir, lutter. Oui ! Et voilà où nous en sommes. À quoi cela a-t-il servi ? Qu'est-il advenu de toutes nos ambitions ? De tous nos plans ? De tous nos grands projets ?

À quoi bon ? nous a dit un jour le marcheur sur l'onde à qui nous demandions la direction de Vengiboneeza. À quoi bon ? À quoi bon ? À quoi bon ? Nous ne sommes que des singes velus qui jouent à être des hommes.

Non. Non. Non. Non.

Nous sommes ceux entre les mains de qui les dieux ont remis la planète.

Et maintenant, il est temps de marcher comme les caviandis. Il est temps de découvrir ce qu'ils sont réellement.

Ils se sont bien acclimatés à la vie dans le petit parc de Hresh. Des ouvriers ont dérivé le cours d'eau qui traversait le jardin et le bras de gauche descend maintenant une portion de terrain accidenté qui est devenue le territoire des caviandis. C'est là, derrière des clôtures arachnéennes assez résistantes pour retenir un vermillon, que les doux animaux pêchent, se chauffent au soleil et bâtissent patiemment un réseau de galeries peu profondes de part et d'autre du ruisseau. Ils semblent s'être bien remis de la terreur de leur capture. Hresh les voit parfois assis côte à côte sur le gros rocher lisse et rose qui domine leur nid, regardant d'un air extasié les toits et les murs blancs du quartier résidentiel qui s'étend juste derrière le parc, comme perdus dans la contemplation des palais de quelque paradis inaccessible.

Il ne doute plus de leur intelligence. Ce qu'il veut évaluer, c'est la qualité de cette intelligence. Mais il fallait d'abord leur laisser le temps de s'habituer à la captivité. Ils doivent être calmes, confiants et accessibles pour qu'il puisse tenter d'établir avec eux un contact tant soit peu approfondi.

Il se dirige vers eux. Il pénètre dans leur enclos, il va s'asseoir sur un rocher au bord de l'eau et il attend qu'ils s'approchent de lui. Les deux animaux gracieux, au poil soyeux et aux grands yeux pourpres sont de l'autre côté, au bord de la clôture, dressés sur leurs pattes de derrière comme ils le font souvent. Sa présence semble les intriguer, mais ils restent à distance.

Hresh commence lentement à projeter sa seconde vue, avec une faible intensité, laissant le champ de perception qu'elle crée former une sphère et s'étendre autour de lui.

Il perçoit la chaleur et les picotements annonciateurs du contact. Il sent l'émanation de leur âme et peut-être de leur cerveau, mais ce qu'il capte n'est qu'un courant incertain, la vibration vague et étouffée d'une conscience lointaine.

Avec mille précautions, Hresh affine sa perception.

Il n'y a rien de nouveau pour lui dans le fait de sonder l'esprit de représentants d'une autre espèce. Un grand nombre des créatures du Printemps Nouveau, peut-être toutes, ont la faculté de penser. Et il soupçonne qu'elles pourraient communiquer avec lui, si seulement il apprenait comment déceler leurs émanations.

Il lui est ainsi arrivé au fil des ans de parler, si l'on peut dire, avec des défenses dorées et des xlendis, des taggaboggas et des vermiliions. Il se souvient encore de la voix aux sonorités métalliques du marcheur sur l'onde qui avait dressé son corps interminable au-dessus du lac pour se gausser dans le langage muet de l'esprit de la petite tribu de Koshmar cherchant désespérément la direction de l'antique Vengiboneeza. Et du jour où le jeune Hresh, tapi derrière un éperon rocheux, avait surpris grâce à sa seconde vue le chant sanguinaire d'une troupe de rats-loups dans leur langage fait de couinements nasillardes, mais dont la signification était parfaitement claire : *Tué – tuer – chair – chair !*

Il avait même une fois, quelques jours seulement après la sortie du cocon, entendu avec fascination le langage mental d'un hjjk – une sorte d'âpre bourdonnement à donner le frisson – que la tribu avait croisé en bordure d'une morne prairie et qui les avait accueillis avec un mépris glacial.

Sur toute la surface de la planète les êtres vivants se parlent, les créatures communiquent dans le langage muet de l'esprit. C'est chose courante. Le monde a atteint depuis longtemps le stade de son développement où cette faculté s'est répandue. Tout le monde ou presque parle, même si certaines espèces n'ont pas grand-chose à dire et si ce pas grand-chose est très simple et très imprécis.

Mais en considérant les caviandis debout sur leurs pattes de derrière, les mains gracieusement ouvertes, leur museau garni de longs poils frémissant pensivement, leurs yeux sombres et lumineux

brillants d'un vif éclat, Hresh pressent qu'ils sont extraordinaires, qu'ils sont beaucoup plus que des animaux sauvages.

Il dresse son organe sensoriel, ce qui a pour effet d'intensifier l'émanation qu'il projette vers les animaux. Les caviandis n'ont pas de mouvement de recul.

— Je m'appelle Hresh, dit-il. Vous n'avez rien à craindre de moi.

Il n'y a que le silence, une absence de contact. Puis un mouvement vibratoire fait son apparition au milieu du silence, tel un minuscule soleil issu de l'écran noir des cieux, et, au bout d'un moment, Hresh entend la voix de la femelle qui lui parle dans le langage muet de l'esprit.

— Je m'appelle She-Kanzi.

— Je m'appelle He-Lokim, dit le mâle.

Des noms ! Ils ont des noms ! Ils se perçoivent comme des entités distinctes !

Hresh ne peut retenir un frisson d'excitation.

À sa connaissance, le fait de donner un nom n'appartenait qu'au Peuple. Tous les animaux dont il a exploré l'esprit semblaient demeurer sans nom, comme les arbres, ou les rochers. Les hjjk eux-mêmes, à ce que l'on disait, n'avaient pas de nom. Toute notion d'individualité distincte de la masse du Nid leur était étrangère.

Au contraire de She-Kanzi et He-Lokim qui, eux, affirment leur existence individuelle. Et Hresh comprend très vite que ces noms ne sont pas de simples étiquettes. Il se rend compte que ces deux affirmations : « Je m'appelle She-Kanzi » et « Je m'appelle He-Lokim » décrivent tout un ensemble de choses qu'il a de la peine à saisir dans sa complexité et qui englobe les relations entre les deux caviandis, les rapports avec leurs congénères, avec le monde en général et peut-être même, s'il a correctement interprété l'émanation, avec les dieux des caviandis. Mais il a des doutes sur ce dernier point. Il soupçonne que ce qu'il a perçu est encore beaucoup trop vague et approximatif. Ce n'en est pas moins stupéfiant pour autant.

Les caviandis l'observent, immobiles. Ils semblent quelque peu tendus. Les élégants petits doigts de leurs mains finement dessinées se contractent nerveusement, s'ouvrent et se referment convulsivement. Les longs poils de leur museau frémissent. Mais leurs grands yeux brillants le regardent sans ciller, comme de sombres et profondes nappes de liquide, paisibles, sereins, insondables.

Hresh les enveloppe totalement de sa seconde vue et il pénètre plus avant dans les profondeurs de leur esprit. Une grande partie de ce qu'il voit demeure imprécise, mais il parvient à se faire d'eux une image, celle d'une vie paisible, simple, en harmonie avec la nature.

Ils ne sont pas humains, au sens où le mot est généralement compris ; ils n'ont nul désir de croître et de se développer en aucune

manière, nulle envie d'établir leur pouvoir sur autre chose que leur modeste ruisseau. Il n'en est pas moins vrai qu'ils ont, à leur manière, un esprit développé. Ils ont conscience de leur existence individuelle, ce qui suffit à les placer très haut au-dessus des animaux sauvages. Ils ont le sentiment du passé et de l'avenir. Ils ont des traditions. Ils ont une histoire.

Et le champ de cette histoire est stupéfiant. Les caviandis ont pleinement conscience de l'ancienneté du monde, du long espace de temps étirant son arc immense derrière tous les êtres vivants du Printemps Nouveau. Ils sentent le poids des époques disparues, de la succession des ères écoulées. Ils savent que rois et empereurs ont atteint le faîte de la gloire avant de disparaître, que de grandes races ont paru et se sont épanouies avant de tomber en décadence et dans un oubli définitif. Ils comprennent qu'ils vivent sur une planète qui a beaucoup souffert, qui s'est transformée et a vieilli avant de retrouver une nouvelle jeunesse.

Ils ont une conscience aiguë du Long Hiver dont les souvenirs sont très vifs en leur âme. Hresh y découvre des images du ciel s'obscurcissant tandis que les étoiles de mort s'écrasent sur la planète en soulevant des nuages de poussière et de fumée. Des images de neige, de grêle, de glaciers s'étendant sur la terre. Ils lui montrent des images fugitives de survivants hagards du cataclysme traversant des étendues gelées, cherchant désespérément un lieu où se réfugier. Il reconnaît des caviandis, des hijk et même le Peuple s'enfuyant vers les cocons où il allait attendre la fin de l'interminable période de froid.

Hresh s'est souvent demandé combien d'espèces d'animaux sauvages parmi celles qu'il a réunies dans son jardin ont résisté aux rigueurs du Long Hiver. Comment ont-elles pu survivre sans protection ? Il est probable que la plupart des espèces de l'époque de la Grande Planète ont péri avec elle. Une nouvelle création a dû avoir lieu pendant que la Terre se réchauffait lentement. Peut-être les premiers rayons du soleil ont-ils engendré de nouvelles créatures sur le sol dégelé, ou bien, plus probablement, les dieux ont-ils transformé d'anciennes créatures ayant résisté au froid pour en faire les nouveaux habitants du Printemps. L'œuvre de Dawinno.

Mais les caviandis appartiennent à une espèce ancienne, aussi ancienne que le Peuple.

Tout le récit du cataclysme est conservé dans l'esprit des deux caviandis, comme si les souvenirs étaient innés, transmis de génération en génération. Les vents impétueux et glacés balayant les cités de la Grande Planète... Le peuple altier des yeux de saphir attendant stoïquement la fin inéluctable... Les frères végétaux flétris dès les premières rafales... Les mystérieux humains au corps pâle et glabre apparaissant de loin en loin, se déplaçant calmement au milieu

du chaos naissant...

Mais les caviandis s'adaptent. Ils se réfugient dans des galeries peu profondes dont ils sortent de temps en temps pour creuser des trous dans la glace qui recouvre les ruisseaux où ils pêchent...

Et Hresh, émerveillé, se rend compte que les caviandis ont survécu au Long Hiver en restant dehors, sans protection... Pendant que nous nous cachions sous terre. Pendant que nous restions terrés dans nos trous creusés sous la montagne. Et ceux de leur espèce, après avoir vu l'avènement du Printemps Nouveau, sont maintenant chassés, abattus et rôtis par ceux qui sont enfin sortis de leur refuge souterrain, ou bien capturés et enfermés dans un parc pour y être étudiés...

Et pourtant ils n'éprouvent aucune colère contre lui, ni contre ceux de sa race. Et c'est peut-être le plus étonnant.

Hresh s'ouvre à eux aussi pleinement qu'il le peut. Il veut leur permettre de voir son âme, d'y lire jusqu'au fond et de comprendre qu'il ne leur veut aucun mal. Il s'efforce de leur faire prendre conscience qu'il ne les a pas amenés dans le parc dans l'intention de leur nuire, mais seulement parce qu'il était animé par le désir d'atteindre leur esprit, ce qu'il ne serait jamais parvenu à faire dans leur milieu naturel. Il leur dit qu'ils peuvent retrouver la liberté quand ils le voudront – le jour même s'ils le souhaitent – maintenant qu'il a découvert ce qu'il espérait découvrir.

Cette proposition les laisse indifférents. Ils ont leur ruisseau au débit rapide et à l'eau bien fraîche ; ils ont leur terrier douillet ; le poisson se trouve en abondance. Ils sont satisfaits. Ils demandent en vérité bien peu à la vie. Et pourtant ils ont des noms. Ils connaissent l'histoire de la planète. Étranges créatures, si simples et si complexes en même temps.

Ils semblent maintenant se désintéresser de lui. À moins qu'ils ne soient fatigués. Hresh lui-même sent que son énergie s'épuise et qu'il ne pourra pas maintenir le contact beaucoup plus longtemps. Son esprit commence à s'embrumer. Un épais brouillard l'enveloppe.

Il a encore énormément de choses à apprendre d'eux, mais cela devra attendre. Pour un début, cela a déjà été très fructueux. Il rompt le contact.

C'est l'aube. L'aube du jour des Jeux de Dawinno, la fête annuelle commémorant la fondation de la cité et honorant son dieu tutélaire.

Et la perspective d'une journée particulièrement chargée pour le chef. Toutes les journées de Taniane étaient chargées, mais celle-ci ne promettait rien de bon, car elle se trouvait face à un conflit de rituels. Par une regrettable coïncidence, l'ouverture de la Fête et le rite de l'Heure de Nakhaba devaient tous deux être célébrés le même jour et sa présence était requise pour les deux cérémonies prévues

simultanément ou presque.

Il lui faudrait dès le lever du soleil se trouver au temple Beng pour allumer le cierge marquant l'Heure de Nakhaba. Puis elle devrait se rendre à pied – pas de palanquin, pour marquer son humilité devant les dieux ! – au parc Koshmar pour déclarer la Fête officiellement ouverte. Puis retour chez les Beng vers midi pour s'assurer que Nakhaba avait correctement accompli sa rentrée sur Terre après son voyage au ciel pour voir le Créateur et s'entretenir avec Lui des problèmes du monde. Et enfin retour à la Fête de Dawinno pour présider les épreuves athlétiques de l'après-midi. Que de dieux ! Que de cérémonies ! Autrefois, quand tout était plus simple, Boldirinthe aurait pu se charger d'une partie de ces tâches. Mais Boldirinthe était trop vieille et trop grosse, et elle commençait à perdre la boule. De toute façon, elle n'aurait pu célébrer le rite Beng. Pour les Beng, elle n'était rien du tout. L'autorité dont jouissait la femme-offrande était strictement limitée à ceux qui refusaient de se considérer autrement que comme les descendants de la tribu Koshmar et qui se raccrochaient au culte antique des Cinq Dités.

Taniane était donc tenue de célébrer elle-même l'Heure de Nakhaba, non parce qu'elle avait du sang Beng dans les veines, ni parce qu'elle croyait que Nakhaba existait ou qu'il allait rendre périodiquement visite à un autre dieu plus haut placé que lui, mais parce qu'elle était le chef du gouvernement d'une cité où Koshmar et Beng étaient traités sur un pied d'égalité. Aux termes de la loi de l'Union, elle était devenue le successeur de la longue lignée de chefs Beng. Taniane irait donc, à l'heure où le soleil se lève, allumer le cierge qui marquerait le départ du dieu des Beng vers la demeure céleste du dieu créateur.

Mais il y avait d'abord ce problème délicat à régler avec Husathirn Mueri...

Il lui avait envoyé un messenger la veille au soir pour solliciter une audience particulière, en affirmant que cela ne pouvait souffrir aucun délai. « Une affaire d'une extrême gravité, disait-il, relative aux dangers que les activités de votre fille font courir à la cité et à sa propre personne. Une affaire dont je ne puis méconnaître l'importance. »

Le contraire eût été étonnant ! Pour Husathirn Mueri, tout était d'une extrême gravité, surtout s'il pensait avoir quelque chose à y gagner. Il était comme cela. Mais Taniane n'avait pas l'intention de repousser sa requête ; il était beaucoup trop utile et avait des relations très étroites avec la communauté Beng, du côté de son père, si cette affaire concernait Nialli Apuilana et si c'était vraiment grave, et non un simple stratagème pour retenir l'attention du chef...

Taniane lui avait fait savoir qu'elle le recevrait avant l'aube, dans

sa résidence officielle.

Quand elle descendit ce matin-là, Husathirn Mueri était déjà arrivé et il faisait les cent pas dans le grand vestibule. Il faisait frais, le ciel était couvert et une petite pluie fine tombait. Malgré la pluie, Husathirn Mueri paraissait tout pimpant. Son épaisse fourrure noire était soigneusement lissée et les bandes blanches qui la parcouraient, rappelant si douloureusement sa mère, Torlyri, tranchaient avec vigueur sur le fond sombre.

Il s'inclina cérémonieusement à l'arrivée de Taniane, lui adressa le signe de Dawinno et, pour faire bonne mesure, appela sur elle la faveur de Nakhaba. Cette affectation de piété était agaçante. Ce n'était pas un secret pour Taniane que sa foi en les dieux, qu'ils fussent Beng ou Koshmar, était pour le moins chancelante.

— Alors, Husathirn Mueri, dit-elle avec impatience et sans se donner la peine de faire les signes sacrés, que se passe-t-il ?

— Nous allons parler ici ? Dans le vestibule ?

— C'est un endroit qui en vaut bien d'autres.

— J'espérais... un lieu plus retiré...

Taniane pesta intérieurement.

— Bon, suivez-moi. Hresh a un cabinet de travail au bout de ce couloir.

— Hresh sera là ? demanda-t-il avec un regard inquiet.

— Il se lève au milieu de la nuit et il part s'amuser avec ses jouets, dans la Maison du Savoir. Y a-t-il quelque chose qu'il vaudrait mieux lui cacher ?

— Ce sera à vous d'en décider, répondit Husathirn Mueri. Tout ce qui m'intéresse, c'est de vous faire part de ce que je sais, mais, si vous estimez que le chroniqueur doit en être informé...

— Très bien, dit Taniane. Venez.

Elle sentait l'agacement la gagner. Toutes ces courbettes, ces salamalecs, ces signes destinés à honorer des dieux auxquels il ne croyait pas, ces circonlocutions mielleuses...

Elle le conduisit dans le cabinet de travail et referma la porte derrière eux. La pièce était envahie par les manuscrits de Hresh. En regardant par l'étroite fenêtre, elle vit que la bruine se transformait en grosse pluie. La Fête allait être gâchée. Elle s'imagina au stade, debout devant le siège du chef, trempée jusqu'aux os, lançant la torche fumante et crachotante pour donner le départ des courses.

— Bon, dit-elle, nous y voilà. Dans un endroit retiré.

— J'ai deux choses à vous annoncer, commença Husathirn Mueri. La première m'a été rapportée par les gardes de la Cour de Justice qui étaient chargés, sur mon ordre, de surveiller l'émissaire des hjjk.

— Vous m'avez dit que cela concernait Nialli Apuilana.

— C'est exact. Mais j'ai également dit que cela avait trait à un

danger pour notre cité. Je préférerais, si vous le permettez, vous parler d'abord de cela.

— Bon, allez-y.

— Vous n'ignorez pas que, chaque jour, l'ambassadeur des hjjk circule librement dans la cité. Nous l'avions placé en résidence surveillée, mais, à la demande de Nialli Apuilana, cette mesure a été levée. Et maintenant, il corrompt nos enfants.

— Il les corrompt ? demanda Taniane en écarquillant les yeux.

— Par la propagation des croyances hjjk. Il les initie à des concepts tels que la vérité du Nid, l'amour de la Reine, le lien du Nid ou encore le plan de l'Œuf. Vous connaissez tous ces termes ?

— Oui, je les ai déjà entendus. Comme tout le monde. Mais je ne sais pas vraiment ce qu'ils signifient.

— Si vous voulez le savoir, vous pouvez demander à n'importe quel enfant de la cité. Surtout les plus jeunes. Kundalimon prêche tous les jours et, tous les jours, il leur bourre la cervelle de ces inepties néfastes.

— Vous en êtes certain ? demanda Taniane après avoir respiré à fond.

— Tous ses faits et gestes sont surveillés.

— Et les enfants... Est-ce qu'ils l'écoutent ?

— Non seulement ils l'écoutent, madame, mais ils y croient ! Toute leur attitude envers les hjjk est en train de changer. Ils ne considèrent plus les insectes de la même manière que le reste d'entre nous. Ils ne voient plus en eux des créatures repoussantes, des êtres malfaisants. Parlez-en à un enfant, madame, n'importe lequel, et vous verrez. Kundalimon est parvenu à leur faire croire que les hjjk sont des êtres d'une grande sagesse, d'une nature quasi divine ou, tout au moins exceptionnellement riche. Il leur parle de l'ancienneté des hjjk, de l'importance qui était la leur du temps de la Grande Planète. Il leur répète que les descendants de l'une des six races de la Grande Planète existent encore, qu'ils vivent très loin d'ici, dans un fantastique palais souterrain et qu'ils cherchent simplement à nous faire partager leur sagesse...

— Oui, dit sèchement Taniane, je vois le danger. Mais qu'a-t-il l'intention de faire ? Espère-t-il, tel un joueur de flûte, entraîner tous les petits hors de la cité et leur faire franchir collines et vallées en dansant au son de son instrument jusqu'à ce qu'ils arrivent au Nid ?

— Qui sait ? Ce n'est pas impossible.

— Et vous prétendez que Nialli Apuilana est impliquée là-dedans. De quelle manière ?

Husathirn Mueri se pencha en avant, à toucher le visage de Taniane.

— Madame, votre fille et l'ambassadeur hjjk sont amants.

— Amants ?

— Vous savez qu'elle se rend tous les jours dans sa chambre. Pour lui apporter à manger et lui enseigner notre langue...

— Mais, oui, bien sûr !

— Eh bien, madame, il arrive à votre fille de passer toute la nuit avec lui. Mes gardes ont surpris dans cette chambre des bruits qui... pardonnez-moi, madame, pardonnez-moi... des bruits qui ne pouvaient être que ceux de l'accouplement.

— Et alors ? demanda Taniane avec un geste agacé de la main. C'est une activité très saine. Cela ne l'avait pas beaucoup intéressée jusqu'à présent et il est grand temps qu'elle s'y mette et qu'elle y prenne goût.

Le visage de Husathirn Mueri se ferma brusquement, comme si Taniane venait de commencer à lui trancher un par un tous les doigts.

— Madame..., commença-t-il d'une voix faible.

— Nialli est adulte, elle a le droit de s'accoupler avec qui bon lui semble. Même l'ambassadeur hjjk.

— Mais, madame, c'est qu'il y a aussi le couplage...

— Quoi ? s'écria Taniane, totalement prise au dépourvu.

C'était une tout autre histoire ! Taniane était abasourdie à l'idée de leurs deux âmes fusionnant, de Kundalimon déversant fiévreusement des fantasmes hjjk dans l'esprit de sa fille, déjà si instable depuis son retour de captivité. Elle se sentit vaciller, elle crut que ses jambes allaient se dérober sous elle et qu'elle allait s'affaïsser sur le sol de marbre rose. Elle fit appel à toutes ses forces pour retrouver son sang-froid.

— Et comment pouvez-vous le savoir ? demanda-t-elle.

— Je n'en ai pas la preuve, madame, répondit Husathirn Mueri d'une voix rauque. Vous devez comprendre que j'ai des scrupules à les espionner. Mais tout le temps qu'ils passent ensemble, le degré de leur intimité, le fait qu'ils ont connu tous deux la captivité chez les hjjk... et aussi qu'ils sont déjà amants et en âge de devenir partenaires de couplage...

— Mais alors, ce n'est qu'une simple supposition ?

— Oui, mais je pense qu'elle est juste.

— Je vois ce que vous voulez dire.

Taniane se tourna vers la fenêtre. L'intensité de la pluie diminuait après la violente averse et le ciel s'éclaircissait.

— Avez-vous des instructions pour moi, madame ?

— Oui. Oui.

Elle avait la gorge sèche et des élancements dans le crâne. Il était temps de partir, temps de paraître au temple Beng et de célébrer le rite qui enverrait Nakhaba chez le Créateur. Mais l'image de Nialli et de Kundalimon dans l'intimité du couplage s'imposait sans répit à sa

conscience. Elle essaya de la chasser, mais il n'y avait rien à faire.

— Continuez de la tenir à l'œil, comme vous l'avez fait, dit-elle d'une voix sourde. Si vous parvenez à découvrir ce qu'il y a vraiment entre elle et Kundalimon, je veux en être informée. Mais faites en sorte qu'elle ne se rende pas compte que vous l'épiez.

— Bien entendu. Et que faisons-nous pour le reste, pour l'endoctrinement des petits enfants ?

— Il faut que cela cesse immédiatement, répondit le chef en se retournant vers Husathirn Mueri. Nous ne pouvons le laisser continuer à pervertir la jeunesse. Vous comprenez bien ce que je dis ? Il faut que cela cesse.

— Oui, madame, je comprends. Je comprends parfaitement.

Quand se leva l'aube pluvieuse du jour de la Fête de Dawinno, Hresh était à la Maison du Savoir, où il rédigeait le compte rendu de sa visite aux caviandis. Il ne pourrait éviter, dans le courant de la journée, de se montrer à la Fête, de s'installer à la place d'honneur pour suivre aux côtés de Taniane l'effort des jeunes athlètes de la cité. Son absence eût été jugée scandaleuse, presque sacrilège. C'est lui-même qui, bien des années auparavant, avait créé les Jeux, en hommage au dieu ingénieux et déroutant qui était son protecteur et celui de la cité. Mais il avait encore quelques heures devant lui pour avancer son travail.

Il entendit du bruit derrière la porte entrouverte. Des coups frappés timidement et un toussotement.

— Père ?

— Nialli ? Il est déjà l'heure de partir pour les Jeux ?

— Il est encore très tôt, mais je voulais te parler avant le début des festivités. Je ne suis pas seule, ajouta-t-elle après un silence.

Hresh plissa les yeux dans la pénombre.

— Qui est avec toi ?

— Kundalimon. Nous voulons te parler ensemble.

— Ah ! dit-il en pressant les paumes de ses mains l'une contre l'autre. Bon, entrez tous les deux.

Ils s'étaient mouillés en marchant sous la pluie, mais, au lieu d'avoir pénétré dans leur fourrure, l'eau semblait s'être rassemblée en gouttelettes brillantes à l'extrémité des poils. Et ils resplendissaient. Ils rayonnaient d'une joie intense. Ils s'avancèrent vers lui, la main dans la main, comme des enfants remplis d'innocence, débordant d'un bonheur qu'ils ne pouvaient cacher.

Hresh éprouva en les voyant un mélange de plaisir et d'appréhension. Il ne comprenait que trop bien la nature du feu ardent qui les dévorait.

Ils se mirent à glousser et échangèrent un regard, mais ni l'un ni

l'autre ne se décida à parler.

— Alors ? demanda Hresh. Qu'est-ce que vous manigancez, tous les deux ?

Nialli Apuilana détourna la tête et pouffa contre son épaule, mais Kundalimon soutint le regard du chroniqueur en souriant de son curieux sourire.

Le jeune homme n'avait plus rien d'un animal sauvage. Il avait pris du poids et ne ressemblait plus à quelque inquiétant visiteur venu d'une planète inconnue. Il avait maintenant l'apparence de n'importe quel jeune homme de la cité et semblait avoir gagné en force et en assurance.

— Ce n'est pas facile, père, dit Nialli Apuilana au bout de quelques instants. Je ne sais pas par où commencer.

— Bon, laisse-moi deviner. Je crois que je n'aurai pas besoin du Barak Dayir. Vous êtes amants, n'est-ce pas, Kundalimon et toi ?

— Oui, répondit-elle dans un souffle.

Hresh ne fut aucunement surpris. Il avait senti depuis le début que les deux jeunes gens étaient destinés à être ensemble.

— Et aussi partenaires de couplage, père.

Cela aussi ? Il ne s'attendait pas à ce qu'ils soient unis par le lien le plus étroit. Mais il l'accepta très calmement. Rien d'étonnant à ce qu'ils fussent si rayonnants.

— Ah ! Partenaires de couplage ! Très bien. Le couplage est tellement plus profond que l'accouplement. Mais tu dois le savoir maintenant. Le couplage, c'est la véritable communion.

— Oui, dit Nialli Apuilana, c'est ce que nous avons découvert. Père..., ajouta-t-elle après s'être humecté les lèvres.

— Vas-y. Dis-moi la suite.

— Tu n'as pas encore compris ?

— Tu veux devenir sa compagne ?

— Plus que cela, dit-elle.

— Plus ? demanda Hresh en plissant le front. Que peut-il y avoir de plus ?

Elle ne répondit pas et se tourna vers Kundalimon.

— Je vais bientôt regagner le Nid, dit-il. La Reine m'appelle. Mon travail est terminé ici. Je demande à Nialli Apuilana de m'accompagner, dans le Nid, auprès de la Reine.

Ces paroles prononcées d'une voix calme furent pour Hresh semblables à des coups de poignard qui le transperçaient.

— Comment ? dit-il. Le Nid ?

Et Nialli se mit à parler d'un ton grave et d'une voix précipitée.

— Tu ne peux pas avoir la moindre idée de ce que c'est, père. Il faut y être allé pour savoir ce qu'est ce lieu et ce qu'ils sont. Comme leur existence est riche et profonde. Ils vivent dans une atmosphère de

magie, de rêves, de prodiges. L'air que l'on respire dans le Nid emplit toute l'âme et l'on n'est plus jamais le même après avoir ressenti le lien du Nid, après avoir éprouvé l'amour de la Reine. C'est tellement différent de la manière dont nous vivons ici. Nous menons une existence si effroyablement solitaire, père. Malgré l'accouplement. Malgré le couplage. Chacun de nous est seul ici, barricadé dans sa tête, suivant le cours fastidieux d'une existence dénuée de sens. Alors que les hijk ont une vision globale du monde conçu comme une unité, avec une structure et une finalité, et où tous les êtres et toutes les choses sont liés les uns aux autres. Tout le monde ici les considère comme des insectes sinistres et malfaisants, comme des créatures bourdonnantes et haïssables, aussi insensibles que des machines, mais il n'en est rien, père, il n'en est rien ! Ils ne sont pas du tout tels que nous les imaginons. Je veux aller les rejoindre. Il faut que j'aille les rejoindre. Avec Kundalimon. Nous sommes faits l'un pour l'autre et nous sommes faits pour vivre... *là-bas*.

Hresh la regardait fixement, interdit, abasourdi.

Cette décision aussi était probablement inévitable depuis le retour du Nid de Nialli. Il aurait dû s'y attendre. Mais il n'avait pas voulu y penser, il n'avait pas voulu se rendre à l'évidence.

— Quand ? dit-il enfin. Dans combien de temps ?

— Quelques jours, une semaine, je ne sais pas exactement. Kundalimon n'a pas encore tout à fait fini ce qu'il a à faire ici. Il enseigne la vérité du Nid aux enfants. Il leur enseigne l'amour de la Reine afin qu'ils soient en mesure de comprendre ce que les générations précédentes n'ont jamais pu comprendre. Il lui reste encore certaines choses à leur expliquer et à leur montrer. Puis nous partirons. Mais je ne voulais pas m'en aller à la dérobee, sans te prévenir. Je ne peux pas le dire à Taniane... Jamais elle ne me le permettrait ; elle serait capable de me fourrer en prison pour m'empêcher de partir. Avec toi, ce n'est pas pareil... Tu es différent, tu vois les choses en profondeur.

Encore en plein désarroi, Hresh parvint à esquisser un sourire.

— Ce que je vois, Nialli, c'est que tu me rends complice de ton projet. Si j'en parle à ta mère, jamais tu ne me le pardonneras. Est-ce que je me trompe ?

— Mais tu ne lui en parleras pas, ni à elle, ni à personne d'autre. Je le sais.

Hresh contempla le bout de ses doigts. Quelque chose de froid et de lourd pesait sur sa poitrine. L'impact des paroles de Nialli commençait seulement à l'atteindre dans toute sa violence : sa fille, son unique enfant lui était arrachée à jamais et il ne pouvait rien y faire, absolument rien.

— Très bien, dit-il enfin en espérant que la tristesse ne transparût

pas dans sa voix. Je garderai le silence.

— Je savais que je pouvais compter sur toi.

— Mais il y a une chose que je te demande de faire pour moi avant que tu partes. Sinon je refuse et Taniane apprendra tout de suite ce que vous mijotez tous les deux.

— Tout ce que tu veux père, dit Nialli, le visage illuminé. Tu n'as qu'à le demander.

— Je veux que tu me parles du Nid. Que tu me décrives la Reine, que tu m'expliques ce que sont le lien du Nid, l'amour de la Reine et tous les autres concepts. Depuis ton retour à Dawinno, tu as tout gardé pour toi. Si tu savais, Nialli, comme j'étais avide de découvrir tout cela ! Mais je ne pouvais pas te forcer à parler. Et tu n'as pas voulu te livrer, pas une seule fois. Le moment est venu de le faire. Dis-moi tout. Il faut que je sache et tu es la seule qui puisse m'expliquer. Tu le feras ce soir, dès que les Jeux seront terminés. C'est la seule chose que je te demande. Avant que tu partes dans le Nid avec Kundalimon, avant que tu me quittes pour toujours.

Curabayn Bangkea astiquait soigneusement son casque dans la cellule contiguë à la Basilique qui lui servait de bureau quand Husathirn Mueri apparut. Le capitaine de la garde était d'humeur maussade, et ce, depuis plusieurs jours. L'image de Nialli Apuilana le hantait jour et nuit. Elle dansait pour lui dans ses rêves, nue, souriante, aguichante, mais toujours hors de portée. Il savait que le désir qu'il avait d'elle était absurde. Elle resterait hors de sa portée dans tous les domaines, elle, issue de la plus haute noblesse et lui, simple officier de la garde judiciaire. Il n'avait aucune chance ; c'était ridicule. Mais la pensée de Nialli Apuilana lui rongait l'âme. Il avait en permanence un goût métallique dans la gorge, une douleur lancinante dans la cage thoracique. Fantômes stupides, affreux tourments qu'il s'infligeait tout seul ! Et c'était sans espoir, sans aucun espoir ! Il l'apercevait de temps en temps dans les rues de la cité, toujours à une certaine distance, et elle l'écrasait du regard méprisant qu'elle eût lancé à une créature sortie en rampant d'un égout.

— Vous êtes là, dit Husathirn Mueri en pénétrant dans la petite pièce.

Curabayn Bangkea lâcha son casque qui tomba sur la table avec un grand fracas.

— Votre Grâce ? s'écria-t-il d'une voix étranglée en écarquillant les yeux.

— Pourquoi avez-vous l'air si renfrogné ce matin, Curabayn Bangkea ? C'est la pluie qui vous énerve ? Ou bien avez-vous mal dormi ?

— Très mal, Votre Grâce. Mes rêves me réveillent en sursaut et

après, je reste étendu en attendant de retrouver le sommeil. Quand je réussis à me rendormir, les rêves recommencent, mais ils ne m'apportent toujours pas l'apaisement.

— Vous devriez aller dans une taverne, dit Husathirn Mueri avec un sourire aimable, et boire un bon coup. Puis trouver une gentille fille avec qui vous accoupler une ou deux fois, et vider une autre carafe de vin. Une bonne nuit de débauche, sans fermer l'œil, je trouve qu'il n'y a rien de tel pour chasser les mauvais rêves. Le lendemain matin, vous vous sentirez en pleine forme et vos rêves ne vous causeront plus de tourments de sitôt.

— Je remercie Votre Grâce, dit Curabayn Bangkea d'une voix sans chaleur. Je vais y réfléchir.

Il prit son casque et se remit à l'astiquer en se demandant si Husathirn Mueri se doutait de ce qui le perturbait tant. Nul n'ignorait que Husathirn Mueri était lui-même vivement attiré par Nialli Apuilana – il suffisait de le regarder quand elle était là et l'on comprenait tout de suite –, mais se rendait-il compte que tous les hommes de la cité ou presque éprouvaient la même chose que lui ? Ne risquait-il pas de se mettre en rage s'il apprenait qu'un humble capitaine de la garde était tout aussi obsédé que lui par la jeune femme ? Si, probablement. Je ferais mieux de ne rien laisser paraître, songea Curabayn Bangkea.

— Vous n'étiez pas au temple ce matin, pour l'Heure de Nakhaba, dit Husathirn Mueri.

— Non, Votre Grâce. Je suis de service.

— Jusqu'à quelle heure ?

— Midi, Votre Grâce.

— Et après ?

— Je pensais aller à la Fête. Pour regarder les Jeux.

Husathirn Mueri se pencha vers lui en souriant. Un sourire patelin, complice, un sourire inquiétant qui était le signe de quelque chose d'inhabituel.

— J'ai un petit travail pour vous, cet après-midi, dit-il d'une voix douce.

— Et les Jeux ?

— Ne vous inquiétez pas. Vous irez voir les Jeux après. Mais j'aurai besoin de vous d'abord. Pour faire un petit travail pour moi, quelque chose de vital pour la sécurité de la cité. Et vous êtes le seul à qui je puisse faire confiance. D'accord ?

— Votre Grâce ? dit Curabayn Bangkea, l'air perplexe.

— L'émissaire des hjjk..., poursuivit Husathirn Mueri en se perchait avec désinvolture sur un coin du bureau du capitaine de la garde. Taniane est au courant de ses... activités. Vous savez, l'endoctrinement, la corruption des enfants... Elle veut que cela cesse

aussi vite que possible.

— Comment pouvons-nous le faire cesser ? En le plaçant de nouveau en résidence surveillée ?

— Quelque chose de plus radical.

— De plus radical...

— Vous comprenez ce que je veux dire.

— Je n'en suis pas sûr, dit Curabayn Bangkea en ouvrant démesurément les yeux. Ne tournons pas autour du pot, Votre Grâce. Êtes-vous en train de me dire qu'il faut le *tuer* ?

— Le chef est très préoccupé par la situation. Elle m'a donné l'ordre de mettre le holà à cette tentative de subversion de nos enfants. D'y mettre fin sans délai et d'une manière définitive. Cela me semble assez clair.

— Mais de là à tuer un ambassadeur...

— Il n'est pas vraiment nécessaire de continuer à utiliser ce mot, n'est-ce pas ?

— Mais c'est ce que vous voulez... Je ne me trompe pas, c'est bien ce que vous voulez ?

— La situation est critique, poursuit imperturbablement Husathirn Mueri. Kundalimon crée de graves perturbations dans la cité. Il est de notre responsabilité d'y mettre un terme et, par tous les dieux, nous assumerons cette responsabilité !

Curabayn Bangkea hocha lentement la tête. Il commençait à se sentir emporté comme une feuille au fil de l'eau.

— Vous assisterez à la cérémonie d'ouverture des Jeux, reprit Husathirn Mueri, et vous ferez en sorte d'y être vu. Puis vous quitterez le stade en vous assurant que personne ne vous voie. Vous accomplirez ce qu'il y a à faire et vous reviendrez aussitôt au stade où je vous retrouverai. Vous viendrez vous asseoir dans ma loge où tout le monde pourra nous voir pendant un certain temps en train de deviser et de passer en revue les meilleurs moments des épreuves du jour. Nul ne pourra soupçonner que vous avez été mêlé à quelque chose d'illégal pendant la durée des Jeux.

— Quand vous dites : « Vous accomplirez ce qu'il y a à faire », cela signifie-t-il que je dois m'en charger personnellement ?

— Vous et personne d'autre. C'est l'ordre formel de Taniane. Par ailleurs, il est vital que l'on ne puisse remonter jusqu'à elle, ni jusqu'à moi, bien entendu. Cela mettrait gravement en péril le gouvernement de la cité. Il vous faudra donc agir seul. C'est bien compris ? Et tout oublier dès que ce sera fait. Il va sans dire, acheva Husathirn Mueri après un silence, que vos services seront récompensés.

La seule récompense acceptable, songea Curabayn Bangkea, serait la liberté de disposer pendant toute une nuit de Nialli Apuilana. Mais jamais ils ne m'accorderont cela.

Il eut un mouvement de colère. Pour qui le prenaient-ils ? Un animal, un barbare ? Il était le capitaine de la garde, le gardien de la loi. Pourquoi l'avoir choisi, lui, pour accomplir cette sale besogne ? N'auraient-ils pas pu trouver dans une taverne quelque vagabond dont il aurait été facile de se débarrasser ensuite ?

J'ai besoin de vous. Vous êtes le seul à qui je puisse faire confiance.

Peut-être. Le fait d'être indispensable, d'avoir été personnellement choisi pour accomplir une mission spéciale sur la requête du chef rendait la chose plus facile à accepter. C'était même flatteur, d'une certaine manière. Oui, indiscutablement flatteur.

Le seul à qui je puisse faire confiance.

Un vagabond aurait pu saboter le travail ou bavarder inconsidérément avant de l'avoir fait. Cette affaire avait quand même un caractère officiel : Taniane avait donné l'ordre de mettre un terme à l'entreprise de subversion des enfants. Oui, la situation était critique. La propagation des doctrines hjjk représentait une grave menace contre la loi et l'ordre.

Il sentit que sa colère retombait.

De toute façon, il n'avait pas le choix ; il lui fallait continuer, que cela lui plaise ou non. Il était déjà trop impliqué dans cette affaire, il en savait trop long. Il devait aller jusqu'au bout. Servir loyalement ses maîtres si l'on veut s'élever. Ne pas leur tourner le dos quand ils ont besoin de nous, sinon c'est la fin d'une carrière.

— Vous n'allez pas nous laisser tomber, n'est-ce pas ? demanda Husathirn Mueri, comme s'il avait lu dans ses pensées avec sa seconde vue.

— Pas du tout, Votre Grâce.

— Alors, qu'est-ce qui vous préoccupe ?

— J'aimerais, si c'est possible, en savoir un peu plus sur la récompense que je puis espérer.

— Tout s'est passé si rapidement, répondit Husathirn Mueri, que je n'ai pas eu le temps de régler les détails. Je vous dirai ce qu'il en est cet après-midi, quand nous nous retrouverons au stade. Tout ce que je peux vous dire, c'est qu'elle sera convenable. Plus que convenable.

Encore ce sourire patelin, rassurant, un sourire de connivence qui voulait dire : nous sommes dans la même galère et nous nous en sortirons ensemble.

— Vous ne serez pas à plaindre, poursuivit Husathirn Mueri. Vous savez que vous pouvez me faire confiance. Puis-je compter sur vous ?

Je ferais plus volontiers confiance à un rat-loup, songea Curabayn Bangkea. Mais je ne peux pas me défilier.

— Bien sûr, répondit-il.

Après le départ de Husathirn Mueri, Curabayn Bangkea resta assis

pendant quelques minutes, s'obligeant à respirer lentement. Le premier moment de surprise passé, sa colère retombée, il commençait à voir tout le profit qu'il pouvait tirer de la situation.

D'abord l'avantage que lui procurerait l'accomplissement d'une mission secrète et délicate pour laquelle il avait été personnellement choisi et le fait qu'après l'élimination de Kundalimon, il aurait barre sur Husathirn Mueri et même sur Taniane. Mais il y avait aussi l'acte lui-même, ce qu'il apporterait : l'effacement de quelque chose d'insupportable, d'inacceptable. Si je ne peux pas l'avoir, au moins *lui* non plus ne l'aura pas. C'était une pensée agréable. Prendre par surprise celui qui était devenu l'amant de Nialli Apuilana, le saisir à bras-le-corps, l'entraîner dans un recoin ténébreux et chasser la vie de son corps...

Peut-être était-ce la purification dont il avait besoin pour se libérer du flot de désirs irréalisables qui le hantaient. De l'obsession qui le tourmentait depuis si longtemps. Qui l'empêchait, pendant des journées entières, de penser à autre chose qu'à Nialli Apuilana. Qui le privait de sommeil et ne lui laissait jamais un instant de répit. Nialli Apuilana et Kundalimon ; Kundalimon et Nialli Apuilana. Fantômes fiévreux... Se les représenter dans la petite chambre, imaginer l'émissaire des hjk en train de la couvrir de caresses lascives apprises dans le Nid, de pratiquer sur elle de bizarres attouchements hjjk, immondes et révoltants, de lui arracher des soupirs de volupté dans d'ardentes étreintes.

La raison pour laquelle Husathirn Mueri voulait se débarrasser de lui était probablement liée à Nialli Apuilana plus qu'à la perversion des enfants – dont il devait se soucier comme d'une crotte de hjjk – et aux relations existant entre Kundalimon et la jeune femme. Husathirn Mueri trouvait sans aucun doute cet état de choses inacceptable et il s'était adressé à lui en sachant qu'il serait mieux à même que quiconque de s'en charger. Qui soupçonnerait de ce crime le capitaine de la garde ? À qui l'idée pourrait-elle seulement venir à l'esprit ?

Il se demanda quel genre de récompense il pourrait demander. Il serait en position de force pour négocier. Un seul mot de sa bouche et le scandale éclabousserait la cité ; ils en étaient certainement conscients. Il exigerait de toute façon des unités d'échange. Une grosse poignée. Et une promotion. Des femmes aussi... Pas Nialli Apuilana, bien sûr, jamais personne ne pourrait disposer d'elle, mais il y avait d'autres femmes de la noblesse qui étaient plus accommodantes... Oui, ils pourraient laisser l'une d'elles à sa disposition, au moins pour quelque temps.

Très bien.

Tout se mit en place en un instant dans la tête de Curabayn Bangkea.

Il se leva, coiffa son casque et acheva ses tâches de la matinée. Une voiture de la garde le conduisit ensuite au stade où, sous une pluie légère, il suivit la cérémonie d'ouverture et les premières compétitions. Taniane présidait, Nialli Apuilana à ses côtés. Cela lui simplifiait beaucoup la tâche, qu'elle soit là plutôt qu'en compagnie de Kundalimon. Comme elle était belle ! Sa fourrure était trempée et faisait ressortir toutes les courbes de son corps. Hresh le chroniqueur était avec elles dans la loge du chef, affalé sur son siège, sans faire le moindre effort pour dissimuler son ennui. Mais Nialli Apuilana était assise très droite, le regard brillant, pleine d'entrain.

Il la regarda longuement, puis il détourna la tête. Il lui était impossible de la regarder très longtemps. C'était trop frustrant, trop douloureux de contempler cette beauté inaccessible. Sa vue lui nouait le ventre.

Au bout d'un certain temps, la pluie diminua. Il quitta le stade par l'une des portes du sous-sol et retourna au centre de la cité. C'était l'heure où, en général, Kundalimon faisait sa promenade. Il descendait l'avenue Mueri et prenait la direction du parc. Curabayn Bangkea était prêt. Il se dissimula à l'entrée d'une allée, dans l'ombre de la rue, juste en contrebas de la Maison de Mueri. Dix minutes s'écoulèrent, puis quinze, puis une demi-heure. La rue était déserte. Tout le monde ou presque assistait aux Jeux.

Il vit enfin apparaître le jeune homme, seul.

— Kundalimon ? dit Curabayn Bangkea d'une voix douce.

— Qui est-ce ? Quoi ?

— Par ici. C'est Nialli Apuilana qui m'envoie. Avec un gage de son amour pour vous.

— Je vous connais. Vous êtes Cura...

— C'est moi. Tenez, je vais vous le remettre.

— Elle assiste aux Jeux aujourd'hui. J'avais envie d'aller la voir.

— Allez donc plutôt voir votre Reine ! s'écria Curabayn Bangkea en passant un cordon de soie autour de la gorge de Kundalimon. Le jeune homme se débattit et lança des coups de pied et de coude, mais toute résistance était vaine contre la force de Curabayn Bangkea. Le capitaine de la garde resserra son étreinte. Il imagina les mains du jeune homme sur les seins de Nialli Apuilana, ses lèvres lui couvrant la bouche et il serra de toutes ses forces. Kundalimon émit quelques sons hjjk, âpres et rudes, mais peut-être étaient-ce des râles d'agonie. Il avait les yeux exorbités. Ses lèvres noircirent et ses jambes se dérochèrent sous lui. Curabayn Bangkea l'allongea doucement par terre et tira le corps dans la ruelle où il l'abandonna, adossé au mur, comme celui d'un ivrogne. Kundalimon ne respirait plus. Curabayn Bangkea enroula le cordon de soie autour de son poignet, comme un ornement, puis il regagna sa voiture qu'il avait laissée trois rues plus loin. Une

deux heures plus tard, il était de retour au stade. Il s'étonnait de se sentir si calme. Mais tout s'était passé sans la moindre anicroche. C'était assurément du bon boulot, propre et rapide. Bon débarras ! La cité était un peu plus propre.

Husathirn Mueri était dans l'une des loges du Praesidium, près de l'allée centrale. Curabayn Bangkea se tourna vers lui et inclina la tête. Il eut l'impression de le voir sourire, mais il n'en était pas sûr.

Il prit place dans la tribune populaire en attendant d'être invité dans la loge de Husathirn Mueri.

Il attendit longtemps. La course de fond était terminée, celle d'obstacles également et les athlètes se préparaient à disputer les relais. Mais un homme que Curabayn Bangkea reconnut comme l'un des serviteurs de Husathirn Mueri apparut enfin.

— Monsieur le capitaine de la garde ? demanda-t-il.

— Qu'y a-t-il ?

— Le prince Husathirn Mueri vous adresse ses salutations. Il espère que vous avez apprécié les Jeux.

— Énormément.

— Le prince vous invite à partager une coupe de vin avec lui.

— Ce sera un honneur pour moi.

Il lui fallut quelques instants pour se rendre compte que l'homme ne semblait pas le conduire vers la rangée centrale de loges réservées à l'aristocratie. Il se dirigeait au contraire vers le bout des tribunes, vers le passage voûté qui entourait le stade.

Peut-être Husathirn Mueri avait-il changé d'avis et préférait-il ne pas le rencontrer dans un endroit aussi exposé aux regards que sa loge. Peut-être redoutait-il que le travail ait été saboté, ou qu'il y ait eu des témoins et estimait-il préférable de ne pas paraître en public en sa compagnie avant de savoir exactement à quoi s'en tenir. Curabayn Bangkea sentit une nouvelle bouffée de colère monter en lui. Le prenaient-ils donc pour un incapable ?

Il vit Husathirn Mueri qui s'avavançait vers lui en suivant le passage voûté. Ils allaient se croiser comme deux étrangers. Où étaient-ils donc censés partager cette coupe de vin ? Dans l'un des bars à vin du sous-sol ?

Il a honte d'être vu avec moi, songea Curabayn Bangkea dans un accès de fureur. C'est la seule explication. Un homme de son rang n'invite pas un simple garde dans sa loge. Mais il n'aurait pas dû me dire qu'il allait le faire. Il n'aurait jamais dû me le dire.

Husathirn Mueri avait pourtant l'air content de le voir. Un large sourire éclairait son visage, comme s'il avait rendez-vous avec Nialli Apuilana.

— Curabayn Bangkea ! s'écria-t-il quand il ne fut plus qu'à vingt

pas. Je suis si content que nous ayons pu vous retrouver dans cette cohue !

— Que Nakhaba protège Votre Grâce ! Les Jeux vous ont-ils plu ?

— Ce sont les meilleurs que j'aie jamais vus, n'est-ce pas ?

Curabayn Bangkea arrivait à sa hauteur. Le domestique qui l'avait amené disparut comme un grain de sable dans une tempête. Husathirn Mueri le prit par le bras avec l'affectation d'intimité qui lui était devenue habituelle et demanda à mi-voix :

— Alors ?

— C'est fait. Personne n'a rien vu.

— Formidable ! Formidable !

— Ça n'aurait pu mieux se passer, dit Curabayn Bangkea. Mais, si vous le permettez, Votre Grâce, j'aimerais que nous parlions maintenant de la récompense.

— Je l'ai ici, dit Husathirn Mueri.

Curabayn Bangkea eut une brusque sensation de chaleur sous les côtes et il tourna un regard incrédule vers Husathirn Mueri. La lame était entrée si rapidement dans sa chair qu'il n'avait même pas eu le temps de comprendre ce qu'il lui arrivait. Il eut un goût de sang dans la bouche. Une douleur atroce lui déchirait le ventre et elle commençait à se propager dans tout son corps. Husathirn Mueri se pencha vers lui en souriant et il eut une nouvelle sensation fulgurante de chaleur. Puis une douleur intolérable, beaucoup plus intense que la première fois. Et Curabayn Bangkea se retrouva seul, s'accrochant à la main courante, s'affaissant lentement sur le sol.

La main du Transformateur

Les Jeux paraissaient interminables à Hresh. La foule grondait d'excitation tout autour de lui, mais il souhaitait de toutes ses forces être ailleurs, n'importe où. Il savait pourtant qu'il n'avait aucun espoir de pouvoir quitter le stade avant la fin de la dernière course, avant le dernier lancer. Il lui faudrait rester là, trempé, mourant d'ennui, avec l'idée atroce de la perte irréparable qu'il allait subir, s'efforçant désespérément de dissimuler son chagrin. Nialli Apuilana était assise à côté de lui, entièrement absorbée par ce qui se déroulait sur le stade, poussant des acclamations et des cris d'encouragement à l'arrivée de chaque course, comme si leur conversation du petit matin n'avait jamais eu lieu. Comme si elle était incapable de se rendre compte qu'elle lui avait brisé le cœur, qu'elle lui avait porté un coup dont il ne se relèverait jamais.

— Regarde, père ! s'écria-t-elle, la main tendue. Ils amènent les cafalas !

En effet, la course de cafalas allait se disputer, une épreuve comique dans laquelle des cavaliers juchés sur le dos des gros animaux trapus s'efforçaient frénétiquement de faire avancer contre leur volonté les indolentes montures aux courtes pattes. Cela avait toujours été l'une des épreuves préférées de Nialli, parfaitement idiote, complètement ridicule. En fait, c'était une idée de Hresh, juste une plaisanterie. Il avait simplement voulu s'amuser un peu en ajoutant la course de cafalas à la liste des épreuves. Mais on l'avait pris au sérieux, l'idée avait plu et c'était maintenant l'un des grands moments de la journée.

Hresh n'avait jamais été très intéressé par les Jeux, même dans sa jeunesse. Il jouait parfois à la lutte au pied ou à saute-caverne, mais sans jamais montrer d'enthousiasme. Il était trop frêle, trop petit, trop différent des autres pour ce genre de distraction. Il préférait passer son temps dans la compagnie du vieux Thaggoran, le chroniqueur à la fourrure grisonnante ou, de temps en temps, se promener seul dans le dédale d'anciens tunnels abandonnés qui s'entrecroisaient sous la grande salle d'habitation du cocon.

Mais les Jeux n'étaient pas à dédaigner. Ils offraient un

divertissement, ils retenaient l'attention des plus frivoles et, plus important encore, ils fixaient l'esprit sur des sujets divins : la quête de l'excellence, de la perfection. C'est pourquoi Hresh avait imaginé cette fête annuelle en l'honneur de Dawinno. Dawinno était le dieu de la mort et de la destruction, mais aussi celui de la mutabilité, de la transformation, de l'inventivité et de l'esprit, des mille canaux de l'énergie. Ayant imaginé les Jeux, Hresh était retenu au stade, que cela lui plût ou non, et contraint de regarder les épreuves jusqu'à la dernière.

Une petite pluie fine et des trombes d'eau se succédaient en alternance, mais cela ne semblait gêner personne. Le stade n'était couvert que sur son pourtour ; toutes les tribunes centrales, y compris la loge du chef, étaient à ciel ouvert. Entre les averses soufflait un vent chaud qui séchait tout et les rares apparitions du soleil suffisaient à réconforter concurrents et spectateurs. Absorbés par le déroulement des épreuves, ils ne prêtaient aucune attention à la pluie. Trempé jusqu'aux os, inconsolable, aucunement intéressé par ce qui se passait, Hresh se disait qu'il était le seul à mourir d'ennui.

Le signal du départ venait d'être donné et les cafalas commençaient à se dandiner sur la piste boueuse. C'était en général un Beng qui gagnait la course de cafalas. Au cours de leurs pérégrinations aux confins du territoire hjjk, les Beng avaient trouvé des troupeaux de cafalas sauvages qu'ils avaient domestiqués pour leur viande et leur épaisse fourrure. Depuis, ils étaient les grands experts en cafalas.

Mais n'était-ce pas un jeune Koshmar qui était en tête de la course ? Si. Si. C'était Jalmud, l'un des fils cadets de Preyne. Nialli Apuilana s'était levée et elle agitait frénétiquement les bras en l'encourageant de la voix.

— Vas-y, Jalmud ! Vas-y ! Tu vas gagner !

Le jeune homme était penché sur l'encolure de son cafala, les genoux enfoncés dans la laine bleutée et trempée de l'animal, les mains tirant sur ses longues et souples oreilles noires. Et le cafala à l'œil terne, au museau aplati et aux pattes tournées en dehors, répondait héroïquement à ces stimulations, et avançait à une allure régulière en balançant la tête.

— Jalmud ! hurla Nialli Apuilana. Vas-y, Jalmud ! Tu vas battre les Beng !

Elle sautait sur place en marquant du pied le rythme des foulées pataudes du cafala et elle riait comme Hresh ne l'avait pas entendue rire depuis longtemps. Elle ressemblait plus à une jeune fille assistant à sa première course de cafala qu'à une femme qui n'en verrait plus jamais.

En la regardant suivre passionnément la course, Hresh eut un

violent pincement au cœur. Il ne la quittait pas des yeux, comme s'il s'attendait à la voir disparaître d'un instant à l'autre. Mais il lui restait encore un peu de temps. Et il y avait d'abord les choses qu'elle avait promis de lui raconter. Sur la Reine, sur le Nid. Nialli Apuilana tenait ses promesses.

Dans combien de temps allait-elle partir ? Quelques jours ? Une semaine ? Un mois ?

Elle avait toujours été une enfant aventureuse, toujours curieuse, toujours avide d'apprendre. Avec émotion, Hresh la revit quand elle était une petite fille rieuse aux yeux brillants, trotinant à ses côtés dans les couloirs de la Maison du Savoir, le noyant sous un flot incessant de questions : « Qu'est-ce que c'est, ça ? À quoi ça sert ? »

Elle partirait, cela ne faisait aucun doute. C'était dans son esprit la grande aventure de sa vie, sa grande quête, et rien d'autre ne comptait pour elle, rien. Ni père, ni mère, ni patrie ne l'empêcheraient de partir. C'était un charme, un enchantement. Il serait impuissant à la retenir ; il avait vu en elle le feu de la passion. Elle aimait Kundalimon et, que Dawinno la protège, elle aimait la Reine. Son amour pour Kundalimon était naturel et il n'y avait qu'à s'en féliciter. Celui qu'elle portait à la Reine lui était incompréhensible et il savait qu'il ne pouvait rien y faire. Ce qu'on lui avait fait dans le Nid pendant la durée de sa captivité l'avait irrémédiablement changée. Elle allait donc repartir chez les hijk, mais, cette fois, elle ne reviendrait pas. Elle ne reviendrait jamais. Cela avait pour Hresh quelque chose d'irréel ; dans quelque temps, sa fille serait perdue à jamais. Et il n'y pouvait rien. Le seul moyen de la retenir serait de l'enfermer comme un vulgaire malfaiteur.

— Jalmud hurle Nialli Apuilana qui semble transportée de joie.

La course est terminée. Jalmud se tient en souriant devant l'autel de Dawinno et il reçoit la couronne de la victoire. Des valets essaient de rassembler les cafalas qui se sont éparpillés dans toutes les directions.

Une silhouette casquée apparaît à l'entrée de la loge du chef. C'est un homme costaud portant l'écharpe de la garde judiciaire. Il incline la tête vers Taniane.

— Madame, dit-il à voix basse, il faut que je vous parle.

— Allez-y, je vous écoute.

Le garde lance un regard hésitant à Hresh, puis à Nialli Apuilana.

— Je préférerais que vous soyez seule à entendre.

— Alors, dites-le-moi dans le creux de l'oreille.

Le garde repousse son casque en arrière, puis il se penche vers le chef, les lèvres contre son oreille.

— *Non !* lance Taniane d'une voix sourde, dès les premiers mots.

Elle porte les deux mains à sa gorge, puis elle commence à se

frapper les cuisses, avec rage, en proie à une agitation intense. Hresh la regarde d'un air interdit. Le garde lui-même semble consterné par l'effet que ses paroles ont eu sur elle et il se recule en faisant précipitamment et nerveusement les signes de tous les dieux.

— Que se passe-t-il ? demande Hresh.

Taniane secoue lentement la tête et elle fait à son tour les signes sacrés.

— Que Yissou nous protège ! dit-elle d'une voix caverneuse.

Et elle répète l'invocation à plusieurs reprises.

— Mère ? dit Nialli Apuilana.

— Par tous les dieux, Taniane, dit Hresh en la prenant par le bras, explique-moi ce qui est arrivé.

— Oh ! Nialli, Nialli 1...

— Mère, je t'en prie !

— Le garçon qui nous a été envoyé par les hjjk..., commence Taniane d'une voix sépulcrale, l'émissaire...

— Qu'y a-t-il, mère ? demande Nialli d'un ton exaspéré. Il lui est arrivé quelque chose ?

— On vient de le découvrir dans une ruelle, près de la Maison de Mueri. Mort. Étranglé.

— Par les Dêités ! s'écrie Hresh.

Il se retourne vers Nialli Apuilana, les bras tendus pour la consoler. Mais il est déjà trop tard. Avec un cri déchirant, la jeune fille se lève et s'enfuit, franchissant d'un bond prodigieux la barrière latérale de la loge du chef et se fondant aussitôt dans la foule où elle se fraie un chemin, écartant les gens avec fureur, comme s'ils n'étaient que de simples fétus de paille. Elle disparaît en quelques instants. Un moment plus tard, un deuxième garde, hors d'haleine, les yeux écarquillés, arrive en courant aussi pesamment qu'un cafala. Il s'agrippe des deux mains à la barrière de la loge du chef en essayant de reprendre son souffle.

— Madame ! s'écrie l'homme d'une voix haletante. Un assassinat dans le stade, madame ! Le capitaine de la garde, madame... Le capitaine de la garde...

Il était près de minuit. La pluie avait cessé et d'épaisses écharpes de brume s'élevaient du sol comme des âmes de morts revenant à la vie. Une réunion impromptue des principaux membres du Praesidium – cela avait semblé être la seule chose à faire – s'était tenue pendant toute la soirée et d'interminables discussions sur le double assassinat avaient eu lieu, comme si le fait d'en parler longuement pouvait rendre la vie aux deux victimes. Taniane avait fini par renvoyer tout le monde, sans qu'aucune décision eût été prise. Seul Husathirn Mueri était resté. C'est elle qui le lui avait demandé.

Le chef était au bord de l'effondrement. Pour elle, cette journée avait duré mille ans.

Il ne s'agissait pas d'un meurtre, mais de deux ! Deux meurtres le même jour, dans une cité où la mort violente était inconnue ou presque et, par-dessus le marché, ils avaient été commis le jour de la Fête de Dawinno.

— Je vous avais seulement demandé de l'empêcher de poursuivre sa propagande, dit-elle en lançant à Husathirn Mueri un regard glacial et chargé de rancune. Pas de le faire assassiner. Quel animal êtes-vous donc pour faire tuer un homme comme cela ?

— Je ne voulais pas plus sa mort que vous, madame, protesta Husathirn Mueri d'une voix rauque.

— Vous avez pourtant chargé votre capitaine de la garde de se débarrasser de lui.

— Non. Je vous affirme que non, madame.

Husathirn Mueri paraissait aussi épuisé et en aussi piteux état qu'elle. Sur sa fourrure noire maculée de sueur, les spirales de poils blancs étaient tout encrassées. L'épuisement donnait à ses yeux ambrés un aspect vitreux. Il se laissa tomber sur le banc de pierre placé en face du bureau du chef.

— Je n'ai fait que répéter à Curabayn Bangkea ce que vous m'aviez dit : qu'il fallait le faire taire, qu'il fallait l'empêcher de poursuivre sa propagande. Je n'ai jamais parlé de le tuer. Si Curabayn Bangkea l'a tué, il en a eu l'idée tout seul.

— Pourquoi dites-vous si Curabayn Bangkea l'a tué ?

— On ne pourra jamais en apporter la preuve.

— Le cordon dont il s'est servi pour l'étrangler a été retrouvé à son propre poignet.

— Non, dit Husathirn Mueri d'une voix lasse. Je vous accorde qu'il avait un cordon au poignet, mais il est courant que ce genre d'homme en porte, plus comme un ornement qu'autre chose. Le fait d'en avoir trouvé un autour de son poignet ne prouve rien. Et nous ne pouvons être certains que c'est celui qui a été utilisé pour étrangler Kundalimon. Même si c'est le cas, madame, il y a toujours la possibilité que celui qui a étranglé Kundalimon ait ensuite tué Curabayn Bangkea et passé le cordon autour de son poignet pour faire retomber les soupçons sur lui. Mais permettez-moi de vous soumettre une autre hypothèse : nous pouvons imaginer que Curabayn Bangkea, ayant découvert l'assassin, lui avait pris le cordon pour l'utiliser comme preuve avant d'être lui-même tué. Par le complice de l'assassin, peut-être.

— Que d'hypothèses !

— C'est ainsi que mon cerveau fonctionne, dit Husathirn Mueri. Je n'y peux rien.

— Je vois, dit Taniane avec aigreur.

Ce qui la dérangeait, c'était de projeter sa seconde vue pour essayer de découvrir exactement dans quelle mesure Husathirn Mueri était impliqué dans cette tragédie. Le connaissant comme elle le connaissait, elle avait encore le sentiment qu'il avait délibérément choisi d'interpréter ses instructions comme l'ordre de liquider Kundalimon. Il ne fallait pas oublier que le jeune homme avait été le rival de Husathirn Mueri pour obtenir les faveurs de Nialli Apuilana et qu'il l'avait emporté haut la main. N'était-il pas commode pour Husathirn Mueri de mal interpréter les ordres du chef et d'envoyer Curabayn Bangkea, sa créature, éliminer le rival comblé ? Puis de faire assassiner le capitaine de la garde pour le réduire au silence ?

Cette théorie tenait debout. Et, en regardant Husathirn Mueri, elle eut l'impression qu'une aura de culpabilité émanait de lui, comme un nuage délétère de gaz des marais.

Mais Taniane ne pouvait se permettre de fouiller dans son esprit pour y découvrir des faits. Ce serait une intrusion scandaleuse, contraire à toutes les convenances. Si elle voulait le faire, il lui faudrait d'abord l'inculper officiellement et le faire comparaître en jugement. Et s'il se révélait innocent, elle n'aurait rien gagné d'autre qu'un ennemi implacable qui se trouvait être l'un des hommes les plus puissants et les plus habiles de la cité. C'était un risque qu'il valait mieux ne pas courir.

Ai-je jamais souhaité, même inconsciemment, me débarrasser de Kundalimon ? se demanda-t-elle. Et l'aurais-je fait comprendre à Husathirn Mueri sans me rendre pleinement compte de ce que je demandais ?

Non. Non. Non.

Jamais elle n'avait voulu aucun mal à ce pauvre garçon. Son seul désir avait été de protéger les enfants de la cité contre la folie des doctrines hjjk qu'il propageait. Elle en avait la conviction profonde. Jamais l'idée ne l'avait effleurée d'ordonner la mort du premier et du seul amant de sa fille.

Où était Nialli maintenant ? Nul ne l'avait vue depuis sa fuite du stade.

— Vous me soupçonnez encore ? demanda Husathirn Mueri.

— Je soupçonne tout le monde, répondit Taniane avec froideur, sauf peut-être mon compagnon et ma fille.

— Quelle assurance pourrais-je vous donner, madame, que je n'ai eu aucune part à la mort de ce garçon ?

— Admettons, dit-elle. C'est donc le capitaine de la garde, votre subordonné, qui a pris l'initiative de faire tuer Kundalimon, ou de le tuer lui-même ?

— Très probablement.

— Alors, comment expliquez-vous la mort de Curabayn Bangkea ?

— Je n'en ai pas la moindre idée, répondit Husathirn Mueri en écartant les bras. Peut-être des voyous, au stade, qui l'ont surpris dans un endroit isolé. Et qui avaient des comptes à régler avec lui. C'était le capitaine de la garde et il faisait l'important. Il devait avoir des ennemis.

— Mais le jour même de l'assassinat de Kundalimon...

— C'est une coïncidence que seuls les dieux pourraient expliquer. J'avoue que je n'en suis pas capable, madame. Mais l'enquête se poursuivra jusqu'à ce que nous ayons découvert la vérité, même si cela doit prendre cent ans. Les deux assassinats seront élucidés, je vous en réponds.

— Dans cent ans, tout cela n'aura plus d'importance. Ce qui compte aujourd'hui, c'est qu'un émissaire de la Reine des Reines a été assassiné pendant qu'il était en mission dans notre cité. Pendant que se déroulaient des négociations sur un traité de paix.

— Et c'est cela qui vous ennuie, n'est-ce pas ?

— Je ne veux pas que nous soyons entraînés dans une guerre contre les hjjk avant d'être prêts. Seul Yissou sait ce qui se passe dans l'esprit des hjjk, mais, si j'étais à la place de la Reine, je considérerais l'assassinat d'un ambassadeur comme une provocation d'une extrême gravité. Comme un acte d'hostilité, en fait. Et nous sommes loin d'être prêts à la guerre.

— Je suis d'accord avec vous, dit Husathirn Mueri, mais en l'occurrence il ne s'agit pas d'une grave provocation. Réfléchissez, madame. Premièrement, commença-t-il en comptant sur ses doigts, sa mission était terminée. Il avait transmis son message et c'est tout ce qu'il avait à faire ici. Ce n'était pas un négociateur, juste un messenger, et pas très qualifié. Deuxièmement, Kundalimon était originaire de notre cité, où il revenait après une longue absence passée en captivité. Ce n'était en aucune manière un sujet de la Reine. Elle n'avait d'autorité sur lui que parce qu'il nous avait été enlevé. Quel droit aurait-elle pu avoir sur lui ? Troisièmement, il n'existe aucune relation entre Dawinno et le Nid et, en conséquence, rien ne nous permet de penser que les hjjk découvriront un jour ce qu'il lui est arrivé, si tant est que cela les intéresse. Quand nous leur adresserons notre réponse à la proposition de traité, si nous le faisons un jour, rien ne nous obligera à leur indiquer où se trouve Kundalimon. Mais peut-être ne leur répondrons-nous pas. Quatrième...

— Assez ! ordonna Taniane. Assez d'hypothèses ! Votre esprit n'arrête donc jamais de fonctionner, Husathirn Mueri ?

— Seulement quand je dors, et encore...

— Alors, allez-vous coucher et je vais en faire autant. Vous m'avez convaincue. La mort de ce jeune homme ne risque pas de

déclencher la colère des hjjk. Mais il reste une atteinte au bien public qui ne pourra être réparée que par l'arrestation des meurtriers.

— J'ai la conviction que celui qui a tué Kundalimon est déjà mort.

— Alors, il reste au moins un tueur en liberté. Je vous charge de le découvrir, Husathirn Mueri.

— Je ferai tous mes efforts, madame. Vous pouvez compter sur moi.

Il s'inclina et s'éloigna. Taniane le suivit des yeux jusqu'à ce qu'il tourne l'angle du couloir et disparaisse.

La journée était enfin finie. Elle allait pouvoir rentrer chez elle où elle retrouverait Hresh qui l'attendait. Il avait été beaucoup plus affecté par la mort de Kundalimon qu'elle ne l'aurait cru. Elle l'avait rarement vu aussi abattu. Et puis, il y avait Nialli... Il fallait la retrouver, il fallait la consoler...

Vraiment une très longue journée.

C'est le cœur de la contrée tropicale et sauvage, où l'air semble adhérer à la gorge à chaque inspiration, où le sol est mou et élastique sous le pied, comme une éponge gorgée d'eau. Nialli Apuilana n'a pas la moindre idée de la distance qu'elle a couverte depuis sa fuite de la cité. Elle n'a aucune idée précise de quoi que ce soit. Son cerveau est engorgé, congestionné par la douleur. Les pensées ne peuvent y circuler.

Là où il y avait les pensées, il ne reste plus que sa seconde vue, fonctionnant d'une manière plus ou moins automatique, qui lui transmet par faibles impulsions des renseignements sur le paysage environnant. Elle a conscience de la cité, loin derrière elle, blottie au creux de ses collines comme un gigantesque monstre de pierre et de brique aux nombreux tentacules, qui projette des ondes funestes et menaçantes. Elle a conscience des marais qu'elle traverse, grouillant de la vie cachée d'une faune grande et petite. Elle a conscience de l'immensité du continent qui s'étend devant elle. Mais rien n'est clair, rien n'est cohérent. La seule réalité est le mouvement continu de son corps, le besoin affolant, irrésistible de fuir, de fuir plus loin, toujours plus loin.

Il s'est écoulé une nuit et une journée, puis une autre nuit et presque une journée entière depuis qu'elle a quitté Dawinno. Elle a fait une partie du trajet à dos de xlendi, poussant rageusement l'animal jusqu'au cœur de la région des lacs. Mais, vers la fin de la première journée, elle s'était arrêtée au bord d'un ruisseau pour se désaltérer et le xlendi en avait profité pour s'enfuir. Elle a poursuivi la route à pied. Elle ne s'arrête presque jamais, sauf pour prendre quelques heures de repos. Et quand elle s'arrête, elle s'enfonce aussitôt dans des ténèbres qui doivent être voisines de la mort. Quand elle en

ressort, elle se relève et reprend sans attendre sa fuite éperdue et sans but. Elle se sent fiévreuse, comme si tout son corps était en feu, mais cela lui donne une énergie accrue. Elle a le sentiment d'être un projectile incandescent, traçant un sillage de feu dans des terres inconnues. Elle se nourrit de fruits qu'elle arrache sur les branches sans même s'arrêter. Elle se baisse parfois pour cueillir des champignons au chapeau jaune brillant qu'elle fourre dans sa bouche et repart en courant. Quand la soif devient intolérable, elle boit dès qu'elle trouve de l'eau, qu'elle soit courante ou dormante. Rien n'a d'importance. Tout ce qui compte, c'est de fuir.

Son corps a atteint depuis longtemps l'étrange état d'une légèreté cristalline qui existe au-delà de la fatigue. Elle ne sent plus la douleur lancinante de ses jambes lasses, elle ne tient plus compte des râles de protestation de ses poumons ni des élancements qui se propagent dans ses reins. Elle avance à longues foulées gracieuses, avec une sorte de sérénité que rien ne vient troubler.

Elle ne doit pas laisser son esprit reprendre conscience.

Sinon, elle entendra encore les paroles fatales. *Nous l'avons découvert dans une ruelle. Mort. Étranglé.*

La vue du corps frêle, tassé, désarticulé, regardant fixement sans le voir le gris du ciel s'imposera à elle. Elle verra ses mains tendues. Ses lèvres entrouvertes.

Nous l'avons découvert dans une ruelle.

Son amant. Kundalimon. Mort. Disparu à jamais.

Ils allaient prendre tous les deux la route du nord pour rejoindre la Reine. La main dans la main, ils seraient descendus ensemble dans le Nid des Nids, le mystérieux et douillet royaume aux odeurs suaves qui s'étendait sous les lointaines plaines septentrionales. Le lien du Nid aurait envahi leur esprit de son chant mélodieux. La force de l'amour de la Reine aurait détruit toutes les dissonances de leur âme. Des êtres chers seraient venus les accueillir : penseurs du Nid, faiseurs d'Œufs, donneurs de Vie, Militaires, toutes les castes rassemblées pour souhaiter la bienvenue aux nouveaux arrivants dans leur véritable patrie.

Mort. Étranglé. Mon seul amour.

Nialli Apuilana n'avait jamais soupçonné qu'un amour comme le leur pût exister Et elle sait qu'elle n'en retrouvera jamais plus l'équivalent. Son seul désir est maintenant de le rejoindre, où qu'il soit.

Elle continue de courir, sans rien voir, sans rien penser.

C'est le retour du crépuscule. Les ombres s'allongent et l'enveloppent comme dans un grand manteau. Une pluie douce et chaude tombe par intermittence. D'épaisses volutes de brume dorée s'élèvent de la terre humide. D'épais nuages cotonneux qui l'entourent

de leurs spirales et prennent la forme des dieux. Des dieux qui n'ont pas de forme et en qui elle ne croit pas. Ils la serrent de près et s'élèvent plus haut que les arbres au tronc lisse et couvert d'un enchevêtrement de plantes grimpantes, et ils lui parlent. Leurs voix qui dégringolent jusqu'à ses oreilles ont des harmoniques chatoyantes, plus riches que n'importe quelle musique qu'elle ait jamais entendue.

— Je suis Dawinno, mon enfant. Je prends toutes les choses et je les transforme pour en faire de nouvelles à qui je donne vie. Sans moi, il n'y aurait que la roche immuable.

— Je suis Friit. J'apporte la guérison et l'oubli. Sans moi, il n'y aurait que la douleur.

— Je suis Emakkis, mon enfant. C'est moi qui pourvois à la nourriture. Sans moi, la vie ne pourrait subsister.

— Et moi, mon enfant, je suis Mueri. Je suis la consolation. Je suis l'amour qui dure et qui anime. Sans moi, la mort serait la fin de toute chose.

— Je suis Yissou. Je suis celui qui protège des maux. Sans moi, la vie ne serait qu'une vallée d'épines et de ronces.

Mort. Étranglé. Découvert dans une ruelle.

— Il n'y a pas de dieux, murmure Nialli Apuilana. Il n'y a que la Reine, qui nous englobe tous dans son amour. C'est elle notre réconfort et notre protection, notre nourriture, notre guérison et notre transformation.

Dans l'obscurité qui va s'épaississant, une lumière dorée l'enveloppe. La jungle en resplendit. Les lacs, les mares et les cours d'eau miroitent. La lumière ruisselle de partout. L'air, étouffant et torride, est rempli des images des Cinq Dêités. Nialli Apuilana lève la main devant son visage pour se protéger les yeux, tellement la lumière est forte. Mais elle baisse rapidement cette main et laisse la lumière la baigner. Elle est empreinte de tendresse et de bonté. Nialli Apuilana y puise de nouvelles forces. Elle se remet à courir, s'enfonçant encore un peu plus dans cet état de légèreté cristalline où la fatigue n'existe pas.

Elle entend de nouveau les voix. Dawinno. Friit. Emakkis. Mueri. Yissou.

Le Destructeur. Le Guérisseur. Le Pourvoyeur. La Consolatrice. Le Protecteur.

— La Reine, murmure Nialli Apuilana. Où est la Reine ? Pourquoi ne vient-Elle pas à moi maintenant ?

— Mais, mon enfant, Elle est nous et nous sommes Elle. Tu ne comprends donc pas ?

— Vous êtes la Reine ?

— La Reine est nous.

Elle retourne ces paroles dans sa tête.

Oui, se dit-elle. Oui, c'est la vérité.

Elle retrouve la faculté de penser. Ses yeux sont ouverts. Elle voit les étoiles, elle voit les nombreuses planètes, elle voit l'amour de la Reine unissant toutes les planètes sous un voile brillant. Et elle comprend que tout est un, qu'aucune différence, aucune gradation, aucune division ne distingue les diverses formes de la réalité. Elle ne s'en était jamais rendu compte. Mais maintenant, elle voit, elle entend, elle accepte.

— Nous vois-tu, mon enfant ? Nous entends-tu ? Sens-tu notre présence ? Nous connais-tu ?

Des silhouettes sans forme. Des visages sans traits. De puissantes sonorités résonnent au milieu des ombres qui descendent. Et la lumière semble se répandre de partout, venant de l'intérieur. Densité. Étrangeté. Mystère. Elle baigne dans la divinité. La beauté. La paix. Son esprit est embrasé, mais par un feu blanc et froid qui brûle toutes les impuretés. De la terre monte un grondement qui emplit tout le ciel, mais c'est un doux grondement qui l'enveloppe entièrement. Les Cinq Dêités sont partout et elle s'abandonne.

— Je comprends, murmure-t-elle. La Reine... le Créateur... Nakhaba... les Cinq... la même chose, juste des aspects différents de la même chose...

— Oui. Oui.

La nuit tombe rapidement. Derrière elle, le ciel chargé est strié de bleu, d'écarlate, de pourpre, de vert. Devant, s'étendent les ténèbres. Des arbres-lanternes commencent à prendre vie. Des animaux de la jungle apparaissent un peu partout. Ailes, cous, griffes, écailles et dents qui brillent tout autour d'elle.

Elle se laisse tomber à genoux. Elle ne peut pas aller plus loin. Avec le retour de la pensée est venue la réalité de la fatigue. Elle enfonce les mains dans la terre chaude et humide, et s'y cramponne.

Toujours à croupetons, haletant et frissonnant d'épuisement, elle a soudain le sentiment d'être de nouveau seule, de n'avoir plus autour d'elle que les animaux qui remplissent la nuit de leurs cris, de leurs gloussements, de leurs sifflements et de leurs mugissements. Où sont donc passés les dieux ? A-t-elle couru trop vite pour qu'ils puissent la suivre ?

Non. Elle perçoit leur présence. Il lui suffit de s'ouvrir à eux et ils sont là.

— Là, mon enfant. Je suis Mueri. Je te consolerais.

— Je suis Yissou. Je te protégerai.

— Je suis Emakkis. Je pourvoirai à tes besoins.

— Je suis Friit. Je te guérirai.

— Je suis Dawinno. Je te transformerai. Je te transformerai. Je te transformerai, mon enfant.

Plus de quatre semaines s'étaient déjà écoulées depuis l'arrivée de Thu-kimnibol dans la Cité de Yissou. Les négociations proprement dites sur l'alliance militaire entre le roi Salaman et le gouvernement de la Cité de Dawinno n'avaient pas encore débuté. On en était encore au stade des préliminaires, et encore. Salaman ne semblait vraiment pas pressé. Il éludait toutes les tentatives de Thu-kimnibol pour aborder les questions de fond. Le roi semblait au contraire faire en sorte de détourner son attention en l'entraînant dans une succession ininterrompue de fêtes et de cérémonies, comme s'il eût été un membre de sa propre famille. Et la jeune Weiawala partageait sa couche toutes les nuits, comme s'ils étaient déjà promis l'un à l'autre. Il n'avait pas fallu longtemps à Thu-kimnibol pour s'habituer à l'ardeur et à la passion de la jeune fille, et pour y prendre plaisir. Grâce à elle, il avait retrouvé le goût de vivre.

La lenteur des négociations ne le gênait aucunement. Cela donnait le temps à la blessure causée par la perte de Naarinta de se cicatriser, d'autant mieux qu'il était loin des lieux où flottaient encore des souvenirs douloureux. Et la Cité de Yissou recelait pour lui des souvenirs encore plus lointains. Curieusement, Thu-kimnibol n'était pas mécontent de se retrouver dans le lieu où il avait passé ses années de formation, de trois à dix-neuf ans. Vengiboneeza, sa ville natale, n'était pour lui rien d'autre qu'une sorte de rêve et Dawinno lui semblait irréaliste et trop distante. Toute sa vie là-bas, sa demeure princière, sa compagne, ses amis et ses plaisirs, tout cela s'était estompé à tel point qu'il n'y pensait plus que rarement. Et là, à l'ombre du mur titanesque et grotesque de Salaman, dans le labyrinthe des rues froides et sombres, il commençait bizarrement à se sentir chez lui. C'était très étonnant. Il ne comprenait pas pourquoi et n'essayait même pas de comprendre. Pour ce qui était de sa mission, son ambassade, plus les choses traîneraient, mieux ce serait. Il valait mieux ne pas conclure dans la précipitation le genre d'alliance qu'il envisageait.

Il partait souvent se promener dans l'arrière-pays, accompagné le plus souvent par Esperasagiot, Dumanka et Simthala Honginda, mais parfois par un ou deux des fils aînés du roi. C'est Salaman qui lui avait suggéré ces excursions.

— Tes xlendis vont avoir besoin d'exercice. Les rues de la cité sont trop étroites et sinueuses, et les animaux n'ont pas assez d'espace pour se dégourdir les pattes.

— Mais il n'y a pas de risques que je rencontre des hijk en m'éloignant de la cité ? demanda Thu-kimnibol.

— Si tu vas très loin au nord-est, oui. Mais, sinon, ta ne risques rien.

— Dans la direction de Vengiboneeza, tu veux dire ?

— Oui. C'est là que se trouvent ces saletés d'insectes. Ils sont un million, peut-être même dix, qui sait ? Vengiboneeza en est infestée. Et même si tu devais rencontrer une bande de hjjk pendant ta balade ? poursuivit-il en le regardant par en dessous. Si ma mémoire ne me trompe pas, tu étais autrefois tout à fait capable de t'en débarrasser.

— Je crois que j'en serai encore capable, dit posément Thukimnibol.

Il restait quand même sur ses gardes dès qu'il s'éloignait du mur d'enceinte de la cité. Il prenait en général la direction de la région agricole qui s'étendait au sud de Yissou et il lui arriva à une ou deux reprises de s'enfoncer en compagnie de Esperasagiot dans les forêts orientales, mais il ne s'aventura jamais au nord. Non que l'idée de tomber sur un groupe de hjjk l'effrayât – et il maudissait Salaman d'avoir fait une allusion à sa lâcheté. Ce serait même très amusant de pourfendre quelques insectes. Mais il était chargé d'une mission à Yissou et il serait non seulement stupide, mais irresponsable de se faire tuer dans une escarmouche avec les hjjk.

Un jour, Salaman lui proposa de partir avec lui. Thukimnibol vit avec étonnement le roi prendre la direction de l'ouest, à travers un haut plateau auquel succéda une contrée accidentée et parcourue de ravins où leurs xlendis avaient de la peine à garder l'équilibre. C'était une région inhospitalière et fatigante à traverser, où le danger pouvait surgir de partout. Peut-être Salaman avait-il éprouvé le besoin d'éprouver le courage de son hôte. Ou de prouver le sien. Mais Thukimnibol dissimula son irritation.

— C'est ici, dit le roi, que nous avons écrasé les hjjk, le jour de la grande bataille. T'en souviens-tu ? Tu étais si jeune.

— Assez grand pour me battre, mon cher cousin.

Ils s'arrêtèrent un moment pour regarder autour d'eux. Thukimnibol sentait les vieux souvenirs, un peu voilés par le temps, remonter lentement à la surface de sa conscience. Il revit d'abord les hjjk dans les rangs desquels régnait une confusion indescriptible provoquée par l'appareil de Hresh qui envoyait leurs vermillons se jeter dans les ravins remplis d'éboulis. Puis la bataille... Comme il avait combattu ce jour-là ! Il avait taillé en pièces les insectes désorientés qui grouillaient autour de lui. Quel âge avait-il ? Six ans ? Oui, ce devait être cela. Mais il était déjà deux fois plus grand que les enfants de son âge. Et son épée n'était pas un jouet, mais une vraie lame. Le plus beau moment de sa vie : l'enfant-guerrier, le fier combattant, frappant d'estoc et de taille avec fureur et bravoure. C'était la seule et unique fois de sa vie où il avait goûté la joie profonde du champ de bataille. Un nectar dont il avait envie de retrouver la saveur sur ses lèvres.

La seconde fois où il partit avec Salaman, le roi fut encore plus

intrépide. Cette fois, il s'engagea sur le plateau boisé qui s'étendait au nord-est de la cité, précisément la région où il avait déconseillé à Thu-kimnibol de se rendre et il continua pendant plusieurs heures sans s'arrêter. À mesure qu'ils avançaient, Thu-kimnibol commença à se demander si Salaman n'avait pas dans l'idée d'aller jusqu'à Vengiboneeza ou quelque autre folie de ce genre. Il n'en était évidemment pas question, car cela prendrait plusieurs semaines et une mort certaine était au bout du voyage. Mais les hjjk étaient censés être nombreux au nord-est, même à cette distance de la cité. S'il était si risqué d'aller dans cette direction, pourquoi le roi s'y aventurerait-il ?

La journée était bien entamée et ils chevauchaient en silence en suivant le versant d'une montagne qui s'étirait à perte de vue. Le paysage devenait de plus en plus sauvage. Un vol d'oiseaux de sang assombrit fugitivement le ciel au-dessus de leurs têtes. Sur un monticule ensoleillé, une colonie de pincevertes, des insectes longs comme la jambe, au corps pâle composé de nombreux segments, se mouvaient lentement au soleil. Plus loin, ils virent un endroit où le sol était complètement bouleversé, comme par l'action de quelque trépan géant et, en se penchant pour regarder, Thu-kimnibol distingua des yeux écarlates, grands comme des soucoupes, braqués sur lui et d'énormes dents jaunes claquant féroceement.

Ils firent enfin halte dans un endroit dégagé et couvert d'herbe, au sommet d'une élévation de terrain. Le ciel commençait à prendre des nuances plus sombres ; il avait la couleur soutenue d'un vin généreux. Thu-kimnibol se tourna vers l'orient, où les ombres commençaient de s'allonger. Vengiboneeza était là-bas, tout là-bas, très loin au-delà de l'horizon. Sa mémoire n'en avait conservé que quelques fragments épars, l'image d'une tour, le revêtement de pavés d'un boulevard, l'étendue d'une vaste place. L'antique et étincelante cité peuplée de fantômes. Et qui grouillait de millions de hjjk s'agitant frénétiquement comme dans une ruche. Ils devaient emplir la ville de leurs relents !

Au bout d'un certain temps, Thu-kimnibol crut discerner d'étranges silhouettes anguleuses qui avançaient dans une gorge étroite, au pied de la montagne.

— Des hjjk, dit-il. Les vois-tu ?

À une telle distance, ils étaient minuscules, de simples petites taches jaunes rayées de noir.

Salaman fouilla la gorge du regard en plissant les yeux.

— Par Yissou, tu as raison ! Un, deux, trois, quatre...

— Et un cinquième qui reste par terre. Le ventre en l'air.

— Tes yeux sont plus jeunes que les miens. Mais je les distingue maintenant. Tu vois jusqu'à quelle distance de Yissou ils s'aventurent. Ils viennent rôder de plus en plus près. Les deux plus grands sont des femelles, poursuivit le roi sans cesser de scruter la gorge. Ce sont des

guerriers. Chez les hjjk, les femelles sont les plus fortes. Je suppose qu'elles escortent les trois autres quelque part. C'est un groupe d'espions. Celui qui est par terre a l'air grièvement blessé. Peut-être est-il déjà mort. De toute façon, ils vont bientôt faire un bon repas.

— Un bon repas ?

— En mangeant le mort. Ils ne laissent rien perdre, les hjjk. Pas même leurs propres morts. Tu ne le savais pas ?

Thu-kimnibol ne put s'empêcher de rire, tellement l'idée lui paraissait monstrueusement macabre. Puis il reconsidéra la chose et se mit à frissonner. Était-il possible que Salaman fût sérieux ? Mais oui, selon toute apparence, il l'était. Au loin, les quatre hjjk étaient penchés sur le corps de leur congénère étendu et ils semblaient le mettre méthodiquement en pièces, arrachant les membres et les ouvrant pour atteindre la chair qu'ils contenaient. Thu-kimnibol suivait la scène d'un regard horrifié, mais il était incapable de détourner les yeux. Le dégoût lui donnait la chair de poule et lui tordait les boyaux. À coups de griffes agiles et de bec avide, ils s'alimentaient avec calme, application et efficacité... des êtres répugnants, haïssables...

— Ainsi ils sont cannibales. Vont-ils jusqu'à se tuer entre eux pour avoir de la chair ?

— Bien sûr qu'ils sont cannibales. Ils ne voient rien de mal à manger leurs morts. C'est un peuple qui évite tout gaspillage inutile, mais ce ne sont pas des assassins. Le meurtre de leur prochain est un péché qui ne semble pas faire partie de leurs coutumes, mon cher cousin. À mon avis, celui-ci est tombé sur quelque chose d'encore plus malfaisant que lui. Les dangers ne manquent pas dans la région et les animaux sauvages y sont en abondance.

— Ils évitent le gaspillage, lança Thu-kimnibol d'un ton dégoûté, c'est tout ce que tu trouves à dire ! Ce sont des êtres démoniaques ! Nous devrions les exterminer jusqu'au dernier !

— C'est ton avis, mon cousin ?

— Oui, c'est mon avis.

— Dans ce cas, dit Salaman avec un large sourire, nous sommes d'accord. Je savais bien que tu trouverais cette promenade instructive. Comprends-tu maintenant à quoi nous devons faire face ? Comprends-tu maintenant pourquoi mon mur, dont la hauteur t'amuse tant, a de telles dimensions ? Il nous a suffi de nous éloigner un peu de la cité pour les voir commettre cette abomination sous nos yeux, sans qu'ils se préoccupent le moins du monde d'être observés.

Le regard noir, Thu-kimnibol sentait des élancements dans son crâne.

— Nous devrions fondre sur eux et les massacrer pendant qu'ils sont en train de manger. À deux contre quatre, nous avons toutes les

chances de notre côté.

— Il y en a peut-être une centaine d'autres cachés derrière les arbres, dit Salaman en posant la main sur le bras de Thu-kimnibol. As-tu envie de devenir leur prochain repas ? Viens. Le soleil s'incline déjà dans le ciel et nous sommes loin de la cité. Je pense qu'il est temps de rentrer.

Mais Thu-kimnibol ne parvenait pas à détacher son regard de la scène macabre qui se déroulait dans la gorge.

— Une vision est en train de me venir à l'esprit, dit-il d'une voix douce. Je vois une armée, des milliers d'hommes, qui traversent ces terres. Des hommes venant de ta cité et de la mienne, et des villages qui se trouvent entre les deux. Nous progressons rapidement et nous frappons avec la rapidité de la foudre, massacrant tous les hijk qui se trouvent sur notre route. Nous avançons à marche forcée et nous arrivons au cœur du grand Nid, là où se trouve le repaire de la Reine. Une guerre éclair contre laquelle ils sont impuissants malgré leur nombre. Toute leur force est dans la Reine. Si nous la tuons, ils seront sans défense et nous pourrons les exterminer à notre aise. Qu'en penses-tu, Salaman ? N'est-ce pas une merveilleuse vision ?

Le roi hocha la tête. Il avait l'air ravi.

— Nous voyons les choses de la même manière, mon cousin. De la même manière ! Si tu savais depuis combien de temps j'attends que quelqu'un de Dawinno vienne me parler comme cela ! J'avais presque abandonné tout espoir.

— Et tu n'as jamais envisagé de leur faire la guerre tout seul ?

Une lueur d'agacement brilla fugitivement dans les yeux de Salaman.

— Nous ne sommes pas assez nombreux, mon cousin. Ce serait courir à la catastrophe. C'est votre cité qui a accueilli tous les Beng, c'est là que sont les troupes dont j'ai besoin. Mais quelles chances ai-je de pouvoir en disposer un jour ? Il fait trop bon vivre chez vous, Thu-kimnibol. Dawinno n'est pas une cité de guerriers. Toi excepté, bien entendu.

— Tu nous sous-estimes, mon cousin.

— Autrefois, dit Salaman avec un haussement d'épaules, quand ils erraient dans les plaines, les Beng étaient des guerriers. Mais maintenant qu'ils vivent dans le sud ensoleillé, ils se laissent aller et se font du lard. Ils ont dû oublier tout ce que les hijk leur ont fait subir. La cité de Dawinno est trop éloignée du territoire hijk pour que vous vous en préoccupiez. Vous arrive-t-il souvent de voir des hijk rôder aussi près de votre cité que ceux-là ? Une fois tous les trois ans, peut-être ? Nous, nous vivons tous les jours avec leur présence menaçante. Chez vous, toute la population est en émoi quand un enfant est enlevé, puis cet enfant revient, ou on l'oublie, et la vie reprend son cours.

— Cela signifie-t-il que ma mission est sans objet, mon cousin ? fit sèchement Thu-kimnibol. Tu es en train de me dire crûment que je représente une nation de lâches.

Il y a une brusque tension. Les deux hommes échangent un regard beaucoup moins amical que quelques instants auparavant. Un climat d'hostilité s'installe entre eux pendant le long silence qui suit. Dans la gorge, le festin continue ; des sons âpres, des bruits de membres arrachés et de mastication montent dans la fraîcheur du soir.

— Il y a déjà plusieurs semaines, reprend Salaman, tu as dit que tu étais venu me proposer une alliance, que Dawinno souhaitait faire cause commune avec nous et déclarer la guerre aux hjjk. Tu as dit que tu voulais les exterminer comme de la vermine ; ce sont tes propres paroles. Bien. Parfait. Et maintenant, tu évoques pour moi la vision délectable de nos armées unies faisant route vers le nord. Merveilleux, mon cousin ! Mais tu ne m'en voudras pas si je reste sceptique. Je sais comment sont les gens à Dawinno. Alliance ou pas, comment puis-je être sûr que ton peuple viendra réellement jusqu'ici pour aller combattre les hjjk ? Ce que je veux, c'est l'assurance que tu peux m'amener l'armée de Dawinno. Peux-tu me donner cette assurance, Thu-kimnibol ?

— Oui, je crois.

— Ce n'est pas suffisant. Regarde encore une fois ce qu'il se passe là-bas. Regarde-les déchirer et broyer la chair de leur compagnon. Ton peuple peut-il imaginer la scène que tu as devant les yeux ? Ce sont des hjjk que tu vois, à quelques heures de xlendi de ma cité. D'année en année, ils sont plus nombreux. D'année en année, ils se rapprochent. En quoi cela peut-il intéresser les habitants de Dawinno que les hjjk campent aux portes de notre cité ? poursuit-il avec un rire amer. C'est la chair de *nos fils* et de *nos filles*, pas des leurs, dont les hjjk se nourriront un jour. Se rendent-ils compte, ceux du sud lointain, qu'après nous avoir balayés, les hjjk se rueront sur Dawinno ? Leur appétit n'a pas de limites. Ils prendront la route du sud, j'en fais le pari. Et, si ce n'est pas tout de suite, ce sera dans vingt, dans trente ou dans cinquante ans. Êtes-vous capables de voir si loin dans l'avenir ?

— Certains d'entre nous le sont. C'est pour cela que je suis ici.

— Soit ! Pour cette fameuse alliance. Mais quand je te demande si la cité de Dawinno est vraiment prête à se battre, tu ne me donnes pas de réponse satisfaisante.

Une énergie farouche brille dans les yeux de Salaman. Il les plonge implacablement dans ceux de Thu-kimnibol qui commence à avoir mal à la tête. Il a des mensonges diplomatiques sur le bord des lèvres, mais il les ravale. L'heure est à la franchise totale. Cela peut aussi être une arme très efficace.

— Tu dois avoir d'excellents espions à Dawinno, mon cousin, dit-

il.

— Ils me donnent toute satisfaction. Quelle influence ont les tenants du pacifisme chez vous ?

— Elle n'est pas assez forte pour qu'ils aient gain de cause.

— Tu crois donc sincèrement que, le moment venu, ton peuple partira en guerre contre les hjjk ?

— Oui.

— Tu ne les surestimes pas ?

— Et toi, réplique Thu-kimnibol en fixant le roi qu'il domine de toute sa taille du haut de son xlendi, tu ne les sous-estimes pas ? Ils se battront, mon cousin, je t'en donne l'assurance. D'une manière ou d'une autre, je t'amènerai une armée.

Il tend le doigt vers la gorge.

— Je trouverai un moyen pour qu'ils voient ce que je vois en ce moment. Je leur ouvrirai les yeux et je ferai d'eux des combattants. Tu as ma parole.

Un air de scepticisme décourageant continue de flotter sur le visage de Salaman, mais bientôt d'autres choses s'y mêlent : l'impatience, l'espoir, la volonté de croire. Puis tout s'efface d'un coup et l'expression du roi redevient méfiante, dure et insensible.

— Nous reparlerons de tout cela, dit-il. Mais pas ici, pas maintenant. Rentrons, sinon la nuit va nous surprendre.

La nuit était en effet tombée quand ils atteignirent la cité de Yissou. Des torches brûlaient sur le rempart et, quand Chham, le fils de Salaman, sortit par la porte est pour venir à leur rencontre, une vive inquiétude se peignait sur son visage.

Mais Salaman balaya ses craintes d'un grand rire.

— J'ai emmené notre cousin sur la route de Vengiboneeza pour qu'il puisse sentir les odeurs que le vent apporte de cette direction. Mais nous n'avons couru aucun danger.

— Le Protecteur soit loué ! s'écria Chham.

Puis il se tourna vers Thu-kimnibol.

— Un messenger de votre cité est arrivé, prince. Il dit avoir chevauché jour et nuit sans s'arrêter et ce doit être vrai, car le xlendi sur lequel il est arrivé paraissait plus mort que vif.

— Où est-il ? demanda Thu-kimnibol, l'air soucieux.

— Il vous attend dans vos appartements, prince, répondit Chham en indiquant de la tête la porte de la cité.

Le messenger était un Beng, un membre de la garde judiciaire, un des frères de Curabayn Bangkea. Thu-kimnibol se rappelait l'avoir vu de temps en temps en faction devant la Maison de Mueri. Il s'appelait Eluthayn et il donnait véritablement l'impression de n'être plus que l'ombre amaigrie de lui-même et d'être dans un état d'épuisement

extrême, comme quelqu'un qui est allé au bout de ses forces. Il eut toutes les peines du monde à délivrer d'une voix saccadée un message qui laissa Thu-kimnibol pantois.

Salaman vint le rejoindre un peu plus tard.

— Tu as l'air troublé, mon cousin. Mauvaises nouvelles ?

— Il semble y avoir eu une brusque épidémie de meurtres à Dawinno.

— De meurtres ?

— Oui, et le jour de notre grande fête. Deux assassinats. D'une part le capitaine de notre garde municipale, le frère aîné du messenger. D'autre part, le jeune homme que les hjjk ont envoyé pour nous communiquer les termes du traité qu'ils proposent.

— L'envoyé des hjjk ? Qui a bien pu le tuer ? Et pourquoi ?

— Qui sait ? dit Thu-kimnibol en secouant la tête. Ce garçon était incapable de nuire, c'est du moins l'impression qu'il m'a donnée. Quant à l'autre... ce n'était qu'un imbécile, mais si c'était une raison suffisante pour se faire assassiner, les rues seraient rouges de sang. Tout cela n'a aucun sens.

Le front plissé, il se dirigea vers la fenêtre et son regard se perdit quelques instants dans l'ombre de la cour. Puis il se retourna vers Salaman.

— Il va peut-être falloir suspendre les négociations.

— Tu es rappelé à Dawinno ?

— Le messenger ne m'a rien dit de tel. Mais avec tous ces événements...

— Tous ces événements ? dit Salaman avec un petit rire. Deux meurtres ? Et tu appelles cela une épidémie ?

— Tu as peut-être cinq morts par jour dans ta cité, mon cousin. Mais nous, nous n'avons pas l'habitude de ce genre de chose.

— Nous non plus. Mais il me semble que deux meurtres ne suffisent pas à...

— Ce sont le capitaine de la garde et l'envoyé des hjjk. Et on a dépêché un messenger pour m'en informer. Pourquoi donc ? Taniane redoute-t-elle des représailles de la part des hjjk ? C'est peut-être cela... Peut-être craignent-ils d'avoir des ennuis, peut-être même une attaque des hjjk contre Dawinno...

— Nous avons tué l'envoyé des hjjk dans notre cité, dit Salaman, et il ne s'est rien passé. Vous êtes trop excitables, voilà votre problème. Si tu veux mon avis, poursuivit-il en tendant la main vers Thu-kimnibol, reste ici, puisque tu n'as pas été rappelé officiellement. Taniane et le Praesidium seront tout à fait capables de régler sans toi ces affaires de meurtres. Il nous reste beaucoup à faire ici et nous avons à peine commencé. Reste à Yissou, mon cousin. Voilà mon point de vue.

— Tu as raison, dit Thu-kimnibol en hochant la tête. Ce qui s'est passé à Dawinno ne me concerne pas. Et nous avons encore beaucoup à faire.

C'est la nuit. Seul dans son bureau, au dernier étage de la Maison du Savoir, Hresh essaie de mettre de l'ordre dans ses idées. Deux jours se sont écoulés depuis la disparition de Nialli Apuilana. Taniane est persuadée qu'elle est tout près, qu'elle s'est cloîtrée quelque part en attendant que son terrible chagrin s'apaise de lui-même. Des escouades de gardes passent la cité et ses environs au peigne fin pour la retrouver.

Mais personne ne l'a vue. Et Hresh est convaincu que personne ne la verra.

Il est sûr qu'elle est partie rejoindre la Reine. Si elle réussit à atteindre le Nid saine et sauve, elle passera le reste de sa vie chez les hjjk. Elle deviendra une citoyenne du Nid des Nids. Et quand elle pensera à sa cité natale, si jamais cela lui arrive, ce sera pour maudire le lieu où l'homme qu'elle aimait a été assassiné. Ce sont les hjjk qu'elle aime maintenant. C'est chez les hjjk, se dit Hresh, qu'elle se sent chez elle. Mais pourquoi ? Pourquoi ?

Quel pouvoir peuvent-ils avoir sur elle ? Quel maléfice ont-ils jeté sur elle pour l'attirer vers eux ?

Il ne comprend pas et se sent impuissant, comme paralysé par tous ces événements. Il ne parvient à réfléchir qu'au prix d'un énorme effort. Son âme semble emprisonnée dans une gangue de glace. Ces meurtres... À quand remonte la dernière mort violente à Dawinno ? Et la disparition de Nialli Apuilana... Il doit s'efforcer de penser... de penser...

Quelqu'un a déclaré la veille avoir aperçu une jeune fille chevauchant un xlendi sous la pluie, dans les faubourgs de la cité, le jour où elle a disparu. Mais il l'a vue de loin, il ne l'a vue que de loin. Ce jour-là, les jeunes filles étaient nombreuses dans la cité, et les xlendis aussi. Mais supposons qu'il s'agisse bien de Nialli. Jusqu'où pouvait-elle aller, seule, sans arme, ignorant quelle route suivre ? Était-elle quelque part dans les plaines désertes, égarée, déjà à moitié morte ? Ou bien était-elle attendue par des bandes de hjjk qui allaient la conduire jusqu'au Nid des Nids ?

Tu ne peux pas avoir la moindre idée de ce que c'est, père. Ils vivent dans une atmosphère de magie, de rêves, de prodiges. L'air que l'on respire dans le Nid emplit toute l'âme et l'on n'est plus jamais le même après avoir ressenti le lien du Nid, après avoir éprouvé l'amour de la Reine.

Elle avait promis de lui expliquer tout cela avant de partir. Mais elle n'en avait pas eu le temps et maintenant elle avait disparu. Et il ne comprend toujours rien, absolument rien. Le lien du Nid ? L'amour

de la Reine ? De la magie, des rêves, des prodiges ?

Hresh se tourne vers le gros et pesant coffret renfermant les chroniques. Il a passé sa vie entière à fouiller dans le fatras d'antiques documents à la signification ambiguë, tous ces ouvrages dépenaillés, inlassablement copiés et recopiés par ses prédécesseurs pendant les centaines de milliers d'années passées dans le cocon. Depuis que, tout petit, il regardait par-dessus l'épaule de Thaggoran, Hresh considérait les chroniques comme une mine inépuisable de connaissances.

Il manipule les fermoirs et les ferrures et commence à sortir un par un les différents volumes qu'il pose sur les tables de travail de pierre blanche dont la pièce est ceinturée.

Voici le Livre du Long Hiver qui contient les récits de la chute des étoiles de mort. Voici le Livre du Cocon qui raconte comment lord Fanigole, Balilirion et lady Theel ont conduit le Peuple en lieu sûr quand le froid et les ténèbres se sont abattus sur la planète. Voici le Livre de la Voie qui renferme les prophéties du Printemps Nouveau et annonce le rôle glorieux dévolu au Peuple au sortir du cocon. Et voici le Livre du Départ, écrit de la main de Hresh, à part les toutes premières pages rédigées par Thaggoran, et qui parle du retour de la chaleur et de l'interminable traversée des vastes plaines par la tribu.

En voici un autre, le Livre des Animaux, qui décrit tous les animaux existant jadis sur la planète. Et encore un, le Livre des Heures et des Jours, qui expose le mécanisme du monde et du cosmos. Celui-ci, dont la reliure n'est plus que lambeaux décolorés, c'est le Livre des Cités, dans lequel figure le nom de toutes les métropoles de la Grande Planète.

Et ces trois-là, comme ils sont tristes ! Ce sont le Livre de l'Aurore Malheureuse, le Livre de l'Éclat Mensonger et le Livre du Réveil Glacé, qui retracent les tentatives malencontreuses de quelques chefs d'un passé lointain qui, ayant cru à tort que le Long Hiver était terminé, avaient conduit le Peuple hors du cocon pour être aussitôt refoulés par les rafales glacées des vents impétueux. Hresh ne trouve sur les *hjjk* que quelques phrases familières. *Dans les sèches contrées septentrionales, où les hjjk vivent dans leur grand Nid, ou bien Et cette année-là, les hjjk se mirent en route en très grand nombre, dévorant tout ce qui se trouvait sur leur chemin, ou bien encore C'est à cette époque que la grande Reine du peuple des hjjk envoya une armée de ses sujets vers la cité de Thistissima et une autre vaste armée vers Tham.* Rien que des phrases destinées à figurer dans les annales et dépourvues de renseignements précis.

Hresh continue de fouiller dans le coffret. Les volumes qui en tapissent le fond ne portent pas de titre. Ce sont les plus anciens, de simples fragments elliptiques, rédigés dans une écriture antique dont Hresh ne parvient qu'à effleurer la signification. Ce sont des textes remontant à l'époque de la Grande Planète, peut-être des poèmes, ou

des œuvres dramatiques, ou des écrits religieux, voire les trois à la fois. Quand il appuie le bout de ses doigts sur le papier, des images de la glorieuse civilisation anéantie par les étoiles de mort apparaissent sur le vélin. C'est l'époque mémorable où les Six Peuples parcouraient en paix les plus belles artères des magnifiques cités, mais tout est flou, mystérieux, fallacieux, comme dans un rêve. Il repose les livres et referme le coffret.

Inutile. C'est le Livre des Hjjk qu'il lui faudrait. Mais il sait que cet ouvrage n'existe pas.

— Trois jours, dit Taniane d'un ton morne. Je veux savoir où elle est. Je veux savoir ce qui lui est passé par la tête.

Le vent soufflait en ce jour d'automne lumineux et son âme était dévastée par un mélange de fureur et de frustration. Elle n'avait pas fermé l'œil de la nuit et elle avait les yeux rougis et irrités. Elle était parcourue de frissons et de tremblements. Mais elle refusait de se reposer. Elle faisait nerveusement les cent pas sur les dalles de pierre de la salle situé à l'arrière de la Basilique qu'elle avait transformée en poste de commandement pour toutes les recherches concernant Nialli Apuilana, mais également les deux meurtres.

Derrière elle, fixés dans tous les sens sur un panneau mural, se trouvaient des dizaines de documents : dépositions de tous ceux qui prétendaient avoir vu Nialli Apuilana le jour de sa disparition, récits abracadabrants de complots criminels surpris dans des tavernes, rapports vagues et confus des gardes municipaux sur les progrès de leur enquête. Un tas de paperasses inutiles. Elle n'en savait pas plus qu'au premier jour, c'est-à-dire qu'elle ne savait rien.

— Tu devrais essayer de te calmer, dit Boldirinthe.

— Me calmer, c'est cela ! lança Taniane avec un rire amer. Bien sûr ! Je dois avant tout essayer de me calmer. Il y a eu deux meurtres, ma fille a disparu, elle se terre dans une cave ou bien elle est déjà morte et tout ce que tu trouves à dire, c'est qu'il faut que je me calme !

Tout le monde avait les yeux fixés sur elle. La pièce était remplie de gens importants. Hresh était là, l'air hagard et affreusement vieilli, mais il y avait aussi Chomrik Hamadel, le gardien des talismans Beng, Husathirn Mueri et Puit Kjai, les princes de justice, et le capitaine de la garde par intérim.

— Qu'est-ce qui vous fait croire qu'elle soit morte ? demanda Puit Kjai.

— Et si c'était une gigantesque conspiration ? On assassine l'ambassadeur hjjk, on assassine le capitaine de la garde, on assassine la fille du chef, puis le chef lui-même, pourquoi pas, et ensuite...

Tout le monde la regardait maintenant en silence. Elle voyait à

leur expression qu'ils commençaient à se demander si elle n'était pas en train de craquer. Peut-être n'avaient-ils pas tort de se poser la question.

— Nialli Apuilana n'a pas été assassinée, Taniane, dit Boldirinthe d'une voix douce. Elle est vivante et on la retrouvera. J'ai invoqué les Cinq Détés et elles m'ont dit que Nialli Apuilana était saine et sauve, qu'elle allait bien et que...

— Les Cinq ! hurla Taniane. Tu as invoqué les Cinq ! Je suppose qu'il faudrait invoquer également Nakhaba ! Nous devrions invoquer tous les dieux que nous connaissons et même ceux que nous ne connaissons pas. Et même la Reine des hjjk... Peut-être devrions-nous la consulter, elle aussi...

— Ce ne serait peut-être pas une mauvaise idée, dit Hresh.

Taniane tourna vers lui un regard stupéfait.

— Ce n'est pas le moment de plaisanter !

— C'est toi qui plaisantais. Moi, je suis sérieux.

— Où veux-tu en venir, Hresh ?

— Je pense qu'il vaudrait mieux que nous en parlions seul à seul, dit-il, l'air embarrassé. C'est à propos des hjjk. Et de Nialli.

— Si cela a un rapport avec la sécurité de la cité, dit-elle en décrivant de la main des cercles impatients, il faut en parler en public, ici et maintenant. À moins que tu n'estimes que Puit Kjai ne mérite pas d'entendre ce que tu as à dire, ou Husathirn Mueri, ou Boldirinthe...

— Il s'agit de notre fille, dit-il en lui lançant un regard étrange, de l'endroit où je pense qu'elle est partie et de ce qui l'a poussée à le faire.

— C'est donc une affaire concernant la sécurité. Nous t'écoutons, Hresh.

— Si tu insistes, soupira le chroniqueur.

Mais il ne se décida à parler que lorsqu'elle lui eut donné une petite tape impérieuse.

— Ils allaient s'enfuir pour rejoindre le Nid, commença-t-il.

Mais les mots semblaient avoir de la peine à franchir ses lèvres.

— Nialli et Kundalimon voulaient gagner le Nid des Nids, le plus grand, tout au nord, celui où vit la Reine. Tu sais qu'ils étaient amants et aussi partenaires de couplage. Ils ne désiraient ni l'un ni l'autre vivre dans notre cité. Le Nid les attirait comme un aimant. Ils sont venus me voir et ils m'ont parlé du lien du Nid, de l'amour de la Reine, de rêves et de magie, de la douceur de l'air du Nid qui emplit l'âme et transforme à jamais tous ceux qui l'ont respiré...

Taniane recevait ses paroles comme autant de coups de poignard. Elle pressait la main sur son cœur. Hresh avait eu raison de penser que cela ne devait pas être dit devant tout le monde. C'étaient des affaires

de famille, scandaleuses, humiliantes. Mais il était trop tard.

— Ils t'ont dit tout cela ? demanda Taniane d'une voix sans timbre.

— Oui.

— Quand ?

— Le matin des Jeux. Ils sont venus me voir pour me demander ma bénédiction.

— Tu savais qu'ils allaient partir et tu ne m'en as rien dit ? demanda Taniane d'un ton incrédule.

— Comme je te l'ai dit tout à l'heure, fit Hresh d'une voix sèche, le visage assombri, nous aurions mieux fait de discuter de tout cela en privé. Mais tu as insisté pour que j'en parle devant tout le monde. Si j'ai gardé pour moi ce que Nialli m'a dit, Taniane, c'est parce que je savais que tu essaierais de l'empêcher de partir.

— Alors que toi, tu n'y voyais pas d'objection ?

— Que pouvais-je faire ? Donner l'ordre de les jeter en prison ? Cela n'aurait pas résolu le problème. Tu connais ta fille, rien ne l'arrête. Elle a une grande force de caractère. Elle m'a fait part de ses projets par amour filial, pour que je comprenne, le jour où elle disparaîtrait. Elle savait que je ne ferais rien pour m'opposer à son départ.

Taniane secouait la tête avec incrédulité. Incrédulité devant la stupidité de Hresh, devant l'entêtement de Nialli Apuilana et devant la bêtise de sa propre conduite. Non, ce n'était pas de la bêtise ! Si elle avait poussé sa fille dans les bras de Kundalimon, c'était pour le bien de la cité. Il y avait certaines choses qu'elle avait besoin de découvrir et Nialli était la seule à pouvoir l'aider. Si c'était à refaire, elle le referait.

— Tu crois donc savoir où elle est partie ? Vers le Nid ?

— Oui. Le Nid des Nids.

— Même après la mort de Kundalimon ?

— À cause de la mort de Kundalimon, dit Hresh. Le Nid est pour elle un lieu où règnent l'amour et la sagesse. Quand elle a appris sa mort, elle s'est enfuie pour aller se réfugier chez les hjjk.

Un silence pesant s'abattit sur la pièce. Taniane bouillait d'une rage impuissante.

— Mais il lui faudrait plusieurs mois, ou même plusieurs années, pour y arriver, reprit-elle. Personne ne sait où se trouve exactement le grand Nid. Comment Nialli a-t-elle pu avoir l'idée d'entreprendre toute seule ce voyage ?

Taniane était sur le point de craquer. C'était trop. La perfidie de Hresh, la folie de Nialli Apuilana... Et maintenant tous ces visages aux yeux écarquillés et à la bouche béante, tous ces gens trop abasourdis pour parler. Ils éprouaient de la pitié pour elle et peut-être même du

mépris. Elle prétend diriger la cité, mais elle n'a pas la moindre autorité sur sa fille. Non ! Non ! Elle n'allait pas se laisser submerger !

— Tu dis des bêtises, Hresh, lança-t-elle d'un ton virulent. Nialli était peut-être aveuglée par l'amour et imprégnée des absurdes théories hjjk de Kundalimon, mais jamais elle n'aurait commis la folie d'entreprendre seule un tel voyage. Pas Nialli. Non, Hresh, je crois qu'elle est encore quelque part dans la cité. Elle se cache, comme un animal blessé. Elle ne reviendra que lorsqu'elle aura surmonté son chagrin.

— Plût à Dawinno que tu aies raison !

— Tu ne le crois pas ?

— Je l'ai vue avec Kundalimon le matin même de sa disparition. J'ai parlé avec elle. Je sais ce qu'elle éprouvait pour lui. Et pour les hjjk.

— Alors, cherche-la à ta manière ! s'écria Taniane d'une voix vibrante de colère. Moi, je la chercherai à la mienne ! C'est toi qui as des pouvoirs. Si tu crois qu'elle va rejoindre les hjjk, lance ton merveilleux esprit sur sa trace, retrouve-la et persuade-la de revenir, si c'est possible. Pendant ce temps, mes gardes poursuivront les recherches.

Elle se tourna vers Husathirn Mueri qui était chargé de l'enquête sur les deux meurtres et vers Chevkija Aim, le jeune Beng qui exerçait par intérim la fonction de capitaine de la garde.

— Je veux un rapport complet toutes les quatre heures, de jour comme de nuit. C'est compris ? Ma fille se cache tout près d'ici. Il ne saurait en être autrement. Trouvez-la ! Tout cela a assez duré !

Mieux et patelin comme à son habitude, Husathirn Mueri lui sourit comme si elle demandait un exemplaire supplémentaire de quelque rapport de routine.

— Madame, dit-il d'une voix sonore, je suis persuadé que nous l'aurons retrouvée avant la tombée de la nuit. Au plus tard demain. J'en ai la conviction. Par tous les dieux, j'en suis certain !

Sur ce, il tourna lentement la tête d'un côté et de l'autre, dévisageant successivement tous ceux qui se trouvaient dans la pièce, comme s'il les mettait au défi de le contredire. Avec un ample geste du bras, il demanda la permission de se retirer pour prendre les mesures nécessaires.

Taniane acquiesça d'un signe de la tête. Il était temps pour elle aussi de quitter cette pièce. Des tremblements secouaient ses épaules. Elle se rendit compte qu'elle avait atteint la limite de ses forces et qu'elle risquait à tout instant de s'effondrer en sanglotant. Ce sentiment de faiblesse lui était inconnu. Elle fit un violent effort pour retrouver sa maîtrise de soi. Elle ne pouvait se permettre d'avoir une défaillance devant tous ces gens dont elle avait si longtemps freiné les

ambitions par la force, par la ruse ou bien, quand c'était nécessaire, par la seule puissance de sa volonté. C'est de cette force morale dont elle avait besoin maintenant. Mais elle se sentait si faible, vidée de toute l'énergie qui avait toujours été sienne...

Elle sentit quelqu'un s'approcher d'elle. Elle entendit les sifflements d'une respiration difficile. Elle perçut le contact de deux bras doux, d'une chair chaude et apaisante.

Boldirinthé. Les bras de la massive femme-offrande se refermèrent sur elle en une étreinte réconfortante.

— Viens avec moi, dit Boldirinthé d'une voix douce. Tu as besoin de te reposer. Viens, nous allons prier ensemble. Les dieux veilleront sur Nialli Apuilana. Viens avec moi, Taniane.

Je pourrais invoquer Dawinno, se dit Hresh. Mais il doute que cela serve à quelque chose. N'était-ce pas Dawinno qui avait poussé Nialli Apuilana à fuir ? Pas Dawinno le Destructeur, mais Dawinno le Transformateur, le dieu dans sa manifestation la plus haute. Dawinno semble vouloir qu'elle vive chez les hjjk. C'est pourquoi il avait permis qu'elle soit enlevée une première fois afin que son âme puisse se remplir d'amour pour eux. Et maintenant, il l'envoie de nouveau vers eux. Si telle est la volonté de Dawinno – loué soit-il, lui dont nul ne connaît les desseins ! – toutes les prières ne pourront la ramener. Sa fille lui a été enlevée par le Transformateur pour des raisons qui dépassent la compréhension d'un simple mortel.

Au bout d'un moment, Hresh porte la main à la petite amulette qui pend sur son sternum, l'amulette prise sur le corps du vieux Thaggoran en ce jour lointain où les rats-loups l'ont tué dans les plaines glaciales, peu après la sortie du cocon. C'est un fragment vert et ovale, à l'évidence très ancien, de ce qui avait dû être du verre poli, portant en son centre des inscriptions si fines et si peu apparentes que nul n'avait jamais pu les déchiffrer, et dont Thaggoran lui avait dit que c'était un vestige de la Grande Planète. Depuis la mort de son prédécesseur, Hresh ne s'en est pour ainsi dire jamais séparé.

Il la palpe et laisse courir ses doigts sur la surface lisse et douce. À sa connaissance, l'amulette n'a aucun pouvoir particulier, mais c'est un souvenir de Thaggoran. Quand il était devenu le nouveau chroniqueur, Hresh ne cessait dans les premiers temps de tripoter l'amulette en souhaitant de toutes ses forces que le talisman lui transmette la sagesse de Thaggoran. Et peut-être cela s'était-il réalisé.

— Thaggoran ? dit-il en fouillant du regard la pénombre de son bureau, au dernier étage de la Maison du Savoir. M'entends-tu, où que tu sois ? C'est moi, Hresh.

Rien ne vient troubler le silence, un silence si profond qu'il semble chargé de vibrations. Un silence absolu qui est non seulement

l'absence de tout bruit, mais l'absence de possibilité de tout bruit. Puis il perçoit un murmure, semblable à la caresse d'un zéphyr. Il se fait une clarté dans l'air, une lueur à peine perceptible. Hresh sent une présence dans la pièce. Il a l'impression de discerner la maigre silhouette voûtée de Thaggoran, avec ses yeux chassieux, rougis par l'âge, et sa fourrure d'un blanc immaculé.

— C'est toi ? dit Hresh. C'est toi, l'ancien ?

— Bien sûr que c'est moi. Que veux-tu, mon garçon ?

— Il faut que tu m'aides, dit Hresh. Encore une fois, la dernière.

— Eh bien, mon garçon. Je croyais que tu voulais toujours tout faire tout seul.

— Plus maintenant, c'est fini. Aide-moi, Thaggoran.

— Si tu en as besoin, je le ferai. Mais attends un peu. Regarde là-bas, mon garçon. Près de la porte.

Le silence absolu, chargé de vibrations, revient. Puis il y a un léger frémissement dans l'obscurité, à côté de la porte. Et le bruissement d'un nouveau souffle d'air. Une seconde silhouette vient d'apparaître, tout aussi grisonnante, tout aussi desséchée par l'âge, si ce n'est plus. C'est l'autre mentor de Hresh, Noum om Beng, le vieux sage de la tribu des Hommes aux Casques, qui lui ordonnait à Vengiboneeza de l'appeler « père » et qui lui dispensait ses enseignements par le biais de questions indirectes et de gifles assénées par surprise.

— Tu es donc venu, toi aussi, père ?

Cette haute silhouette décharnée, aussi frêle qu'un marcheur sur l'onde, qui cela pourrait-il être d'autre que Noum om Beng ? Il fait un signe de la tête à Thaggoran qui le salue comme un vieux camarade, même si, de leur vivant, ils ne se sont jamais rencontrés. Ils échangent quelques mots en chuchotant, secouent la tête et sourient d'un air entendu, comme s'ils parlaient de leur élève entêté et se disaient : « Qu'allons-nous faire de lui ? C'est un garçon si prometteur, mais il peut être tellement borné ! »

Hresh sourit. Pour ces deux-là, il ne sera toujours qu'un gamin indiscipliné, même s'il est maintenant aussi vieux et grisonnant qu'eux et que les dernières traces de couleur ne tardent pas à disparaître de sa propre fourrure.

— Pourquoi nous appelles-tu ? demande Noum om Beng.

— Les hjjk se sont encore emparés de ma fille, dit-il aux deux formes spectrales, à demi visibles, qui se tiennent côte à côte dans l'ombre, au fond de la pièce. La première fois, ils l'avaient simplement enlevée et emmenée dans leur Nid. Et elle avait réussi à leur échapper. Mais, cette fois, je redoute le pire. C'est son esprit qu'ils ont capturé.

Les deux vieillards gardent le silence. Mais il sent leur présence bienveillante qui le soutient et l'enrichit.

— Oh ! Thaggoran ! Oh ! Père ! Comme j'ai peur ! Comme je suis triste et las...

— Tu dis des bêtises ! lance Noum om Beng d'une voix cinglante.

— Oui, des bêtises ! murmure Thaggoran de sa voix fluette et éraillée. Tu as des moyens à ta disposition. Tu le sais bien ! Les pierres de lumière, Hresh ! Le moment est enfin venu de t'en servir.

— Les pierres de lumière ? Mais...

— Et puis le Barak Dayir, ajoute Noum om Beng dans un murmure ténu. Essaie cela aussi.

— Mais d'abord les pierres de lumière. Les pierres de lumière en premier.

— Oui, dit Hresh. Les pierres de lumière.

Il traverse la pièce. Les mains tremblantes, il sort les petits talismans de leur cachette. Les pierres de lumière sont encore un mystère pour lui après toutes ces années. Thaggoran est mort avant d'avoir eu le temps de lui expliquer comment s'en servir.

Il sait seulement que ce sont des instruments divinatoires, des cristaux naturels découverts sous le cocon, dans les profondeurs de la terre. Elles sont utilisées pour affiner la seconde vue et permettent de discerner certaines choses qui ne peuvent être perçues avec les méthodes habituelles.

Il les dispose soigneusement pour former une étoile à cinq branches, comme il a vu Thaggoran le faire dans le cocon, un jour où il l'espionnait. Et il a l'impression que Thaggoran se tient à ses côtés et qu'il le guide.

Les pierres de lumière sont noires et brillantes comme des miroirs, et elles luisent d'un éclat intérieur froid et dur. Hresh connaît leurs noms. Celle-ci s'appelle Vingir, celle-là Nilmir et les autres Dralmir, Hrongnir et Thungvir. Il regarde longuement les pierres. Il les touche l'une après l'autre. Il sent le pouvoir qui se trouve en elles. Puis, avec un profond respect, il s'ouvre à elles.

Dites-moi, dites-moi, dites-moi...

Il y a une sensation de chaleur. Un picotement. Hresh fait appel à sa seconde vue et il perçoit une sorte d'interaction avec les pierres.

— Continue, dit la voix éraillée de Thaggoran, dans l'ombre.

Dites-moi, dites-moi, dites-moi...

Les pierres deviennent plus chaudes. Elles palpitent sous ses doigts. Avec crainte, avec angoisse, il formule la question dont il redoute tant la réponse.

Ma fille... Est-elle encore vivante ?

Et il fait apparaître l'image de Nialli Apuilana.

Il s'écoule un certain temps. L'image de Nialli commence à flamboyer avec un rayonnement céleste. Une auréole éblouissante de lumière blanche l'entoure. Les yeux de Nialli Apuilana deviennent

brillants et pénétrants. Elle sourit ; sa main est affectueusement tendue vers lui. Hresh sent toute la vitalité qui est en elle, l'énergie profonde dont elle est remplie.

Elle est donc vivante ?

L'image se rapproche de lui, rayonnante, les bras ouverts.

Oui. Oui, elle doit être vivante.

Sa présence est irrésistiblement réelle. Hresh a l'impression qu'elle est avec lui dans la pièce, en chair et en os, à portée de sa main. C'est assurément la preuve qu'elle vit, se dit-il. Assurément. Assurément.

Il regarde les pierres de lumière avec émerveillement et gratitude.

Mais où est-elle donc ?

Cela, les pierres de lumière ne peuvent le lui dire. La chaleur qu'elles émettent diminue, les picotements cessent. La froide clarté intérieure devient intermittente. L'image de Nialli qu'il a fait apparaître commence à s'estomper. Il se tourne vers Thaggoran et vers Noum om Beng. Mais il a de la peine à distinguer les deux vieux spectres chenus. Leurs formes se voilent dans l'obscurité, deviennent transparentes et irréelles.

Hresh pose vivement les mains sur Vingir et Hrongnir. Il caresse Dralmir, la plus grosse des pierres de lumière. Il appuie le bout de ses doigts sur Thungvir et Nilmir et il implore les pierres de lui donner une réponse. Mais il n'obtient rien de plus d'elles. Elles lui ont dit tout ce qu'elles avaient à lui dire ce jour-là.

Nialli est vivante. Il a au moins cette certitude.

— Elle est partie chez les hjjk, n'est-ce pas ? demande Hresh. Pourquoi ? Dites-moi pourquoi.

— La réponse est entre tes mains, dit Thaggoran.

— Je ne comprends pas. Comment...

— Le Barak Dayir, mon garçon, dit Noum om Beng. Utilise le Barak Dayir !

Hresh incline la tête. Il replace les pierres de lumière dans leur boîte et il sort de sa bourse l'autre talisman, le plus puissant, celui que le Peuple appelle la Pierre des Miracles, un objet antérieur à la Grande Planète, redouté de tous et qu'il est le seul à savoir utiliser. Depuis quelques années, Hresh commence lui aussi à le redouter. Du temps de sa jeunesse, il n'hésitait jamais à s'en servir pour se transporter jusqu'aux royaumes les plus éloignés de la perception, mais plus maintenant. Plus maintenant. Le Barak Dayir est devenu trop puissant pour lui. Chaque fois qu'il effleure la pierre de son organe sensoriel, il la sent pomper toute son énergie et les visions qu'elle lui donne sont si lourdes de signification qu'elles le laissent souvent hébété et étourdi. Depuis quelques années, il fait de plus en plus rarement appel au Barak Dayir.

Il prend la pierre dans sa main et contemple ses mystérieuses

profondeurs.

— Vas-y, dit Thaggoran.

— Oui. Oui.

Hresh lève son organe sensoriel et l'enroule autour de la Pierre des Miracles, mais sans la toucher, puis, d'un mouvement très vif, il referme la spirale de son organe sensoriel sur le talisman et y applique l'extrémité de son appendice.

Il y a une secousse intense, une sensation de dislocation et il a l'impression de plonger dans un abîme sans fond. Mais aussitôt lui parvient la musique céleste et familière qu'il associe au talisman et qui l'enveloppe comme un voile, envahit son âme et le soutient. Il sait qu'il n'a rien à craindre. Il s'abandonne à cette musique, comme il l'a déjà fait si souvent, et il se laisse submerger et entraîner par elle dans les airs, emporter dans un univers de lumière, de couleur, de formes transcendantes où tout est possible, où le cosmos tout entier lui est accessible.

Il prend la direction du nord, à travers le grand continent dans toute son étendue, survolant des terres noircies, couvertes d'une croûte formée par les innombrables dépôts accumulés tout au long de l'histoire de la planète, les sédiments et les roches détritiques laissés par le monde qui était avant le monde.

Il laisse derrière lui la Cité de Dawinno, vaste et blanche et belle, nichée au creux de ses collines verdoyantes, en bordure de sa baie abritée. Il voit à l'occident l'immense et menaçante étendue sombre de la mer pesant de toute sa masse sur la moitié de la planète, renfermant des mystères si profonds qu'ils dépassent l'entendement. Il continue de s'élever, de plus en plus haut, toujours vers le nord. La cité cède la place à des habitations éparses, puis à des fermes et à la forêt.

Sans cesser de s'élever, il cherche l'étincelle ardente et brillante qu'est l'âme de Nialli Apuilana, mais il n'en perçoit nulle part la trace.

Il est déjà beaucoup plus au nord maintenant et, très loin au-dessous de lui, il distingue de minuscules villages, de petites taches d'un blanc et d'un vert vifs sur le fond brun des champs fraîchement labourés et, encore plus loin, les terres qui n'ont pas encore été repeuplées depuis le début du Printemps Nouveau, là où les animaux sauvages du Long Hiver errent en liberté dans les forêts et où les vestiges calcinés et érodés des cités de la Grande Planète gisent tels des fragments d'os racornis sur les plateaux déserts et desséchés par le vent. Et de ces cités mortes émane encore la présence écrasante et éclatante des Six Peuples dont l'empire s'étendait sur la totalité de la planète.

Toujours pas le moindre signe de Nialli. Hresh est perplexe. Sont-ils venus la chercher dans quelque chariot magique pour franchir en un clin d'œil les milliers de lieues la séparant du Nid ?

Il continue de se diriger vers le nord.

C'est maintenant la Cité de Yissou qui lui apparaît, très loin au nord, blottie telle une tortue craintive à l'abri de son mur titanesque. En quelques instants, il l'a dépassée et il survole Vengiboneeza, ses tours turquoise et cramoisi vibrantes d'un grouillement d'insectes. Il y a un Nid dans la cité, un Nid à la surface du sol, une étrange excroissance grisâtre qui étend ses tentacules au milieu des antiques bâtiments de la Grande Planète, mais toujours pas de Nialli. Hresh s'est élevé à une telle altitude qu'il distingue l'ample courbe dessinée par la côte orientale à mesure qu'il remonte vers les contrées septentrionales. Du sud au nord, le littoral oblique sensiblement vers l'est, de sorte que la Cité de Yissou, beaucoup plus à l'est que Dawinno, n'est pas très éloignée du rivage et que Vengiboneeza, la plus orientale des trois cités, se trouve, elle aussi, au bord de la mer.

Il continue. Il dépasse Vengiboneeza et s'engage dans un territoire où il n'a jamais osé pénétrer qu'en imagination.

C'est la patrie des hjjk. Ils y ont établi leur domination à l'époque de la Grande Planète et n'en ont jamais cédé un pouce, même aux pires moments du Long Hiver, quand des fleuves et des montagnes de glace recouvraient toutes les terres. Ils ont résisté aux conditions climatiques les plus rigoureuses, ils ont réussi à se procurer le

nécessaire, quand toutes les autres créatures étaient contraintes de fuir vers le sud plus clément.

Les champs de glace se sont retirés, laissant derrière eux un sol stérile et dénudé. Hresh voit des buttes et des mesas, des replats dominant des terres gris-brun, désertes et lugubres, où ne pousse pas un seul brin d'herbe, des vallées asséchées, striées d'efflorescences salines, un paysage morne et désolé, d'une froide et accablante aridité.

Et pourtant la vie est là.

Le Barak Dayir lui transmet des impulsions irrécusables. Là, là, là : l'indiscutable éclat de la vie. Ce ne sont que de petites étincelles éloignées les unes des autres dans la sinistre étendue qu'il survole, mais elles ont une intensité que rien ne saurait étouffer.

Mais ces étincelles sont produites par des hjjk, uniquement par des hjjk. Rien n'indique une autre présence vivante que celle des hjjk.

Il perçoit les émanations de l'âme des insectes qui vont par deux ou trois, par dix ou vingt, ou même par groupes de quelques centaines d'individus. De petites bandes de hjjk et d'autres beaucoup plus importantes qui traversent les déserts septentrionaux en poursuivant des objectifs que même la Pierre des Miracles ne saurait déchiffrer. Les bandes errantes, disséminées dans l'immensité aride, progressent avec une détermination inébranlable. Hresh sait que rien ne pourrait les arrêter, ni le froid ni la sécheresse, pas plus que le courroux céleste. Ils lui évoquent des planètes parcourant leur orbite immuable dans le ciel. La force qui émane d'eux est terrifiante.

Ce sont les hjjk insensibles, inhumains, que sa race a toujours redoutés, les hommes-insectes implacables, invulnérables, qui ont nourri de toute éternité légendes, mythes et chroniques.

Est-ce chez ces monstres que sa fille est partie pour chercher le lien du Nid et l'amour de la Reine ? Comment a-t-elle pu faire cela ? Quel amour, quelle pitié peut-elle attendre d'eux ?

Et pourtant... Et pourtant...

Il affine ses perceptions, il étend et approfondit le champ du Barak Dayir. Et soudain, à sa profonde stupéfaction, il se fait prendre au piège de ses préconceptions. Il tombe à la vitesse d'une étoile et débouche dans un nouveau champ de conscience, et, de même qu'il a perçu la vie derrière l'absence de vie, il a maintenant le sentiment de percevoir des âmes derrière l'absence d'âme. Il sent la présence du Nid.

D'un grand nombre de Nids, en réalité. Très espacés sur l'immensité des terres arides, ce sont des colonies essentiellement souterraines, de chaudes et confortables galeries rayonnant autour d'un point central dans une douzaine de directions et qui rappellent beaucoup à Hresh le cocon dans lequel sa tribu a passé les sept cent mille ans du Long Hiver. Ils grouillent de hjjk, ils abritent une

prodigieuse multitude de hjjk qui se meuvent avec cette résolution, cette détermination qui inspirent une telle horreur au Peuple. Mais cette détermination n'a rien d'inhumain. Il y a au contraire un plan, un principe organisateur, une cohérence interne et chacune de ces millions de créatures agit conformément au rôle qui lui est dévolu. Comme Nialli Apuilana l'avait dit, le jour où elle avait pris la parole devant le Praesidium, les hjjk ne sont assurément pas une simple vermine. Leur civilisation, aussi étrange qu'elle puisse paraître, est riche et complexe, et même glorieuse.

Dans chaque Nid sommeille une Reine, une gigantesque créature somnolente, choyée et bien gardée, autour de laquelle s'organise la vie de la colonie dans toute sa complexité. Hresh sent maintenant la présence des Reines et il est fortement tenté d'effleurer de son esprit celui de l'une d'elles, de s'enfoncer dans cette énorme masse endormie, de pénétrer dans son cerveau puissant pour essayer d'en comprendre le fonctionnement. Mais il n'ose pas. Il n'ose pas. Il se retient, hésitant, mal à l'aise, en proie à l'indécision engendrée par l'âge et par la fatigue. Il se dit qu'il n'est pas venu pour cela, pas encore, pas cette fois.

Son âme vagabonde à la recherche de sa fille. Mais elle ne la trouve pas.

Elle n'est pas là. Elle n'est même pas là.

Alors, peut-être encore plus au nord ? Ce ne sont que des Nids subalternes, des Reines subalternes. Il faut sans doute chercher ailleurs. Il sent l'attraction de la gigantesque capitale qui s'étend au loin, la patrie de la Reine des Reines, pour qui ces énormes créatures immobiles ne sont que des servantes.

Nialli ? Nialli ?

Il poursuit sa route vers le nord. Toujours pas le moindre indice de sa présence. Il sent maintenant que son esprit désincarné s'approche du Nid des Nids qui flamboie à l'horizon comme un autre soleil. Une chaleur terrible, insupportable, s'en dégage. Il en émane l'amour infini, incandescent de la Reine des Reines qui l'attire, qui l'entraîne...

Nialli n'est pas là. Je me suis trompé. Finalement, elle n'est pas partie vers le Nid et moi, j'ai pris la mauvaise direction. Je me suis éloigné de milliers de lieues de l'endroit où j'aurais dû chercher.

Hresh suspend son vol. Le flamboiement cesse de grossir à l'horizon. Il est temps de repartir. Il est allé ce jour-là aussi loin qu'il le pouvait. La Reine des Reines l'appelle, mais il ne répondra pas à son appel, pas cette fois. La tentation est grande pourtant : *pénétrer* dans le Nid, unir son âme à la sienne, en apprendre un peu plus sur ce qu'est la vie à l'intérieur de la grande ruche des hjjk. Le Hresh d'antan, le jeune Hresh-le-questionneur, ce gamin impossible, n'aurait pas hésité.

Mais le Hresh d'aujourd'hui sait qu'il a d'autres responsabilités. La Reine l'attendra bien un peu.

La chaleur du Nid brûle dans sa chair. La chaleur de l'amour de la Reine se répand dans son esprit. Mais, au prix d'un violent effort, il s'oblige à faire demi-tour, il s'éloigne, il entreprend le voyage de retour.

Il repartit vers le sud et refit tout le trajet en sens inverse. Il survola les terres désolées, la radieuse Vengiboneeza, la Cité de Yissou, les plateaux arides où subsistaient les vestiges des cités antiques. Puis il reconnut la végétation verdoyante de la région de Dawinno. Il vit l'échancrure de la côte, les collines, les blanches tours de la cité élevées par ses soins. Il distingua le parapet de la haute et étroite Maison du Savoir et se vit à l'intérieur du bâtiment, assis à son bureau, le regard vide, le Barak Dayir enserré dans son organe sensoriel. Quelques instants plus tard, il reprenait possession de son corps.

— Thaggoran ? cria-t-il en fouillant la pièce du regard. Noum om Beng ? Êtes-vous encore là ?

Non, ils sont partis. Il est seul, étourdi, hébété, secoué par le voyage qu'il vient d'effectuer. La nuit s'est enfuie pendant son absence et le bureau est maintenant inondé d'une lumière dorée prenant sa source à l'orient.

Et Nialli... Il faut absolument trouver Nialli...

Elle ne doit pas être très loin, comme Taniane l'a soutenu depuis le début. Elle est vivante ; les pierres de lumière ne lui auraient certainement pas menti. Les impulsions de vie qu'il a décelées étaient indiscutablement les siennes. Mais où est-elle ? Où ? Épuisé, il contempla le Barak Dayir en se demandant s'il pourrait trouver la force d'entreprendre un autre voyage.

Je vais me reposer un peu, se dit-il. Dix minutes, une demi-heure...

Il perçut soudain une clameur qui montait de la rue.

Un soulèvement ? Une invasion ? Hresh se leva avec difficulté et s'avança jusqu'au parapet. En bas, des gens couraient dans tous les sens en poussant des cris. Que disaient-ils ? Il ne comprenait pas... Il ne distinguait pas un seul mot...

Un coup de vent porta quelques syllabes jusqu'à lui : « Nialli ! Apuilana !... »

— Qu'y a-t-il ? cria Hresh. Que s'est-il passé ?

Sa voix ne portait pas assez loin. Personne ne pouvait l'entendre. Craignant le pire, il dévala l'interminable spirale de l'escalier et déboucha enfin dans la rue. La main sur le montant de la porte, les jambes tremblantes, il s'arrêta pour reprendre sa respiration et regarda

autour de lui. Personne. Ceux qui criaient étaient déjà partis plus loin. Puis il vit arriver un groupe de jeunes garçons sur la route de l'école, qui balançaient leurs cahiers avec force pirouettes et cabrioles. Dès qu'ils le virent, ils s'arrêtèrent pour prendre une attitude plus correcte, comme il convient quand on rencontre le chroniqueur. Mais leur regard demeurait pétillant et radieux.

— Y a-t-il du nouveau ? demanda-t-il.

— Oui, monsieur. Oui, monsieur. Votre fille, monsieur... La dame Nialli Apuilana...

— Et alors ?

— On l'a retrouvée, monsieur. Dans la région des lacs... C'est le chasseur Sipirod qui l'a retrouvée. On va la ramener ici !

— Est-elle...

Il n'eut pas le temps de finir sa phrase. Les gamins étaient déjà repartis en courant et en chahutant.

— ... Saine et sauve ?

Ils lui crièrent quelque chose que Hresh ne comprit pas. Mais leur voix était enjouée et ne laissait pas de place au doute. Tout allait bien. Nialli était vivante et elle allait regagner la cité. Il remercia les dieux.

— Vous devez m'accompagner, mère Boldirinthe, dit le jeune garde à l'air sérieux. Le chef l'exige. Sa fille a grand besoin de votre aide.

— Mais oui, bien sûr, dit la femme-offrande en souriant de la gravité du jeune homme.

C'était un Beng, comme la plupart des gardes, râblé et bredouillant, avec quelque chose de pataud dans l'allure. Mais il était très jeune et on pouvait beaucoup lui pardonner.

— Vous ne croyez pas que je savais que l'on viendrait me chercher ? poursuivit-elle. Quatre jours dans ces immondes marécages ! La pauvre enfant ! Dans quel état elle doit être à présent ! Aidez-moi donc à me lever, mon garçon. Je suis en train de devenir aussi grosse qu'un vermillon.

Elle tendit les bras. Mais le jeune garde, avec une courtoisie et un empressement inattendus, fit le tour de son siège et passa les bras autour d'elle pour l'aider à se mettre debout. Elle vacilla quelque peu et il la soutint, non sans mal, malgré sa robustesse. Boldirinthe étouffa un petit rire en songeant à la difficulté qu'elle avait à se déplacer. Sa masse augmentait de jour en jour, comme si des couches de graisse se superposaient sans relâche. Elle serait bientôt ensevelie en elle-même, presque incapable de bouger. Mais cela ne la préoccupait pas outre mesure. Elle remerciait les dieux de lui avoir alloué une vie assez longue pour subir cette transformation et de lui avoir accordé les moyens de subsistance pour alimenter toute cette masse. Beaucoup

n'avaient pas eu autant de chance.

— Là-bas, dit-elle. La sacoche qui est sur la table... Passez-la-moi.

— Je peux la porter, mère Boldirinthe.

— Personne d'autre que moi ne peut la porter. Passez-la-moi...

C'est bien, mon garçon. Vous avez une voiture ?

— Oui, dans la cour.

— Prenez mon bras. Voilà. Comment vous appelez-vous ?

— Maju Samlor, mère.

— Cela fait longtemps que vous appartenez à la garde ?

— Près d'un an.

— C'est affreux, ce qui est arrivé à votre capitaine. Mais ce meurtre ne restera pas impuni, n'est-ce pas ?

— Nous recherchons l'assassin jour et nuit, dit Maju Samlor.

Il la soutint en poussant de temps en temps un grognement tandis qu'elle avançait d'une démarche vacillante de pachyderme, mais ils réussirent à atteindre la cour. C'était la seconde fois en deux jours qu'elle quittait son oratoire, puisqu'elle avait déjà assisté la veille à la réunion organisée par Taniane à la Basilique. Elle avait perdu l'habitude de sortir si souvent. Tout mouvement lui était devenu si pénible. Ses cuisses frottaient l'une contre l'autre à chaque pas et ses seins l'entraînaient vers le sol comme des haltères. Mais peut-être cela lui ferait-il du bien de s'activer un peu.

La longue sacoche qu'elle portait était plus lourde qu'elle ne l'aurait imaginé. Elle l'avait remplie le matin même de tout ce dont elle aurait besoin pour soigner Nialli Apuilana : les talismans de Friit et de Mueri, bien entendu, mais aussi les baguettes de guérison, taillées dans un bois dense, et tout un assortiment d'herbes et de potions, dans des pots de pierre.

Il y en avait peut-être trop, mais elle réussit à se traîner jusqu'à la voiture sans lâcher la sacoche.

Son oratoire à flanc de colline s'élevait près de l'extrémité d'une rue escarpée baptisée avenue Mueri. La Maison de Mueri se trouvait un peu plus haut, à une centaine de pas. La ruelle dans laquelle Kundalimon avait été assassiné s'ouvrait à peu près à mi-chemin entre la Maison de Mueri et son oratoire.

Cela mettait Boldirinthe hors d'elle de savoir que le sang, le sang d'un innocent, avait été versé si près d'un lieu consacré au culte et à la guérison. Comment pouvait-on oser violer un tel lieu en jetant sur lui une aura de mort violente ? Depuis le meurtre, elle avait envoyé tous les matins une jeune prêtresse célébrer un rite de purification dans la ruelle. Mais elle ne s'y était pas rendue en personne. Tandis que Maju Samlor tirait sur les rênes et que le xlendi commençait à descendre l'avenue, elle tourna la tête vers le lieu du crime.

Une foule semblait s'y être rassemblée. Elle vit trente ou quarante

personnes, peut-être plus, qui allaient et venaient à l'entrée de la ruelle. Ceux qui s'y engageaient portaient qui des filets remplis de fruits, qui des bouquets de fleurs, qui des brassées de verdure... des rameaux coupés sur les arbres, à ce qu'il semblait. Ceux qui en sortaient avaient les mains vides.

Boldirinthe se tourna vers Maju Samlor, l'air intrigué.

— Savez-vous ce qu'il se passe là-bas ?

— Ils apportent leur offrande, mère.

— Leur offrande ?

— Une offrande de la nature. Des branches, des fruits, des fleurs, ce genre de chose. C'est pour celui qui est mort, vous voyez, le jeune envoyé des hjjk. Cela dure depuis deux ou trois jours.

— Ils déposent des offrandes à l'endroit où il est mort ?

C'était fort étrange. Et sa prêtresse ne lui en avait rien dit.

— Conduisez-moi là-bas. Je veux voir.

— Mais la fille du chef...

— Elle patientera quelques minutes. Emmenez-moi là-bas.

Le jeune garde haussa les épaules et fit faire demi-tour à la voiture. Ils remontèrent l'avenue jusqu'à l'entrée de la ruelle. En s'approchant, Boldirinthe remarqua qu'il n'y avait que quelques adultes dans la foule composée en majeure partie d'enfants dont certains étaient très jeunes. D'où elle se trouvait, il lui était difficile de bien distinguer ce qu'il se passait et elle ne tenait pas à descendre de voiture pour enquêter personnellement. Mais elle voyait qu'on avait élevé un autel de fortune. Ceux qui apportaient une offrande avançaient à la file jusqu'au fond de la ruelle où des branchages formant un tas plus haut que la tête d'un homme étaient entourés de bouts de tissu et de rubans de métal brillant ou de papier de couleur vive.

Elle observa la scène pendant un long moment. Quelques enfants la reconnurent, lui firent des signes de la main et crièrent son nom. Elle leur sourit et leur rendit leur salut. Mais elle ne quitta pas la voiture.

— Aimeriez-vous regarder de plus près ? demanda Maju Samlor. Je peux vous aider à descendre et...

— Une autre fois, dit Boldirinthe. Conduisez-moi auprès de Nialli Apuilana maintenant.

La voiture fit de nouveau demi-tour et s'engagea dans la descente.

Ainsi ils lui rendent un culte, s'étonna Boldirinthe. Ils font un dieu de celui qui est mort. C'est du moins ce qu'il semblait et c'était vraiment très étrange. Tout était étrange, tout ce qui s'était passé et qui avait un rapport avec ce garçon.

Mais il n'y avait peut-être rien de vraiment sérieux là-dedans.

Elle songea à toutes les doctrines hétérodoxes qu'elle avait vues

naître durant sa longue vie. Aucune d'entre elles n'avait été véritablement néfaste. C'était une époque instable. La venue du Printemps Nouveau avait mis un terme aux coutumes sclérosées du cocon en obligeant le Peuple à affronter les nombreux mystères du monde de l'extérieur. Rien d'étonnant, dans ces conditions, à ce qu'ils se raccrochent à n'importe quelle doctrine nouvelle si l'ancienne ne semblait pas pouvoir leur apporter une satisfaction immédiate.

Certaines de ces nouveautés n'avaient été que feux de paille. Tel était le cas de ce bizarre culte des humains qui était apparu vers la fin de leur séjour à Vengiboneeza, où une poignée des membres de la tribu parmi les plus simples se réunissaient en secret pour danser autour de la statue d'un humain qu'ils avaient déniché quelque part dans les décombres de la cité antique, après avoir fait des prières et des sacrifices.

D'un autre côté, le culte du dieu Nakhaba avait été intégré à la vie de la tribu après l'union avec les Beng et cela semblait devoir durer. Il y avait eu de loin en loin un engouement pour un certain nombre d'autres croyances tournant autour des étoiles, du soleil, du grand océan ou autres superstitions plus difficiles à accepter. Le bruit était même venu aux oreilles de Boldirinthe que Nialli Apuilana rendait un culte aux hijk et qu'elle cachait un talisman consacré dans sa chambre de la Maison de Nakhaba.

Pour Boldirinthe, cela n'avait aucune importance. C'était une sainte femme, assez pieuse pour comprendre que la religion était partout. Les Cinq Déités n'étaient pas les seules dépositaires du sacré. Elles étaient simplement les dieux qu'elle avait fait vœu de servir. Cela ne signifiait aucunement qu'ils étaient vrais et que les autres n'étaient que de faux dieux, mais, pour elle, ils étaient les plus efficaces, ceux qui participaient le plus pleinement du sacré. Si ces enfants avaient envie d'apporter des offrandes en mémoire de Kundalimon, c'était très bien, très bien. Un culte est un culte.

— Dépêchons, dit Boldirinthe au garde. Vous ne pouvez donc pas faire avancer votre xlendi plus vite. Nialli Apuilana est très faible, vous savez. Elle a un urgent besoin de moi.

— Mais vous venez de me dire...

— Si vous ne voulez pas vous servir de ce fouet, donnez-le-moi ! Vous croyez que j'aurai peur de frapper ? Plus vite, mon garçon ! Plus vite !

Nialli Apuilana était allongée sur une pailleasse, dans l'une des chambres à l'étage de la résidence du chef. Elle avait les yeux fermés, une respiration lente et difficile, et sa fourrure était humide et tout emmêlée. De temps en temps, elle marmonnait quelques mots inintelligibles. Elle semblait plongée dans un état d'inconscience, plus

profond que le sommeil, mais juste en deçà de la mort. En la voyant ainsi, un souvenir de sa jeunesse lointaine, un souvenir du temps du cocon, remonta à l'esprit de Boldirinthe. Elle revit l'être étrange – Hresh affirmait que c'était un humain – auquel la tribu avait donné le nom de Faiseur de Rêves et qui était resté plongé dans un interminable sommeil dont il n'était sorti que pour rendre le dernier soupir, le jour où le Peuple avait perçu les signes annonciateurs du Départ. C'était le même genre de sommeil, qui semblait moins de ce monde que de l'autre.

Un petit groupe aux visages soucieux était réuni au chevet de Nialli Apuilana. Taniane était là, bien entendu, les traits tirés, l'air tendu, manifestement à bout de forces, ainsi que Hresh qui semblait avoir vieilli de plusieurs années en quelques jours. Il y avait également Husathirn Mueri et Tramassilu, le bijoutier, ainsi que Fashinatanda, la vieille mère gâteuse de Taniane, l'architecte Tisthali, le grainetier Sturnak Kathilifon et Sipulakinain, sa compagne gravement malade qui n'était plus que l'ombre d'elle-même et portait déjà sur elle les stigmates de la mort. Il y avait encore plusieurs autres personnes dont certaines que la femme-offrande ne connaissait pas du tout.

Boldirinthe ne comprenait absolument pas ce qu'une telle foule pouvait faire dans une chambre de malade, ils étaient probablement tous venus pour proposer leur aide, mais ils étaient trop près de la pauvre enfant, ils faisaient monter la température de la pièce, ils la vidaient de toute ses propriétés vitales. Avec de petits gestes impatients de la main, Boldirinthe chassa vivement tout le monde, sauf Taniane et Sipulakinain dont la présence semblait importante. Elle permit également à la vieille Fashinatanda de rester dans la chambre où, assise dans un coin, elle paraissait ne rien suivre du tout de ce qu'il se passait.

— Où l'a-t-on trouvée ? demanda Boldirinthe.

— Dans la région des lacs. D'après le témoignage de Sipirod, elle était allongée sur le ventre, dans la boue, près d'une petite mare et des animaux formaient un cercle autour d'elle et ne la quittaient pas des yeux. Il y avait des caviandis et des stinchitoles, une petite troupe de scantrins et un couple de gabools. Sipirod m'a dit que le spectacle de ces animaux rassemblés autour d'elle était la chose la plus étonnante qu'elle eût jamais vue. Elle a eu l'impression en les découvrant qu'ils veillaient sur Nialli. Elle devait être là depuis à peu près deux jours, brûlante de fièvre. Elle avait dû boire l'eau de la mare et elle n'avait évidemment rien à manger.

— A-t-elle repris connaissance ?

— Elle délire, c'est tout. Elle marmonne quelques mots de temps en temps... Le Nid, la Reine, ce genre de choses. Elle appelle Kundalimon. Ils étaient amants, le savais-tu ? Ils s'apprêtaient à

s'enfuir ensemble chez les hjjk, Boldirinthe !

— Pauvre petite. Pas étonnant qu'elle ait fait une fugue.

Sur ces mots, la femme-offrande fit entendre un grognement qui mettait fin à la conversation.

— Avance cette table, veux-tu ? Pose ma sacoche dessus, de telle sorte que je puisse l'atteindre. Voilà ! Et donne-moi quelque chose pour m'asseoir à côté du lit. J'ai déjà toutes les peines du monde à me tenir debout, tu sais.

Elle souleva le bras de Nialli Apuilana et laissa courir ses doigts sur toute la longueur du membre pour déceler les pulsations de vie. Elles étaient très faibles. La jeune fille était brûlante, mais le flux de son âme coulait paresseusement, comme du vif-argent sur le point de se coaguler. Boldirinthe détourna la tête afin de cacher à Taniane la profondeur de l'inquiétude qui l'envahissait. Si Nialli avait passé quelques heures de plus dans les marais, c'est au chevet d'une morte qu'elle se trouverait maintenant. Et il n'était pas sûr que l'on puisse la sauver.

Non, songea la femme-offrande, je ne peux pas laisser cela se produire.

Elle prit dans sa sacoche les deux longues baguettes de guérison et en posa une de chaque côté de Nialli Apuilana qui remua à peine. Elle sortit les herbes médicinales et les onguents, et aligna les pots sur la table. Elle plaça ensuite le talisman de Friit le Guérisseur à la tête de la jeune fille et celui de Mueri la Consolatrice à ses pieds.

— Apportez-moi le brasero, dit-elle à Sipulakinain. Nous allons y faire brûler les feuilles de Friit. Respirez la fumée vous aussi, cela vous fera le plus grand bien.

— Je vais mieux, Boldirinthe, dit Sipulakinain.

La femme-offrande lança à la compagne du grainetier un regard empreint de scepticisme.

— Yissou soit loué ! dit-elle d'un ton manquant singulièrement de conviction.

Les deux femmes entreprirent d'enflammer les herbes aromatiques sous le regard de Taniane qui demeurait silencieuse et immobile. Au fond de la pièce, la vieille Fashinatanda marmonnait des prières d'une voix blanche, sans rien voir. Des volutes de fumée violacée commencèrent de s'élever.

— Il en faut d'autre, dit Boldirinthe. Encore cinq rameaux.

Sipulakinain avait les mains tremblantes, mais elle jeta les herbes dans le feu. Boldirinthe prit les chevilles de Nialli Apuilana et les serra. Elle percevait la congestion dans les poumons de la jeune fille et la fatigue de son cœur. Le centre de son âme était glacé et affaibli. Mais Nialli Apuilana était robuste. Ces faiblesses pouvaient être chassées de son corps.

La fumée commençait à s'épaissir dans la pièce.

Et les dieux apparurent.

Boldirinthé possédait depuis longtemps le don de voir distinctement les Cinq Dêités. Elle n'en parlait jamais, car elle savait que les dieux, aussi réels fussent-ils, n'apparaissaient jamais à quiconque sous une forme sensible et se manifestaient uniquement comme une présence abstraite. Il en allait différemment avec elle. Les dieux avaient des formes et des visages qui lui étaient familiers. Mueri la Consolatrice lui rappelait beaucoup Torlyri, une grande, forte et belle femme à la fourrure marbrée de blanc. Dawinno le Destructeur avait le physique de Harruel, un géant à l'air farouche et à la barbe rousse. Yissou était sage et distant ; avec sa fourrure clairsemée, il évoquait un humain. Emakkis le Pourvoyeur était bien en chair et de caractère jovial. Friit le Guérisseur était très grave et frêle, un peu comme Hresh. Ils se tenaient maintenant tous à ses côtés. Elle leur montra la jeune fille endormie et ils hochèrent la tête. Friit lui expliqua ce qu'il convenait de faire et Boldirinthé, malgré l'appréhension qu'elle éprouvait, se disposa sans hésiter à le faire.

— Il faut que tu quittes cette pièce maintenant, dit-elle à Taniane.

— Mais, je...

— Il y a beaucoup trop de force en toi. Il n'y a plus de place ici que pour les faibles, les vieux et les obèses.

Taniane ouvrit la bouche et la referma aussitôt. Elle lança à Boldirinthé un regard interloqué où se mêlait peut-être un peu de colère. Mais elle sortit sans un mot.

Boldirinthé appliqua un premier onguent sur les lèvres de Nialli Apuilana, un autre sur ses seins et le troisième à l'endroit où ses cuisses se réunissaient. La jeune fille remua dans son sommeil et murmura quelque chose quand la chaleur des préparations à base d'herbes commença à pénétrer sous sa peau.

— Allez chercher la grand-mère, dit la femme-offrande à Sipulakinain. Je veux qu'elle vienne s'asseoir sur le bord du lit et qu'elle pose les mains sur les pieds de la petite. Vous vous assiez en haut du lit et vous attirerez sa tête contre votre poitrine. Je vais faire un couplage avec elle.

Sipulakinain inclina la tête. Bien que faible elle-même et ayant du mal à tenir sur ses jambes, elle passa le bras autour des épaules de la vieille femme tremblante et la conduisit jusqu'au lit où elle lui fit prendre la position que Boldirinthé avait demandée. Puis elle alla s'asseoir à son tour et referma les bras autour de la tête de Nialli Apuilana.

Boldirinthé déplaça pesamment son énorme masse jusqu'à ce que son organe sensoriel soit tout près de celui de Nialli Apuilana. Il était hors de question pour elle de s'allonger sur la paille à côté de la

jeune fille, dans la position habituelle. Mais le couplage pouvait s'effectuer de plusieurs manières. Elle leva les yeux et vit Mueri qui lui souriait, et Friit qui levait la main en un geste d'approbation. Yissou lui-même l'aida à se mettre en position.

C'était pour Boldirinthe le moment de l'incertitude et de l'inquiétude.

Elle était trop vieille pour éprouver de la peur, mais n'était pas à l'abri de l'appréhension. Elle avait déjà fait un couplage avec Nialli Apuilana, plusieurs années auparavant. C'était à l'occasion du jour de couplage de la fillette, la veille de son enlèvement par les hjjk, quand Nialli était venue voir Boldirinthe pour l'initiation rituelle. Une expérience que la femme-offrande n'avait pas oubliée.

Boldirinthe ne s'attendait pas à trouver autre chose que la confusion créée chez un enfant par un premier couplage, la douceur et la vulnérabilité d'une jeune âme encore immature s'efforçant douloureusement de se concentrer malgré la gêne engendrée par cette intimité nouvelle. Quand l'union de leurs deux âmes s'était enfin accomplie, la femme-offrande avait découvert un être fort et farouche, aussi dur et aux arêtes aussi tranchantes qu'une machine de métal luisant à la puissance implacable. Il était effrayant de découvrir une telle force chez quelqu'un de si jeune et leur couplage avait épuisé Boldirinthe. Elle n'aurait jamais cru avoir un jour l'occasion de renouveler cette expérience. Et elle n'y tenait pas particulièrement.

Mais les Cinq lui avaient donné l'ordre de le faire. Boldirinthe effleura de son organe sensoriel celui de la jeune fille sans connaissance et commença à entrer en communion avec elle.

L'âme de Nialli Apuilana était difficile d'accès et fuyante. Boldirinthe avait parfois l'impression qu'elle ne réussirait jamais à l'atteindre ; elle avait parfois l'impression que l'esprit de Nialli Apuilana se dérobaient entièrement, qu'il se séparait du corps de la jeune fille. Mais Fashinatanda et Sipulakinain servaient de barrière et interdisaient à son âme de fuir. Elles la contenaient. Et Boldirinthe réussit peu à peu à l'envelopper et à resserrer sa vaste étreinte autour d'elle.

Et le moi endormi de la jeune fille s'ouvrit à elle de bon gré.

Son âme était devenue infiniment plus profonde, plus complexe et plus riche que lors de leur premier couplage, qui remontait à quatre ans. La fillette de l'époque était devenue une femme, avec tout ce que cela impliquait de profondeur et de discernement.

Elle avait connu l'accouplement ; elle avait connu le couplage ; elle avait connu l'amour.

Et elle avait accepté les Cinq Détés.

Quelle surprise pour Boldirinthe ! Lors de leur premier couplage, elle n'avait pas trouvé la plus petite trace de foi chez Nialli Apuilana.

L'impiété n'était pas chose rare chez les jeunes gens, mais Nialli Apuilana ne s'était pas seulement révélée indifférente à l'amour divin ; elle s'était barricadée contre lui, elle l'avait purement et simplement rejeté.

Mais cette fois, à sa profonde stupéfaction, Boldirinthe perçut l'essence des Cinq à l'intérieur de l'âme de la jeune fille. Leur présence ne faisait aucun doute, une présence très récente. Elle reconnut l'aura de tous les dieux : Friit et Emakkis, Mueri et Dawinno, mais surtout Yissou le Protecteur qui illuminait de sa sainteté tous les coins et les recoins de son âme. Boldirinthe fut totalement prise au dépourvu. Leur feu sacré brûlait en elle et c'était tout, ou presque tout, ce qui la maintenait en vie. Peut-être étaient-ils venus à elle dans les marais, quand la mort avait commencé à rôder autour de la jeune fille.

Mais le Nid était également présent en elle. La Reine était présente en elle.

Boldirinthe percevait la nature étrangère du pouvoir immense de la souveraine des insectes, un pouvoir qui enveloppait et imprégnait tous les aspects de l'esprit de la jeune fille dans une interpénétration sacrilège, à peine imaginable, avec l'aura des Cinq. Une lumière hjjk brillait comme un foyer ardent. Des brumes hjjk enserraient l'âme de Nialli Apuilana. Des griffes tenaces se cramponnaient partout. C'était certainement quelque chose qui remontait à l'époque de sa captivité. La femme-offrande fut obligée à la fois de surmonter sa répugnance et de résister à l'attraction que cette chose mystérieuse exerçait sur elle.

Mais elle savait ce qu'elle avait à faire. Elle était là pour guérir. Avec l'aide des dieux, elle chasserait la chose malfaisante.

Elle se mit aussitôt à l'œuvre et s'attaqua à la chose menaçante qui occupait l'âme de la fille du chef. Elle la frappa à coups redoublés, elle la transperça, elle la déchira jusqu'au cœur. La chose sembla faiblir et les griffes se mirent à battre frénétiquement l'air en tous sens. La femme-offrande en détacha une, puis une autre, et une troisième, mais elles revenaient s'agripper presque aussi vite qu'elle les repoussait. La chose malfaisante se débattait avec fureur, lui faisait subir un véritable bombardement d'énergie et faisait pleuvoir sur elle des torrents de feu glacé. Mais Boldirinthe résistait à tous ses assauts. Toute sa vie, elle s'était préparée à ce moment. Inlassablement, le monstre invincible se dressait et bondissait, et chaque fois Boldirinthe le repoussait. Inlassablement il attaquait et chaque fois Boldirinthe le faisait reculer. Elle se forgeait sans cesse des armes nouvelles et continuait de gagner du terrain en se battant de toutes ses forces.

Lentement, pied à pied, la chose battit en retraite et gagna les profondeurs de l'âme de la jeune fille pour se tapir dans le repaire qu'elle s'y était ménagé. Le monstre n'avait pas renoncé ; il avait simplement lâché pied. Mais il y avait maintenant un espoir que Nialli

Apuilana pût livrer elle-même le reste du combat. Boldirinthe avait fait tout ce qui était en son pouvoir.

— Prenez possession d'elle maintenant, je vous en conjure, dit la femme-offrande à Friit. Et donnez-lui la force.

— Oui, dit le dieu, je le ferai.

— Vous aussi, Dawinno, Emakkis, Mueri, Yissou.

— Oui, dirent tous les dieux, l'un après l'autre.

Boldirinthe leur livra passage et les dieux pénétrèrent dans l'âme de la jeune fille où ils s'unirent avec l'aura d'eux-mêmes qui s'y trouvait déjà. Ils soutinrent Nialli Apuilana là où elle fléchissait, ils lui redonnèrent des forces là où elle s'affaiblissait, ils la remplirent là où elle s'était vidée de son énergie.

Puis, l'un après l'autre, ils la quittèrent.

Mueri fut la dernière à partir. Elle s'arrêta pour toucher l'âme de Boldirinthe et l'étreindre avec une profonde tendresse, comme Torlyri aurait pu le faire, bien des années auparavant. Puis Mueri disparut à son tour.

Nialli Apuilana remua sur son lit. Elle ouvrit les yeux en cillant à plusieurs reprises, très rapidement. Elle fronça les sourcils, puis un sourire éclaira son visage.

— Dors, mon enfant, dit Boldirinthe. Quand tu te réveilleras, tes forces seront revenues.

Nialli Apuilana hocha la tête, comme au sortir d'un rêve.

— Allez chercher Taniane, dit Boldirinthe en se tournant vers Sipulakinain. Taniane toute seule.

Le chef entra, environné d'un nuage d'inquiétude qui se dissipa dès l'instant où elle vit le changement qui s'était opéré chez sa fille. Elle sentit aussitôt ses forces revenir et la vie se remit à pétiller dans ses yeux. Boldirinthe était si épuisée qu'elle n'avait que faire de sa gratitude.

— C'est fait, dit-elle, et bien fait. Que tout le monde reste dehors. Il faut laisser la petite se reposer. Et après, bouillon chaud et jus de fruits frais. Elle sera sur pied dans deux jours, je te le promets, et en pleine forme.

— Boldirinthe...

— Ce n'est pas la peine, dit la femme-offrande.

Nialli Apuilana avait refermé les yeux et elle dormait d'un bon sommeil, un sommeil profond et réparateur. Des auras brillaient autour d'elle. Mais Boldirinthe voyait encore la créature du Nid qui n'était que blessée, tapie au plus profond de son âme, le hjjk de l'intérieur qui rougeoyait comme une plaie infectée, et elle réprima un frisson.

Elle savait qu'elle lui avait porté un coup terrible, mais le reste dépendait de Nialli Apuilana. Et des dieux.

— Aide-moi à me lever, dit-elle, la respiration sifflante, en s'essuyant le front. Si tu ne peux pas le faire toute seule, va chercher une ou deux personnes pour t'aider.

Taniane éclata de rire. Elle prit la main de Boldirinthe et l'aida à se mettre debout aussi facilement que si elle avait été une enfant.

Dehors, dans le couloir de pierre grise, à la lumière verte et tremblotante des globes lumineux, Husathirn Mueri vint au-devant d'elle et la prit par le bras. Il avait l'air épuisé et malheureux.

— Vivra-t-elle, Boldirinthe ?

— Bien sûr qu'elle vivra. Je n'en ai jamais douté un seul instant.

Elle essaya de poursuivre son chemin. Elle venait de plonger dans un abîme terrifiant et en était revenue. C'était une expérience douloureuse, une dure épreuve pour l'âme et elle n'avait pas la moindre envie de rester debout dans le couloir pour bavarder avec Husathirn Mueri.

Mais il la retenait par le bras ! Allait-il donc la lâcher ? Un grand sourire hypocrite commençait à s'étaler sur son visage.

— Vous êtes trop modeste, dit-il. Je m'y connais un peu dans l'art du guérisseur. Elle était mourante quand vous êtes arrivée pour la soigner.

— Eh bien, elle ne l'est plus.

— Je vous en suis profondément reconnaissant.

— Je n'en doute pas.

Elle le considéra longuement en essayant de lire dans sa pensée. Tout ce qu'il disait avait un sens caché. Même un éternuement semblait avoir chez lui quelque chose de sournois.

Boldirinthe n'était jamais parvenue à trouver Husathirn Mueri sympathique, ce qui la troublait profondément, car elle n'aimait pas détester quelqu'un. Le fait qu'il fût le fils de Torlyri aggravait encore les choses. Elle avait aimé Torlyri autant que sa propre mère. Husathirn Mueri était intelligent et séduisant, il avait l'esprit vif et même, à sa manière, une nature assez chaleureuse ; physiquement, il tenait beaucoup de sa mère, avec ces spirales d'un blanc éclatant qui tranchaient sur le noir de la fourrure. Mais, malgré tout cela, Boldirinthe ne l'aimait pas et c'était à cause de son comportement sournois et de son ambition débridée. D'où pouvaient bien lui venir ces traits de caractère ? Certainement pas de Torlyri. Ni de son père, un guerrier Beng grave et austère. Les voies des dieux sont décidément bien mystérieuses, se dit Boldirinthe, et chacun de nous est un mystère voulu par les dieux.

— Vous savez que je l'aime, dit Husathirn Mueri d'une voix douce.

— Tout le monde l'aime, répliqua Boldirinthe en haussant les épaules.

— Non, je l'aime d'une autre manière.

— Bien sûr. Cela crève les yeux.

Tant d'aveuglement attristait la femme-offrande. Elle n'aimait pas voir quelqu'un se faire du mal de cette manière. Husathirn Mueri n'avait donc jamais remarqué à quel point celle qu'il prétendait aimer était une étrange jeune fille. Depuis le temps, il devait au moins soupçonner qu'elle avait pris Kundalimon pour amant. Et ce, après s'être refusée aux meilleurs partis que l'on pût trouver dans la cité. Certes, Kundalimon était mort et Husathirn Mueri ne lui accordait sans doute plus d'importance, mais comment réagirait-il s'il apprenait qu'il avait un autre rival, beaucoup plus redoutable encore, en la personne de la Reine des hjjk ? Il serait frappé d'horreur ! Mais pour le découvrir, il lui faudrait accomplir un couplage avec Nialli Apuilana et l'occasion ne se présenterait certainement pas de sitôt.

D'un pas pesant, Boldirinthe commença de se diriger lentement vers la porte du fond du couloir.

— Puis-je encore vous dire quelques mots ? demanda Husathirn Mueri.

— Oui, mais en marchant. Je suis devenue si grosse qu'il m'est pénible de rester debout sans bouger.

— Laissez-moi porter votre sacoche.

— Cette sacoche est mon fardeau sacré. Qu'avez-vous d'autre à me dire, Husathirn Mueri ?

Elle pensait qu'il allait encore lui parler de Nialli Apuilana, mais il avait autre chose en tête.

— Savez-vous, Boldirinthe, que le meurtre de l'émissaire hjjk est en train de donner naissance à une sorte de culte ?

— Oui, je sais qu'un autel a été élevé à sa mémoire.

— Il ne s'agit pas seulement de cela, dit-il en se passant nerveusement la langue sur les lèvres. J'ai lu les rapports des gardes. Les enfants lui adressent des prières. Il n'y a pas que des enfants, mais ce sont eux qui ont commencé. Ils se sont procuré des lambeaux de ses vêtements et des objets provenant de sa chambre, des reliques hjjk qu'ils sont allés dérober après sa mort. Boldirinthe, ils sont en train de faire de lui un dieu !

— Croyez-vous ? demanda-t-elle d'un ton détaché. Cela arrive de temps en temps, vous savez. Ils peuvent bien faire ce qu'ils veulent, cela ne changera rien pour moi. Les Cinq continueront de suffire à mes besoins.

— Jamais l'idée ne m'a effleuré que vous alliez vous mettre à adorer Kundalimon, dit Husathirn Mueri d'un ton acerbe. Mais cela ne vous inquiète pas du tout ?

— Pourquoi cela vous inquiète-t-il ?

— Vous ne comprenez donc pas, Boldirinthe, qu'ils sont en train

de faire de ce garçon à moitié hjjk dans l'âme, si ce n'est plus, une véritable idole dans la cité ! Ils lui demandent des faveurs, ils implorent des conseils et, en retour, ils sont prêts à tout faire. Voulez-vous assister à l'émergence d'une nouvelle religion ? Voir apparaître un nouveau clergé, de nouveaux temples, de nouvelles idées ? Tout peut arriver, tout ! Savez-vous que, de son vivant, Kundalimon propageait les doctrines du Nid et qu'il les invitait à le suivre quand il regagnerait le Nid ? Et les enfants buvaient ses paroles ; ils avalaient tout ce qu'il disait. J'en ai la preuve formelle. Et que se passera-t-il si ce... ce culte tombe aux mains de quelqu'un qui poursuit l'œuvre entreprise par Kundalimon ? Allons-nous tous adorer les hjjk et les implorer de nous aimer ? Nakhaba et les Cinq seront-ils condamnés à disparaître ? Vous prenez cette affaire avec trop de désinvolture, Boldirinthe. La situation ne peut qu'empirer, et très rapidement, comme un feu dévorant les broussailles. Je le sens. Et vous savez que je ne manque pas de perspicacité pour ce genre de choses.

Il était tout rouge et très agité. Ses yeux ambrés, brillants d'une excitation fiévreuse, ressemblaient à de grosses perles de verre poli. Il était certain que quelque chose le travaillait. Boldirinthe n'avait jamais vu Husathirn Mueri dans cet état et cela ne lui ressemblait guère de manifester aussi ouvertement ses émotions.

Elle n'avait vraiment pas besoin de toute cette véhémence en ce moment. Encore secouée par le combat mené dans l'âme de Nialli Apuilana, elle n'aspirait qu'à regagner son oratoire et se reposer. Un dîner tranquille en tête à tête avec son cher vieux Staip, quelques coupes de vin et son lit... C'était tout.

Advienne que pourra, se dit-elle. Nouveaux cultes, nouveaux dieux... J'ai bien travaillé aujourd'hui et je suis fatiguée. J'ai bien mérité de retrouver mon lit.

— Il me semble que vous faites toute une affaire de pas grand-chose, dit-elle sèchement. Il est vrai que les enfants aimaient Kundalimon. Il les amusait et il leur racontait des histoires passionnantes. Maintenant qu'il est mort, ils le pleurent et ils honorent sa mémoire. Je les ai vus en venant ici. C'est un geste inoffensif, un hommage qu'ils lui adressent et rien d'autre. Dans quelques jours, tout cela s'apaisera. Kundalimon entrera dans l'histoire, Hresh écrira quelques lignes dans ses chroniques et on n'en parlera plus.

— Et si vous vous trompiez ? insista Husathirn Mueri en agitant fébrilement les mains. Et si une révolution éclatait dans la cité ? Avez-vous envisagé cela, Boldirinthe ?

Mais elle en avait assez entendu.

— Si tout cela vous inquiète vraiment, Husathirn Mueri, parlez-en à Taniane. Pour ma part, je suis grosse et vieille, très grosse et très vieille et, si des changements doivent survenir, je ne serai

probablement plus là pour les voir. Si jamais j'étais encore là... eh bien, je vous avoue que j'ai vu dans le courant de ma longue vie plus de changements que vous ne pouvez l'imaginer et que je pourrai en supporter encore quelques autres. Et maintenant, laissez-moi partir. Que Mueri vous apporte la paix. Ou Nakhaba, si vous préférez. Pour moi, tous les dieux ne font qu'un.

— Comment ? Mais vous êtes vouée aux Cinq !

— Les Cinq sont mes dieux. Mais tous les dieux ont une nature divine.

Elle lui adressa le signe de Mueri, avança lentement dans le couloir jusqu'à la porte et descendit l'escalier donnant dans l'antichambre.

Le garçon s'appelait Tikharein Tourb. Il avait neuf ans. Il portait sur la poitrine l'emblème noir et jaune, le talisman du Nid.

La fillette s'appelait Chhia Kreun. Elle portait l'autre amulette à son poignet.

Ils se tenaient tous les deux devant une assemblée de onze enfants et trois adultes. Un gros tas de rameaux aromatiques montait presque jusqu'au plafond dans la petite pièce en sous-sol aux murs rugueux où l'odeur âcre de la sève de sippariu se mêlait aux douces senteurs des aiguilles de dilifar pour créer une atmosphère entêtante.

— Donnez-vous la main, dit Tikharein Tourb. Prenez-vous la main, tous ! Et fermez les yeux !

Chhia Kreun qui se trouvait à côté des branchages entra dans une sorte de transe. Elle commença de psalmodier dans une langue inconnue aux inflexions dures et râpeuses. Sans doute des mots hjjk. Comment le savoir ? C'était les sons que Kundalimon leur avait enseignés. Aucun d'eux n'avait la moindre idée de leur signification, mais ils avaient des sonorités sacrées.

— Tout le monde ! s'écria Tikharein Tourb. Allez ! Tout le monde répète ces paroles ! Allez-y ! Répétez ! C'est la prière à la Reine !

Les négociations, si l'on pouvait parler de négociations, étaient au point mort. Depuis que la nouvelle du double meurtre de Dawinno lui était parvenue, Thu-kimnibol ne cessait de broyer du noir. Salaman l'observait avec un étonnement et une gêne croissants. De l'aube au crépuscule, il arpentait les vastes salles du palais comme un grand animal en cage et, le soir venu, à la table royale, il ouvrait à peine la bouche de tout le repas.

Il prétendait n'être préoccupé que par le retard du convoi d'automne en provenance de Dawinno, qui aurait déjà dû être arrivé à Yissou depuis neuf jours.

— Où sont-ils ? ne cessait de demander Thu-kimnibol. Pourquoi

ne sont-ils pas encore arrivés ?

Il paraissait véritablement obsédé par ce retard, mais il devait y avoir autre chose. Un retard de quelques jours pour un convoi n'était pas une raison suffisante pour se mettre dans un état pareil.

— Ils doivent avoir rencontré de mauvaises conditions climatiques quelque part au sud, dit Salaman pour essayer de l'apaiser, car Thu-kimnibol avait des réactions trop imprévisibles et trop violentes quand il était perturbé de la sorte. De terribles orages sur la route, des inondations, que sais-je ?

— Des orages ? Nous n'avons eu qu'une succession de journées lumineuses.

— Mais peut-être que plus au sud...

— Non. Si le convoi a du retard, c'est parce que la situation est confuse à Dawinno. Quand le sang commence à couler, nul ne peut savoir où cela s'arrête. Il se passe des choses graves là-bas.

C'est donc cela qui l'inquiète tant, se dit Salaman. Il pense encore qu'il aurait dû rentrer aussitôt après avoir été informé des deux assassinats. Il éprouve un sentiment de culpabilité, parce qu'il reste ici à ne rien faire quand Dawinno est peut-être en pleine effervescence. Mais si Taniane avait voulu qu'il rentre, elle le lui aurait demandé. Si elle ne l'a pas fait, c'est qu'il n'y a pas de problème.

— Mes prières accompagnent les tiennes, mon cousin, dit-il d'un ton mielleux. Plût à Yissou que tout aille pour le mieux dans ta cité !

Mais les jours se succédaient – cinq, six, sept nouveaux jours – et toujours pas de convoi. La perplexité commençait également à gagner Salaman. Les marchands étaient toujours ponctuels. En hiver et au printemps, Yissou envoyait des convois vers le sud ; en été et en automne, ils remontaient de Dawinno. Ces échanges étaient importants pour la vie économique des deux cités. Et maintenant, Salaman se trouvait harcelé par des commerçants et des fabricants excités dont les entrepôts regorgeaient de marchandises prêtes à être offertes sur le marché. Si le convoi n'arrivait pas, à qui allaient-ils les vendre ? Les vendeurs dont les marchandises venaient de Dawinno se trouvaient dans la situation inverse. Ils avaient besoin de se réapprovisionner ; mais où était le convoi ? « Il ne va pas tarder », répondait Salaman à tout le monde. « Il est en route. » Par Yissou ! Que faisait donc ce convoi ? Et il commençait à devenir aussi nerveux que Thu-kimnibol.

Y avait-il vraiment des problèmes dans le sud ? Il avait naturellement placé quelques espions à Dawinno, mais il n'avait aucune nouvelle d'eux depuis plusieurs semaines. La distance entre les deux cités était si grande et le trajet si long. Il nous faut trouver un meilleur moyen pour recevoir des nouvelles de Dawinno, se dit le roi. Un moyen qui évite à des courriers de parcourir plusieurs centaines de

lieues. Peut-être en faisant appel, sous une forme ou sous une autre, à la seconde vue. Il se promit d'y réfléchir sérieusement.

Thu-kimnibol continuait jour après jour de marcher de long en large, la mine sombre, et Salaman se surprit à en faire autant.

Par tous les dieux ! Où était donc ce fichu convoi ?

— J'espère que le rétablissement de votre fille est en bonne voie, dit Husathirn Mueri.

— Tout se passe aussi bien que nous pouvions le souhaiter, dit Taniane d'une voix blanche et voilée.

Il était stupéfait de constater à quel point elle paraissait fatiguée. Le dos voûté, les mains mollement posées sur les genoux, la fourrure triste et sans éclat. Si naguère elle ressemblait plus à la sœur aînée de Nialli Apuilana qu'à sa mère, ce n'était assurément plus le cas.

Husathirn Mueri se rendit compte que la santé de sa fille n'était peut-être pas le meilleur sujet pour engager la discussion avec Taniane et il passa rapidement à autre chose.

— Selon vos instructions, j'ai fait le bilan des recherches effectuées pour retrouver l'assassin de Curabayn Bangkea. Il n'y malheureusement rien de nouveau, madame.

— Il n'y aura jamais rien de nouveau, dit Taniane d'un air sinistre. N'est-ce pas, Husathirn Mueri ?

— Je crains que non, madame. Lorsqu'on a affaire à un crime fortuit...

— *Fortuit* ? Un meurtre ?

Une colère froide se mit aussitôt à briller dans ses yeux.

— Je voulais simplement dire qu'il a dû s'agir d'une rixe, d'une querelle qui a éclaté en un instant, peut-être sans aucune raison. Il va de soi que nous poursuivrons l'enquête en utilisant tous les moyens à notre disposition, mais...

— Abandonnez cette enquête, dit Taniane avec une surprenante brusquerie. Elle ne mènera nulle part.

— Comme vous voulez, madame.

— Ce que je veux, c'est que vos gardes commencent à suivre de près les progrès de la nouvelle religion. Ce culte de Kundalimon qui semble se propager dans la cité comme une peste.

— Chevkija Aim mène une vigoureuse campagne de répression, madame. Rien que pour cette semaine, nous avons découvert trois chapelles et nous...

— Non. La répression n'est pas la solution.

— Madame ?

— Des rumeurs inquiétantes me sont venues aux oreilles. Des hommes comme Kartafirain, Si-Belimmion, Maliton Diveri, des hommes considérés, qui se déplacent beaucoup et savent ce qu'il se

passé... Ils m'ont affirmé que dès que nous fermons une chapelle, il s'en ouvre deux nouvelles. Tout le monde ne parle que de Kundalimon. On l'élève au rang de prophète, de grand prophète. L'amour de la Reine se répand dans la classe ouvrière encore plus rapidement qu'une nouvelle boisson. Une politique de répression risque très bientôt de devenir un remède pire que le mal. Je veux que vous donniez l'ordre à Chevkiya Aim de cesser cette campagne.

— Mais nous devons mettre un terme à ce culte, madame ! C'est une monstrueuse hérésie ! Allons-nous le laisser se propager sans rien faire ?

— Depuis quand êtes-vous donc si dévot, Husathirn Mueri ? demanda Taniane en le fixant d'un regard pénétrant.

— Je sais flairer un danger, madame.

— Moi aussi. Mais vous n'avez donc pas entendu ce que je viens de dire ? L'interdiction de ce culte peut se révéler plus dangereuse que sa propagation.

Peut-être est-elle dans le vrai, se dit-il.

— Je n'apprécie pas plus que vous cette nouvelle religion, poursuivit Taniane. Mais, pour l'instant, le meilleur moyen de la contenir dans des limites raisonnables est peut-être justement de ne rien faire. Il nous faut en savoir un peu plus long avant d'être en mesure de décider si elle représente un véritable danger. Il ne s'agit peut-être que d'un stupide engouement des classes populaires, mais rien ne nous prouve que ce n'est pas une tentative de subversion lancée par les hijk. Comment le savoir, si ce n'est en nous y intéressant de plus près ? Je vous demande donc, toutes affaires cessantes, de découvrir ce qu'il se passe réellement. Envoyez des gardes fureter dans ces chapelles. Infiltez-vous. Ouvrez grandes vos oreilles.

— Je m'en occupe personnellement, dit Husathirn Mueri en inclinant la tête.

— Ah ! Encore une chose ! Renseignez-vous sur tous ceux qui doivent former le convoi pour la Cité de Yissou. Assurez-vous qu'il n'y ait pas un seul hérétique parmi eux. Il faut absolument éviter la contamination de Yissou.

— Vous avez entièrement raison, dit Husathirn Mueri.

Le convoi en provenance de Dawinno était enfin arrivé, avec plus de deux semaines de retard. Onze voitures tirées par des xlendis, la bannière rouge et or déployée, étaient arrivées par la Route du Sud dans un grand nuage de poussière ocre.

Des réjouissances publiques eurent lieu dès le premier soir : feux de joie allumés sur les places, musiciens jouant dans la rue jusqu'à l'aube, bonne chère en abondance et vin coulant à flots, peu de sommeil et beaucoup de plaisirs. L'arrivée du convoi donnait toujours

le signal de joyeuses festivités à Yissou où d'ordinaire l'atmosphère était plutôt guindée et réservée. C'était comme si, avec la venue des marchands du sud, le grand mur de pierre de la cité s'ouvrait pour laisser s'engouffrer dans les rues étroites le souffle chaud et étouffant du vent des tropiques. Mais, cette fois, le retard du convoi, l'incertitude même où on était de le voir arriver à bon port donnèrent à son arrivée une portée toute particulière.

Pendant ce temps, dans ses appartements du palais, Salaman recevait en audience privée Gardinak Cheysz, l'un des marchands de Dawinno et le meilleur de ses agents. C'était un homme replet, mais d'une nature renfermée, avec une fourrure d'une curieuse teinte gris-jaune et une bouche qui s'affaissait d'un côté à cause d'une faiblesse des muscles faciaux. Bien que né à Yissou, il avait passé la majeure partie de sa vie à Dawinno et il était au service de Salaman depuis de nombreuses années.

— La situation est très confuse à Dawinno, dit Gardinak Cheysz. C'est ce qui explique notre retard : le départ du convoi a été repoussé.

— Racontez-moi donc tout cela.

— Vous savez qu'un jeune homme du nom de Kundalimon, qui avait été enlevé en bas âge par les hjjk, est revenu à Dawinno au printemps et qu'il...

— Oui, je sais tout cela. Je sais aussi qu'il a été assassiné et que le capitaine de la garde judiciaire a connu le même sort. Vous n'avez pas de nouvelles plus fraîches ?

— Ah ! Vous êtes déjà au courant, dit Gardinak Cheysz. Très bien, sire. Très bien.

Il demeura silencieux pendant quelques instants, comme s'il lui fallait remettre de l'ordre dans ses idées. D'une place située à l'extérieur du palais leur parvenaient les sons aigres et discordants d'une sorte de cornemuse jouant un air endiablé, accompagnés d'éclats de rire retentissants.

— Savez-vous aussi, sire, que le jour des deux meurtres, la fille du chef Taniane est devenue folle et a disparu ?

Enfin du nouveau, se dit Salaman.

— Nialli ? demanda-t-il. C'est bien son nom ?

— Oui, Nialli Apuilana. Une jeune fille indocile et farouche.

— Qu'attendre d'autre de la fille de Taniane et de Hresh ? fit Salaman avec un petit sourire sarcastique. J'ai bien connu Hresh quand il était petit, au temps du cocon. C'était un gamin insupportable, qui n'en faisait qu'à sa tête et aimait à braver les interdits. Ainsi Nialli Apuilana a disparu dans une crise de démence. Et le départ du convoi a été retardé... À cause du deuil, je suppose.

— Mais elle n'est pas morte ! dit Gardinak Cheysz. Même si elle l'a échappé belle. On l'a retrouvée quelques jours plus tard, dans les

marais, à l'est de la cité. Elle délirait, elle avait de la fièvre, mais la femme-offrande a réussi à la remettre sur pied. Sa vie n'a tenu qu'à un fil pendant plusieurs jours. Taniane était absolument incapable de s'occuper d'autre chose et les affaires de la cité ont été totalement paralysées pendant toute la durée de la maladie de la jeune fille. Notre autorisation de départ est restée pendant tout ce temps sur son bureau, attendant sa signature. Quant à Hresh... Il a failli perdre la tête lui aussi. Il s'est barricadé dans son bureau de la tour où il conserve tous les vieux livres des chroniques et il n'y avait pas moyen de l'en déloger. Les rares fois où il sortait, il n'ouvrait pas la bouche.

Salaman secoua lentement la tête.

— Hresh, murmura-t-il avec un mélange de respect et de mépris. Il n'y a pas deux cerveaux comme le sien sur toute la planète. Mais je suppose qu'on peut être à la fois extrêmement brillant et parfaitement stupide.

— Ce n'est pas tout, dit Gardinak Cheysz.

— Eh bien, continuez.

— J'ai mentionné tout à l'heure Kundalimon, l'envoyé des hjjk, qui s'est fait tuer. Sachez que l'on commence à faire de lui un dieu à Dawinno. Ou au moins un demi-dieu.

— Un dieu ? s'écria le roi en clignant rapidement des yeux à plusieurs reprises. Qu'entendez-vous par là ?

— On lui élève des autels et il y a même des chapelles où l'on célèbre son culte. On fait de lui un prophète, l'auteur d'une révélation, le... Je ne sais pas comment exprimer cela. Ce sont des choses qui me dépassent. Tout ce que je puis vous dire, sire, c'est qu'on lui rend un culte. Cela me semble ridicule, mais toute la cité est en grand émoi. Quand Taniane a enfin daigné s'intéresser à autre chose qu'à sa fille, elle a donné l'ordre de réprimer la nouvelle religion.

— Je lui supposais plus de bon sens.

— Exactement. Les persécutions ne font que les renforcer dans leur croyance, comme elle n'a pas tardé à s'en rendre compte. Elle est déjà revenue sur son ordre. Les gardes essayaient de découvrir les lieux du nouveau culte pour les détruire – à propos, il y a un nouveau capitaine de la garde, un certain Chevkija Aim, un jeune Beng ambitieux et sans pitié –, ils profanaient les autels et arrêtaient les adorateurs de Kundalimon, mais le peuple a fait connaître son mécontentement. Les persécutions ont donc cessé et le nombre des fidèles augmente de jour en jour. Tout s'est passé incroyablement vite. Avant de prendre la route de Yissou, il nous a fallu déclarer sous serment que nous n'étions pas nous-mêmes des adorateurs de Kundalimon.

— Pouvez-vous m'expliquer en quoi consiste cette nouvelle religion ?

— Comme je vous l’ai dit, sire, tout cela me dépasse. D’après ce que j’ai compris, elle exige la soumission aux hjjk.

— La... soumission... aux hjjk, articula lentement Salaman d’une voix incrédule en détachant les syllabes.

— Oui, sire. L’acceptation de l’amour de la Reine, quel que soit le sens de ce concept. Vous avez peut-être appris que ce Kundalimon était venu nous proposer un traité de paix avec les hjjk, d’après lequel le continent serait divisé en deux, la frontière partant de...

— Oui, je sais aussi tout cela.

— Eh bien, les meneurs du nouveau culte réclament la signature immédiate de ce traité. Et ce n’est pas tout : ils demandent également que soient instaurées des relations suivies et pacifiques entre la Cité de Dawinno et la nation hjjk, et que certains hjjk, connus sous le nom de penseurs du Nid, soient invités à séjourner chez nous, comme le stipule le traité. Pour que nous puissions recevoir leurs enseignements sacrés. Pour que nous puissions être initiés à la sagesse de la Reine.

— C’est de la pure folie, souffla Salaman, les yeux écarquillés.

— Absolument, sire. Et c’est ce qui explique le retard du convoi : toute la cité est sens dessus dessous. Mais les choses se sont peut-être un peu calmées maintenant. Quand nous avons enfin obtenu l’autorisation de partir, la fille du chef semblait complètement rétablie – à ce propos, le bruit commençait même à courir qu’elle était devenue l’une des animatrices du nouveau culte, mais il ne s’agit peut-être que d’une rumeur sans fondement – et Taniane pouvait se consacrer tout à loisir aux affaires du gouvernement. Hresh aussi était réapparu en public. Il se peut donc que la situation soit redevenue normale, mais je peux vous assurer que nous avons passé plusieurs semaines très difficiles.

— J’imagine, dit Salaman. Y a-t-il autre chose ?

— Non, sire, sinon que nous avons onze voitures remplies des plus belles marchandises et nous espérons passer un excellent séjour dans votre cité.

— Très bien. Très bien. Nous nous reverrons peut-être demain, Gardinak Cheysz. Je veux entendre une seconde fois tout cela pour voir si ce que vous m’avez raconté me paraît plus réel à la lumière du jour.

Il leva les mains en faisant une grimace.

— Faire la paix avec les hjjk ! Les inviter à Dawinno pour qu’ils puissent y enseigner leur doctrine ! Je n’en crois pas mes oreilles !

Il tira de sa ceinture une bourse remplie d’unités d’échange de la Cité de Dawinno et la lança à Gardinak Cheysz. L’espion l’attrapa adroitement au vol et s’inclina. Les commissures de sa bouche se relevèrent en ébauchant une sorte de sourire et il quitta la pièce.

Le même soir, dans une taverne de la Cité de Yissou, Esperasagiot, Dumanka et quelques autres membres de l'escorte de Thu-kimnibol sont attablés avec plusieurs des nouveaux arrivants. Il est tard et le vin a coulé à flots. Ce sont tous de vieux amis. Les hommes de l'escorte de Thu-kimnibol ont l'habitude d'accompagner les convois de marchands qui assurent des liaisons régulières entre les deux cités. Au nombre de ceux qui viennent d'arriver se trouve Thihaliminion, le frère de Esperasagiot, presque aussi bon conducteur de xlendis que Esperasagiot lui-même, et qui est l'un des voituriers du convoi de marchands.

Leur groupe comprend également quelques habitants de Yissou : Gheppilin, le bourrelier, Zechtior Lukin, l'équarisseur, et Lisspar Moen, une femme qui tient commerce de porcelaines fines. Ce sont des amis de Dumanka. Des amis de fraîche date.

Thihaliminion fait depuis déjà un certain temps le récit des singuliers événements qui se sont succédé dans la Cité de Dawinno : les crimes, la disparition et la conduite extravagante de la fille du chef, l'émergence du nouveau culte de Kundalimon.

— On aurait dit la fin du monde, dit-il en pouffant de rire dans sa coupe de vin. Quand tout semble devenir anormal en même temps. Mais pourquoi diable est-ce que je ris ? poursuit-il en secouant sa tête coiffée d'un grand casque. Il n'y a pas de quoi rire !

— Mais si ! lui rétorque Dumanka. Quand tout s'en va à vau-l'eau, il reste encore le rire. Quand les dieux nous envoient des catastrophes, que pouvons-nous faire d'autre que rire ? Les larmes n'ont jamais rien guéri, mais le rire nous permet au moins de dissimuler notre chagrin derrière un masque de gaieté.

— Tu n'es qu'un moqueur, Dumanka, lance Thihaliminion à l'intendant. Tu ne prends rien au sérieux.

— Bien au contraire, mon frère, dit Esperasagiot. Malgré sa gaieté bruyante, Dumanka est l'un des hommes les plus sérieux que je connaisse.

— Alors, qu'il le montre, s'il en est capable ! Ce qui se passe à Dawinno ne doit pas être pris à la légère, comme vous le découvrirez en rentrant. Il est trop facile de rire quand on se trouve à des centaines de lieues !

— Mais, mon frère, il ne voulait pas te blesser ! Tu ne vois donc pas que c'est sa façon de faire ? Il jouait simplement avec les mots.

— Non, dit Dumanka. Pas du tout.

— Non ? dit Esperasagiot, l'air perplexe.

— J'étais aussi sérieux que je puis l'être, mon ami. Et, si vous voulez bien m'accorder quelques instants, je vais m'expliquer.

— Nous perdons tous notre salive, grommelle Thihaliminion. Nous ferions mieux de boire au lieu de parler pour ne rien dire.

— Accordez-moi seulement quelques instants, dit Dumanka. Vous verrez que ce n'est pas une perte de temps.

Tous les regards se tournent vers lui, car personne n'a jamais entendu l'intendant s'exprimer avec une telle gravité.

— J'ai dit, poursuit-il, que le rire est préférable aux larmes quand les dieux nous envoient des malheurs, et je crois être dans le vrai. Et sinon le rire, au moins la résignation. À quoi bon en effet gémir et récriminer contre la volonté des dieux ? Ceux qui sont à cette table...

— Suffit, Dumanka ! lance Thihaliminion d'un ton un peu trop cassant.

— Encore quelques mots, je t'en conjure. Connais-tu ces trois personnes : Zechtior Lukin, Lisspar Moen et Gheppilin ? Non, bien sûr, tu ne les connais pas. Moi, je les connais et je puis t'assurer qu'ils ont la sagesse en eux. Ils ont beaucoup à nous apprendre sur le chapitre de la soumission à la volonté divine. T'es-tu jamais demandé, Thihaliminion, pourquoi les yeux de saphir ont conservé une attitude si flegmatique quand les dieux ont lancé sur leur planète les étoiles de mort qui allaient la détruire ? Tout le monde sait qu'ils auraient pu renvoyer les étoiles de mort, s'ils l'avaient voulu, mais...

— Par Nakhaba, quel rapport peut-il bien y avoir entre les yeux de saphir et le vent de folie qui souffle sur notre cité ? Veux-tu m'expliquer, Dumanka ?

— Passe-moi le vin et je vais t'expliquer. Et après cela, tu auras peut-être envie d'écouter Zechtior Lukin et même de lire un petit livre qu'il a écrit. Tu y trouveras peut-être un certain réconfort, si tu es aussi perturbé par la situation à Dawinno que tu sembles l'être.

Dumanka tourne la tête vers l'équarisseur, un homme tout râblé, qui dégage une grande impression de force et de vigueur.

— Ce que Zechtior Lukin m'a enseigné au cours de nos conversations, reprend-il, c'est ce que j'ai pratiqué toute ma vie sans savoir comment l'exprimer. Je reconnais la toute-puissance des dieux et le rôle essentiel qu'ils jouent dans notre destinée. Ils décident de tout et nous devons nous soumettre avec entrain, car nos seuls autres choix sont de le faire avec tristesse ou avec colère, pour le même résultat, mais sans la joie. Quoi qu'il advienne, étoiles de mort ou hijjk, nouvelles religions bizarres ou crime de sang en pleine rue, quoi que ce soit, nous ne pouvons que l'accepter. Zechtior Lukin et ses Acceptants ont une philosophie – Lisspar Moen et Gheppilin en sont des adeptes, et, moi aussi, j'en suis un, je l'ai toujours été, même si je viens juste de le découvrir – ils ont donc une philosophie qui procure la paix de l'âme et la sérénité de l'esprit. Elle a fait de moi un homme meilleur, Thihaliminion, un homme indiscutablement meilleur. Et quand je retournerai à Dawinno, tu peux être sûr que j'emporterai avec moi le petit livre de Zechtior Lukin et que je partagerai la vérité

qu'il contient avec tous ceux qui accepteront de m'écouter.

— Il ne manquait plus que cela, murmure Thihalimion en considérant sa coupe vide d'un air dégoûté. Encore une nouvelle religion.

Thu-kimnibol frappa et entra. Salaman, qui somnolait devant une bouteille de vin presque vide, se réveilla instantanément.

— Tu voulais me voir, mon cousin ?

— Oui, dit Salaman. Je suppose que tu as eu le temps de prendre connaissance des nouvelles de Dawinno. La fille de Taniane qui est devenue folle et Taniane elle-même, tellement bouleversée qu'elle a totalement négligé pendant plusieurs jours les affaires de la cité.

— Oui, répondit sèchement Thu-kimnibol, la fourrure gonflée et les yeux étincelants. C'est ce que l'on m'a dit.

— T'a-t-on également parlé de cette nouvelle religion prônant l'amour des hjjk qui fait fureur chez toi ? Elle a pris son essor après l'assassinat de Kundalimon, à ce qu'il paraît. Mes agents m'ont rapporté qu'on parle de lui à Dawinno comme d'un grand prophète mort pour l'amour du Peuple.

— Tes agents sont très efficaces, mon cousin.

— Ils sont payés pour cela. Mais ils m'ont également informé que les adorateurs de Kundalimon sont favorables à la signature du traité proposé par la Reine. Est-il vrai qu'ils veulent inviter à Dawinno des missionnaires hjjk qui leur enseigneraient les mystères de la sagesse des insectes ?

— Pourquoi me poses-tu toutes ces questions, mon cousin ?

— Parce que tu m'as promis que, le moment venu, ton peuple combattrait à nos côtés, répondit Salaman d'un ton cassant. Et regarde donc ce qu'ils font ! Cette folie, cette absurdité !

— Ah ! C'est donc cela ! dit Thu-kimnibol.

— C'est une absurdité, mon cousin !

— Oui, mais je pense qu'elle nous sera utile.

— Utile ? s'écria le roi, frappé d'étonnement, en levant la tête.

— Bien sûr, dit Thu-kimnibol en souriant. Le clan pacifiste fait notre jeu. En poussant les choses trop loin, ils se détruiront eux-mêmes. Imagines-tu, mon cousin, ce que serait Dawinno si des prédicateurs hjjk exhortaient la foule dans leur langage barbare à tous les coins de rue, si tout le monde n'avait plus à la bouche que le lien du Nid et l'amour de la Reine et si des armées de hjjk venus visiter leur nouvelle colonie mérionale paraaient en rangs serrés sur le front de mer ?

— C'est une vision cauchemardesque, dit Salaman.

— Absolument. Mais on peut justement en tirer parti, à la condition qu'il reste encore à Dawinno quelques personnes saines

d'esprit, ce dont je ne doute pas. Il faut que je réussisse à leur peindre le tableau que je viens de te brosser. Que je leur montre qu'il s'agit d'une tentative de subversion perpétrée de l'intérieur par les hjjk. Que je leur fasse comprendre que cette nouvelle religion a pour unique objet de nous faire tomber sous les griffes des insectes. Je leur dirai que l'amour de la Reine est pire que la haine de la Reine. Qu'avec la haine, nous savons au moins à quoi nous en tenir. Que l'amour de la Reine et la haine de la Reine sont en réalité la même chose, sous des masques différents. Je leur dirai : « Mes amis, c'est une menace mortelle qui pèse sur nous. En signant ce traité, nous ouvrons les bras à nos ennemis. Voulez-vous donc que les hjjk envahissent Dawinno comme ils ont envahi Vengiboneeza ? » Et je continuerai jusqu'à ce que le culte de Kundalimon soit condamné à la clandestinité ou qu'il périclite de lui-même.

— Et après ?

— Après, nous commencerons à faire l'éloge de la guerre, dit Thukimnibol. À démontrer la nécessité de porter une attaque contre l'ennemi afin de faire de la Terre une planète sûre pour le Peuple. Notre salut est dans la guerre contre les hjjk ! Une guerre dont il nous faudra, mon cher cousin, régler tous les détails avant mon départ. Et, quand je serai de retour à Dawinno, je leur annoncerai que Salaman est notre allié loyal, qu'il attend que nous nous joignons à lui dans son combat sacré, que nos deux cités doivent s'unir contre les insectes. Après quoi, il ne nous restera plus qu'à nous mettre d'accord pour engager les hostilités. Le moindre incident devrait faire l'affaire. Qu'en penses-tu, mon cousin ? Cette nouvelle religion à la gloire des hjjk n'est-elle pas précisément ce que nous attendions ?

Salaman hocha lentement la tête. Puis il éclata d'un rire tonitruant.

Le petit Tikharein Tourb porta la main au talisman du Nid pendu sur sa poitrine.

— Si seulement il pouvait nous montrer la Reine, Chhia Kreun ! Il pourrait peut-être nous permettre de La voir. En utilisant en même temps le talisman et notre seconde vue. Hein ? Qu'en penses-tu ?

— Elle est trop loin, répondit la fillette. La seconde vue ne porte pas si loin.

— Alors, on pourrait essayer le couplage.

— Que sais-tu du couplage, Tikharein Tourb ? demanda Chhia Kreun en étouffant un petit rire.

— J'en sais assez. J'ai neuf ans, tu sais.

— L'âge du couplage est de treize ans.

— Mais, toi, tu n'as que onze ans. Et tu voudrais me faire croire que tu sais tout !

Elle arrangea coquettement sa fourrure, tirant sur les poils et les lissant soigneusement.

— J'en sais plus long que toi, en tout cas.

— Sur le couplage, peut-être. Mais pas sur la vérité du Nid. De toute façon, cette discussion ne nous mène nulle part. Mais j'ai une idée. Et si je prenais le talisman dans mon organe sensoriel pendant que nous commençons un couplage, ici, devant l'autel...

— Tu veux rire ?

— Mais non ! Mais non !

— Le couplage est interdit tant que nous n'avons pas l'âge. Et puis, on ne saurait pas quoi faire. Peut-être qu'on s'imagine le savoir, mais, tant que la femme-offrande ne nous a pas montré...

— Tu veux voir la Reine ou tu ne veux pas ? demanda Tikharein d'un ton méprisant.

— Bien sûr que je veux.

— Alors, pourquoi t'occupes-tu de ce qui est interdit et de ce que la femme-offrande doit nous montrer ? Pour nous, la femme-offrande ne représente rien, elle fait partie du passé. Maintenant, seule compte la vérité du Nid. Et c'est ce pendentif qui la contient !

Il laissa sa main courir sur le fragment de carapace de hijk dont était fait le pectoral.

— C'est Kundalimon lui-même qui l'a dit, poursuivit Tikharein Tourb. Si je le serre dans mon organe sensoriel et si nous faisons un couplage – tout le monde pourrait rester autour de nous et chanter les chants sacrés – peut-être que la Reine nous apparaîtra, ou que nous apparaîtrons à la Reine...

— Tu crois vraiment ?

— Ça vaut la peine d'essayer, non ?

— Mais... Un couplage...

— Tant pis, dit-il. Je trouverai une fille assez vieille pour m'apprendre le couplage. Nous verrons la Reine tous les deux et toi, tu peux faire ce que tu veux.

Il se retourna et fit mine de partir. Chhia Kreun étouffa un petit cri et courut vers lui.

— Non !... Attends ! Attends, Tikharein Tourb !...

La mauvaise saison

Thu-kimnibol partira pour Dawinno dans un ou deux jours, trois au plus, dès que le convoi sera prêt à prendre la route. Ce soir, Salaman donne un dîner d'adieu en son honneur. Le vent malin mugit dans la nuit. La grêle tambourine sur les vitres. La nuit précédente, il a grêlé aussi, de petits grains de glace qui cinglaient, coupaient et brûlaient comme du feu solidifié. Ce soir, c'est encore pire. Et le ciel d'encre à l'orient laisse présager l'arrivée de la neige.

C'est une nouvelle saison qui commence. Le soir tombe de bonne heure maintenant. Les premiers orages annonciateurs de l'hiver commencent à s'abattre sur la Cité de Yissou.

Pour Salaman, l'arrivée du mauvais temps signifiait le début d'une période difficile. Il en allait de même tous les ans et, tous les ans, c'était un peu plus difficile. La capacité d'adaptation de son organisme s'amenuisait à mesure qu'il avançait en âge. Déjà mélancolique de nature, il devenait encore plus sombre quand revenaient les vents mauvais et cela empirait d'année en année. Celle-ci s'annonçait comme la pire qu'il eût jamais connue. Du jour au lendemain, avec le changement de temps, toute sa patience s'était envolée et il était devenu affreusement irascible. Sa mauvaise humeur retombait principalement sur son entourage et tout le monde marchait sur la pointe des pieds. Il ne supportait rien ni personne. Même Thu-kimnibol, l'hôte de marque, l'ami très cher, qui, ce soir-là, occupait la place d'honneur qu'il avait tant convoitée autrefois, à côté du roi, avant Chham, avant Athimin.

— Par le Destructeur, ce vent transperce la muraille ! dit Thu-kimnibol au moment où l'on servait le cuissot de thandibar rôti. J'avais oublié les rigueurs de l'hiver à Yissou !

Salaman, les yeux rougis par l'alcool, se versa une autre coupe de vin. La remarque de Thu-kimnibol avait été comme une gifle lancée à toute volée. Le roi pivota sur son siège et foudroya son hôte du regard.

— La douceur du climat de Dawinno te manque, hein ? Vous ne savez pas ce qu'est l'hiver là-bas ! Ne t'inquiète pas, tu seras bientôt rentré chez toi !

L'hiver, l'hiver dans toute sa rigueur, était quelque chose que la tribu n'avait pas eu à affronter depuis son arrivée à Vengiboneeza. L'ancienne capitale des yeux de saphir était nichée entre les montagnes et la mer, dans une zone climatique particulièrement favorisée, où la mauvaise saison était brève, où la température restait douce et où le seul inconvénient était la pluie, qui pouvait tomber plusieurs jours d'affilée. La Cité de Dawinno, beaucoup plus au sud, bénéficiait d'un bout à l'autre de l'année d'un climat d'une douceur exceptionnelle. Mais la cité du roi Salaman, malgré la protection que lui offrait l'ancien cratère de l'étoile de mort à l'intérieur duquel elle avait été bâtie, était exposée aux vents d'est qui soufflaient toute l'année du cœur du continent, là où le Long Hiver n'avait pas encore totalement relâché son étreinte.

L'hiver à Yissou était bref, mais il pouvait être d'une rigueur extrême. Quand les vents malins soufflaient, les arbres se dépouillaient de leur feuillage et le sol devenait sec et aride. Les récoltes étaient perdues et le bétail dépérissait. Quand les vents malins soufflaient, les habitants de la cité devenaient revêches et hargneux. Ils perdaient toute générosité et la mauvaise humeur était générale. De violentes disputes éclataient entre amis et entre compagnons, et parfois elles dégénéraient en rixes. La saison des vents ne durait que quelques semaines, mais tout le monde priait pour qu'elle s'achève au plus vite, comme leurs ancêtres avaient prié pendant d'innombrables générations pour que s'achève le Long Hiver.

— Et ce n'est que le début, dit Thaloin, la compagne de Salaman, d'une voix morne. Vous avez de la chance de partir, prince. Dans quelques semaines, nous aurons l'impression ici que le Long Hiver est revenu.

— Tais-toi ! lui ordonna Salaman avec rudesse.

— Mon seigneur, tu sais bien que c'est la vérité. Ce n'est que le début du vent !

— Vas-tu te taire, femme ! s'écria Salaman.

Il frappa du plat de la main sur le bois nu de la table avec une telle violence que les verres et la vaisselle tressautèrent, et qu'un peu de vin se renversa.

— Elle exagère, dit-il en se tournant vers Thu-kimnibol. Maintenant qu'elle commence à prendre de l'âge, l'hiver la pénètre jusqu'aux os et la rend grincheuse. Mais, crois-moi, nous ne souffrons de ce vent que pendant quelques semaines, puis il y a parfois un peu de neige et le printemps revient.

Il éclata d'un rire âpre, un rire sonore et forcé qui lui fit mal aux côtes.

— J'aime les changements de saisons. Je trouve cela très agréable. Pour ma part, je n'aimerais pas vivre dans un endroit où le temps est

immuablement beau, mais j'espère que le rafraîchissement de la température ne t'a pas causé trop de désagréments, mon cher cousin.

— Pas le moins du monde, mon cousin. Je supporte bien le froid.

— Notre bref hiver n'est vraiment pas très rigoureux, poursuivit Salaman. Qu'en dites-vous ? Hein ?

Le roi fit du regard le tour de la table. Chham inclina la tête, aussitôt imité par Athimin et par tous les autres, y compris Thaloin. Ils ne savaient que trop bien que Salaman était d'une humeur massacranche. Le vent recommença à souffler par rafales. Le roi sentit la colère monter un peu plus en lui et il s'efforça de la contenir.

Levant son verre, il l'agita vaguement dans la direction de Thu-kimnibol.

— Assez sur ce sujet ! Je porte un toast ! Un toast ! À mon cher ami, à mon cousin bien-aimé, Thu-kimnibol !

— Thu-kimnibol ! répéta précipitamment Chham.

— Thu-kimnibol ! reprirent tous les autres en chœur.

— Mon cher ami, dit le prince en levant son verre à son tour. Qui aurait cru, il y a vingt ans, que je serais ici ce soir, à cette table, sur ce siège devant ce feu brûlant dans l'âtre et que je me dirais : quel homme merveilleux, quel ami précieux, quel allié loyal ! À toi, mon cher Salaman.

Le roi l'observa en vidant son verre. Il avait l'air sincère. Il *était* sincère. Ils étaient véritablement devenus amis. Jamais je n'aurais cru cela possible, songea-t-il et les larmes embuèrent ses yeux. Ce cher Thu-kimnibol. Ce bon vieux Thu-kimnibol. Comme tu vas me manquer, quand tu seras parti !

— Du vin ! s'écria-t-il. Du vin pour Thu-kimnibol ! Et du vin pour le roi !

Weiwala se leva et remplit leurs verres avec empressement. Quand elle arriva près de Thu-kimnibol, il passa le bras autour de sa taille, puis laissa descendre la main le long de sa cuisse. Il ne laissait jamais passer une occasion de la caresser, de la toucher. Depuis que Weiwala partageait sa couche, Thu-kimnibol avait à peine regardé les autres femmes. Salaman s'en félicitait et se disait que cela déboucherait peut-être sur une alliance royale. On pouvait en effet imaginer que Thu-kimnibol prendrait le pouvoir à Dawinno quand le règne de Taniane s'achèverait, puisqu'il ne semblait pas y avoir une seule femme ayant les qualités requises pour lui succéder. Et il lui serait bien utile d'avoir une de ses filles sur le trône de Dawinno, auprès de Thu-kimnibol.

Il but une grande rasade de vin. Il commençait à se sentir un peu mieux ; le vent semblait tomber.

— Mon cher Thu-kimnibol, dit-il encore, au bout d'un moment.

Un bruit semblable à celui d'une gifle assenée par la main d'un

géant fit trembler les murs du palais. L'accalmie avait été de courte durée. Le vent recommençait à souffler et il redoublait de violence. Et, avec le retour du vent, la brève sensation de mieux-être de Salaman s'évanouit. Il sentit brusquement des pulsations frénétiques dans sa tête et un poids sur sa poitrine.

— Quelle nuit épouvantable, murmura Thaloin à Vladirilka. Ce vent va le rendre fou.

Elle avait parlé d'une voix à peine audible, dans un souffle, mais l'ouïe de Salaman devenait d'une extraordinaire finesse quand les vents malins le harcelaient. Les paroles de Thaloin frappèrent ses oreilles avec l'intensité d'un cri.

— Comment ? s'écria-t-il en se levant d'un bond. Qu'est-ce qu'il y a ? Tu crois que je vais devenir fou ? C'est bien ce que tu as dit ?

Thaloin eut un mouvement de recul et leva un bras pour se protéger le visage. Un silence de mort s'abattit sur la salle.

— Une nuit épouvantable, une horrible saison ! rugit Salaman en se dressant au-dessus d'elle. Une nuit épouvantable, une horrible saison ! Le Long Hiver est revenu ! Tu passes ton temps à te plaindre, femme ! Ne peux-tu donc te contenter de ce que tu as ? Je devrais te faire jeter dehors pour que tu voies ce qu'est vraiment le froid !

Le roi croise le regard de Thu-kimnibol. Il s'agrippe au bord de la table pour garder l'équilibre. Des vagues de colère traversent son cerveau comme de la lave en fusion. Il sent un énorme rugissement monter en lui. Il a toutes les peines du monde à se retenir d'envoyer dinguer Thaloin à l'autre bout de la salle. Sa compagne qu'il aime tant ! Peut-être a-t-elle raison. Peut-être est-il déjà devenu fou. Maudit vent, maudite saison !

Je suis en train de gâcher la soirée, se dit-il. Je suis en train de me couvrir de honte devant Thu-kimnibol et de faire honte à toute ma famille.

— Il faut m'excuser, dit-il à son hôte d'une voix rauque et étranglée. C'est le vent... Je ne me sens pas bien...

Il a une mine piteuse, mais c'est d'un regard furibond qu'il fait le tour des convives. Il les met au défi d'ouvrir la bouche ; mais nul ne dit mot. Ses trois compagnes sont terrifiées. Thaloin est prête à se jeter sous la table et Vladirilka semble atterrée. Seule Sinithista, la plus calme et la plus solide des trois, paraît tant soit peu maîtresse d'elle-même.

— Toi, dit-il en lui faisant signe de quitter le groupe des femmes pour venir à lui.

Puis, sa compagne sur ses talons, il se retire en tanguant et se dirige vers sa chambre, accompagné par les mugissements du vent.

Au milieu de la nuit, un affreux cauchemar saisit le roi. Salaman

imagine qu'il est couché non avec sa jeune compagne Sinithista, mais avec une femme hijk dont le corps dur, à la peau squameuse, se presse contre le sien.

Des griffes couvertes de poils noirs de ses membres supérieurs, elle lui caresse la joue. Elle a refermé sur ses cuisses ses puissantes pattes de derrière articulées et le tient par la taille avec sa paire de bras intermédiaires. Ses immenses yeux brillants aux nombreuses facettes le contemplent passionnément. Elle émet des sons rudes et âpres de plaisir. Mais le pire, c'est qu'il l'étreint avec une égale ferveur, que ses doigts courent tendrement sur les tubes respiratoires orange vif qui pendent de chaque côté de sa tête, que sa bouche cherche avidement le grand bec acéré. Et sa verge, dure, démesurément gonflée par le désir, est entièrement plongée dans quelque mystérieux orifice qui se perd à l'intérieur du long thorax anguleux.

Il pousse un cri d'horreur, un affreux hurlement de douleur et de rage mêlées, à faire crouler le mur de la cité, et il se dégage. D'un bond gigantesque, il saute du lit et se met frénétiquement en quête d'un bougeoir.

— Mon seigneur ? dit Sinithista d'une petite voix plaintive.

Nu devant la fenêtre, le corps secoué de tremblements convulsifs, Salaman réussit à trouver le bougeoir et il découvrit la phosphobaie. Mais non, il n'y avait pas de hijk ! Rien que Sinithista, dressée sur son séant, et qui le regardait, les yeux écarquillés. Elle tremblait. Sa poitrine montait et descendait à une allure précipitée, et ses parties génitales étaient gonflées par l'excitation. Il baissa les yeux et vit sa verge, encore raide, qui palpitait douloureusement. Ce n'était donc qu'un mauvais rêve. Il s'était accouplé avec Sinithista dans son sommeil d'ivrogne et il l'avait prise pour... pour...

— Qu'est-ce qui te trouble tant, mon seigneur ? demanda-t-elle.

— Rien. Rien du tout. Un rêve horrible.

— Reviens donc te coucher.

— Non, dit-il, l'air sombre.

Il sait que s'il se rendort, le rêve reviendra le saisir. Peut-être qu'en chassant Sinithista de la chambre... Non, non, ce serait encore pire de rester seul. Il n'osera pas fermer les yeux, même l'espace d'un instant, car la terrifiante image du monstre apparaîtra derechef.

— Mon seigneur, murmura Sinithista en sanglotant doucement.

Il eut pitié d'elle. Il venait de l'abandonner au beau milieu d'un accouplement, il semblait la repousser avec mépris, alors qu'il n'avait pas passé une nuit avec elle depuis plusieurs semaines, depuis qu'il avait succombé à la fascination que Vladirilka exerçait sur lui.

Mais il n'était pas question de retourner se coucher.

Salaman s'approcha d'elle et posa la main sur son épaule.

— Ce rêve m’a tellement troublé que j’ai besoin d’aller respirer, dit-il d’une voix très douce. Je reviendrai plus tard, quand j’aurai mis de l’ordre dans mes idées. Rendors-toi.

— Le cri que tu as poussé était si terrifiant...

— Oui, dit-il.

Il prit un peignoir qu’il jeta sur ses épaules et quitta la pièce.

Le palais était plongé dans l’obscurité. L’air était glacial. Les vents déchaînés battaient les murs, apportant avec eux des volutes de neige tourbillonnant comme des fantômes furieux. Mais il ne pouvait pas rester là ; tout l’édifice lui semblait contaminé par le monstrueux cauchemar. Il descendit jusqu’aux écuries. Deux palefreniers levèrent à son entrée un regard ensommeillé, puis, voyant que c’était le roi, ils se rendormirent. Ils avaient l’habitude de ses caprices. Le fait qu’il vienne chercher un xlendi au beau milieu de la nuit n’avait rien de vraiment insolite.

Il choisit une monture et quitta le palais pour prendre la direction du mur et de son pavillon.

La tempête faisait rage et le vent était si impétueux que Salaman se demanda par quel miracle la lune n’avait pas encore été emportée par la tourmente. Les violentes rafales apportaient plus de neige qu’il n’en avait jamais vu tomber, assez pour recouvrir le sol d’une couche immaculée déjà épaisse de la longueur d’un doigt et qui augmentait à vue d’œil. Il se retourna et vit à la clarté diffuse de la lune que son xlendi laissait sur le tapis de neige l’empreinte profonde de ses sabots.

Salaman attacha sa monture au-dessous du pavillon et il grimpa l’escalier quatre à quatre jusqu’au chemin de ronde. Son cœur lui martelait la cage thoracique. Arrivé à l’intérieur du pavillon, le roi posa les mains sur le rebord de la fenêtre et passa la tête par l’ouverture, sans se soucier des bourrasques glacées qui le giflaient. Il avait besoin de nettoyer son esprit, d’en arracher tous les lambeaux du rêve qui l’avait assailli dans son sommeil profond d’ivrogne.

À la clarté intermittente de la lune qui perçait à travers les tourbillons de neige, le paysage qui s’étendait au pied de la muraille avait la blancheur d’un linceul. Un vent cinglant soulevait les flocons et les projetait en l’air pour leur donner des formes changeantes à l’aspect sinistre. Le roi était incapable de chasser de sa bouche le goût du bec de la femelle hjjk. Son membre viril était au repos, mais il éprouvait les élancements douloureux du désir insatisfait et il avait l’impression qu’un feu glacé brûlait tout le long de la hampe, le signe qu’il avait dû être en contact avec quelque fluide corrosif pendant son accouplement contre nature.

Peut-être devrais-je descendre, se dit Salaman. Me déshabiller et me rouler nu dans la neige jusqu’à ce que je sois lavé de...

— Père ?

— Qui est là ? demanda Salaman en pivotant sur lui-même.

— C'est Biterulve, père.

Le garçon qui se tenait dans le vestibule du pavillon passa timidement la tête dans l'embrasure de la porte. Il avait les yeux démesurément ouverts.

— Tu nous as fait peur, père. Quand ma mère m'a dit que tu t'étais brusquement levé et que tu étais sorti de ta chambre comme un fou... Et puis, on t'a vu quitter le palais...

— Tu m'as suivi ? s'écria Salaman. Tu m'as espionné ?

Il bondit vers le frère adolescent, l'attira brutalement dans le pavillon et le gifla à trois reprises, de toutes ses forces. Biterulve poussa un cri, autant de surprise que de douleur sans doute, après la première gifle, mais il reçut les autres en silence. Le roi vit les yeux béants d'étonnement de son fils briller à la clarté de la lune et le reflet de cette lumière dans les flocons tourbillonnants. Il lâcha le jeune prince et recula en titubant vers la fenêtre.

— Père, dit doucement Biterulve.

Il s'avança vers lui, les bras grands ouverts, sans se soucier des risques qu'il courait.

Tout le corps du roi fut parcouru d'un grand frisson convulsif. Salaman prit l'enfant dans ses bras et l'étreignit si fort qu'il en eut le souffle coupé. Puis il le lâcha.

— Je n'aurais pas dû te frapper, dit-il très doucement. Mais tu n'aurais pas dû me suivre jusqu'ici. Tu sais très bien que nul n'a le droit de venir me voir dans mon pavillon pendant la nuit.

— Tu avais tellement peur, père. Ma mère m'a dit que tu semblais avoir perdu la raison.

— Peut-être l'avais-je perdue.

— Pouvons-nous t'aider, père ?

— J'en doute. J'en doute fort.

Salaman ouvrit de nouveau les bras au jeune prince, il le prit au creux de son épaule et le serra très fort contre lui.

— J'ai fait un rêve cette nuit, mon garçon, dit-il d'une voix sépulcrale, un rêve si terrible que je ne puis le raconter ni à toi, ni à quiconque, et dont je dirais seulement qu'il était assez effrayant pour enlever la raison à un homme comme on enlève la peau d'un fruit. Ce rêve me fait encore souffrir et je ne parviendrai peut-être jamais à libérer mon esprit de son empreinte.

— Oh ! Père ! Père !...

— C'est à cause de ce temps épouvantable. Du vent malin qui me martèle le crâne et qui, d'année en année, me rapproche un peu plus de la folie.

— Veux-tu que je te laisse seul maintenant ? demanda Biterulve.

— Oui... Non. Non, reste.

La mine sombre, le roi se retourna et son regard se perdit dans les ténèbres qui s'étendaient au-delà du mur. Mais il garda le jeune prince à ses côtés.

— Tu sais combien je t'aime, Biterulve.

— Bien sûr que je le sais.

— Je voudrais te dire que, si je t'ai frappé... c'est à cause de cette folie qui me possède. Mais ce n'est pas moi...

Biterulve hocha la tête, mais il garda le silence. Salaman le serra derechef contre lui. La rage qui l'avait saisi retombait petit à petit.

— Est-ce encore l'effet de ma folie, demanda-t-il en fouillant la nuit du regard, ou bien est-ce une silhouette que j'aperçois là-bas ? Un cavalier sur un xlendi, qui arrive sur la Route du Sud ?

— Mais oui, père, tu as raison ! Je le vois, moi aussi !

— Mais qui pourrait bien arriver en pleine nuit, avec un temps pareil ?

— Qui que ce soit, il faut lui ouvrir la porte.

— Attends, dit Salaman. Ohé ! Vous, là-bas ! hurla-t-il en mettant ses mains en porte-voix. Vous m'entendez ?

Mais sa voix avait de la peine à couvrir le bruit du vent.

Le xlendi, trébuchant dans la neige, semblait être arrivé au bout de ses forces. Le cavalier n'avait pas l'air en meilleur état. Il gardait la tête baissée et s'agrippait désespérément à sa selle.

— Qui êtes-vous ? cria Salaman. Quel est votre nom ?

L'étranger releva lentement la tête. Il émit un son rauque et inarticulé, absolument inaudible dans la tempête.

— Comment ? hurla Salaman. Qui êtes-vous ? L'homme émit le même son, mais d'une voix encore plus faible que la première fois.

— Il va mourir, père ! s'écria Biterulve. Laisse-le entrer ! Quel mal peut-il nous faire ?

— Un inconnu... en pleine nuit, dans la tempête...

— Il est tout seul, plus mort que vif, et nous sommes deux.

— Et s'il y en avait d'autres, tapis dans l'obscurité, attendant que la porte s'ouvre...

— Père !

Quelque chose dans le ton du jeune prince frappa l'esprit troublé du roi. Il hocha la tête et cria au cavalier de se diriger vers la porte. Salaman et son fils descendirent lui ouvrir, mais l'étranger eut toutes les peines du monde à guider sa monture à l'intérieur de l'enceinte. Le xlendi avançait en zigzag et traçait dans la neige un chemin sinueux. À deux reprises, l'étranger faillit tomber de l'animal chancelant et, quand il eut enfin réussi à franchir la porte, il lâcha les rênes et se laissa glisser sur le flanc de l'animal. Il tomba sur les genoux et les coudes, et le roi fit signe à Biterulve de l'aider à se relever.

C'était un Beng. Des peaux et des fourrures retenues par une

corde jaune emmaillotaient son corps, mais il avait l'air transi de froid. L'homme avait les yeux vitreux sous son casque et une couche brillante de glace s'accrochait à sa fourrure d'un pâle jaune rosâtre, une teinte très rare pour un Beng.

— Nakhaba ! s'écria-t-il brusquement, secoué par un frisson si violent qu'on eût dit qu'il allait lui arracher la tête. Quel temps ! Ce froid brûle comme le feu ! Est-ce le retour du Long Hiver ?

— Qui êtes-vous ? demanda Salaman d'une voix dure.

— Emmenez-moi... au chaud...

— Dites-moi d'abord qui vous êtes !

— Un courrier. Envoyé par le chef Taniane. Un message pour le prince Thu-kimnibol.

Le Beng oscilla sur ses jambes et faillit tomber. Puis il se redressa en rassemblant ses dernières forces.

— Je m'appelle Tembi Somdech, dit-il d'une voix plus grave et plus ferme. Je fais partie de la garde de la Cité de Dawinno. Au nom de Nakhaba, conduisez-moi immédiatement auprès du prince Thu-kimnibol.

Et il tomba tout d'un bloc, la face dans la neige.

Salaman, le front barré par un pli d'inquiétude, le prit dans ses bras et le souleva aussi facilement qu'un sac de plumes. Il fit signe à Biterulve de rassembler les xlendis, les deux leurs et celui du messager, et de nouer les rênes pour pouvoir conduire les trois animaux ensemble. C'est à pied qu'ils s'enfoncèrent dans les rues de la cité. Il y avait un poste de garde à quelques centaines de pas.

Juste avant d'y arriver, Salaman découvrit une scène si étrange qu'il commença à se demander s'il avait vraiment quitté son lit, ou s'il dormait encore auprès de Sinithista. Une centaine de pas après le corps de garde une petite place s'ouvrait sur la rue et Salaman, portant toujours l'étranger sans connaissance dans ses bras, la voyait de l'endroit où il se trouvait devant le bâtiment. Sur cette place, une vingtaine ou une trentaine d'individus gambadaient et dansaient à la lumière des flambeaux qu'ils portaient. Il y avait des hommes et des femmes, et aussi quelques enfants, tous nus ou à peine vêtus d'une écharpe, ou d'une ceinture, qui exécutaient dans l'allégresse une danse endiablée, battant l'air de leurs bras, rejetant violemment la tête en arrière et levant haut les genoux.

Sous le regard ahuri de Salaman, ils achevèrent le tour de la place et disparurent à l'autre bout, dans la rue des Confiseurs.

— Biterulve ? dit-il pensivement. As-tu vu ces gens sur la place du Soleil ?

— Les danseurs ? Oui, père.

— La cité tout entière est-elle devenue folle cette nuit, ou bien est-ce moi, tout seul ?

— Je pense que ce sont des Consentants.

— Des Consentants ? Qu'est-ce que c'est que ça ?

— C'est un groupe de gens... de gens qui...

Mais Biterulve ne put achever sa phrase. Il leva les mains, les paumes tournées vers le ciel, en signe de confusion.

— Je ne sais pas très bien, père, reprit-il. Tu devrais demander à Athimin. Il est plus au courant que moi... Si nous ne mettons pas cet homme à l'abri, père, il va mourir.

— Oui, tu as raison, dit Salaman, la tête toujours tournée vers la place vide.

Il se demanda si, en y allant, il verrait la trace de leurs pas dans la neige, ou si les paroles de Biterulve faisaient également partie de son rêve.

Des Consentants ? se dit-il. Des Consentants. Mais à quoi consentent-ils ? Ou qui acceptent-ils ?

Il se retourna enfin et transporta le messager à l'intérieur du corps de garde.

Les trois gardes du poste, les yeux gonflés, manifestement surpris en plein sommeil, s'avancèrent en titubant. Quand ils virent que c'était le roi, ils poussèrent un cri horrifié et reculèrent avec force courbettes. Mais Salaman n'avait pas le temps de s'occuper d'eux dans l'immédiat.

— Préparez un lit et du bouillon chaud pour cet homme, ordonna-t-il, et allez lui chercher des vêtements secs. Veux-tu aller voir dans les sacoches de son xlendi, ajouta-t-il d'une voix plus douce en s'adressant à Biterulve. Je veux prendre connaissance de ce message avant qu'il arrive entre les mains de Thu-kimnibol.

Il attendit le retour de son fils, le regard fixé sur le bout de ses doigts.

Biterulve revint quelques minutes plus tard, un rouleau à la main.

— Je pense que c'est ça, dit-il.

— Lis-le-moi. Mes yeux sont fatigués, cette nuit.

— Il est scellé, père !

— Brise le sceau, mais fais-le proprement.

— Est-ce bien raisonnable, père ?

— Donne-moi ça ! s'écria Salaman en lui arrachant le rouleau des mains.

Il était en effet fermé par le sceau rouge de Taniane portant l'empreinte du chef. Un message secret adressé à Thu-kimnibol. Eh bien, aucun sceau n'était inviolable. Le roi ordonna aux gardes de lui apporter un couteau et une torche, puis il commença à chauffer le sceau jusqu'à ce que la substance dont il était fait soit assez amollie pour qu'il puisse l'ouvrir, libérant la large feuille de vélin enroulée.

— Lis-moi tout de suite ce message, dit le roi.

Biterulve posa les doigts sur le vélin et le texte du message

apparut. Comme il n'avait pas l'habitude de l'écriture qui, sous l'influence de la langue Beng, avait maintenant cours dans la Cité de Dawinno, il hésita quelques instants. Mais il ne lui fallut pas longtemps pour s'adapter.

— C'est très court, dit-il. Taniane dit seulement : *Rentre immédiatement, toutes choses cessantes*. Et elle ajoute : *La situation est très grave. Nous avons besoin de toi*.

— C'est tout ?

— Il n'y a rien d'autre, père.

Salaman prit la feuille de vélin, l'enroula de nouveau et replaça soigneusement le sceau.

— Remets le rouleau dans la sacoche où tu l'as trouvé, dit-il à son fils.

Un garde apparut.

— Il refuse de boire le bouillon chaud, sire. Il est trop faible. Il a l'air épuisé par le manque de nourriture et il a beaucoup souffert du froid. Je pense qu'il risque de mourir.

— Faites-le-lui avaler de force, dit le roi. Je ne veux pas qu'il claque dans mes bras. Allons, ne restez pas là, empoté !

— C'est inutile, sire, dit un autre garde en s'avançant. Il est mort.

— Mort ? Vous en êtes sûr ?

— Il s'est redressé d'un seul coup, il a crié quelque chose en Beng et tout son corps s'est mis à trembler d'une manière affreuse. Puis il est retombé sur le lit et, depuis, il ne bouge plus.

Ces gens du sud, se dit Salaman. Incapables de supporter un voyage de quelques semaines dans le froid.

Mais, pour les gardes, il fit précipitamment quelques signes sacrés et entonna un psaume à Yissou.

Puis il leur ordonna d'aller quérir un guérisseur, pour le cas où il resterait encore un souffle de vie dans le corps du messager. Et aussi de prendre toutes les dispositions utiles pour l'inhumation.

— Tu vas emmener son xlendi dans les écuries du palais, dit-il à Biterulve, puis tu monteras les sacoches dans ma chambre et tu les mettras sous clé. Ensuite, tu iras réveiller Thu-kimnibol, tu lui raconteras ce qui s'est passé et tu lui diras qu'on lui remettra le message demain matin.

— Et toi, père ?

— Je pense que je vais remonter un petit moment dans le pavillon. J'ai besoin de mettre de l'ordre dans mes idées.

Il sortit. En débouchant dans la rue, il tourna la tête vers la gauche pour voir si les Consentants n'étaient pas revenus danser sur la place du Soleil. Mais elle était déserte. Il porta la main à sa tête qui lui élançait encore, puis il se baissa et ramassa une poignée de neige qu'il frotta sur son front douloureux. Il eut l'impression que cela lui faisait

du bien.

L'aube n'allait pas tarder à se lever. Le vent mugissait toujours avec la même intensité, mais il ne tombait plus que quelques flocons de neige. Elle formait sur le sol un épais tapis. Salaman n'avait pas souvenir d'une chute de neige aussi abondante depuis trente ans. Était-ce pour cela que ces énergumènes étaient sortis ? Pour danser dans la neige et manifester leur joie devant un événement aussi rare ?

— Des Consentants, murmura-t-il. Des Consentants.

Il faut que je parle de cela avec Athimin. Dès que possible.

Il remonta l'escalier menant au chemin de ronde et demeura un long moment immobile devant la fenêtre de son pavillon, le regard perdu dans l'immensité neigeuse des plaines du sud, jusqu'à ce que son esprit soit entièrement vide et que la tension de ses muscles se soit un peu relâchée. Il vit poindre à l'orient les premières lueurs rosées du jour naissant. La nuit tout entière n'avait été qu'un rêve interminable. Mais il se sentait étrangement dispos, comme s'il avait accédé à un état où la simple possibilité de la fatigue n'existait pas... Ou bien, peut-être, comme s'il était mort sans s'en rendre compte, à un moment ou à un autre de cette nuit de folie.

Il redescendit lentement l'escalier jusqu'au pied de la muraille, enfourcha son xlendi et regagna le palais en traversant la cité qui commençait de s'éveiller.

Athimin fut le premier à être admis dans la Salle des Cérémonies où Salaman, étrangement impassible, était assis sur le trône royal. Il y avait quelque chose de curieux dans l'attitude du prince qui s'avavançait vers le trône, une singulière hésitation qui déplut au roi. Athimin avait d'ordinaire la démarche énergique et décidée qui seyait au deuxième des huit fils du roi. Mais, ce matin-là, c'est d'un pas furtif qu'il marchait en lançant à son père des regards méfiants et en semblant prêt à lever le bras pour se protéger le visage.

— Que les dieux t'accordent une bonne journée, père, dit-il d'une voix étrangement peu assurée. Il paraît que tu as passé une mauvaise nuit. La dame Sinithista...

— Je vois que tu lui as déjà parlé.

— Nous avons déjeuné tous les trois, avec Chham, et elle semblait très perturbée. Elle nous a dit que tu avais fait un horrible cauchemar et que tu étais sorti en pleine nuit, comme un possédé...

— La dame Sinithista, le coupa Salaman, ferait mieux de fermer sa bouche royale, sinon je me chargerai de le faire. Mais je ne t'ai pas demandé de venir pour parler de la nature de mes rêves, poursuivit-il en lançant au prince un regard pénétrant. Qui sont les Consentants, Athimin ?

— Les Consentants, sire ?

— Oui, les Consentants. Tu connais ce terme, n'est-ce pas ?

— Euh ! Oui, père. Mais je m'étonne que, toi, tu le connaisses.

— Je l'ai appris cette nuit et ce fut l'une de mes nombreuses aventures nocturnes. Je me trouvais dans la rue, devant le corps de garde, quand j'ai aperçu sur la place du Soleil un groupe de lunatiques qui dansaient nus dans la neige. J'ai demandé à Biterulve qui m'accompagnait qui étaient ces gens et il m'a répondu : « Ce sont des Consentants, père. » Mais il a été incapable de m'en dire plus. Il a quand même ajouté que tu serais à même de me renseigner.

Athimin se dandinait nerveusement d'une jambe sur l'autre. Salaman ne l'avait jamais vu aussi indécis, aussi agité, et il commençait à flairer un relent de trahison.

— Ce sont des Consentants, père... Ces danseurs que tu as vus... Ces gens que tu as qualifiés à juste titre de cinglés...

— J'ai employé le mot lunatique. Ceux qui sont soumis aux influences de la lune et atteints de folie, même si, pendant qu'ils dansaient, l'astre de la nuit n'était guère visible à travers les bourrasques de neige. Qui sont ces gens, Athimin ?

— Des gens bizarres et malheureux dont l'esprit est dérangé par des sornettes et des inepties. Il faut avoir le cerveau un peu dérangé pour aller danser quand soufflent les vents malins ou pour s'ébattre tout nu dans la neige. Rien ne les embarrasse, car ils ont la conviction que la mort n'est pas importante, qu'il ne faut jamais reculer devant un risque, mais faire tout ce qu'on juge bon de faire, sans crainte ni gêne.

Salaman se pencha vers lui, les mains crispées sur les accoudoirs du trône de Harruel.

— Tu penses donc qu'il s'agit d'une nouvelle philosophie ?

— Plutôt une sorte de religion, sire. En tout cas, telle est notre opinion. Ils ont élaboré une doctrine qu'ils s'enseignent mutuellement, ils ont un livre, leur Écriture, et ils tiennent des réunions secrètes auxquelles pas un seul de nos espions n'a encore pu assister. Tu sais, nous commençons seulement à les comprendre. Il semble que leur admiration soit principalement excitée par les yeux de saphir qui ont su conserver leur calme à l'approche du Long Hiver et qui ont accueilli la mort avec indifférence. Les Consentants affirment que tel est le grand message de Dawinno le Destructeur : accepter la mort avec indifférence, car la mort est un simple aspect du changement et qu'elle a en conséquence un caractère sacré.

— L'indifférence devant la mort, dit Salaman d'un air songeur. L'acceptation de la mort en tant qu'aspect du changement.

— Voilà pourquoi ils s'appellent les Consentants, dit Athimin. Ils acceptent le caractère inéluctable de la mort, car telle est en réalité la volonté des dieux. Ils font donc tout ce qui leur passe par la tête, sans

se soucier ni des risques, ni des inconvénients.

Salaman serra violemment les poings. Il sentait monter en lui une nouvelle flambée de rage après les heures de calme profond qu'il avait connues au petit matin.

Ainsi la Cité de Dawinno n'était pas la seule à être infectée par une nouvelle et grotesque croyance. Par tous les dieux ! Cela le dégoûtait d'apprendre que cette folie s'exerçait librement, devant son nez ou presque ! Ce culte du martyr pouvait mener tout droit à l'anarchie ! Ceux qui n'ont peur de rien sont capables de tout. Et la Cité de Yissou n'avait que faire d'un culte de la mort. Ce dont elle avait besoin, c'était de vie ! Rien d'autre que la vie, le développement, la croissance, le dynamisme !

— C'est de la folie furieuse ! hurla-t-il en se levant. Et combien de ces lunatiques y a-t-il dans notre cité ?

— Nous en avons dénombré cent quatre-vingt-dix, père. Mais ils sont peut-être plus nombreux.

— Tu sembles savoir pas mal de choses sur ces Consentants.

— J'enquête sur eux depuis un mois, père.

— Vraiment ? Et tu ne m'en as pas touché un mot ?

— Nos recherches n'en étaient encore qu'au commencement... Nous voulions en savoir un peu plus avant de...

— Un peu plus ! rugit Salaman. Un culte absurde se répand comme une peste dans la cité et tu voulais en savoir plus long avant de m'informer de son existence ! Il fallait donc me laisser dans une ignorance complète ? Pourquoi ? Et pendant combien de temps ? Pendant combien de temps, hein ?

— Les vents malins soufflaient, père, et nous avons pensé que...

— Ah ! Je comprends tout maintenant !

Il fit un pas en avant et, levant le bras dans le même mouvement, il frappa brutalement le prince sur la joue. La tête de Athimin fut projetée en arrière et, aussi robuste qu'il fût, il faillit perdre l'équilibre sous la violence du coup. Une lueur de rage brilla fugitivement dans les yeux du prince, mais il se ressaisit et s'écarta du trône en respirant profondément et en se frottant la joue. Il considéra son père avec une expression totalement incrédule.

— Voilà donc comment cela commence, dit Salaman d'une voix très calme, après un long silence. Le vieux roi est considéré comme un être si instable, à l'esprit si facilement dérangé pendant la mauvaise saison qu'on lui cache tous les événements d'importance qui ont lieu dans la cité afin d'éviter que la contrariété qu'il pourrait en concevoir le pousse à prendre des mesures regrettables. C'est le début : on préserve le vieux roi des informations les plus alarmantes à une période de l'année où il est connu pour sa conduite impétueuse. L'étape suivante consiste à le préserver des nouvelles les plus anodines

afin de lui éviter tout déplaisir. La moindre contrariété pourrait le rendre dangereux. Qui sait ? Un peu plus tard, les princes se réunissent et estiment que le vieux roi est devenu si fantasque et si versatile qu'on ne peut plus avoir confiance en lui, même pendant la belle saison. On le fait descendre de son trône avec ménagement, on se répand en excuses et on l'envoie finir ses jours sous bonne garde dans quelque palais plus modeste tandis que son fils aîné prend sa place sur le trône de Harruel et que...

— Père ! s'écria Athimin d'une voix étranglée. Il n'y a pas un mot de vrai dans tout cela ! Je jure sur tous les dieux que jamais cela n'est venu à l'esprit d'aucun...

— Tais-toi ! tonna Salaman en faisant mine de lever la main pour lui assener une autre gifle. Vous... et vous, poursuivit-il en faisant signe à deux gardes de s'approcher du trône, conduisez immédiatement le prince Athimin à la prison nord et incarcérez-le jusqu'à ce que j'aie statué sur son sort.

— *Père !*

— Tu auras tout le temps de réfléchir à tes erreurs dans ta cellule, dit le roi. Et je te ferai parvenir de quoi écrire pour que tu prépares un rapport détaillé sur tes fameux Consentants, où tu me diras tout ce que tu as été trop lâche ou trop perfide pour me révéler avant que je commence à te tirer les vers du nez. Car tu ne m'as pas tout dit, j'en suis persuadé. Je veux que tu ne me caches rien, c'est compris ? Emmenez-le ! ordonna-t-il aux gardes avec un geste impérieux du bras.

Athimin lui lança un dernier regard ahuri et atterré, mais il n'ouvrit pas la bouche et il ne résista pas aux gardes qui, l'air tout aussi stupéfait que lui, l'entraînèrent hors de la salle.

Salaman reprit place sur le trône, s'appuya contre le dossier d'obsidienne et se força à respirer profondément et régulièrement. Il se rendit compte que, malgré sa fureur et ses vociférations, il commençait déjà à retrouver sans difficulté l'étrange calme céleste qui s'était emparé de lui à l'aube, dans son pavillon.

Mais le coup qu'il avait porté à Athimin lui faisait mal à la main.

J'ai frappé deux de mes fils en très peu de temps, songea-t-il.

Il n'avait pas souvenir d'avoir jamais frappé aucun d'eux, mais là, en quelques heures, il venait d'en gifler deux et en outre, il avait envoyé Athimin en prison. Sans doute l'effet des vents malins. Mais Biterulve avait enfreint une règle intangible en venant le trouver dans son pavillon. Peut-être s'était-il imaginé que, puisqu'il avait été autorisé à y monter une fois, il pouvait recommencer quand bon lui semblait. Quant à Athimin... Il ne manquait pas d'audace tout de même. Ne pas lui révéler l'existence des Consentants ! Il s'agissait d'un

grave manquement au devoir, qui devait être châtié, même si celui qui s'en était rendu coupable était l'un des princes du sang. *Surtout* si c'était l'un des princes du sang.

Et pourtant... Frapper le doux Biterulve... et Athimin, si pondéré et si capable, qui pourrait devenir roi un jour, si un malheur devait arriver à son frère Chham...

Tant pis. Il faudrait bien qu'ils lui pardonnent. Il était leur père et leur roi. Et les vents malins soufflaient.

Salaman s'enfonça un peu plus dans le trône en caressant distraitement les accoudoirs. Son esprit était calme et, en même temps, il fonctionnait toute allure, à une vitesse dépassant presque l'entendement. Des pensées, des idées et des plans tourbillonnaient dans sa tête avec l'impétuosité de violentes bourrasques. Il établissait des rapprochements insolites. Il découvrait de nouvelles possibilités. Est-ce vraiment le martyr que recherchent ces Consentants ? Si tel est le cas, tant mieux. Une poignée de martyrs fera l'affaire. S'ils aspirent tellement au martyr, nous leur donnerons satisfaction. Et tout le monde sera content.

Il lui faudrait avoir une petite conversation avec le chef de ces Consentants.

Il entendit du bruit dans le couloir.

— Le prince Thu-kimnibol, annonça un héraut.

La haute silhouette du fils de Harruel s'encadra dans l'embrasement de la porte.

— Te voilà bientôt prêt à nous quitter, n'est-ce pas ? demanda Salaman.

— Nous pourrions prendre la route dans quelques heures, dit Thu-kimnibol. À moins que la tempête ne reprenne, ajouta-t-il en s'avançant dans la salle. J'ai appris par ton fils qu'un messenger de Dawinno est arrivé pendant la nuit.

— Oui, un Beng, un membre de la garde. Le malheureux a été pris dans la tempête. Il est mort dans mes bras, pour ainsi dire. Il avait un message pour toi... Là-bas, sur la table.

— Avec ta permission, mon cousin...

Thu-kimnibol saisit prestement le rouleau qu'il considéra avec attention, puis il l'ouvrit sans prendre le temps d'inspecter le sceau. Il prit connaissance du message en laissant lentement courir ses doigts sur le vélin, le lisant plusieurs fois, à ce qu'il semblait. La lecture semblait être un exercice ardu pour Thu-kimnibol.

— C'est un message du chef, dit-il en relevant enfin la tête. Heureusement que je suis prêt à partir dès aujourd'hui, mon cousin, car Taniane me donne l'ordre de rentrer sur-le-champ à Dawinno. Elle semble avoir des ennuis.

— Des ennuis ? Elle ne précise pas de quel genre ?

— Tout ce qu'elle dit, fit Thu-kimnibol avec un haussement d'épaules, c'est que la situation est très grave.

Il commença à aller et venir dans la vaste salle.

— Mon cousin, dit-il au bout d'un moment, tout cela m'inquiète fort. D'abord, les assassinats, puis les marchands du convoi d'automne qui nous apportent des rumeurs de troubles, d'une crise, de l'apparition d'une nouvelle religion, et maintenant ce message. « Rentre immédiatement, me dit-elle. La situation est très grave. » Par Yissou ! Comme j'aimerais pouvoir être là-bas en ce moment ! Si seulement je pouvais voler, mon cousin !

Il s'interrompt et entreprit de se calmer.

— Mon cher cousin, reprit-il sur un ton entièrement différent, pourrais-tu m'éclairer un peu sur tout cela ?

— Sur quoi, mon cousin ?

— Sur les événements qui se produisent à Dawinno. Je me demandais si tu n'aurais pas reçu un rapport de source confidentielle, quelque chose qui pourrait me donner une idée de ce à quoi je dois m'attendre.

— Rien du tout.

— Et tes agents si efficaces et si grassement payés...

— Ils ne m'ont rien appris, mon cousin. Absolument rien. Crois-tu que je te le cacherais, si j'avais des nouvelles de ta cité ? poursuivit le roi au bout de quelques instants, pour dissiper le silence pesant qui s'installait entre eux. Nous sommes alliés, toi et moi, et même amis. L'aurais-tu déjà oublié ?

— Pardonne-moi, mon cousin, dit Thu-kimnibol, l'air penaud. Je me posais simplement la question...

— Tu en sais aussi long que moi sur ce qui se passe là-bas, mais, tu sais, la situation n'est peut-être pas aussi grave que Taniane le pense. Elle vient de traverser des moments pénibles. Elle commence à se faire vieille, elle est fatiguée, elle a une fille difficile. Tu trouveras peut-être une certaine instabilité à Dawinno, mais je te garantis que ce ne sera pas le chaos, que la cité ne sera pas la proie des flammes et que tu ne trouveras pas des hijk en train de prêcher l'amour de la Reine à l'intérieur du Praesidium. Taniane a simplement estimé qu'elle avait besoin de la force de ton bras pour la soutenir en cette période troublée. Et tu vas la lui apporter. Tu vas l'aider à faire tout ce qu'il faut pour rétablir l'ordre et tout se passera bien. N'oublie pas que tu rentres chez toi après avoir conclu une alliance et que cette alliance doit déboucher sur une guerre. Et, crois-moi, mon cousin, rien ne vaut la perspective d'une guerre pour rétablir le calme dans un pays en proie à l'agitation !

— Peut-être, dit Thu-kimnibol avec un sourire. Ce que tu dis me paraît tout à fait sensé.

— Évidemment, dit Salaman. Tu peux te mettre en route, ajouta-t-il avec un grand geste d'adieu. Tu as fait tout ce que tu avais à faire ici et maintenant ta cité a besoin de toi. Une guerre se prépare et tu seras l'homme de la situation quand les hostilités seront engagées.

— Crois-tu qu'elles le seront ? Nous avons parlé de la nécessité d'un incident, Salaman, d'une provocation, quelque chose qui mette le feu aux poudres, un prétexte que je puisse saisir pour convaincre les miens d'envoyer des troupes au nord afin d'opérer la jonction avec les tiennes...

— J'en fais mon affaire, dit Salaman.

Plus au sud, dans la Cité de Dawinno, le mauvais temps sévissait également. Pas de vent malin, ni de grêle, ni de neige, mais des pluies continues tombant sans relâche depuis plusieurs semaines, formant des torrents boueux à flanc de colline et provoquant des inondations dans les rues. Le pire de tous les hivers depuis la fondation de la cité. Le ciel restait désespérément bouché, l'air était froid et saturé d'humidité, le soleil semblait avoir définitivement disparu.

On commençait à se demander chez les gens simples si une nouvelle étoile de mort ne s'était pas fracassée sur la Terre, provoquant le retour du Long Hiver. Mais, depuis qu'ils avaient quitté les cocons, les gens simples se posaient ce genre de question chaque fois que le temps n'était pas à leur convenance. Les gens avertis, eux, savaient qu'ils n'avaient pas à craindre de subir de leur vivant les rigueurs d'un nouveau Long Hiver, que ce type de cataclysme ne frapperait plus la Terre avant plusieurs millions d'années et que celui que la planète avait subi récemment était bel et bien terminé. Mais eux aussi rongeaient leur frein en attendant la fin de l'interminable déluge et se lamentaient en voyant le rez-de-chaussée de leurs magnifiques demeures recouvert par les eaux.

Nialli Apuilana ne quittait que rarement sa chambre, au dernier étage de la Maison de Nakhaba. Grâce aux potions, aux herbes médicinales et aux prières de Boldirinthe, elle avait réussi à chasser les fièvres et les miasmes pestilentiels qui avaient envahi son corps tandis qu'elle gisait dans les marais et elle avait recouvré la santé. Mais les doutes et la confusion l'assaillaient, et il n'existait pas de potion pour guérir cela. Elle passait dans la solitude la plus grande partie de son temps. Taniane était venue la voir une fois, mais leurs rapports restaient tendus et cette visite les avaient laissées aussi insatisfaites l'une que l'autre. Peu de temps après, Hresh s'était déplacé à son tour. Il lui avait pris les mains en souriant et avait plongé les yeux dans les siens, comme si un simple regard pouvait la soulager de tout ce qui la perturbait.

Elle n'avait vu personne d'autre que Hresh et Taniane. Husathirn

Mueri lui avait fait porter un message pour lui demander si elle accepterait de dîner avec lui, mais elle n'avait jamais répondu.

— Vous êtes futée, vous, lui dit un jour où elle sortait prendre son plateau de nourriture dans le couloir le jeune prêtre Beng qui occupait la chambre contiguë à la sienne. Vous restez terrée dans votre chambre. Si je pouvais, j'en ferais autant, avec cette saleté de pluie qui n'arrête pas de tomber.

— Vraiment ? demanda Nialli Apuilana sans manifester le moindre intérêt.

— C'est un véritable fléau. Une malédiction. La malédiction de Nakhaba !

— Vraiment ? répéta-t-elle.

— Toute la cité est sous les eaux. Croyez-moi, il vaut mieux rester à l'abri chez soi. Oh ! oui ! Vous, vous êtes futée !

Nialli Apuilana inclina la tête en esquissant un sourire, puis elle prit son plateau et regagna sa chambre. Après cette rencontre, elle prit soin, avant de sortir, de jeter un coup d'œil dans le couloir pour s'assurer qu'il n'y avait personne.

Il lui arrivait parfois d'aller devant sa fenêtre pour regarder la pluie tomber, mais elle passait le plus clair de son temps assise, les jambes croisées, au milieu de la pièce, brossant et lissant sa fourrure pendant des heures et laissant sa pensée errer, sans pouvoir la fixer sur rien.

De temps en temps, elle décrochait l'étoile des hjjk, l'amulette d'herbes tressées qu'elle avait rapportée du Nid. Elle la serrait entre ses mains et en fixait le centre évidé en laissant son esprit vagabonder. Elle percevait parfois la clarté rosâtre de la lumière du Nid et des silhouettes aux contours flous : Militaires et faiseurs d'Œufs, donneurs de Vie et penseurs du Nid. Elle crut même un jour discerner la chambre de la Reine et la masse immobile de l'être mystérieux qui l'occupait.

Mais ces visions demeuraient très floues et, la plupart du temps, l'étoile ne lui montrait rien du tout.

Elle n'avait aucune idée précise de ce qu'elle allait faire, ni d'où elle pouvait aller, ni même de qui elle était. Elle se sentait perdue entre plusieurs mondes, en suspens, incapable d'agir.

La mort de Kundalimon avait été pour elle la mort de l'amour, la fin du monde. Jamais personne ne l'avait comprise comme lui et elle n'avait jamais eu le sentiment de comprendre quelqu'un aussi profondément. Les liens qui s'étaient tissés entre eux n'étaient pas seulement le fruit du couplage, et encore moins de l'accouplement. C'était le sentiment d'une expérience et de connaissances partagées. C'était le lien du Nid. Ils avaient touché la Reine et la Reine les avait touchés. Elle avait servi de pont entre leurs deux âmes, ce qui leur

avait permis de s'ouvrir pleinement l'un à l'autre.

Et ils n'en étaient qu'au commencement. Mais Kundalimon lui avait été arraché et elle avait l'impression que tout était déjà achevé.

La pluie, elle, semblait ne jamais devoir cesser. Elle tombait sur la cité et sur la baie, sur la colline et sur les lacs. Dans la région agricole de Tangok Seip, à l'est de la vallée d'Emakkis, sur les contreforts de la chaîne côtière, elle tombait avec une telle violence qu'elle dénudait la roche et que la terre détrempée disparaissait en formant des torrents de boue si impétueux qu'on n'avait jamais rien vu de tel depuis la fondation de la cité. Des versants entiers se désagrégeaient et la boue s'accumulait dans le fond de la vallée.

Un fermier Stadrain du nom de Quisinimoir Rendra, mettant à profit une accalmie, se lança à la poursuite d'un vimbor primé qui s'était échappé de son enclos. Il marchait sur une pente ravinée par les orages quand le sol s'effondra brusquement juste devant lui. Il se laissa tomber par terre et enfonça les doigts dans la terre détrempée en se disant qu'il allait basculer dans le gouffre béant et périr enseveli. Il perçut à ce moment-là un grondement terrifiant, un affreux bruit de suction, un ignoble gargouillement.

Quisinimoir s'agrippa de toutes ses forces et se mit à invoquer tous les dieux dont le nom lui venait à l'esprit. Il commença par celui de sa tribu, le Miséricordieux, et continua par Nakhaba l'Intercesseur, puis Yissou, Dawinno, Emakkis. Il cherchait désespérément à retrouver le nom des deux autres dieux Koshmar quand il se rendit compte que l'affaissement de terrain avait cessé.

Il releva la tête et vit qu'un croissant de terre s'était effondré juste devant lui, faisant apparaître un pan de terre brune et un entrelacs de racines dénudées.

Mais ce n'était pas tout. Il découvrit aussi une grande arche carrelée, une rangée de forts piliers dont la base était enfouie dans les profondeurs du sol et une quantité de débris et de fragments disséminés sur toute la surface du pan de terre découvert par l'éboulement, comme autant de détritrus. Il y avait encore l'entrée d'une galerie voûtée qui s'enfonçait dans les entrailles de la montagne. En se penchant au bord de la cavité, Quisinimoir parvint à distinguer avec un mélange de stupéfaction et d'effroi l'ouverture d'une grotte et son regard se perdit dans ses profondeurs mystérieuses.

Puis la pluie recommença à tomber. La colline risquait de s'affaisser un peu plus et il pouvait être pris dans l'éboulement. Il descendit précautionneusement la pente et repartit vers sa ferme.

Il ne révéla à personne ce qu'il avait vu.

Mais il ne l'oublia pas et ce souvenir commença même à hanter son sommeil. Il imaginait que des habitants de la Grande Planète vivaient encore au flanc de la colline : les yeux de saphir graves et

lents se déplaçant malgré leur poids avec une grâce reptilienne et devisant dans une langue mystique et poétique, les longs, pâles et frêles humains, les graciles végétaux, les mécaniques à la tête en forme de dôme, toutes les races stupéfiantes de cette époque légendaire vivant sans fin dans un abri ressemblant beaucoup au cocon où sa tribu s'était terrée pendant toute la durée du Long Hiver.

Pourquoi pas ? Nous avons bien un cocon, pourquoi pas eux ?

Il se demanda s'il oserait retourner sur les lieux de sa mystérieuse découverte et prit la décision de ne pas le faire. Puis l'idée lui vint que la caverne renfermait peut-être des trésors et que s'il n'allait pas lui-même s'en assurer, quelqu'un d'autre les découvrirait tôt ou tard.

Quand trois jours se furent écoulés sans qu'il tombe la moindre goutte de pluie, il prit la direction de la colline effondrée en emportant une corde, une pioche et quelques grappes de phosphobaias. Il se laissa doucement descendre dans la cavité à l'aide de la corde et se faufila dans la galerie. Il s'arrêta, l'oreille tendue. Comme il ne percevait aucun son, il continua prudemment d'avancer.

Il déboucha dans une salle voûtée. Une seconde s'ouvrait derrière, mais un éboulement de rochers interdisait d'aller plus loin. Il n'y avait pas le moindre signe d'une vie quelconque et le silence pesait de tout le poids des millénaires accumulés. Quisinimoir Flendra commença à explorer lentement la première salle, sans rien découvrir d'autre que les débris et les fragments habituellement recelés par ces sites antiques. Rien d'utilisable. Mais, en arrivant au fond de la seconde salle, son regard tomba sur une boîte de métal vert, à demi enfouie dans les décombres qui se désagrégeaient au contact du fer de sa pioche.

La boîte contenait des appareils, mais il n'avait pas la moindre idée de leur utilité. Il y avait en tout onze petits globes métalliques, à peine plus gros que son poing, à la surface parsemée de protubérances et de cabochons. Il saisit l'un des globes et appuya au hasard sur un cabochon. Le rayon de lumière verte qui jaillit d'un orifice avec un petit sifflement découpa dans la paroi de la caverne qui lui faisait face une ouverture circulaire de la taille de sa poitrine et si profonde qu'il ne voyait même pas jusqu'où elle allait. Il lâcha précipitamment le globe.

Il perçut un bruit de cailloux tombant dans le trou qui venait d'être creusé dans la paroi. Des craquements et des grondements se firent entendre. Des bruits provoqués par des déplacements de roches dans les profondeurs du sol.

Que le Miséricordieux me protège ! Je vais être enseveli sous les rochers !

Puis le silence revint, à peine troublé par le bruit ténu du sable coulant dans le trou qu'il avait creusé par mégarde. Osant à peine

respirer, Quisinimoir Flendra repartit sur la pointe des pieds jusqu'à l'entrée de la galerie, se jeta sur la corde et se hissa frénétiquement hors de la cavité pour se mettre en sécurité, puis il rentra chez lui en courant ventre à terre.

Il avait entendu parler de ce genre d'appareils. C'étaient des objets de l'époque de la Grande Planète et tout le monde était censé signaler une telle découverte à la Maison du Savoir. Soit, il le ferait. Si cela leur faisait plaisir, les experts de la Maison du Savoir pouvaient venir faire des fouilles dans la caverne et ils pouvaient tout emporter. Il ne demanderait même pas de récompense. Tout ce que je veux, se dit-il, c'est ne plus avoir à m'approcher de ces appareils diaboliques, c'est qu'on ne me demande pas d'y retourner en personne pour montrer où ils se trouvent...

Avec un frisson, Nialli Apuilana s' imagine soudain que sa chambre est remplie de hjjk. Elle n'a même pas décroché l'amulette du mur, mais ils semblent se matérialiser dans l'air, tout autour d'elle.

Ce ne sont pas les êtres doux et sages de ses souvenirs. Elle les perçoit maintenant comme ceux de sa race les ont toujours perçus : d'énormes et effrayantes créatures à la carapace luisante et aux membres velus, pourvues d'un bec acéré et de grands yeux brillants, qui s'agglutinent autour d'elle en émettant des sons rauques et âpres. Derrière eux, elle discerne la masse colossale de la Reine en Sa chambre, immobile, gigantesque, grotesque, qui l'appelle et lui offre les joies du lien du Nid et le réconfort de l'amour de la Reine.

L'amour de la Reine ?

Le lien du Nid ?

Que signifient ces termes ? Ce sont des mots vides de sens. Des aliments sans valeur nutritive.

Nialli Apuilana recule en tremblant et se plaque contre le mur du fond de sa chambre. Elle ferme les yeux, mais cela ne suffit pas pour masquer la vue des créatures cauchemardesques qui se pressent autour d'elle avec force claquements et cliquètements.

Éloignez-vous de moi !

Des insectes hideux et repoussants ! Comme elle les hait ! Et pourtant elle sait qu'elle a voulu vivre parmi eux. Elle a même cru être l'un d'eux. À moins que tout cela n'ait été qu'un rêve, un fantasme... Son séjour dans le Nid, ses conversations avec le penseur du Nid, son initiation à la vérité du Nid ? Avait-elle réellement vécu de son plein gré chez les hjjk, en était-elle venue à les aimer, eux et leur Reine ? Était-il concevable d'aimer les hjjk ?

Et Kundalimon ? N'était-il, lui aussi, qu'un rêve ?

L'amour de la Reine ! Le lien du Nid ! Viens nous rejoindre, Nialli ! Viens ! Viens ! Viens !

Tellement étrange. Tellement différent. Tellement horrible.

— Éloignez-vous de moi ! s'écrie-t-elle. Éloignez-vous, tous !

Ils l'accablent de regards de reproche. Tous ces yeux démesurés, brillants et froids.

Tu es des nôtres. Tu appartiens au Nid.

— Non ! Jamais je n'y ai appartenu !

Tu aimes la Reine. La Reine t'aime.

Était-ce vrai ? Non. Non ! Jamais elle n'avait pu croire cela. Ils avaient simplement dû l'ensorceler pendant qu'elle vivait dans le Nid. Mais maintenant, elle est libre. Jamais plus ils n'exerceront leur pouvoir sur elle.

Elle se laisse tomber à genoux et se recroqueville par terre. En tremblant et en sanglotant, elle touche ses bras, sa poitrine, son organe sensoriel. Est-ce hjjk ? se demande-t-elle en caressant son épaisse fourrure lustrée et en sentant la chaleur de sa chair.

Non. Non. Non. Non.

Elle appuie le front sur le sol.

— Yissou ! crie-t-elle. Yissou, protège-moi !

Et elle implore Mueri de la rassurer. Elle implore Friit de la guérir, de la délivrer de ce sortilège.

Elle s'efforce de chasser de son esprit les insupportables cliquètements.

Les dieux sont avec elle à présent, les Cinq Déités. Elle sent leur présence qui forme comme un bouclier autour d'elle. Elle disait autrefois à qui voulait l'entendre que leur existence n'était qu'un mythe ridicule, mais, depuis son retour des marais, ils l'ont protégée et maintenant, elle sent leur présence. Ils vont l'emporter. Les hjjk qui ont envahi sa chambre ne sont plus maintenant que des formes floues et immatérielles. Elle remercie les dieux, elle leur rend grâce et les larmes coulent sur ses joues.

Puis, petit à petit, elle commence à se calmer.

Aussi mystérieusement qu'il est venu, le trouble soudain qui vient de s'emparer de son esprit a cessé et elle redevient elle-même. La haine et le dégoût s'évanouissent. Je suis libre, se dit-elle. Mais elle ne l'est pas encore tout à fait. Elle ne voit plus les hjjk, mais ils exercent encore une attraction sur elle. Elle les aime à nouveau comme elle les aimait autrefois. Elle sent s'insinuer dans son esprit la conscience de la sublime harmonie du Nid, de la fervente application de ses habitants, des ondes palpitantes de l'amour de la Reine qui le parcourent sans relâche. Et l'amour de la Reine se met aussi à palpiter dans son cœur. Elle est imprégnée de la vérité du Nid.

Elle ne comprend pas. Comment peut-on passer aussi rapidement d'un extrême à l'autre ? Comme peut-on sentir simultanément dans son cœur la présence des Cinq et celle de la Reine ? Appartient-elle à

la cité ou au Nid, au Peuple ou aux hjjk ?

Aux deux, peut-être. À moins que ce ne soit ni aux uns, ni aux autres ?

Qui suis-je ? se demande-t-elle. Que suis-je donc ?

Un autre jour, c'est Kundalimon qui lui apparut.

Il arriva à la tombée du soir. Elle ne s'était pas donné la peine d'allumer les lampes dans sa petite chambre et l'obscurité hâtée par la pluie commençait à gagner toute la cité. Elle le découvrit devant le mur qui faisait face à la porte, là où était accrochée l'étoile d'herbes tressées que les hjjk lui avaient offerte quand elle vivait dans le Nid.

— C'est toi ? murmura-t-elle.

Mais il ne répondit pas et resta immobile devant elle en lui souriant.

Son corps semblait entouré d'un halo miroitant et doré. Mais, à l'intérieur de cette aura, il avait exactement l'apparence de celui qu'il avait été pendant les dernières semaines de sa vie, mince jusqu'à en paraître frêle. Mais ce corps sec n'était pas dépourvu de vigueur et le regard était toujours tendre et radieux. Au début, Nialli Apuilana eut peur de le regarder trop attentivement, car elle redoutait de découvrir sur son corps les marques de la violence. Mais elle trouva ensuite le courage de l'examiner de la tête aux pieds et elle vit qu'il n'y en avait pas.

— Tu ne portes pas tes amulettes, dit-elle.

Il continua de sourire sans rien dire.

Peut-être les a-t-il données à quelqu'un, songea-t-elle. À l'un des enfants avec qui il parlait dans la rue. Ou peut-être les a-t-il rapportées dans le Nid, maintenant que son ambassade est terminée.

— Approche-toi, dit-elle. Laisse-moi te toucher.

Il secoua la tête sans cesser de sourire. Des flots d'amour continuaient d'émaner de lui. Elle n'avait pas besoin de le toucher. Elle se sentait envahie par un grand calme, une profonde assurance. Il y avait beaucoup de choses dans la vie qu'elle ne comprenait pas et ne comprendrait peut-être jamais, mais cela n'avait pas d'importance. Tout ce qui comptait, c'était d'être calme, et bon, et ouvert, et d'accepter tout ce qui pouvait arriver.

— Es-tu avec la Reine ? demanda-t-elle.

Il ne répondit pas.

— Est-ce que tu m'aimes ?

Un sourire. Rien qu'un sourire.

— Tu sais que, moi, je t'aime.

Un nouveau sourire. Comme un ruissellement de lumière.

Il resta avec elle pendant plusieurs heures. Puis elle se rendit compte que son image commençait à s'estomper et qu'elle allait

s'évanouir, mais cela se faisait si lentement qu'il lui était impossible de remarquer le changement. Et enfin il disparut complètement.

— Reviendras-tu ? demanda-t-elle.

Mais il n'y eut pas de réponse.

Il revint pourtant, toujours à la tombée de la nuit, et elle le voyait apparaître tantôt près de son lit, tantôt devant l'étoile des hjjk. Jamais il ne parlait. Mais il souriait toujours, il emplissait toujours la pièce de sa présence affectueuse et de ce sentiment de bien-être et de paix profonde.

Thu-kimnibol était prêt à reprendre la route. Il regarda Weiawala et perçut les ondes d'anxiété, de tristesse et de chagrin qui émanaient de la fille de Salaman. Sa fourrure châtain avait perdu tout son éclat. Son organe sensoriel se dressait presque verticalement. Elle avait l'air affreusement malheureuse et effrayée. Et elle semblait incroyablement petite, bien plus petite qu'elle lui eût jamais paru. Mais il était si grand que toutes les femmes lui semblaient petites, et il en allait de même de la plupart des hommes.

— Alors, tu pars ? demanda-t-elle, incapable de le regarder en face.

— Oui. Esperasagiot est en train d'atteler les xlendis et Dumanka a chargé le ravitaillement dans les voitures.

— C'est donc un adieu.

— Pour cette fois.

— Oui, pour cette fois, dit-elle d'un ton amer. Ta cité t'appelle. Ta reine.

— Notre chef, tu veux dire.

— Peu importe. Elle t'ordonne de revenir et tu décampes aussitôt. Et il paraît que tu es un prince !

— Écoute, Weiawala, je suis ici depuis plusieurs mois. Ma cité a besoin de moi et j'ai reçu l'ordre exprès de Taniane de regagner Dawinno. Prince ou pas, comment pourrais-je refuser de lui obéir ?

— Moi aussi, j'ai besoin de toi.

— Je sais, dit Thu-kimnibol.

Il la considéra bien en face et sentit l'hésitation le gagner. Il n'aurait pas beaucoup à se forcer pour la prendre dans ses bras et aller trouver Salaman pour lui dire : « Mon cousin, je veux prendre ta fille pour compagne. Permets-moi de l'emmener à Dawinno et, d'ici à quelques mois, nous reviendrons tous les deux, et notre union sera célébrée dans ton palais. » C'est certainement l'idée que Salaman avait derrière la tête quand, dès le premier soir, il lui avait offert la jeune fille « pour réchauffer son lit », comme l'avait dit le roi dans son parler cru et coloré.

Ce n'était pas une concubine que Salaman lui avait donnée en la

personne de Weiawala, mais une compagne en puissance. Cela ne faisait aucun doute dans l'esprit de Thu-kimnibol. Le roi voulait effacer leur vieille brouille en cherchant à contracter pour sa famille une alliance avec l'homme le plus puissant de Dawinno. Une perspective qui avait à l'évidence bien des avantages pour Thu-kimnibol. Fils d'un roi, uni à la fille du successeur de ce roi il serait bien placé pour revendiquer le trône de Yissou, si ce trône devenait vacant et si d'aventure aucun des fils de Salaman n'était en position de l'occuper.

Mais il y avait deux obstacles à franchir.

D'une part, la mort de Naarinta était encore trop récente pour qu'il songe à prendre une nouvelle compagne. Dans la caste à laquelle il appartenait, certaines convenances devaient être respectées et il lui fallait ménager la susceptibilité de la famille de Naarinta. Il lui serait naturellement possible de s'unir un jour à une nouvelle compagne, mais pas encore, pas si vite.

Mais surtout il y avait un manque dans leurs relations. Il n'éprouvait pas d'amour pour Weiawala, du moins pas la sorte d'amour susceptible de pousser deux êtres à s'unir. Certes, ils avaient été inséparables depuis son arrivée et ils s'étaient accouplés avec une ardeur farouche et une passion jamais assouvie. Mais ils ne s'étaient pas unis une seule fois par le couplage. Thu-kimnibol n'avait pas éprouvé le désir d'accéder à cette intimité de l'âme et Weiawala n'avait pas semblé y attacher d'importance. Il trouvait cela révélateur : une union légitime sans couplage est vide de sens.

Et Weiawala était encore presque une enfant... Elle ne devait pas être plus âgée que sa nièce Nialli Apuilana. Comment pourrait-il s'unir à une enfant ? Il avait passé le cap de la quarantaine, ce qui, aux yeux de certains, faisait déjà de lui un homme d'un âge avancé. Non. Weiawala avait été une agréable compagne pendant son séjour à Yissou, mais maintenant, c'était terminé. Il devait la quitter et la chasser de son esprit, malgré ses pleurs et ses supplications.

Cette conduite n'était pas à l'honneur de Thu-kimnibol, mais il n'emmènerait pas Weiawala à Dawinno. C'était décidé.

Mal à l'aise, il cherchait les mots qui lui permettraient d'apaiser la jeune fille, ou tout au moins de se tirer d'embarras avec élégance, quand il vit arriver Biterulve, le jeune et séduisant fils du roi à la pâle fourrure et à l'esprit délié. Il tendit la main et serra celle de Thu-kimnibol d'une manière ferme et assurée.

— Je vous souhaite un bon voyage, mon cousin. Que les dieux vous gardent !

— Merci, Biterulve. Je sais que nous nous reverrons avant longtemps.

— Je m'en réjouis par avance, mon cousin.

Son regard se posa successivement sur Thu-kimnibol et sur Weiawala, puis revint se fixer sur le prince. L'espace d'un instant, il faillit poser la question qu'il avait sur le bord des lèvres, mais il décida de n'en rien faire. Biterulve avait été prompt à évaluer la situation ; la distance qu'il y avait entre eux et l'expression du regard de la jeune fille lui avaient suffi.

Il y eut un moment de gêne. Biterulve et Weiawala étaient frère et sœur ; ils étaient nés de la même mère, Sinithista. Il sautait aux yeux que Biterulve était le favori du roi. De tous les jeunes princes, il semblait être le plus intelligent et le plus doux. Il n'avait ni la morgue qui caractérisait Chham et Athimin, ni l'impétuosité des autres fils du roi. Mais, aussi doux qu'il fût, en voyant sa sœur abandonnée sous ses yeux, il aurait peut-être du mal à avaler la pilule. Allait-il essayer de forcer la décision et mettre tout le monde dans l'embarras ?

Apparemment pas. Il se tourna simplement vers Weiawala.

— Eh bien, ma sœur, lui dit-il avec un tact exquis, si Thu-kimnibol et toi vous êtes fait vos adieux, nous pouvons aller rejoindre notre mère. Elle sera contente de déjeuner avec nous.

Weiawala fixa sur lui un regard terne.

— Quand nous aurons fini, poursuivit Biterulve, nous monterons tous en haut du mur et nous regarderons partir notre cousin de Dawinno. Allez, viens. Viens vite.

Biterulve passa le bras autour des épaules de sa sœur. Il était à peine plus grand qu'elle et pas beaucoup plus musclé. Mais, à sa manière douce et persuasive, il réussit à l'entraîner hors de la pièce. Weiawala se retourna une fois pour lancer par-dessus son épaule un regard empreint de détresse dans la direction de Thu-kimnibol, puis elle disparut. Thu-kimnibol éprouva un profond sentiment de gratitude pour Biterulve. Que de sagesse chez ce jeune homme !

Mais Salaman se montrerait-il aussi compréhensif et aussi obligeant ?

Il aurait bien l'occasion un jour ou l'autre de remédier à cette situation. Il ne devrait pas être trop difficile de faire comprendre au roi qu'il était prématuré pour lui de s'allier à la famille royale de la Cité de Yissou, mais réussirait-il à le faire comprendre à Weiawala ? Heureusement, elle était jeune. Elle l'oublierait et elle tomberait amoureuse de quelqu'un d'autre.

Et si, un jour, je dois monter sur le trône de cette cité, se dit-il, je conférerai une haute position au prince Biterulve et je ferai en sorte de le garder auprès de moi. Et si les dieux ne m'accordent jamais le bonheur d'avoir un fils, il me succédera sur le trône de Yissou. Les deux dynasties régneront en alternance, un fils de Salaman, succédant au fils de Harruel.

Il ne put s'empêcher de rire de sa propre stupidité. Il voyait

vraiment très loin. Sans doute beaucoup trop loin.

Les voitures préparées par Esperasagiot attendaient dans la cour du palais. Le maître d'équipage étudiait le ciel bas et lourd avec un déplaisir évident, et le mécontentement faisait gonfler son éclatante fourrure dorée.

— Si j'avais mon mot à dire, lança-t-il à Thu-kimnibol, l'air renfrogné, je dirai que ce n'est pas un temps pour voyager.

— Il est vrai que les conditions pourraient être meilleures, mais c'est aujourd'hui que nous reprenons la route.

Esperasagiot cracha par terre de dépit.

— Il paraît que ces tempêtes ne dureront pas plus d'une ou deux semaines.

— Ou bien trois ou quatre. Comment le savoir ? Taniane m'a rappelé, Esperasagiot. Aimez-vous tellement cette cité sinistre pour vouloir y attendre l'arrivée du printemps ?

— Je n'aime que mes xlendis, prince.

— Ils ne seront pas capables de supporter le froid ?

— Ceux de leur espèce ont connu des conditions bien plus rigoureuses pendant le Long Hiver, mais cela ne leur fera aucun bien d'être dehors par ce temps. Comme je vous l'ai dit, ce sont des animaux de la ville et ils ont l'habitude de la chaleur.

— Eh bien, nous les garderons au chaud. Demandez aux palefreniers de Salaman de nous fournir quelques couvertures supplémentaires. Et nous ferons en sorte de ne pas trop les pousser. Nous nous contenterons, comme vous le souhaitez, d'avancer à une allure régulière. Et si la mauvaise saison touche véritablement à sa fin, nous n'aurons à supporter le froid que pendant quelques jours. Et quand le beau temps reviendra, nous serons déjà loin sur la route de Dawinno.

— Comme vous voulez, prince, dit Esperasagiot avec un sourire figé.

Tandis qu'il s'éloignait vers les écuries, Thu-kimnibol aperçut Dumanka au fond de la cour. L'intendant, occupé à faire l'inventaire des provisions à charger dans les voitures, lui fit un signe joyeux de la main sans interrompre son travail.

Il était midi quand, les préparatifs enfin achevés, ils sortirent de la cité par la porte méridionale. Le soleil brillait au firmament et le vent était presque entièrement tombé. Mais le paysage qu'ils découvrirent derrière le mur était franchement rébarbatif. La plaine était piquetée d'arbres dépouillés, à l'aspect sinistre, et une couche de givre tapissait le versant septentrional des montagnes. Vers la fin de l'après-midi, un vent d'est tranchant comme un cimeterre se leva et balaya le plateau dénudé. Le seul signe de vie provenait des arbres-lanternes qui se dressaient juste au sud de la cité et qui, malgré les conditions

atmosphériques, n'avaient pas été abandonnés par les oiseaux minuscules produisant leur lumière intermittente. Dès que la nuit commença à tomber, ils se mirent à clignoter, mais si faiblement qu'il n'y avait pas de quoi égayer les voyageurs.

Quand le convoi avait quitté la cité, Thu-kimnibol s'était retourné et il avait vu de toutes petites silhouettes qui les regardaient du haut du mur. Salaman ? Biterulve ? Weiawala ? Il leur avait fait un signe de la main et certaines lui avaient répondu, mais pas toutes.

Le convoi avait poursuivi sa route et la Cité de Yissou avait disparu. Lentement, prudemment, la députation de la Cité de Dawinno s'était éloignée vers le sud à travers les terres glacées et désolées.

Rumeurs de guerre

Une semaine après le départ de Thu-kimnibol, Salaman fit venir au palais le chef des Consentants, un certain Zechtior Lukin. Athimin, fraîchement sorti de prison, où il avait eu tout le temps de réfléchir à la situation, s'était rendu dans le quartier oriental, le plus mal famé de la cité, pour l'appréhender. S'attendant à ce qu'on lui oppose une vive résistance, il s'était fait accompagner d'une demi-douzaine de gardes. Mais le prince découvrit à son grand étonnement que Zechtior Lukin n'appréhendait pas plus d'être reçu par le roi que de danser nu dans la rue quand soufflait le vent malin. Il se comportait comme s'il s'était toujours attendu à comparaître devant le roi et même comme s'il se demandait pourquoi cela avait pris si longtemps.

Salaman, lui aussi, allait avoir quelques surprises pendant son entretien avec le chef des Consentants.

Il avait imaginé que le meneur de cette secte serait une sorte de fanatique halluciné, excitable et irascible, à la bouche écumante, fulminant des imprécations et marmonnant des slogans incompréhensibles.

Il n'avait vu juste qu'en partie. Zechtior Lukin était un fanatique, cela ne faisait aucun doute. Tout dans son apparence, la mâchoire carrée et volontaire, le regard dur et froid, et le corps musclé, solidement charpenté, couvert d'une fourrure grisonnante, tout proclamait son zèle opiniâtre et son dévouement indéfectible à une cause invraisemblable. Et, selon toute probabilité, il était irascible.

Mais il ne criait pas, il ne proférait pas d'imprécations, il ne marmonnait pas de slogans. C'était un homme d'un abord dur et glacial, chez qui Salaman reconnut d'emblée une réserve très voisine de la sienne, un homme qui, si les choses s'étaient passées différemment dans les premiers temps suivant la fondation de la cité, aurait assurément pu devenir roi. Mais au lieu de cela, il exerçait le métier de boucher, d'équarrisseur, et il ne passait pas ses journées dans un palais de pierre, mais dans un abattoir, à dépecer des animaux au milieu de ruisseaux de sang. Et ses fidèles se réunissaient à la nuit tombée dans un gymnase plein de courants d'air du quartier est de la cité pour passer en revue les étranges notions de leur extravagante

doctrine.

Trapu et carré d'épaules, Zechtior Lukin se tenait calmement devant le roi, sans paraître le moins du monde intimidé.

— Depuis combien de temps votre mouvement existe-t-il ? demanda Salaman.

— Plusieurs années.

— Combien ? Trois ans ? Cinq ans ?

— Il remonte presque à la fondation de la cité.

— Non, dit Salaman. Il est impossible qu'il existe depuis si longtemps, sans que j'en aie entendu parler.

— Nous étions très peu au début, dit Zechtior Lukin avec un haussement d'épaules, nous restions entre nous. Nous nous contentions d'étudier nos textes, de participer à nos réunions, d'effectuer nos exercices et nous ne cherchions pas à recruter de nouveaux adeptes. Nous tenions à garder le secret. C'est mon père, Lakkamai, qui a codifié notre doctrine et...

— Lakkamai ?

Une nouvelle surprise pour Salaman. Dans le cocon et à Vengiboneeza, il avait bien connu Lakkamai, un guerrier taciturne, un être solitaire dont l'âme semblait n'avoir aucune profondeur. Il avait été l'amant de Torlyri à Vengiboneeza, mais, quand la Séparation avait eu lieu, il ne s'était fait aucun scrupule d'abandonner la femme-offrande pour suivre Harruel et devenir l'un des fondateurs de la minuscule agglomération qui allait devenir la Cité de Yissou. Lakkamai était mort depuis longtemps et Salaman ne lui avait jamais connu ni compagne, ni fils, à plus forte raison.

— Vous l'avez connu, dit Zechtior Lukin.

— Oui, mais il y a longtemps.

— Lakkamai nous a enseigné que le sort subi par la Grande Planète avait été voulu par les dieux. Il professait que tout ce qu'il advient est décrété par les dieux, que cela nous soit profitable ou non, et que, si les habitants de la Grande Planète ont accepté de mourir, c'est parce qu'ils avaient compris que telle était la volonté des dieux et qu'ils savaient que le moment était venu pour eux de disparaître de la surface de la Terre. Ils n'ont donc absolument rien fait pour détourner les étoiles de mort, ils les ont laissées se fracasser sur notre planète et ont laissé le grand froid l'envahir. Lakkamai disait qu'il avait appris tout cela en discutant avec Hresh, le chroniqueur de la tribu Koshmar.

— Oui, dit Salaman, l'esprit de celui qui parle avec Hresh se remplit de toutes sortes de fantaisies et de bizarreries.

— Ce sont des vérités, dit posément Zechtior Lukin.

Salaman ne releva pas l'insolence. Il ne servait à rien de discuter avec un fanatique.

— Vous n'étiez donc à l'origine qu'un tout petit groupe,

poursuivit-il. Disons quelques familles. Mais mon fils m'a appris que vous étiez maintenant au nombre de cent quatre-vingt-dix.

— Trois cent soixante-seize, dit Zechtior Lukrin. Encore un mauvais point pour Athimin.

— Je vois. Et vous avez donc enfin décidé de recruter de nouveaux adeptes. Pourquoi ce changement de politique ?

— J'ai vu en rêve la Reine des hjjk planer au-dessus de la cité. J'ai senti son imposante présence comme un grand poids suspendu au-dessus de nos têtes. C'était l'année dernière. Et j'ai compris que le jour du Jugement était proche. Les hjjk, comme chacun sait, ont échappé à la destruction de la Grande Planète. Les Cinq Déités avaient un autre dessein pour eux et elles leur ont permis de survivre au froid et à la neige pour réaliser ce dessein quand viendrait le Printemps Nouveau.

— Et il va sans dire que vous connaissez ce dessein.

— Il leur incombera de détruire le Peuple et ses cités, dit calmement Zechtior Lukin. Ils seront le fléau des dieux.

Contrairement à ce que je pensais, se dit Salaman, il est complètement fou. Dommage.

— Et en quoi cela peut-il servir les desseins des Cinq ? demanda-t-il avec un calme égal à celui du chef des Consentants. S'il faut en croire tous les écrits des chroniques, les dieux nous ont permis de survivre au Long Hiver pour faire de nous les héritiers de la planète. Pourquoi donc se seraient-ils donné la peine de préserver notre race, s'ils avaient en tête de laisser les hjjk nous exterminer ? Il eût été tellement plus simple de nous faire périr de froid au début du Long Hiver, il y a quelques centaines de milliers d'années de cela.

— Vous ne comprenez pas. On nous a mis à l'épreuve et nous avons échoué. Comme vous l'avez dit, le froid nous a épargnés afin que nous puissions hériter la planète. Mais nous nous sommes engagés dans la mauvaise voie. Nous avons édifié des cités, nous vivons dans des maisons de plus en plus confortables, la mollesse et la paresse nous gagnent. C'est encore pire à Dawinno qu'ici, mais partout le Peuple s'écarte de la voie que lui avaient tracée les Cinq. Quel but poursuivions-nous donc en bâtissant ces cités ? Eh bien, il semble que nous ne cherchions qu'à reproduire la vie facile et confortable de la Grande Planète. Mais nous avons fait fausse route. Si les dieux avaient voulu que le monde soit tel qu'il était du temps des yeux de saphir, ils auraient perpétué l'existence de la Grande Planète. Mais ils l'ont anéantie. Comme ils nous anéantiront. Croyez-moi, sire, les hjjk seront les instruments de notre châtement. Ils s'abattront sur nous, ils démantèleront nos cités, ils nous chasseront dans les terres inhospitalières où nous serons bien obligés de nous astreindre enfin à la discipline que les dieux souhaitaient nous voir acquérir. Il incombera aux rares survivants du massacre de faire une nouvelle

tentative pour bâtir un monde nouveau. Telle est la volonté de Dawinno, celui qui transforme.

— Et si vous mourez tous de froid en dansant la nuit sur les places, comment pourrez-vous créer ce merveilleux monde nouveau auquel vous aspirez ?

— Nous n'avons pas froid et nous ne mourrons pas.

— Je vois. Vous êtes invulnérables.

— Nous sommes très forts. Vous nous avez vus une nuit célébrer une de nos fêtes, mais vous n'avez pas assisté à nos séances de formation. Nos exercices spirituels, nos manœuvres. Nous sommes des guerriers. Nous avons acquis une endurance extraordinaire. Nous sommes capables de marcher pendant plusieurs jours d'affilée sans prendre ni nourriture ni repos. Nous ne redoutons ni le froid ni les privations. Nous avons renoncé à notre individualité pour former une unité nouvelle.

Salaman était absolument sidéré par ce qu'il entendait. Les théories du fils de Lakkamai n'étaient qu'un tissu d'inepties, mais le roi ne pouvait nier qu'ils étaient liés par de mystérieuses affinités et il éprouvait même une grande affection pour lui. C'était un homme d'une énergie et d'une férocité évidentes qui avait réussi à se bâtir secrètement un petit royaume à l'intérieur du royaume et de qui il émanait la vraie force engendrée par le pouvoir royal. Ils auraient presque pu être frères. Mais cet homme était fou. C'était grand dommage.

— Il faut que vous me permettiez d'assister à votre préparation, dit Salaman.

— Dès ce soir, si vous le désirez, sire.

— Entendu. Vous accomplirez vos exercices les plus difficiles. Et puis vous prendrez vos dispositions pour partir, vous et vos fidèles. Vous allez devoir quitter la cité, mon ami.

Zechtior Lukin ne parut aucunement étonné par cette mise en demeure. Il continua d'afficher la même indifférence, comme il semblait le faire en toutes circonstances.

— Où désirez-vous que nous partions ? demanda-t-il posément.

— Vers le nord. À l'évidence, vous n'êtes pas heureux à Yissou et vous n'avez que mépris pour notre mollesse. Et je vous avoue franchement que je n'ai nul désir de voir votre théorie de la destruction inéluctable se répandre dans la cité que j'aime. Ne pensez-vous pas qu'il est dans notre intérêt commun que vous partiez ? Il va sans dire que vous ne prendrez pas la direction du sud, car la vie y est trop facile. Et comme c'est vers le sud que notre cité s'étend tandis que le développement de Dawinno se fait vers le nord, nous empiéterions fatalement sur votre territoire. Prenez donc la direction du nord, Zechtior Lukin, puisque vous prétendez que le froid ne vous dérange

pas et que la faim est sans importance pour vous. Vous y trouverez tout l'espace nécessaire pour fonder une colonie où vous vivrez selon vos principes et vos préceptes. Elle deviendra peut-être la capitale de ce monde merveilleux de pureté et d'authenticité que nous, les habitants des cités, n'avons pas su créer.

— Vous voulez dire que nous devons nous enfoncer dans les terres des hjjk ?

— Oui, c'est bien cela. Enfoncez-vous au-delà de Vengiboneeza dans le nord froid et aride. Choisissez le territoire qui vous conviendra. Il se peut que les hjjk vous laissent en paix. D'après ce que vous m'avez dit, votre manière de vivre ressemble beaucoup à la leur... Un peuple de guerriers qui n'a que faire du confort et a renoncé à toute ambition individuelle. Peut-être ouvriront-ils les bras à ceux qui leur ressemblent tant. Ou bien peut-être ne s'occuperont-ils pas de vous. En quoi la présence de quelques centaines de colons pourrait-elle les déranger alors qu'ils contrôlent la moitié d'un continent ? Oui, allez donc chez les hjjk, Zechtiur Lukin... Qu'en dites-vous ?

Il y eut un silence. Le visage du fils de Lakkamai demeurerait impassible ; il ne trahissait ni colère, ni défi, ni désarroi. Son esprit devait fonctionner à toute allure, mais il paraissait aussi calme que si Salaman lui avait posé une question sur le prix de la viande.

— Combien de temps nous accorderez-vous pour nous préparer au voyage ? demanda-t-il au bout d'un moment.

Nialli Apuilana est rassasiée de solitude. Elle a passé tout l'hiver en hibernation, tel un animal subissant une métamorphose annuelle, qui reste terré et recroquevillé sur lui-même jusqu'à ce qu'arrive le moment de sortir de son engourdissement. Ce moment est arrivé pour Nialli Apuilana.

Vers la fin de l'hiver, un jour où une pluie diluvienne, d'une intensité exceptionnelle, même pour la saison des pluies, s'abat sur Dawinno, Nialli Apuilana quitte en début d'après-midi sa chambre de la Maison de Nakhaba. Il lui est arrivé à plusieurs reprises de sortir pendant la nuit, mais c'est la première fois depuis le début de sa convalescence qu'elle le fait en plein jour. Il n'y a personne dehors pour la voir. Le déluge est tellement violent que les rues sont désertes. Même les gardes se sont mis à l'abri. Une lumière brille derrière chaque fenêtre ; tout le monde est chez soi. Mais Nialli Apuilana se rit de la fureur de l'orage.

— C'est trop, c'est beaucoup trop, dit-elle à voix haute, la tête renversée vers le ciel, en s'adressant à Dawinno, le dieu qui actionne la grande roue des saisons, envoyant tantôt le soleil, tantôt l'orage. Tu ne crois pas que tu en fais vraiment un peu trop ?

Elle ne porte qu'une écharpe et sa fourrure est trempée avant

qu'elle ait eu le temps de faire cinq pas. Elle colle à sa peau comme un vêtement ajusté et l'eau ruisselle le long de ses cuisses.

Elle traverse la cité pour se rendre à la Maison du Savoir et grimpe l'escalier en colimaçon jusqu'au dernier étage. Elle n'a jamais douté un instant que Hresh s'y trouverait ; de fait, il est dans son bureau, occupé à écrire dans l'un de ses vieux grimoires.

— Nialli ! s'écrie le chroniqueur. As-tu perdu la tête pour sortir par ce temps ? Viens... Laisse-moi te sécher...

Il l'emmailote dans un linge, comme on le ferait à un enfant, et elle se laisse frictionner vigoureusement, même si cela doit ébouriffer et hérissier sa fourrure.

— Nous devrions commencer à nous dire un certain nombre de choses, père, dit-elle quand il a fini de la frictionner. Nous aurions dû le faire depuis longtemps.

— Des choses ? Quel genre de choses ?

— Nous devrions parler... du Nid, poursuit-elle d'une voix hésitante. Parler... de la Reine...

— Tu as vraiment envie de parler des hjjk ? demande Hresh, l'air incrédule.

— Oui, des hjjk. Ce que, toi, tu as appris et ce que moi, je sais. Ce n'est peut-être pas la même chose. Tu m'as toujours dit qu'il te fallait mieux comprendre les hjjk. Tu n'es pas le seul, père. Moi aussi. Moi aussi, j'en ai besoin.

ChevkJija Aim indiqua du doigt une grande porte voûtée de bois grisâtre, dégradée par les intempéries, au fond d'une impasse s'ouvrant sur la rue des Poissonniers et flanquée de deux bâtiments commerciaux à la façade de brique rouge sale. Husathirn Mueri n'était jamais venu dans cette partie de la cité, une sottie de quartier industriel mal famé.

— C'est là-bas, dit le capitaine de la garde. Dans une salle en sous-sol. Vous entrez, vous tournez à gauche et vous descendez l'escalier.

— Et vous croyez que je ne risque rien, si je rentre là-dedans ? Ils pourraient me reconnaître et céder à la panique.

— Tout se passera bien, Votre Grâce. La salle est très peu éclairée. On arrive à peine à distinguer des silhouettes et il est impossible de reconnaître un visage. Personne ne saura qui vous êtes.

En souriant, le petit Beng au corps souple lui donna un coup de coude dans le bras avec une familiarité déplacée.

— Allez-y, Votre Grâce ! Allez-y ! Croyez-moi, vous ne risquez rien.

La pièce toute en longueur, empestant le poisson séché, était effectivement très sombre. Il y avait pour tout éclairage deux grappes de phosphobaies fixées au mur, au fond de la salle où se tenaient un

garçon et une fillette de chaque côté d'une table sur laquelle étaient disposés des fruits et des rameaux aromatiques, et qui faisait probablement office d'autel.

Husathirn Mueri avait beau plisser les yeux, il ne distinguait rien. Puis sa vue s'habitua à la pénombre et il vit que l'assemblée était composée d'une cinquantaine de personnes tassées sur des rangées de tonneaux noircis, qui marmonnaient des choses incompréhensibles, chantaient et tapaient de temps en temps du pied en réponse aux paroles des enfants debout devant l'autel. De loin en loin un casque Beng s'élevait dans l'assistance, mais la plupart des gens étaient nu-tête. Les voix qu'il entendait étaient grasses et éraillées, des voix d'ouvriers, de gens du peuple. Husathirn Mueri se sentait de plus en plus mal à l'aise. Il n'avait jamais beaucoup fréquenté les ouvriers. Et venir les espionner, dans leur sanctuaire...

— Assis ! souffla Chevkija Aim en le poussant presque sur un des tonneaux du dernier rang. Asseyez-vous et écoutez ! Le gamin s'appelle Tikharein Tourb ; c'est le prêtre. La prêtresse s'appelle Chhia Kreun.

— Le prêtre ? La prêtresse ?

— Écoutez-les, Votre Grâce !

Husathirn Mueri tourna vers l'autel un regard égaré. Il avait le sentiment de se trouver au seuil d'un autre monde.

Le garçon émettait d'étranges sons rauques, d'horribles cliquètements qui s'apparentaient au langage des hjjk. Les fidèles lui répondaient en articulant les mêmes sons bizarres. Husathirn Mueri frissonna et enfouit son visage dans ses mains.

— La Reine est notre consolation et notre joie ! s'écria soudain l'enfant d'une voix forte et claire. Tel est l'enseignement du prophète Kundalimon, béni soit-il !

— La Reine est notre consolation et notre joie, répondit en chœur l'assemblée des fidèles.

— Elle est la lumière et la voie.

— Elle est la lumière et la voie.

— Elle est l'essence et la substance.

— Elle est l'essence et la substance.

— Elle est le commencement et la fin.

— Elle est le commencement et la fin.

Husathirn Mueri ne pouvait s'empêcher de trembler. Il sentait la terreur s'emparer de lui au son de cette douce et innocente voix. La lumière et la voie ? L'essence et la substance ? Que signifiait cette folie ? N'était-ce qu'un mauvais rêve ?

Il avait l'impression d'étouffer. Pris d'une nausée, il porta la main à sa bouche. La pièce en sous-sol n'avait pas de fenêtres et sentait le renfermé. Les effluves salins et piquants des barriques de poisson

séché, les odeurs de fourrure mouillée par la transpiration, l'arôme pénétrant des rameaux de sippariu et de dilifar dont l'autel était jonché... Tout cela commençait à le rendre malade. La tête lui tournait. Il croisa les mains et se donna un violent coup de coude dans les côtes.

Tout le monde poussait de nouveau des cris dans l'étrange langage des hjjk, le garçon, la fillette et toute l'assemblée.

Husathirn Mueri s'imagina que le sol allait s'ouvrir devant lui d'un instant à l'autre et qu'il allait découvrir une fosse gigantesque où grouilleraient une multitude de hjjk à la carapace brillante, des hjjk en si grand nombre que les entrailles de la terre en bouillonneraient.

— Calmez-vous, murmura Chevkija Aim à son oreille. Calmez-vous.

Il porta de nouveau son regard sur les deux enfants qui prenaient des fruits et des rameaux sur l'autel, et les montraient à l'assemblée avant de les reposer tandis que les fidèles tapaient du pied sans cesser d'émettre les sons râpeux et rauques du langage hjjk. Que signifiait tout cela ? Comment un tel mouvement avait-il pu voir si rapidement le jour ?

Le garçon portait autour du cou une amulette jaune et noir luisante qui ressemblait beaucoup au pectoral de Kundalimon. Peut-être était-ce le même. La fillette, elle, portait au poignet un talisman également taillé dans une carapace de hjjk. Et même dans la pénombre les talismans avaient une luisance surnaturelle. Un souvenir d'enfance remonta à la mémoire de Husathirn Mueri et il se remémora l'éclat des carapaces des hjjk quand les insectes, vaquant sans relâche à leurs mystérieuses occupations, parcouraient les rues de Vengiboneeza.

— Kundalimon nous guide d'en haut, reprit l'enfant-prêtre. Il nous dit que la Reine est notre consolation et notre joie.

— La Reine est notre consolation et notre joie, répéta l'assemblée des fidèles.

Mais, cette fois, un costaud assis trois rangs devant Husathirn Mueri, comme mû par un ressort, se leva et cria :

— La Reine est le seul vrai dieu !

— La Reine est le seul vrai..., commença à répéter docilement le chœur des fidèles.

— Non ! hurla le garçon. La Reine n'est pas un dieu !

— Alors, qu'est-elle ? Qu'est-elle ?

Pendant quelques instants, la cérémonie tourna à la confusion. Tout le monde se levait et criait en gesticulant.

— Dis-nous ce qu'est la Reine !

L'enfant-prêtre sauta sur l'autel et le silence se fit aussitôt.

— La Reine, dit-il de sa voix étrangement aiguë et chantante, est

d'essence divine, car Elle descend des habitants de la Grande Planète qui vivaient devant des dieux. Mais Elle n'est pas un dieu Elle-même.

Le garçon semblait répéter comme un perroquet un texte appris par cœur.

— Elle est l'architecte de la porte par laquelle les vrais dieux reviendront un jour, poursuivit-il. Telle est la parole de Kundalimon.

— Tu veux dire les humains ? demanda le costaud qui avait déjà parlé. Les humains sont-ils les vrais dieux ?

— Les humains sont... Ils sont...

La voix manqua à l'enfant-prêtre. Il n'avait pas de réponse toute prête à cette question. Il lança à la fillette un regard empreint de détresse et elle leva son organe sensoriel avant de l'enrouler autour de la cheville du garçon dans un geste d'une étonnante intimité. Stupéfait Husathirn Mueri retint son souffle.

Ce geste sembla redonner de l'assurance à l'enfant-prêtre.

— La révélation des humains est encore à venir ! s'écria-t-il, tout son aplomb retrouvé. Nous devons continuer d'attendre la révélation des humains ! En attendant, la Reine sera notre guide ! poursuivit-il en accompagnant ses paroles de quelques sons hjjk. Elle est notre consolation et notre joie !

— *Elle est notre consolation et notre joie !*

Tout le monde se mit à émettre à qui mieux mieux des cliquètements discordants. La cacophonie était horridique. L'enfant-prêtre avait repris l'ascendant sur ses fidèles et c'était tout aussi terrifiant.

— Kundalimon ! criaient-ils. Kundalimon, toi le martyr, conduis-nous à la vérité !

L'enfant-prêtre leva les bras. Même à la distance où il se trouvait, Husathirn Mueri voyait la flamme de la conviction briller dans ses yeux.

— Elle est la lumière et la voie.

— *Elle est la lumière et la voie.*

— Elle est l'essence et la substance.

— *Elle est l'essence et...*

— Regardez, murmura Husathirn Mueri. La fille a placé son organe sensoriel sur le sien.

— Ils vont accomplir un couplage, Votre Grâce. Et tout le monde va faire pareil.

— Certainement pas ! Pas tous ensemble, dans la même pièce !

— C'est pourtant ce qu'ils font, répliqua Chevkijs Aim d'un ton désinvolte. Tout le monde accomplit un couplage et ils laissent la Reine pénétrer dans leur âme, à ce qu'il paraît. C'est leur coutume.

— C'est la plus grande infamie qui se puisse concevoir, souffla Husathirn Mueri, incrédule et atterré.

— J'ai des gardes à la porte. Nous pouvons, sur votre ordre, faire évacuer la salle en cinq minutes et tout détruire chez ces adorateurs des hjjk.

— Non.

— Mais vous avez vu ce qu'ils...

— J'ai dit non. Il n'est pas question de reprendre les persécutions. Ce sont les instructions formelles du chef et vous le savez aussi bien que moi.

— Je comprends, Votre Grâce, mais...

— Nous n'arrêterons personne et nous ne toucherons pas à cette chapelle. Pour l'instant, tout au moins. Mais ne relâchez pas votre surveillance. Comment pourrions-nous comprendre quel genre de menace nous avons à affronter, si nous ne regardons pas l'ennemi en face ? Vous m'avez bien compris ?

Les lèvres pincées, le capitaine de la garde hocha lentement la tête.

Husathirn Mueri tourna la tête. Devant lui les silhouettes floues des fidèles se levaient, se déplaçaient et se réunissaient par petits groupes. Un bourdonnement sourd et intense avait remplacé les cliquètements hjjk. Personne ne s'occupait des deux hommes qui chuchotaient au fond de la salle. L'air surchauffé de l'étroite pièce donnait l'impression de devoir s'enflammer d'un instant à l'autre.

— Il vaudrait mieux partir maintenant, dit calmement Chevkija Aim.

Husathirn Mueri ne répondit pas.

Il était cloué sur place. À l'autre bout de la salle, les deux enfants accomplissaient impudemment leur couplage devant l'autel et, deux par deux, les fidèles commençaient de s'unir dans cette manière de communion. Husathirn Mueri n'avait jamais entendu parler d'une telle indignité, il n'avait jamais imaginé que ce fût possible et il observait maintenant le spectacle avec une fascination mêlée d'horreur.

— Si nous restons, murmura Chevkija Aim, ils vont vouloir que nous fassions comme eux.

— Oui. Oui. Il faut partir.

— Vous vous sentez bien ?

— Il faut... partir...

— Donnez-moi la main, Votre Grâce. Voilà. Très bien. Venez, maintenant. Debout. Debout !

— Oui, dit Husathirn Mueri.

Il avait l'impression que ses pieds refusaient de lui obéir. Il s'appuya de tout son poids sur le capitaine de la garde et se dirigea d'un pas chancelant vers la porte.

Elle est la lumière et la voie.

Elle est l'essence et la substance.

Elle est le commencement et la fin.

L'air frais de la rue le frappa au visage avec la force d'un coup de poing.

— Ce que je croyais avant, dit Hresh, c'est ce que tout le monde croyait. Qu'il s'agit d'une race malfaisante et incompréhensible. Qu'ils sont nos ennemis et représentent pour nous une menace permanente. Mais, depuis quelque temps, je suis en train de revenir sur mon opinion.

— Moi aussi, dit Nialli Apuilana.

— Comment cela ?

— Ce serait plus facile pour moi, si tu parlais le premier, père, dit-elle sans répondre à sa question.

— Mais tu m'as dit que tu étais venue me voir pour me raconter certaines choses.

— Je le ferai. Mais il faut que ce soit un échange. Ce que tu sais en échange de ce que je sais. Et je veux que ce soit toi qui commences. S'il te plaît, père ! S'il te plaît !

Hresh fixa sur elle un regard perplexe. Décidément, elle était toujours aussi déroutante.

— Très bien, dit-il au bout d'un moment. Je suppose que tout a commencé pour moi le jour où tu as pris la parole devant le Praesidium, quand tu as déclaré que les hijk ne devaient pas être considérés comme des monstres et qu'il s'agissait en réalité d'êtres intelligents, dotés d'une civilisation riche et complexe. Tu es même allée jusqu'à les qualifier d'humains, dans l'acception particulière de ce mot qu'il m'arrive également d'utiliser. C'était la première indication que tu donnais sur ce que tu avais vécu dans le Nid. Et j'ai compris que ce que tu affirmais devait avoir été vrai à une certaine époque, car ils avaient appartenu à la Grande Planète. Et, dans les visions que j'ai eues de cette civilisation, je les voyais vivre en paix et en parfaite harmonie avec les yeux de saphir, les humains et les autres races. Comment auraient-ils pu être des démons et des monstres, s'ils appartenaient à la Grande Planète ?

— Exactement, dit Nialli Apuilana.

Hresh leva la tête. Elle semblait encore plus bizarre que d'habitude, comme un fouet enroulé, prêt à claquer.

— Il va de soi, reprit-il, que ce qu'ils étaient à l'époque de la Grande Planète et ce qu'ils sont devenus, plusieurs centaines de milliers d'années plus tard, n'est pas nécessairement la même chose. Peut-être ont-ils vraiment changé, mais comment le savoir ? Il y a des gens comme Thu-kimnibol qui ont toujours été persuadés que les hijk étaient malfaisants, mais, aujourd'hui, certains d'entre nous ont une opinion diamétralement opposée. Je pense aux adeptes de cette

nouvelle religion. Il paraît que dans leurs chapelles, les hjjk sont présentés comme les instruments de notre salut, des êtres bienveillants à qui ils accordent même une nature sacrée. Et Kundalimon est tenu pour une sorte de prophète. Je suppose que tu es au courant de l'existence de ces chapelles, dit-il en lançant à sa fille un regard pénétrant. T'arrive-t-il de les fréquenter ?

— Non, répondit Nialli Apuilana, jamais. Mais ceux qui enseignent que les hjjk sont bienveillants se trompent. Les hjjk ignorent la bienveillance au sens où nous l'entendons. Mais ils ne sont pas malveillants non plus. Ils sont simplement... ce qu'ils sont...

— Alors, des monstres ou des êtres ayant une nature sacrée ?

— Les deux, répondit Nialli Apuilana. Ou ni l'un ni l'autre.

— Je croyais que tu leur vouais un culte, poursuivit Hresh après quelques instants de réflexion, que tu désirais par-dessus tout aller les rejoindre et passer parmi eux le reste de tes jours. Tu m'as dit qu'ils vivent dans une atmosphère de magie, de rêves, de prodiges et que l'air que l'on respire dans le Nid emplit toute l'âme.

— C'était... avant.

— Et maintenant ?

— Je ne sais plus ce que je veux, dit-elle en secouant tristement la tête. Ni ce que je crois. Oh ! Père ! Tu ne peux pas imaginer la confusion qui règne dans mon esprit. Va dans le Nid, me souffle une voix intérieure, et vis éternellement dans l'amour de la Reine. Reste à Dawinno, me dit une autre voix. Les hjjk ne sont pas ceux que tu as cru qu'ils étaient. L'une de ces voix est celle de la Reine et l'autre... l'autre...

Elle s'interrompt et fixa sur son père des yeux brillants de détresse.

— L'autre est la voix des Cinq. Et c'est à leur voix que je veux obéir.

Hresh n'en croyait pas ses oreilles. Jamais il ne se serait attendu à entendre ces mots dans la bouche de sa fille.

— Les Cinq ? Tu acceptes donc l'autorité des Cinq ? Depuis quand, Nialli ? Voilà qui est tout nouveau.

— Non, pas leur autorité. Pas vraiment.

— Alors, quoi ?

— La réalité de leur existence. Leur sagesse. Cela s'est passé dans les marais. Je les ai sentis pénétrer en moi, père. Je croyais que j'allais mourir et ils sont venus à moi. Tu sais que je ne croyais pas en eux avant cela. Maintenant, si.

— Je vois, dit Hresh d'un air vague.

Mais il ne voyait rien du tout. Plus elle s'ouvrait à lui, moins il avait le sentiment de comprendre. Alors même qu'il commençait à percevoir l'attraction du Nid – en partie sous l'influence de Nialli –

elle semblait s'en détourner.

— Il y a donc peu de chances que tu essaies de retourner dans le Nid, à présent que tu as recouvré tes forces ?

— Aucune, père. Plus maintenant.

— Tu me dis la vérité, Nialli ?

— C'est la vérité. Tu sais que je serais partie avec Kundalimon, mais maintenant tout est différent. J'ai commencé à douter de tout ce à quoi je croyais autrefois et à croire à ce que je mettais en doute. Le monde est devenu pour moi un complet mystère. Il faut que je reste ici et que je mette de l'ordre dans mes idées avant de décider quoi que ce soit.

— Je me demande si je dois te croire.

— Je te le jure ! Je te le jure sur tous les dieux de la création ! Je te le jure sur la Reine, père !

Elle tendit la main vers lui. Il la prit et la garda délicatement dans la sienne, comme s'il s'agissait d'un objet précieux.

— Tu es une énigme pour moi, Nialli. Une énigme presque aussi grande que les hjjk ! Et je suppose que tu seras toujours une énigme pour ton père, poursuivit-il en lui souriant tendrement. Mais au moins, je crois que je commence à comprendre les hjjk.

— C'est vrai, père ?

— Regarde, dit-il. Un texte très ancien que je viens de découvrir.

Il sortit délicatement un rouleau de vélin du plus grand de ses deux coffrets renfermant les chroniques. Il défit l'attache et étala le parchemin sur son bureau.

Nialli Apuilana se pencha pour le regarder de plus près.

— Où l'as-tu trouvé ?

— Dans ma collection de chroniques. En fait, il y était depuis le début. Mais comme il était écrit en Beng, une forme très ancienne de la langue, presque impossible à déchiffrer, je n'y ai pas prêté attention. C'est Puit Kjai qui m'a suggéré de l'étudier de plus près quand je lui ai dit que je faisais des recherches sur l'histoire des hjjk. Tu sais qu'il était le dépositaire des chroniques Beng avant qu'on me les confie. Et il m'a aidé à apprendre à lire cette langue ancienne.

— Tu permets ? dit-elle en avançant la main vers le manuscrit.

— Cela ne te servira à rien. Mais vas-y.

Il la regarda se pencher sur le manuscrit. Mais il savait que le texte était inintelligible pour elle. Les anciens hiéroglyphes Beng ne ressemblaient aucunement aux caractères en usage à leur époque et ils étaient difficilement accessibles à un esprit moderne. Mais Nialli Apuilana semblait résolue à les déchiffrer. Comme elle me ressemble par certains traits de caractère, songea Hresh. Et comme elle est différente par tant d'autres.

Elle parlait à voix basse en appuyant de plus en plus fort le bout

de ses doigts sur le parchemin, s'efforçant de décrypter l'ancien texte Beng. Quand il estima qu'elle s'était donné assez de peine, Hresh tendit la main vers le manuscrit pour le prendre, mais elle le repoussa et poursuivit sa lecture.

Hresh ne la quittait pas des yeux. Il sentait son cœur déborder de tendresse pour elle. Il l'avait si souvent crue perdue pour lui et elle était là, tranquillement assise dans son bureau, comme elle aimait le faire quand elle était petite.

Sa force et sa détermination l'encharmaient et, en la voyant ainsi, il avait l'impression que Taniane s'était réincarnée en elle et cela le ramenait très loin en arrière, dans sa jeunesse, quand Taniane et lui parcouraient inlassablement les ruines de Vengiboneeza pour y découvrir les secrets de la Grande Planète.

Mais Nialli n'était pas seulement la réplique de sa mère. Il voyait bien qu'elle tenait aussi de lui. Elle était fantasque et impulsive, farouche et entêtée, comme il l'avait été dans sa jeunesse. Avant d'être enlevée par les hjjk, Nialli était une enfant ouverte et expansive, mais aussi, tout comme lui, une fillette solitaire, repliée sur elle-même, curieuse de tout.

Comme il l'aimait ! Comme il tenait passionnément à elle !

— C'est comme le langage des rêves, dit-elle en relevant la tête. Rien ne reste stable assez longtemps pour que je puisse en saisir le sens.

— C'est aussi l'impression que j'ai eue. Mais plus maintenant.

Elle lui tendit le manuscrit. Il posa les doigts sur le parchemin et les tournures archaïques montèrent à son esprit.

— C'est un document qui remonte aux premières années du Long Hiver, dit-il. Quand toutes les tribus du Peuple venaient de s'installer dans leurs cocons. Certains guerriers Beng refusaient de croire qu'il leur faudrait passer le reste de leur vie sous terre et l'un d'eux décida de sortir pour voir s'il était possible de rentrer en possession de la planète. Il faut savoir que cela se passait des milliers d'années avant nos propres sorties prématurées du cocon, celles que nous avons nommées le Réveil Glacé, l'Éclat Mensonger et l'Aurore Malheureuse. Il manque la plus grande partie du texte, mais il reste ceci :

Puis j'arrivai dans la terre de glace et un froid terrible étreignit mon cœur, car je sus que je ne vivrais pas.

Puis je revins sur mes pas pour chercher l'endroit où vivait mon peuple. Mais je ne pus trouver l'entrée de la caverne. Et les hjjk me surprirent et s'emparèrent de moi. Je tombai entre leurs mains et ils m'emmenèrent, mais j'étais libre de toute crainte, car j'étais déjà un homme mort, et qui peut être frappé plus d'une fois par la mort ? Ils étaient vingt, d'un aspect très effrayant, et ils portèrent la main sur moi et me

conduisirent dans le lieu sombre et chaud où ils avaient leur demeure, un lieu souterrain qui ressemblait au cocon, mais en beaucoup plus grand, s'étendant plus loin que portait le regard, avec nombre d'avenues et de voies transversales partant dans toutes les directions.

C'est là que résidait la Grande Hijken, un monstre d'une taille gigantesque et formidable dont la seule vue figea le sang dans mes veines. Mais elle toucha le cœur de mon âme avec sa seconde vue et me dit : Tiens, je te donne la paix et l'amour, et je cessai d'avoir peur. En sentant le contact de son âme avec la mienne, j'eus l'impression d'être serré dans les bras d'une grande Mère et je m'émerveillai grandement de ce qu'un animal si gigantesque et si effrayant pût apporter tant de réconfort. Tu es venu à moi trop tôt, me dit-elle encore, car mon heure n'est pas encore arrivée. Mais quand la chaleur sortira le monde du sommeil, je vous accueillerai tous en mon sein.

C'est tout ce qu'elle me dit et jamais plus je ne lui parlai. Mais je restai chez les hjjk en pendant vingt jours et vingt nuits, que je comptai très soigneusement, et d'autres hjjk de moindre rang me posèrent dans leur langage mental toutes sortes de questions à propos de mon Peuple, sur la manière dont nous vivions et sur nos croyances, et ils me parlèrent aussi un peu de ce à quoi ils croyaient. Mais cela n'était pas clair et demeure très nébuleux dans mon esprit. Et je goûtai à leur nourriture, une bouillie infecte qu'ils mastiquent et recrachent pour partager avec leurs compagnons, et qui me parut profondément répugnante dans les premiers temps, mais la faim fut la plus forte et je me résignai à y goûter, et la trouvai moins exécrable qu'on eût pu le penser. Puis ils cessèrent de me questionner et me dirent : nous allons te raccompagner chez ceux de ta nation, et ils me conduisirent dans le froid mordant et la neige épaisse jusqu'ici où...

Hresh reposa le parchemin.

— C'est là que se termine le récit ? demanda Nialli Apuilana.

— C'est là qu'il s'interrompt. Mais ce qui en subsiste est assez clair.

— Que t'apprend-il, père ?

— Je pense qu'on y trouve l'explication de la pratique des enlèvements par les hjjk. S'ils font des prisonniers depuis des millénaires, c'est à l'évidence dans le but d'étudier notre peuple. Mais leurs captifs sont bien traités et ils leur rendent la liberté, à une partie d'entre eux au moins, comme ce fut le cas pour ce pauvre guerrier Beng qu'ils ont trouvé errant sur les champs de glace.

— C'est donc cela qui t'a poussé à ne plus les considérer comme des monstres.

— Je ne les ai jamais pris pour des monstres, rétorqua Hresh. Pour des ennemis, assurément, des ennemis dangereux et implacables.

N'oublie pas que j'étais là quand ils se sont lancés à l'assaut de Yissou. Mais je me demande même si c'est bien ce qu'ils sont. Nous ne le savons pas vraiment, après tout ce temps ! Nous n'avons même pas commencé à les comprendre. Nous les haïssons simplement parce qu'ils nous sont inconnus.

— Et ils le resteront probablement à jamais.

— Je croyais que tu m'avais dit que tu les comprenais.

— Je les comprends très peu, père. Je l'ai peut-être cru, mais j'étais dans l'erreur. Qui comprend pourquoi les Cinq nous envoient des orages, la canicule ou le froid, ou bien encore des famines ? Ils doivent avoir leurs raisons, mais qui oserait prétendre les connaître ? Il en va de même pour la Reine. Elle est une force de l'univers et il est impossible de La comprendre. Je sais un peu ce qu'est le Nid, je connais sa forme, son odeur et la manière dont on y vit. Mais connaissance n'est pas compréhension. Je commence à me rendre compte que pas un seul membre de notre race n'a la moindre idée de ce qu'est la Reine. Sauf, et ce n'est qu'une possibilité, s'il a vécu dans le Nid.

— Mais, toi, tu as vécu dans le Nid.

— Ce n'était qu'un Nid secondaire et les vérités que j'y ai apprises n'étaient que des vérités secondaires. La Reine des Reines qui a établi sa résidence dans le Grand Nord est l'unique source des véritables révélations. Je croyais qu'ils me conduiraient auprès d'elle quand j'aurais atteint l'âge requis, mais au lieu de cela, ils m'ont rendu la liberté et m'ont ramenée à Dawinno.

Hresh la regarda fixement, frappé de stupeur.

— Ils t'ont rendu la liberté ! Mais tu nous as dit que tu t'étais enfuie !

— Non, père, je ne me suis pas enfuie.

— Tu ne t'es pas... enfuie...

— Bien sûr que non. Ils m'ont relâchée, comme ils l'ont fait pour le Beng de ta chronique. Pourquoi aurais-je voulu quitter un endroit où, pour la première fois de ma vie, j'étais pleinement heureuse ?

Les paroles de sa fille cinglèrent Hresh comme des gifles.

— Il fallait que je parte et je ne l'aurais jamais fait de ma propre initiative. Que le Nid soit un lieu béni ou maudit, une seule chose est vraie : lorsqu'on s'y trouve, on se sent parfaitement en sécurité. On sait que l'on vit dans un endroit où l'incertitude et la souffrance sont inconnues. Je m'y suis totalement abandonnée, et de mon plein gré. Comment faire autrement ? Mais un jour ils sont venus me trouver et ils m'ont dit que j'étais restée avec eux aussi longtemps qu'il le fallait et ils m'ont conduite à dos de vermillon jusqu'aux faubourgs de la cité où ils m'ont rendu la liberté.

— Tu nous as dit que tu leur avais échappé, dit Hresh, encore

sous le coup de la stupeur.

— Non. C'est Taniane et toi qui avez décidé que je leur avais échappé. Je suppose que c'est parce que vous étiez incapables d'imaginer que je pouvais préférer rester dans le Nid plutôt que de revenir à Dawinno. Et je ne l'ai pas démenti. Je n'ai rien dit du tout. Vous avez présumé que j'avais réussi à échapper aux griffes des insectes malfaisants, comme toute personne sensée aurait cherché à le faire, et je vous ai laissés le penser parce que je savais que vous aviez besoin de le croire et que je craignais que vous ne m'accusiez d'avoir perdu la tête si je vous disais la vérité, même partiellement. Comment aurais-je pu vous dire la vérité ? Puisque tout le monde dans la cité considère et a toujours considéré les hjjk comme des démons en maraude, qui me croira si je prends leur défense et si j'affirme avoir trouvé chez eux l'amour et la vérité ? Ne dois-je pas plutôt m'attendre à ce qu'on me traite avec compassion et avec mépris ?

— Oui, dit Hresh, je vois.

La stupeur et la consternation qui l'avaient frappé commençaient à s'atténuer. Nialli Apuilana attendit en silence.

— Je comprends, Nialli, dit-il enfin d'une voix très douce. Tu étais obligée de nous mentir. Je comprends maintenant beaucoup de choses.

Il rangea l'antique parchemin Beng dans le coffret des chroniques qu'il referma et il laissa sa main sur le couvercle.

— Si j'avais su à l'époque ce que je sais aujourd'hui, poursuivit-il, tout aurait pu être différent.

— Que veux-tu dire ?

— Ce que je sais sur les hjjk. Sur le Nid.

— Je ne comprends pas.

— Je commence à avoir une idée de ce qu'est le Nid. De cette énorme machine vivante. De la perfection de sa structure, de la manière dont tout tourne autour de la vaste intelligence directrice qu'est la Reine, qui est Elle-même l'incarnation du principe directeur de l'univers...

C'était au tour de Nialli Apuilana d'être stupéfaite.

— Tu parles presque comme quelqu'un qui serait allé dans le Nid !

— J'y suis allé, dit Hresh. C'est une des choses que je voulais te dire.

— Quoi ? s'écria-t-elle, le regard brillant d'étonnement et d'incrédulité. Tu es allé dans le Nid, toi ?

Elle eut un mouvement de recul et se redressa. Bouche bée, elle s'appuya des deux mains sur le bord de la table.

— Que me racontes-tu, père ? Est-ce une blague ? Ce ne sont pas des sujets de plaisanterie.

— J'ai vu les petits Nids, comme celui où on t'a emmenée, dit-il en lui reprenant la main. Et après, je me suis approché du Grand Nid, de celui où se trouve la grande Reine, mais j'ai fait demi-tour avant de l'atteindre.

— Quand ? Comment ?

— Ce n'était pas moi en chair et en os, Nialli, dit-il en souriant. Je n'y étais pas vraiment. C'était seulement avec le Barak Dayir.

— Mais alors, tu y es allé, tu y es vraiment allé ! s'écria-t-elle en lui serrant le bras dans son excitation. Les visions que te montre le Barak Dayir sont toujours vraies, père ! C'est toi qui me l'as dit ! Tu as vu le Nid ! Tu as donc dû découvrir la vérité du Nid ! Tu *comprends* !

— Crois-tu ? Moi, je pense que j'en suis loin.

— Mais non !

— Je comprends peut-être un peu, dit-il en secouant la tête. Mais seulement un petit peu, je pense. Ce n'est vraiment qu'un commencement. Je n'ai eu qu'une vision fugitive du Nid, Nialli. Cela n'a duré qu'un instant.

— Même un instant suffit. Crois-moi, père, il est impossible d'entrer en contact avec le Nid sans être pénétré de la vérité du Nid. Et donc sans découvrir le lien du Nid, le plan de l'Œuf et tout le reste.

— Je ne sais pas ce que signifient ces mots, dit-il en fouillant dans sa mémoire. Pas vraiment.

— C'est ce dont tu m'as parlé il y a quelques minutes. Quand tu as dit que le Nid était une énorme machine vivante, quand tu as parlé de la perfection de sa structure.

— Explique-moi ! Explique-moi !

L'expression de Nialli Apuilana changea et elle sembla s'enfoncer en elle-même.

— Le lien du Nid, commença-t-elle d'une voix étrangement aiguë, est la conscience des rapports existant entre toutes choses dans l'univers. Nous sommes tous des parties du Nid, y compris ceux qui ne l'ont jamais connu et ceux pour qui les hjjk ne sont que des monstres repoussants. Car tout est uni en une grande structure unique qui est la force de la vie, éternelle et irrésistible. Les hjjk sont le véhicule par lequel cette force se manifeste à notre époque et la Reine est son esprit directeur sur notre planète. C'est cela, la vérité du Nid. Et le plan de l'Œuf est l'énergie que la Reine produit en créant le flot continu du renouvellement. La lumière de la Reine est l'éclat de Sa chaleur ; l'amour de la Reine est la marque de Sa grande affection pour nous tous.

Abasourdi par l'envolée de sa fille, Hresh fixait sur elle un regard ahuri. Les mots avaient jailli de ses lèvres avec une violence irrépressible et l'on eut presque dit que quelqu'un ou quelque chose parlait par sa bouche. Son visage était illuminé et ses yeux brillaient d'une conviction absolue et inébranlable. Elle semblait transportée par un zèle visionnaire qui embrasait tout son être.

Puis la flamme se mit à vaciller avant de s'éteindre et elle redevint Nialli Apuilana, la jeune femme troublée et mal à l'aise qu'elle avait été quelques instants plus tôt.

Elle demeura hébétée, l'air abattu.

Décidément, songea Hresh, ma fille est un mystère pour moi.

Et il y avait ces autres mystères, ceux du Nid, des mystères profonds. Il savait qu'en entendre parler comme cela ne lui permettrait jamais d'en saisir toute la complexité. Il regrettait maintenant de ne pas être resté plus longtemps au pays des hjjk quand il avait effectué son voyage hors de son enveloppe charnelle avec l'aide du Barak Dayir. Il commençait à se rendre compte qu'il lui

faudrait sous peu entreprendre un autre voyage et établir avec le Nid un contact beaucoup plus profond qu'il ne l'avait fait la première fois. Il lui fallait apprendre ce que Nialli Apuilana avait appris et l'apprendre directement. Même si cela devait lui coûter la vie.

Il se sentait extrêmement las. Et elle paraissait épuisée. Hresh comprit qu'ils s'étaient dit tout ce qu'ils avaient à se dire ce jour-là.

Mais Nialli Apuilana ne semblait pas tout à fait prête à mettre un terme à leur entretien.

— Alors ? demanda-t-elle. Qu'en penses-tu ? Comprends-tu maintenant ce qu'est le lien du Nid ? Le plan de l'Œuf ? L'amour de la Reine ?

— Tu as l'air si fatiguée, Nialli, dit-il en lui caressant la joue. Tu devrais aller te reposer.

— Je vais y aller. Mais dis-moi d'abord que tu as compris ce que j'ai dit, père. Et je n'avais pas vraiment besoin de le dire, n'est-ce pas ? Tu savais déjà tout cela, non ? Tu as dû le voir quand tu as regardé dans le Nid avec ta Pierre des Miracles.

— Une partie, c'est vrai. Cette structure nécessaire, ce sens de l'ordre universel. Oui, j'ai vu cela. Mais je n'ai fait que jeter un coup d'œil et je suis reparti. Le lien du Nid, la lumière de la Reine... Non, ces termes ne sont pour moi que des mots. Ils n'ont pas véritablement de substance dans mon esprit.

— Je pense que tu en as compris plus que tu ne le soupçonnes.

— Ce n'est que le tout début de la compréhension.

— C'est déjà un début.

— Oui. Oui. Je sais au moins ce que les hijk ne sont pas.

— Pas des démons, tu veux dire ? Pas des monstres ?

— Pas des ennemis.

— Non, dit Nialli Apuilana, ils ne sont pas des ennemis. Des adversaires, peut-être, mais pas des ennemis.

— La nuance est très subtile.

— Mais elle est très réelle, père.

Thu-kimnibol était enfin de retour chez lui. Le voyage avait été rapide – pas assez à son goût – et s'était passé sans incident. Il parcourait maintenant les salles imposantes et désertes de sa magnifique villa qu'il redécouvrait avec plaisir et dont il reprenait possession après sa longue absence. Il avait l'impression d'être parti pendant dix mille ans. Seul, il faisait le tour des pièces où se répercutait le bruit de ses pas, s'arrêtant de loin en loin pour examiner certains des objets exposés dans les vitrines.

La villa semblait peuplée de fantômes et de spectres. Ces objets avaient en réalité appartenu à Naarinta ; c'est elle qui avait rassemblé la plupart des trésors antiques qui remplissaient la demeure, les

fragments de sculptures, les vestiges architecturaux de la Grande Planète et les curieux objets de métal tordu dont l'usage resterait à jamais inconnu. Tandis qu'il les contemplait, il éprouva des picotements dans son organe sensoriel et il sentit l'antiquité considérable de ces objets mutilés envahir l'espace tout autour de lui avec une étonnante vitalité, vibrer et palpiter d'une énergie singulière, au point de faire de la villa un lieu de mort, bien qu'elle n'eût été construite qu'une douzaine d'années plus tôt.

La journée était encore à peine commencée et il ne s'était pas écoulé plus de quelques heures depuis son retour de Yissou, mais il n'avait pas perdu de temps pour entreprendre ses préparatifs de guerre. Il devait être reçu par Taniane dans le courant de l'après-midi, mais des messagers avaient déjà été envoyés chez Si-Belimnion et Kartafirain, Maliton Diveri et Lespar Thone, des hommes puissants, des hommes en qui il avait confiance. Il attendait impatiemment leur arrivée. Ce n'était pas bien de rester tout seul dans la villa. Il ne s'attendait pas à ce qu'il soit si pénible de rentrer dans une maison vide.

— Votre Grâce ?

C'était Gyv Hawoodin, son majordome, un vieux Mortiril qui était à son service depuis de longues années.

— Kartafirain et Si-Belimnion viennent d'arriver, Votre Grâce.

— Fais-les entrer. Puis tu nous feras apporter du vin.

Thu-kimnibol étreignit solennellement ses amis. Leur état d'esprit semblait être à la gravité : Si-Belimnion portait une cape sombre qui émettait un rayonnement bleuté funèbre et Kartafirain, habituellement si exubérant, était sombre et morose. Thu-kimnibol leur offrit du vin et ils vidèrent leur coupe comme si c'était de l'eau.

— Tu ne peux pas imaginer ce qui s'est passé ici pendant ton absence, dit Kartafirain. Les gens du peuple chantent des hymnes à la louange de la Reine des hjjk. Ils se réunissent dans des caves et des enfants les instruisent dans les principes d'une foi inepte.

— C'est l'héritage de Kundalimon, l'émissaire des hjjk, grommela Si-Belimnion en considérant sa coupe vide d'un air sombre. Husathirn Mueri nous avait prévenus qu'il corrompait les jeunes et il ne s'était pas trompé. Dommage qu'il n'ait pas été assassiné plus tôt.

— C'est Curabayn Bangkea qui s'en est chargé ? demanda Thu-kimnibol.

— Oui, répondit Kartafirain avec un haussement d'épaules. Du moins, c'est ce que tout le monde dit. Mais le capitaine de la garde a lui-même été assassiné quelques heures après.

— J'ai appris tout cela à Yissou. Et, à votre avis, qui a tué Curabayn Bangkea ?

— Très probablement celui qui l'a engagé pour assassiner

Kundalimon, dit Si-Belimnion. Sans doute pour le réduire au silence. Mais personne ne sait de qui il s'agit. J'ai entendu au moins vingt hypothèses différentes, toutes plus absurdes les unes que les autres. Quoi qu'il en soit, plus personne ne semble s'intéresser à l'enquête ; il n'y a plus que cette nouvelle religion qui les préoccupe.

— Mais Taniane n'essaie pas de l'écraser ? demanda Thu-kimnibol en le regardant d'un air surpris. C'est ce que j'avais cru comprendre.

— Il est plus facile de venir à bout d'un incendie de forêt pendant la saison sèche, dit Kartafirain. Plus les gardes fermaient de chapelles, plus le nouveau culte se propageait rapidement. Taniane a finalement décidé qu'il était trop risqué d'essayer de l'anéantir. Elle redoutait un soulèvement. Le peuple prétend trouver de grands bienfaits dans les préceptes de la Reine. Elle est leur consolation et leur joie, dit une prière. Elle est la lumière et la voie. Il pense que tout ne sera que paix et amour quand les gentils hjjk seront parmi nous.

— C'est incroyable, murmura Thu-kimnibol. Absolument incroyable.

— Il y avait de la paix et de l'amour à foison, du temps où nos parents vivaient dans le cocon ! s'écria Maliton Diveri qui venait d'entrer dans la pièce. Peut-être est-ce ce qu'ils cherchent au fond d'eux-mêmes. Renoncer à cette vie de citadin et retourner dans le cocon pour passer leurs journées à dormir, à faire de la lutte au pied ou à se gorger de vignes-velours. Berk ! Ce que notre cité est devenue me dégoûte ! Et, crois-moi, Thu-kimnibol, cela te dégoûtera aussi.

— La guerre mettra fin à toutes ces bêtises, lança Thu-kimnibol avec brusquerie.

— La guerre ?

— J'ai parlé avec Salaman pendant les quelques mois que j'ai passés là-bas. Il est persuadé que les hjjk s'agitent et deviennent agressifs, qu'ils ont été offensés par notre refus de signer le traité et qu'ils vont engager les hostilités contre nous. Ils feront d'abord mouvement vers Yissou et cela se produira dans l'année qui vient. Si le Praesidium ratifie le traité d'alliance, nous serons tenus de lui porter secours en cas de guerre.

— Cela fait trente ans que la crainte d'une invasion des hjjk donne des cauchemars à Salaman, s'esclaffa Maliton Diveri. N'est-ce pas pour cette raison que la Cité de Yissou est écrasée par son mur ridicule ? Mais il n'y a jamais eu d'invasion. Qu'est-ce qui lui fait penser que cela va se produire maintenant ? Et pourquoi crois-tu qu'il est dans le vrai ?

— J'ai de bonnes raisons de le croire, dit Thu-kimnibol.

— Et alors ? demanda Si-Belimnion. Crois-tu que les adorateurs des hjjk qui grouillent maintenant dans notre cité auront envie de voler au secours de la lointaine Cité de Yissou ?

— Nous devons les aider à comprendre qu'il est important d'honorer notre alliance, répliqua posément Thu-kimnibol. Si une attaque est lancée contre Yissou et si Salaman bat les hjjk sans notre aide, il revendiquera Vengiboneeza et tout le nord. Pouvons-nous le laisser mettre la main sur un territoire aussi vaste ? Si, d'autre part, Yissou tombe aux mains des hjjk, nous ne tarderons pas à voir des armées d'insectes déferler sur notre propre territoire, ce qui est encore moins supportable. Nous devons faire comprendre tout cela à nos concitoyens. Ils devront se rendre compte qu'une invasion de Yissou par les hjjk est un acte de guerre contre les membres du Peuple de toutes les cités. Tous les habitants de Dawinno ne sont quand même pas devenus des adorateurs de la Reine ! Nous en trouverons bien un nombre suffisant qui seront loyaux. Les autres, s'ils le désirent, pourront rester ici pour adorer leur nouvelle déesse. Pendant que notre armée fera route vers le nord pour détruire le Nid.

— Pour détruire le Nid ? répéta Lespar Thone.

C'était le plus prudent des princes, un homme de qualité aux manières lentes et à la conduite circonspecte.

— T'imagines-tu que la tâche sera aisée ? Les hjjk sont dix fois, ou même cent fois plus nombreux que nous. Ils se battront comme les démons qu'ils sont pour nous empêcher d'approcher de leur Nid et comment pourrions-nous ne pas succomber sous leur nombre incalculable ?

— Je te rappelle que j'ai déjà affronté ces multitudes, dit Thu-kimnibol. Nous les avons déjà battus à plate couture à Yissou et nous les mettrons encore en déroute.

— Si le Peuple a remporté la bataille de Yissou, c'est grâce à une arme de la Grande Planète, n'est-ce pas ?

— On croirait entendre Puit Kjai ou Staip, répliqua Thu-kimnibol en lui lançant un regard noir. C'est notre seule valeur qui nous a permis de remporter cette bataille.

— J'avais pourtant cru comprendre que Hresh disposait d'un appareil qui avait été d'un grand secours, insista Lespar Thone. Le courage ne suffit pas toujours, Thu-kimnibol. Et contre une telle multitude de hjjk farouchement résolu à défendre leur Reine...

— Où veux-tu en venir ?

— À la même chose que Husathirn Mueri quand nous avons débattu cette question au Praesidium. Avant de pouvoir attaquer impunément les hjjk, il nous faut disposer d'armes nouvelles.

— Peut-être que celles qui ont été découvertes il y a quelque temps dans les environs de la cité feront l'affaire, glissa Kartafirain.

Toutes les têtes se tournèrent vers lui.

— Raconte-moi cela, dit Thu-kimnibol.

— L'histoire qui circule est partie de la Maison du Savoir et je

pense que ces rumeurs ont un fondement. Il semble que les orages aient provoqué un important affaissement de terrain dans la vallée d'Emakkis et qu'un fermier qui essayait de rattraper l'un de ses animaux soit tombé sur l'ouverture d'une galerie creusée dans une colline. Il aurait découvert à l'intérieur certains objets antiques qui ont été transportés à la Maison du Savoir. Un des membres de l'équipe de Hresh pense qu'il pourrait s'agir d'instruments de guerre, ou tout au moins de destruction, remontant à la Grande Planète. Je tiens tout cela de quelqu'un qui y travaille, un Koshmar du nom de Plor Killivash dont la sœur est à mon service.

Thu-kimnibol eut un sourire de triomphe à l'adresse de Lespar Thone.

— Et voilà ! s'écria-t-il. Si cette nouvelle est fondée, nous aurons exactement ce qu'il nous faut !

— Tout le monde sait que Hresh n'est pas très chaud pour déclarer la guerre aux hjjk, dit Si-Belimmion. Il refusera peut-être de coopérer.

— Chaud ou pas, la guerre aura lieu et il nous aidera.

— Et s'il décide de refuser ?

— Hresh est mon frère, Si-Belimmion. Il ne refusera pas de me divulguer des renseignements vitaux.

— Tu devrais quand même envisager de t'adresser à l'un de ses assistants plutôt qu'au chroniqueur lui-même, poursuivit Si-Belimmion. Ce Plor Killivash, par exemple. Je n'ai pas besoin de te rappeler que Hresh peut avoir des réactions tout à fait imprévisibles.

— Tu as raison. Nous allons le laisser de côté pour l'instant. Kartafirain, pourrais-tu avoir une autre discussion avec notre ami de la Maison du Savoir ?

— Je vais voir ce que je peux faire.

— Je compte sur toi, Kartafirain. Ces armes sont exactement ce qu'il nous faut... Si ce sont vraiment des armes.

Thu-kimnibol remplit les coupes de vin et avala une grande lampée.

— Ce que je ne comprends pas, reprit-il au bout d'un moment, c'est pourquoi Taniane n'a pas voulu prendre des mesures contre ce nouveau culte. Ne me dites pas qu'elle en est venue, elle aussi, à éprouver pour la Reine autant d'amour que sa fille !

— Pas précisément ! dit Kartafirain en riant. Elle hait toujours les hjjk autant que toi.

— Alors, pourquoi laisse-t-elle ces chapelles prospérer ?

— Comme l'a dit Kartafirain, répondit Si-Belimmion, elle redoutait que la poursuite de la répression provoque un soulèvement.

— Elle ne manquait pourtant pas de courage autrefois.

— Tu vas voir comme elle a changé, dit Si-Belimmion. Elle semble

avoir beaucoup vieilli. On ne la voit presque plus au Praesidium et, les rares fois où elle y vient, c'est à peine si elle ouvre la bouche.

— Elle n'est pas malade ? demanda Thu-kimnibol en pensant à Naarinta.

— Elle est seulement très fatiguée. Lasse et triste. Elle occupait déjà la charge de chef quand la plupart d'entre nous n'étaient pas encore nés, mon ami. Cela a sérieusement miné ses forces et elle voit maintenant la cité se disloquer entre ses mains.

— La situation n'est tout de même pas si grave !

— Un culte étrange fait fureur dans le peuple, répliqua Si-Belimnion en lui lançant un regard mélancolique. Sa propre fille est le jouet de fantasmes incompréhensibles. Elle reçoit dans la rue des menaces d'opposants qui exigent son départ... À ma honte, je dois avouer que ce sont pour la plupart des exaltés de ma propre tribu. Une pluie diluvienne ne cesse de tomber, comme jamais auparavant Taniane est persuadée que les dieux nous ont abandonnés et que sa fin est proche.

— Tout cela est-il vrai ? demanda Thu-kimnibol en se tournant vers Kartaafirain.

— Oui, je pense qu'elle a profondément changé. Pas en mieux, malheureusement.

— C'est incroyable. Incroyable. Je n'ai jamais connu quelqu'un doté d'autant de vitalité qu'elle. Mais je vais lui parler. Je vais la convaincre que notre rachat passe par la guerre. Elle retrouvera sa jeunesse dès que nous nous mettrons en route pour aller écraser les hjjk !

— Elle risque de refuser de te suivre, dit Maliton Diveri.

— Crois-tu ?

— Husathirn Mueri est très proche d'elle maintenant, Thu-kimnibol, et tu sais bien qu'il prendra toujours position contre tes convictions. Si tu préconises la guerre, il s'y opposera. Il est toujours d'avis d'attendre et de ne pas agir avant que nous soyons plus forts, et il ne fait aucun doute qu'il s'élèvera devant le Praesidium contre l'alliance que tu as conclue avec Salaman.

— Husathirn Mueri ! s'écria Thu-kimnibol avec mépris. Ce serpent venimeux ! Comment Taniane peut-elle avoir confiance en lui ?

— Qui a dit qu'elle avait confiance en lui ? Elle est assez intelligente pour savoir à quoi s'en tenir. Mais elle l'écoute. Et je te certifie qu'il se prononcera contre toute forme d'opération militaire que tu soutiendras.

— Nous verrons bien, dit Thu-kimnibol.

Malgré tout ce que ses amis lui avaient dit, il fut pris au dépourvu par la transformation subie par Taniane depuis l'été précédent. On eût

dit une centenaire. Il était difficile de croire que cette femme au regard terne et à la fourrure sans éclat était le chef fougueux qui avait dirigé la cité d'une poigne si vigoureuse pendant plusieurs décennies. Les masques des anciens chefs, accrochés au mur de son bureau, semblaient tourner sa fatigue en dérision. Thu-kimnibol se sentait presque gêné de sentir bouillonner en lui tant de vigueur et d'énergie.

— Enfin, dit-elle. J'ai cru que tu ne reviendrais jamais.

— J'avais bien des questions à aborder avec Salaman et il fallait avancer avec prudence. Et il a fait tous ses efforts pour que je me sente le bienvenu.

— Il est bizarre, ce Salaman. Je croyais qu'il nourrirait encore de la rancune contre toi.

— Moi aussi. Mais c'est de l'histoire ancienne. Il s'est montré très affectueux.

— Salaman, affectueux ? dit Taniane en ébauchant un petit sourire. Pourquoi pas, après tout ? Il paraît que même les hijk sont affectueux.

Elle s'enfonça dans son siège.

— Tu sais que nous vivons en pleine folie ici, Thu-kimnibol, reprit-elle d'une voix sépulcrale. J'ai beaucoup de mal à contrôler la situation et j'ai besoin de toute l'aide que tu pourras m'apporter.

— Je ne t'ai jamais vue aussi abattue, ma chère belle-sœur.

— Tu as dû entendre parler de cette nouvelle religion, le culte de Kundalimon ?

— Le culte des hijk, tu veux dire ?

— Oui. En vérité, c'est bien ce dont il s'agit.

— J'en ai eu quelques échos à Yissou, quand le convoi d'automne est arrivé.

— Les adeptes de cette religion, et ils sont des centaines, Thu-kimnibol, peut-être des milliers, me poussent à signer le traité de la Reine. Je reçois des pétitions chaque jour ; ils défilent devant le Praesidium ; ils m'invectivent dans la rue. Crois-moi, ce jeune homme a réussi à instiller un poison dans l'esprit des enfants pendant les quelques semaines qu'il a passées parmi nous. Par tous les dieux, Thu-kimnibol, je t'assure que je regrette qu'il n'ait pas été tué plus tôt !

— Tu n'es sans doute pour rien dans ce meurtre, Taniane, dit Thu-kimnibol d'une voix hésitante.

La flamme qui passa pendant une fraction de seconde dans les prunelles de Taniane lui rappela le chef d'antan.

— Non, non, je n'y suis pour rien. Ai-je l'air d'une criminelle ? Mais je ne soupçonnais pas qu'il pouvait nous faire tant de mal. Et il était l'amant de Nialli. Crois-tu donc que j'aurais voulu le faire supprimer à cause de cela ? Non, mon frère, je n'ai rien à voir avec cette affaire. Mais j'aimerais bien savoir qui en porte la responsabilité.

— L'amant de Nialli ? murmura Thu-kimnibol, visiblement secoué.

— Tu ne le savais pas ? Ils étaient amants et partenaires de couplage. Je croyais que tout le monde était au courant maintenant.

— Je suis parti pendant de longs mois.

— Mais tu sembles être au courant de tout le reste.

— Son amant, répéta Thu-kimnibol, comme s'il avait de la peine à accepter cette idée. Jamais je n'y aurais pensé... Mais cela semble pourtant évident ! Pas étonnant qu'elle ait perdu l'esprit après sa mort !

Il secoua longuement la tête. Il était vraiment étrange de songer que la fille de sa belle-sœur avait pris un amant, elle qui s'était toujours montrée si distante avec les hommes. Mais cela lui ressemblait bien d'avoir choisi ce jeune homme rêveur élevé chez les hjjk. Et dire qu'il s'était fait assassiner. Quelle tristesse !

— Les dieux ont été cruels avec elle, dit-il. Elle est si jeune pour subir une telle épreuve. Je suppose qu'elle joue un rôle dans le développement de la nouvelle religion.

— Pas à ma connaissance. Elle serait en droit de le faire, mais il paraît qu'elle reste cloîtrée dans sa chambre de la Maison de Nakhaba et qu'elle n'en sort presque jamais. Tu sais, ajouta Taniane avec un petit rire amer, je ne la vois pas très souvent. Tu comprends la situation ? Ma fille unique m'est aussi étrangère qu'un hjjk ! Mon compagnon se cache comme à l'accoutumée dans la Maison du Savoir et se consacre à des choses essentielles, remontant à quelques millions d'années. Mon peuple m'adjure de signer un traité qui signifierait notre perte. Des voix se lèvent pour réclamer mon abdication. Le savais-tu, Thu-kimnibol ? *Vous êtes restée beaucoup trop longtemps. Il est temps de passer la main.* Voilà ce que l'on me dit, presque en face. Par les Cinq, Thu-kimnibol ! Si je pouvais ! Si seulement je pouvais !

— Taniane, dit-il de sa voix la plus douce. Ma pauvre Taniane...

— Ne me parle pas sur ce ton ! s'écria-t-elle, les yeux flamboyants de colère. Je ne veux pas de ta pitié ! Ni de celle de quiconque ! Ce n'est pas de pitié dont j'ai besoin ! Mais j'ai besoin d'aide, poursuivit-elle d'un ton radouci. Comprends-tu à quel point je suis seule et impuissante ? Comprends-tu la gravité des périls qui nous menacent ? Qu'as-tu d'autre que ta pitié à me proposer, Thu-kimnibol ?

— Je peux te proposer une guerre, répondit-il.

— Une guerre ?

— L'alliance avec la Cité de Yissou est prête et il ne reste plus au Praesidium qu'à la ratifier. Par cette alliance, nous nous engageons à porter secours à Salaman, si les hjjk attaquent sa cité, et il ne fait pour moi aucun doute que Yissou et les hjjk seront très bientôt en guerre. Nous le serons donc nous aussi. Ce sera alors une trahison de dire du

bien des hjjk à Dawinno, car ils seront officiellement nos ennemis. En conséquence, il ne sera plus question de signer le traité de la Reine et ce sera la fin de ce culte pernicieux qui sévit dans notre cité. Et la fin de tous tes ennuis, ma belle-sœur. Que penses-tu de cela ? Hein, qu'en penses-tu ?

— Continue, dit Taniane.

Et Thu-kimnibol eut l'impression qu'elle venait de perdre dix ans d'un coup.

— Nous voilà enfin tous réunis ! s'écria Boldirinthe. Tu es parti si longtemps, Simthala Honginda ! Comme c'est bon de te retrouver !

C'était un jour de fête pour la vieille femme-offrande, le jour du retour du nord de son fils aîné. Même la pluie incessante lui avait accordé un répit. Pour la première fois depuis plusieurs mois, sa famille tout entière était réunie autour d'elle dans l'agréable logement au faite de la colline qu'elle partageait avec Staip : ses trois fils et leurs compagnes, sa fille et son compagnon et, bien sûr, toute la bande de ses petits-enfants. Boldirinthe s'étalait dans un fauteuil avec complaisance, la masse énorme de son corps formant autour d'elle comme un épais matelas et, l'un après l'autre, ils s'approchaient d'elle pour se laisser étreindre. Quand tout le monde fut arrivé, on la transporta à table et on servit la nourriture et le vin. Le repas commença par des scantrins grillés, les petits animaux de la baie, aux cuisses charnues, mi-poissons, mi-lézards, se poursuivit par des coupes remplies à ras bord de fruits de kiwin cuits à la vapeur et s'acheva par un cuissot de vimbor rôti en croûte arrosé de bon vin noir corsé d'Emakkis. Quand ils eurent fini de manger, ils commencèrent à chanter et à raconter des histoires. Comme il y était accoutumé, Staip évoqua les privations dont le Peuple avait souffert pendant les voyages qui l'avaient conduit du cocon à Vengiboneeza et de la capitale des yeux de saphir à Dawinno, puis un de ses petits-fils récita un poème qu'il avait composé lui-même et une de ses petites-filles joua un air joyeux sur son serilingion, au milieu des flots de rires et de vin. Mais Boldirinthe remarqua que son fils Simthala Honginda, en l'honneur de qui la fête était donnée, demeurait maussade et silencieux, qu'il ne souriait que rarement et qu'il semblait faire de violents efforts pour se forcer de loin en loin à suivre ce qui se passait autour de lui.

— Il ne parle pas beaucoup, dit-elle discrètement à Catiriil, la compagne de son fils aîné, qui était assise à côté d'elle. Qu'est-ce qui peut bien le perturber, à ton avis ?

— Peut-être trouve-t-il étrange d'être de retour chez lui après un si long voyage.

— Étrange ? dit Boldirinthe, l'air perplexe. D'être de retour chez lui ? Comment serait-ce possible, ma fille ? Il a retrouvé les siens, sa

compagne, son fils, sa fille... Il a quitté la triste et froide cité de Salaman pour retrouver sa chère et belle Cité de Dawinno. Mais où est passé son entrain, où est passé son regard pétillant ? Je ne retrouve pas le Simthala Honginda que j'ai connu.

— Moi non plus, murmura Catiriil. Il semble être encore dans quelque pays lointain.

— A-t-il été comme cela toute la journée ?

— Depuis le début, depuis l'arrivée du convoi à l'aube. Oh ! Nos retrouvailles furent très tendres ! Il m'a dit que je lui avais beaucoup manqué, il nous a rapporté des cadeaux, aux enfants et à moi, il nous a dit que Yissou était une cité déplaisante et parlé de la beauté de Dawinno, même sous la pluie. Mais ce n'étaient que des mots. Des mots qui sonnaient creux. Cela doit seulement venir de ce que Thukimnibol les a retenus si longtemps à Yissou que le froid de la cité de Salaman a pénétré son âme, poursuivit-elle avec un sourire. Mais laissez-moi juste un ou deux jours pour le réchauffer, mère Boldirinthé. Ce sera suffisant.

— Va le voir maintenant, dit Boldirinthé. Va t'asseoir à côté de lui. Sers-lui du vin et veille à ce que sa coupe ne soit jamais vide. Hein, ma fille ? Tu vois ce que je veux dire ?

Catiriil inclina la tête et elle traversa la pièce pour aller prendre le siège voisin de celui de son compagnon. Boldirinthé la suivit d'un regard approbateur. Catiriil était si douce, si bonne, si gracieuse dans tous les sens du terme. La compagne idéale pour son irascible fils. Elle était belle aussi, comme sa mère Torlyri dont elle avait hérité la fourrure d'un noir profond aux étonnantes spirales blanches et les yeux sombres au regard chaleureux. Contrairement à Torlyri, Catiriil était petite et mince, mais parfois, en regardant la compagne de son fils du coin de l'œil, Boldirinthé s'imaginait voir Torlyri ressuscitée et elle en était toute retournée. Catiriil avait aussi la nature douce de sa mère et Boldirinthé s'étonnait toujours qu'elle fût si agréable à vivre alors que son frère Husathirn Mueri était si difficile à aimer.

Catiriil faisait de son mieux pour déridier Simthala Honginda. Elle avait réuni un petit groupe autour de lui : son frère Nikilain et sa compagne Pultha dont le rire et la bonne humeur étaient communicatifs, Timofon, son meilleur ami et son compagnon de chasse, qui partageait la vie de Leesnai, la sœur de Simthala Honginda. Ils plaisantaient avec lui, ils le taquinaient un peu, ils concentraient toute leur attention et leur affection sur lui. Boldirinthé se dit que si ce groupe ne réussissait pas à chasser la morosité de son fils, nul ne pourrait le faire. Et cela semblait marcher.

Mais soudain la voix de Simthala Honginda s'éleva et couvrit le tumulte.

— Voulez-vous que je vous raconte une histoire ? dit-il, l'air

étrangement sombre. Tout le monde a raconté des histoires ; à mon tour de vous en raconter une ou deux.

Il vida d'un trait sa coupe de vin et poursuivit sans attendre :

— Autrefois, dans les collines qui s'élèvent à l'est de Vengiboneeza, vivait un oiseau avec un seul corps et deux têtes. Tu ne l'as jamais vu, père. Non, je ne crois pas... Mais ce n'est qu'une fable. Il semble donc qu'un jour l'une des deux têtes vit l'autre en train de manger un fruit juteux avec grand plaisir, qu'elle en conçut de la jalousie et qu'elle se dit : « Puisque c'est ainsi, je vais manger un fruit empoisonné. » C'est ce qu'elle fit et l'oiseau en mourut.

Le silence s'abattit dans la pièce. Quelques rires gênés s'élevèrent quand Simthala Honginda eut terminé, mais ils furent vite étouffés.

— Alors, vous avez aimé mon histoire ? s'écria-t-il. Vous en voulez une autre ? Attendez un peu, je vais d'abord reprendre une coupe de vin.

— Tu dois être fatigué, mon amour, dit Catiriil. Nous pourrions...

— Non, répliqua Simthala Honginda en remplissant sa coupe et en la vidant dans le même mouvement. Je vais vous raconter une autre histoire. La fable du serpent dont la tête et la queue se chamaillaient pour savoir laquelle devait se trouver devant. « C'est toujours toi qui es devant, dit la queue, ce n'est pas juste. Laisse-moi passer devant une fois de temps en temps. » Et la tête lui répondit : « Comment pourrais-je changer de place avec toi ? Les dieux ont décidé que j'étais la tête. » La dispute se poursuivit jusqu'à ce que la queue, dans un accès de colère, s'enroule autour d'un arbre, empêchant ainsi le serpent d'avancer. La tête finit par céder et laissa la queue passer devant. Sur quoi le serpent tomba dans une fosse en feu et périt. La morale de cette histoire est qu'il existe un ordre naturel des choses et que lorsque cet ordre est dérangé, cela ne peut que mener à la destruction.

Le silence s'appesantit un peu plus.

— Je pense, mon fils, que tu devrais maintenant laisser ta coupe de vin sur la table, dit Staip en se levant à moitié. Qu'en dis-tu ?

— J'en dis que je suis loin d'avoir bu tout mon souïl, père. Mais j' imagine que tu n'as pas aimé mes histoires. Je croyais qu'elles te plairaient mais je me suis trompé. Tant pis, je n'en raconterai plus. Je vais donc parler sans détour. Simplement et directement. Veux-tu que je te parle de mon voyage dans le nord ? Veux-tu connaître le résultat de notre ambassade dans le royaume de Salaman ?

— Tu fais de la peine à ta mère, tu sais, dit Catiriil d'une voix douce. Arrête, je t'en prie. Regarde comme elle est devenue pâle. Nous devrions peut-être sortir pour respirer un peu d'air frais. La pluie s'est arrêtée et...

— Non ! dit Simthala Honginda avec véhémence. Non, elle doit

entendre, elle aussi, ce que j'ai à dire ! Elle est encore la femme-offrande, que je sache ! Elle occupe encore une des plus hautes fonctions de la tribu ! Il faut donc qu'elle m'écoute.

Il prit d'une main tremblante une autre coupe de vin.

— Ce que j'ai à vous dire, s'écria-t-il, c'est que nous serons bientôt en guerre ! Avec les hjjk ! Salaman et Thu-kimnibol l'ont décidé entre eux. La plus légère provocation, le moindre prétexte leur suffiront pour nous plonger dans l'horreur sans nom de la guerre, que nous le voulions ou non ! Je le sais, parce que j'ai entendu des bruits, que j'ai surpris des conversations et que j'ai mené une petite enquête. Nous serons bientôt en guerre ! Thu-kimnibol et Salaman ne l'entendent pas autrement ! Et nous les suivrons tous aveuglément jusqu'au bord du précipice ! Ils sont fous, ces deux-là, poursuivit-il d'un ton plus mesuré après avoir lampé son vin. Et leur folie contaminera le monde entier. À moins que ce ne soit la folie du monde qui les ait contaminés... Eh oui, peut-être nous sommes-nous déjà engagés si loin dans la mauvaise voie que cette issue est inéluctable, que Thu-kimnibol et Salaman sont les seuls chefs que mérite notre époque.

Boldirinthe fixait sur lui un regard horrifié. Elle sentait les battements furieux de son cœur secouer les profondeurs de son énorme carcasse.

Catiriil se leva et prit la coupe des mains de son compagnon. Elle lui parla à l'oreille en s'efforçant de le calmer. Il réagit vivement pour commencer, puis elle sembla trouver les mots capables de l'atteindre. Il hocha la tête, il haussa les épaules, il se mit à lui parler plus doucement et, au bout d'un moment, elle passa un bras sous le sien et le conduisit tranquillement hors de la pièce.

— Pourrait-il avoir dit la vérité ? demanda posément Boldirinthe à Staip. Crois-tu que la guerre pourrait éclater ?

— Je ne suis pas le confident des projets de Thu-kimnibol, répondit le vieux guerrier, le visage impassible. Je n'en sais pas plus que toi.

— Il faut éviter la guerre à tout prix, poursuivit Boldirinthe. Qui parlera en faveur de la paix au Praesidium ? Husathirn Mueri, c'est certain. Puit Kjai aussi, et peut-être Hresh. Moi aussi, si on me donne la possibilité de le faire. Et toi ? Défendras-tu la paix ?

— Si Thu-kimnibol veut la guerre, nous aurons la guerre, dit Staip d'une voix d'outre-tombe. Et après ? Te demandera-t-on d'aller à la bataille ? Me le demandera-t-on ? Non, non, ce n'est pas notre affaire. Les dieux décident de tout. Ce n'est pas notre affaire, Boldirinthe. Si la guerre doit éclater, je suis d'avis de ne rien faire pour m'y opposer.

— La guerre ? dit Husathirn Mueri en regardant sa sœur avec stupeur. Un arrangement secret avec Salaman ? Un prétexte forgé de

toutes pièces ?

— C'est ce que Simthala Honginda nous a affirmé, dit Catiriil. C'est ce qu'il a déclaré devant Staip, devant Boldirinthe, devant la famille au grand complet. Cela lui avait travaillé l'esprit toute la journée et il a fini par s'en libérer. Il faut dire qu'il avait beaucoup bu.

— Et si j'allais le voir, crois-tu qu'il me répéterait ce qu'il vous a dit ?

— Vous n'avez jamais été très liés, tu sais.

— Je reconnais bien là ta délicatesse ! dit Husathirn Mueri en riant. Ce que tu veux dire, mais tu n'oses pas le faire, c'est qu'il a de l'aversion pour moi. N'est-ce pas, Catiriil ?

— Je sais bien que vous n'avez jamais éprouvé de sympathie l'un pour l'autre, dit-elle avec un haussement d'épaules presque imperceptible. Mais il n'avait pas le droit de nous révéler ce qu'il avait appris. Cela frise la trahison de révéler des secrets d'État de cette importance et il ne voudra peut-être pas te mettre dans la confiance.

— Pas le droit de révéler que l'on va nous amener par la ruse à livrer une guerre dévastatrice dans le seul but de satisfaire les ardeurs belliqueuses de Thu-kimnibol ? Tu appelles cela une trahison, Catiriil ? Si quelqu'un a commis une trahison, c'est Thu-kimnibol !

— Oui. C'est aussi mon avis et c'est pourquoi je suis venue te raconter tout cela.

— Mais tu doutes que je puisse obtenir tous les détails de Simthala Honginda ?

— Oui, mon frère, j'en doute fort.

— Très bien. Il est déjà précieux pour moi de savoir ce que Thu-kimnibol et Salaman ont combiné. Je me charge du reste.

— Et que les dieux soient avec nous, quoi qu'il advienne, dit Catiriil.

— Les dieux ! murmura Husathirn Mueri avec un petit rire dès que sa sœur fut sortie. Oui. Que les dieux soient avec nous !

Pour moi, ils ne représentent rien, ce ne sont que des noms. Telles avaient été les paroles de Nialli Apuilana, le jour où elle avait fait sa stupéfiante déclaration devant le Praesidium. *Une de nos propres inventions, destinée à nous reconforter dans les moments difficiles.* Husathirn Mueri n'avait pas oublié les paroles qu'elle avait prononcées ce jour-là.

Rien que des noms. C'était exactement son opinion. À dire vrai, il savait que son cas était encore pire que celui de Nialli Apuilana, car il ne croyait à rien. Il considérait la vie comme dépourvue de sens. Elle n'était à ses yeux qu'une plaisanterie cruelle, une suite d'événements fortuits et il pensait qu'il n'y avait aucune autre raison à notre présence sur terre que le fait que nous nous y trouvions par hasard. Nialli Apuilana avait au moins gobé le mythe hjjk selon lequel un plan

cosmique gouvernait l'univers et tout s'inscrivait dans un ensemble préordonné. Jamais il n'avait découvert le moindre indice de la réalité de cette théorie. Il n'avait donc pas de principes et en était parfaitement conscient ; il était capable de choisir à tout instant la position qui lui semblait la plus utile et de se prononcer tantôt pour la guerre, tantôt contre elle, au gré des circonstances. La seule chose qui importait étant d'atteindre le pouvoir et la fortune de son vivant, puisqu'on n'avait qu'une vie et que, de toute façon, la vie n'était qu'une farce. Husathirn Mueri avait essayé un jour d'exposer tout cela à Nialli Apuilana en espérant lui apporter la preuve qu'ils avaient un certain nombre de convictions en commun. Mais elle l'avait regardé d'un air consterné et horrifié et lui avait déclaré d'un ton glacial : « Vous ne me comprenez pas du tout, Husathirn Mueri. Vous n'avez absolument rien compris. »

Soit ! Peut-être n'avait-il absolument rien compris.

Mais il comprenait fort bien les conséquences du récit stupéfiant que lui avait fait Catiriil. Devait-il s'étonner de ne pas en être véritablement surpris ? Il allait de soi que Thu-kimnibol avait entrepris ce voyage vers le nord pour fomentier une guerre contre les hjjk. Il allait de soi que le belliqueux Salaman se délecterait à comploter avec lui pour préparer la guerre. Et il ne faisait guère de doute que Taniane consacrerait ce qu'il lui restait d'énergie et toute son influence encore considérable à obtenir l'approbation du Praesidium.

Mais il existait peut-être encore un moyen de les tenir en échec. Peut-être. Ou, tout au moins, s'il était impossible d'éviter la guerre, de mettre en évidence le rôle perfide joué par Thu-kimnibol dans sa préparation. Si la cité entraînait en guerre avec le peuple des insectes, elle ne pouvait qu'en souffrir. Les pertes seraient énormes, les lésions faites au tissu social pouvaient être irréparables. En fin de compte, ceux qui avaient fomenté la guerre seraient les grands perdants et ceux qui avaient essayé en vain de l'empêcher monteraient au faîte des honneurs.

Husathirn Mueri eut un sourire satisfait.

Je vais voir ce que je peux faire, se dit-il.

Et que les dieux soient avec moi !

Ils avaient marché pendant plusieurs semaines, toujours vers le nord. Derrière eux la planète s'abandonnait aux joies du retour du printemps, mais dans les terres désolées qui s'étendaient au-delà de Vengiboneeza, l'hiver rigoureux ne semblait pas avoir relâché son étreinte. Pour Zechtior Lukin, cela n'avait aucune importance. Il acceptait pareillement le froid mordant de l'hiver et la chaleur étouffante de l'été. S'il remarquait les changements de saisons, c'était

uniquement parce que la nuit était plus longue pendant une partie de l'année que pendant l'autre.

Ils se trouvaient maintenant dans un pays uniformément gris. Le sol était gris, le ciel était gris et le vent lui-même, chargé de sable sombre, était gris quand il soufflait de l'orient en rafales furieuses. La seule touche de couleur était apportée par la végétation qui semblait se détacher sur le fond de la grisaille environnante avec une étonnante vigueur de coloris. Les touffes clairsemées d'herbe rêche aux feuilles dentées étaient d'un carmin agressif ; les gros champignons au pied raide et au chapeau renflé étaient d'un jaune acide et projetaient avec violence des nuages de spores d'un vert vif quand on les écrasait ; les arbres au fût effilé avaient des feuilles aciculaires d'un bleu luisant d'où coulait sans discontinuer une sève rosâtre et visqueuse qui brûlait comme un acide.

À l'horizon apparaissaient des chaînes de collines crayeuses semblables à des rangées de dents aplaties. Toute la plaine qui s'étendait devant elles était désespérément plate et aride : pas de lacs, pas de cours d'eau, à peine, de loin en loin, une source saumâtre affleurant dans une crevasse encroûtée de sel.

— Et maintenant ? demanda Lisspar Moen, quelle direction ?

C'est elle qui avait la charge d'annoncer quotidiennement aux autres la direction qu'ils allaient suivre et de leur transmettre les ordres de Zechtiur Lukin.

Il montra les collines d'un signe de la tête, indiquant une direction nord-nord-est.

— Le territoire hjjk ? demanda-t-elle.

— Notre territoire, dit Zechtiur Lukin.

Derrière eux, en file indienne, marchaient les Consentants de Yissou, au nombre de trois cent quarante.

Sur les trois cent soixante-seize fidèles que comptait le mouvement de Zechtiur Lukin, une douzaine étaient trop âgés ou trop faibles pour courir le risque d'aller commencer une nouvelle vie dans les terres inexplorées du nord et une poignée d'autres, quand le départ était devenu imminent, avaient tout bonnement abjuré et refusé de quitter Yissou. Zechtiur Lukin qui s'attendait à ce genre de réaction n'avait rien fait pour les contraindre à le suivre.

Il n'y avait pas de place pour la coercition dans sa philosophie. Il reconnaissait la prééminence des dieux en toutes choses. Si les dieux avaient arrêté qu'un certain nombre de ses fidèles choisiraient de ne pas le suivre, il était disposé à l'accepter. N'attendant rien d'autre du monde que ce que le monde lui offrait chaque jour, Zechtiur Lukin n'avait jamais connu la moindre déception.

Depuis leur départ, ils avaient également eu quelques pertes à déplorer, ce qu'il avait accepté avec sérénité. Il n'y avait pas à aller

contre la volonté des dieux.

Une bande errante de hjjk avait capturé cinq des marcheurs aux environs de Vengiboneeza. Sachant que l'ancienne capitale des yeux de saphir était maintenant occupée par le peuple des insectes, Zechtior Lukin avait tracé un itinéraire qui contournait la cité par l'est. Mais le détour ne devait pas être suffisant. Un soir, au crépuscule, dans un défilé enfumé d'un brouillard épais, les hjjk avaient lancé une attaque. Il y avait eu des hurlements, une mêlée confuse et l'échauffourée s'était terminée aussi brusquement qu'elle avait commencé. Quelques havresacs étaient abandonnés sur le sol et une charrette à bras était renversée. Il n'y avait aucun espoir de poursuivre les assaillants : les versants de la montagne étaient plongés dans l'obscurité et impraticables. Ce fut un soulagement pour Zechtior Lukin de constater que les hjjk n'avaient pas fait plus de prisonniers.

Dans ces terres sauvages, quelques autres payèrent leur tribut à la nature. Des branches éparpillées sur le sol dissimulaient une fosse au fond de laquelle attendaient des griffes écarlates et des crocs jaunes. Quelques jours plus tard, un énorme animal trapu, au corps recouvert d'épaisses écailles brunes, dures comme la pierre, fondit furieusement sur les marcheurs et, balançant comme une massue sa petite tête aux yeux ternes, tua tous ceux qu'il put atteindre. Puis ils virent arriver en sautillant un animal grotesque aux yeux dorés brillants de gaieté et aux membres antérieurs ridiculement courts, mais dont la queue était munie d'un dard enduit de venin. Un autre jour, à midi, une nuée d'insectes ailés, scintillant comme des pierreries, pulvérisa à son passage un liquide laiteux. Ceux qui eurent le malheur de le respirer tombèrent malades et quelques-uns en périrent.

— Ce genre de chose était à prévoir, déclarait Zechtior Lukin.

— Nous nous soumettons à la volonté des dieux, répondaient ses fidèles.

Les survivants poursuivaient leur marche sans se laisser abattre. Zechtior Lukin attendait que les Cinq Détés lui indiquent qu'ils étaient arrivés à l'endroit où ils devaient bâtir leur cité.

Au-delà des collines crayeuses le paysage cessa d'être d'un gris uniforme. Le sol était d'un brun pâle strié de traînées rouges, peut-être un signe de fertilité, et une rivière divisée en trois bras coulait d'est en ouest. La végétation qui poussait le long des rives avait un feuillage d'un vert brillant et quelques arbustes portaient des fruits pourpres et pulpeux, à la peau plissée, qui se révélèrent comestibles.

— C'est là que nous allons nous installer, déclara Zechtior Lukin. Je sens la présence des Cinq.

Il choisit une éminence située entre les deux bras méridionaux de la rivière, assez haute pour être protégée de la crue des eaux et ils montèrent les tentes dans lesquelles ils allaient vivre en attendant que

les premiers bâtiments soient construits. Trois femmes dotées d'une seconde vue exceptionnellement puissante s'éloignèrent du camp pour communiquer son emplacement à Yissou, conformément à ce que Zechtiour Lukin avait promis à Salaman. Le roi lui avait montré une méthode associant couplage et seconde vue qui permettait d'établir le contact à une grande distance. Zechtiour Lukin était resté sceptique, mais, pour lui, une promesse était sacrée et il avait envoyé les femmes transmettre le message.

— Je donne à cet endroit le nom de Salpa Kala, annonça-t-il.

Cela signifiait le Lieu des Dêités.

Au matin du quatrième jour après l'arrivée des Consentants à Salpa Kala, trois hjjk survinrent à l'improviste. Ils semblaient être sortis de la terre et ils se dirigèrent sans hésiter vers Zechtiour Lukin qui supervisait l'installation d'une tente. Avant même de se retourner, il perçut leur présence dans son dos ; il sentit un contact dur et froid sur son esprit, les émanations sèches, arides et distantes de leur âme austère.

— Cet endroit vous est interdit, déclara calmement l'un d'eux – il n'aurait su dire lequel, car le hjjk s'exprimait avec l'âpre bourdonnement du langage mental de sa race. Vous repartirez dès ce soir et vous regagnerez le territoire des vôtres.

— Cet endroit s'appelle Salpa Kala, répliqua tout aussi posément Zechtiour Lukin, et les Cinq Dêités nous l'ont donné pour nous y établir.

Il projeta à l'aide de sa seconde vue la vision qu'il avait eue un jour de l'immense Reine du peuple des insectes planant dans le ciel de Yissou, comme pour leur révéler qu'il était conscient de Sa puissance et qu'il l'acceptait comme il acceptait toutes choses.

Mais il cherchait aussi à leur faire savoir que les dieux, ceux-là mêmes qui gouvernent le destin du peuple hjjk, lui avaient ordonné de s'arrêter en ce lieu et d'y établir une colonie.

Mais si ce qu'il projeta vers les hjjk les atteignit ou fit impression sur eux, ils n'en laissèrent rien paraître.

— Vous repartirez dès ce soir, répéta le hjjk dans un bourdonnement rauque.

— Nous ne refuserons pas le cadeau des dieux, dit Zechtiour Lukin.

Les hjjk gardèrent le silence. Zechtiour Lukin les considéra tranquillement, étudiant leur long corps luisant, leurs yeux aux nombreuses facettes, leurs tubes respiratoires aux segments annelés d'un orange vif, leur bec pointu et leurs six membres frêles, couverts de poils durs. Le plus petit des trois avait une tête de plus que lui, mais il ne devait pas peser plus lourd qu'un enfant, tellement il semblait sec et décharné. Dans l'air limpide du matin, leur carapace jaune et noir réfléchissait le soleil avec un éclat désagréable. Mais il n'avait absolument pas peur d'eux.

Au bout d'un long moment, il haussa les épaules et leur tourna le dos, puis il acheva de surveiller l'installation de la tente.

— Qu'allons-nous faire ? demanda Gheppilin, le bourrelier, quand les hjjk se furent éloignés de leur démarche raide.

— Il n'est pas question de céder, répondit Zechtiur Lukin. Nous sommes ici par la volonté des dieux et nous y resterons.

Il donna l'ordre aux Consentants de sortir leurs armes : épées, lances, couteaux et gourdins. À la tombée de la nuit, ils formèrent un cercle autour de leurs bagages et attendirent le retour des hjjk.

Les trois insectes qui étaient venus le matin – c'est du moins ce que supposa Zechtiur Lukin – émergèrent brusquement des ténèbres.

— Vous êtes encore là, dit un des hjjk de sa voix bourdonnante.

— Ce lieu nous a été donné.

— Ce n'est pas un lieu pour le peuple de chair. Si vous ne partez pas, vous allez mourir.

— Les dieux nous ont conduits ici, dit Zechtiur Lukin. Que leur volonté soit faite.

Un cri aigu s'éleva à l'autre bout du camp. Zechtiur Lukin se tourna vivement dans la direction d'où il venait et un seul coup d'œil lui suffit. Une horde de silhouettes anguleuses venait de sortir des fourrés qui bordaient la rivière : des centaines, peut-être des milliers de hjjk. Comme si chaque caillou de la rive s'était subitement transformé en un hjjk. Et déjà un vent de panique soufflait dans les rangs de ses Consentants.

— Battez-vous ! rugit Zechtiur Lukin en brandissant sa lance. Battez-vous ! La lâcheté est sacrilège !

Il enfonça son arme dans l'énorme œil brillant du premier des hjjk, l'arracha aussitôt et se servit du tranchant du fer pour couper le tube respiratoire du deuxième.

— Battez-vous !

— Nous allons tous nous faire tuer ! hurla Lisspar Moen.

— Nous devons une mort aux dieux et ils l'auront ce soir, dit Zechtiur Lukin en transperçant le troisième hjjk au moment où l'énorme bec claquait au-dessus de sa tête. Mais nous combattons quand même. Nous combattons jusqu'au bout !

Les insectes avaient envahi le camp. Leurs armes lançaient des éclairs. Leurs cris rauques et perçants couvraient ceux des Consentants.

Lisspar Moen a raison, se dit Zechtiur Lukin. Nous allons tous mourir.

Il semblait donc s'être mépris sur la volonté des dieux. À l'évidence, ce n'est pas lui qu'ils avaient choisi pour être celui qui bâtirait le monde nouveau. Cela semblait tout à fait clair. Très bien. Telle était la volonté des dieux, comme la chute des étoiles de mort

sur la Grande Planète l'avait été sept cent mille ans auparavant. Il se demanda fugitivement s'il convenait de résister. Si les dieux avaient décrété qu'il devait mourir ce soir avec tous ses fidèles, comme c'était sûrement le cas, ne ferait-il pas mieux de déposer les armes et d'attendre stoïquement sa fin en croisant les bras, comme l'avaient fait les yeux de saphir quand le Long Hiver était venu anéantir leur civilisation ?

Peut-être cela valait-il mieux. Il regarda autour de lui et vit qu'une partie des siens essayait de se cacher ou de prendre la fuite, mais que d'autres demeuraient immobiles, offrant leur poitrine aux lances des hjk avec la résignation d'un véritable Consentant.

Oui, oui, se dit-il, c'est ce qu'il faut faire.

Mais il se rendit compte qu'il était personnellement incapable d'en faire autant. Au dernier moment, au moment où la mort allait le frapper, il se sentait obligé de résister, aussi vaine cette résistance fût-elle. Une attitude en totale contradiction avec tout ce qu'il avait pensé et professé toute sa vie durant.

Il était donc en fin de compte incapable de se laisser obligeamment massacrer. À son heure dernière, Zechtior Lukin découvrait un aspect de son âme qu'il ne se serait jamais attendu à trouver.

Faux Consentant ! Hypocrite !

Il était au moins capable de le reconnaître. Il réfléchit encore quelques instants, puis chassa ces pensées de son esprit. Il était somme toute tel que les dieux l'avaient créé, en bien ou en mal.

Une multitude de hjk l'entouraient. Leurs yeux brillants scintillaient comme autant de lunes sombres. Avec un rugissement de fureur, il se mit en position de combat et attendit d'un pied ferme les insectes qui convergeaient vers lui.

Il frappa et frappa encore, en jetant toutes ses forces dans la bataille, jusqu'à ce qu'il ne soit plus capable de frapper.

L'Épée de Dawinno

— As-tu quelques instants à m'accorder, Hresh ? demanda Husathirn Mueri.

Le chroniqueur, qui s'apprêtait à pénétrer dans la Maison du Savoir, s'arrêta en haut des marches et lança un regard interrogateur au fils de Torlyri. Husathirn Mueri grimpa les marches deux par deux et arriva en quelques instants à la hauteur de Hresh.

— Es-tu au courant de ce qui se passe dans notre cité ? demanda-t-il à voix basse.

— En général ou en particulier ?

— Je vois que tu n'es pas au courant, dit Husathirn Mueri en esquissant un petit sourire. En ce moment même, ton frère est au stade et il fait faire l'exercice à notre armée.

Hresh écarquilla les yeux. Cela faisait à peine trois jours que le Praesidium avait ratifié la nouvelle alliance avec la Cité de Yissou. Taniane et Thu-kimnibol s'étaient vigoureusement prononcés en faveur de la signature et seuls les esprits les plus circonspects, comme Puit Kjai, avaient objecté que ce traité entraînerait tôt ou tard Dawinno dans la guerre. Sans doute assez tôt, s'était dit Hresh sur le moment. Mais la situation semblait évoluer encore plus rapidement qu'il ne l'avait imaginé.

— Nous n'avons pas d'armée, dit-il. Il n'y a que la garde municipale.

— Eh bien, si, nous avons une armée maintenant ! Thu-kimnibol et ses amis l'ont formée pendant la nuit. Ils l'ont appelée l'Épée de Dawinno. Ton frère répète à qui veut l'entendre que nous allons incessamment être en guerre avec les hijk et que nous devons nous y préparer.

Husathirn Mueri émit un son rauque qui, Hresh ne le comprit qu'au bout de quelques instants, devait être un rire.

— Imagine un peu ! poursuivit le prince de justice. La moitié de la cité chante en ce moment dans les chapelles de Kundalimon les louanges de la Reine des insectes et l'autre moitié fait des manœuvres dans le stade et s'apprête à aller la tuer !

— Si la guerre doit éclater, dit lentement Hresh, il va de soi que

nous devons être prêts à combattre. Mais pourquoi Thu-kimnibol croit-il que...

— L'alliance conclue avec Salaman nous engage à lui porter secours, si Yissou est attaquée.

— Je le sais bien. Mais il n'y a pas eu d'action hostile de la part des hjjk.

— Pas encore.

— Avons-nous des raisons de croire que cela va se produire ?

— J'ai des raisons de le croire, dit Husathirn Mueri en regardant au loin d'un air songeur.

— Salaman nous répète depuis des années que les hjjk préparent l'invasion de Yissou et je sais que le mur qu'il a élevé jusqu'à une hauteur invraisemblable écrase complètement sa cité. Mais les hjjk n'ont jamais lancé une seule attaque. Toutes les prétendues menaces des hjjk n'ont jamais existé que dans sa tête. Pourquoi les choses seraient-elles différentes maintenant ?

— Je crois qu'elles le sont, dit Husathirn Mueri.

— Parce que Salaman a repoussé les propositions de paix de la Reine et que nous n'y avons pas répondu ?

— C'est une des raisons, mais pas la plus importante, à mon avis. Je pense que certains d'entre nous préparent activement la guerre en incitant les hjjk à agir contre nous.

— Que me dis-tu là, Husathirn Mueri ?

— Je peux le répéter, si tu veux.

— C'est une accusation très grave que tu portes ! As-tu la preuve de ce que tu avances ?

Le regard du prince de justice se perdit de nouveau au loin.

— Oui, dit-il sans tourner la tête.

— Le Praesidium devrait en être informé.

— Une ou plusieurs personnes très proches de toi sont impliquées dans cette affaire, Hresh. Vraiment *très* proches.

— Tes insinuations pesantes sur des menées conspiratrices commencent à m'agacer, Husathirn Mueri. Parle-moi sans détour ou laisse-moi en paix !

La consternation se peignit sur le visage de Husathirn Mueri.

— Je suis peut-être allé un peu trop loin, dit-il de son ton le plus patelin. J'ai peut-être tiré des conclusions trop hâtives. J'hésite à impliquer, du moins pour le moment, des gens qui sont peut-être innocents. Mais, si tu le permets, je vais te présenter les choses d'une autre manière. J'ai la conviction que certaines grandes forces dans l'univers nous poussent vers la guerre. Un conflit est inévitable. Il peut arriver que certaines choses soient inévitables, comme le fut la chute des étoiles de mort. Est-ce que tu me comprends, Hresh ?

Il était exaspérant d'entendre ces pieuses considérations

philosophiques dans la bouche d'un athée tel que Husathirn Mueri. Mais Hresh se rendit compte qu'il n'arriverait à tirer de lui rien d'explicite, ni même de cohérent. Husathirn Mueri était résolu à rester évasif et elliptique, et il aurait beau multiplier les questions, jamais il ne réussirait à percer ses défenses.

On était toujours tenté en discutant avec Husathirn Mueri de sonder son esprit à l'aide de la seconde vue pour découvrir le sens qui restait caché derrière ses paroles. Hresh résista à la tentation. Husathirn Mueri devait s'attendre à une telle intrusion et être prêt à contre-attaquer.

— Que les dieux nous protègent, reprit Hresh avec une pointe d'irritation dans la voix, mais, si les *hjk* attaquent Yissou, nous serons obligés de prêter main-forte à Salaman. Tels sont les termes du traité d'alliance. Pour ce qui est de tes allusions à une conspiration, je les considérerai comme des racontars tant que je n'aurai aucune raison de penser différemment. Quoi qu'il en soit, pourquoi l'existence de l'armée de Thu-kimnibol te perturbe-t-elle autant ? Si une guerre doit éclater, ne devons-nous pas nous y préparer ?

— Tu ne saisis pas ce que je veux dire et pourtant les mots sont sortis de ta propre bouche. Il s'agit de *l'armée de Thu-kimnibol*. Si la guerre est imminente, et je crois que Thu-kimnibol a raison de le penser, la responsabilité de former une armée incombe au Praesidium. La mobilisation doit être officiellement décrétée. Cela ne peut être une entreprise patriotique servant les intérêts privés d'un prince, aussi puissant soit-il. Comprends-tu, Hresh ? Ou bien es-tu tellement aveuglé par l'affection que tu portes à ton demi-frère que tu as oublié de qui il est le fils ? Veux-tu un nouveau Harruel dans notre cité ? Réfléchis bien, Hresh.

Hresh eut l'impression de recevoir un coup de poignard.

En un instant, il se trouva ramené très loin en arrière, quand il n'était encore qu'un enfant. C'était le Jour de la Séparation. D'un côté était rassemblée la tribu de Koshmar et, en face, se tenaient ceux qui avaient choisi de suivre Harruel et de quitter Vengiboneeza. Parmi eux se trouvait Minbain, la mère de Hresh et la compagne de Harruel, mais le jeune chroniqueur avait décidé de rester. « J'ai encore beaucoup à faire ici », avait-il dit.

Et il revit Harruel, fou de rage, levant un bras énorme pour le gifler et rugissant :

— Petit misérable ! Sale petit surnois !

Il parvint à esquiver le coup, mais Harruel atteignit sa joue du bout des doigts et la violence de la gifle était telle qu'elle envoya Hresh dinguer à plusieurs mètres et qu'il se retrouva assis sur le derrière, tremblant et tout étourdi. Il demeura dans cette position jusqu'à ce que Torlyri l'aide à se relever et le serre tendrement dans

ses bras.

— Réfléchis bien, répéta le fils de Torlyri. Est-ce ton frère Thukimnibol qui est en train de faire faire l'exercice à son armée sur le stade, ou bien est-ce le roi Harruel ?

Husathirn Mueri lui lança un regard pénétrant, puis il se retourna et disparut en un instant.

Au moment où Hresh, troublé par tout ce que Husathirn Mueri venait de lui dire et plongé dans de sombres réflexions sur le passé douloureux et l'avenir menaçant, traversait le hall de la Maison du Savoir, Chupitain Stuld sortit de l'un des bureaux.

— Dois-je faire monter maintenant dans votre bureau les objets découverts à Tangok Seip ? demanda-t-elle.

— Les objets de Tangok Seip ?

— Ceux qu'un fermier a découverts dans une grotte, après l'affaissement de terrain. Vous avez dit que vous y jetteriez un coup d'œil aujourd'hui.

— Ah ! oui. Tu parles de ces instruments.

Il s'efforça de se débarrasser du brouillard qui avait envahi son esprit. Il avait l'impression que ses idées étaient éparpillées d'un bout à l'autre de la planète.

Oui, cette cachette d'objets de la Grande Planète. Cela faisait plusieurs jours que Chupitain Stuld le harcelait pour qu'il examine ces vestiges. Et elle devait avoir raison. Leur découverte remontait déjà à plusieurs semaines et il ne s'était même pas donné la peine de les regarder. D'autres préoccupations l'en avaient détourné. Mais Plor Killivash affirmait que la découverte était d'importance. La moindre des choses était quand même d'y jeter un coup d'œil.

Chupitain Stuld attendait sa réponse.

— Oui, dit-il, tu peux les monter. Dans une demi-heure. J'ai deux ou trois choses à faire d'abord.

Sur ce, il commença de gravir la rampe en spirale pour monter dans son bureau.

Sans savoir comment, il se retrouve sur la terrasse. Puis, sans même se donner la peine de sortir le Barak Dayir de sa bourse, il sent qu'il prend son essor, qu'il s'élève dans l'air et qu'il survole la cité, qu'il monte sans effort de plus en plus haut, au-delà de la couche des nuages, dans le ciel au-dessus du ciel. Tout est noir, avec des traînées écarlates. Des souffles d'air glacé le frôlent avec l'impétuosité d'un torrent. Des grains de glace cinglent sa fourrure. Des cristaux de glace se déposent sur le bout de ses doigts. Il vogue sur le néant.

En regardant en bas, il voit tout, comme à travers la vitre de la fenêtre d'une pièce plongée dans l'obscurité. La cité tout entière s'offre

à son regard.

Il voit le stade et les troupes de l'Épée de Dawinno qui défilent tandis qu'à leur tête la silhouette imposante de Thu-kimnibol parade et plastronne en gesticulant et en aboyant des ordres.

Il voit Nialli Apuilana qui marche dans un parc, comme perdue dans un rêve. Son âme est enveloppée de mystères. Elle semble divisée en deux par une ligne d'un rouge éclatant symbolisant ses conflits internes.

Derrière elle, loin derrière, rôde Husathirn Mueri. Lui aussi est un mystère. Il est transparent en surface, avide de pouvoir et pathétiquement obsédé par Nialli Apuilana, mais qu'y a-t-il au fond de lui ? Hresh ne perçoit que le vide dans son âme. Comment se peut-il que le fils de Torlyri et de Trei Husathirn n'ait que du vide en lui ? Il doit y avoir autre chose. Mais quoi ? Et où ?

Hresh porte son regard un peu plus loin.

Il est maintenant dans son jardin zoologique. Il voit les énigmatiques stinchitoles à la longue fourrure, les doux thekmurs et les stanimandres. Les sisichils se mettent à folâtrer en gazouillant comme s'ils sentaient son regard peser sur eux. Les stumbains... les diswils... les catagraks... toute la multitude de merveilleuses créatures que Dawinno le Transformateur avait jetées sur la surface de la Terre pendant le dégel et que les chasseurs de Hresh avaient capturées pour les rassembler en ce jardin.

Il voit les caviandis. Les deux animaux doux et sveltes sont au bord de leur ruisseau. Que de beauté dans leur fourrure pourpre et luisante, dans leur épaisse crinière d'un jaune éclatant. Ils lèvent la tête, ils le voient dans le ciel et ils sourient.

Il sent la chaleur de leur esprit irradier vers lui. She-Kanzi et He-Lokim, ses amis. Ses amis caviandis.

Leur salut silencieux flotte jusqu'à lui et il le leur rend silencieusement. Ils s'adressent à lui et il leur répond ; puis il leur pose une question et ils répondent. Sans mots et même sans concepts. Une communion simple et silencieuse de l'être, un échange continu de l'esprit qui ne peut s'exprimer autrement.

.....

.....

.....

.....

Il sait maintenant qu'ils n'ont que faire des mots au sens où il l'entend, que « He-Lokim » et « She-Kanzi » ne sont pas des noms au sens où il l'entend. Ils n'en ont nullement besoin, de même qu'ils n'ont nullement besoin, eux et tous ceux de leur espèce, de bâtir des cités, de fabriquer des objets, ni de n'importe quelle autre activité « civilisée ». L'altérité est la caractéristique principale de leur nature,

l'étrangeté, la non-appartenance au Peuple.

Leur Âme se fond dans la sienne et la sienne dans la leur, et il lui vient soudain une vision à l'intérieur de la vision qu'il est en train d'avoir. Il voit une seconde Grande Planète sur la Terre, différente de la première, mais non moins glorieuse, une civilisation réunissant non pas six races, mais des dizaines, des centaines, où sont rassemblés le Peuple et les caviandis, les stinchitoles et les thekmurs, les sisichils, les stanimandres et les catagraks, toutes les créatures vivantes... unies, vivant en parfaite intelligence, partageant tout, une civilisation plus profonde et plus riche dans sa plénitude que la Grande Planète elle-même, une civilisation englobant tout ce qui vit sur la Terre...

Une voix discordante s'élève brusquement en lui.

Même les hjjk ?

Et il répond immédiatement, sans prendre le temps de réfléchir.

Oui, même les hjjk. Même les hjjk, bien entendu.

Mais un doute lui vient et il se demande si, tout bien considéré, les hjjk se joindraient à une telle confédération de races. Ils avaient déjà appartenu à la précédente. Et le Transformateur avait disposé des centaines de siècles écoulés depuis la fin de la Grande Planète pour les modifier et les élever. Peut-être ont-ils maintenant tellement dépassé les autres races peuplant la Terre qu'ils sont incapables de s'associer à elles sur un pied d'égalité.

En va-t-il ainsi ? se demande Hresh. Sont-ils devenus des dieux ? Est-Elle un dieu, la grande Reine des hjjk ?

À cet instant, mais si fugitivement, son esprit se transporte vers le nord, au plus profond des terres froides et arides, là où l'horizon est éclairé par une lumière incandescente d'un éclat insoutenable. Et il aperçoit l'énorme et mystérieuse Reine, immobile en Sa chambre secrète, gouvernant le destin de ses millions de sujets et, qui sait, du reste de la planète. Il perçoit la force et la puissance de cet esprit gigantesque et de la grande machine vivante qu'est le Nid sur lequel Elle règne. Il observe les rouages de la mécanique géante, le va-et-vient des pistons luisants, le tissage de la trame de la vie.

Puis le Nid disparaît et il se retrouve suspendu dans le vide indéterminé. Mais l'écho de l'immensité entraperçue perdure en lui.

Un dieu ? Régnant sur une race de dieux ?

Non, se dit-il. Ce ne sont pas des dieux.

Les Cinq Dêités, voilà des dieux : Dawinno, Emakkis, Mueri, Friit, Yissou... Le Transformateur et Destructeur, le Pourvoyeur, la Consolatrice, le Guérisseur, le Protecteur.

Et le Nakhaba des Beng ? Lui aussi est un dieu. L'Intercesseur, celui qui se tient entre le Peuple et les humains, et qui leur parle pour notre compte. C'est ce que le vieux Noum om Beng lui avait enseigné à Vengiboneeza, quand il n'était encore qu'un enfant.

Il doit donc être vrai, se dit Hresh, que les humains, eux aussi, sont des dieux, car nous savons qu'ils sont encore plus puissants que Nakhaba et plus vieux que la Grande Planète.

Ce sont peut-être eux qui ont donné naissance aux cinq autres races de la Grande Planète, les hjjk et les seigneurs des mers, les mécaniques, les végétaux et les yeux de saphir. Est-ce possible ? Est-il possible que les humains se soient lassés de vivre seuls sur la Terre et qu'ils aient créé les autres pour s'unir à eux et former une grande et nouvelle civilisation destinée à s'épanouir pendant de longues années et à périr comme périssent toutes les civilisations ?

Où sont-ils donc, si ce sont des dieux ?

Morts, comme les yeux de saphir et les végétaux, les mécaniques et les seigneurs des mers ?

Non, se dit Hresh. Comment des dieux pourraient-ils mourir ? Ils se sont simplement retirés du monde. Peut-être leur propre Créateur les a-t-il appelés ailleurs et peut-être bâtissent-ils une nouvelle Terre pour Lui, très loin d'ici.

À moins qu'ils ne soient encore avec nous, tout proches, mais invisibles, attendant leur heure, se tenant à l'écart en attendant que se réalise leur grand dessein, quel qu'il soit. Et les hjjk, malgré leur puissance, ne sont qu'un simple aspect de ce dessein. Ils n'en sont ni les architectes, ni les dépositaires.

Peut-être. Peut-être.

Et s'il doit y avoir une nouvelle Grande Planète, les hjjk en feront nécessairement partie. Nous devons voir en eux des frères humains, comme l'a dit un jour Nialli Apuilana. Et, au lieu de cela, nous nous apprêtons à entrer en guerre avec eux. Cela n'a pas de sens. Pas de sens, pas de sens !

Il sent qu'il ne peut pas rester beaucoup plus longtemps en l'air. Son âme tombe en vrille au milieu des ténèbres et va se fracasser sur le sol. En se sentant tomber du haut du ciel, Hresh baisse les yeux vers la cité qui semble venir à sa rencontre et il aperçoit du coin de l'œil son frère Thu-kimnibol, paradant fièrement à la tête de ses troupes, sur le stade. Puis il traverse une zone d'une incompréhensible étrangeté et, quand la conscience lui revient, il se retrouve assis à son bureau, étourdi, hébété.

Les pensées tourbillonnent dans son crâne. Les choses sont ce qu'elles ont toujours été pour lui : trop de questions et pas assez de réponses.

La voix de Chupitain Stuld lui parvint dans la confusion de son esprit.

— Hresh ? Seigneur Hresh ? Je vous ai apporté les objets de Tangok Seip. Tout va bien, seigneur Hresh ?

— Je... C'est... Je veux...

Elle se précipita dans la pièce et se pencha sur lui, les yeux brillants d'inquiétude. Hresh s'efforça de reprendre ses esprits. Des fragments de rêve continuaient de tourbillonner dans le pêle-mêle de son âme.

— Seigneur ?

Il rassembla toutes ses forces pour recouvrer la sérénité.

— Un moment de rêverie, c'est tout... J'étais plongé dans mes pensées...

— Vous aviez l'air si bizarre, seigneur !

— Tout va bien. Ce n'était qu'un moment de rêverie, Chupitain Stuld. Quand l'esprit vagabonde, très loin.

— Je peux revenir plus tard, si vous...

— Non, non, reste. Tu les as là-dedans, dit-il en montrant la boîte qu'elle tenait. Montre-les-moi. Je suis inexcusable d'avoir attendu si longtemps. Plor Killivash les a déjà examinés, c'est bien ce que tu m'as dit ?

Cette question sembla provoquer un grand émoi en elle, mais il ne comprit pas pourquoi.

Chupitain Stuld commença à disposer les objets sur le bureau.

Ils étaient au nombre de sept, plus ou moins sphériques et assez petits pour tenir dans une seule main. À l'élégance de leur forme et à la richesse du métal, Hresh reconnut aussitôt des objets de la Grande Planète, façonnés dans les impérissables métaux colorés caractéristiques des extraordinaires artisans de cette époque révolue. Les caves de Vengiboneeza renfermaient des centaines d'appareils de ce genre, certains que personne n'avait jamais réussi à faire marcher, d'autres qui n'avaient fonctionné qu'une seule fois, avec des résultats parfois stupéfiants, d'autres encore dont il avait réussi à comprendre le fonctionnement et qu'il avait utilisés efficacement pendant plusieurs années.

Il était devenu très rare de mettre au jour des objets comme ceux-là. Cette nouvelle cachette était une découverte tout à fait exceptionnelle. Le fait qu'il eût laissé à ses assistants le soin d'étudier ces objets sans prendre la peine de les examiner en personne était révélateur du trouble qui agitait son âme.

Il regarda les sept sphères, mais sans les toucher. Il savait à quel point il pouvait être dangereux de les prendre dans la main sans savoir laquelle des protubérances couvrant leur surface les actionnait.

— Quelqu'un a-t-il une idée de leur utilité ?

— Celle-ci... Elle dissout la matière. En touchant ce cabochon, là, sur le côté, un rayon lumineux jaillit et dissout tout ce qu'il y a entre la sphère et le mur. Celle-ci couvre les choses d'une sorte de voile sombre et opaque à travers lequel il est impossible de voir, de sorte

que l'on pourrait traverser la cité sans être vu. Et celle-ci projette un rayon tranchant comme un couteau, un rayon si puissant qu'il nous a été impossible de mesurer la profondeur du trou qu'il perce.

Chupitain Stuld lança à Hresh un regard méfiant, comme si elle n'était pas sûre d'avoir toute son attention.

— Et celle-là...

— Attends un peu, dit Hresh. Je ne vois ici que sept instruments.

— Oui, dit-elle, l'air inquiet, il y en a bien sept.

— Où sont les autres ?

— Quels... autres ?...

— S'il m'en souvient bien, on m'a dit le jour où ils sont arrivés, qu'il y avait onze de ces objets. C'était il y a à peu près deux mois, pendant la saison des pluies, et c'est toi-même qui m'as dit qu'on venait de nous apporter onze objets de la Grande Planète. J'en suis sûr... À moins que ce ne soit Io Sangrais qui m'en ait parlé.

— Non, seigneur, dit Chupitain Stuld d'une toute petite voix, c'est bien moi.

— Où sont les quatre autres ?

L'inquiétude de Chupitain Stuld s'était muée en frayeur. Elle commença d'aller et venir précipitamment devant le bureau en s'humectant les lèvres et en lissant frénétiquement sa fourrure.

Hresh l'effleura de sa seconde vue et il découvrit la peur qui bouillonnait en elle, la honte et la contrition.

— Où sont les autres ? demanda-t-il d'une voix très douce. Dis-moi la vérité.

— Je les ai... prêtés, murmura-t-elle.

— Prêtés ? À qui ?

— Au prince Thu-kimnibol, seigneur, répondit-elle en gardant les yeux fixés sur le sol.

— À mon frère ? Depuis quand s'intéresse-t-il aux vestiges du passé ? Par Nakhaba, je me demande bien ce qu'il veut en faire ! Et comment a-t-il appris leur existence ? Nous ne prêtons rien, Chupitain Stuld, poursuivit-il en secouant la tête. Surtout des acquisitions récentes et qui n'ont pas encore fait l'objet d'un examen approfondi. Même à quelqu'un comme le prince Thu-kimnibol. Mais tu le sais très bien.

— Oui, seigneur.

— Est-ce toi qui as autorisé ce prêt ?

— C'est Plor Killivash, seigneur. Mais j'étais au courant, ajouta-t-elle après un silence.

— Et tu ne m'en as rien dit ?

— Je croyais que cela n'avait pas d'importance. Étant donné que le prince Thu-kimnibol est votre frère et qu'il...

Hresh la fit taire d'un signe de la main.

— Ces instruments sont-ils toujours en sa possession ?

— Je crois, seigneur.

— Sais-tu pourquoi il a voulu les emprunter ?

Elle se mit à trembler. Elle aurait voulu répondre, mais les mots ne parvenaient pas à franchir ses lèvres.

Hresh repassa en son esprit la description que Chupitain Stuld lui avait faite des sphères restantes, celles que Thu-kimnibol n'avait pas voulu prendre. *Celle-ci dissout la matière... Celle-ci jette sur les choses un voile sombre et opaque... Celle-ci projette un rayon tranchant comme un couteau, si puissant qu'il nous a été impossible de mesurer la profondeur du trou qu'il perce...*

Par tous les dieux ! Et il s'agissait des instruments que Thu-kimnibol n'avait pas daigné emporter ! De quel pouvoir de destruction les autres devaient-ils être capables ?

Il savait qu'au même moment Thu-kimnibol était en train de diriger la manœuvre de son armée sur le stade et qu'il préparait sa guerre contre les hjjk. Il ne lui avait fallu que quelques jours pour rassembler ses troupes.

Et il disposait en plus de ces nouvelles armes.

— Ce n'est pas l'armée de Thu-kimnibol, Hresh, dit Taniane. C'est *notre* armée. L'armée de la Cité de Dawinno.

— Mais Husathirn Mueri...

— Que les dieux emportent Husathirn Mueri ! Il veut s'opposer à la moindre de nos actions, cela crève les yeux ! Mais la guerre va éclater, cela ne fait aucun doute. C'est pourquoi j'ai autorisé Thu-kimnibol à commencer à lever une armée.

— Attends un peu, dit Hresh en la regardant comme si elle était une inconnue et non sa compagne de quatre décennies. *Tu* l'as autorisé ? Pas le Praesidium ?

— Je suis le chef, Hresh. Nous sommes en période de crise et nous n'avons pas de temps à perdre dans d'interminables débats.

— Je vois, dit Hresh en fixant sur elle un regard stupéfait, comme s'il ne pouvait en croire ses oreilles. Et cette guerre ? Pourquoi es-tu si sûre qu'elle va éclater ? Thu-kimnibol et Husathirn Mueri aussi, pourquoi en sont-ils si sûrs ? Est-ce que tout a déjà été décidé ? Est-ce qu'un accord secret a été passé pour entrer en guerre ?

Taniane ne répondit pas tout de suite. Hresh attendit ses explications. Il la sentait aussi évasive que l'avaient été Husathirn Mueri et même Chupitain Stuld. Ils essayaient tous de lui cacher certaines choses. Une sorte de complot avait été ourdi à son insu et ils s'efforçaient maintenant de l'empêcher de le pénétrer.

— Pendant son séjour à Yissou, dit enfin Taniane, Thu-kimnibol a eu la preuve que les hjjk ont l'intention de lancer une attaque contre

la cité du roi Salaman dans un avenir très proche.

— La preuve ? Quelle sorte de preuve ?

— Il m'a raconté qu'il était parti se promener avec Salaman en territoire hjjk, répondit Taniane d'un ton de plus en plus évasif, qu'ils étaient tombés sur une groupe de hjjk et qu'ils les avaient forcés à leur remettre les plans secrets d'opérations militaires. Ou quelque chose de ce genre...

— Qu'ils transportaient fort à propos dans de petits paniers autour de leur cou. Et ces plans portaient la signature de la Reine et le sceau royal des hjjk.

— Je t'en prie, Hresh !

— Et tu crois cela ? Tu crois que l'invasion des hjjk que Salaman redoute depuis toujours va avoir lieu dans les jours qui viennent ?

— Oui, je le crois.

— Quelle preuve y a-t-il ?

— Thu-kimnibol la connaît.

— Ah ! Je vois. Ainsi donc, les hjjk vont enfin se décider à passer à l'attaque. Quelle chance pour Salaman que cela se produise juste après qu'il a conclu avec mon frère un traité de défense mutuelle entre Dawinno et Yissou !

— Tu as l'air fâché, Hresh ! Je ne t'ai jamais vu comme cela.

— Moi non plus, je ne t'ai jamais vue agir comme cela. Tu esquives toutes mes questions, tu me parles de preuves que tu es bien incapable de fournir, tu laisses Thu-kimnibol lever une armée à l'intérieur même de la cité sans te donner la peine d'en parler au Praesidium...

C'était maintenant le tour de Taniane de le regarder comme s'il était un inconnu. Elle avait les paupières baissées et le visage fermé.

Il ne pouvait supporter le mur de suspicion qu'elle venait brusquement de dresser entre eux, un mur presque aussi haut que le rempart extravagant de Salaman. Il fut pris d'une violente envie de lui demander d'accomplir un couplage avec lui, de s'unir à lui dans la communion qui ne tolère nulle défiance, nulle suspicion. Pour qu'il n'y ait plus rien de caché, pour qu'ils soient de nouveau Hresh et Taniane, Taniane et Hresh, et non les étrangers qu'ils étaient devenus l'un pour l'autre.

Mais il savait qu'elle refuserait. Elle prétexterait la fatigue, une réunion urgente ou quelque chose de ce genre. Car, si elle accomplissait un couplage avec Hresh, elle n'aurait plus de secrets pour lui, et il savait qu'elle avait quantité de secrets qu'elle était résolue à ne pas partager. Hresh sentit une profonde tristesse l'envahir. Il pouvait toujours découvrir tout ce qu'il voulait en faisant appel au Barak Dayir. Le pouvoir de la Pierre des Miracles lui permettait d'avoir accès partout, y compris dans les replis les plus

obscur de l'âme de Taniane, mais cette idée lui répugnait. Espionner ma propre compagne ? se dit-il. Non ! Jamais ! Je préfère assister à la destruction de la cité et de tous ses habitants plutôt que de faire cela !

— J'ai pris les mesures que j'estimais nécessaires pour la sécurité de la cité, Hresh, poursuivit Taniane au bout d'un long moment. Si tu n'es pas d'accord, tu es en droit de formuler des objections devant le Praesidium. C'est compris ?

Son regard glacial était effrayant.

— As-tu autre chose à me dire ? ajouta-t-elle.

— Sais-tu, Taniane, que Thu-kimnibol a soustrait derrière mon dos de la Maison du Savoir des objets de la Grande Planète récemment découverts, qu'il compte utiliser comme des armes ?

— Si la guerre doit éclater, Hresh, toutes les armes seront nécessaires. Et la guerre va éclater.

— Mais les dérober dans la Maison du Savoir, sans même m'en parler...

— J'ai autorisé Thu-kimnibol à faire en sorte que l'armée soit convenablement équipée.

— Tu l'as autorisé à dérober dans la Maison du Savoir des objets de la Grande Planète ?

— Je crois me souvenir, répliqua-t-elle en dardant sur lui un regard implacable, que tu as utilisé des armes de la Grande Planète contre les hjjk, pendant la bataille de Yissou.

— Mais c'était différent ! C'était...

— Différent, Hresh ? ricana Taniane. Vraiment ? Et en quoi était-ce différent ?

Pour Salaman, perché au sommet de son mur, c'était une mauvaise journée. La confusion la plus totale régnait dans sa tête. Des images vagues et floues lui parvenaient de loin en loin. Une haute tour qui pouvait représenter Thu-kimnibol. Un éclair de lumière vive qui était peut-être Hresh. Un arbre courbé sous l'assaut furieux de la tempête qui représentait peut-être Taniane. Et une autre image encore, celle de quelqu'un ou de quelque chose de tortueux, d'insaisissable qu'il lui était impossible d'interpréter. Il se passait beaucoup de choses à Dawinno ce jour-là, mais quoi ? Quoi ? Rien de ce qu'il captait ne semblait avoir de sens. Il régla sa seconde vue aussi précisément que possible, mais, soit ses perceptions étaient insuffisantes, soit les transmissions de ses espions étaient trop brouillées pour qu'il soit en mesure de les déchiffrer.

Salaman était dans son pavillon. Son organe sensoriel se balançait de part et d'autre de son corps en décrivant de larges arcs de cercle et il projetait son esprit dans les immensités désertes qui entouraient Yissou, il balayait les contrées méridionales en quête d'informations.

Dans la direction opposée, de l'autre côté de la cité, son fils Biterulve, installé lui aussi au sommet du rempart, attendait des nouvelles du nord.

Le nouveau réseau de communications fonctionnait enfin. Il avait fallu tout l'hiver pour le mettre sur pied : trouver des volontaires, les former, les envoyer loin de la cité pour établir les postes avancés qui seraient camouflés en formes. Et maintenant ses agents étaient échelonnés comme les perles d'un collier s'étirant vers le sud, presque jusqu'aux portes de la Cité de Dawinno, et vers le nord, aussi loin dans la direction du territoire hjjk qu'il leur avait paru possible de s'enfoncer sans courir de péril.

De tous côtés lui parvenaient les bourdonnements et les grésillements des visions obtenues par la seconde vue qui convergeaient vers lui. Le roi concentrait toute la force de son esprit puissant sur ces messages. Il venait tous les jours à l'aube pour écouter, pour attendre.

Ces transmissions mentales n'étaient pas faciles à réaliser. Les messages étaient toujours brouillés, souvent ambigus et malaisés à interpréter. Mais il n'y avait pas d'autre moyen, à moins d'obliger des courriers à faire des allers et retours continuels. Et les nouvelles qu'ils apporteraient auraient au mieux plusieurs semaines de retard. C'était impensable ; les événements se précipitaient beaucoup trop. Si seulement il avait comme Hresh une Pierre des Miracles, il pourrait peut-être laisser son esprit errer de-ci de-là et scruter la surface de la planète. Mais il n'existait qu'une seule Pierre des Miracles, et c'est Hresh qui la détenait.

Rien ne marchait ce jour-là. Les messages qui lui parvenaient ne valaient rien. Obscurs et nébuleux, confus et brumeux ; rien de clair là-dedans. Une perte de temps et d'énergie.

Tant pis, songea Salaman en laissant retomber son organe sensoriel endolori par la fatigue. Cela ira peut-être mieux demain. Et il se dirigea vers l'escalier.

Mais soudain, il eut l'impression qu'une voix excitée l'appelait du ciel et il perçut la présence de son fils.

— *Père ! Père !*

— *Biterulve ?*

— *M'entends-tu, père ? C'est Biterulve !*

— *Oui, je t'entends.*

— *Père ?*

— *Parle-moi, mon garçon ! Parle-moi !*

Puis, de nouveau, le silence. Salaman sentit la fureur monter en lui. Son fils avait à l'évidence quelque chose d'important à lui dire, mais il était tout aussi évident que les messages de Biterulve et ses propres réponses n'étaient pas coordonnés.

Salaman pivota sur lui-même et inclina son organe sensoriel dans la direction d'où il avait reçu l'émission de Biterulve. C'était exaspérant ! Tout était imprécis, inexact, approximatif, des images et des sensations à la place des mots, et qu'il fallait déchiffrer, qu'il fallait interpréter ! Mais il devait y avoir des nouvelles du nord. Salaman en avait la conviction ; il avait perçu d'une manière indiscutable l'excitation de son fils.

— *Biterulve ?*

— *Père ! Père !*

— *Je t'entends. Dis-moi ce qui se passe.*

Il sentit les efforts que faisait le jeune prince. Biterulve était doté d'une grande sensibilité, mais assez particulière, car elle devenait plus aiguë à mesure que la distance augmentait. Salaman martela du poing les briques du chemin de ronde, puis il dressa son organe sensoriel aussi haut qu'il le put et battit l'air de ses bras écartés comme si cela pouvait lui permettre de recevoir plus distinctement le message de son fils.

Et il reçut une image d'une indiscutable netteté.

Des corps ensanglantés gisaient dans une plaine entre deux cours d'eau. Des centaines de corps. Ceux des fidèles de Zechtior Lukin.

De hautes silhouettes émaciées se déplaçaient au milieu du charnier, se baissant de temps en temps comme pour ramasser des trophées.

Des hjjk.

— *Ils sont morts, père. Les Consentants. Tous, jusqu'au dernier. M'entends-tu ?*

— *Oui, mon garçon, je t'entends.*

— *Père ? Père ? Cela m'est parvenu avec une telle netteté, retransmis par nos relais du nord. Ils ont tous été massacrés, en territoire hjjk, à un endroit où une rivière se divise en plusieurs bras. Les Consentants ont été exterminés.*

Salaman hocha la tête, comme si Biterulve s'était tenu juste devant lui. En faisant appel à toute sa force mentale, il projeta violemment vers le jeune prince un message si véhément qu'il était certain qu'il arriverait à destination, pour lui dire qu'il avait bien capté l'information. Quelques instants plus tard, il reçut la confirmation de Biterulve, soulagé de savoir qu'il avait réussi à se faire comprendre.

Enfin, se dit Salaman.

Enfin la roue commence à tourner.

Les Consentants avaient enduré le martyre auquel ils aspiraient. Le moment était venu d'envoyer les troupes composant l'armée de la vengeance, qui connaîtraient sans doute le même sort, mais sans faire montre de la même résignation. Puis il faudrait se préparer à la guerre

totale qui ne pouvait manquer de s'ensuivre.

Le roi se retourna de nouveau vers le sud. Pendant quelques instants, il demeura immobile, prenant de longues inspirations, rassemblant ses forces. Il ne devait y avoir cette fois ni mystère ni ambiguïté. Le message devait être transmis et relayé sans la moindre distorsion et parvenir à Thu-kimnibol dans la lointaine Dawinno sans être entaché d'erreur.

Il rassembla les images. Les corps gisant près de la rivière. Les formes sombres et anguleuses parcourant le champ de bataille. La nouvelle armée franchissant les portes de Yissou et s'enfonçant courageusement en territoire ennemi pour venger le massacre de Zechtior Lukin et de ses fidèles. L'affrontement violent et inévitable. Les hijk rendus furieux, proférant des menaces.

Puis les portes de Dawinno qui s'ouvrent et une armée considérable de guerriers qui sort de la cité. Thu-kimnibol à la tête de ses troupes.

Salaman sourit. Il leva son organe sensoriel et le raidit. L'énergie accumulée à la base de la colonne vertébrale se propageait jusqu'à l'extrémité de l'appendice. Il ferma les yeux et projeta avec violence le message qui fusa vers le sud, retransmis de relais en relais, se propageant comme un trait de feu et franchissant avec la rapidité de l'éclair les immensités désertes qui s'étendaient entre les deux cités.

— *J'invoque les termes de notre alliance. Nous sommes en guerre.*

Il se passe quelque chose de grave. Seule dans sa chambre de la Maison de Nakhaba, Nialli Apuilana perçoit un brusque tremblement, un soulèvement, un déchirement, comme si la planète venait d'être arrachée et tournoyait follement dans l'espace. Elle se dirige vers la fenêtre. Tout semble calme dans les rues. Mais sa seconde vue lui montre le soleil, suspendu dans les airs, juste au-dessus de sa tête, devenu une boule énorme d'où coulent des fleuves de sang. Dans les ténèbres de la voûte céleste tournoient des traînées vertes et glacées qui suivent les comètes.

Elle détourne la tête en tremblant et lève le bras pour se protéger les yeux. Au bout d'un moment, elle commence à prier. Elle s'adresse d'abord aux Cinq, puis à l'esprit de Kundalimon et enfin, sans savoir pourquoi, elle essaie également de se faire entendre de la Reine.

Nialli Apuilana décroche l'étoile hijk du mur et elle la lève devant ses yeux en la tenant par les côtés. Elle fixe son regard sur le centre évidé de l'étoile, réduisant lentement le champ de sa vision à la petite ouverture.

Tout est sombre. Peut-être perçoit-elle une sorte d'image au plus profond de l'obscurité, mais elle n'en est pas sûre et, s'il y en a vraiment une, elle est vague, floue, avec des contours fondus, l'ombre

d'une ombre. L'étoile avait autrefois le pouvoir de lui montrer le Nid, du moins le croyait-elle, mais maintenant...

Rien. Rien d'autre que des ombres fuyantes qui se dérobent à son regard malgré tous les efforts qu'elle fait pour les discerner. Aucune trace du Nid. Qu'est-il devenu ? se demande Nialli Apuilana. L'a-t-elle jamais vu dans l'étoile ?

— *Veux-tu voir ? interroge une voix intérieure.*

— *Oui.*

— *Ce que tu verras peut te changer.*

— *J'ai déjà connu tant de changements. Un de plus ne pourra pas me faire de mal.*

— *Très bien. Vois donc ce qu'il y a à voir.*

Elle a alors l'impression que les ténèbres se dissipent, que l'obscurité qui règne au centre de l'étoile s'éclaire et elle distingue de nouveau les galeries familières où elle a vécu pendant un certain temps. Des formes les parcourent. Elle resserre son étreinte sur l'étoile et accroît l'intensité de son regard.

Oui, des formes.

Elle les voit maintenant très distinctement.

Monstrueuses, étranges, déformées. Des têtes en forme de hache, des bras comme des sabres. Des yeux énormes et froids, brillant comme des miroirs de verre noir qui renvoient en même temps mille images maléfiques. Des becs luisants qui claquent et se tendent vers elle comme des poignards, à travers l'ouverture de l'étoile. Nialli Apuilana entend les sifflements âpres de leur rire moqueur. L'étoile, cet objet tout simple, fait d'herbe tressée, se couvre de poils noirs et piquants. Son centre évidé devient une bouche obscure et velue, luisante, béante, une ouverture humide et glissante qui émet de petits bruits de succion insinuants.

Elle se sent tirée par quelque chose qui essaie de l'entraîner vers le cœur de la petite étoile d'herbe tressée.

L'envie de s'abandonner est forte. Retourne dans le Nid, laisse le lien se reformer, va t'asseoir aux pieds du penseur du Nid et laisse sa sagesse te pénétrer. Laisse-toi conduire auprès de la Reine pour sentir Son contact. N'était-ce pas ce qu'elle voulait ? N'était-ce pas ce qu'elle avait toujours voulu ? Et Kundalimon. La plus forte de toutes les tentations. On lui rendrait Kundalimon. *Viens à nous et Kundalimon sera de nouveau à toi.* Est-ce possible ? Comme c'est tentant. Comme il serait facile de s'abandonner. Comme il serait bon de retrouver le Nid, ce sentiment de paix... de sécurité...

Non. Non. Comment cela serait-il possible ? Nialli Apuilana résiste de toute la force de son âme. Elle se sent toujours attirée vers le cœur de l'étoile. Mais, petit à petit, tandis qu'elle continue de résister, l'attraction perd de sa force. Elle jette l'étoile en frissonnant et la

regarde rouler jusqu'au fond de la pièce où elle s'arrête contre le mur, dressée sur une de ses branches. Mais même de cette distance, elle continue de l'appeler.

Viens à nous. Viens. Viens.

Les images cauchemardesques refusent de la quitter. Les becs et les griffes, les bouches velues, les myriades d'yeux froids et brillants. Elles flamboient dans son esprit malgré les efforts qu'elle fait pour les chasser. Elle croyait avoir déjà livré et remporté cette bataille quelques semaines plus tôt. Mais non, elle n'a pas encore réussi à s'arracher totalement à l'étreinte de la Reine.

L'air lui manque. Les battements de son cœur s'accélèrent. Elle éprouve des picotements sur toute sa peau, une sensation de froid cuisant. Les mystères tourbillonnent dans sa tête. Les murs de sa petite chambre semblent se refermer sur elle. Des ruisseaux de sang courent sur le sol. Des membres tranchés se dressent et dansent frénétiquement autour d'elle. L'étoile appuyée contre le mur émet de sinistres pulsations de lumière verte. Des bras fluets et velus sortent de l'ouverture centrale et se tendent avidement vers elle. Des voix âpres, ténues mais aguichantes, murmurent son nom.

— Non, dit-elle. Je ne suis plus des vôtres.

Elle recule lentement sans quitter l'étoile des yeux. Elle atteint la porte, passe la main derrière son dos et l'ouvre en tâtonnant puis elle se glisse rapidement dans le couloir. Elle claque la porte derrière elle et la tient fermée. Elle s'appuie contre elle, emplit d'air ses poumons et attend que cesse le vertige qui l'a prise et que se calment les battements frénétiques de son cœur.

Elle est libre. Libre.

Et maintenant, que faire ?

Il n'y a qu'une seule personne dans la cité vers qui elle puisse se tourner.

Je vais aller voir mon père, se dit-elle.

— Ce qu'ils veulent, c'est détruire la Reine, si cela leur est possible, dit Husathirn Mueri. Je vous en donne ma parole.

Il se trouvait dans la chapelle de Kundalimon, au fond de l'impasse donnant sur la rue des Poissonniers. Il n'y avait pas d'office ce jour-là et les deux seules autres personnes présentes étaient Tikharein Tourb et Chhia Kreun, l'enfant-prêtre et la petite prêtresse.

Husathirn Mueri était devenu un pratiquant assidu de la nouvelle religion, ce qui n'allait pas sans l'étonner lui-même. Ce qui n'était au début qu'une enquête s'était transformé en... Était-ce une sorte de foi ? Ou bien encore une surveillance vigilante ? Il ne savait plus très bien. La chapelle, ce lieu sordide empestant le poisson séché et les odeurs de transpiration des ouvriers qui venaient quatre fois par

semaine proclamer leur amour de la Reine, était devenue son meilleur refuge au plus fort de la tempête qui balayait Dawinno. Il affirmait à Chevkija Aim qu'il poursuivait son enquête, mais, au fond de lui-même, il n'en était pas si sûr.

— Mais sont-ils capables de faire cela ? demanda l'enfant-prêtre. Quelqu'un en est-il capable ? Cela semble si difficile à croire.

— Que la Reine puisse être détruite ?

— Qu'ils puissent être assez malveillants pour vouloir le faire.

— Ils la tueront, dit Husathirn Mueri, comme ils ont tué Kundalimon. Leur haine de la vérité du Nid est sans limites.

— C'est donc Thu-kimnibol qui a tué Kundalimon, dit la fillette, l'air très étonné.

— Je croyais que tu le savais, dit Husathirn Mueri en se tournant vers elle. C'est Thu-kimnibol qui a donné l'ordre de le tuer à Curabayn Bangkea, le capitaine de la garde, qui a lui-même été réduit au silence.

— C'est bien la vérité que vous nous dites ? demanda Tikharein Tourb.

— Bien sûr que c'est la vérité ! Par tous les dieux, c'est la vérité !

Les yeux plissés, Tikharein Tourb le considéra longuement, comme pour le jauger et le juger, et ses yeux verts étaient froids comme la glace qui remplit les entrailles de la planète. Il n'avait été donné qu'une seule fois à Husathirn Mueri de voir des yeux comme ceux-là : ceux de l'émissaire Kundalimon, si pâles et si froids. Mais le regard de Kundalimon, aussi implacable fût-il, avait toujours laissé transparaître une lueur de compassion alors que celui du gamin était totalement glaçant et absolument terrifiant.

Le silence tendu, parcouru de vibrations menaçantes, s'éternisait Tikharein Tourb et la fillette demeuraient immobiles comme des statues. Au bout d'un long moment, Husathirn Mueri vit l'organe sensoriel du garçon frémir, se tendre et s'incliner sur le côté jusqu'à ce que son extrémité touche la pointe de celui de Chhia Kreun. Ils semblaient presque en train d'accomplir la première phase d'un couplage devant lui. Peut-être le faisaient-ils réellement.

— Jurez-moi sur l'amour que vous portez à la Reine, ordonna l'enfant-prêtre, que c'est Thu-kimnibol qui a fait assassiner Kundalimon.

— Je le jure, dit Husathirn Mueri sans hésiter.

— Et jurez-moi que l'objectif de cette guerre fomentée par Thu-kimnibol est la destruction du Nid et la mort de Celle qui est notre consolation et notre joie.

— Tel est son objectif, je le jure.

Tikharein Tourb fixa de nouveau sur lui le regard implacable de ses yeux verts. Ce garçon est vraiment effrayant songea Husathirn

Muai, et elle aussi.

— Alors, il mourra, déclara l'enfant-prêtre.

Assis dans son jardin zoologique, Hresh était entouré de petits animaux de toutes les couleurs. Les deux caviandis pourpre et or étaient à côté de lui et il les caressait doucement. Il leva la tête et vit Nialli Apuilana se précipiter vers lui.

— Père ! s'écria-t-elle en le voyant. Il m'est arrivé quelque chose d'étrange... de tellement étrange...

Il fixa sur elle un regard absent, incurieux, comme si elle n'avait rien dit du tout. Ses yeux étaient dans le vague et son expression encore plus douce qu'à l'accoutumée. Il émanait de lui une grande tristesse qui semblait l'accabler et il avait l'air profondément abattu, très vieux et extrêmement fragile.

Elle en fut tellement effrayée que ses propres craintes et la confusion qui régnait dans son esprit passèrent aussitôt au second plan. Elle était venue parce qu'elle était terrifiée et qu'elle avait besoin de lui, mais elle comprit qu'il avait encore plus besoin d'elle.

— Ça ne va pas, père ?

Hresh eut un petit haussement d'épaules et remua lentement la tête, comme un animal blessé. Il semblait terriblement loin.

— C'est une certitude maintenant, dit-il au bout d'un long moment. Il y aura la guerre.

— Comment le sais-tu ?

— Je viens de capter le signal, en provenance du nord. Peut-être l'as-tu perçu, toi aussi. On ne pourra plus l'empêcher. Tout est en place et le signal du début des hostilités a été donné.

— Je ne suis pas sûre de comprendre, père, dit-elle, l'air interdit.

— Tu n'es pas au cornant de l'alliance que Thu-kimnibol a conclue à Yissou ?

Elle secoua la tête.

— Nous nous sommes engagés à prêter secours à Salaman, dans le cas où il serait attaqué par les hjjk. Et cela ne va pas tarder à se produire. Je soupçonne que cette attaque sera provoquée par Salaman lui-même... peut-être avec un petit coup de pouce de mon frère. Dès que les hjjk donneront l'assaut à Yissou, notre armée se mettra en marche vers le nord et ce sera la guerre totale.

— C'est précisément ce qu'ils voulaient tous les deux.

Hresh hocha doucement la tête.

— Le sang coulera en abondance, le nôtre comme le leur, poursuivit-il d'une voix sans timbre. De graves péchés seront commis. Les armées hjjk envahiront nos cités et les mettront à feu et à sang, ou bien nous détruirons le Nid, à moins que les deux n'aient lieu simultanément. Peu importe la manière dont cela se terminera. Que

nous soyons vainqueurs ou vaincus, tout ce que nous avons accompli sera détruit.

Il semblait malheureux, désespéré. Nialli Apuilana eut envie de le serrer dans ses bras et de le consoler.

— Il ne faut pas te faire du mauvais sang comme cela, père, dit-elle doucement. Salaman ne fait que rêver. Les hjjk n'attaqueront pas Yissou et il n'y aura pas de guerre totale.

— Ils ont déjà attaqué Yissou une fois, dit Hresh.

— C'était différent. La cité se trouvait sur le trajet d'un essaim hjjk.

— Comment ?

— Un essaim. Aussi vaste que soit le Nid, il n'est pas illimité, et il arrive un moment où une partie de la population doit partir. L'essaim qui quitte le Nid surpeuplé est composé de milliers, voire de millions d'individus qui emmènent une jeune Reine avec eux. Et ils marchent. Ils marchent pendant mille lieues si nécessaire, et parfois plus, jusqu'à ce qu'ils atteignent le lieu où ils doivent s'établir. Seuls les dieux savent comment ils déterminent cet emplacement. Mais rien ne peut les arrêter tant qu'ils n'y sont pas arrivés. Et ensuite, ils bâtissent un nouveau Nid.

Hresh releva la tête et elle vit briller dans ses yeux une étincelle qui lui rappela la curiosité du Hresh d'autrefois.

— Et c'est pendant un essaimage qu'ils ont attaqué le village de Harruel ?

— Oui. Ils n'avaient probablement pas l'intention de le détruire, mais, quand ils essaient, ils marchent aveuglément, droit devant eux, et rien ne peut les détourner de leur route. Rien.

— Et s'ils devaient essaimer une nouvelle fois dans la même direction ?

— Cela ne se produira pas. Ils n'essaient jamais deux fois dans la même direction. Je sais à quel point Thu-kimnibol et Salaman aspirent à la guerre, mais ils seront déçus dans leur attente.

— Prions pour qu'il en aille ainsi.

— À moins qu'il entre dans les desseins des Cinq qu'une guerre éclate entre les hjjk et nous, dit Nialli Apuilana. Dans ce cas, que Dawinno nous vienne en aide. Mais, crois-moi, père, il n'y aura pas de guerre.

Il la regarda en souriant de son étrange sourire triste. Les caviandis aussi tournèrent leur regard vers elle. Et elle vit dans leurs grands yeux violets une curieuse lueur qui pouvait être... de la tristesse aussi, ou de la compassion.

— Malgré tout ce que tu dis, Nialli, reprit Hresh d'une voix si faible qu'elle l'entendait à peine, j'ai le sentiment que la guerre est en train de fondre sur nous comme un violent orage. Et qui peut arrêter

un orage ?

— J'ai vécu dans le Nid, père. Je sais que les hjjk n'entreront jamais arbitrairement en guerre contre nous. Ce n'est pas dans leurs coutumes.

— Et si c'est nous qui leur déclarons la guerre ? Nous avons une armée maintenant. Le savais-tu ?

— Depuis quand ? demanda-t-elle en retenant son souffle.

— C'est très récent. Thu-kimnibol s'est changé de la lever. Ils sont en ce moment au stade qui leur sert de champ de manœuvre. Quand une armée existe, il est facile de déclarer la guerre.

— Taniane est au courant ?

— Oui, et elle y apporte son approbation pleine et entière, répondit Hresh avec un petit sourire amer. Ils disposent d'armes de la Grande Planète qu'ils ont prises à mon insu dans la Maison du Savoir. Pour cela aussi, ils ont l'approbation de Taniane.

— Elle veut la guerre ?

— Elle l'attend, en tout cas. Elle s'y est résignée. Elle y apportera son soutien sans réserve.

Nialli Apuilana lança à son père un regard horrifié.

Elle vit les troupes du Peuple remonter vers le nord jusqu'en territoire hjjk et des armées de Militaires s'avancer à leur rencontre. Un choc terrible, un affreux carnage. Thu-kimnibol faisant usage des armes dérobées de la Grande Planète et provoquant des ravages dans les rangs de l'ennemi. Des bataillons entiers de Militaires anéantis par une simple pression sur un bouton. Les troupes hjjk, malgré leur nombre colossal, repoussées de plus en plus loin ; les envahisseurs s'enfonçant triomphalement dans les territoires désolés du septentrion. L'extermination des nuées de Militaires envoyés par tous les Nids et incapables de s'opposer à l'avance inexorable des assaillants.

Le Nid en danger ! La Reine !

Le Nid des Nids assiégé ! Une confusion totale, la fin de l'abondance du Nid, la négation de la vérité du Nid, le plan de l'Œuf à vau-l'eau, les sages penseurs du Nid se terrant au plus profond des galeries, les Faiseurs d'Œufs et les donneurs de Vie abattus en essayant de s'enfuir et, pour finir, le plus atroce des assauts, la Reine des Reines arrachée à Sa chambre profonde et impitoyablement mise à mort...

Impensable ! Pour la deuxième fois de la journée, le monde chavirait et basculait autour de Nialli Apuilana.

Il faut éviter cette guerre, songea-t-elle.

Elle avait envie de crier, de hurler sa rage impuissante contre les fauteurs de guerre, d'avertir le Nid de la trahison de son peuple, de le prévenir en projetant une vision, en utilisant sa seconde vue, le Barak Dayir ou n'importe quel autre moyen. Envie de barrer la route aux forces de Thu-kimnibol et de Salaman quand elles s'engageraient dans

les territoires sacrés de la Reine et d'empêcher par la seule force de sa volonté ce conflit monstrueux. Elle était prête à sacrifier sa propre vie pour réussir.

Elle serra violemment les poings. Elle ferait tout pour défendre la Reine et le Nid. Elle ferait...

Elle ferait...

Elle ferait quoi ?

Rien.

Rien.

Toute son exaltation retomba. Elle ne ressentait plus qu'un grand vide là où, quelques instants plus tôt, elle était dévorée par une rage folle.

Toute son indignation, toute sa fureur s'était dissipée avec la rapidité de l'éclair, la laissant désorientée, la tête vide, comme en suspens. Pourquoi se préoccuperait-elle du sort du Nid ? Pourquoi serait-elle si désireuse de sacrifier sa vie pour la Reine ?

Et elle comprit avec stupéfaction que les pensées virulentes et les résolutions désespérées qui avaient jailli si spontanément de son âme étaient en réalité dénuées de toute substance.

Ce n'était qu'une fausse apparence, des réactions purement automatiques, vides de toute émotion. Les dernières flammes vacillantes de la fidélité à la Reine qui brûlait autrefois en elle. Son peuple était ici. Dawinno était sa cité.

Comme si une ligne de feu ardent traversait son esprit, elle se remémora toutes les horreurs qu'elle avait vues un peu plus tôt en contemplant l'étoile d'herbe tressée, tout ce qui l'avait tellement bouleversée qu'elle avait dû quitter précipitamment sa chambre pour aller chercher du réconfort auprès de son père. Les griffes velues, les claquements de becs, les yeux moqueurs. Elle entendait encore les rires sifflants et les murmures cherchant à l'attirer. Et elle comprenait maintenant le sens de cette horrible vision.

Elle rappela à son esprit les images de l'invasion du Nid par l'armée triomphante du Peuple, de la ruine de l'abondance du Nid, de l'anéantissement de la vérité du Nid, de la destruction du plan de l'Œuf et même de l'exécution de la Reine des Reines. Elle les regarda longuement et elle les anima en pensée.

À son profond étonnement, elle se rendit compte que tout cela n'avait plus d'importance à ses yeux. Elle était incapable de retrouver en elle la violente indignation que les mêmes images avaient suscitée quelques instants auparavant. Elle était libre. Elle avait enfin réussi à se délivrer du sortilège.

Que m'importe la destruction du Nid ? Si les Cinq ont décidé que notre chemin croisera celui des hjjk, il en ira ainsi. Et s'il doit y avoir un affrontement, je me rangerai sous la bannière de ceux de ma race.

Tout lui paraissait maintenant très clair.

Si la guerre éclatait, elle n'aurait pas à se lamenter sur le sort du peuple des insectes dont elle s'était si longtemps faite l'avocate, mais elle pleurerait la mort des jeunes gens et des jeunes femmes du Peuple, de son Peuple, qui périraient au combat dans la fleur de l'âge, un gâchis tragique et inutile. L'horreur était là, dans la pensée de leur sang répandu dans toutes les directions sur les terres arides du nord.

— Nialli ?

C'était la voix de Hresh, venant interrompre ses pensées comme une voix arrivant d'un autre monde.

Elle ne répondit pas. Son esprit bouillonnait de questions inexprimables et de réponses indéchiffrables.

Qui sont donc ces hjjk que je prétendais aimer ?

Eh bien, ce sont les créatures qui m'ont arrachée à ma mère et à mon père, qui m'ont emmenée dans un lieu étrange et m'ont transformée en faisant de moi ce que je n'aurais jamais dû être.

Pourquoi ai-je voulu les défendre contre ceux de ma propre race ?

Parce qu'ils m'ont gagnée à leur cause en exerçant leur magie sur mon âme.

Et Kundalimon, que j'ai aimé ? Que représente-t-il pour moi ?

Je l'aime encore. Mais ils lui ont fait la même chose qu'à moi, afin de se servir de lui. Et, s'il avait vécu, ils se seraient servis de moi par son entremise.

— Nialli ? Nialli ?

C'était encore la voix de Hresh, qui l'appelait du fin fond des cieux.

— Oui, père, dit-elle, comme en transe.

— Que t'arrive-t-il, Nialli ?

— Je me réveille, dit-elle. D'un très long rêve.

Les caviandis étaient tout contre elle, doux et chauds, leurs museaux enfouis dans sa fourrure. Elle les caressa doucement.

— Tu es sûre que tout va bien ? demanda Hresh.

— Oui, oui, répondit-elle en souriant. Je me sens très bien. Ne sois pas triste, père. Les dieux veillent toujours sur nous. Ils nous guident toujours. Je crois que je vais partir maintenant, si tu n'as pas besoin de moi, ajouta-t-elle en lui prenant la main. Je veux parler à Thu-kimnibol.

Les guerriers de l'Épée de Dawinno étaient éparpillés sur tout le stade où ils couraient, franchissaient des haies ou bien se battaient avec des sabres de bois émoussés. Thu-kimnibol savait qu'il ne lui restait plus beaucoup de temps pour les aguerir. D'un jour à l'autre, l'armée que Salaman avait envoyée en territoire hjjk pour venger la mort des Consentants allait être attaquée par les défenseurs du Nid.

Cela mettrait un terme à la période de simulation et la guerre pourrait commencer pour de bon. Mais il savait aussi que son armée devrait se mettre en route vers Yissou pour opérer la jonction avec celle du roi bien avant que la nouvelle de la destruction du corps expéditionnaire de Salaman parvienne à Dawinno.

— Sautez plus haut, bande de fainéants !

C'était la voix de Maju Samlor qui, comme la plupart des instructeurs, était un des membres de la garde municipale.

— Vous courez comme des femmes enceintes, rugit un deuxième garde à l'autre bout du stade. Allons, un peu de nerf !

Ailleurs, un Beng énorme, le chef orné d'un gigantesque casque à sept cornes, éclata d'un rire tonitruant qui s'entendit sur tout le champ de manœuvre en envoyant valdinguer trois hommes d'un seul coup de bâton.

Thu-kimnibol se leva pour l'applaudir. Les guerriers avaient besoin d'encouragements. Esperasagiot lui avait dit à propos de ses xlendis, le jour déjà lointain où ils avaient pris la route de Yissou, qu'il s'agissait d'animaux de la ville, qui n'avaient pas l'habitude des longues courses en rase campagne. Il en allait de même de ses guerriers et même les plus robustes devaient s'endurcir pour les batailles qui les attendaient.

Il y avait une certaine ironie dans cette situation. Thu-kimnibol se rappelait que son père lui racontait que, dans le confort douillet et la routine du cocon, les guerriers de la tribu disposaient d'appareils sur lesquels ils s'exerçaient afin de ne pas laisser leurs muscles se rouiller. Du matin au soir, ils s'exerçaient sans relâche sur ces appareils qui portaient des noms tels que la Roue de Dawinno, le Métier d'Emakkis ou les Cinq Détés. Mais des centaines de milliers d'années s'étaient écoulées sans que les guerriers, terrés dans la cavité creusée au flanc de la montagne, aient jamais eu le moindre ennemi à affronter. Maintenant le Peuple vivait en plein air et les ennemis abondaient, mais la vie citadine et l'habitude du confort les avaient amollis.

— Sautez ! hurla Maju Samlor. Plus haut ! Tendez les jambes ! Écarte ton organe sensoriel, espèce d'abruti !

Thu-kimnibol éclata de rire. Puis il tourna la tête et vit Chevkija Aim qui descendait les gradins en se dirigeant vers lui.

— Dumanka est arrivé, prince, annonça le capitaine de la garde en le saluant. Ainsi que Esperasagiot et son frère.

— Parfait. Amène-les-moi.

Les trois hommes sortirent du passage qui courait sous les tribunes. Dumanka ouvrait la marche, suivi des deux Beng. Ils saluèrent respectueusement Thu-kimnibol.

— Connaissez-vous mon frère, prince ? demanda Esperasagiot. C'est un bon conducteur de xlendis. Il s'appelle Thihaliminion.

Thu-kimnibol l'examina de la tête aux pieds. Il était un tout petit peu plus grand que Esperasagiot et avait l'éblouissante fourrure dorée du Beng de pure souche. Il semblait avoir deux ou trois ans de moins que son frère.

— Esperasagiot vous a fait le plus beau des compliments, dit-il. C'est la première fois qu'il reconnaît ne pas être le seul homme de la création à comprendre et à savoir manier ces animaux.

— Prince ! s'écria Esperasagiot.

— Ce que je sais, c'est lui qui me l'a enseigné, dit Thihaliminion en inclinant la tête. Il m'a appris à connaître les xlendis comme Dumanka m'a appris la soumission aux dieux.

— Vous êtes des Consentants ? Tous les trois ?

— Tous les trois, prince, dit Dumanka.

L'intendant frappa joyeusement dans ses mains.

— Et que de paix et de joie nous apporte notre foi, poursuivit-il. Je vous montrerai notre petit livre, seigneur. Je le tiens d'un certain Zechtior Lukin, équarrisseur à Yissou. Quand vous le lirez, vous atteindrez à la compréhension de la grande vérité de l'univers qui est que tout est comme il doit être, qu'il ne sert à rien de se plaindre de son sort, car *notre* sort est entre les mains des dieux et à quoi bon...

— Suffit, mon ami, dit Thu-kimnibol en devant la main. Tu me convertiras un autre jour. Nous avons d'abord une armée à entraîner. Et je pense que tu peux m'être utile.

— Je suis aux ordres de Votre Seigneurie, dit Dumanka.

— J'ai entendu parler de ce Zechtior Lukin quand nous étions à Yissou, poursuivit Thu-kimnibol. Ou, plus précisément, de ses préceptes. C'est le roi Salaman qui m'en a parlé. L'idée générale est qu'il ne faut ni craindre la mort ni la déplorer, car tout cela fait partie d'un dessein divin. Il nous faut donc l'accepter sans hésitation, quelle que soit la forme sous laquelle elle vient à nous. Ai-je bien compris ?

— Vous avez parfaitement résumé notre doctrine, dit Esperasagiot.

— Parfait. Parfait Et combien d'habitants de Dawinno, à votre avis, suivent maintenant les préceptes des Consentants ?

— Je dirais, prince, que nous sommes à peu près deux cents et que ce nombre augmente de jour en jour. Je vois d'ailleurs quelques-uns des nôtres sur ce stade, ajouta le maître d'équipage en regardant par-dessus son épaule.

— Et vous êtes les trois principaux dirigeants de ce mouvement ?

— C'est moi qui ai découvert cette doctrine à Yissou, répondit Dumanka, et je l'ai transmise à Esperasagiot et Thihaliminion qui la répandent de leur mieux.

— Répandez-la encore plus vite. Je compte sur vous. Je veux que lorsque nous nous mettrons en route vers le nord, tous mes hommes

soient devenus des Consentants. Je veux avoir autour de moi des soldats qui n'ont pas peur de mourir.

Sur ces mots, il les congédia.

Le bruit mât des sabres de bois s'entrechoquant sur le terrain de manœuvre retentissait comme une joyeuse musique. Une vision flamboyante surgit dans l'esprit de Thu-kimnibol et il vit le Nid en feu, le sol jonché de milliers de corps de hjjk claquant du bec avec impuissance, la Reine se débattant dans les affres de la mort...

— Seigneur ? dit Chevkija Aim qui était revenu sans qu'il le voie. Nialli Apuilana demande à vous parler.

— Nialli ? Par tous les dieux, qu'est-elle venue faire ici...

Son visage s'éclaira d'un large sourire.

— Oui, je vois. Elle est sans doute venue me faire la leçon et me parler du fléau de la guerre. Dites-lui de revenir un autre jour, Chevkija Aim. La semaine prochaine. Ou mieux, l'année prochaine.

— Très bien, Votre Seigneurie.

Mais Nialli Apuilana apparut juste derrière le capitaine de la garde dont la fourrure se gonfla sous l'effet de l'irritation.

— Le prince Thu-kimnibol est occupé en ce moment à...

— Il va me parler.

— Il m'a demandé de vous dire...

— Et, *moi*, je vous demande de lui dire que sa nièce, la fille du chef, a une affaire urgente à traiter avec lui.

— C'est impossible, madame. Vous ne pouvez pas...

Cela pouvait durer toute la journée.

— Laissez-la passer, Chevkija Aim, dit Thu-kimnibol. Je vais lui parler.

— Merci, mon oncle, dit Nialli Apuilana, sans se montrer particulièrement gracieuse.

Thu-kimnibol ne l'avait pas vue depuis si longtemps – le jour de son départ pour Yissou – qu'il eut presque l'impression de se trouver devant une inconnue. Il fut stupéfait de constater à quel point elle avait changé, non pas tant dans son apparence physique que dans l'aura et les vibrations qui émanaient d'elle. Elle semblait plus forte, plus mûre, débarrassée des derniers lambeaux de l'enfance. La force, la passion et une maturité nouvelle irradiaient d'elle. Son âme brillait d'un éclat très vif. Elle était nimbée d'un rayonnement royal qui l'enveloppait comme un manteau de lumière et lui conférait une beauté ardente. Jamais encore il n'avait perçu cela en elle, et il en était bouleversé. Il avait l'impression de la voir pour la première fois.

Ils demeurèrent face à face en silence pendant un long moment.

— Alors, Nialli ? dit-il enfin. Si tu es venue pour m'attaquer, finissons-en tout de suite. J'ai tellement de choses à faire en ce moment.

— Tu crois que je suis venue en ennemie ?

— Je le sais.

— Pourquoi penses-tu cela ?

— Comment pourrait-il en être autrement ? demanda-t-il en riant.

Je suis ici avec mes troupes qui se préparent à partir en guerre. Comme tu dois le savoir, nous allons marcher sur le Nid. Et je n'oublie pas que, devant le Praesidium, tu as essayé de nous convaincre que les hjjk étaient des créatures merveilleuses appartenant à une race sage et noble.

— C'était il y a bien longtemps, mon oncle.

— Tu as dit qu'il était impensable de leur déclarer la guerre, car ils formaient une grande civilisation.

— Oui, j'ai bien dit cela. Et, d'une certaine manière, c'est la vérité.

— Comment cela, d'une certaine manière ?

— Ce n'est pas entièrement vrai. J'ai un peu schématisé les choses devant le Praesidium. J'étais encore très jeune, à l'époque.

— Ah ! Oui ? Oui, bien sûr.

— Quand tu me regardes avec ce sourire condescendant, Thu-kimnibol, j'ai l'impression d'être redevenue une enfant.

— Ce n'est pas ce que je voulais faire. Et, crois-moi, tu n'as plus l'air d'une enfant. Mais il n'est pas besoin d'avoir la sagesse de Hresh pour comprendre que tu es venue aujourd'hui, à l'instigation, je suppose, de Puit Kjai, Simthala Honginda et autres pacifistes convaincus, pour m'accuser et pour dénoncer la guerre que je m'apprête à déclarer à tes hjjk bien-aimés. Soit. Porte tes accusations et fais vite, car j'ai beaucoup à faire.

— Tu n'as absolument rien compris, Thu-kimnibol ! lança-t-elle avec une étincelle de défi dans le regard. Si je suis venue te voir, c'est pour t'offrir mon aide et mon soutien.

— Quoi ?

— Je veux t'accompagner. Je veux partir vers le nord avec toi.

— Afin de nous espionner pour le compte de la Reine ?

Elle le foudroya du regard et il la vit ravalé une riposte furieuse.

— Tu ne sais absolument rien de ceux que tu vas combattre, dit-elle d'un ton glacial. Moi, je les connais autant qu'il est possible de les connaître. Je peux te guider. Je peux t'expliquer certaines choses quand tu approcheras du Nid. Je peux t'aider à éviter des dangers dont tu ne peux pas avoir la moindre idée.

— Je t'inspire bien peu de confiance, si tu me crois assez bête pour faire cela, Nialli.

— Et moi, je ne dois pas t'en inspirer du tout, si tu t'imagines que je trahirais quelqu'un de mon sang !

— Quelles raisons aurais-je de croire que tu ne le feras pas ?

Les narines dilatées, la fourrure gonflée, elle le fixait d'un regard noir en mordant sa lèvre inférieure.

Puis, à sa profonde stupéfaction, il la vit tendre son organe sensoriel vers le sien.

— Si tu doutes de ma loyauté, Thu-kimnibol, dit-elle d'une voix affreusement calme, je t'invite à accomplir sur-le-champ un couplage avec moi. Tu seras ainsi en mesure de juger par toi-même si je suis une traîtresse.

C'était une étrange contrée qu'il découvrait après cinq jours de route plein nord et trois autres jours dans la direction du nord-est. Hresh n'était jamais venu par-là et il doutait que cette région ait vu passer de nombreux voyageurs. Il n'y avait pas une seule exploitation agricole de ce côté-ci des collines et la route principale reliant Dawinno à Yissou passait bien à l'ouest.

Le terrain était accidenté, sillonné de gorges et de ravines, et balayé par un vent froid et sec soufflant du cœur du continent. De nombreux séismes avaient déformé l'écorce terrestre et les passages incessants des anciens glaciers avaient provoqué une érosion mettant à nu la carcasse de la planète. De longues stries sombres se détachaient sur la pierre d'un brun rougeâtre des collines.

Sa voiture était tirée par un seul xlendi. Il eût sans doute été plus prudent d'en avoir emmené deux, mais il connaissait si peu ces bêtes de trait qu'il avait préféré éviter les difficultés qui se seraient posées si deux animaux attelés en paire ne s'entendaient pas. Il laissait donc son xlendi régler l'allure et se reposer quand il en éprouvait le besoin.

Hresh n'avait rien emporté de la Maison du Savoir. Pas un seul livre, pas une carte, pas le moindre objet de la Grande Planète. Tout cela ne comptait plus maintenant et il avait tenu à tout laisser derrière lui. Ce voyage, ce pèlerinage devait être la dernière aventure de sa longue existence et il avait estimé préférable de ne pas s'embarrasser de tout ce barda du passé.

Il avait toutefois fait une exception. Le Barak Dayir, dans sa petite bourse de velours, était attaché à sa ceinture, sous son écharpe. Hresh n'avait pas pu se résoudre à s'en séparer.

Il avançait ainsi tranquillement depuis plusieurs jours, suivant un itinéraire qui se traçait de lui-même, et il scrutait l'horizon sans relâche, dans l'espoir de découvrir une bande errante de hjjk.

Où êtes-vous, enfants de la Reine ? C'est Hresh-le-questionneur qui vient vous parler !

Mais il n'avait pas encore aperçu un seul hjjk.

Il supposait qu'il ne devait plus être très loin du Nid secondaire où Nialli avait été conduite quelques années auparavant. Mais, s'il y avait des hjjk dans les environs, ils ne se montraient pas. À moins que la

population des insectes ne fût si clairsemée dans la région qu'il n'était pas passé à proximité de leur campement.

Aucune importance. Il finirait bien par trouver des hjjk, ou ce seraient eux qui le trouveraient, en temps et lieu. Pour l'instant, il lui suffisait de poursuivre sa route en zigzaguant dans la campagne accidentée.

Cette contrée froide et venteuse semblait relativement fertile. Il y avait de grands arbres à l'épais tronc noir et au vaste feuillage jaune, extrêmement espacés, comme s'ils ne supportaient pas la concurrence, et qui étouffaient les jeunes pousses essayant de se faire une place dans leur zone d'influence.

Des arbustes accrochés au sol étalaient leurs feuilles blanches et pelucheuses pour recouvrir la terre comme un épais tapis. D'autres végétaux en forme de panier, dont les branches formaient un enchevêtrement impénétrable, roulaient et basculaient comme des animaux en liberté.

Mais si certains végétaux ressemblaient à des animaux, Hresh vit des animaux qui auraient fort bien pu être des végétaux. Il vit des troupes de créatures vertes et onduleuses dressées sur leur queue au fond d'un petit trou, qui donnaient l'impression d'être véritablement plantées dans le sol. Il les regarda se détendre brusquement pour happer de petits oiseaux ou des insectes sans méfiance et reprendre leur place à l'entrée de ce trou d'où elles ne sortaient jamais entièrement. Il en vit d'autres qui semblaient n'être que des bouches gigantesques au corps atrophié, immobiles contre des rochers, qui émettaient des grondements prolongés dont le pouvoir magnétique attirait leurs proies qui se laissaient dévorer. Hresh avait gardé le souvenir de ces créatures qu'il avait déjà rencontrées pendant le long voyage du cocon à Vengiboneeza, quand il n'était encore qu'un gamin. Il avait failli se laisser hypnotiser par les bouches géantes, mais maintenant il était devenu invulnérable à leur sinistre musique.

Hresh n'avait dit à personne qu'il quittait Dawinno. Il était allé voir une dernière fois tous ceux à qui il tenait vraiment : Thukimnibol, Boldirinthe et Staip, Chupitain Stuld et, bien entendu, Nialli Apuilana et Taniane. Mais il n'avait confié à aucun d'eux, pas même à Taniane, qu'il s'agissait en fait d'une visite d'adieu.

Cela lui avait été difficile de cacher la vérité, surtout à Taniane, mais Hresh savait que, s'ils apprenaient ce qu'il avait l'intention de faire, ils essaieraient de l'empêcher de partir. Il avait donc préféré quitter furtivement la cité au petit matin et se fondre dans les brumes de l'aube. Maintenant, ayant mis une distance suffisante entre Dawinno et lui, il n'éprouvait pas le moindre regret. Une longue phase de sa vie s'était achevée, une nouvelle commençait.

L'unique regret qu'il pouvait avoir était d'avoir si bien bâti la cité.

Il commençait à avoir le sentiment qu'il avait guidé le Peuple sur la mauvaise voie, qu'il avait commis une erreur en construisant Dawinno à l'image de la glorieuse Vengiboneeza et en essayant de recréer la Grande Planète à l'ère du Printemps Nouveau. Les dieux avaient effacé la Grande Planète de la Terre, car cette civilisation était arrivée à son terme. La Grande Planète avait atteint le stade ultime de son développement et était arrivée au point mort. Si les étoiles de mort ne l'avaient pas anéantie, sa perfection se serait insensiblement altérée. Contrairement à une machine, une civilisation est une chose vivante pour qui la seule alternative est croître ou dépérir.

Hresh avait voulu que le Peuple parvienne d'un seul bond à la grandeur que cette civilisation de la Grande Planète avait mis plusieurs centaines de milliers d'années à atteindre. Mais ceux de sa race n'étaient pas prêts pour cela ; ils n'étaient sortis de leurs cocons que depuis une seule génération. Ce grand bond en avant les avait donc fait passer prématurément de la simplicité d'une société primitive à la décadence et à la corruption, sans leur laisser le temps de réaliser pleinement en eux la nature humaine. Cette guerre funeste en était l'exemple. Un crime contre les dieux, contre les lois de la cité, contre l'essence même de la civilisation. Mais il savait qu'il ne pourrait rien faire pour l'empêcher.

Et il comprenait qu'il avait échoué. Pendant le temps qu'il lui restait à vivre, il ferait tout son possible pour réparer cela. Mais il refusait de se lamenter sur les erreurs qu'il avait commises et sur celles que d'autres étaient sur le point de commettre, car il avait fait de son mieux. C'était sa seule et profonde consolation : il avait toujours fait de son mieux.

— Je me souviens du jour où tu es née, dit Thu-kimnibol d'une voix remplie d'étonnement. Nous avons veillé toute la nuit, Hresh et moi, toute la nuit d'avant, et...

— Non, dit-elle.

— Non, quoi ?

— Je ne veux pas que tu évoques tes souvenirs. Je ne veux pas que tu parles de ma petite enfance.

— Mais, Nialli, dit-il en riant, tu préfères que je fasse comme si je n'étais pas...

— Oui. Fais semblant, si tu es obligé de le faire. Mais surtout ne me rappelle pas que tu étais déjà adulte quand je suis venue au monde. D'accord ? D'accord, Thu-kimnibol ?

— Mais, Nialli...

Et il éclata de rire.

— Viens, dit-elle.

Elle l'attira à elle et il referma les bras sur elle. Elle sentait ses

maines, ses lèvres, son organe sensoriel courir sur son corps. Il l'étreignait, il la caressait, il la mordillait, il murmurait son nom. C'était comme un grand fleuve qui se refermait sur elle et qui l'entraînait. Et elle se laissait entraîner. Jamais elle ne se serait attendue à cela. Et lui non plus, sans doute.

Elle se demandait si elle pourrait s'habituer un jour aux dimensions gigantesques de son corps. Il était si grand, si puissant, si différent de celui de Kundalimon. Comme il était étrange de se sentir engloutie par un homme. Et comme c'était agréable. Oui, je crois que je m'y ferai, si on me laisse un peu de temps. Elle sentit son corps trembler contre le sien et elle se mit elle aussi à trembler. Assurément, je m'y ferai.

La configuration du terrain commençait à changer. Depuis plusieurs jours, il avançait entre deux chaînes de collines arrondies bordant une plaine qui paraissait s'étirer à l'infini. Mais les deux chaînes convergeaient pour former une étroite vallée qui semblait fermée à son extrémité. Hresh fit halte près d'un cours d'eau bordé d'épaisses touffes de joncs gris pour réfléchir à ce qu'il allait faire. Il paraissait inutile de s'enfoncer dans ce qui, selon toute apparence, était un cul-de-sac. Il était sans doute préférable de faire demi-tour et de chercher entre les collines, un passage vers l'orient.

— Non, dit une voix qui n'était pas une voix, prononçant des mots qui n'étaient pas des mots. Tu ferais mieux de continuer tout droit.

— Oui, c'est vrai, c'est le chemin qu'il faut prendre, dit une seconde voix qui s'adressait silencieusement à lui dans le langage de l'esprit.

Surpris, Hresh regarda autour de lui. Après ces longues journées de silence ininterrompu, les voix avaient résonné dans sa tête comme des coups de tonnerre.

Dans un premier temps, il ne vit rien, puis il perçut un éclair pourpre au plus profond de la jonchaie. Le museau effilé d'un caviandi apparut, puis un second. Les deux petits animaux agiles sortirent de leur cachette et s'avancèrent sans crainte vers lui en levant les mains et en écartant leurs doigts fins.

— Je m'appelle She-Thikil, dit le premier.

— Je m'appelle He-Kanto, déclara le second.

— Mon nom est Hresh.

— Oui, nous le savons.

She-Thikil émit un petit son amical et plaça doucement la main dans celle de Hresh. Ses doigts étaient minces et durs, des doigts vifs de pêcheur. He-Kanto prit son autre main. Et il sentit émaner d'eux l'invitation à la communion, celle qu'il avait eue dans son jardin zoologique avec l'autre couple, ses captifs, He-Lokim et She-Kanzi.

— Oui, dit Hresh.

Leurs âmes s'élancèrent vers la sienne et il sentit un grand mouvement de tendresse et d'amitié qui les portait vers lui.

Ainsi, quand on témoignait de l'affection à un caviandi, on le faisait à tous ceux de leur race. En ouvrant son âme aux deux caviandis de son jardin, il s'était donc uni, sans le savoir, à toute la race des caviandis. Ces deux-là suivaient sa voiture depuis plusieurs jours, indiquant secrètement au xlendi la bonne direction, la direction du Nid. Ils l'avaient détourné des endroits où des périls le guettaient et l'avaient guidé vers des pâturages accueillants où le maître et l'animal pouvaient trouver de quoi boire et se nourrir. Hresh se rendit compte que son itinéraire avait été beaucoup moins improvisé qu'il ne l'avait imaginé.

Et il savait maintenant qu'il ne devait pas faire demi-tour. La bonne direction était tout droit, vers le fond de la vallée.

Il remercia gravement les caviandis pour leur aide et il plongea une dernière fois son regard dans les grands yeux sombres et brillants, fixés sur lui depuis le bord de la jonchaie. Puis les deux animaux se coulèrent au milieu des épaisses touffes de joncs et disparurent.

Hresh retourna à sa voiture et il fit avancer son xlendi en l'effleurant de sa seconde vue.

À mesure que la vallée s'étrécissait, le cours d'eau qui coulait au milieu devenait de plus en plus rapide et impétueux. Lorsque le crépuscule tomba, Hresh entendait tout près de lui son grondement furieux et cadencé. En regardant au loin, il vit que la vallée était bien ouverte à son extrémité, mais l'ouverture était si étroite que le cours d'eau devait s'y précipiter avec la violence d'une cataracte. Les caviandis l'avaient-ils trahi ? Cela semblait impossible. Mais comment allait-il pouvoir passer dans une ouverture aussi étroite avec sa voiture ? Il poursuivit quand même sa route. Hresh entendait de plus en plus distinctement les mille voix de la cataracte répercutées par les échos. Au-dessus de sa tête une grande étoile bleue était apparue dans l'air froid et piquant, qui se mirait dans le cours d'eau impétueux. Les versants de la vallée étaient maintenant si rapprochés l'un de l'autre qu'il y avait à peine le passage pour la voiture et le torrent. Le sol s'élevait en pente douce, ce qui voulait dire que le lit du cours d'eau devenait de plus en plus profond à mesure qu'il s'approchait de l'ouverture dans les rochers.

— Le voilà enfin, dit une voix sèche comme des ossements blanchis, une voix silencieuse, communiquant dans le langage de l'esprit. Le voilà le questionneur. L'enfant curieux.

Hresh leva la tête. Sur le fond du ciel qui allait s'assombrissant, se découpait la silhouette anguleuse d'un hjjk, raide et immobile, l'une de ses six mains refermée sur la hampe d'une lance encore plus haute

que lui.

— L'enfant ? dit Hresh en riant. Suis-je donc un enfant ? Non, mon ami. Non, je suis un vieil homme. Un vieillard très las. Sonde mon âme plus soigneusement, si tu doutes de mes paroles, et tu verras par toi-même.

— L'enfant nie être un enfant, dit un second hjjk en apparaissant au sommet du versant opposé. Mais l'enfant est quand même un enfant. Quoi qu'il en pense.

— Comme tu voudras. Je suis donc un enfant.

Et, de fait, il était un enfant. Il eut le brusque sentiment de remonter dans le temps et de redevenir Hresh-le-questionneur, le gamin maigre et chétif qui courait de-ci de-là dans le cocon et harcelait tout le monde de questions, faisant perdre la tête à Koshmar et à Torlyri, horripilant sa mère Minbain et exaspérant ses camarades de jeux. Toute la fatigue qui pesait sur ses épaules s'était envolée d'un coup. Il avait retrouvé toute sa folle énergie et son intrépidité. Hresh le palabreur, Hresh le chercheur, le plus petit de la tribu et le plus avide de connaissances, qui rôdait continuellement autour du sas du cocon en rêvant du jour où il pourrait franchir le seuil pour découvrir le monde inconnu et merveilleux de l'extérieur.

Les hjjk commencèrent à descendre le versant escarpé aux roches déchiquetées. Il les attendit sereinement en admirant l'agilité avec laquelle ils se mouvaient et la manière dont l'éclat de la grande étoile bleue – c'était la lune, il venait seulement de le comprendre – se reflétait sur leur longue carapace jaune et noir. Ils étaient cinq, six, sept, qui descendaient la pente avec agilité. Dire qu'il n'avait plus vu un seul hjjk depuis son enfance. Les hjjk n'avaient toujours été pour lui que des êtres hideux et redoutables, mais il percevait maintenant l'étrange beauté de leur corps mince et fuselé.

Le xlendi demeurerait rigoureusement immobile, comme plongé dans un rêve de xlendi. L'un des hjjk effleura d'un bras velu sa longue mâchoire et l'animal se mit aussitôt en route en obliquant. Il se dirigea vers le versant escarpé dans lequel s'ouvrait une caverne obscure, une simple crevasse que Hresh n'avait pas remarquée et qui s'enfonçait à l'intérieur de la roche. Il distinguait au fond le ciel étoilé et il entendait derrière lui le grondement affaibli du cours d'eau tandis que le xlendi continuait d'avancer d'un pas égal.

Au bout d'un moment, ils débouchèrent sur une corniche, de l'autre côté de la colline. Sur la droite de Hresh, le cours d'eau devenu torrent écumeux s'engouffrait dans la fissure du fond de la vallée et se précipitait dans le vide en gerbes furieuses qui retombaient beaucoup plus bas dans un bassin mousseux. Sur sa gauche, un sentier sinueux menait au pied de l'escarpement où s'ouvrait une vaste plaine dans laquelle la pénombre l'empêchait de distinguer quoi que ce fût.

— La Reine t’attend, dit la voix sèche d’un hijk dans le langage de l’esprit.

Et la voiture commença sa descente vers le mystérieux royaume qui s’étendait en contrebas.

Vers le Nid des Nids

Pendant toute la semaine, des messages de plus en plus urgents, relayés par les stations du nord et du sud, étaient parvenus à Salaman avec une intensité croissante.

Thu-kimnibol avançait à la tête de l'immense armée de Dawinno. Il n'était plus qu'à quelques jours de marche de Yissou, peut-être moins. Chacun des agents échelonnés sur le trajet avait souligné la terreur qu'inspirait la taille de l'armée d'invasion. Thu-kimnibol avait-il donc emmené tous les habitants de Dawinno en âge de combattre ? C'est un peu l'impression qu'avait Salaman.

Sur le front septentrional, l'armée du roi, composée de quatre cents hommes, s'était enfoncée en territoire hjjk, en suivant l'itinéraire de la petite colonie de Consentants.

Nous les avons trouvés, lui annonça enfin un message. *Ils sont tous morts.*

Puis un autre :

Nous devons repousser un assaut des hjjk.

Et un troisième :

Ils sont trop nombreux pour nous.

Et ce fut le silence.

— C'est la deuxième fois que le peuple des insectes attaque les nôtres sans provocation de notre part, déclara Salaman du haut de son pavillon en s'adressant à la multitude de ses concitoyens rassemblés sur la grande esplanade qui s'étendait au pied de la gigantesque muraille. Ils avaient exterminé les colons innocents que Zechtior Lukin avait guidés au cœur d'un territoire inoccupé. Et ils viennent de massacrer l'armée que nous avons envoyée pour porter secours à Zechtior Lukin et à ses fidèles. Nous n'avons plus le choix maintenant !

Un cri jaillit de mille poitrines.

— La guerre ! La guerre !

— Oui ! rugit Salaman. C'est la guerre ! La guerre totale menée par le Peuple tout entier contre cet ennemi implacable. Les hjjk menacent l'existence de notre cité depuis ses premiers jours. Mais maintenant, avec l'aide de nos alliés de Dawinno, nous mettrons leur propre territoire à feu et à sang, nous ferons d'eux de la chair à pâté,

nous tirerons leur ignoble Reine à la lumière du jour et nous mettrons enfin un terme à Son abominable existence !

— La guerre ! hurla le peuple. La guerre !

L'après-midi du même jour, Salaman, qui avait regagné le palais royal, était assis sur le Trône de Harruel quand son fils Biterulve vint le voir.

— Père, je veux partir avec l'armée lorsqu'elle fera route vers le pays hjjk. Je t'en demande la permission, comme un fils doit le faire, mais je t'implore de ne pas me la refuser.

Salaman eut l'impression qu'une main lui étreignait violemment la poitrine. Jamais il ne se serait attendu à cela.

— Toi ? dit-il en considérant avec stupéfaction le pâle et frêle jeune homme. Que sais-tu de la guerre, Biterulve ?

— C'est ce que je craignais que tu ne me demandes. Tu sais que je fais depuis longtemps hors de la cité de longues promenades à dos de xlendi avec mes frères. Eh bien, ils m'ont également appris à me battre. Ne m'empêche pas de prendre part à cette guerre, père.

— Mais les dangers...

— Veux-tu faire de moi une femme, père ? Pire encore qu'une femme, car certaines seront recrutées dans nos unités. Devrai-je rester ici, avec les enfants et les vieillards ?

— Tu n'es pas un guerrier, Biterulve.

— Si, père.

L'insistance tranquille du jeune homme révélait une force de volonté que Salaman ne lui avait jamais connue. Il vit la colère flamboyer dans les yeux de son fils, il vit son amour-propre blessé. Et le roi se rendit compte que le doux jeune homme studieux l'avait mis dans une situation intenable. S'il refusait sa permission à Biterulve, il le dépouillait à jamais de ses privilèges princiers, ce qu'il ne pourrait pas lui pardonner. Mais s'il le laissait partir, son fils pouvait être victime de la lance d'un hjjk, ce que Salaman se refusait à envisager.

C'était impossible. Impossible.

Le roi sentit la colère monter en lui. Comment son fils osait-il lui demander de prendre une décision de ce genre ? Mais il parvint à se contenir.

Biterulve attendait, avec confiance, sans manifester la moindre crainte.

Il ne me laisse pas le choix, songea amèrement Salaman.

— Je n'aurais jamais imaginé que tu puisses avoir le goût de te battre, mon garçon, dit-il enfin en étouffant un soupir. Mais je vois que je me suis trompé sur ton compte. Très bien. Prépare-toi à partir en campagne, si tu ne peux pas faire autrement.

Il tourna la tête et lui signifia d'un geste brusque qu'il pouvait se retirer.

Le visage illuminé par un sourire radieux, Biterulve battit des mains et quitta la salle en courant.

— Allez chercher Athimin, ordonna le roi à l'un de ses gardes.

Quand le prince fut arrivé, Salaman s'adressa à lui d'un ton dur.

— Biterulve vient de me faire part de son désir de partir avec nous pour la guerre.

— Je suppose que tu vas l'en empêcher, père, dit Athimin en écarquillant les yeux.

— Non, il partira avec ma permission. Il m'a dit que je ferais une femme de lui en l'obligeant à rester à Yissou. Soit, il partira. Mais je veux que tu le protèges, que tu sois son ange gardien. S'il perd un seul doigt, je ferai trancher trois des tiens. C'est compris, Athimin ? J'aime tous mes fils autant que moi, mais je tiens à Biterulve comme à la prune de mes yeux. Reste à ses côtés sur le champ de bataille. Constamment.

— Tu peux compter sur moi, père.

— Et assure-toi qu'il revienne sain et sauf de la guerre. Sinon, je te conseille de rester chez les hijk plutôt que de réparaître devant moi.

Athimin le regarda d'un air ébahi.

— Il ne lui arrivera rien, père, dit-il d'une voix rauque. Je te le promets.

Il sortit sans rien ajouter et faillit se heurter à un messager hors d'haleine qui arrivait en courant.

— Que se passe-t-il ? rugit Salaman.

— C'est l'armée de Dawinno, sire, dit le messager. Elle vient d'arriver à la hauteur des bosquets d'arbres-lanternes. Elle sera dans deux heures aux portes de la cité.

— Regarde là-bas, dit Thu-kimnibol. Le Grand Mur de Yissou.

Sous le ciel pourpre et or, une bande d'un noir profond s'étirait à l'horizon sur une invraisemblable distance et s'incurvait aux deux extrémités pour se fondre dans le demi-jour. Cette bande sombre aurait pu être un nuage bas, mais il n'en était rien, et sa masse était si écrasante qu'il était difficile de comprendre comment le sol pouvait résister à ce poids inimaginable.

— Est-il réel ? demanda Nialli Apuilana au bout d'un long moment. Ou bien est-ce une illusion de nos sens, un tour que nous joue Salaman ?

— Si c'est un tour de Salaman, dit Thu-kimnibol en riant, il se l'est joué à lui-même. Non, Nialli, le mur est on ne peut plus réel. Pendant deux fois plus d'années que tu n'en as passé sur terre, il a investi toutes les ressources de sa cité dans la construction de cet ouvrage. Pendant que nous bâtissions des ponts et des tours, des routes et des parcs, Salaman édifiait son mur. Un mur unique, destiné

à demeurer éternellement. Quand Yissou aura atteint l'âge de Vengiboneeza et ne sera plus depuis longtemps que ruines, ce mur se dressera encore ici.

— Il doit être fou, non ?

— Très probablement. Mais il n'en est pas moins fort et rusé. Ce serait une énorme erreur de le sous-estimer. Il n'y a pas sur notre planète quelqu'un d'aussi fort et d'aussi résolu que Salaman. Ni d'aussi fou.

— Cela m'inquiète un peu d'avoir un fou pour allié.

— Mieux vaut avoir un fou pour allié que pour ennemi, dit Thu-kimnibol.

Il se retourna et fit un signe aux conducteurs des premières voitures qui s'étaient arrêtées derrière la sienne. Ils se remirent en route sur le sol montant en pente douce et menant au plateau sur lequel l'invraisemblable rempart s'élançait à la rencontre du ciel. Nialli Apuilana apercevait de minuscules silhouettes au sommet du mur, des guerriers dont les lances se dressaient comme des soies noires à la lumière incertaine du crépuscule. L'espace d'un instant, elle s'imagina que c'étaient des hjjk, que les insectes avaient pris possession de la cité. L'étrangeté du décor permettait de donner libre cours à sa fantaisie. Elle se surprit encore à songer que le mur, malgré ses dimensions colossales, était simplement posé sur sa large base, qu'il était en équilibre instable et que le plus léger souffle du vent suffirait à le renverser, qu'il avait déjà commencé de basculer lentement dans sa direction tandis que la voiture continuait de s'en approcher. Nialli Apuilana sourit. C'est complètement idiot, se dit-elle. Mais tout semblait possible dans la Cité de Yissou. Le grand mur noir semblait sorti tout droit d'un rêve, mais d'un rêve qui n'avait rien d'agréable.

— Quand j'étais petit, dit Thu-kimnibol, ce n'était qu'une palissade. Et pas très solide. Les hjjk l'auraient prise d'assaut en un instant, si nous n'avions pas trouvé le moyen de les repousser. Par tous les dieux, nous nous sommes bien battus ce jour-là !

Il s'interrompt et garda le silence. Il semblait plongé dans ses souvenirs.

Nialli appuya son épaule contre son grand corps rassurant et essaya de se représenter ce qui s'était passé quand les hjjk étaient arrivés à Yissou. Elle vit le jeune Samnibolon, celui qui devait par la suite prendre le nom de Thu-kimnibol, déjà grand et costaud, infatigable, brandissant ses armes comme un homme et frappant inlassablement les nuées de hjjk dans le crépuscule ensanglanté tandis que les ombres s'allongeaient démesurément. Oui, elle le voyait distinctement, ce garçon d'une stature héroïque devenu un homme d'une stature tout aussi héroïque. Luttant infatigablement contre les

envahisseurs qui menaçaient la cité nouvellement fondée par son père. Et elle sentit un frisson d'excitation la parcourir en l'imaginant dans le feu de la bataille.

Le belliqueux petit Samnibolon était devenu le belliqueux Thu-kimnibol ; ils étaient tout l'opposé du doux Kundalimon, le frêle et timide porteur de l'amour de la Reine et de la paix de la Reine. Nialli avait aimé Kundalimon, c'était indiscutable. Et, d'une certaine manière, elle l'aimait encore. Et pourtant... pourtant, quand elle regardait l'imposant Thu-kimnibol, elle se sentait emportée par un amour et un désir irrésistibles. Elle y avait succombé pour la première fois sur le champ de manœuvre, à son grand étonnement et à sa profonde joie. Et là, sous l'écrasant rempart de la cité de Salaman, cet amour semblait plus fort que jamais. Elle connaissait Thu-kimnibol depuis l'enfance, et pourtant elle se rendait compte qu'elle ne l'avait jamais vraiment connu avant ces dernières semaines où ils s'étaient si bizarrement rapprochés.

Toute sa vie, songea-t-elle, il a attendu l'occasion de combattre de nouveau ; et cette occasion va enfin se présenter. Elle comprit soudain que ce qu'elle aimait en lui, c'était cette force, ce caractère entier qui le caractérisait depuis l'enfance, quand le mur de la cité n'était encore qu'une pauvre palissade.

Son amour pour Kundalimon continuerait de brûler en elle ; elle en avait la conviction. Et pourtant cet autre homme, le contraire de Kundalimon en tout point, emplissait entièrement son âme, tellement qu'il ne semblait plus y avoir de place pour un autre.

Hresh n'avait jamais contemplé une telle perfection. Il n'aurait jamais imaginé qu'elle fût possible. Le Nid fonctionnait en vérité aussi bien qu'une machine.

Il savait que ce n'était qu'un modeste avant-poste hjjk, infiniment plus petit que le Nid des Nids, mais il était pourtant si vaste et si complexe que, même au bout de plusieurs jours, il n'avait toujours pas une idée précise de sa configuration. Les galeries chaudes, remplies d'une odeur suave, éclairées par une douce lumière rosée émanant des murs, rayonnaient en tous sens, se croisaient et s'entrecroisaient pour former un réseau dédaléen. Mais tous ceux qui parcouraient ces tunnels se déplaçaient rapidement et sans hésiter, n'ayant à l'évidence jamais le moindre doute sur l'itinéraire à suivre.

Les hjjk bâtissaient leurs gigantesques cités souterraines de la manière la plus simple qui soit : en creusant les tunnels avec leurs griffes – Hresh les avait vus à l'œuvre, car ils ne cessaient jamais d'étendre leur Nid – et en tapissant les parois d'une pâte de bois tendre qu'ils mastiquaient eux-mêmes et recrachaient en amas pâteux dont ils se servaient pour enduire les parois. Des pièces de bois

servaient à étayer le plafond des galeries à intervalles réguliers. Il s'était attendu de leur part à une technique plus évoluée. Hormis les dimensions, ce qu'il voyait ne différait guère de ce que bâtaient les fourmis et les termites de la forêt.

Et, de même que ces autres petits insectes, les hjjk avaient élaboré un système complexe de castes et de professions. Les plus grands – des femelles, apparemment stériles – étaient les Militaires. C'étaient, en règle générale, les seuls à s'aventurer hors du Nid. Ceux qui y avaient conduit Hresh étaient des Militaires.

Les Ouvriers, une caste parallèle de mâles stériles, étaient chargés de la construction et de l'expansion du Nid ainsi que de l'entretien des systèmes compliqués de ventilation et de chauffage qui le rendaient habitable. Ils étaient petits et corpulents, dépourvus de la grâce inquiétante qui caractérisait les Militaires à la silhouette élancée.

Puis venait la classe des reproducteurs : les faiseurs d'Œufs et les donneurs de Vie, encore plus petits et trapus que les Ouvriers, avec des membres courts et une tête arrondie. Quand ils atteignaient la maturité, ils étaient conduits devant la Reine qui les rendait féconds en les pénétrant et en les emplissant d'une substance qu'elle sécrétait. C'est ce que les hjjk appelaient le contact de la Reine. Ensuite, les donneurs de Vie et les faiseurs d'Œufs s'accouplaient et produisaient des œufs d'où sortaient de petites larves pâles. Une autre caste, celle des donneurs d'Aliments, élevait et nourrissait les larves dans des cavernes écartées. Il leur incombait de déterminer, conformément aux ordres de la Reine, à quelle caste appartiendraient les nouveaux hjjk, et de les modeler en diversifiant la nourriture. Le nombre des membres de chaque caste ne changeait jamais. Quand un hjjk, qu'il soit Militaire ou Ouvrier, faiseur d'Œufs ou donneur de Vie, touchait au terme convenu de son existence, son remplaçant était déjà élevé dans les cavernes des donneurs d'Aliments.

Hresh apprit tout cela grâce aux membres d'une autre caste, des hjjk avec qui il se sentait uni par de profondes affinités : les penseurs du Nid, les philosophes et instructeurs du peuple des insectes.

Il n'aurait su dire s'ils étaient mâles ou femelles. Ils avaient la haute taille des Militaires, ce qui semblait indiquer qu'il s'agissait de femelles, mais ils avaient aussi la charpente massive des Ouvriers et, comme ceux des mâles, les différents segments de leur corps étaient séparés par des rétrécissements à peine marqués. En tout état de cause, ils étaient totalement indifférents aux questions d'ordre sexuel. Ils passaient toute la journée enfermés dans des alvéoles obscures où ils dispensaient leurs enseignements aux jeunes. Hresh, lui aussi, allait les voir et il écoutait gravement tandis qu'ils lui expliquaient le fonctionnement du Nid. Il ne savait jamais s'il s'entretenait avec le même penseur du Nid ou avec un autre. Ils semblaient impossibles à

différencier. Au bout d'un certain temps, il prit l'habitude de les considérer comme un seul et unique individu : le penseur du Nid.

C'est le penseur du Nid qui lui dévoila les mystères du Nid et qui lui montra comment tous les aspects de la vie du Nid étaient parfaitement coordonnés entre eux, le penseur du Nid qui lui révéla la vérité du Nid, qui lui enseigna les subtilités du plan de l'Œuf et de l'amour de la Reine, qui lui offrit le réconfort du lien du Nid.

Et c'est enfin le penseur du Nid qui le conduisit auprès de la Reine.

C'était le plus grand de tous les mystères : le monarque géant et immobile de la cité, cloîtré dans sa chambre souterraine, loin au-dessous des autres niveaux, gardé par la caste d'élite des serviteurs de la Reine, des guerriers d'une taille immense et d'un courage à toute épreuve, qui formaient un rempart impénétrable autour de Son lieu de repos.

— La Reine ne peut pas mourir, dit le penseur du Nid à Hresh. Elle est née quand le monde était encore jeune et elle vivra jusqu'à la fin des temps.

Était-il censé prendre cela au pied de la lettre ? La durée de la vie de la Reine était assurément très longue et peut-être vivait-elle si longtemps qu'elle semblait immortelle aux autres. Mais de là à être véritablement immortelle...

Hresh n'avait aucune notion du temps qu'il avait déjà passé dans le Nid quand on le conduisit auprès de la Reine. Le temps n'avait guère de signification chez les hijk et il lui arrivait souvent de s'abîmer pendant des journées entières dans la contemplation. Il était devenu autre et s'abandonnait à un étrange sentiment de paix. Toutes les tempêtes du monde de l'extérieur, l'agitation et les bouleversements de la Cité de Dawinno lui semblaient maintenant être les souvenirs sans consistance d'une autre vie. Et le jour arriva enfin où le penseur du Nid lui annonça :

— Vous allez être reçu par la Reine aujourd'hui. Suivez-moi.

Ils descendirent ensemble une étroite rampe en spirale dont le sol de terre battue était comme poli par le passage de plusieurs générations de hijk. Hresh se demanda si, parmi les pieds qui avaient foulé ce sol dur, certains avaient la même forme que les siens. Il en doutait. Très vraisemblablement, seules des griffes dures de hijk avaient suivi ce trajet.

Ils continuèrent d'avancer et la descente paraissait ne jamais devoir se terminer. La rampe qui s'enfonçait toujours plus dans le sol semblait être une foreuse remontant dans les profondeurs du temps. Des odeurs piquantes et inconnues flottaient jusqu'aux narines de Hresh et le seul éclairage était fourni par les palpitations d'une lumière diffuse.

Plus ils s'enfonçaient dans le sol, plus l'allure s'accélérait. Les longues jambes du penseur du Nid imposaient une cadence infernale. Hresh en avait presque la tête qui tournait, mais une force inconnue soutenait son âme, qui provenait peut-être du penseur du Nid, ou peut-être de la Reine Elle-même.

Et ils atteignirent enfin le Saint des Saints.

C'était une longue salle ovale, au plafond haut et cintré. À la place des poutres, la voûte était constituée de plaques hexagonales si soigneusement ajustées qu'elles semblaient invulnérables aux plus violentes secousses telluriques. À une des extrémités de la chambre, celle par laquelle Hresh et le penseur du Nid venaient d'entrer, se trouvait une plate-forme supportant les serviteurs de la Reine, en rangs serrés, leurs armes pointées vers l'entrée. La Reine remplissait le reste de la salle souterraine, occupant tout l'espace d'une paroi à l'autre.

La Reine était une gigantesque masse tubulaire de chair molle et rose, qui n'avait rigoureusement rien de *hijk* dans son apparence, dépourvue d'yeux, de bec, de membres, de toute caractéristique physique. Mais Hresh se sentait en présence d'un être extraordinaire, doté d'une telle puissance, d'une telle force qu'il eut toutes les peines du monde à ne pas se laisser tomber à genoux devant Elle.

Et pourtant il savait que ce n'était qu'une Reine subalterne, une subordonnée de la grande Reine des Reines.

Le seul bruit qu'il percevait dans la salle était celui de sa propre respiration. Il ramena les mains contre ses côtes et les enfonça dans sa fourrure pour les empêcher de trembler. Des serviteurs de la Reine l'entourèrent en le serrant de près. Il sentait leurs carapaces rigides et les poils durs de leurs membres. La pointe de leurs armes s'enfonçait dans sa chair. Au premier mouvement un peu trop brusque, les lames le transperceraient.

Une voix semblable à quelque glas lugubre retentit dans son esprit.

— As-tu apporté l'amplificateur de contact ?

Hresh comprit que la Reine parlait du Barak Dayir.

— Oui.

— Utilise-le.

Il sortit la Pierre des Miracles de sa bourse. Elle brûlait dans sa main. Un frisson de peur secoua tout son corps, mais il fut aussitôt neutralisé par une douce sensation de chaleur qui semblait émaner de la Reine.

Hresh respira profondément et il enroula son organe sensoriel autour du talisman.

Il perçoit aussitôt un coup de tonnerre terrifiant, ou peut-être est-ce le bruit du monde s'arrachant de ses gonds. Son esprit s'élance au-

dessus d'un abîme. Comme s'il s'était dissous, comme s'il se laissait emporter par le vent. Il lui est impossible de comprendre où il est, ni ce qui lui arrive. Il a seulement conscience d'une immensité contenant une immensité et, au plus profond d'elle, d'un noyau incandescent brûlant avec l'ardeur de dix mille soleils.

Il n'a plus conscience de la présence du penseur du Nid, ni de celle des serviteurs de la Reine, ni même de son propre corps.

— Qu'êtes-vous ? demande-t-il.

— Tu Me connais sous le nom de Reine des Reines.

Il comprend. Il se trouve à l'intérieur de la Reine, mais pas de la Reine secondaire du Nid qu'il connaît. Tous les Nids sont liés entre eux ; toutes les Reines ne sont que des aspects de la Reine unique. Et la plus grande des hjjk, dans son mystérieux royaume du septentrion, possède elle aussi une Pierre des Miracles enchâssée dans son corps gigantesque, et c'est cette pierre sacrée qui est entrée en contact avec la sienne. L'union des Pierres des Miracles l'unit à la Reine des Reines. Il est englouti par cette masse colossale de chair d'une nature si singulière.

Hresh se souvient brusquement de ce que Noum om Beng, son mentor à l'époque déjà si lointaine de Vengiboneeza, lui a dit un jour : « Nous avons également ce que tu appelles le Barak Dayir. Mais les hjjk se sont emparés de notre Pierre des Miracles. » Oui, et elle avait été avalée par leur Reine. Et c'était elle, l'autre amplificateur de contact, la Pierre des Miracles détenue et perdue par les Beng, la jumelle de l'antique talisman qu'il tient serrée au creux de son organe sensoriel.

— Maintenant, tu vas voir, dit la Reine.

Le ciel se déchire. Les années s'enroulent sur elles-mêmes, remontant de plus en plus loin dans le temps. Le Barak Dayir trace un sillon de feu à travers les siècles pour atteindre un passé très reculé. La Reine désire lui montrer l'ampleur de l'héritage de sa race.

Il voit la planète sous l'emprise des glaces du Long Hiver ; il voit les langues des glaciers s'insinuer dans des terres qui n'avaient jamais connu le froid et la fragile végétation noircir sous leur assaut. Des créatures auxquelles il ne peut donner de nom cherchent désespérément un refuge et ceux de sa propre race s'enfuient misérablement au hasard des routes. Les grands êtres pâles dépourvus d'organe sensoriel les accompagnent en leur répétant : *Venez, venez, voilà le cocon, vous allez être sauvés.*

Il voit aussi des armées de hjjk, appuyés sur leur lance, imperturbables sous les assauts du vent malin charriant des tourbillons de neige.

Et il continue, il continue de remonter dans le temps, avant la vague de froid, à l'époque de la splendeur de la Grande Planète. Il voit

les yeux de saphir, les énormes crocodiliens aux mouvements lents et à l'esprit si vif, se tenant sous les portiques de leurs villas de marbre ; les seigneurs des mers dans leurs chariots, les végétaux, les mécaniques, tous les êtres étranges et merveilleux de cette ère glorieuse. Encore des humains. Et toujours des hjjk, des myriades de hjjk, parfaitement organisés, à l'esprit clair et au regard froid, vivant toujours en accord avec le vaste dessein millénaire qu'est le plan de l'Œuf, se mêlant aux autres races, passant fréquemment plusieurs années d'affilée dans les cités de la Grande Planète avant de regagner le Nid d'où ils sont issus.

Va-t-elle maintenant le faire remonter jusqu'à l'ère d'avant la Grande Planète ?

Non. Le voyage dans le temps est terminé. Hresh se sent entraîné dans le sens opposé à une vitesse étourdissante, les images défilent en accéléré, queues de comètes dans le ciel, étoiles de mort se fracassant sur la Terre, l'air devient noir, les premiers flocons de neige tombent, les feuilles se flétrissent, la planète prise par les glaces, l'attente stoïque des yeux de saphir qui se savent condamnés, la fuite désespérée des animaux en proie à la panique et encore les hjjk, toujours les hjjk, qui s'en vont calmement prendre possession du monde prisonnier des glaces que les autres races viennent à peine d'abandonner.

Un grand silence se fit dans la chambre royale.

Ils étaient de retour dans le Nid. Le sentiment de la grandeur séculaire et de la perfection de la civilisation des hjjk résonnait dans l'Âme de Hresh avec l'ampleur grandiose d'une symphonie.

— Tu nous vois maintenant tels que nous sommes. Pourquoi, dans ces conditions, voulez-vous être nos ennemis ?

— Je ne suis pas votre ennemi.

— Ton peuple refuse de vivre en paix avec nous. Ton peuple se prépare même à nous attaquer.

— Ce qu'ils font est mal, dit Hresh. Je vous demande de leur pardonner. Je vous demande s'il existe un moyen pour nos deux peuples de vivre ensemble en paix.

Il y eut un nouveau silence, un très long silence.

— Je vous ai proposé un traité, dit la Reine.

— Est-ce le seul moyen ? Nous parquer dans les régions que nous contrôlons déjà et nous empêcher d'explorer le reste de la planète ?

— Quel intérêt peuvent avoir de telles explorations ? Une parcelle de terre ressemble à toutes les autres. Et vous n'êtes pas si nombreux pour avoir besoin de toute la surface de la planète.

— Mais renoncer à tout espoir de découverte des contrées inconnues...

— Découverte ! Découverte !

La voix retentissante vibra d'un mépris royal.

— Il n'y a donc que cela qui intéresse ton peuple velu ? Vous ne pouvez pas vous satisfaire de ce que vous avez ?

— Le plan de l'Œuf n'est-il pas une découverte permanente ? demanda hardiment Hresh.

La Reine répondit par une sorte d'énorme gloussement, comme à un enfant dont on trouve l'impudence charmante.

— Le plan de l'Œuf est la réalisation et l'accomplissement de ce qui existait déjà avant même l'aube des temps. Ce n'est pas la création de quoi que ce soit de nouveau, mais seulement l'actualisation de ce qui a toujours été. Comprends-tu ?

— Oui, dit Hresh. Je crois que je comprends.

— Vous avez jailli de vos refuges souterrains dès que le froid a relâché son étreinte, vous vous êtes répandus sur la planète comme une peste, vous vous êtes multipliés sans retenue, vous avez couvert la Terre de vos cités de pierre, vous avez pollué le sol, infecté l'air et souillé les cours d'eau en les réservant à votre propre usage, vous vous êtes introduits dans des régions où vous n'aviez rien à faire... Vous êtes les ennemis de la vérité du Nid. Vous êtes les ennemis du plan de l'Œuf. Vous êtes une force chaotique qui s'oppose au monde ordonné. Vous êtes une maladie qu'il faut contenir. Il est impossible de vous supprimer, mais il faut vous contenir. Me comprends-tu, enfant aux questions ? Me comprends-tu ?

— Oui, je comprends maintenant.

Son organe sensoriel resserra son étreinte sur le Barak Dayir. Tout son corps se mit à trembler sous l'impact des révélations qui venaient de le parcourir.

Il avait compris, cela ne faisait aucun doute. Et il savait qu'il avait compris beaucoup plus que ce que la Reine avait bien voulu lui dire.

Les hjjk du Printemps Nouveau n'étaient plus que l'ombre de ceux qui avaient vécu à l'époque de la Grande Planète. Leurs ancêtres étaient des aventuriers, des voyageurs, une race d'intrépides marchands et d'explorateurs qui avaient parcouru en long et en large toute la planète et peut-être plusieurs autres en poursuivant leurs buts, ornant ainsi le riche tissu de la Grande Planète d'un fil de trame d'un rouge éclatant.

Mais la Grande Planète n'était plus depuis longtemps.

Qu'étaient donc les hjjk qui avaient survécu à sa destruction ? Une grande race, assurément, mais une race déchue qui avait perdu toute son habileté technique et tout son dynamisme. Les hjjk étaient devenus un peuple profondément conservateur, s'accrochant aux vestiges de leur gloire passée et refusant toutes les nouveautés.

Que désiraient-ils par-dessus tout ? Rien d'autre que de creuser des trous où ils vivaient dans la pénombre, répétant à l'infini le cycle

immuable de la naissance, la reproduction et la mort, envoyant de loin en loin leur population excédentaire creuser ailleurs un nouveau trou et perpétuer le même cycle. Ils avaient la conviction que le monde ne pouvait perdurer qu'en conservant fidèlement un mode de vie immuable. Et ils étaient prêts à tout pour entretenir la permanence de ce mode de vie.

C'est de la pure folie, songea Hresh.

Les hjjk redoutent le changement parce qu'ils ont déchu de leur grandeur et ils craignent une déchéance encore pire. Mais le changement vient toujours. C'est précisément parce que la Grande Planète avait si bien réussi à se protéger du changement que les dieux lui ont envoyé les étoiles de mort. La Grande Planète avait atteint une sorte de perfection et la perfection est une chose que les dieux ne peuvent supporter.

Ce que les hjjk qui avaient survécu au cataclysme du Long Hiver refusaient de comprendre, c'est que Dawinno s'imposerait inéluctablement à eux, qu'ils le veuillent ou non. Le Transformateur imposait toujours sa volonté. Aucun être vivant n'était exempt de changement, aussi profondément qu'il essayât de se cacher sous terre, aussi farouchement qu'il se raccrochât à ses rites. Il fallait respecter les hjjk pour avoir réussi à préserver contre vents et marées leur mode de vie séculaire. Il était figé et donc voué à disparaître, mais, à sa manière, il était d'une perfection absolue.

Fonder une autre forme de société statique n'était pas la solution. Pour la première fois depuis très longtemps, Hresh entrevit un espoir pour son peuple changeant, turbulent et fantasque. En fin de compte, se dit-il, la planète nous appartiendra peut-être quand même. Simplement parce que nous sommes d'un tempérament inégal.

Il n'avait pas la moindre idée du temps qui avait pu s'écouler. Une heure, une journée, pourquoi pas un an ? Il savait seulement qu'il s'était abîmé dans la plus singulière des rêveries. Un silence profond régnait dans la chambre royale. Les serviteurs de la Reine l'entouraient, immobiles comme des statues.

Hresh entendit encore une fois la grosse voix résonnante de la Reine qui se répercutait dans son esprit.

— Y a-t-il autre chose que tu désires savoir, enfant aux questions ?

— Non, rien. Rien. Je Vous remercie, grande Reine, d'avoir accepté de partager avec moi Votre sagesse.

À grands coups nerveux du fer de sa lance, Salaman traça un plan sur la terre sombre et meuble.

— Voici la Cité de Yissou – un petit cercle fermé, imprenable – et voilà l'endroit où nous sommes, à trois jours de marche, au nord-est.

C'est là que le sol commence à s'élever, la longue chaîne boisée qui s'étire jusqu'à Vengiboneeza. Tu t'en souviens, Thu-kimnibol ? Nous sommes venus ensemble jusque-là, à dos de xlendi.

Thu-kimnibol, le regard fixé sur le plan grossier, acquiesça d'un grognement.

— Et maintenant, poursuivit Salaman en traçant un triangle sur la droite, voici Vengiboneeza, la cité infestée de hjjk. À cet endroit – il planta violemment sa lance dans le sol – se trouve un Nid secondaire, celui où vivent les hjjk qui ont massacré nos Consentants. Là, là et là – trois autres furieux coups de lance – il y a d'autres petits Nids. Puis, à moins que nous ne nous trompions grossièrement, s'étend une immensité vide au-delà de laquelle – il s'écarta de cinq pas et creusa une petite cuvette aux bords irréguliers – se trouve notre objectif, le Nid des Nids.

Il se retourna et leva la tête vers Thu-kimnibol qui, ce matin-là, lui semblait gigantesque, grand comme une montagne, deux fois plus que d'habitude, lui qui, d'ordinaire, tenait déjà du géant.

Son espion Gardinak Cheysz avait confirmé au roi la veille au soir ce qu'il soupçonnait déjà : les liens qui unissaient Thu-kimnibol et sa nièce dépassaient la simple amitié et ils étaient partenaires d'accouplement. Peut-être même partenaires de couplage. Était-ce récent ? Apparemment, s'il fallait en croire Gardinak Cheysz, qui n'avait jamais eu vent de la moindre rumeur d'une liaison entre eux deux.

Il fallait donc abandonner tout espoir d'unir Thu-kimnibol à Weiawala. Dommage ! Une alliance entre Thu-kimnibol et la maison royale de Yissou aurait pu être fort utile. La liaison surprenante qu'il entretenait avec la fille de Taniane rendait d'autant plus probable sa prise de pouvoir dans la Cité de Dawinno après le départ de Taniane. Un roi à la place d'un chef, à Dawinno ? Salaman se demanda ce que cela changerait pour lui-même et pour sa cité. Ce serait peut-être mieux, mais rien n'était moins sûr.

— Quel est ton plan maintenant ? demanda Thu-kimnibol.

— Notre problème immédiat, répondit Salaman en tapotant le sol de sa lance, c'est Vengiboneeza. Yissou seul peut savoir combien il y a de hjjk là-bas, mais ils sont certainement au moins un million. Il nous faut tous les neutraliser avant de continuer à faire route vers le nord, sinon nos arrières seront menacés par cette forteresse grouillante d'insectes.

— D'accord.

— Que sais-tu de la topographie de Vengiboneeza ?

— Rien. La cité m'est inconnue.

— Il y a des montagnes au nord et à l'est. Une baie à l'ouest. La cité se trouve au milieu, protégée par une muraille. Ici, nous avons

une jungle dense. Nous l'avons traversée pendant notre migration du cocon, mais tu n'étais pas encore né. La cité est difficile à prendre d'assaut, mais nous pouvons réussir. Je propose une attaque en tenaille, en utilisant les armes de la Grande Planète que tu as apportées. Tu arriveras par le front de mer avec la Boucle et le Trait de feu pour opérer une diversion. Pendant ce temps, je descendrai des collines avec le Mange-Terre et le bulbe à bulles, et je détruirai la cité de fond en comble. Si nous frappons vite et bien, ils n'auront pas le temps de se rendre compte de ce qui leur arrive. Qu'en dis-tu ?

Avant même que Thu-kimnibol ouvre la bouche, Salaman pressentit des complications.

— C'est un bon plan, dit lentement le prince. Mais les armes de la Grande Planète doivent rester en ma possession.

— Quoi ?

— Je ne peux pas les partager avec toi. On me les a prêtées et j'en ai la responsabilité. Je ne peux les remettre à personne d'autre, même à toi, mon ami.

Salaman sentit une flambée de rage monter en lui et il eut l'impression qu'un torrent de lave en fusion courait dans ses veines. Des cercles de feu lui enserraient le front. Il fut pris d'une violente envie de lever sa lance et de la plonger dans le ventre de Thu-kimnibol, sans se soucier des conséquences, et il se contenta à grande peine.

— Je ne te cache pas que je suis profondément étonné, mon cousin, dit-il en tremblant de l'effort qu'il faisait pour paraître calme.

— Vraiment ? J'en suis tout à fait navré, mon cousin.

— Nous sommes alliés. Je croyais que nous allions partager les armes.

— Je comprends. Mais je suis obligé de les protéger.

— Tu sais bien que je prendrais le plus grand soin d'elles.

— Je n'en doute pas, dit doucement Thu-kimnibol. Mais, si jamais on te les dérobait, si, par exemple, les hjjk de Vengiboneeza t'attiraient dans une embuscade et s'emparaient des armes... Tu imagines la honte, les reproches, tout ce qu'on me ferait subir pour m'en être dessaisi. Non, mon cher cousin, c'est impossible. À toi d'opérer la diversion par le bord de mer et nous, nous détruirons Vengiboneeza en attaquant par les hauteurs. Puis, unis par la fraternité d'armes, nous ferons route ensemble vers le Nid.

Salaman s'humecta les lèvres en s'efforçant de conserver son calme.

— Comme tu voudras, mon cousin, dit-il enfin. Nous avancerons sur la cité en suivant le littoral et tu attaqueras par les collines, avec tes armes. Tiens, tope là !

— Marché conclu, mon cousin, dit Thu-kimnibol, le visage éclairé

par un large sourire.

Salaman demeura immobile pendant quelques instants, suivant du regard la haute silhouette du prince qui s'éloignait. Le roi tremblait de fureur rentrée. Vu de dos, Thu-kimnibol ressemblait à s'y méprendre à son père. Et il est aussi têtu que Harruel, songea Salaman. Aussi vaniteux et aussi dangereux que lui.

— Des problèmes, père ? demanda Biterulve en s'approchant.

— Des problèmes ? Quels problèmes, mon garçon ?

— Je les sens qui flottent autour de toi.

— Nous ne pourrions pas disposer des armes de la Grande Planète, c'est tout, dit Salaman en haussant les épaules. Thu-kimnibol est obligé de toutes les garder.

— Il n'y en aura pas pour nous ? Pas une seule ?

— Il dit qu'il n'osera pas nous les confier, lança Salaman avec mépris. Par tous les dieux, j'aurais pu le tuer sur place ! Il veut s'adjuger toute la gloire du massacre des ennemis et de la victoire tout en nous envoyant sans armes au-devant des hjjk !

— Père, dit doucement Biterulve, les armes lui appartiennent Si c'est nous qui les avons découvertes, aurions-nous proposé de les partager avec lui ?

— Évidemment ! Nous ne sommes pas des animaux !

Biterulve garda le silence. Mais le roi comprit en voyant l'expression de ses yeux que son fils était sceptique. Et Salaman doutait fort de la sincérité de ses propres paroles.

Le père et le fils se regardèrent fixement pendant un long moment.

Puis Salaman se radoucit et il passa le bras autour des frêles épaules de Biterulve.

— Peu importe, dit-il. Il peut garder ses armes. Nous nous débrouillerons bien sans elles. Mais écoute-moi bien, mon garçon. Je jure devant tous les dieux que ce sera l'armée de Yissou et non celle de Dawinno qui pénétrera la première dans le Nid, dussé-je perdre tout ce que j'ai. Et je tuerai la Reine de mes propres mains, avant que Thu-kimnibol ait eu le temps de poser les yeux sur elle !

Et je ferai en sorte de régler mes comptes avec mon cousin Thu-kimnibol quand la guerre sera finie, ajouta silencieusement le roi. Mais, pour l'instant, nous sommes alliés et amis.

C'était encore au tour de Husathirn Mueri d'occuper le trône de justice dans la Basilique. Thu-kimnibol ayant de nouveau quitté la cité, il siégeait en alternance avec Puit Kjai. Les litiges à arbitrer étaient heureusement peu nombreux dans la cité quasi déserte où ne restaient plus que les très jeunes et les très vieux.

Mais il prenait obligeamment place sous la grande coupole, prêt à

rendre la justice à qui le demanderait. Pendant ces longues heures d'oisiveté, son esprit vagabondait vers le nord où, au même moment, se déroulait une guerre ignoble. Que se passait-il là-bas ? Les hjjk avaient-ils submergé les troupes de Thu-kimnibol ? Husathirn Mueri se représentait la scène avec un certain plaisir : des hordes d'insectes hurlant et claquant du bec dévalaient les collines avec l'impétuosité d'un torrent, se précipitaient sur les envahisseurs et les taillaient en pièces. Thu-kimnibol, incapable de contenir leurs vagues d'assaut, mourait, transpercé par leurs lances, comme son père avant lui...

— Votre Grâce ?

Chevkiija Aim était entré pendant que Husathirn Mueri s'abandonnait à sa rêverie délectable. Le capitaine de la garde avait choisi ce jour-là un casque composé de plaques de fer noires et surmonté de deux imposantes griffes dorées.

— Y a-t-il des requérants ? demanda Husathirn Mueri.

— Pas encore, Votre Grâce. Mais j'ai des nouvelles. La vieille Boldirinthe a dû s'aliter et on murmure qu'elle ne se relèvera pas. Le chef est allé la voir. Votre sœur Catiriil est également chez la femme-offrande. C'est elle qui m'a demandé de venir vous avertir.

— Dois-je y aller aussi ? Oui, je suppose qu'il le faudrait. Mais pas avant d'avoir terminé mes heures de présence à la Basilique. Qu'il y ait ou non des plaideurs, ma place est ici. Pauvre vieille Boldirinthe, ajouta Husathirn Mueri avec un sourire. Mais, en vérité, son heure aurait dû sonner depuis longtemps. Qu'en pensez-vous, Chevkiija Aim ? Croyez-vous que dix hommes robustes suffiront pour la soulever de son lit de mort ? Ou en faudra-t-il quinze ?

Mais cela ne sembla pas amuser le capitaine de la garde.

— Boldirinthe est la femme-offrande du peuple Koshmar, Votre Grâce. C'est une haute fonction et Boldirinthe était une femme pleine de bonté. Si on me le demande, je suis disposé à la porter moi-même.

Husathirn Mueri détourna la tête.

— Saviez-vous que ma mère, Torlyri, était la femme-offrande avant Boldirinthe ? C'était il y a bien longtemps, quand nous étions encore à Vengiboneeza. Je me demande qui va remplacer Boldirinthe. Y aura-t-il seulement une nouvelle femme-offrande ? Quelqu'un connaît-il encore les rites et les talismans ?

— Nous vivons à une époque étrange.

— Très étrange.

Les deux hommes se turent.

— Comme la cité est calme, reprit Husathirn Mueri. J'ai un peu l'impression qu'à part vous et moi, tout le monde est parti se battre.

— Le devoir nous commandait de rester, Votre Grâce, dit Chevkiija Aim avec tact. Même en période de guerre, la justice doit être exercée et la cité doit être gardée.

— Vous savez que je désapprouve cette guerre, Chevkija Aim.

— Dans ce cas, il est heureux que votre devoir vous ait empêché de partir. Vous ne vous seriez pas bien battu, avec un tel état d'esprit.

— Et vous, seriez-vous parti, si vous en aviez eu la possibilité ?

— Comme Votre Grâce le sait, je fréquente maintenant les chapelles. Je partage votre haine de la guerre. Je n'attends plus que la venue de la paix de la Reine pour faire régner l'amour dans notre monde troublé.

— Vraiment ? dit Husathirn Mueri en écarquillant les yeux. Mais, oui, c'est vrai, j'avais oublié. Vous suivez les préceptes de Kundalimon, vous aussi. Comme tous ceux qui sont restés, je suppose. Et c'est très bien ainsi. Comment tout cela se terminera-t-il, à votre avis ?

— Dans la paix de la Reine, Votre Grâce. Dans l'amour universel de la Reine.

— Je le souhaite de tout cœur.

Suis-je sincère ? se demanda Husathirn Mueri. Sa soumission au nouveau culte, s'il s'agissait bien d'une soumission, le plongeait encore dans des abîmes de perplexité. Il se rendait régulièrement à la chapelle, il psalmodiait machinalement en répétant les paroles de Tikharein Tourb et de Chhia Kreun, et il avait l'impression d'éprouver un sentiment voisin de l'exaltation religieuse. C'était une expérience totalement nouvelle pour lui, mais il n'avait jamais été certain de sa propre sincérité. C'était l'une des bizarreries de l'époque de s'agenouiller pour chanter les louanges de la Reine des Reines et de prier les hjjk monstrueux de délivrer le monde de ses tourments.

Il se tourna vers l'entrée de la Basilique, comme s'il espérait voir apparaître une petite troupe de marchands en colère, brandissant des documents officiels et s'invectivant à qui mieux mieux. Mais la Basilique était plongée dans le silence.

— Une cité vide, dit-il, autant pour lui-même que pour le capitaine de la garde. Les jeunes sont partis. Les vieux sont restés pour mourir. Taniane erre dans les rues comme une ombre. Le Praesidium ne se réunit plus jamais. Hresh a disparu, nul ne sait où. Sans doute cherche-t-il la solution de quelque mystère dans les marais. À moins qu'il ne se soit envolé jusqu'au Nid avec l'aide de sa pierre magique pour aller faire un brin de causette avec la Reine. Oui, cela lui ressemblerait bien. Dans la Maison du Savoir, il ne reste plus qu'une seule jeune femme et Nialli Apuilana elle-même est partie à la guerre.

À cette pensée, Husathirn Mueri eut un pincement au cœur. Il l'avait regardée s'éloigner, le jour où les troupes avaient quitté la cité, fièrement installée dans la voiture de tête, auprès de Thu-kimnibol, agitant frénétiquement la main. Cette fille était folle, cela ne faisait pas le moindre doute. Après avoir crié sur les toits que les hjjk étaient des êtres merveilleux, quasi divins, après avoir repoussé tous les plus

beaux partis de la cité et avoir eu une liaison avec Kundalimon, elle avait rejoint l'armée et était partie combattre la Reine. Cela n'avait ni rime ni raison. Rien de ce que faisait Nialli Apuilana n'avait de sens.

Heureusement que nous ne sommes jamais devenus amants, se dit Husathirn Mueri. Elle aurait pu m'entraîner dans sa folie.

Mais, folle ou pas, il souffrait encore en pensant à elle.

— Je crois que nous pourrions fermer la Basilique, Votre Grâce, dit Chevkija Aim. Personne n'est venu hier, quand Puit Kjai occupait le trône de justice et je pense que personne ne viendra aujourd'hui. Cela vous permettrait d'aller présenter vos hommages à Boldirinthé avant qu'il soit trop tard.

— Boldirinthé, dit Husathirn Mueri en se levant. Oui, il faut que j'y aille. Très bien. La séance est levée, Chevkija Aim.

Hresh s'attendait que la montée de la rampe en spirale soit plus ardue que la descente, mais, à son grand étonnement, il se sentait plein de vigueur et d'allant et, avançant à grands pas, il suivait sans difficulté le penseur du Nid en remontant des profondeurs mystérieuses abritant la chambre de la Reine pour regagner les niveaux supérieurs du Nid, devenus un domaine familier.

Une étrange exaltation subsistait en lui après sa rencontre avec la Reine des Reines.

Une créature formidable. Un être blafard aux proportions gigantesques, une masse monstrueuse de chair tremblotante d'un âge inouï. Avait-Elle vraiment plusieurs centaines d'années ? Plusieurs milliers ? Hresh n'en avait pas la moindre idée. Il doutait qu'Elle ait pu survivre depuis l'époque de la Grande Planète, mais c'était possible. Dans le Nid, tout était possible. Il savait maintenant à quel point les hijk étaient différents du Peuple et comprenait qu'ils avaient vraiment très peu de points communs avec les siens.

Et pourtant ils étaient « humains », au sens très particulier qu'il donnait depuis longtemps à ce mot : ils perpétuaient le sentiment du passé et de l'avenir, ils concevaient la vie comme un processus, une évolution, ils étaient capables de transmettre sciemment une tradition de génération en génération. Les petits garaboons voletant dans la forêt n'apportaient rien de nouveau à leur espèce et leur vie s'achevait comme elle avait commencé. Il en allait de même de tous les animaux inférieurs à l'homme, les gorynth se vautrant dans la boue de leur marécage, les saramangs aux jacassements furieux, les khuts aux yeux de rubis et tous les autres. Ils auraient aussi bien pu être des pierres. Être humain, songea Hresh, c'est avoir conscience du temps et des saisons, rassembler, emmagasiner des connaissances et les transmettre, et surtout construire et préserver. Dans ce sens, le Peuple était humain, les caviandis étaient humains et, dans ce sens, les hijk étaient

humains. Être *humain* ne signifiait pas seulement appartenir à la mystérieuse et antique race des pâles créatures dépourvues de queue. C'était quelque chose de plus vaste, de beaucoup plus universel. Et cela incluait les hjjk.

— Ce fut l'une des expériences les plus extraordinaires de ma vie, dit-il au penseur du Nid. Je remercie les dieux de m'avoir permis de vivre assez longtemps pour connaître cela.

Le hjjk garda le silence.

— Croyez-vous que je serai de nouveau admis en Sa présence ? demanda Hresh.

— Si vous devez l'être, vous le serez, répondit le penseur du Nid. Vous le saurez à ce moment-là.

Il semblait y avoir une certaine aigreur dans le ton du hjjk. Hresh se demanda si le penseur du Nid envoyait la profondeur de la communion qu'il avait eue avec la Reine. Mais il était dangereux d'attribuer à ce que disaient les hjjk des émotions propres au Peuple.

Ils allaient atteindre le niveau supérieur. Hresh reconnaissait certains objets disposés dans les niches des parois, une pierre blanche et lisse ressemblant à un œuf, une étoile tressée comme celle que Nialli avait dans sa chambre, mais beaucoup plus grande, et une petite pierre précieuse rouge qui brillait d'un vif éclat intérieur. Il les avait remarquées au début de la descente. Peut-être des talismans, ou bien de simples objets de décoration.

Depuis son arrivée dans le Nid, il vivait dans une cellule austère située dans une galerie écartée, peut-être une sorte de salle d'isolement réservée aux étrangers au Nid. C'était une pièce circulaire, basse de plafond, sur le sol de terre battue de laquelle une jonchée de roseaux séchés faisait office de lit. Hresh n'en demandait pas plus et il avait envie de retrouver sa chambre. Prendre un peu de repos, puis réfléchir à l'expérience qu'il venait de faire. Peut-être lui apporterait-on ensuite à manger, les fruits séchés et les lambeaux de viande séchée au soleil qui semblaient être l'unique nourriture des hjjk et à laquelle il s'était adapté sans difficulté.

Ils venaient d'atteindre le sommet de la rampe en spirale, l'endroit où ils rejoignaient le niveau supérieur. Le penseur du Nid tourna non pas à gauche, où se trouvait la cellule de Hresh, mais dans la direction opposée. Hresh resta en arrière en se demandant si le sens de l'orientation lui avait encore fait défaut, comme cela lui était si souvent arrivé pendant son séjour dans le Nid. Mais, cette fois, il était sûr de son fait : sa cellule se trouvait sur la gauche. Le penseur du Nid, qui avait déjà fait une douzaine de pas, se retourna et lui fit brusquement signe de le suivre.

— Vous me suivez.

— J'aimerais aller dans ma chambre. Je pense que c'est dans cette

direction.

— Vous me suivez, répéta le penseur du Nid.

Dans le Nid, la désobéissance n'existait pas. Hresh savait que, s'il continuait de se diriger vers sa chambre, le penseur du Nid serait moins furieux que perplexe, mais que, dans tous les cas, il finirait par aller où le hijk le voulait. Il le suivit donc dans une galerie qui montait en pente douce. Au bout d'un moment, il distingua une lueur qui ne pouvait être que la lumière du jour. Ils approchaient de l'une des entrées du Nid. Cinq ou six Militaires montaient la garde. Le penseur du Nid remit Hresh entre leurs mains, fit demi-tour et repartit sans un mot.

— Je vous serais reconnaissant de bien vouloir me raccompagner jusqu'à ma chambre, dit Hresh aux Militaires. Ce n'est pas ici que je voulais que le penseur du Nid me conduise.

— Venez, dit l'un d'eux en montrant le pan de ciel.

La voiture attendait dehors et le xlendi qui paraissait bien reposé et bien nourri y était attelé. La conclusion était évidente. Il avait vu la Reine, la Reine l'avait vu et cela Lui suffisait. C'était la seule chose qui importait. Son séjour dans le Nid était terminé et il allait en être expulsé.

Un sentiment de détresse accablante le fit frissonner. Il ne voulait pas partir. Il avait coulé des jours tranquilles et heureux en ce lieu, vivant au rythme du Nid, aussi étrange fût-il. Il s'y sentait chez lui. Hresh avait imaginé qu'il allait finir ses jours dans la douce et chaude quiétude du Nid, en attendant que le Destructeur vienne le chercher pour le conduire à sa dernière demeure, ce qui n'aurait certainement pas tardé. Le monde extérieur n'avait plus rien à lui apporter. Tout ce qu'il demandait, c'était qu'on le laisse pénétrer plus avant dans sa connaissance des hijk pendant le peu de temps qu'il lui restait à vivre.

— Je vous en prie, dit Hresh. Je veux rester.

Il aurait aussi bien pu s'adresser à des statues de pierre. Appuyés sur leur lance, ils le regardaient, immobiles, impénétrables. Seul le frémissement des segments annelés de leurs tubes respiratoires orange au passage de l'air indiquait qu'ils étaient vivants.

Le xlendi émit un petit hennissement. L'animal avait reçu ses ordres et il était impatient de partir.

— Vous ne comprenez donc pas ? dit Hresh aux hijk. Je ne veux pas partir.

Silence.

— Je vous demande asile.

Toujours le silence, glacial, impénétrable.

— Au nom de la Reine, je vous implore de...

Enfin une réaction. Les deux hijk les plus proches de lui se redressèrent de toute leur taille et un éclair qui pouvait être de colère

passa dans les mille facettes de leurs yeux démesurés. Ils levèrent leur lance et la placèrent horizontalement, comme s'ils voulaient repousser Hresh.

— La Reine désire que vous poursuiviez votre pèlerinage, lui dit une voix dans le langage silencieux de l'esprit. Au nom de la Reine, partez. *Partez.*

Il comprit que la décision était sans appel. Les hijk fixaient sur lui un regard implacable et les lances en position horizontale formaient une barrière infranchissable qui l'excluait du Nid.

— Bon, dit-il tristement. Très bien.

Il grimpa dans la voiture et le xlendi partit aussitôt au petit galop dans la plaine grise au sol dénudé. Hresh n'en revenait pas : l'animal avait pris tout son temps pendant le trajet de Dawinno jusqu'au Nid. Il avait le sentiment que l'animal était guidé, et même propulsé, par quelque force provenant du Nid et dont il croyait connaître la nature. Il demeura assis, passivement, laissant la voiture avancer. Quand le xlendi s'arrêta pour se désaltérer et se nourrir, Hresh but un peu d'eau et mangea quelques bouchées de la viande séchée que les hijk avaient laissée dans la voiture. Puis il attendit que le xlendi se décide à repartir. Et le voyage se poursuivit, jour après jour, long et paisible, un peu comme un sommeil sans rêves, d'abord à travers une contrée semée d'étranges collines pyramidales, couleur de sable, au sommet aplati, ensuite dans une région où l'érosion avait sculpté dans la roche cramoisie des arcades et des colonnades fantastiques, et enfin à travers des plaines couvertes de touffes de carex, où poussaient quelques arbustes rabougris et où paissaient des troupeaux d'animaux à la robe rayée de bandes sombres que Hresh ne connaissait pas et qui ne levaient même pas la tête au passage de la voiture.

Jusqu'à ce qu'un jour, à midi, tandis qu'il traversait une dépression qui était peut-être le lit d'un lac, mais qui, en cette saison, n'était plus qu'une vaste étendue de boue séchée et craquelée, couverte d'une fine poussière, il aperçoive devant lui une silhouette chevauchant un vermillon, un membre du Peuple, une vision insolite au milieu de ces terres inconnues. Le xlendi s'arrêta et attendit que le gigantesque animal rouge à la démarche pesante arrive à sa hauteur. Du haut de sa monture, l'homme poussa une exclamation étouffée.

— Par tous les dieux ! Est-il possible que ce soit vous, seigneur ? Ou suis-je en train de rêver ? Oui, ce doit être un rêve !

Hresh lui sourit et il essaya de parler. Il n'avait pas articulé le moindre mot depuis si longtemps qu'il ne put émettre que des sons rauques et grinçants.

— Je crois vous connaître, parvint-il à dire d'une voix étranglée.

Le cavalier bondit de son vermillon et courut vers lui. Il passa la tête par la portière et regarda Hresh au fond des yeux en secouant la

tête d'un air incrédule.

— Je suis Plor Killivash, seigneur. De la Maison du Savoir ! Vous ne me reconnaissez pas ? J'étais l'un de vos assistants ! Souvenez-vous ! Plor Killivash !

— Alors, nous sommes à Dawinno ?

— À Dawinno ? Non, seigneur ! Nous sommes au cœur du territoire hjjk. Je suis venu avec l'armée, l'armée de votre frère Thu-kimnibol ! Nous nous battons depuis plusieurs semaines. Nous avons combattu à Vengiboneeza, puis autour de deux Nids secondaires... Mais comment êtes-vous arrivé jusqu'ici, seigneur ? poursuivit Plor Killivash en ouvrant des yeux de plus en plus grands. Vous n'avez pas pu venir tout seul ! Et que faites-vous ici ? Vous savez que vous ne devriez pas être sur le front. Vous m'entendez, seigneur ? Tout va bien, seigneur ? Seigneur ?

Thu-kimnibol était dans sa tente. L'armée bivouaquait en bordure de la vaste plaine qu'il avait baptisée la Prairie de Minbain. Il avait donné un nom à toutes les particularités du relief de ce pays inconnu : les Monts Harruel, le lac Taniane, le fleuve Torlyri, la vallée de Boldirinthe, le col de Koshmar. On lui avait rapporté que Salaman baptisait à sa manière les mêmes lieux à mesure qu'il les découvrait, mais Thu-kimnibol n'en avait cure. Pour lui, les hautes montagnes aux cimes déchiquetées qu'ils avaient franchies trois semaines auparavant étaient les montagnes de son père, et le plateau paisible et riant où il se trouvait était la plaine de sa mère. Salaman pouvait bien les appeler comme il voulait.

— Cela recommence, dit-il à Nialli Apuilana. Je sens que le roi approche. Il marche à la tête de ses troupes et il vient dans cette direction.

— Oui, moi aussi. Quelque chose de violent et de menaçant, en tout cas.

— C'est Salaman. Il n'y a aucun doute.

Elle posa la main sur son bras musculeux, à l'endroit où, quelques jours plus tôt, la lance d'un hjjk avait entaillé la chair.

— Tu parles de Salaman comme si c'était lui l'ennemi et non les hjjk. Aurais-tu peur de lui, mon amour ?

— Peur de Salaman ? dit Thu-kimnibol en riant. Il ne m'arrive pas souvent de me demander si je crains quelqu'un, mais il faudrait être vraiment stupide pour ne pas avoir peur de Salaman. Il est devenu une sorte de monstre, Nialli. Je t'ai dit un jour que je le croyais fou, mais je pense qu'il est maintenant au-delà de la folie.

— Un monstre, répéta Nialli Apuilana. Mais, à la guerre, tous ceux qui combattent doivent être des monstres, n'est-ce pas ?

— Pas comme lui. Je l'ai bien observé la dernière fois que nos

deux armées ont été réunies. Il se battait comme s'il voulait non seulement tuer tous les hijk qu'il voyait, mais encore les faire rôtir et les manger. Il avait des flammes dans les yeux. Quand j'étais petit, j'ai vu mon père combattre. C'était un homme torturé, en proie à de grands accès de violence, mais même dans ses pires moments, il semblait calme et doux quand je le compare au Salaman que j'ai vu ce jour-là.

L'organe sensoriel de Thu-kimnibol frémit.

— Je viens encore de le sentir. De plus en plus près. Après tout, il est peut-être préférable que nos deux armées opèrent leur jonction. Je n'avais jamais envisagé que nous progresserions séparément en plein territoire hijk.

— Veux-tu du vin ? demanda Nialli Apuilana.

— Oui. Oui, c'est une bonne idée.

Le soir tombait. Les émanations étaient maintenant si fortes que Salaman et ses troupes arriveraient selon toute vraisemblance le lendemain midi. Les retrouvailles des deux armées, après plusieurs semaines de séparation, ne seraient certainement pas exemptes de nervosité. Les dieux seuls savaient ce que le roi était devenu. Toute cette campagne semblait n'avoir été pour lui qu'un long voyage dans la folie.

Thu-kimnibol pensait que les ennuis avaient commencé au moment où ils préparaient l'attaque contre Vengiboneeza. Son refus de prêter à Salaman des armes de la Grande Planète avait mis le feu aux poudres. Depuis ce jour, il y avait du froid entre eux. Ils se conformaient tous deux à la fiction qui faisait de Salaman le commandant en chef et de Thu-kimnibol le général d'armée, mais la cordialité et une véritable coopération leur faisaient défaut lorsqu'il s'agissait de passer aux opérations militaires proprement dites.

Et pourtant tout s'était bien passé jusqu'à présent. Bien mieux même qu'ils n'auraient pu l'espérer.

La bataille de Vengiboneeza avait été un triomphe éclatant. Les hijk y avaient construit un Nid en surface, un bizarre enchevêtrement de fragiles tubes gris courant dans toutes les directions et recouvrant l'antique cité du front de mer au pied des contreforts orientaux. Salaman avait lancé un assaut tumultueux à l'ouest, déclenchant un chapelet d'incendies et d'explosions le long de la baie tandis que les troupes de Thu-kimnibol descendaient discrètement les versants des montagnes d'un brun doré qui se dressaient au nord et à l'est de la cité. Pris par surprise, les hijk s'étaient précipités vers la mer pour voir ce qui se passait tandis que Thu-kimnibol s'apprêtait à les prendre à revers.

Puis était arrivé le moment de mettre en service les armes de la Grande Planète. Thu-kimnibol avait utilisé celle qu'il avait baptisée la

Boucle pour dresser le long des contreforts une barrière impénétrable, interdisant aux hjjk d'attaquer ses positions. Avec le Trait de Feu, il avait allumé des incendies dans toute la cité, jusqu'à ce que les langues de feu s'élèvent plus haut que les toits et dévorent les parois calcinées et racornies du Nid. Avec le Tube à Bulles, il avait ensuite provoqué dans l'air de telles turbulences que les antiques tours de Vengiboneeza, ces merveilleuses flèches aux reflets dorés, écarlate et bleu, d'un pourpre éblouissant ou d'un noir d'encre s'étaient toutes effondrées comme des bûchettes de bois sec. Pour finir, il s'était servi de la plus puissante des armes, le Mange-Terre, pour creuser d'énormes cratères dans les artères de la vaste métropole. Les boulevards et les avenues s'étaient affaissés, des pâtés de maisons entiers avaient disparu dans les entrailles du sol et un gigantesque nuage de poussière et de fumée, semblable à celui qui avait suivi la chute des étoiles de mort, avait obscurci le ciel.

Le Long Hiver n'avait pas réussi à détruire Vengiboneeza, mais Thu-kimnibol l'avait fait, en une demi-journée, grâce à quatre petits appareils qu'un fermier ignorant avait découverts à la suite d'un affaissement de terrain, dans une grotte creusée à flanc de colline.

Pendant toute la nuit, ils avaient regardé brûler la cité. La quasi-totalité de son énorme population avait dû périr dans les flammes. Les soldats de Thu-kimnibol ne virent pas un seul hjjk essayer de s'échapper du côté des collines et les guerriers de Salaman, disposés le long de la digue, massacrèrent ceux qui tentaient de fuir par la mer. Les deux armées firent leur jonction à l'extérieur de Vengiboneeza et s'enfoncèrent côte à côte au cœur du territoire hjjk. Ce n'est que plus tard, après la destruction d'un Nid secondaire, qu'elles s'étaient séparées. Dans l'ivresse du carnage, Salaman avait tenu à poursuivre les quelques centaines de hjjk qui avaient échappé à la tuerie. Thu-kimnibol n'éprouvait aucun plaisir à la perspective de le retrouver et il regrettait que le roi de Yissou n'ait pas choisi de faire cavalier seul jusqu'au bout.

Attirant Nialli Apuilana contre lui, il respira profondément, emplissant ses poumons de son odeur suave. Ce soir, au moins, ils seraient tranquilles. Si Salaman arrivait le lendemain, comme cela semblait de plus en plus probable, il réglerait le problème quand il se présenterait.

— Je m'étonne encore dit-il, d'une voix douce, quand je me réveille, de voir que tu es allongée à côté de moi. Même après tout ce temps, je te regarde et je me dis avec émerveillement : « C'est Nialli qui est là. » Quel étrange sentiment !

— Tu t'attends encore à voir Naarinta, n'est-ce pas ? dit-elle d'un air taquin.

— Par tous les dieux, tu es impitoyable, Nialli. Tu sais très bien ce

que je veux dire. Je chérirai toujours la mémoire de Naarinta, mais elle m'a quitté depuis longtemps. Ce que j'essaie de te dire, c'est que je n'en reviens encore pas de partager un amour si fort avec toi, toi, la fille unique de mon demi-frère, la jeune fille bizarre et farouche que personne à Dawinno n'avait réussi à apprivoiser...

— Tu crois donc m'avoir apprivoisée, Thu-kimnibol ?

— Certainement pas. Mais je ne te considère plus comme l'enfant de quelqu'un, ni comme une fille bizarre, farouche.

— Ah ! Et comment me considères-tu ?

— Eh bien, comme la plus...

— Seigneur ? Prince ? lança une voix grave et familière de l'extérieur de la tente.

Thu-kimnibol lâcha un juron.

— C'est toi, Dumanka ? Par tous les dieux, j'espère que ce que tu as à me dire est important pour venir m'interrompre sous ma tente quand...

— Oui, prince ! C'est important !

— Je le ferai fouetter si ce n'est pas vrai, murmura Thu-kimnibol à Nialli Apuilana. Je te le promets.

— Va le voir. Dumanka n'est pas homme à te déranger pour rien.

— Oui, je suppose.

Thu-kimnibol posa sa coupe de vin et se dirigea vers l'entrée de la tente d'une démarche un peu raide, car ses muscles étaient encore endoloris de la dernière bataille. Il passa la tête par l'ouverture.

Dumanka avait l'air aussi stupéfait que s'il venait de voir le soleil se déplacer à reculons dans le ciel. Thu-kimnibol ne l'avait jamais vu dans un tel état.

— Prince...

— Par tous les dieux, vas-tu me dire ce qui se passe ?

— C'est Hresh, prince... Hresh le chroniqueur.

— Oui, je sais qui est Hresh. Qu'y a-t-il ? Avons-nous reçu un message de lui ?

Dumanka secoua la tête.

— Il est là, dit-il d'une voix étranglée.

— *Quoi ?*

— Plor Killivash vient juste de le ramener au camp. Il l'a trouvé au cours d'une patrouille, errant dans une voiture à xlendi. Nous l'avons emmené dans la tente de soins. Il semble en bonne santé, mais il a les idées un peu confuses. Il a demandé à vous voir et j'ai pensé...

Abasourdi, Thu-kimnibol lui fit signe de se taire. Puis il se retourna vers Nialli Apuilana.

— As-tu entendu ? demanda-t-il.

— Non. Des ennuis ?

— On peut appeler ça comme cela. Ton père est là, Nialli. Mon

cinglé de frère. Dumanka m'a dit qu'on l'avait trouvé errant en pleine campagne. Par Mueri, Yissou et Dawinno, je voudrais bien savoir ce qu'il fait ici ! Sur le front ! Nous avons bien besoin de cela. Par tous les dieux !

— Viens avec moi voir la Reine, mon frère, dit Hresh d'une voix très calme. Je te la montrerai telle qu'Elle est.

Hresh était arrivé depuis une heure et il allait de surprise en surprise. Il avait appris successivement que Thu-kimnibol et Nialli Apuilana partageaient la même tente, que Vengiboneeza avait été détruite et que les hjk reculaient sur tous les fronts. Mais, malgré l'épuisement du voyage, la stupéfaction et le désarroi dans lesquels l'avaient plongé ces nouvelles, toute son énergie et toute sa volonté demeuraient tendues vers le même objet.

— Voir la Reine ? dit Thu-kimnibol en écarquillant les yeux.

Puis il esquissa un petit sourire et son visage prit une expression d'indulgente condescendance.

— Nous deux ? Aller voir la Reine des Reines ?

— Oui.

— Pour parler avec Elle ? Pas pour la tuer, juste pour discuter ?

— Oui, dit Hresh.

— Et comment irons-nous ? Dans ta petite voiture ?

— J'ai ceci, dit Hresh en ouvrant la main et en montrant la bourse contenant le Barak Dayir.

— Tu as emporté la Pierre des Miracles ? dit Thu-kimnibol avec un grognement d'étonnement.

— Le Barak Dayir est à moi, mon frère. Comme le sont les armes avec lesquelles tu as détruit Vengiboneeza.

— Comprenons-nous bien, dit Thu-kimnibol en éludant la question. Tu me proposes de nous rendre dans le Nid, mais pas en chair et en os. En utilisant la Pierre des Miracles pour y projeter nos âmes.

— Exactement.

— Et pourquoi, mon frère, voudrais-tu que je me remette entre les mains de mon ennemie ?

— Pour que tu aies une idée de la nature de cette ennemie. Pas seulement de Sa grandeur, que tu sous-estimes probablement, mais aussi de Sa vulnérabilité dont je pense que tu n'as pas conscience.

— Sa grandeur, Sa vulnérabilité, dit Thu-kimnibol, le front plissé. De Sa grandeur, je n'ai déjà que trop entendu parler. Mais Sa vulnérabilité ? Qu'entends-tu par là ?

— Viens avec moi, si tu veux le savoir.

La sérénité de Hresh était une armure qui le rendait invulnérable. Thu-kimnibol tourna la tête vers Nialli Apuilana, comme pour

implorer son aide.

Hresh remarqua les blessures en voie de cicatrisation sous l'épaisse fourrure brique de son frère. Il y en avait au moins une demi-douzaine. Il se demanda quels prodiges d'héroïsme Thu-kimnibol avait dû déployer au combat, combien de dizaines de hijk il avait déjà fait passer de vie à trépas.

— Quels risques y a-t-il à entreprendre cela, père ? demanda Nialli Apuilana.

— Le seul risque est qu'elle nous ensorcelle, et tu sais combien ses sortilèges sont puissants. Mais je pense que nous pouvons lui résister. Je le sais. J'ai déjà réussi une fois à échapper à son étreinte.

— Tu veux dire que tu as déjà fait le voyage dans le Nid ? demanda Thu-kimnibol.

— Dans un Nid secondaire, oui. J'y suis resté plusieurs semaines et, de là, je me suis transporté dans le Nid des Nids avec l'aide du Barak Dayir. La Reine des Reines détient elle aussi une Pierre des Miracles, un talisman qui appartenait autrefois aux Beng et qui est enchâssé dans son corps. Je lui ai parlé, par le truchement des deux Pierres des Miracles. Après quoi, les hijk du Nid où je vivais m'ont chassé. Je suppose qu'ils ont guidé mon xlendi jusqu'à ce que je tombe sur un des nôtres.

— Alors, c'est un piège, dit Thu-kimnibol.

— Tout cela s'inscrit dans les desseins de Dawinno, répliqua Hresh.

Thu-kimnibol se tut. Hresh le considéra calmement. Une patience infinie emplissait son âme. Jamais il n'avait éprouvé une telle tranquillité d'esprit. Rien ne pourrait le détourner de son but.

Dès son arrivée sous la tente, il avait perçu les indices de l'intimité existant entre son frère et Nialli Apuilana. Cela lui avait donné un coup, mais il s'était très vite ressaisi. Ils avaient tous deux une indiscutable noblesse, et les voir enfin unis en cette période agitée avait quelque chose de tout à fait naturel, voire d'inévitable. C'était très bien ainsi.

La nouvelle de la destruction de Vengiboneeza avait été un autre choc, d'un genre différent Vengiboneeza était depuis l'aube des temps une merveilleuse et majestueuse cité. Il avait éprouvé une profonde tristesse en apprenant que le sanctuaire renfermant tant de trésors antiques, le lieu où il avait passé une partie de sa jeunesse, n'était plus, que la guerre avait réduit à l'état de ruines la cité qui avait survécu au Long Hiver.

Mais il n'avait pas perdu de temps en vains regrets. Rien n'était éternel, hormis l'éternité. Pleurer la perte de Vengiboneeza revenait à renier Dawinno. Les dieux dispensent, les dieux reprennent. Le flux du changement est la seule constante. Le Transformateur détruit tout à

l'heure qu'il a lui-même fixée et le remplace par autre chose. Hresh savait qu'il y avait eu sur la Terre d'autres cités encore plus orgueilleuses que Vengiboneeza et dont il ne restait absolument rien, pas même le nom.

Thu-kimnibol avait le regard fixé sur Hresh.

— Je crois que tu devrais te reposer, mon frère, dit-il au bout d'un long moment.

— Cela veut dire que tu me crois sénile, ou complètement cinglé ? demanda Hresh en riant.

— Cela veut seulement dire que tu es épuisé par les épreuves que tu as traversées. Et que nous n'avons certainement pas besoin, ni l'un ni l'autre, d'aller nous jeter dans les griffes de la Reine.

— Je me suis déjà trouvé entre ses griffes et, comme tu peux le constater, j'en suis sorti. Je pourrai lui échapper une seconde fois. Avant que la guerre continue ses ravages, il y a un certain nombre de choses que tu dois savoir.

— Parle-m'en, dit Thu-kimnibol.

— Il faut que tu les voies par toi-même.

Thu-kimnibol le regardait en silence, l'air impénétrable. Ils étaient dans une impasse.

— As-tu confiance en moi, mon frère ? demanda Hresh.

— Tu sais bien que oui.

— Crois-tu que je ferais quoi que ce soit pour te nuire ?

— C'est possible. Sans en avoir l'intention, Hresh-le-questionneur. Tu fourres toujours ton nez partout. Tu as toujours été intrépide, mon frère. Trop, peut-être.

— Et toi, Thu-kimnibol, n'es-tu donc qu'un poltron ?

— Tu t'imagines pouvoir m'entraîner dans cette entreprise démentielle en misant sur mon orgueil, Hresh ? Tu pourrais me supposer un peu plus d'intelligence.

— C'est ce que je fais, et plus que tu ne le crois. Je te le demande encore une fois : viens avec moi voir la Reine. Si tu veux avoir la haute main sur la planète, et je sais que tu y aspiras, il faut que tu comprennes la nature du seul être qui ait le pouvoir de t'en empêcher. Viens avec moi, mon frère.

Hresh tendit la main. Sa voix était assurée et son regard implacable.

Thu-kimnibol se dandinait d'une jambe sur l'autre. Il réfléchissait, le front plissé, en tirant sur la barbe rousse de ses joues. L'incertitude assombrissait son visage. Puis son expression changea insensiblement. Il sembla fléchir – Thu-kimnibol, fléchir ! – devant la force de volonté de Hresh.

— Qu'en penses-tu ? demanda-t-il, l'air pincé, à Nialli Apuilana. Tu crois que je devrais le faire ?

— Oui, je crois, répondit-elle sans hésiter. Thu-kimnibol hocha la tête en signe d'acquiescement. Il parut d'un seul coup débarrassé d'un grand poids.

— Comment allons-nous nous y prendre ? demanda-t-il à Hresh.

— Nous allons nous unir par le couplage, puis le Barak Dayir nous transportera dans le Nid des Nids.

— Quoi, un couplage ? Toi et moi ? Mais, Hresh, nous n'avons jamais fait cela !

— Non, mon frère. Jamais.

— Comme cela paraît étrange, dit Thu-kimnibol en souriant. Un couplage avec mon propre frère. Mais, s'il le faut, nous allons le faire. Hein, Hresh ? Si, pour une raison ou pour une autre, ajouta-t-il en se tournant vers Nialli Apuilana, je ne revenais pas...

— Ne dis pas cela, Thu-kimnibol !

— Hresh ne m'a rien garanti et il faut envisager toutes les possibilités. Si je ne reviens pas, mon amour, si mon âme ne réintègre pas mon corps au bout d'un certain temps – disons, deux jours – va voir Salaman et raconte-lui ce qui s'est passé. Tu as bien compris ? Remets-lui le commandement de notre armée et confie-lui les quatre armes de la Grande Planète.

— À Salaman ? Mais il est complètement fou !

— Il n'en est pas moins un grand guerrier. C'est le seul, après moi, qui puisse prendre le commandement de nos troupes pendant cette campagne. Tu le feras ?

— Si c'est indispensable, murmura Nialli Apuilana.

— Très bien.

Thu-kimnibol respira profondément et tendit son organe sensoriel vers Hresh.

— Voilà, mon frère, je suis prêt. Nous pouvons aller rendre visite à la Reine.

Tout est plongé dans les ténèbres, un océan de noirceur si dense que toute possibilité de lumière est exclue. Puis, brusquement, une lumière intense, semblable à l'explosion d'un soleil, s'épanouit à l'horizon. Les ténèbres se fragmentent en une infinité de points lumineux à l'éclat éblouissant et Thu-kimnibol sent passer près de lui ces fragments incandescents portés par des souffles d'air brûlant.

Il est maintenant en mesure de discerner la texture et la forme du mystère ardent qui flamboie devant lui. Il distingue quelque chose qui ressemble à une gigantesque machine luisante, il voit le mouvement frénétique des bielles, la course incessante des pistons sans que la moindre perte d'énergie, le moindre raté affecte le mouvement inlassable de l'ensemble. La machine projette avec violence dans le ciel un rayon très pur de lumière éblouissante.

Le Nid, songe Thu-kimnibol. Le Nid des Nids.

Et une voix résonnant avec la force de deux planètes se fracassant l'une contre l'autre s'élève du cœur de cette machine inconcevable et infatigable.

— Pourquoi reviens-tu me voir si vite ?

Ce doit être la Reine.

La Reine des Reines.

Il n'éprouve aucune crainte, seulement un profond respect et ce qu'il pense être de l'humilité. La présence de Hresh à ses côtés lui apporte toute l'assurance qu'il est incapable de trouver en lui-même. Jamais il ne s'est senti aussi proche de son frère, à tel point qu'il lui est difficile de déterminer où finit sa propre âme et où commence celle de Hresh.

Ils descendent, ils tombent, ils plongent. Thu-kimnibol ignore s'ils obéissent à la créature monstrueuse qui lui est apparue dans la lumière éclatante ou si Hresh maîtrise encore leur déplacement. Mais à mesure qu'ils se rapprochent du Nid, Thu-kimnibol le voit plus distinctement et il se rend compte que ce n'est pas une machine, mais une structure de terre et de pâte de bois, et que ce qu'il a pris pour le mouvement parfaitement coordonné de bielles et de pistons luisants n'est que la vision de l'unité confondante de l'ensemble de l'empire hjjk, dans lequel l'individu le plus récemment éclos n'a pas son libre arbitre, où tout est étroitement lié au sein d'un modèle fixé d'avance ne laissant aucune place à l'imperfection.

Et au cœur de ce modèle se trouve une créature telle qu'il n'en a jamais imaginé, une masse monstrueuse, immobile, qui est un univers en soi. Grâce au talisman que son frère tient dans le creux de son organe sensoriel, à plusieurs milliers de lieues de l'endroit où ils ont laissé leurs enveloppes chamelles, Thu-kimnibol prend conscience des dimensions inimaginables du contenant de chair qui abrite l'esprit de la Reine, du lent mouvement des fluides vitaux à l'intérieur de ce corps gigantesque et sans âge, du fonctionnement pesant de ses organes incompréhensibles.

Il a le sentiment d'avoir beaucoup trop attendu avant de venir ici. D'avoir passé toute sa vie dans un rêve, avant le moment de l'affrontement.

— Vous êtes deux, déclare la Reine de sa voix retentissante. Qui est cet autre toi ?

Hresh ne répond pas. Thu-kimnibol sent que quelque chose sonde l'âme de son frère pour le pousser à répondre. Mais Hresh demeure silencieux, hébété, comme si l'effort du voyage l'avait vidé de ses dernières forces. Tout est donc entre ses mains.

— Je suis Thu-kimnibol, fils de Harruel et de Minbain, frère par ma mère de Hresh le chroniqueur que vous connaissez déjà.

— Ah ! Vous avez un faiseur d'Œufs en commun, mais vous êtes issus de deux donneurs de Vie différents. Et tu es celui qui veut nous détruire, reprend la Reine après un long silence. Pourquoi éprouves-tu tant de haine pour nous ?

— Les dieux guident mon bras, répond simplement Thu-kimnibol.

— Les dieux ?

— Ceux qui façonnent notre vie et règlent notre destinée. Ils m'ont ordonné de conduire mon peuple au loin pour combattre ceux qui nous empêchent d'accomplir ce que nous devons accomplir.

Un grand rire éclatant s'élève et se répand comme les eaux de quelque puissant fleuve en crue et Thu-kimnibol est obligé de résister de toutes ses forces pour ne pas se laisser submerger par ce prodigieux torrent de moquerie.

Les mots qu'il vient de prononcer résonnent en roulant dans ses oreilles, amplifiés et déformés par le rire implacable de la Reine, et ils deviennent de pathétiques lambeaux de phrases, lisibles et grotesques... *destinée... conduire... accomplir... devons...* Sa profession de foi lui semble n'être qu'un tissu d'inepties. Il s'efforce rageusement de recouvrer une partie de sa dignité envolée.

— Vous vous moquez donc des dieux ? s'écrie-t-il.

Le rire tonitruant résonne derechef.

— Les dieux, dis-tu ? Les dieux ?

— Parfaitement, les dieux ! Ceux qui m'ont conduit ici aujourd'hui et qui soutiendront mon bras jusqu'à ce que le dernier de votre race ait disparu de la surface de la planète.

Thu-kimnibol sent la présence de Hresh, distante et floue, qui volète autour de lui comme un oiseau autour d'une vitre fermée et qui semble essayer de le mettre en garde contre la ligne de conduite qu'il a choisie. Mais il ne tient aucun compte de l'agitation de son frère.

— Dites-moi, Reine, croyez-vous au moins aux dieux ? Ou bien votre arrogance est-elle si profonde que vous niez leur existence ?

— À vos dieux ? dit-elle. Oui. Non.

— Qu'est-ce que cela signifie ?

— Vos dieux sont les symboles de grandes forces : la consolation, la protection, la subsistance, la guérison, la mort.

— Vous savez cela ?

— Bien sûr.

— Et vous ne croyez pas à ces dieux ?

— Nous croyons à la consolation, à la protection, à la subsistance, à la guérison et à la mort. Mais ce ne sont pas des dieux.

— Vous ne vénerez donc rien ni personne ?

— Pas au sens où vous entendez ce mot, répond la Reine.

— Pas même votre créateur ?

— Ce sont les humains qui nous ont créés, dit-elle avec une étrange désinvolture. Mais cela les rend-il dignes de notre vénération ? Nous ne le croyons pas.

Le rire de la Reine le submerge encore une fois.

— Ne parlons pas des dieux, reprend-elle. Parlons plutôt du mal que vous nous faites. Comment pouvez-vous poursuivre cette guerre contre une race dont vous ignorez tout ? Ton autre moi a déjà vu notre Nid. À ton tour maintenant. Prépare-toi à nous voir tels que nous sommes.

Mais il n'a pas le temps de se préparer. Et comment, et à quoi ? Avant que la voix de la Reine se soit éteinte, le Nid dans sa totalité s'engouffre dans son Âme avec la violence d'un torrent.

Il voit tout : la grande machine luisante, le monde parfait à l'intérieur du monde, les Militaires et les Ouvriers, les faiseurs d'Œufs et les donneurs de Vie, les penseurs du Nid et les donneurs d'Aliments, les serviteurs de la Reine et tout le reste, tous unis étroitement, inextricablement, au service de la Reine, c'est-à-dire au service de la totalité. Il comprend comment la création de l'abondance du Nid et de la force du Nid favorise la réalisation du plan de l'Œuf, grâce auquel l'amour de la Reine se répandra finalement par tout le cosmos. Il voit les Nids secondaires disséminés sur la surface de la planète, tous reliés les uns aux autres et au grand Nid central par la force de la vérité du Nid qui rayonne de l'immensité qu'est la Reine des Reines.

Comme ses propres armées semblent dérisoires en comparaison de cette colossale force unique et assurée que forment les hjjk ! Ses troupes indécises, affaiblies par les divisions et l'orgueil ! Thukimnibol se rend compte qu'il n'y a aucun espoir de vaincre dans ces conditions. Le plan de l'Œuf est en conflit direct avec les ambitions du Peuple et le plan de l'Œuf ne peut que triompher par la force de volonté et la loi du nombre. Il pourra remporter de-ci de-là une bataille, il pourra infliger de lourdes pertes à des bandes de hjjk, mais l'unité profonde des hjjk ne sera pas entamée pour autant et le pouvoir du Nid lancera inlassablement des vagues d'assaut jusqu'à ce que la race prétentieuse fraîchement sortie de ses cocons soit définitivement vaincue.

Soit... définitivement...

...vaincue...

Peut-être l'est-elle déjà. Il sent le désespoir le gagner, l'étouffer. Toute la force semble se retirer de ses membres et il se rend compte que cette force n'était qu'une illusion, qu'il s'était pris pour un géant alors qu'il n'avait toujours été qu'une mouche, une mouche intrépide et stupide qui avait osé défier un monarque immortel.

Il descend en flottant, telle une escarbille emportée par le vent,

vers le corps colossal de la Reine. Dans un instant, il se posera sur la surface de ce corps monstrueux et il sera englouti. Il se tourne vers Hresh pour implorer son aide, mais son frère semble encore plus distant qu'auparavant, juste un petit point éloigné, déjà attiré par la force irrésistible de la Reine, s'enfonçant déjà irrémédiablement dans la masse titanesque de chair.

Il va subir le même sort. Ils sont tous deux condamnés.

La Reine est une grande force cosmique, une implacable créature élémentaire qui a le pouvoir de mettre fin à sa vie d'une simple chiquenaude dédaigneuse de Sa volonté.

Thu-kimnibol se demande si Elle a l'intention de le tuer, ou simplement de l'engloutir. Il songe aux dimensions de Son corps et au pouvoir de la Pierre des Miracles ensevelie dans cette masse incalculable de chair. Il décide qu'Elle ne veut probablement pas le tuer, mais que, si Elle essaie, il fera exploser en Elle, par l'entremise de Hresh avec qui il est intimement uni et de la Pierre des Miracles de Hresh, une fureur si violente qu'Elle se tordra dans d'indicibles douleurs.

Mais il est plus vraisemblable qu'Elle compte l'absorber et le neutraliser, le transformer d'ennemi en esclave. Cela, il ne le Lui permettra pas non plus.

Sa puissance est immense. Et pourtant... et pourtant...

Il a brusquement l'impression de percevoir Ses limites. De saisir comment Elle peut être neutralisée, à défaut d'être totalement vaincue.

La perfection de l'empire hjjk bourdonne, tourbillonne et resplendit tout autour de lui et la puissance de la Reine ne relâche pas son étreinte, mais pourtant, au milieu de toutes ces forces oppressantes, Thu-kimnibol comprend ce que voulait dire Hresh en disant qu'il devait essayer d'appréhender la vulnérabilité des hjjk.

Leur perfection même est leur talon d'Achille. La grandeur de la civilisation autarcique qu'ils ont édifiée et perpétuée pendant des millénaires contient en germe sa propre destruction. Hresh l'a déjà compris et maintenant, en quelque lieu qu'il soit, Hresh l'aide à le comprendre. Thu-kimnibol pense que les hjjk sont l'accomplissement suprême des dieux, mais ils refusent de comprendre que l'essence du dessein des dieux est le changement permanent. Le temps a toujours apporté le changement à tous les êtres vivants et il en ira de même des hjjk, sinon ils périront.

Leur société est trop rigide ; ils peuvent se briser. S'ils ne se plient pas à la loi des dieux, se dit Thu-kimnibol, ils finiront par subir le sort de tout ce qui ne peut ou ne veut pas se courber. Tôt ou tard, il leur faudra affronter une force à laquelle ils seront incapables de résister et ils voleront instantanément en éclats.

— Viens, mon frère, s'écrie-t-il. Nous sommes restés assez longtemps. J'ai appris ce que tu voulais que j'apprenne.

— Thu-kimnibol ? dit Hresh d'une voix ténue. C'est toi ? Où es-tu, mon frère ?

— Là. Je suis là. Prends ma main.

— Je suis avec la Reine maintenant, mon frère.

— Non ! Non ! Jamais ! Elle ne peut pas te retenir. Viens !

D'énormes éclats de rire retentissent tout autour de lui. Elle croit les tenir tous les deux. Mais Thu-kimnibol n'a pas peur. L'effroi mêlé de respect qu'il avait éprouvé au début l'avait mis à Sa merci, mais cet effroi a disparu, il a été remplacé par la colère et le mépris, et Elle n'a aucun autre moyen de le retenir.

Il est tout à fait conscient de n'être qu'une mouche à côté d'Elle, mais une mouche peut faire ce qu'elle a à faire sans être vue par une créature beaucoup plus grosse qu'elle. C'est le grand avantage dont bénéficient les mouches, se dit Thu-kimnibol. La Reine ne peut pas nous retenir, si Elle ne nous trouve pas. Et elle est tellement persuadée de Son omnipotence qu'elle n'essaie pas vraiment de le faire.

Il commence à s'écarter doucement d'Elle, entraînant Hresh avec lui.

Remonter de Son antre est aussi ardu que d'entreprendre l'ascension d'une montagne dont la cime crève le plafond du ciel. Mais tout voyage, aussi long soit-il, ne se fait que pas à pas. Thu-kimnibol s'élève lentement, insensiblement, en tenant Hresh dans ses bras. La Reine ne semble pas l'empêcher de partir. Peut-être croit-Elle qu'il retombera de lui-même.

Il monte. Il monte toujours. Des flots de lumière l'enveloppent, mais ils s'estompent à mesure qu'il continue de s'élever. Il n'a plus maintenant devant lui que les ténèbres, profondes, intenses.

— Mon frère ! dit Thu-kimnibol. Nous sommes libres, mon frère. Nous sommes en sécurité maintenant.

Il cligna des yeux et ouvrit les paupières. Penchée sur lui, Nialli Apuilana poussa un petit cri de joie.

— Enfin ! Tu es revenu !

Thu-kimnibol hocha la tête. Il tourna les yeux vers Hresh. Son frère avait les yeux entrouverts, mais il semblait assommé, hébété. Thu-kimnibol tendit la main et la posa sur le bras de Hresh. Il semblait très calme et il frémit quand les doigts de Thu-kimnibol l'effleurèrent.

— Il s'en remettra ? demanda Nialli Apuilana.

— Il est très fatigué. Moi aussi. Combien de temps sommes-nous partis, Nialli ?

— Presque une journée et demie, répondit-elle en le regardant comme s'il avait subi quelque profonde métamorphose. Je

commençais à me dire que... que...

— Une journée et demie, murmura-t-il, l'air pensif. J'ai l'impression que cela a duré des années. Que s'est-il passé ici ?

— Rien. Je n'ai même pas vu Salaman. Il a contourné notre campement sans s'arrêter et il a poursuivi tout seul sa route vers le nord.

— Décidément, il est fou. Eh bien, qu'il se débrouille.

— Et toi ? demanda Nialli Apuilana sans le quitter des yeux. Comment était-ce ? As-tu vu le Nid ? Es-tu entré en contact avec la Reine ?

Il ferma les yeux et les rouvrit aussitôt.

— Je n'ai pas compris la moitié de ce que j'ai vu. Elle est si impressionnante... Le Nid est si imposant... Leur vie est si complexe...

— C'est ce que j'avais essayé de vous faire comprendre au Praesidium. Mais personne n'a voulu m'écouter, pas même toi.

— Surtout pas moi, Nialli, dit-il en souriant. Les hjjk sont des ennemis redoutables. Ils semblent être tellement plus sages que nous, tellement plus puissants. Ce sont des êtres supérieurs dans tous les domaines. J'ai presque envie de m'incliner devant eux.

— Oui, dit Nialli Apuilana.

— Au moins devant leur Reine, ajouta-t-il.

Le découragement perça dans sa voix. Le triomphe de sa fuite semblait déjà loin derrière lui.

— Elle est presque comme un dieu, poursuivit-il. Une créature gigantesque et si vieille, dont l'influence s'étend partout, qui dirige tout. C'est... c'est presque un sacrilège de Lui résister.

— Oui, dit Nialli Apuilana. Je vois ce que tu veux dire.

— Et pourtant, reprit-il en secouant lentement la tête, nous sommes obligés de résister. Il est impossible d'arriver à un compromis quelconque avec eux. Si nous ne continuons pas à les combattre, ils nous écraseront, ils nous submergeront. Mais si nous poursuivons cette guerre, et si nous la gagnons, n'irons-nous pas contre la volonté des dieux ? Si les dieux leur ont permis de voir la fin du Long Hiver, c'était peut-être pour leur transmettre la planète en héritage.

Il se tourna vers Nialli Apuilana avec un air perplexe.

— Tout ce que je dis est rempli de contradictions. As-tu compris quelque chose ?

— Les dieux nous ont également permis de voir la fin du Long Hiver, Thu-kimnibol. Peut-être se sont-ils rendu compte qu'ils s'étaient trompés sur les hjjk, que cette expérience avait échoué. Et peut-être nous ont-ils fait intervenir pour exterminer les hjjk et prendre leur place.

— Tu crois ? demanda-t-il sans dissimuler son étonnement. Serait-ce possible ?

— Tu as dit qu'ils étaient des êtres supérieurs. Mais tu as vu par toi-même qu'en réalité ils sont limités, qu'ils ont l'esprit inflexible et étroit. Tu l'as vu ? Tu l'as vu, n'est-ce pas ? C'est cela que Hresh tenait à ce que tu voies : ils ne veulent en vérité rien créer, ils en sont même incapables. Tout ce qu'ils veulent, c'est continuer à se multiplier et à construire de nouveaux Nids. Mais il n'y a aucune finalité là-dedans. Ils n'essaient pas d'apprendre, ils n'essaient pas de progresser. Tu imagines, poursuivit-elle avec un petit rire, que j'ai déclaré devant le Praesidium que nous devrions les considérer comme des humains. Mais ce ne sont pas des humains. Je me trompais et vous étiez tous dans le vrai, même Husathirn Mueri. Ce ne sont que des *insectes*. D'affreux insectes géants. Tout ce que je croyais, ils me l'avaient fait croire à mon insu.

— Ne les mésestime pas, Nialli, dit Thu-kimnibol. Tu vas peut-être trop loin dans l'autre direction.

Hresh poussa un petit soupir. Thu-kimnibol se tourna vers lui, mais il semblait dormir, et sa respiration était calme et régulière.

— Il y a encore une chose, poursuivit Thu-kimnibol en se retournant vers Nialli Apuilana. Quelque chose que m'a dit la Reine et qui me paraît encore plus étrange que tout le reste. T'a-t-on jamais appris, quand tu vivais chez eux, que les *hjjk* croyaient avoir été créés par les humains ?

— Non, répondit-elle, l'air surpris à son tour. Non, jamais.

— Crois-tu que cela puisse être vrai ?

— Pourquoi pas ? Les humains étaient presque comme des dieux. Les humains étaient peut-être les dieux.

— Alors, si les *hjjk* sont le peuple élu...

— Non, dit-elle sans le laisser achever sa phrase. Les *hjjk* étaient *un* des peuples élus. Élu pour survivre, pour supporter le Long Hiver, pour prendre possession de la planète lorsqu'il s'achèverait. Mais, pour une raison ou pour une autre, cela n'a pas marché. Alors, les dieux, ou plutôt les humains, nous ont créés. Pour les remplacer.

Elle avait les yeux brillants d'une ferveur qu'il y avait rarement vue.

— Un jour, les humains reviendront sur la Terre, reprit-elle. J'en ai la conviction. Ils voudront voir ce qui s'est passé ici depuis leur départ. Et ils n'ont certainement pas envie de découvrir que toute la planète n'est qu'un Nid gigantesque, Thu-kimnibol. Ils nous ont mis dans ces cocons à dessein et ils voudront voir si ce dessein s'est réalisé. Nous devons donc continuer à nous battre, tu comprends ? Nous devons tenir bon face à la Reine. Donne-leur le nom de dieux, donne-leur le nom d'humains, donne-leur le nom que tu veux, ce sont eux qui nous ont créés. Et c'est ce qu'ils attendent de nous.

— C'est le genre de pays qu'aiment les insectes, grommela Salaman. Un pays désolé, qui montre toute sa carcasse.

Le roi arrêta son xlendi et se retourna vers ses trois fils. Athimin et Biterulve chevauchaient à ses côtés et Chham les suivait de près.

— Tu crois qu'il y a un Nid par là, père ? demanda Chham.

— J'en suis sûr. Je le sens qui pèse sur mon âme. Je le sens ici. Ici. Et ici.

Il porta la main à sa poitrine, à son organe sensoriel et à ses reins.

Ils étaient au cœur d'un territoire aride et desséché. Le sol était pâle et sableux, et le ciel d'un bleu intense réverbérait une lumière aveuglante. L'unique signe de vie était constitué par de petites plantes ligneuses en forme de dôme, à l'aspect repoussant, évoquant un crâne blanchi par le temps, d'où partaient deux épaisses feuilles grises, déchiquetées et sculptées par le vent, qui s'étiraient comme des lanières d'une longueur considérable sur le sol du désert. Ces plantes étaient très espacées et chacune régnait sur son petit domaine comme un monarque maussade et immobile.

— Dois-je donner l'ordre d'installer le bivouac, père ? demanda Athimin.

Salaman acquiesça de la tête, le regard perdu dans les lointains. Un vent âpre et glacé lui cinglait le visage, un vent porteur d'ennuis.

— Et envoie des éclaireurs, dit-il. Protégés par des patrouilles qui les suivront de très près. Il y a des hjjk par ici, des masses de hjjk. Je les sens.

Une inquiétude inexplicable commençait à le gagner.

Salaman avait jusqu'alors été persuadé que son armée, son armée seule, parviendrait à atteindre le grand Nid et à le détruire. Certes, ils n'avaient pas encore rencontré de véritable opposition, certes les hjjk étaient infiniment plus nombreux et ils étaient robustes et infatigables, mais ils ne semblaient pas vraiment savoir se battre. Salaman se souvenait que cela avait été exactement la même chose à Yissou, quand ils avaient essayé de prendre d'assaut la cité nouvellement fondée.

Les hjjk lançaient contre l'ennemi de terrifiantes vagues d'assaut composées d'une multitude de guerriers hurlant et brandissant des lances et des sabres. La plupart tenaient deux armes et certains plus de deux. C'était un spectacle à glacer le sang dans les veines, si on se laissait impressionner par leur frénésie et leur aspect horrifiant.

Mais si on résistait pied à pied, en formation serrée, si on rendait coup pour coup, à la lance et à l'épée, il était possible de les vaincre. Le secret était de ne pas s'avancer vers eux, mais de les laisser venir. Leur agitation désordonnée luisait des hjjk de piètres combattants qui se tenaient beaucoup trop près les uns des autres. Il convenait donc de disposer en phalange au premier rang les plus robustes et les plus

courageux des soldats pour cribler de blessures tous ceux qui s'approchaient. Il fallait essayer d'atteindre les tubes respiratoires qui étaient le défaut de leur cuirasse. Si on sectionnait d'un coup d'épée les tubes respiratoires d'un orange vif qui pendaient de chaque côté de leur tête et retombaient sur leur poitrine, les hjjk s'affaissaient en quelques instants, paralysés par le manque d'air.

L'armée de Salaman avait donc continué de marcher après le départ du tas de ruines fumantes qu'était devenue Vengiboneeza, faisant mouvement vers le nord dans une contrée de plus en plus aride, exterminant tous les hjjk qu'elle rencontrait. Elle avait livré quatre grandes batailles qui s'étaient toutes conclues par une déroute de l'ennemi. L'âme de Salaman vibrait au souvenir de ces victoires... Les hjjk pourchassés et abattus jusqu'au dernier, les membres griffus qui jonchaient le champ de bataille, l'empilement des corps secs, à la carapace si légère. Toutes les armées que la Reine avait envoyées contre lui avaient subi le même sort.

Et maintenant les envahisseurs approchaient du premier des Nids secondaires marquant la véritable frontière du territoire hjjk.

Le plan de Salaman était d'anéantir ces Nids l'un après l'autre, à mesure qu'il remontait vers le nord afin de ne plus avoir de force ennemie sur ses arrières quand il s'engagerait dans les immenses étendues désertiques au-delà desquelles se trouvait le Nid des Nids. Il n'avait pas encore d'idée précise sur les moyens qu'il emploierait pour les détruire. Peut-être en versant dans l'entrée du Nid un liquide inflammable. Tout aurait été beaucoup plus facile s'il avait pu disposer d'une ou deux des armes sophistiquées que possédait Thu-kimnibol. Mais il était sûr de trouver le moment venu un moyen efficace. Il n'avait jamais eu la moindre inquiétude à cet égard.

Mais là... ce vent cinglant qui soufflait, cette angoisse qui l'étreignait, ce sentiment d'un désastre imminent...

— Père ! s'écria Biterulve. Brusquement, comme par enchantement, ils virent se dresser devant eux une muraille d'eau qui s'élevait du désert comme une vague immense bouchant la moitié du ciel. Les xlendis se mirent à hennir en lançant de violentes ruades. Salaman poussa un juron et leva machinalement les bras pour se protéger le visage. Il entendit derrière lui les hurlements de panique de ses hommes.

Mais il ne lui fallut pas longtemps pour reprendre ses esprits.

— C'est un piège ! rugit-il. Une illusion ! Comment pourrait-il y avoir de l'eau dans le désert ?

De fait, la masse d'eau titanesque demeurait dressée au-dessus d'eux mais ne retombait pas. Salaman distinguait la crête écumeuse surmontant les profondeurs glauques et impénétrables, la courbe imposante de l'inconcevable masse formée par la muraille liquide.

Mais la vague ne retombait pas.

— C'est un piège ! hurla-t-il derechef. Les hjjk nous attaquent ! En formation de combat ! Formation en triangle !

Le regard égaré, Chham s'approcha de lui sur son xlendi affolé. Salaman le repoussa violemment en lui faisant signe d'aller rejoindre le gros de l'armée.

— Fais-les mettre en formation de combat ! ordonna-t-il.

Il vit que Athimin s'éloignait déjà en gesticulant pour empêcher les troupes de se débander. Les soldats semblaient se rendre compte que la masse d'eau menaçante n'était qu'une illusion d'optique. Mais le sol se mit soudain à osciller comme une nappe que l'on secoue pour enlever les miettes. Salaman constata avec un regard épouvanté que la terre ondulait tout autour de lui. Pris de vertige, il sauta de son xlendi. Était-ce un véritable tremblement de terre, ou encore une hallucination ? Il n'aurait su le dire.

La muraille d'eau s'était transformée en mur de feu qui les entourait de trois côtés. L'air était parcouru de crépitements, de craquements et d'étincelles. Des flammes bleuâtres montaient du sol ondulant.

Des éclairs éblouissants se mirent à danser dans le ciel en zigzaguant comme des lances de lumière. Se retournant pour fuir leur éclat aveuglant, Salaman vit des dragons crachant le feu qui arrivaient du nord. Des créatures ailées, à la bouche immense et aux crocs aiguisés comme des couteaux.

— Illusions ! hurla-t-il. Ce sont des visions qu'ils projettent contre nous en utilisant leur Pierre des Miracles !

D'autres s'en étaient rendu compte. Les troupes commençaient de se rallier et s'efforçaient dans la confusion de prendre leur formation de combat.

Mais à ce moment-là, dans les tourbillons de flammes, Salaman distingua juste devant lui une silhouette anguleuse jaune et noir tenant un sabre court au bout d'un bras griffu et une lance au bout d'un autre. Une troupe de hjjk avait réussi à s'approcher d'eux à la faveur des hallucinations et lançait une attaque.

Le roi plongea son épée en avant et sectionna un tube respiratoire. En se retournant, il vit un deuxième hjjk qui l'attaquait sur sa gauche. Il frappa à l'articulation de la jambe et le hjjk s'effondra. Sur sa droite, Chham ferrailait contre deux autres insectes. L'un était déjà tombé, l'autre vacillait. Salaman esquissa un sourire. Qu'ils envoient des dragons ! Qu'ils envoient des séismes et des océans d'eau. Dans le combat corps à corps, ses troupes les écraseraient impitoyablement.

Les hallucinations continuaient. Geysers de sang, fontaines de lumière scintillante, montagnes s'effondrant du haut du ciel, abîmes s'ouvrant sous leurs pieds... Il ne semblait pas y avoir de

limites à l'ingéniosité des hjjk. Mais il suffisait de ne pas en tenir compte et de ne penser qu'à abattre tous les ennemis passant à portée de ses armes...

— Et d'un ! Et un autre ! Frapper, trancher, tuer !

La joie de la bataille l'emplissait comme peut-être jamais auparavant. Il se fraya un passage au milieu des ennemis sans prêter attention aux serpents qui flottaient en se tortillant devant ses yeux, aux fantômes qui jaillissaient en ricanant de crevasses sulfureuses, aux yeux désincarnés qui tournoyaient autour de sa tête, aux vermillions qui chargeaient droit sur lui, aux rochers gigantesques qui menaçaient de l'écraser. Ses guerriers, ralliés par Chham et Athimin, avaient pris leur formation de combat constituée de trois triangles disposés en cercle et se défendaient farouchement.

Mais que voyait-il ? Biterulve, à la pointe de l'un de ces triangles ?

Cela transgressait son ordre formel. Jamais le jeune prince ne devait s'exposer de la sorte. Athimin le savait. L'enfant pouvait se battre en seconde ligne, mais ne devait pas se trouver au milieu des guerriers de la première ligne. En proie à une rage folle, Salaman regarda autour de lui. Où était passé Athimin ? Il était censé ne pas quitter son frère des yeux pendant une seule seconde.

Ah ! Il était là ! En première ligne, lui aussi, séparé de Biterulve par cinq ou six guerriers, frappant à grands coups de son épée.

Salaman l'appela et montra son frère du doigt.

— Tu vois où il est ? Va le rejoindre. Va le rejoindre, abruti !

Athimin ouvrit grande la bouche et inclina la tête en signe d'assentiment. Biterulve semblait totalement indifférent à sa sécurité. Il frappait les hjjk avec une férocité dont Salaman ne l'aurait pas cru capable. Athimin avait commencé à se déplacer dans la mêlée confuse et se rapprochait du jeune prince. Salaman se porta lui aussi vers l'avant. Il voulait se débarrasser des hjjk qui entouraient Biterulve et repousser son fils au cœur de la phalange de guerriers.

Trop tard.

Salaman était encore à vingt pas du jeune prince, en train de traverser une zone peuplée de monstres fantomatiques s'agitant au milieu d'un nuage d'un noir d'encre quand il vit un hjjk qui semblait deux fois plus grand que Thu-kimnibol se dresser en un éclair devant Biterulve et transpercer de sa lance le corps du jeune homme.

Le roi poussa un affreux rugissement de rage. Il avait l'impression qu'une barre de fer incandescente venait de lui traverser le front. En un instant, il atteignit l'endroit où gisait Biterulve et trancha net d'un seul coup d'épée la tête du hjjk gigantesque. Il entendit presque aussitôt Athimin lui murmurer à l'oreille des excuses et d'inutiles explications. Sans une seconde d'hésitation, retournant contre lui toute la fureur qui le possédait, Salaman lui assena du tranchant de

son arme un grand coup qui lui ouvrit la poitrine, traversant la fourrure, les chairs et les os.

— Père..., murmura Athimin d'une voix pâteuse avant de s'effondrer à ses pieds.

Salaman ouvrit des yeux horrifiés. Biterulve gisait à sa gauche et Athimin à sa droite. Son esprit était incapable d'assimiler ce que ses yeux voyaient. Son âme était en proie à une douleur indicible.

Qu'ai-je fait ? Qu'ai-je fait ?

La bataille faisait rage autour de lui. Mais le roi demeurait immobile et silencieux, purgé en un instant d'horreur de toute folie, de toute soif de sang. Les gémissements des guerriers blessés, les râles des mourants et les cris furieux de ceux qui vivaient encore et se battaient parvenaient à ses oreilles, mais tout lui était incompréhensible. Il ne comprenait pas ce qu'il faisait là, devant les corps sans vie de deux de ses fils ; entouré de fantômes et de monstres, et de ces insectes hurlants aux yeux immenses qui brandissaient des sabres devant lui. Pourquoi ? À quoi bon tout cela ?

Quelle folie ! Quel gâchis !

Il demeurait pétrifié, hébété, brisé par la douleur.

Puis il sentit la brûlure d'une autre sorte de douleur quand la lance d'un hijk traversa la partie charnue de son bras. Une douleur fulgurante qui le laissa ahuri. Des larmes brûlantes lui piquèrent les yeux et le désarroi le fit ciller. Un épais brouillard enveloppa son âme. Pendant un instant, sous le choc de la blessure, il eut l'impression d'être revenu de longues années en arrière, quand il n'était encore qu'un jeune guerrier ambitieux, presque aussi intelligent que Hresh, dont le rêve était de bâtir une grande cité, une dynastie, un empire. Mais, si c'était vrai, que faisait-il dans ce vieux corps tout raide, pourquoi souffrait-il tellement et pourquoi saignait-il ? Ah ! oui ! Les hijk ! Les hijk attaquaient leur petite colonie. Harruel était déjà tombé sous leurs coups. La situation paraissait désespérée. Mais il n'y avait pas le choix, il fallait continuer à se battre... continuer à se battre...

Le brouillard se dissipa et il retrouva sa clarté d'esprit. Biterulve et Athimin gisaient à ses pieds et lui-même allait mourir. Il prit brusquement conscience avec une netteté impitoyable de la vanité d'une existence consacrée à édifier un mur et à entretenir la haine d'un ennemi lointain et incompréhensible dont il aurait bien mieux valu ne pas se préoccuper.

Il se retourna et vit l'insecte à la carapace luisante qui l'observait gravement comme s'il n'avait jamais vu un membre du Peuple. Le hijk se disposait à lui porter un autre coup.

— Vas-y, dit Salaman. Quelle importance !

— Père ! Recule !

C'était Chham. Salaman éclata de rire. Il montra les corps de ses

fil.

— Tu vois ? dit-il. Biterulve combattait en première ligne. Et Athimin... Athimin...

Il sentit qu'on le poussait de côté. Une épée fendit l'air devant lui. Le hijk s'effondra. Le visage de Chham s'approcha tout près du sien. Le même visage que lui ; il avait l'impression de regarder dans un miroir son propre reflet venu du passé.

— Père, tu es blessé !

— Biterulve... Athimin...

— Doucement... Laisse-moi t'aider...

— Biterulve...

— Comment ? s'écria Thu-kimnibol. Salaman ? Et son armée ?

— Ou plutôt ce qu'il en reste, dit Esperasagiot. C'est un spectacle affligeant, prince. Vous devriez aller à leur rencontre. Ils semblent presque ne pas avoir la force de se traîner jusqu'ici.

— Pourrait-il s'agir d'un piège ? demanda Nialli Apuilana. Pourrait-il nous haïr au point de vouloir nous attirer à l'extérieur du camp et nous assaillir ?

— Non, madame, répondit Esperasagiot en riant. Il ne reste plus de haine en lui. Si vous les voyiez, vous comprendriez. Ils sont dans un piteux état. C'est un véritable miracle qu'ils aient réussi à arriver jusqu'ici.

— À quelle distance sont-ils ? demanda Thu-kimnibol.

— Une demi-heure, à dos de xlendi.

— Préparez ma monture. Vous m'accompagnerez avec Dumanka, Kartafirain et dix guerriers.

— Veux-tu que j'y aille aussi ? demanda Nialli Apuilana.

— Il vaudrait mieux que tu restes auprès de ton père, dit Thu-kimnibol en se tournant vers elle. On m'a dit qu'il était très faible ce matin. Il faut que l'un de nous deux soit auprès de lui si sa fin est proche.

— Oui, dit-elle doucement.

Et elle s'éloigna.

Ce qui restait de l'armée de la Cité de Yissou avait installé son campement, si l'on pouvait appeler cela un campement, en rase campagne, près d'un petit cours d'eau, au nord du camp de Thu-kimnibol. Esperasagiot n'avait pas exagéré c'était un spectacle affligeant. Sur la multitude qui avait quitté Yissou, il ne restait plus que quelques centaines de guerriers et tous semblaient plus ou moins blessés. Ils étaient vautrés par terre, éparpillés sur le sol comme des vêtements disséminés dans une pièce et ils disposaient en tout et pour tout de trois tentes en lambeaux. En voyant Thu-kimnibol et son

escorte approcher, un homme au visage fermé en qui le prince reconnut Chham, le fils de Salaman, s'avança en claudiquant à leur rencontre.

— Ce sont de tristes et douloureuses retrouvailles, prince Thu-kimnibol. J'ai honte de paraître devant vous dans cet état.

Thu-kimnibol chercha des paroles d'encouragement, mais il n'en trouva pas. Après un long silence, il se pencha et donna l'accolade au fils de Salaman, sans le serrer trop fort, de crainte de rouvrir quelque blessure.

— Que pouvons-nous faire pour vous ? demanda-t-il.

— Il nous faut des guérisseurs, des remèdes, de la nourriture. Mais ce dont nous avons besoin par-dessus tout, c'est de repos. Nous battons en retraite depuis... Je ne sais plus combien de temps. Une semaine, peut-être deux. Nous avons perdu la notion du temps.

— Je suis navré de voir à quel point les choses ont mal tourné pour vous.

— Tout avait pourtant fort bien commencé, dit Chham qui semblait avoir un regain d'énergie. Nous les avons défaits à plusieurs reprises. Nous les avons massacrés sans pitié. Mon père a combattu comme un dieu. Rien ne pouvait résister à sa fougue. Et puis...

Il baissa la tête.

— Et puis les insectes ont utilisé la magie. Ils se sont servis de la Pierre des Miracles pour nous envoyer des visions oniriques, pour provoquer des hallucinations visuelles. Vous verrez, ils feront la même chose la prochaine fois que vous les affronterez.

— Il y a donc eu une bataille de visions. Et une lourde défaite.

— Oui, une très lourde défaite.

— Et votre père, le roi ?

Chham indiqua de la main par-dessus son épaule la direction de la plus grande des trois tentes.

— Il vit. Mais vous n'allez pas le reconnaître. Mon frère Athimin a été tué, et Biterulve aussi.

— Biterulve aussi !

— Et mon père a été grièvement blessé. Mais il a surtout changé. Il a beaucoup changé, vous verrez. Nous avons eu beaucoup de chance de pouvoir leur échapper. Une tempête de sable s'est levée et les hjjk ne pouvaient plus nous voir. Nous en avons profité pour fuir sans nous faire remarquer. Et nous voilà, prince Thu-kimnibol. Nous voilà.

— Où est le roi ?

— Venez. Je vais vous conduire auprès de lui.

L'homme affaibli, flétri par le chagrin, que Thu-kimnibol découvrit étendu sur une paille n'avait guère de ressemblance avec le Salaman qu'il avait connu. Sa fourrure blanche, terne et hirsute,

laissait voir des plaques de peau nue. Ses yeux aussi étaient ternes, ces yeux gris très écartés, autrefois si perçants. Des bandages couvraient tout le haut de son corps qui semblait comme ratatiné, presque frêle. Le roi ne sembla même pas voir Thu-kimnibol quand il entra. Une vieille femme décharnée en qui Thu-kimnibol reconnut la femme-offrande en chef de la Cité de Yissou était assise au chevet du roi et des talismans étaient disposés tout autour de lui.

— Est-il réveillé ? murmura Thu-kimnibol.

— Il est tout le temps comme cela, dit Chham en s'avancant. Père, le prince Thu-kimnibol est arrivé.

— Thu-kimnibol ? Qui ?

Ce n'était qu'un souffle, un filet de voix.

— Le fils de Harruel, dit doucement Thu-kimnibol.

— Ah ! Le garçon de Harruel. Il s'appelle Samnibolon. Aurait-il changé de nom maintenant ? Où est-il ? Dites-lui de s'approcher.

Thu-kimnibol se pencha vers lui. Il supportait à grand-peine de croiser ce regard éteint.

Salaman lui sourit.

— Et comment va ton père, mon garçon ? demanda-t-il de la même voix à peine audible. Harruel, le bon roi, le grand guerrier ?

— Mon père est mort depuis longtemps, mon cousin, dit Thu-kimnibol d'une voix très douce.

— Ah ! Ah ! vraiment ?

Une étincelle de vie passa fugitivement dans le regard de Salaman et il essaya de se mettre sur son séant.

— Ils nous ont vaincus. Chham te l'a dit ? J'ai laissé deux fils sur le champ de bataille et plusieurs milliers d'hommes. Ils nous ont taillés en pièces. Et nous l'avons bien mérité. Quelle bêtise de leur faire la guerre, de s'enfoncer comme des idiots au cœur de leur territoire ! C'était de la folie, de la folie pure et simple ! Je m'en rends bien compte maintenant Et peut-être le comprends-tu aussi, Samnibolon. Hein ? Hein ?

— J'ai pris le nom de Thu-kimnibol depuis déjà de longues années.

— Oui, bien sûr. Thu-kimnibol.

Salaman parvint à esquisser un pauvre sourire.

— Vas-tu poursuivre la guerre, Thu-kimnibol ?

— Oui. Jusqu'à ce que la victoire soit à nous.

— Il n'y aura jamais de victoire. Les hjjk te repousseront comme ils m'ont repoussé. Ils te submergeront de rêves.

Lentement, au prix d'un effort manifeste, Salaman secoua la tête.

— Cette guerre est une erreur. Nous aurions dû accepter leur proposition de traité et tracer cette frontière au milieu du continent. Je le comprends maintenant, mais il est trop tard. Trop tard pour

Biterulve, trop tard pour Athimin, trop tard pour moi. Mais fais comme tu l'entends, poursuivit-il avec un rire caverneux. Pour moi, la guerre est finie. Tout ce que je désire maintenant, c'est la miséricorde des dieux.

— Leur miséricorde ? Pourquoi ? demanda Thu-kimnibol en enflant la voix.

C'était la première fois depuis son entrée sous la tente du blessé qu'il abandonnait le chuchotement.

Chham lui tira le bras en arrière comme pour lui signifier que le roi n'avait pas la force de se lancer dans de telles discussions.

— Pourquoi ? reprit Salaman d'une voix plus forte. Pour avoir conduit mes guerriers dans ce pays hostile où ils se sont fait tailler en pièces. Pour avoir poussé mes Consentants à leur perte ainsi que l'armée qui a suivi leurs traces, tout cela dans le but de susciter une guerre qui n'aurait jamais dû avoir lieu. Les dieux n'ont jamais voulu que nous combattions les hjjk, car les hjjk sont autant que nous des créatures des dieux. Cela ne fait plus aucun doute pour moi. J'ai donc péché : il me faudra entreprendre une purification et, par la grâce de Mueri et de Friit, je le ferai avant de mourir. Je suppose que j'implorerai également la miséricorde de la Reine. Mais comment faire ?

Salaman se redressa et saisit le poignet de Thu-kimnibol avec une étonnante vigueur.

— Acceptes-tu de me donner une escorte pour rentrer à Yissou, Thu-kimnibol ? Quelques douzaines d'hommes pour rebrousser chemin à travers tout ce maudit désert que nous avons traversé. Pour me ramener dans ma cité où j'irai m'incliner devant les dieux dans la chapelle que je leur ai édifiée il y a bien longtemps et les implorer de me donner la paix. C'est tout ce que je te demande.

— Si tu le désires vraiment, oui. Bien entendu.

— Et veux-tu prier pour moi, toi aussi, en poursuivant ta route vers le Nid ? Prie pour le repos de mon esprit, Thu-kimnibol. Et j'en ferai autant pour toi.

Il ferma les yeux. Chham fit signe à Thu-kimnibol de sortir de la tente.

— Il est rongé par un sentiment de culpabilité pour la mort de mes frères, dit Chham quand ils furent sortis. Son âme est remplie de remords pour cela et pour tout ce qui dans sa vie lui apparaît maintenant comme un péché. Je n'aurais jamais cru qu'un homme puisse être si totalement transformé en si peu de temps.

— Il aura son escorte, je m'y engage.

— Jamais il ne reverra Yissou, dit Chham avec un petit sourire triste. D'après le guérisseur, il n'en a plus que pour deux ou trois jours. Sa dernière demeure sera en territoire hjjk. Pour ce qui est des

survivants de notre armée...

Il eut un petit haussement d'épaules.

— Nous sommes disposés à nous placer sous votre commandement jusqu'à la fin de la guerre. Si vous nous acceptez, dans l'état où nous sommes. Et si vous refusez, nous nous débrouillerons pour rentrer chez nous et nous attendrons de connaître l'issue de la campagne.

— Restez avec nous, bien sûr, dit Thu-kimnibol. Restez avec nous et battez-vous à nos côtés, si vous avez la force de continuer. Nous ne voulons pas vous repousser. Votre cité et la nôtre sont destinées à être alliées, pour toujours.

La nuit tombait rapidement. Nialli Apuilana était agenouillée au chevet de son père. Thu-kimnibol se tenait en retrait, dans l'ombre, hors de portée de la lumière des phosphobaias.

— Prends mon amulette, souffla Hresh. Passe-la autour de ton cou.

Nialli Apuilana serra les poings en comprenant ce que Hresh devait avoir en tête. Il avait porté cette amulette en sautoir toute sa vie ; jamais elle ne l'avait vu sans le talisman. S'il la lui donnait maintenant...

Elle se retourna vers Thu-kimnibol qui inclina la tête. Fais-le, dit-il en formant silencieusement les mots avec ses lèvres. Fais-le.

Elle dénoua le cordon qui retenait l'amulette et tira doucement sur le talisman. C'était un petit objet ovale, un simple morceau de verre de couleur verte, sur lequel étaient gravés des signes minuscules, si petits qu'elle était incapable de les déchiffrer. Le talisman semblait très ancien et très usagé. Elle eut une étrange sensation de froid en le prenant au creux de sa main, mais, quand elle l'attacha autour de son cou, elle sentit un picotement et une légère chaleur.

Elle baissa les yeux vers l'amulette qui pendait entre ses seins.

— Quels sont ses pouvoirs, père ?

— Je pense qu'ils sont très limités. Mais elle appartenait à Thaggoran, qui était chroniqueur avant moi. Il m'a dit que c'était un vestige de la Grande Planète. Disons que c'est l'insigne de la fonction du chroniqueur. Je l'utilise parfois pour évoquer Thaggoran, quand j'ai besoin de lui. C'est à toi de la porter maintenant.

— Mais, je...

— Tu es le nouveau chroniqueur, déclara Hresh.

— Comment ? Mais, père, je n'ai pas été formée à cela ! Et le chroniqueur n'a encore jamais été une femme !

Hresh parvint à esquisser un petit sourire.

— Tout change, dit-il. Tout change perpétuellement. Chupitain Stuld t'aidera. Io Sangrais et Plor Killivash, aussi, s'ils rentrent sains et

saufs de la guerre. Les chroniques doivent rester dans notre famille.

Il tendit la main et étreignit celle de sa fille. Elle trouva ses doigts minuscules, comme s'il redevenait un enfant. Hresh ferma les yeux et les rouvrit.

— Je n'aurais jamais cru avoir une fille, tu sais. Je n'aurais jamais cru avoir un enfant.

— Quand je pense à tout le chagrin que tu as eu à cause de moi, père !

— Jamais, ma fille. Tu ne m'as donné que du bonheur. Il faut me croire.

L'étreinte de sa main se resserra encore sur celle de Nialli.

— Je t'ai toujours aimée, Nialli, et je t'aimerai toujours. Tu n'oublieras pas de transmettre tout mon amour à Taniane... Ma compagne de toutes ces années. Comme elle sera triste. Mais il ne faut pas. Je serai assis auprès de Dawinno et j'aurai tellement de choses à lui demander. Mon frère est-il là ? demanda-t-il après un silence.

— Oui.

— C'est bien ce qu'il me semblait. Dis-lui de venir.

Mais Thu-kimnibol s'approchait déjà du lit de Hresh. Il s'agenouilla et lui tendit une main que le chroniqueur caressa, effleurant du bout des doigts ceux de Thu-kimnibol.

— Mon frère, murmura-t-il. Je transmettrai ton amour à Minbain. Et maintenant, tu dois partir. La suite est une affaire entre Nialli et moi. Elle te racontera plus tard, si elle le désire.

Thu-kimnibol inclina la tête. Légèrement, tendrement, il posa la main sur le front de Hresh, comme s'il espérait que ce contact permettrait à la sagesse du chroniqueur de passer dans son propre esprit. Puis il se releva et sortit de la tente sans un regard en arrière.

— À ma ceinture, sous mon écharpe, dit Hresh, tu vas trouver une petite bourse de velours.

— Père...

— Prends-la. Ouvre-la.

Elle fit tomber la petite pierre polie dans le creux de sa main et la regarda avec émerveillement. Jamais encore elle ne l'avait touchée et, à sa connaissance, personne d'autre que Hresh n'avait le droit de la toucher. Il ne lui avait même que très rarement permis de la regarder. D'une certaine manière, elle n'était pas très différente de l'amulette qu'il venait de lui donner, car elle était également très lisse et, sur son pourtour, un réseau de lignes entrelacées formait un motif si fin que Nialli Apuilana ne pouvait en distinguer les détails. La pierre produisait une douce chaleur, à peine perceptible. Mais, alors que l'amulette semblait légère comme la plume, la Pierre des Miracles avait dans sa main une extraordinaire densité. Nialli Apuilana se sentait mal à l'aise, terrifiée par le pouvoir fantastique de la pierre

sacrée.

— Tu sais ce que c'est ? demanda Hresh.

— Le Barak Dayir.

— Oui, le Barak Dayir. Mais personne ne sait exactement ce qu'est la Pierre des Miracles. Le vieux prophète Beng m'a dit un jour que c'était un amplificateur, c'est-à-dire quelque chose qui augmente une chose. Je t'ai dit un jour que cette pierre a été fabriquée par les humains qui régnaient sur la Terre avant même l'avènement de la Grande Planète. Et ils nous l'ont remise pour nous protéger quand ils seraient partis. C'est tout ce que je sais. Il faut que tu la gardes maintenant. Et que tu apprennes à l'utiliser.

— Mais comment vais-je...

— Nous allons accomplir un couplage, Nialli.

— Un couplage ? dit-elle, les yeux écarquillés. Avec toi, père ?

— Il le faut. Cela ne pourra pas te faire de mal, et tu as beaucoup à y gagner. Quand nous serons unis, tu prendras le Barak Dayir, tu le placeras à l'extrémité de ton organe sensoriel et tu le serreras très fort. Tu entendras d'abord une musique et, après, je t'aiderai. Veux-tu le faire, Nialli ?

— Bien sûr.

— Alors, approche-toi de moi.

Elle referma les bras autour de lui. Il ne pèse presque plus rien, se dit-elle. Il ne lui reste plus que son enveloppe de chair et cet esprit qui continue de brûler à l'intérieur.

— Ton organe sensoriel. Rapproche-le du mien...

— Oui. Oui.

Jamais Nialli Apuilana ne s'était attendue à connaître un jour cette communion. Mais, dès l'instant où son organe sensoriel effleura celui de Hresh, toutes les craintes et les incertitudes s'envolèrent, et c'est avec une joie ineffable qu'elle sentit le torrent de son esprit s'engouffrer en elle. Sa joie était si profonde qu'elle en fut tout étourdie et qu'elle se laissa entraîner sans résistance. Puis elle songea à la Pierre des Miracles et elle enroula précautionneusement la pointe de son organe sensoriel autour du talisman avant de resserrer son étreinte. Le brouillard envahit aussitôt son âme. Une colonne de musique monta tout autour d'elle et cette harmonie enivrante la souleva et projeta son âme vers les cieux.

Mais Hresh était à ses côtés, il lui souriait tendrement, sereinement, il la soutenait, il la guidait. Ils s'élancèrent tous deux à travers la voûte céleste. Une grande lumière dorée ruisselait de l'ouest, un rayonnement éclatant, éblouissant, qui prenait peu à peu des teintes écarlates d'une stupéfiante intensité et allait s'assombrissant. Les ténèbres commençaient à l'envelopper, mais, tandis qu'il volait avec sa fille vers ce royaume où il était attendu, il lui offrit un dernier

présent, il lui fit le don de sa lumière, de son amour, de sa sagesse. Il lui dit d'un seul élan ininterrompu tout ce qu'elle devait savoir. Jusqu'à ce qu'il ne puisse plus rien lui dire.

C'est donc le commencement, se dit Hresh. Le commencement du dernier voyage. Tout s'assombrit autour de lui.

Nialli, songe-t-il. Minbain. Taniane.

Il sent l'approche du tourbillon qui va l'emporter et il regarde au fond.

Est-ce donc là que je vais ? Que vais-je y trouver ? Vais-je éprouver quelque chose ? Pourrai-je encore toucher et sentir ? Si seulement je pouvais voir un peu plus distinctement...

Voilà, c'est mieux. Mais comme cela a l'air étrange, à l'intérieur de ce tourbillon. Est-ce toi, Torlyri ? Thaggoran ? Comme tout cela est étrange !

Mère. Nialli. Taniane.

Oh ! Regarde, Taniane ! Regarde !

Quand elle sortit de la tente, elle trouva Thu-kimnibol en compagnie de Chham. Les deux hommes interrompirent leur conversation en la voyant approcher et ils lui lancèrent un regard étrange, comme si elle s'était transformée en une créature d'un autre monde, d'une espèce qu'il ne leur avait jamais été donné de voir.

— Et ton père ? demanda Thu-kimnibol.

— Il est auprès de Dawinno maintenant, dit-elle, les yeux secs, d'un ton bizarrement calme.

— Ah !

Un frisson secoua le corps massif de Thu-kimnibol et il fit les Cinq Signes, lentement, posément, et à deux reprises, puis une troisième fois le signe de Dawinno.

— Jamais il n'y a eu personne comme lui, dit-il après un silence, d'une voix brisée par l'émotion. Nous avons la même mère, mais je peux t'avouer que je n'ai jamais eu le sentiment d'être vraiment son frère. Son esprit était presque celui d'un dieu. Je me demande comment nous allons faire sans lui.

Nialli ouvrit la main pour lui montrer la bourse de velours contenant le Barak Dayir.

— J'ai la Pierre des Miracles, dit-elle. Et Hresh a fait passer en moi une grande partie de lui. Tu l'as entendu dire que je devais être le prochain chroniqueur, n'est-ce pas ? Dorénavant, je remplacerai Hresh, si j'en suis capable. Je prononcerai ce soir les paroles d'adieu pour lui et nous honorerons sa dépouille. Mais il est déjà avec Dawinno.

— Il a toujours été avec Dawinno, madame, dit brusquement

Chham. C'est du moins ce que l'on disait de lui, qu'il fréquentait les dieux depuis le jour de sa naissance. C'était certainement vrai. Je ne l'ai jamais connu personnellement, mais cela ne fait aucun doute pour moi. Quel jour funeste, qui a vu de si grandes pertes !

— Le roi Salaman a rendu l'âme aujourd'hui, lui aussi, dit Thu-kimnibol. Le prince Chham – ou devrais-je dire le roi Chham ? – vient juste de revenir.

— Nous allons donc les pleurer ensemble, dit Nialli. Quand je dirai les prières pour mon père, je les dirai également pour le vôtre.

— Si vous voulez, madame. Je vous en serai très reconnaissant.

— Nous porterons leurs dépouilles en terre, côte à côte, dans ce lieu désolé, dit Thu-kimnibol. Qui ne sera plus désolé, car Salaman et Hresh y seront ensevelis, eux qui étaient les deux hommes les plus sages au monde.

La main gauche posée sur le masque de Koshmar et la droite sur celui de Lirridon, Taniane s'efforçait de chasser la torpeur qui envahissait son âme depuis le début de l'après-midi, une étrange et déplaisante sensation de froid sous son sternum. Rassemblant toutes les forces qui lui restaient, elle s'obligea à revenir à ce que Puit Kjai était en train de lui dire.

— Une insurrection ? Contre moi ?

— Contre nous tous, madame. Un soulèvement dont l'objet est de balayer tous ceux qui détiennent le pouvoir dans la Cité de Dawinno.

Elle lui lança un regard las et sceptique.

— Quelqu'un détient-il encore le pouvoir dans la Cité de Dawinno, Puit Kjai ?

— Madame ! Que dites-vous là, madame ?

Taniane détourna la tête. Elle était incapable d'affronter le regard intense des yeux écarlates de Puit Kjai. Elle avait l'impression d'avoir vécu pendant des années avec cette profonde lassitude de l'âme, mais, ce jour-là, cela semblait avoir empiré au point de la paralyser.

Elle caressa les masques. Ils étaient restés longtemps accrochés au mur de son bureau, mais, peu après le départ de Nialli Apuilana pour la guerre et la disparition de Hresh, elle les avait décrochés pour les poser près d'elle, sur son bureau, où elle pouvait les voir sans avoir à se retourner et les toucher quand l'envie lui en prenait. Ils lui apportaient du réconfort et, du moins se plaisait-elle à le croire, de la force. Elle se souvenait que, dans le cocon, le long du mur arrière de la salle principale, se trouvait une plaque polie de pierre noire consacrée à la mémoire des chefs disparus de la tribu. Chaque fois qu'elle avait à faire face à des difficultés, Koshmar effleurait la pierre du bout des doigts et elle invoquait les anciens chefs. Mais la tribu avait quitté le cocon et la pierre noire y était restée. Taniane regretta

de ne pas l'avoir. Heureusement, il lui restait les masques.

— Continuez, dit-elle à Puit Kjai au bout d'un long moment. Qui sont les meneurs de cette insurrection ?

— Cela, je ne peux pas vous le dire.

— Mais vous êtes certain qu'elle est en préparation ?

— Le mot d'ordre vient des chapelles, dit Puit Kjai avec un haussement d'épaules. De la classe populaire. J'en ai eu vent par la fille du neveu d'un vieux palefrenier de l'écurie de mon fils qui fréquente la chapelle de Tikharein Tourb.

— La fille du neveu d'un palefrenier...

— Oui, je sais que c'est un peu mince. On m'a donc rapporté qu'ils ont l'intention de tuer Thu-kimnibol à son retour de la guerre, si les hjjk ne s'en sont pas déjà chargés, et qu'ils veulent également nous mettre à mort, vous, moi et la majorité des membres du Praesidium, à l'exception d'une poignée qu'ils laisseront en vie pour gouverner la cité en leur nom. Puis ils feront la paix avec les hjjk et imploreront leur pardon.

— Vous me dites cela, Puit Kjai, comme si, vous-même, vous n'aviez jamais souhaité faire la paix avec les hjjk.

— Pas de cette manière. Pas à la suite d'une vaste épuration dans les rangs de la noblesse. Et, croyez-moi, madame, ces rumeurs de conspiration n'ont rien de fantaisiste. Je me demande même s'ils ne se sont pas déjà débarrassés de Hresh.

— Non, répliqua immédiatement Taniane. Hresh est encore vivant.

— Vraiment ? Et où est-il donc ?

— Loin d'ici, je pense. Mais je sais qu'il est en vie. Il y a entre nous un lien qui transcende la distance. Aussi loin soit-il, je le sens toujours près de moi. Il n'est rien arrivé à Hresh, j'en ai la certitude absolue.

— Que Nakhaba vous entende, madame.

Ils se regardèrent longuement en silence. Le puissant chef Beng était si grand que sa tête surmontée du casque de sa tribu touchait presque le plafond. Il était maigre, avec un visage émacié, mais il y avait de la noblesse dans sa maigreur même. Taniane se souvenait vaguement du père de Puit Kjai, Noum om Beng, le vieux sage du Peuple aux Casques, dont Hresh recevait ses enseignements. Puit Kjai lui ressemblait de plus en plus ; il avait le même maintien empreint de gravité, sa haute taille compensant la fragilité de sa charpente. Ce jour-là, il portait un casque tout noir surmonté d'une ramure dorée.

— Je vais enquêter sur ces rumeurs, dit enfin Taniane. Si vous apprenez autre chose, venez me voir immédiatement.

— Vous avez ma parole, madame.

Il lui offrit la bénédiction de Nakhaba et quitta la pièce.

Taniane s'installa tranquillement à son bureau et posa les mains sur ses masques.

Elle était certaine qu'il y avait du vrai dans ce qu'il lui avait raconté. Le culte de Kundalimon prenait de plus en plus d'extension dans la cité ; pourquoi ses chefs n'essaieraient-ils pas de mettre de force un terme à la guerre ? Il ne restait plus personne pour s'opposer à eux. Thu-kimnibol et ses fidèles étaient sur le front, Hresh avait disparu et tous les jeunes gens qui restaient semblaient avoir épousé le nouveau culte. Elle-même ne faisait même plus semblant d'exercer son autorité. Elle avait l'impression d'avoir été laissée de côté et d'être complètement dépassée par les événements. Oui, il était vraiment temps de passer la main, comme le disait le message attaché à la pierre qu'on lui avait lancée un jour, dans la rue, bien avant la guerre. Mais en faveur de qui ? Fallait-il remettre la cité entre les mains des prêtres de Kundalimon ? Elle aurait tant voulu que Thu-kimnibol revienne. Mais il devait être en train de massacrer les hjjk, ou de se faire massacrer par eux. Et Nialli était avec lui.

Taniane secoua la tête. Elle était fatiguée de vivre dans ce chaos permanent et elle n'aspirait plus qu'à une chose, se reposer.

Et ce n'était pas tout. Il y avait cette étrange impression d'engourdissement qu'elle éprouvait dans la poitrine. Qu'est-ce que cela pouvait bien être ? Comme si elle se vidait de l'intérieur. Était-ce une maladie ? Elle n'avait pas oublié Koshmar qui, à Vengiboneeza, avait brusquement commencé à se fatiguer très vite, qui avait avoué à Hresh que sa poitrine la brûlait, qu'elle souffrait beaucoup et qu'elle avait de la fièvre, et qui était morte peu après. Mon heure va peut-être bientôt sonner, se dit Taniane. Elle se demanda si elle ne ferait pas mieux d'aller voir Boldirinthé pour qu'elle lui donne un remède, puis elle se souvint que Boldirinthé était morte. Elles partaient toutes, l'une après l'autre. Koshmar, Torlyri, Boldirinthé...

Mais ce qu'elle éprouvait, c'était un engourdissement, pas une brûlure, pas une véritable douleur. Elle ne comprenait pas. Elle essaya de regarder en elle, de chercher la cause de ce malaise.

Mais, au même moment, il disparut, d'un seul coup. Elle ne sentait plus cet engourdissement, cette gêne qui ne l'avait pas quittée depuis le lever du jour. Elle sentit avec étonnement le malaise s'envoler brusquement, comme un lien trop étroit qui se brise net. Mais, à la place, elle ressentit quelque chose de bien pire : une absence, un vide aigu et douloureux, un manque affreux. Elle comprit aussitôt. Un long frisson la parcourut et sa fourrure se hérissa. Elle commença à sangloter, incapable de contenir ses larmes. Des vagues de chagrin la submergeaient. Pour la première fois depuis plus de quarante ans, elle ne sentait plus la présence de Hresh en elle. Il était parti. Parti à jamais.

À la clarté miroitante de la lune, le champ de bataille avait l'aspect froid et serein d'un immense glacier, même aux endroits où le sol était défoncé et retourné par les derniers combats. Les guerriers de Thu-kimnibol parcouraient prudemment le champ de bataille pour rassembler les corps de leurs compagnons d'armes tombés au champ d'honneur. Le regard de Nialli Apuilana se porta sur l'horizon où elle distinguait les feux du campement hjjk. Pour l'instant, il y avait une trêve, mais, dès le lendemain matin, tout recommencerait.

— C'est une guerre de cauchemars, lança Thu-kimnibol avec un rire aigre. Nous leur lançons des flammes et des turbulences et en retour, ils projettent des hallucinations auxquelles nous répondons par d'autres hallucinations. Une guerre entre des ennemis qui ne peuvent pas se voir et qui se cherchent à l'aveuglette !

Nialli Apuilana sentait le poids de sa fatigue. Il avait combattu avec férocité toute la journée, ralliant inlassablement ses troupes d'un bout à l'autre du champ de bataille, harcelé par les fantômes et les monstres, comme Salaman l'avait prédit, il n'avait cessé de conduire ses guerriers à travers des jaillissements de feu, des hordes de monstres repoussants, des murailles d'eau et des avalanches, des torrents de sang et des grêles de poignards. Son objectif était de trouver une position d'où il pourrait véritablement faire des ravages dans les rangs des hjjk grâce aux armes de la Grande Planète. Mais ils avaient parfaitement compris sa tactique et ils tournoyaient autour de lui, se dissimulaient derrière des images trompeuses, surprenant ses troupes par une série d'embuscades. Nialli avait fait tout son possible en utilisant la Pierre des Miracles pour briser l'écran d'hallucinations dressé par les hjjk et semer la confusion dans leurs rangs en projetant à son tour des visions fantomatiques. Mais cela avait été une journée difficile, avec de bien maigres résultats. Et il ne fallait pas s'attendre qu'il en aille autrement le lendemain.

— Nos pertes sont-elles très lourdes ? demanda Nialli Apuilana.

— Pas autant que je ne l'avais cru de prime abord. Une douzaine de morts et une cinquantaine de blessés. Chham a encore perdu plusieurs hommes et il ne lui en restait pourtant pas beaucoup. La Cité de Yissou sera un lieu désolé pendant de longues années. Une génération entière a été fauchée.

— Et la Cité de Dawinno ?

— Nous n'avons pas souffert autant qu'eux. Ils ont perdu en une seule journée la plus grande partie de leur armée.

— Alors que nous ne perdons nos hommes que par dizaines à la fois. Mais, en fin de compte, cela reviendra au même, non ?

— Alors, nous devons nous rendre ? demanda-t-il en lui lançant un regard énigmatique.

— Que dis-tu ?

— Je dis que, si nous continuons à nous battre, ils finiront par nous user peu à peu, quelles que soient les pertes que nous leur infligerons, et que, si nous cessons le combat, nous perdrons notre âme. Je pense que le temps joue contre nous et qu'il y a dans mon esprit plus de confusion et de questions qu'il n'y en a jamais eu.

Il tourna la tête et baissa les yeux sur ses mains grandes ouvertes comme s'il espérait y découvrir quelque oracle. Quand il reprit la parole, il était manifeste qu'il n'avait rien trouvé.

— J'ai l'impression, Nialli, de conduire cette campagne dans deux directions à la fois. Je vais de l'avant avec ardeur pour anéantir tous les hjjk que je rencontrerai, comme à Vengiboneeza, et j'ai hâte de détruire le Nid et tout ce qu'il contient. Mais, en même temps, une partie de moi me retient, me tire en arrière, prie pour que la guerre s'achève avant que j'aie fait du mal à la Reine. Tu comprends ce que c'est d'être écartelé de la sorte entre des aspirations contraires ?

— Oui, j'ai déjà éprouvé cela. Le charme exercé par le Nid est très puissant.

— Crois-tu que c'est pour cela que Hresh a tenu à m'y emmener ? Pour me livrer au pouvoir de la Reine ?

— Il désirait seulement que tu connaisses tous les aspects du conflit. Que tu comprennes que les hjjk sont dangereux, mais pas malfaisants, qu'il y a une grandeur en eux, mais d'un genre très différent de ce que nous connaissons. Mais dès que tu entres en contact avec le Nid, il devient une partie de toi-même et tu deviens une partie de lui. Je le sais. J'ai éprouvé cela, moi aussi, et sans doute beaucoup plus profondément que toi. N'oublie pas que je me suis considérée comme appartenant au Nid.

— Oui, je sais.

— Et que j'ai réussi à m'en libérer. Mais pas entièrement. Je ne pourrai jamais m'en libérer totalement. La Reine sera toujours en moi.

— Comme Elle est en moi ? s'écria-il d'une voix angoissée, les yeux étincelants.

— Oui, je crois.

— Mais alors, comment puis-je livrer cette guerre, si mon ennemie fait partie de moi et si je fais partie d'Elle ?

— Il n'y a aucun moyen, répondit-elle après une hésitation.

— Je méprise les hjjk ! Je veux les exterminer !

— C'est vrai. Mais jamais tu ne te permettras de le faire.

— Alors, je suis perdu, Nialli ! Nous sommes tous perdus !

Elle détourna le regard et le plongea dans l'ombre.

— Tu ne vois donc pas que c'est la terrible épreuve que nous imposent les dieux ? Il n'y a pas de solution facile. Mon père croyait que nous pourrions trouver un terrain d'entente avec les hjjk, que

nous pourrions vivre en harmonie avec eux, comme les yeux de saphir et les autres races vivaient à leurs côtés à l'époque de la Grande Planète. Mais, malgré toute sa sagesse, il se trompait. Tandis que je me libérais de l'emprise de la Reine, il y succombait à son tour. Et il s'est laissé submerger. Mais nous ne sommes plus à l'époque de la Grande Planète et l'assimilation de deux races aussi différentes que les nôtres est impossible. Les hijk ont naturellement envie de dominer et d'absorber. Tout ce que nous pouvons espérer, c'est les tenir en échec, comme l'ont peut-être fait les autres races de la Grande Planète.

— Et pourquoi ne pas les exterminer ?

— Parce que nous n'avons probablement pas les moyens de le faire. Et que, si jamais nous réussissions, il nous en coûterait beaucoup.

— Nous ne pouvons donc espérer mieux que de les tenir à distance ? dit Thu-kimnibol en secouant la tête. Tracer une frontière au milieu du continent, avec les hijk d'un côté et le Peuple de l'autre ?

— Oui.

— C'est ce que la Reine nous avait proposé au départ. Pourquoi avons-nous donc refusé ? Si nous avions accepté de signer ce traité, nous nous serions épargné bien des pertes et des malheurs.

— Non, dit Nialli Apuilana. Tu oublies quelque chose d'important. Elle n'avait pas seulement proposé une division du territoire, mais également d'envoyer dans nos cités des penseurs du Nid changés de répandre Ses vérités et Son plan. Ils seraient parvenus à la longue à propager chez nous l'amour de la Reine et nous serions tombés à jamais en Son pouvoir. Elle aurait exercé Son emprise sur nous tous, comme Elle l'a fait avec Kundalimon et avec moi. Elle aurait limité le taux d'accroissement de notre population afin que nous ne soyons jamais assez nombreux pour contrecarrer Ses desseins. Elle aurait choisi l'emplacement de nos nouvelles cités afin de conserver pour Son peuple la majeure partie de la planète. Telles auraient été les conséquences de ce traité. Ce qu'il nous faut, c'est la frontière, mais surtout pas l'infiltration des penseurs du Nid dans nos cités. Nous en avons déjà trop souffert.

— La guerre doit donc se poursuivre jusqu'à ce qu'elle soit vaincue. Puis il nous faudra supprimer radicalement le culte de la Reine dans notre cité.

Il se détourna et commença à marcher de long en large sous la tente.

— Par les Cinq ! Verrons-nous jamais la fin de tout cela ?

— Nous pouvons au moins en voir la fin pour ce soir, dit Nialli Apuilana en souriant.

— Que veux-tu dire ?

— Nous pouvons nous accorder ce soir un petit moment hors de

la guerre, dit-elle en se rapprochant de lui dans la pénombre. Juste pour nous deux.

Son organe sensoriel se dressa et se frotta timidement contre le sien. Il frissonna et sembla contenir un mouvement de recul, comme s'il était incapable de se débarrasser des doutes et des inquiétudes qui l'assaillaient. Mais elle resta contre lui et le soulagea doucement de sa nervosité et de ses appréhensions. Au bout d'un moment elle sentit qu'il commençait à se détendre. Il se dressa comme une montagne au-dessus d'elle et referma les bras sur son corps. Elle prit ses mains et les plaça sur sa poitrine. Ils demeurèrent longtemps dans cette position en laissant la communion s'établir. Puis ils se laissèrent lentement glisser par terre, unis par l'âme et par le corps, et passèrent le reste de la nuit dans les bras l'un de l'autre.

L'aube se lève. Thu-kimnibol est encore plongé dans ses rêves. Sa poitrine massive monte et descend à un rythme régulier. Dans son sommeil, il a jeté sur son visage le bras qui brandit l'épée. Nialli Apuilana effleure son front de ses lèvres et sort doucement de la couche qu'ils partagent pour gagner l'autre extrémité de la tente.

Elle s'agenouille et murmure le nom de Yissou le Protecteur et fait le signe du dieu. Puis elle dit le nom de Dawinno le Destructeur, qui est aussi Dawinno le Transformateur, et elle fait le signe du dieu. Elle sent leur présence qui pénètre en elle et elle leur rend grâce.

Elle porte la main à l'amulette nichée dans l'épaisse fourrure de sa poitrine et elle évoque son père. Au bout d'un moment, elle le voit apparaître. Il brille devant elle, dans l'obscurité, et elle retrouve le sourire familier sur le visage familier au menton pointu. Il y a quelqu'un à ses côtés, un homme beaucoup plus âgé, à la fourrure blanche et à la poitrine creuse. Nialli Apuilana ne le connaît pas, mais sa présence semble bienveillante. Derrière eux, se trouve encore un autre inconnu d'un âge vénérable, un Beng si grand et si maigre que l'on dirait un long fétu prêt à s'envoler au moindre zéphyr.

Elle sort le Barak Dayir de sa bourse, le porte à son front en signe de respect et referme autour de lui la pointe de son organe sensoriel.

La musique céleste s'élève dans son âme et l'entraîne aussitôt au firmament.

Elle monte sans effort et sans crainte, avec confiance. Yissou, Dawinno et son père ne sont-ils pas à ses côtés ? Ce n'est que lorsqu'elle est très haut et que la planète n'est plus qu'un petit point au-dessous d'elle, qu'elle commence à éprouver une vague inquiétude. Il serait si facile de continuer à voler, de poursuivre cette ascension dans les espaces inconnus qui entourent la planète, de prolonger ce voyage au milieu des comètes, des lunes et des étoiles, et de ne jamais revenir. Il lui suffirait pour cela de trancher les amarres qui la retiennent à la Terre. Mais ce n'est pas ce qu'elle veut faire.

Ce qu'elle cherche, c'est la Reine. La Reine des Reines tapie dans Son antre, au plus profond du Nid des Nids, quelque part dans les territoires froids et désertiques du septentrion.

Elle projette son esprit devant elle. Elle a au début un moment d'incertitude, l'étrange sentiment d'une double destination. La Reine semble être en deux endroits à la fois, l'un très lointain, l'autre tout proche. Nialli Apuilana est d'abord décontenancée, puis elle comprend. Le souvenir lui revient du jour où, pendant la période affreuse qui a suivi la mort de Kundalimon et sa propre fuite dans les marais, elle avait lutté dans sa chambre contre tout ce qui possédait son esprit. La Reine était à l'intérieur d'elle ce jour-là et, depuis, Elle y est toujours restée. Sa présence menaçante n'a jamais abandonné sa place au plus profond de l'âme de Nialli.

Mais la Reine qui se trouve en elle n'est que l'ombre de la vraie Reine. Et c'est la Reine en personne et non Son ombre qu'elle veut voir.

— Me connaissez-vous ? s'écrie-t-elle. Je suis Nialli Apuilana, la fille de Hresh.

Des profondeurs du Nid des Nids lui parvient une réponse de la gigantesque créature blafarde qui se terre dans les entrailles du sol.

— Je te connais. Que veux-tu de Moi ?

— Je veux négocier avec Vous.

Un rire moqueur s'abat sur elle comme une grêle de feu.

— On ne peut traiter que d'égal à égal, petite fille.

La Reine projette vers elle une décharge d'énergie qui fait trembler l'air tout autour d'elle, si violente que Nialli Apuilana distingue les racines de la planète à travers la couche de l'atmosphère.

Mais elle ne se laisse pas impressionner.

— Vous avez une Pierre des Miracles, dit Nialli Apuilana. J'en ai une, moi aussi. Nous sommes donc sur un pied d'égalité.

— Crois-tu ?

— Pouvez-vous me faire du mal ?

— Et toi, peux-tu Me faire du mal ? demande la Reine.

Des éclairs bleutés jaillissent du Nid. Ils dansent et s'enroulent frénétiquement autour de Nialli Apuilana, cherchant un point vulnérable. Elle les écarte d'un geste méprisant de la main, comme on écarte un moucheron.

La Reine lui envoie une pluie de rochers. La Reine lui envoie un mur de feu. La Reine lui envoie un nuage de brouillard brûlant.

— Vous perdez Votre temps. Me prenez-Vous pour une enfant que l'on peut terrifier ainsi ? Ce que la Pierre des Miracles projette, la Pierre des Miracles peut le détourner. Nous pouvons passer la journée entière à nous menacer mutuellement et nous n'aurons rien accompli.

— Qu'espères-tu donc accomplir ?

— Laissez-moi Vous montrer une vision, dit Nialli Apuilana.

Après un silence, la Reine lui donne son assentiment, à contrecœur.

Nialli Apuilana projette vers la Reine une image de la région qui entoure le Nid des Nids, telle qu'elle sait qu'elle doit être, même si elle ne l'a jamais vue de ses propres yeux. Des plaines arides et désolées, la grisaille infinie du sol sous le bleu implacable du ciel. Elle puise cette image dans l'âme de Kundalimon qui est encore en elle et qui a vécu dans le Nid des Nids.

Elle montre à la Reine le sol sec et plissé, les herbes coupantes aux feuilles dentées, les petits animaux cruels qui cherchent désespérément leur pitance dans cet univers lugubre et désertique.

— Reconnaissez-Vous cet endroit ? demande Nialli Apuilana.

— Continue.

Nialli Apuilana montre à la Reine les armées du Peuple convergeant vers le Nid des quatre points cardinaux. Il n'y a pas que les troupes de Dawinno commandées par Thu-kimnibol, il y a les guerriers des Sept Cités du continent, venus de Yissou et Thisthissima, de Gharb et de Ghajnsielem, de Cignoi et de Bornigrayal, toutes les tribus de la planète, unies en une force dévastatrice. Et là, se dressant majestueusement au-dessus de la multitude comme l'arbre-roi d'une forêt, il y a Thu-kimnibol de Dawinno, qui tient à la main une des armes de la Grande Planète. Le chef de Gharb tient une arme semblable et celui de Cignoi aussi, et tous les autres. Et les armes sont pointées sur le Nid des Nids.

Des hordes de hjjk sortent du Nid ; ce sont les plus vaillants Militaires de la Reine. Ils se précipitent au-devant des envahisseurs, mais Thu-kimnibol et les autres chefs lèvent leurs armes. Des traits de feu éblouissants déchirent l'air, des coups de tonnerre semblables au dernier fracas terrestre résonnent, les plaines désertiques sont balayées par le feu et les Militaires tombent, recroquevillés comme des brindilles dans un incendie de forêt. Et les Années des Sept Cités poursuivent leur marche sur le Nid.

Elles l'encerclent. Les chefs se tiennent devant les nombreuses entrées. Ils lèvent leurs armes et enfonçaient les boutons qui les actionnent.

Et la destruction jaillit des armes antiques et luisantes, d'irrésistibles décharges d'énergie qui déchirent les entrailles du sol et soulèvent le toit du Nid, révélant toute son architecture, montrant le réseau de galeries, de couloirs et de passages patiemment édifiés au fil de centaines de milliers d'années. Les faiseurs d'Œufs et les donneurs de Vie apparaissent dans la lumière impitoyable, et les penseurs du Nid et l'incalculable multitude des Ouvriers. Et ils périssent tous dès les premiers assauts. Puis les armes implacables descendent vers les

niveaux plus profonds, plus douillets, où les donneurs d'Aliments tiennent les nouveau-nés contre leur bouche pour les nourrir. Et ils périssent aussi, les donneurs d'Aliments et les nouveau-nés qui restent indissolublement unis jusqu'à la mort.

Et la descente continue, jusqu'à la plus profonde des cavités...

Jusqu'à la chambre souterraine où se cache la Reine, mais où elle ne peut plus se cacher, car une décharge d'énergie en a fait sauter le toit, et Son immense corps blafard est mis à nu, exposé à tous les regards. Des serviteurs de la Reine s'agglutinent frénétiquement autour d'Elle et agitent vainement leurs armes dérisoires. Thukimnibol se penche sur Elle, la main refermée sur une petite sphère de métal luisant d'où jaillit brusquement un rayon couleur d'ambre. Et la Reine s'agite, se tord dans les convulsions et tente d'échapper au rayon brûlant, mais où peut-Elle aller dans cet espace clos dont Elle occupe tout le volume ? Le rayon couleur d'ambre court implacablement sur toute la longueur de Son corps et bientôt d'énormes cloques apparaissent, et la surface brûlée et noircie se couvre de boursofflures. Une fumée noire monte de Son corps racorni qui continue désespérément de se tortiller sous l'implacable rayon couleur d'ambre... Jusqu'à ce que...

Jusqu'à ce que...

— Jamais cela ne se produira, dit la Reine d'une voix glaciale.

— En êtes-vous si sûre ? Vengiboneeza n'est plus que ruines. Les corps sans vie de vos guerriers jonchent les plaines sur des centaines de lieues. Et cela ne fait que commencer.

— Vous êtes des créatures à l'âme étriquée. Vous serez terrorisés et vous prendrez la fuite bien avant de nous atteindre.

— En êtes-vous vraiment certaine ? demande Nialli Apuilana. Des créatures à l'âme étriquée auraient-elles pu bâtir des cités comme les nôtres ? Et Vous combattre comme nous Vous avons combattue jusqu'à présent. Et, je vous le répète, cela ne fait que commencer.

Il y a un long silence.

— Je te connais, dit enfin la Reine. Tu appartiens au Nid, petite fille. Tu as été l'une des nôtres et je t'ai renvoyée du Nid pour que tu ailles rejoindre ceux de ta race. Mais tu devais me servir et non t'opposer à moi. Pourquoi toutes ces menaces ? Comment peux-tu dire de telles choses ? L'amour de la Reine est encore en toi.

— Croyez-vous ?

— Je le sais. Tu m'appartiens, petite fille. Tu appartiens au Nid et jamais tu ne pourras rien faire contre lui.

Pour toute réponse, Nialli Apuilana regarde en elle, vers le repli secret de son âme où la Reine a placé il y a déjà si longtemps une partie d'elle-même. Elle le saisit, elle l'arrache aussi facilement qu'une vulgaire écharde plantée dans la chair et elle le jette loin d'elle. Il

traverse en tourbillonnant toutes les couches successives des cieux et, en approchant de la surface de la Terre, il s'embrase brusquement et se volatilise.

— Croyez-vous toujours que j'appartiens au Nid ? demanda Nialli Apuilana.

Il y a un nouveau silence prolongé. Et encore une fois, Nialli Apuilana projette vers la Reine la vision de la fin de la guerre : le Nid éventré, ses habitants dévorés par les flammes, la chambre royale ravagée, l'énorme corps calciné, déchiré, sans vie, dans les entrailles fumantes du Nid.

— Vous ignorez tout de la mort, dit Nialli Apuilana. Vous ignorez tout de la douleur. Vous ignorez tout du malheur. Vous ignorez tout de la défaite. Mais vous apprendrez. Vous périrez dans les flammes et dans les tourments. Et le pire des tourments sera de savoir que Vous ne pourrez pas vous venger de ceux qui Vous auront infligé tout cela.

La Reine ne répond pas.

— Alors ? demande Nialli Apuilana. Est-ce votre réponse ? Est-ce ce que vous voulez que nous Vous fassions subir ? Croyez-moi, nous le ferons, si Vous refusez de nous donner ce que nous demandons.

Le silence. Toujours le silence.

— Et que voulez-vous donc ? demande enfin la Reine.

— La fin de la guerre. La cessation des hostilités entre nos deux peuples. Une frontière inviolable tracée entre votre territoire et le nôtre.

— Ce sont vos seules conditions ?

— Oui, nos seules conditions.

— Et sinon ?

— La guerre totale. La guerre sans merci.

— Vous vous leurrez, si vous croyez que la paix pourra jamais régner entre nous, dit la Reine.

— Nous nous contenterons de l'absence de guerre.

Il y a un dernier silence qui s'éternise.

— Oui, dit enfin la Reine. Il peut y avoir une absence de guerre. Soit ! Je vous accorde ce que vous demandez. Il y aura une absence de guerre.

C'était réglé. Nialli Apuilana fit ses adieux à la Reine et quitta aussitôt le firmament, se laissant interminablement glisser jusqu'à la planète où l'aube commençait à poindre. Elle desserra son étreinte sur le Barak Dayir et se redressa. Elle était de retour dans la tente qu'elle partageait avec Thu-kimnibol.

Il commençait juste à remuer. Il ouvrit les yeux et lui sourit.

— Comme c'est étrange, dit-il. J'ai dormi comme un enfant et j'ai rêvé que la guerre était finie. Que l'arrêt des combats était conclu

entre la Reine et nous.

— Ce n'était pas un rêve, dit Nialli !

La reine du Printemps

C'était une belle journée ensoleillée et une brise agréable soufflait de l'occident, une brise de mer, toujours un bon présage. Taniane se leva de bonne heure et se rendit au Temple des Cinq pour exprimer sa gratitude aux dieux qui avaient permis à l'armée de revenir sans trop de pertes et implorer leur protection pour l'avenir. Puis, comme elle était le chef de toutes les tribus, elle se rendit également au Temple de Nakhaba pour rendre hommage au dieu des Beng. Ensuite, elle demanda sa voiture officielle tirée par quatre xlendis blancs et s'apprêta à se transporter à la porte Emmakis, au nord de la cité, où une grande tribune avait été dressée afin que le chef et le Praesidium puissent accueillir comme il convenait les troupes à leur retour de la guerre. Elle emportait le masque de Koshmar, le masque d'un noir luisant, qu'elle portait parfois lors des cérémonies officielles. Et ce jour-là semblait être une bonne occasion de le porter.

Depuis quatre jours, des messagers arrivaient en hâte dans la cité pour annoncer la nouvelle du retour de l'armée, au fur et à mesure de sa progression. « Ils sont à Thik-Haleret ! » s'écriait l'un, et presque aussitôt : « Ils ont atteint Banarak » annonçait un autre. « Non ! Ils approchent de Ghomino ! » déclarait un troisième. Les messagers précisaient que Thu-kimnibol chevauchait fièrement à la tête de la colonne, que Nialli Apuilana était à ses côtés et que, derrière eux, les troupes s'élevaient jusqu'à l'horizon.

Thu-kimnibol avait déjà dépêché des estafettes pour annoncer la cessation des hostilités. C'est par ces messagers que la nouvelle de la mort de Hresh avait été officiellement connue, ce qui n'avait fait que confirmer ce que Taniane savait déjà. Elle n'avait plus senti la présence de Hresh sur la planète depuis le jour où cet étrange engourdissement l'avait saisie, le jour où Puit Kjai lui avait fait part des rumeurs d'insurrection qui commençaient à courir. Mais la nouvelle lui donna quand même un grand choc. Elle apprit en même temps que le roi Salaman était mort lui aussi, mort de chagrin et de lassitude après une lourde défaite et la perte de deux de ses fils.

Taniane se demandait ce que Hresh pouvait bien être allé faire en plein territoire hjjk, si près du front. Jamais elle ne se serait attendue

à ce qu'il soit là-bas. Mais, à l'évidence, Hresh était resté le même jusqu'au bout, un homme qui n'en faisait qu'à sa tête. Peut-être Nialli Apuilana lui donnerait-elle plus tard quelques explications sur les raisons de ce dernier et mystérieux voyage.

Le vieux Staip monta de son pas chancelant pour prendre place sur la tribune, à la gauche de Taniane. Simthala Honginda et Catiriil se placèrent à côté de lui. À la droite du chef se tenaient Puit Kjai et Chomrik Hamadel, tous deux coiffés d'un casque d'apparat. Un cordon de gardes municipaux sous le commandement de Chevkija Aim avait pris position au pied de la tribune. L'un après l'autre, les membres du Praesidium gravissaient les marches et Taniane les saluait à mesure qu'ils arrivaient.

— Soyez sur vos gardes, madame, dit Puit Kjai en penchant la tête vers elle. Vos ennemis pourraient profiter de l'occasion pour passer à l'action.

— Avez-vous des preuves de ce que vous avancez ?

— Rien que des rumeurs, madame.

— Des rumeurs ! soupira Taniane en haussant les épaules.

— Les rumeurs ont souvent un fond de vérité, madame.

Taniane tendit le doigt vers l'horizon où elle croyait voir un nuage de poussière grise s'élever au-dessus de la route.

— Thu-kimnibol sera là dans très peu de temps, dit-elle. Avec ma fille et une armée de guerriers fidèles. Personne n'osera créer des troubles en sachant qu'ils sont si près de la cité.

— Soyez quand même sur vos gardes.

— Je suis toujours sur mes gardes, dit Taniane en laissant nerveusement courir ses doigts sur la surface luisante du masque de Koshmar. Husathirn Mueri n'est pas là, poursuivit-elle après avoir lancé un coup d'œil circulaire. C'est lui le seul absent. Comment se fait-il qu'il ne soit pas arrivé ?

— Je ne pense pas qu'il soit transporté de joie par le retour triomphant de Thu-kimnibol.

— Il n'en est pas moins un prince du Praesidium. Sa place est ici, au milieu de nous.

Elle se retourna et fit un signe à Catiriil.

— Votre frère ! lança-t-elle sèchement. Où est-il ?

— Il m'a dit qu'il irait d'abord à sa chapelle. Mais je suis sûre qu'il arrivera à temps.

— Je l'espère pour lui, dit Taniane.

Husathirn Mueri, lui aussi, s'était levé de bon matin. Il avait eu un sommeil agité et c'est avec plaisir qu'il avait quitté son lit à l'aube. Ses rêves, pendant les brèves périodes où il avait réussi à trouver le sommeil, avaient été particulièrement oppressants. Il avait eu des

visions de guerriers hjjk défilant autour de lui en psalmodiant dans les ténèbres ; de la masse écrasante de la Reine, de son monstrueux corps blafard suspendu au-dessus de sa tête et tombant lentement sur lui du haut du ciel, de tout son poids titanesque.

L'office du matin avait déjà commencé quand il arriva à la chapelle. La cérémonie était célébrée par Tikharein Tourb et Chhia Kreun se tenait à ses côtés devant l'autel. Husathirn Mueri se glissa sur le siège du dernier rang qu'il occupait le plus souvent Chevkija Aim, plongé dans ses dévotions, le salua négligemment de la tête. Les autres fidèles ne lui adressèrent pas un regard. Il n'y avait maintenant plus rien d'extraordinaire à voir un prince de la cité fréquenter les chapelles.

— C'est le jour de la révélation, déclara l'enfant-prêtre. Le jour où les sceaux seront brisés, où le livre sera ouvert, où les secrets seront révélés, où les profondeurs dévoileront leurs mystères. C'est le jour de la Reine. Et Elle est notre consolation et notre joie.

— *Elle est notre consolation et notre joie*, répondit machinalement l'assemblée des fidèles.

Husathirn Mueri joignit sa voix aux autres.

— Elle est la lumière et la voie ! s'écria Tikharein Tourb en émettant de petits claquements hjjk.

Tout le monde reprit ses paroles en chœur avec force claquements.

— Elle est l'essence et la substance.

— *Elle est l'essence et la substance.*

— Elle est le commencement et la fin.

— *Elle est le commencement et la fin.*

Chhia Kreun tendit une brassée de branchages que l'enfant-prêtre brandit au-dessus de sa tête.

— C'est le jour, mes fidèles amis, où la volonté de la Reine se fera connaître. C'est le jour où Son amour deviendra manifeste pour nous tous. C'est le jour où le dragon dévorera les étoiles ténébreuses et où la lumière renaîtra. Et Elle viendra parmi nous. Elle est notre consolation et notre joie.

— *Elle est notre consolation et notre joie.*

— Elle est la lumière et la voie...

Husathirn Mueri répondait avec le chœur des fidèles, reprenant consciencieusement les phrases du célébrant. Mais, ce jour-là, les paroles lui semblaient n'être que des formules vides. Peut-être n'avaient-elles jamais été autre chose. Quant à sa soi-disant conversion... Il n'avait jamais vraiment bien compris. Il avait dû se mentir en pensant qu'il éprouvait quelque chose de plus grand que lui, quelque chose dans quoi il pouvait se perdre. C'est ce qui avait dû se passer. En tout cas, son esprit et son Âme étaient loin de la chapelle. Il

était incapable de penser autre chose qu'à Thu-kimnibol, auréolé de gloire, traversant fièrement les régions agricoles au nord de la cité et qui revenait victorieux de la guerre.

Victorieux ? Quelle sorte de victoire avait-il remportée ? Avait-il écrasé les hjjk ? Tué la Reine ? Cela semblait absolument impossible. Et pourtant des rumeurs l'avaient précédé : la guerre était finie, la paix avait été conclue. Grâce aux efforts héroïques de Thu-kimnibol et de Nialli Apuilana...

Mais ce qui ulcérait Husathirn Mueri, c'était de savoir que, par un étrange caprice du destin, l'inaccessible Nialli Apuilana avait uni sa destinée à celle du demi-frère de son propre père, à l'homme qu'il exérait le plus au monde. Il étouffait de rage à la seule pensée de cette union. En imaginant le corps souple à la soyeuse fourrure écrasé par la pesante carcasse de ce rustre. Ses mains sur les cuisses fuselées, sur la douce poitrine. Leurs organes sensoriels se touchant pour établir la plus intime des...

Non ! Assez !

Il s'interdit de penser à eux. Il ne servait à rien de se torturer et de toucher le fond du désespoir. Il luttait pour retrouver son équilibre, mais, malgré tous ses efforts, il ne parvenait pas à se calmer. Son esprit était en ébullition. Il était déjà assez désolant qu'elle se fût donnée à l'émissaire des hjjk, mais passer de Kundalimon à Thu-kimnibol... Non ! C'était impensable. C'était monstrueux. Ce gros vimbor. Et, par-dessus le marché, c'était son oncle !

Husathirn Mueri ferma les yeux et s'efforça de penser à la Reine, la douce et bienveillante Reine, pour chasser de son esprit ces images de Nialli Apuilana et Thu-kimnibol. Mais il était absolument incapable de prêter attention à ce que disait l'enfant-prêtre. Des mots creux, des formules vides de sens, un délite cabalistique.

Peut-être n'ai-je jamais cru un seul mot de tout cela, se dit-il. L'amour de la Reine ? Que peut bien signifier une telle bêtise ?

Et si je n'avais été mû, en venant ici, que par une sorte de sentiment de culpabilité ? Peut-être pour expier ce que j'ai fait à Kundalimon.

Cette pensée lui donna un choc. Était-ce possible ? Il se mit à trembler.

À ce moment-là, Chevkija Aim se pencha vers lui.

— Tikharein Tourb vous demande de rester après l'office, murmura-t-il.

Husathirn Mueri cligna des yeux et releva brusquement la tête.

— Pour quoi faire ?

— Il ne m'a rien dit, répondit le capitaine de la garde avec un haussement d'épaules. Mais nous n'allons pas participer au couplage à la fin de l'office. Nous devons l'attendre.

— Elle est l'essence et la substance, dit Tikharein Tourb.

— *Elle est l'essence et la substance*, répondit l'assemblée.

Husathirn Mueri se força à beugler comme tout le monde.

Il se sentait un peu plus calme. En le prenant par surprise, Chevkija Aim avait réussi à le tirer de ses fiévreuses ruminations. Mais il commença à se trémousser sur son siège en attendant la fin des litanies. Il ne lui restait plus beaucoup de temps avant la cérémonie d'accueil. Le Praesidium au grand complet devait saluer les héros à leur retour de la guerre. Cette perspective lui répugnait, mais il n'osait pas s'en dispenser, de crainte de paraître trop aigri aux yeux de tous et de s'attirer des ennuis. Mais si Tikharein Tourb ne se dépêchait pas...

L'office s'acheva enfin, avec l'habituel couplage collectif. Quand l'intensité de la communion fut retombée, les fidèles sortirent un par un en silence.

Husathirn Mueri et Chevkija Aim se levèrent et s'avancèrent vers l'autel où Tikharein Tourb les attendait.

Le regard du garçon semblait encore plus fiévreux qu'à l'ordinaire et sa fourrure était agitée de frémissements.

— Ce sera exactement comme je l'ai dit pendant l'office, dit-il à Husathirn Mueri. C'est le jour où les sceaux seront brisés. C'est le jour de la Reine. Et vous serez tous deux Ses instruments.

— Je ne comprends pas, dit Husathirn Mueri, le front plissé par la perplexité.

— Le prince Thu-kimnibol a déshonoré la Reine. Il était déjà condamné pour l'assassinat de Kundalimon, mais il a également profané le lieu sacré qu'est le Nid des Nids et tenté d'imposer sa volonté à la Reine. Pour ces sacrilèges et ses nombreux autres crimes, la Reine a prononcé contre lui une sentence de mort que vous exécuterez aujourd'hui même, Husathirn Mueri.

Il en eut le souffle coupé, comme s'il avait reçu un coup de poing dans l'estomac.

— Vous le frapperez au cœur quand il s'avancera pour être acclamé par la foule. Et vous, Chevkija Aim, vous frapperez Taniane au même moment.

Il était impossible de croire que ce petit démon n'était pas âgé de plus de douze ans.

— Sur la tribune d'honneur ? demanda Husathirn Mueri, encore hébété.

— Oui, au vu et au su de tous. Ce sera le signal. Le peuple se soulèvera et massacrera tous les autres dirigeants avant qu'ils aient le temps de se rendre compte de ce qui leur arrive. Il faut en finir avec toute cette caste, ces oppresseurs, tous les ennemis de la Reine... Staip, Chomrik Hamadel, Puit Kjai, Nialli Apuilana, tous ! En finir d'un seul coup. Vous serez le seul membre du Praesidium à survivre,

Husathirn Mueri.

Tikharein Tourb eut un sourire féroce.

— Dans le nouvel ordre social, vous deviendrez le roi du Nid pour cette cité. Chevkija Aim sera le gardien du Nid.

— Le roi du Nid ? répéta Husathirn Mueri d'une voix sans timbre. Je vais devenir le roi du Nid ?

— C'est le nom que nous donnerons au nouveau chef temporel. Le gardien du Nid sera son chef d'état-major. Et moi, poursuivit Tikharein Tourb, je serai votre penseur du Nid, la voix de la Reine dans la cité nommée Dawinno.

Et il éclata de rire.

— Dans le nouvel ordre social, ajouta-t-il. Que vous allez tous deux contribuer à établir aujourd'hui même.

— Allez-y, dit Husathirn Mueri quand ils quittèrent la chapelle. Il faut d'abord que j'aie passer ma tenue de cérémonie.

— Je vous retrouverai sur la tribune d'honneur, dit le capitaine de la garde en inclinant la tête.

— Oui.

Husathirn Mueri tendit le bras et saisit Chevkija Aim par le poignet.

— Juste une chose, dit-il. Contrairement à ce qu'a dit Tikharein Tourb, je veux que vous compreniez bien ceci : Nialli Apuilana doit être épargnée.

— Mais Tikharein Tourb a expressément demandé...

— Je me contrefiche de ce qu'il a expressément demandé. Ils peuvent bien tous se faire massacrer, cela m'est parfaitement égal. C'est même avec joie que je brandirais moi-même le poignard. Mais elle doit vivre. C'est bien compris, Chevkija Aim ? Si elle nous met en difficulté par la suite, il sera toujours possible de se débarrasser d'elle. Mais pas question de toucher un seul de ses cheveux quand la tuerie commencera. Que vos gardes la protègent. Sinon, par les Cinq, celui qui lui fera du mal le paiera au centuple ! C'est bien compris, Chevkija Aim ?

Thu-kimnibol avait l'impression que la population de la cité était venue dans sa totalité saluer le retour des guerriers. Ils avaient dressé une immense tribune de bois juste devant la porte Emmakis, une tribune assez vaste pour recevoir tous les membres du Praesidium et bien d'autres habitants de la cité. Et tout autour de la tribune étaient massées des centaines, des milliers de personnes, une foule gigantesque composée de tous les habitants de Dawinno qui n'étaient pas partis à la guerre.

Sa main se referma sur le bras de Nialli Apuilana.

— Taniane est là-haut, tu la vois ? Il y a aussi Staip, Chomrik

Hamadel, et je suppose que c'est Puit Kjai qui se trouve sous cet énorme casque...

— Je vois aussi Simthala Honginda et Catiriil, sur la droite, à côté de Staip. Et là-bas, ce doit être Husathirn Mueri... Je ne vois pas bien, à cause de ce garde qui bouche la vue, mais cette fourrure noire, ces bandes blanches... Ce doit être lui.

— C'est bien lui. Il doit faire une drôle de tête.

— Où est Boldirinthé ? On dirait qu'elle n'est pas là ?

— Nous la verrions, si elle était là. Mais quel travail de la hisser en haut de cette plate-forme !

— Si elle est encore vivante.

— Tu crois que...

— Elle était vieille. Elle était malade.

— Je prie pour qu'il n'en soit rien, dit Thu-kimnibol.

Mais il pressentait au fond de son cœur que Nialli Apuilana avait raison. C'était l'époque où les grands chefs du passé disparaissaient l'un après l'autre.

Une silhouette casquée chevauchant un fringant xlendi s'avançait à leur rencontre en portant la bannière de la cité. Thu-kimnibol finit par reconnaître le jeune guerrier Pelithhrouk, le protégé de Simthala Honginda qui avait fait partie de son escorte pendant ce séjour à Yissou qui semblait remonter à un million d'années. Il se remémora le jour où Dumanka avait tué et fait rôtir les caviandis et où Pelithhrouk avait abordé avec tant d'idéalisme le thème de l'identité de toutes les créatures intelligentes. Voir que Pelithhrouk, l'un des plus farouches partisans de la paix, avait été choisi pour leur souhaiter officiellement la bienvenue était de bon augure pour la réconciliation générale qu'il allait maintenant falloir entreprendre.

Pelithhrouk descendit de son xlendi et leva les yeux vers eux.

— Le chef vous adresse ses compliments. Elle m'a chargé de vous escorter jusqu'à la place d'honneur.

Thu-kimnibol fit un signe de la tête à Nialli Apuilana et ils descendirent tous les deux de leur voiture. Un sourire rayonnant sur le visage, Pelithhrouk ouvrit les bras et leur donna cérémonieusement l'accolade, d'abord à Thu-kimnibol, ensuite à Nialli Apuilana.

— C'est un très beau jour, murmura Thu-kimnibol tandis qu'ils se dirigeaient vers la tribune à la suite de Pelithhrouk.

Les gardes contenaient la foule des deux côtés de la plate-forme. Des bannières claquaient au vent. Un beau soleil brillait au zénith. En gravissant la première marche menant à la tribune, Nialli Apuilana prit la main de Thu-kimnibol et leurs doigts s'enlacèrent.

Un cordon de gardes attendait en haut des marches. Derrière eux se tenaient Taniane et tous les notables de la cité en tenue d'apparat. Le temps avait laissé ses marques sur eux. Taniane n'était plus que le

reflet affaibli de celle qu'elle avait été, Staip paraissait incroyablement flétri et ratatiné par l'âge et tous les autres, Puit Kjai, Chomrik Hamadel, Lespar Thone, avaient étonnamment vieilli. Thu-kimnibol se demanda comment eux le trouvaient, après les longs mois de marche dans les déserts inhospitaliers, les rudes batailles et les blessures qu'il avait reçues.

Mais la gaieté l'emportait en lui. La campagne était terminée et il revenait victorieux. Plus que cela même. Il lui était souvent arrivé de se sentir écrasé par le poids énorme du passé de la planète et par son immensité. Mais maintenant, il se sentait grisé par l'immensité de l'avenir, ses possibilités infinies, la certitude que la vie de la planète n'aurait pas de fin, grisé par toutes les difficultés, tous les triomphes, toutes les merveilles dont personne n'avait jamais rêvé, que nul n'avait jamais imaginés, y compris dans les plus glorieuses périodes du passé. Le monde était peut-être vieux, mais il ne cessait de se renouveler et il demeurerait perpétuellement jeune. Le meilleur était encore à venir.

Arrivé en haut des marches, il s'arrêta et il fit face à l'assemblée des notables.

Pendant un instant, tout le monde demeura rigoureusement immobile, solennellement figé comme pour un tableau vivant. Sans lâcher la main de Nialli Apuilana, Thu-kimnibol inclina profondément la tête devant eux. Attendaient-ils qu'il parle le premier ? Ce devait être au chef de prendre la parole. Il décida de garder le silence. Taniane tenait le masque de Koshmar, le masque de bois bruni, sombre et luisant, et elle semblait s'apprêter à en couvrir son visage. Personne ne bougeait.

Mais il se fit un brusque mouvement, une agitation surprenante au milieu de toute cette immobilité. Husathirn Mueri, caché derrière Taniane, bondit brusquement en avant et se précipita vers Thu-kimnibol. Dans sa main gauche levée brillait la lame d'un couteau.

Au même instant, sautant d'un bond les trois marches qui séparaient la tribune des notables de la plate-forme où il se trouvait, Chevkija Aim se rua sur Husathirn Mueri en brandissant lui aussi un couteau.

— Prenez garde, madame ! hurla le capitaine de la garde. C'est un traître !

Un instant plus tard, Husathirn Mueri et Chevkija Aim se jetaient l'un sur l'autre au centre de la tribune dans un corps-à-corps farouche. Thu-kimnibol, trop stupéfait pour esquisser un geste, vit les lames étinceler au soleil. Il entendit un grognement de douleur. Le sang jaillit de la poitrine du capitaine de la garde et ruissela sur son épaisse fourrure dorée. Chevkija Aim avança en titubant et en agitant convulsivement les bras, puis il s'écroula comme une masse. Son couteau ricocha sur le bois de la tribune et s'arrêta presque aux pieds

de Taniane. Husathirn Mueri, l'air égaré, le visage déformé par un rictus, pivota sur lui-même pour s'élancer derechef sur Thu-kimnibol. Mais Nialli Apuilana s'avança prestement entre eux juste au moment où Husathirn Mueri levait son couteau.

Frappé d'horreur, béant de surprise, il parvint à arrêter son geste. Son regard devint vitreux, comme s'il avait été frappé par les dieux. S'écartant d'elle avec un gémissement de désespoir, il baissa le bras et lâcha le couteau que ses doigts inertes ne pouvaient plus tenir. Dans la confusion générale, Thu-kimnibol avait réussi à contourner Nialli Apuilana et il se dirigea vers lui. Mais Husathirn Mueri s'était déjà retourné et il avançait d'une démarche titubante vers le fond de la tribune, droit sur Taniane qui avait ramassé le couteau de Chevkija Aim et le regardait avec stupéfaction.

— Madame, marmonna-t-il d'une voix pâteuse. Madame... Madame... Pardonnez-moi, madame...

Thu-kimnibol s'élança vers lui, mais Taniane lui fit signe de s'écarter. Elle considérait Husathirn Mueri comme si c'était un spectre.

— Je suis responsable de la mort de Kundalimon, articula-t-il d'une voix sourde et angoissée. Également de celle de Curabayn Bangkea et de tous les malheurs qui ont suivi.

Avec un sanglot de désespoir, il se jeta sur elle comme pour la prendre dans ses bras. Taniane lança sans hésiter le bras en avant, vers la cage thoracique de Husathirn Mueri. Il se raidit et ouvrit la bouche. Tenant sa poitrine à deux mains, il recula de deux pas en vacillant. Pendant un instant, il demeura absolument immobile, puis il se dressa sur la pointe des pieds. Un filet de sang coulait de sa bouche. Il fit encore un pas dans la direction de Nialli Apuilana. Puis il tomba de tout son long, à côté de Chevkija Aim. Un dernier frémissement parcourut son corps et il demeura inerte.

— Gardes ! rugit Thu-kimnibol. Gardes !

Saisissant Nialli Apuilana d'une main et Taniane de l'autre, il les entraîna avec lui en se retournant pour voir ce qui se passait au pied de la tribune. Il y avait de l'agitation dans la foule et les gardes se disposaient à rétablir le calme. À l'arrière-plan, les guerriers de l'armée de Thu-kimnibol, ayant suivi la bataille de la tribune, avaient quitté leurs voitures et accouraient en masse. Au centre du foyer d'agitation, Thu-kimnibol distingua la silhouette d'un garçon d'une dizaine ou d'une douzaine d'années qui tenait les bras levés au milieu de la foule et proférait des imprécations d'une voix vibrante de fureur et coupante comme un poignard.

— Regarde ! s'écria Nialli Apuilana. Il porte le gardien du Nid de Kundalimon ! Et son bracelet du Nid aussi !

Elle avait les yeux aussi ardents que ceux du garçon.

— Par tous les dieux, je vais m'occuper de lui. Laisse-le-moi !

Le Barak Dayir apparut comme par enchantement dans sa main. Elle l'entoura prestement de son organe sensoriel. Thu-kimnibol regarda avec stupéfaction l'étrange transformation que la Pierre des Miracles provoquait dans son apparence. Elle sembla grandir à vue d'œil, devenir gigantesque et menaçante.

— Je vois la Reine en toi ! s'écria Nialli Apuilana d'une voix terrifiante en braquant sur le garçon un regard étincelant de fureur. Mais je La repousse. Je La chasse ! Dehors ! Tout de suite. Dehors !

Tout demeura silencieux l'espace d'un instant. Le temps lui-même sembla s'arrêter, se figer, suspendre son vol.

Puis le garçon vacilla comme s'il venait d'être frappé d'un coup mortel. Il se tortilla en émettant un son âpre et rugueux, un son qui s'apparentait au langage des hjjk. Son visage devint gris, puis noir. Il s'affaissa et son corps disparut au milieu de la foule.

Nialli Apuilana rangea calmement le Barak Dayir dans sa bourse de velours.

— Tout va bien maintenant, dit-elle en reprenant la main de Thu-kimnibol.

Quelques heures plus tard, une fois le calme rétabli, ils se retrouvèrent dans la grande salle du Praesidium.

— Ce sera donc la paix, d'une certaine manière, dit Taniane. De la folie de la guerre est venue une sorte de victoire. Ou au moins une trêve. Mais qu'avons-nous accompli ? À n'importe quel moment, dès qu'il en prendra la fantaisie à la Reine, tout peut recommencer.

— Je ne pense pas, ma sœur, dit Thu-kimnibol en secouant la tête. La Reine nous connaît mieux maintenant et Elle sait ce dont nous sommes capables. Dorénavant, la planète sera divisée et les hjjk nous laisseront tranquilles, je te le promets. Ils resteront dans leur territoire actuel et nous dans le nôtre. Il ne sera plus question que des penseurs du Nid viennent s'installer dans nos cités.

— Et que se passera-t-il pour les territoires qui n'appartiennent ni aux uns ni aux autres ? C'est cela qui ennuyait tant Hresh, de savoir que les hjjk voulaient nous interdire l'accès au reste de la planète.

— Le reste de la planète restera ouvert à tous, mère, dit Nialli Apuilana. Nous pourrions l'explorer si nous le désirons, quand nous serons prêts. Et qui sait ce que nous pourrions y découvrir ? Il existe peut-être de grandes cités du Peuple sur les autres continents. Ou bien les humains eux-mêmes sont peut-être revenus de l'endroit où ils sont partis quand la Grande Planète a été détruite et peut-être y vivent-ils. Qui peut le savoir ? Mais nous le découvrirons. Nous irons partout où nous voudrions et nous découvrirons tout ce qu'il y a à découvrir. C'est exactement ce que mon père espérait. La Reine a compris qu'il n'était plus question de nous parquer dans notre petite frange littorale. Si

quelqu'un doit être parqué quelque part, ce sont les hjjk, dans les plaines sinistres et désolées où ils ont toujours vécu.

— C'est donc une victoire, dit Taniane d'une voix qui ne débordait pas de joie. D'une certaine manière.

— C'est une victoire, ma sœur, dit gravement Thu-kimnibol. Ne t'y trompe pas. Nous sommes en paix : qu'est-ce d'autre qu'une victoire ?

— Oui, peut-être, dit Taniane après un silence. Et Hresh ? Thu-kimnibol m'a dit que tu étais auprès de lui quand il a rendu l'âme. Comment se sont passés ses derniers moments ?

— Il était en paix, dit simplement Nialli Apuilana.

— Je te demanderai plus tard de m'en dire un peu plus long. Pour l'instant, nous avons d'autres sujets à aborder.

Elle se tourna pour prendre le masque sombre et luisant de Koshmar qu'elle avait posé sur la table à son entrée dans le Praesidium. Elle le leva devant elle. La sculpture en était vigoureuse : un visage puissant, indomptable, aux lèvres charnues, à la mâchoire volontaire et aux pommettes très saillantes.

— C'était Koshmar, la plus grande femme de notre tribu, dit-elle en s'adressant à Nialli Apuilana. Sans sa clairvoyance et sa force, aucun de nous ne serait ici aujourd'hui. Sans elle, nous ne serions rien. Prends son masque, Nialli.

— Que dois-je en faire, mère ?

— Mets-le sur ton visage.

— Comment ?

— C'est le masque du chef.

— Je ne comprends pas.

— C'est aujourd'hui le dernier jour de mes quarante années de pouvoir. On me fait savoir depuis déjà un certain temps que le moment est venu pour moi de passer la main et c'est la vérité. Je me dé mets aujourd'hui de mes fonctions. Prends ce masque, Nialli.

La stupéfaction et l'incertitude se lisaient dans le regard de Nialli Apuilana.

— Ce n'est pas possible, mère. Mon père m'a déjà nommée chroniqueur. Et je serai le chroniqueur, pas le chef.

C'était maintenant au tour de Taniane d'être stupéfaite.

— Chroniqueur ?

— C'est ce qu'il m'a dit, sur son lit de mort. Il y tenait tout particulièrement. Il m'a remis la Pierre des Miracles et je sais comment l'utiliser.

Taniane garda le silence pendant un long moment, comme si elle s'était retirée dans un univers lointain.

— Si tu dois être le chroniqueur et non le chef, dit-elle enfin d'une voix très calme, c'en est fini de notre ancienne coutume. J'avais le

sentiment que tu étais prête, que le moment était venu pour toi de me succéder. Mais tu ne veux pas et il n'y a personne d'autre à qui je puisse remettre ce masque. Très bien. Le Peuple n'aura plus de chef.

Et elle tourna la tête.

— N'est-il pas possible, Nialli, que tu deviennes à la fois chroniqueur et chef ? demanda Thu-kimnibol.

— À la fois ?

— Pourquoi les deux titres ne pourraient-ils être unifiés ? Tu aurais à la fois le masque et le Barak Dayir. Le masque qui fait de toi le chef, la Pierre des Miracles qui fait de toi le chroniqueur. Tu détiendrais les deux et tu occuperais les deux fonctions.

— Mais, les chroniques... Le travail dans la Maison du Savoir... C'est trop, Thu-kimnibol.

— Chupitain Stuld peut s'occuper de la Maison du Savoir. Elle fera le travail et elle sera responsable devant toi.

— Non, dit Nialli Apuilana. Je vois les choses d'une manière différente. Je vais garder la Pierre des Miracles pour obéir à la dernière volonté de mon père, mais ce n'est pas moi qui devrais présider l'assemblée de la cité. Donne-lui le masque, mère. Il a gagné le droit de le porter.

Thu-kimnibol éclata de rire.

— Moi, porter le masque de Koshmar. Me montrer avec lui devant le Praesidium et me faire appeler chef ? C'est un beau visage énergique, Nialli, mais c'est un visage de femme !

— Alors, dispense-toi du masque, dit soudain Taniane. Et dispense-toi aussi du titre. Tout est nouveau aujourd'hui. Si tu ne veux pas être le chef, Thu-kimnibol, sois le roi !

— *Le roi ?*

— Ton père était roi à Yissou. À toi d'être roi maintenant.

Il regarda Taniane d'un air ahuri.

— Tu parles sérieusement ? demanda-t-il.

— La victoire de nos armées t'appartient. Le titre t'appartient. Tu es du même sang que Hresh. Et Nialli Apuilana t'a choisi pour régner. Peux-tu refuser ?

— Jamais un roi n'a régné sur la tribu Koshmar.

— Ce n'est plus la tribu Koshmar, répliqua Taniane. C'est la Cité de Dawinno et elle n'aura plus de chef à compter d'aujourd'hui. Veux-tu devenir roi ici ou préfères-tu nous laisser sans chef, Thu-kimnibol ?

Il commença à aller et venir devant la table d'honneur. Puis il s'arrêta brusquement pivota sur ses talons et pointa son index sur Nialli Apuilana.

— Si je dois être roi, alors, tu seras reine !

— Reine ? dit-elle en lui lançant un regard angoissé. Comment cela ? Me prends-tu pour un hjjk, Thu-kimnibol ? Eux seuls ont des

reines.

— Bien sûr qu'ils ont des reines, dit-il en riant, mais en quoi cela nous importe-t-il ? Dans cette cité, tu es la compagne du roi et qu'est la compagne du roi, sinon une reine ? Les hijk auront donc leur reine et nous aurons la nôtre. Et quand nous aurons exploré les continents inconnus, tu seras reine là-bas aussi. Qu'en dis-tu ? Reine de tout ce qui pousse et prospère à la surface de cette planète renaissante. La reine du Printemps Nouveau. Que dis-tu de cela, Nialli ? demanda-t-il en lui prenant la main. La reine du Printemps Nouveau !

Sa voix vibrante d'enthousiasme se répercuta dans la vaste salle vide.

— Et quand l'autre reine, beaucoup moins belle que toi, nous enverra un autre ambassadeur pour nous faire de nouvelles et embarrassantes propositions, ce qui se produira certainement de notre vivant, tu pourras lui répondre d'égale à égale, de reine à reine ! Qu'en dis-tu, Nialli ? La reine Nialli, hein ? Et le roi Thu-kimnibol ?

Nialli regarde calmement le livre des chroniques ouvert devant elle. Ses doigts s'approchent de la page blanche. Chroniqueur ? Elle ? Et reine aussi ? Comme tout cela lui semble étrange ! Mais, pour le moment, elle n'est que chroniqueur. Elle est assise dans le bureau de Hresh, au dernier étage de la Maison du Savoir et tout autour d'elle se trouvent les possessions de Hresh, les trésors qu'il avait rassemblés. Le passé imprègne toute la pièce.

Il faut qu'elle le rédige, le récit de tous ces merveilleux, de tous ces extraordinaires événements. Que va-t-elle raconter ? Elle a déjà beaucoup de mal à tout comprendre. Était-ce donc là qu'elle devait en arriver, depuis le début de son long et pénible voyage ? Que va-t-elle raconter ? Que va-t-elle raconter ?

Elle effleure l'amulette qu'elle porte en sautoir. Une douce chaleur se propage dans sa main. Elle a l'impression qu'une frêle silhouette fantomatique vient de traverser rapidement la pièce au même instant, la silhouette d'un homme au corps mince et souple, aux grands yeux sombres pétillants d'intelligence, et, qu'au moment où il passait, il s'est tourné vers elle en souriant avec un petit signe de la tête et en formant le mot reine avec ses lèvres. Oui, la reine du Printemps. À qui il incombera de poursuivre la tâche de son père : s'efforcer de découvrir qui nous sommes vraiment, ce que nous devons faire pour accomplir les desseins des dieux, comment nous sommes censés nous comporter sur la planète que nous avons commencé à parcourir dès la fin du Long Hiver. Elle sourit. Elle pose enfin les doigts sur le vélin et les lettres commencent à se former. Elle est enfin en train de rapporter dans les chroniques, sur la page encore vierge du dessus du volume, que tel jour de telle année après la Sortie, de grands changements sont

survenus, car, ce jour-là, le révérend chef Taniane se démit de ses fonctions, que, avec elle, s'éteignait la longue lignée des chefs de l'ancien temps et que, le même jour, furent choisis le premier des rois et la première des reines qui allaient devoir réparer tous les dommages provoqués par la grande et terrible guerre contre les hijk, au cours de laquelle le Peuple avait combattu avec bravoure et remporté une grande victoire.

Elle s'arrête et relève la tête. Elle fouille du regard les recoins les plus sombres de la pièce, à la recherche de Hresh. Mais maintenant elle est seule. Elle relit ce qu'elle a écrit. Le chef, le roi, la reine, la victoire. Il faut également qu'elle fasse mention du changement de chroniqueur. Encore un changement d'importance.

Oui, cela fait beaucoup de grands changements. Et nul doute que de plus grands sont encore à venir. Car nous sommes déjà bien engagée dans le Printemps Nouveau et le printemps est la saison du développement et de la croissance. Au printemps, le monde renaît.

FIN

[1] Techniquement, ce ne sont pas des taupes, mais le spécialiste me pardonnera cette simplification.

[2] Fabre avait déjà proposé cette signalisation par les odeurs dans sa description des fourmis rousses, à la suite d'une expérience ingénieuse. Mais il ne pouvait pas dépasser le stade de la conjecture.